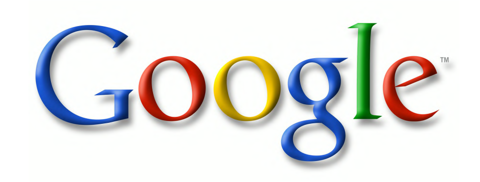
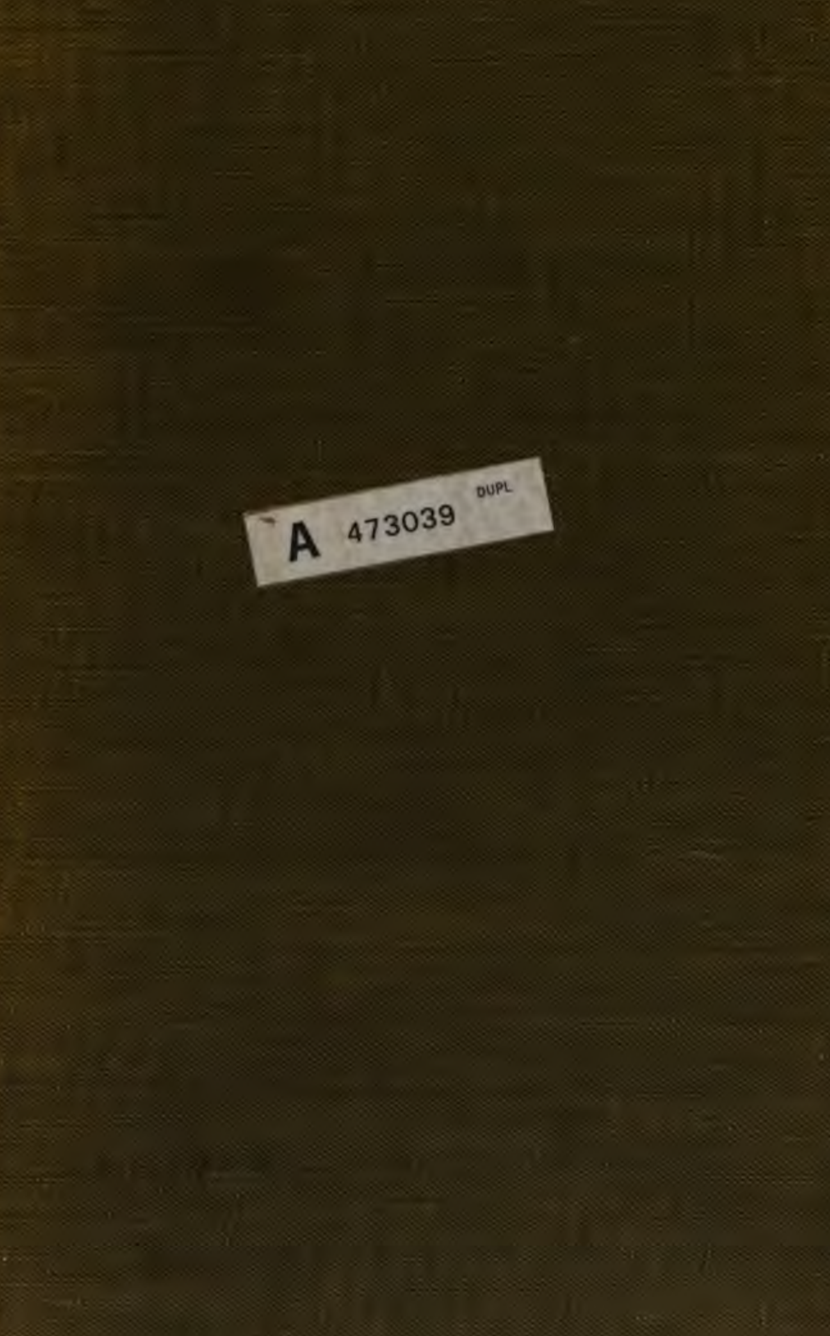



A 473039
DUPL


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

Vignaud





BIBLIOTHÈQUE

DES

SCIENCES CONTEMPORAINES

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS

DES SAVANTS ET DES LITTÉRATURS LES PLUS DISTINGUÉS

PAR

LA LIBRAIRIE C. REINWALD

SCHLEICHER FRÈRES, ÉDITEURS

15, rue des Saints-Pères, Paris.

Depuis le siècle dernier, les sciences ont pris un énergique essor en s'inspirant de la féconde méthode de l'observation et de l'expérience. On s'est mis à recueillir, dans toutes les directions, les faits positifs, à les comparer, à les classer et à en tirer les conséquences légitimes.

Les résultats déjà obtenus sont merveilleux. Des problèmes qui sembleraient devoir à jamais échapper à la connaissance de l'homme ont été abordés et en partie résolus, et cet immense trésor de faits nouveaux, non seulement a renouvelé les sciences déjà existantes, mais a servi de matière à des sciences nouvelles du plus saisissant intérêt.

L'*Archéologie préhistorique* nous a reçonquis, dans la profondeur des siècles disparus, des ancêtres non soupçonnés et reconstitue, à force de découvertes, l'industrie, les mœurs, les types de l'homme primitif à peine échappé à l'animalité.

L'*Anthropologie* a ébauché l'histoire naturelle du groupe humain dans le temps et dans l'espace, le suit dans ses évolutions organiques, l'étudie dans ses variétés, races et espèces, et creuse ces grandes questions de l'origine de la vie, de l'influence des milieux, de l'hérédité, des croisements, des rapports avec les autres groupes animaux, etc., etc.

La *Linguistique* retrouve, par l'étude comparée des idiomes, les formes successives du langage, les analyse et prépare, pour ainsi dire, une histoire de la pensée humaine, saisie à son origine même et suivie à travers les âges.

La *Mythologie comparée* nous fait assister à la création des dieux, classe les mythes, étudie les lois de leur naissance et de leur développement à travers les innombrables formes religieuses.

Toutes les autres sciences, Biologie, Astronomie, Physique, Chimie, Zoologie, Géologie, Géographie, Botanique, Hygiène, etc., ont été, sous l'influence de la même méthode, étendues, régénérées, enrichies et appelées à se prêter un mutuel secours. Cette influence s'est même étendue à des sciences que la fantaisie et l'esprit de système avaient dépouillées de toute précision et de toute réalité, l'Histoire, la Philosophie, la Pédagogie, l'Economie politique, etc.

Mais jusqu'à présent ces magnifiques acquisitions de la libre recherche n'ont pas été mises à la portée des gens du monde : elles sont éparses dans une multitude de recueils, mémoires et ouvrages spéciaux. Le public ne les trouve nulle part à l'état d'ensemble, d'exposition élémentaire et méthodique, débarrassées de l'appareil scientifique, condensées sous une forme accessible.

Et cependant il n'est plus permis de rester étranger à ces conquêtes de l'esprit scientifique moderne, de quelque œil qu'on les envisage. A chaque instant, dans les conversations, dans les lectures, on se heurte à des controverses sur ces nouveautés : le Darwinisme, la Théorie mécanique de la chaleur, la Corrélation des forces naturelles, l'Atomisme, la Descendance de l'homme, la Prévision du temps, les Théories cérébrales, etc. ; on se sent honteux de se trouver pris en flagrant délit d'ignorance. Et puis, considération bien supérieure, c'est par la science universalisée, déposée dans toutes les consciences, que nous mettrons fin à notre anarchie intellectuelle et que nous marcherons vraiment à la régénération.

De ces réflexions est née la présente entreprise. On s'est adressé à des savants pour obtenir de chacun d'eux, dans la spécialité qui fait l'objet constant de ses études, le *Manuel* précis, clair, accessible, de la science à laquelle il s'est voué, dans son état le plus récent et dans son en-

semble le plus général. Par conséquent, pas de compilations de seconde main. Chacun s'est renfermé dans le domaine où sa compétence est incontestable. Chaque traité formera un seul volume, avec gravures quand ce sera nécessaire, et de prix modeste. Jamais la vraie science, la science consciencieuse et de bon aloi ne se sera faite ainsi toute à tous.

Un plan uniforme, fermement maintenu par un comité de rédaction, préside à la distribution des matières, aux proportions de l'œuvre et à l'esprit général de la collection.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Cette collection paraît par volumes in-12, format anglais, aussi agréable pour la lecture que pour la bibliothèque ; chaque volume a de 10 à 15 feuilles, ou de 350 à 500 pages au moins. Les prix varient, suivant la nécessité.

EN VENTE

I. **La Biologie**, par le docteur Charles Letourneau. 4e édition. 1 volume de XII-506 pages avec 113 gravures. — Prix : broché, 4 fr. 50; relié, toile anglaise.............. 5 francs.

II. **La Linguistique**, par Abel Hovelacque. 4e édition. 1 vol. de XVI-450 pages. — Prix : br., 4 fr. 50; relié, toile anglaise. 5 fr.

III. **L'Anthropologie**, par le docteur Paul Topinard, avec préface du professeur Paul **Broca**. 5e édition. 1 volume de XVI-560 pages avec 52 gravures. — Prix : broché, 5 francs; relié, toile anglaise........................... 5 fr. 75

IV. **L'Esthétique**, par Eugène Véron, directeur du journal *l'Art*. — Origine des Arts. — Le Goût et le Génie. — Définition de l'Art et de l'Esthétique. — Le Style. — L'Architecture. — La Sculpture. — La Peinture. — La Danse. — La Musique. — La Poésie. — L'Esthétique de Platon. — 3e édition. 1 vol. de XXVIII-496 pages. — Prix : broché, 4 fr. 50 ; relié... 5 fr.

V. **La Philosophie**, par André Lefèvre. 2e édition. 1 vol. de IV-636 pages. Prix : br., 5 francs; relié, toile anglaise. 5 fr. 75

VI. **La Sociologie** d'après l'Ethnographie, par le docteur Charles Letourneau. 3e édition. 1 vol. de XVI-608 pages. — Prix : broché, 5 francs; relié, toile anglaise....... 5 fr. 75

VII. **La Science économique**, par Yves Guyot. 2e édition. 1 vol. de XXXVIII-552 pages, avec 67 graphiques. — Prix : broché, 5 francs; relié, toile anglaise .... 5 fr. 75

VIII. **Le Préhistorique**, antiquité de l'homme, par G. de Mortillet. 2e édition. 1 vol. de xx-658 pages, avec 64 gravures. — Prix : broché, 5 francs; relié, toile anglaise...... 5 fr. 75

IX. **La Botanique**, par J.-L. de Lanessan. 1 volume de viii-562 pages, avec 132 gravures. — Prix : broché, 5 francs; relié, toile anglaise.......................... 5 fr. 75

X. **La Géographie médicale**, par le docteur A. Bordier. 1 vol. de xxiv-662 pages. — Prix : broché.......... 5 fr.

Le cahier de 21 cartes explicatives se vend séparément en sus du prix du volume........................... 2 fr.

Les exemplaires reliés en toile anglaise, avec les cartes insérées aux endroits utiles, se vendent............... 7 fr. 50

XI. **La Morale**, par Eugène Véron. 1 vol. de xxxii-484 pages. Prix : broché, 4 fr. 50; relié, toile anglaise......... 5 fr.

XII. **La Politique expérimentale**, par Léon Donnat. 2e édition revue, corrigée et augmentée d'un appendice sur les récentes applications de la méthode expérimentale en France. 1 vol. de xii-588 pages. Prix : broché, 5 fr.; relié... 5 fr. 75

XIII. **Les Problèmes de l'histoire**, par Paul Mougeolle. 1 vol. de xxvi-472 pages. Prix : broché, 5 francs; relié..... 5 fr. 75

XIV. **La Pédagogie**, par C. Issaurat. 1 vol. de xii-500 pages. Prix : broché, 5 francs; relié, toile anglaise...... 5 fr. 75

XV. **L'Agriculture et la Science agronomique**, par Albert Larbalétrier. 1 vol. de xxiv-568 pages. Prix : broché, 5 francs; relié, toile anglaise.................. 5 fr. 75

XVI. **La Physico-Chimie**, son rôle dans les phénomènes naturels astronomiques, géologiques et biologiques, par le docteur Fauvelle. 1 vol. de xxiv-512 pages. Prix : broché, 5 francs; relié, toile anglaise...................... 5 fr. 75

XVII. **La Religion**, par André Lefèvre, professeur à l'École d'anthropologie de Paris. 1 vol. de xlii-586 pages. — Prix : broché, 5 fr.; relié, toile anglaise............... 5 fr. 75

XVIII. **L'Embryologie générale**, par le docteur Louis Roule, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse. 1 vol. de xiv-510 pages, avec 121 figures. Prix : broché, 5 francs; relié, toile anglaise................................... 5 fr. 75

XIX. **L'Ethnographie criminelle** d'après les observations et les statistiques judiciaires recueillies dans les colonies françaises, par le docteur A. Corre. 1 vol. de x-521 pages. Prix : broché, 5 francs; relié, toile anglaise............ 5 fr. 75

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

BIBLIOTHÈQUE

DES

SCIENCES CONTEMPORAINES

DEUXIÈME SÉRIE

I

OUVRAGES DE M. ANDRÉ LEFÈVRE.

POÉSIE.

La Flûte de Pan, 2e édition, épuisé, in-18, Hetzel.
La Lyre intime, in-18, *ibid.*
L'Épopée terrestre, in-18, Marpon.
Virgile et Kalidâsa, épuisé, in-18, Hetzel.
De la nature des choses, traduction complète en vers du poème de Lucrèce épuisé, in-8°, Fischbacher.

VOYAGES ET ARTS.

La Vallée du Nil, in-18, Hachette.
Les Merveilles de l'Architecture, 6e édition, in-18, *ibid.*
Les Parcs et les Jardins, 3e édition, in-18, *ibid.*

ÉDITIONS CRITIQUES.

Lettres persanes; Contes de Perrault; Dialogues de Voltaire; Chefs-d'œuvre de Diderot; introductions, notes, variantes, index, 10 volumes in-16 de la Collection Jannet-Picard.

HISTOIRE.

Les Finances de Champagne aux XIIIe *et* XIVe *siècles*, in-8°, Dumoulin.
Les Finances de Napoléon III, in-18, Rouquette.
Le vrai Napoléon, in-32, Dreyfous.
La Ligue des droits de Paris, in-18, Charpentier.
L'Homme à travers les âges, in-18, Reinwald.

SCIENCE DU LANGAGE.

Études de philologie et de linguistique, in-18, Leroux.
Les Races et les Langues, in-8°, Alcan. (Bibliothèque scientifique internationale.)

SCIENCE DES RELIGIONS.

Mythologies et Religions comparées, in-18, 2e édition, Leroux.
Dictionnaire des Sciences anthropologiques (Mythologie), Doin.
La Religion, in-18, Reinwald. (Bibliothèque des sciences contemporaines.)

PHILOSOPHIE.

Libre Pensée et *Pensée nouvelle* (collaboration), 2 volumes in-4°.
La Renaissance du matérialisme, épuisé, in-18, Doin.
La Philosophie, 2e édition, in-18, Reinwald. (Bibliothèque des sciences contemporaines.)

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

L'HISTOIRE

ENTRETIENS SUR L'ÉVOLUTION HISTORIQUE

PAR

ANDRÉ LEFÈVRE

PROFESSEUR A L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS

« Il n'y a rien de plus nécessaire que de
« vous représenter distinctement, mais en
« raccourci, toute la suite des siècles. Cette
« manière d'histoire universelle est, à
« l'égard des histoires de chaque pays et
« de chaque peuple, ce qu'est une carte
« générale à l'égard des cartes particu-
« lières. »

(BOSSUET.)

PARIS

LIBRAIRIE C. REINWALD

SCHLEICHER FRÈRES, ÉDITEURS

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1897

AU LECTEUR

« Il n'y a rien de plus nécessaire que
« de vous représenter distinctement, mais
« en raccourci, toute la suite des siècles.
« Cette manière d'histoire universelle
« est, à l'égard des histoires de chaque
« pays et de chaque peuple, ce qu'est
« une carte générale à l'égard des cartes
« particulières. »

(BOSSUET.)

Mammifère bimane de l'ordre des primates, l'Homme, quant au fonds substantiel, ne diffère pas des autres êtres vivants ; et certaines variétés du genre demeurent très voisines encore de la phase animale, précieux témoins d'étapes franchies par des races plus actives. Le voyageur qui les découvre se hâte de les étudier, comme un naturaliste décrit et caractérise les félins, les canidés ou les rongeurs de quelque région inexplorée.

Mais il est advenu que, sur divers points du globe, soit gênées par des accidents géologiques ou d'incommodes voisinages, soit poussées par l'accroissement de leur progéniture et de leurs troupeaux affamés, des hordes chasseresses ou pastorales, des peuplades industrieuses, se sont mises en marche vers l'orient ou l'occident, cherchant les pâturages, longeant les fleuves, portant au delà des forêts et des montagnes les éléments de la métallurgie, de l'agriculture, et les premières divagations de la curiosité aux prises avec l'énigme des choses. De flanc, de front, elles se sont

rencontrées, choquées, pénétrées. Elles ont lutté pour la vie. Les plus fortes ont grandi, à mesure que se multipliaient et s'affinaient leurs besoins, à mesure que se développait leur cerveau.

C'est à partir de ces mouvements, de ces migrations aventureuses que, par degrés insensibles, l'histoire se détache de la zoologie. Elle suit les colonnes vagabondes ; elles les accompagne dans leurs campements, dans leurs résidences provisoires et définitives. Elle note les progrès les reculs, les déclins, et, saluant d'un geste mélancolique les peuples morts, dont la poussière ajoute à l'écorce terrestre un si mince dépôt, elle proclame les survivants, ceux qui sont sortis vainqueurs de l'immémoriale mêlée.

Ce concours d'Iliades et d'Odyssées, scène changeante où, d'âge en âge, à leurs plans divers, avec leur valeur relative, paraissent et s'effacent, tombent et se relèvent les acteurs du drame universel, voilà le vaste tableau qui va, d'un seul tenant, se dérouler sous vos yeux.

Eh ! n'est-il pas bon parfois, quand ce ne serait que pour détendre l'esprit, bourrelé d'études spéciales et minutieuses, n'est-il pas bon de monter sur quelque colline aérée, pour regarder venir du fond des lointains horizons tout ce lacis de routes, de traverses coupées de sanglantes fondrières, qui ont fini par amener à la sphère idéale des Shakespeare, des Voltaire, des Diderot, des Gœthe, des Laplace et des Darwin quelques héritiers errants du *Pithecanthropus erectus* ?

Des raccourcis de ce genre ont plus d'une fois tenté des écrivains célèbres ou du moins notables. Mais les meilleures, les plus modernes même de ces *Histoires universelles* ou *générales* ne semblent pas avoir été conçues par des intelligences pleinement libres. Tout en laissant de

côté les formules trop démodées, les erreurs — pour ne pas dire les mensonges — dont nous laissons farcir encore les jeunes âmes, on dirait qu'une fausse honte oblige les maîtres à faire politesse aux routines qu'ils abandonnent, aux préjugés qu'ils ne partagent *presque* plus. Ces ménagements demi-sincères sont — est-il besoin de le dire ? — absolument bannis de la *Bibliothèque des sciences contemporaines*. L'auteur a même écarté toute théorie préliminaire ; il ne s'inquiète pas plus de lois historiques que de lois providentielles, tenant celles-ci pour puériles, celles-là pour insaisissables.

En effet, considérée comme œuvre d'une volonté consciente, l'histoire ne serait qu'un défi à la raison. A l'inventeur de tant de fantaisies macabres, il faudrait demander compte de sa malignité, de sa flagrante injustice. Il faudrait non seulement lui jeter à la face tant de grotesques ébauches de la figure humaine, mais encore lui renvoyer en malédictions ces calamités, ces déviations innombrables infligées à plaisir aux types les moins imparfaits de notre espèce.

Pour s'intéresser à l'histoire, il faut y chercher l'évolution d'un genre animal dont les variantes, originelles ou hybrides, inégalement armées, inégalement adaptées aux milieux et aux circonstances, se sont plus ou moins lentement dirigées vers quelque stade, vers quelque régime où l'existence fût tolérable, en attendant mieux.

A ce point de vue seul, l'histoire devient une science, étroitement rattachée à la série naturelle, mais une science en marche à travers d'inextricables conflits de fatalités premières et de fatalités secondes, pleins de heurts et d'écarts et de recommencements. C'est pourquoi, à la dernière peut-être autant qu'à la première p[illegible]n hésite

à qualifier de lois les résultantes toujours incertaines de causes indéfiniment variables.

Mieux vaut — tout au moins est-ce le parti qu'on a pris ici — mieux vaut, en suivant l'ordre — ou le désordre — des événements, porter en toute liberté sur les choses et les hommes, sur les nations et les individus, sur les religions, les idées et les arts, des jugements sincères, dont le faisceau formera la conclusion finale — s'il y en a.

L'HISTOIRE

ENTRETIENS SUR L'ÉVOLUTION HISTORIQUE

I

L'ÉGYPTE ANTIQUE.

Note préliminaire. — Origines nubiennes, berbères et sémitiques de la population. — Origines clérico-féodales de la monarchie. — Arts de l'*ancien empire*. — Les pyramides. — Éclat des IVe et VIe dynasties. — Le *moyen empire*, la XIIe dynastie. — Invasion nord-orientale : les Hyksos. — Développement intellectuel et religieux de l'Égypte antique : culte direct, puis symbolique des objets proches et lointains; culte des êtres ou aspects cosmiques. — Mythologies locales. — Dieux du Centre : Osiris, sa famille et sa légende. — Dieux du Nord (Delta) : Phtah, Beset, Neith, Nou, etc. — Dieux de l'Est : Râ, etc. — Dieux du Sud : Ammon et son groupe. — Théologie : les Ennéades et les Triades. — Culte des morts. — Théorie du *Double*. — Vie d'outre-tombe; châtiments, métempsycose, récompenses. — Apothéose des vivants destinés à l'immortalité. — Origine du *droit divin*.

Ni six jours, ni six mille ans, ni six cent mille ans n'ont suffi à l'ordonnance, telle quelle, de ce globe sublunaire. Longtemps avant que le très peu aimable Jahvé imaginât de créer la lumière avant le soleil, vingt, trente dieux, et des plus notables, avaient façonné, tant bien que mal, ciel, terre, plantes, animaux, infusoires et primates. Avant la puérile fabrication d'un limoneux Adam et l'extraction d'une Ève intercostale, vivaient, aux bords de la Vézère et en cent autres lieux, des chasseurs de mammouths, des harponneurs de lamantins, qui, d'un trait assez juste, incisaient sur quelque lame d'os le profil de leur monstrueux gibier; et ces gens, dits de la Madeleine, succédaient,

ou se juxtaposaient à d'autres races, plus septentrionales et mille fois plus antiques.

A l'époque, assez indéterminée (du soixantième au quarantième siècle av. J.-C.), où se laissent entrevoir les premiers mouvements, les premiers contacts des groupes qui vont renoncer à la vie animale du chasseur errant, ce que nous appelons l'ancien monde était occupé déjà par les hybrides des trois grands embranchements du *genus homo* : le *jaune*, répandu dans le nord et l'est de l'Asie (peut-être de l'Europe); le *noir*, bordant, depuis la Malaisie, les côtes de l'océan Indien; enfin le *blanc*, maître de l'Asie antérieure (à partir du versant occidental de l'Altaï) et des côtes méditerranéennes des trois continents.

Dans ce monde blanc, qui va réclamer la plus grande part de notre attention, règne une activité, une tendance à la mobilité, qui contraste avec l'apathie relative des noirs et des jaunes. Deux mouvements s'y succèdent et s'y rencontrent : l'un, extrêmement lent, parti des régions atlantiques, et dès les temps magdaléniens, se propage d'Occident en Orient, déposant en Europe les Ibères, en Afrique les Berbers ou Libyens; l'autre, moins antique et plus rapide, apporte d'Orient, flot par flot, des populations plus dégrossies, des mœurs moins frustes et des idées plus complexes. La rencontre et la pénétration réciproque de ces deux courants ont laissé quelque souvenir dans les plus anciennes traditions de la Grèce et de Rome. Les Athéniens contaient que leur territoire avait vu la lutte décisive des Pélasges et des Ibères. Rien n'était plus familier aux Latins que l'expulsion des Sicanes par les Sicules, et des Sicules par les Ausones. Les recherches de la palethnologie et de l'érudition confirment ces vagues réminiscences. L'origine orientale des animaux domestiques, des armes et faucilles de bronze, les longues traînées de sépultures et de types encore vivants qui marquent la route des colonnes immigrantes autorisent à ranger parmi les événements réels des invasions, des combats, des révolutions, dont le détail nous échappera toujours.

Ainsi se joignirent et se mêlèrent, dans les régions habitables

de l'Asie antérieure et de l'Europe, les tribus chasseresses, pastorales, agricoles, métallurgistes, blondes et brunes, grandes et petites, dolicho- et brachycéphales, peu à peu forcées par leur accroissement respectif à des rapports sociaux, hostiles ou pacifiques. Mais, soit que ces races eussent atteint déjà leur humble apogée, soit que, pareilles à certaines plantes, elles eussent besoin, pour produire, de contacts parasites, d'excitations étrangères, elles semblent s'être arrêtées longtemps aux premiers stades de la barbarie.

Ce ne fut pas dans les pays où notre espèce devait atteindre aux plus hauts degrés de culture, ce ne fut ni en Grèce, ni en Italie, ni en Gaule ou en Germanie que s'ouvrit l'ère historique. Ce fut en un coin du monde, et là où l'on pouvait le moins s'y attendre; là où un isthme et un désert séparent l'Asie de l'Afrique; au débouché d'une longue et étroite vallée, fertilisée, il est vrai, par un puissant fleuve, mais qui, par sa haute température, par sa faune perfide et féroce, par sa forme annelée, reptilienne, semblait aussi mal disposée que possible pour l'épanouissement d'une civilisation. Et c'est là, entre deux chaînes de collines rocheuses et dans les marécages lentement exhaussés par les limons du Nil, que, cinq mille ans avant notre ère, apparaît un peuple, un type, si fortement constitué que ni les invasions, ni les mélanges qu'elles amènent n'ont pu en altérer sensiblement les traits, ni même en diminuer la vitalité. Cela est si vrai que le chiffre de la population indigène, six à sept millions d'âmes, n'a éprouvé, en soixante-dix siècles, que des variations insignifiantes, et qu'on reconnaît encore parmi les fellahs les personnages figurés sur les tombeaux de leurs ancêtres.

La richesse du sol égyptien en instruments paléolithiques de tout âge, du coup de poing de Chelles aux outils et aux armes du Moustier et de la Vézère (Arcelin, Hamy, Lubbock, Mortillet), atteste ici la présence de l'homme quaternaire, établi sur les pentes escarpées entre lesquelles sans doute le Nil, comme un bras de mer, coulait à pleins bords. Des autochthones ont assisté au dépôt lent des limons qui ont formé l'humus cultivable et à

la marche du delta vers la Méditerranée, qui a laissé un peu au nord de Memphis quelques vestiges d'un ancien littoral. Leurs minimes hordes, cantonnées le long du fleuve partout où quelque tertre dépassait le niveau des grandes eaux, devaient fort ressembler aux tribus africaines telles que Speke et Schweinfurth les ont prises sur le fait; des brutes naïves facilement menées par le plus fort et le plus malin de la troupe, par le chef et le sorcier, ces deux compères antiques, parfois réunis en une seule personne : le prêtre-roi.

Quand les Asiatiques, par le plateau rocheux qui unit la chaîne arabique à la mer Rouge, et les Berbers, contournant le lac Maréotis, pénétrèrent — ceux-ci beaucoup plus avant — dans la longue vallée, ils se mélangèrent, à doses inégales, aux populations foncées dont le type, certainement amendé et embelli, s'est perpétué jusqu'à nous. L'épaisseur des lèvres imberbes, la largeur du nez, la saillie des pommettes, la carrure du tronc, la lourdeur des chevilles et des pieds — qui caractérisent le plus ancien style — la coloration rougeâtre de l'épiderme chez les hommes, la teinte jaune attribuée aux femmes, tout révèle un appoint nigritique. Le corps a pu s'allonger, la taille s'amincir, le nez s'accentuer, surtout chez les castes supérieures sémitisées, mais l'allure générale a gardé l'empreinte du facteur primitif, auquel le peuple égyptien a dû sa force de résistance.

Pour peu que l'on ait égard aux calculs — approximatifs, mais très vraisemblables — de l'anthropologie préhistorique, on ne trouvera nulle exagération dans le chiffre de trente mille ans que les prêtres égyptiens du cinquième siècle attribuaient au règne des dieux, c'est-à-dire à la période d'inconsciente incubation où les petits centres, les menues principautés échelonnées sur le fleuve comme les anneaux d'une chenille, vivaient chacun à part, à l'écart, avec ses dieux petits et grands, ses laboureurs et artisans terrifiés par le prêtre, exploités par le seigneur local, contents d'un oignon et d'une galette de dourah, comme ils le sont encore.

L'histoire commence avec la première tentative heureuse de

quelque hobereau du Nil pour réunir sous sa main et constituer en nation les deux Égyptes : l'Égypte du Nord, qui commençait un peu au-dessus de la fourche du delta ; l'Égypte du Sud, qui avait pour centre *Téni, Abydos*, aux confins de ce qu'on a, depuis, appelé la moyenne et la haute Égypte[1].

C'est de Téni qu'un personnage légendaire, Ménès, Ména, fuyant, dit-on, la tyrannie des prêtres d'Osiris, descendit le fleuve et vint se fixer sur la rive gauche, au pied de la chaîne libyque. Il paraît avoir étendu sa suzeraineté, au nord et au sud, sur les nombreux principicules dont les minimes états ont reçu des Grecs le nom de *nomes*. On lui attribue, à tort peut-être, la fondation de Memphis et la construction d'une digue, dont on croit reconnaître encore les traces. Ce qui demeure acquis, c'est que le premier développement historique de l'Égypte s'est produit à la pointe du delta, là où l'exigeaient impérieusement les intérêts de la nation ; n'avait-elle pas à parer les attaques des Libyens et des Asiatiques, à protéger et à défendre

1. L'égyptologie — la connaissance des mœurs, des institutions et des croyances de l'ancienne Égypte — est en voie de transformation. Des fouilles infatigables ont mis au jour les mystères enfouis sous les antiques pyramides de Dachour, de Sakkarah et de Meidoum. Ces découvertes, honneur de notre mission du Caire, enrichissent chaque jour le musée de Boulak de statues, de peintures, de vases, d'inscriptions qui modifient sensiblement les inductions, même les plus récentes, de la science. Les listes de Manéthon perdent l'autorité qu'on leur attribuait. A mesure que l'on pénètre plus avant dans la structure intime de la langue restituée par notre Champollion, la grammaire se dessine, la prononciation se fixe, les noms changent de forme et de désinences. On reconnaît à peine, dans les lectures nouvelles, les rois et les personnages réels ou légendaires. Au reste, les détails sans nombre que ne cessent d'accumuler nos égyptologues, s'ils jettent quelque confusion dans l'ordre des faits, quelque doute sur la réalité de dynasties factices, ne font qu'accentuer les grandes lignes d'un exposé tel que le nôtre ; ils éclairent les origines animiques des croyances, la formation féodo-cléricale de la monarchie pharaonique ; on peut dire qu'ils vieillissent l'antiquité, déjà si reculée, de la *terre de Kem*.

ses frontières? Cette défense et cette conquête furent l'œuvre et la raison d'être de l'*ancien empire* (5000-3000).

Durant plus de cinq cents ans, Téni, la ville sainte, garde la prépondérance; les deux premières dynasties en sont originaires. Memphis, *Mannover* (le port des bons), ou encore *Ha-Ka-Ptah*, d'où *Aiguptos* (demeure de Ptah), fournit les trois suivantes. La sixième vient d'Apou, Aboud, peut-être Eléphantine, peut-être Abydos. Son avènement révèle une lutte entre les deux Égyptes, une prééminence momentanée des cantons du sud, grâce sans doute à quelque soulèvement, à quelque invasion ignorée des barbares de l'est, auxquels les pharaons ne cessent de disputer la région du Sinaï, entre les golfes de Suez et d'Akabah.

Pendant cette longue période, dont la quatrième dynastie — Snéfrou, Snofroui, conquérant du Sinaï, Chouwou, Chafrâ, Menkerâ (Chéops, Chéphren, Mykérinos) — marque le point culminant, en des temps où la Chaldée et la Chine sortent à peine de la fable, où il n'existe ni Assyriens, ni Perses, ni Hellènes, ni Hébreux, l'art atteint de lui-même à une beauté originale qu'il n'a jamais retrouvée, du moins en Egypte. Les statues en bois, en calcaire, en granit, de l'ancien empire qu'ont commencé à nous faire connaître les fouilles de Mariette et qui de tous côtés sortent aujourd'hui de terre sous la main de M. Maspéro et de ses continuateurs, présentent un caractère naturaliste très prononcé. La vie, l'individualité qui se montrent dans les plus imparfaites (Sépa et sa femme, au Louvre, troisième dynastie) comme dans les plus fines (le *Cheik-el-Beled*, le *Chafra* de Boulak, le *Scribe* aux jambes croisées, du Louvre) répondent à leur destination : ce sont des portraits, des *doubles*, chargés de perpétuer la personne du mort dans l'arrière-chambre sépulcrale. Sans doute, les bras attachés au corps, l'insuffisance du modelé, trahissent l'imperfection de l'outil; mais beaucoup de ces défauts qui nous choquent, longueur et platitude des pieds, aspect niais ou passif des visages larges aux mentons fuyants, bizarreries des lourdes perruques, etc., sont des traits donnés

par la réalité même. La masse de la nation est encore de type inférieur; seuls les rois, quelques hauts fonctionnaires, de race princière sans doute, dépassent la foule en stature, et portent plus haut une tête plus allongée; on sent en eux du Berber et de l'Arabe déjà, qui ont dégrossi le nègre. Au reste, sauf quelques erreurs bizarres dans le dessin des yeux et l'absence complète de perspective dans l'attache des bras aux épaules et dans la position des pieds (toujours figurés de profil), la liberté, la variété des allures éclatent dans les bas-reliefs et les intailles coloriées à teintes plates qui décorent les murailles intérieures des tombeaux. Les peintures, fraîches comme au premier jour, témoignent d'une surprenante activité industrielle et agricole. Tous les métiers et toutes les professions y figurent dans leurs plus menus détails : pâtres, chasseurs, pêcheurs lançant le filet, animaux de toute espèce, laboureurs, briquetiers et maçons, charpentiers, boulangers, artisans, terrassiers marchant sous le bâton du contremaître, traînant ou poussant quelque colosse de basalte, sculpteurs, peintres, décorateurs, commis et fonctionnaires de toute classe notant les denrées ou les heures de travail, prêtres desservant les dieux et les morts, et le riche oisif dans son jardin au bord de sa pièce d'eau. C'est une évocation.

Les sépultures, principaux monuments de cet âge, appartiennent à deux types, le *mastaba* et la *pyramide*, qui abondent, l'un et l'autre, dans toute la vallée moyenne du Nil, à Sakkarah, à Daschour, Gizeh. La pyramide n'est d'ailleurs que l'achèvement, le couronnement du *tumulus*, du tertre mortuaire si commun dans le monde entier. Il faut reléguer au second plan toutes les hypothèses sur l'orientation astronomique et la destination, sanitaire ou religieuse, des pyramides; toutes sont, et sont uniquement, des tombeaux. La pyramide à degrés de Sakkarah fut longtemps considérée comme la plus vénérable; beaucoup d'autres, aujourd'hui, qui ont livré leurs secrets et leur riche mobilier au musée de Boulak, peuvent revendiquer une antiquité au moins égale. On connaît l'énormité de la pyramide

de Chouwou (150 mètres environ sur 243), à laquelle cent mille captifs travaillèrent durant vingt ans; les dimensions, encore considérables, de celles qui portent les noms de Chafra et de Menkéra. Elles s'élèvent sur la colline libyque, au milieu de véritables cités funéraires, où toute la région de Memphis venait ranger ses morts, les humbles à même le sable, les riches embaumés en de solides enveloppes. On peut encore distinguer les rues de ces vastes cimetières.

Ces amoncellements de terre et de briques, ces pierres si bien ajustées et stuquées, ces angles qui n'ont pas fléchi, attestent à la fois la science pratique des constructeurs et l'endurance extraordinaire, la cohésion de ces hiérarchies d'ouvriers et de contremaîtres exécutant ces immenses labeurs sous l'autorité absolue du pharaon divinisé. Il est curieux toutefois qu'un certain ressentiment du peuple condamné à ces rudes tâches se soit perpétué d'âge en âge jusqu'au temps d'Hérodote, et même de Diodore. La réprobation qui s'attacha aux noms de Chéops et de Chéphren parut si constante, que le clergé trouva utile de désavouer ces rois, proclamés impies, qui avaient dissipé des richesses et usurpé des honneurs dus seulement aux dieux et aux pontifes sacrés. Menkéra, Mycerinus, par comparaison, était tenu pour bienfaisant et pieux : sa pyramide est plus petite des deux tiers. Le grief et l'excuse étaient également puérils; un pharaon ne peut être impie, puisqu'il est dieu; mais la tradition n'en est pas moins intéressante à deux égards : elle conserve le souvenir des souffrances éprouvées par un peuple quatre mille ans avant notre ère; et elle révèle une des plaies, autrement cruelles que celles de Moïse, qui minèrent la constitution même et la puissance de l'Egypte, je veux dire l'ambition théocratique, funeste à tant de dynasties, finalement à la nation. D'autres fables, plus amusantes, se rattachent aux pyramides. L'une, celle de Chéops, ou, plus ordinairement, celle de Mycérinus, aurait été construite, achevée du moins, aux frais d'une courtisane ou d'une infatigable princesse. Est-ce là une simple facétie irrévérencieuse, ou bien un trait de mœurs, réminiscence

d'un âge où, comme au Japon et en d'autres lieux, les filles, entièrement libres, pouvaient et peuvent encore gagner leur dot avant le mariage? Il se pourrait aussi qu'une pareille fiction ait été suggérée, beaucoup plus tard, par les pratiques religieuses de Chypre et de Babylone.

Mais laissons les pyramides; il suffit de répéter que, pas plus à Gizeh qu'à Daschour, ou à Sakkarah, il n'existe aucun doute sur leur destination. Les chambres funéraires et les inscriptions, sinon les corps, de Chéops et de Chéphren, ont été depuis longtemps retrouvées, et le peu qui reste de Mycérinus est exposé, je crois, à Boulak. Le sarcophage de ce roi, embarqué pour Londres, a péri en mer.

Les *mastabas* sont des chapelles quadrangulaires en pierre et en brique, à parois inclinées, ressemblant à des bases de pyramides tronquées, qui précèdent et couvrent en partie un puits et des caveaux souterrains. Au delà ou au fond du puits, dans la principale chambre, une cuve de granit, de porphyre, contenait le cercueil de bois et la momie. Derrière, dans un réduit secret, se dérobaient les statues et figurines du défunt.

L'architecture proprement dite ne nous a laissé qu'un spécimen, le temple du Sphinx, dégagé par Mariette, bas, nu, à piliers carrés sans ornements ni moulures, très probablement antérieur à Ména, tout comme le colosse taillé près de lui dans la montagne, image du dieu Harmakis. La plupart des constructions de ces temps antiques, avant Snewrou et Chouwou, telles que les restituent MM. Perrot et Chipiez, étaient en bois, soutenues par de grêles piliers que reliaient des cloisonnages en roseaux, et sans doute maçonnées de torchis et de briques crues.

Il faut d'ailleurs distinguer entre la période de tâtonnement, qui correspond aux trois premières dynasties, et le riche développement des trois suivantes, entre le lourd hiéroglyphe en relief de la plus ancienne époque, et l'intaille déjà savante et régulière des caractères sous les Ve et VIe dynasties. Celle-ci avait des bibliothèques, un gouverneur de la maison des livres. Cependant M. Maspéro fait remonter jusqu'à la IIe les origines

de la médecine, et quelle médecine! Pour guérir le mal de tête, par exemple, on n'avait qu'à répéter quatre fois : « Le devant de la tête est aux chacals divins; le derrière est un pourceau de Râ. Mets-les sur un brasier; quand la vapeur qui en sortira aura atteint le ciel, il en tombera sur la terre une goutte de sang, etc. » Je ne puis m'empêcher de rappeler ici nos formules de médecine populaire, ces oraisons saugrenues que nos campagnards préfèrent encore à la quinine. Partout l'homme a débuté par les mêmes inepties, toujours suggérées par un exploiteur quelconque. Les Égyptiens n'en sont pas moins arrivés à quelque renommée médicale, sans doute à quelque empirisme efficace. L'astronomie aussi, et même la morale, si l'on en croit un petit traité de la XIX[e] dynastie, auraient occupé quelques sages en ces temps reculés. Mais il ne faut pas attacher à ces anachronismes plus d'importance qu'ils n'en méritent.

La VI[e] dynastie, celle des Papi, des Meren-Ra, fut une brillante époque. Elle nous a laissé entre autres le souvenir d'un ministre dirigeant, *Ouna*, qui de simple page porte-couronne devint surveillant des tombeaux, constructeur de pyramides, munitionnaire général, organisateur d'armées, de flottes et de conquêtes, au Sinaï et en Nubie. C'est lui-même qui nous raconte sa vie laborieuse et sa haute fortune. Il paraît avoir régné, sous le fils de Papi, au moins sur toute la vallée, de la pointe du delta aux cataractes. La dynastie semble s'être terminée tristement par un assassinat, une vengeance et un suicide. Une reine Nitocris (Nitakrit) aurait étouffé sous une pluie de cendres les meurtriers de son mari, puis aurait volontairement partagé leur sort. C'est une légende très postérieure. En fait, la famille des Papi, originaire du sud, fut renversée par des princes du nord, qu'elle avait dépossédés.

Cinq siècles de décadence obscure (VII[e]-X[e] dynastie) mettent fin à la suprématie de la basse Égypte. Il est probable que les rois memphites ou deltiques se débattaient péniblement contre des envahisseurs orientaux, poussés eux-mêmes par des migrations asiatiques. La vie nationale se réfugiait alors dans l'Égypte

moyenne et dans l'extrême sud. C'est ainsi que Thèbes, On du Sud, devint la capitale du moyen empire (3064-2300).

La chute avait été profonde, si l'on en juge par les tâtonnements et la rudesse de l'art nouveau; mais le relèvement fut rapide. Les Entew, Aâ, etc., de la XI[e] dynastie paraissent avoir reconquis, pied à pied, contre les vassaux et les étrangers, tous les domaines perdus par la monarchie. La XII[e] dynastie (Ousourtésen, Amenhémat) couvre de monuments toute la vallée, jusqu'à la deuxième cataracte (Ouadi-Alfa). C'est le second âge d'or de l'art égyptien. Ses édifices ont péri. Cependant les portiques des tombes de Beni-Hassan permettent d'affirmer que l'architecture avait dès lors produit des chefs-d'œuvre. Le colossal *Labyrinthe*, élevé près du lac Mœris, excitait encore, au cinquième siècle, l'admiration d'Hérodote. Ce lac lui-même, creusé au Fayoum par les Amenhémat, dans une dépression latérale, à l'ouest d'un grand canal dérivé du Nil (Bar-el-Yousouf), et décoré de colosses et d'obélisques, était une merveille d'art et d'industrie, l'un des travaux les plus utiles qui aient jamais été accomplis par les pharaons, une conquête sur le désert. Les hypogées, enfin, tombes souterraines excavées dans le roc, qui ont succédé aux mastabas et aux pyramides, ne le cèdent en rien pour la décoration, les inscriptions et les bas-reliefs, aux sépultures memphites. On commence à rencontrer sur les parois des textes longs et circonstanciés, des récits de bataille, des annales, des listes et testaments de rois. Un papyrus, je crois, nous reste de cette époque. On voit sur les bas-reliefs des processions de captifs, des caravanes d'Asie. Tout témoigne d'une puissance et d'une richesse extrêmes. Enfin, la renommée de la XII[e] dynastie fut si durable que les fameux Ramsès usurpèrent ses statues, en les démarquant, et y inscrivirent leurs noms.

L'œuvre politique du moyen empire fut la conquête de la Nubie. Avec la XIII[e] dynastie (Sevekhotpou, Menthotpou, etc.), très longue et souvent interrompue (450 ans), commence une période troublée. L'Égypte fléchit de nouveau sur ses frontières d'Afrique et d'Asie. Vainement la royauté (XIV[e] dynastie, Xoïte

se reporte au nord, en plein delta. Les Hyksos, chefs de hordes jusque-là repoussées et maintenues hors de l'isthme, s'établissent à Tanis-Avaris et, de leur forteresse, fondent sur Memphis (2214), remontent le Nil, ravagent la vallée jusqu'à Thèbes, rejettent au delà de la première cataracte les dynasties nationales (XVe et XVIe). Parmi les tribus confondues sous le nom de Sôs, *Shasou* (pillards), il faut probablement compter les Hébreux, qui, vers 1700, occupaient en nombre le pays de Gessen, au nord-est d'Héliopolis. Très lentement repoussés jusqu'au Delta, puis jusqu'à la frontière orientale, les Hyksos n'en gardèrent pas moins durant cinq siècles la royauté officielle; ils avaient appris les arts de l'Égypte et ne différaient guère des pharaons qu'ils avaient remplacés. Enfin une guerre sans trève ni merci eut raison de leur camp d'Avaris; les chefs et les soldats retournèrent au désert. La masse, qui s'était attachée au sol, demeura entre le Menzaleh et la mer Rouge, dans une région où l'on reconnaît encore ses descendants; elle forma là une population de serfs taillables et corvéables à merci.

Thèbes victorieuse conserva la suprématie pendant six cents ans, et fournit successivement quatre grandes dynasties (1750-1110). Rendant à l'Orient les invasions qu'elle a subies, l'Égypte conquérante va jeter ses armées sur la Syrie, sur la Mésopotamie, et se mêler de près au monde et à la civilisation sémitiques. Son isolement cesse, et son déclin se prépare au moment même où elle touche à son apogée.

Laissons-la s'étendre de Méroé, de Napata jusqu'à l'Euphrate et au Tigre, et, avant qu'elle ait pu rien emprunter aux Assyro-Chaldéens, ajoutons à l'esquisse de sa vie historique indépendante un tableau rapide de son développement intellectuel, de sa religion et de son culte, inséparables de ses institutions.

Les croyances égyptiennes ont leur origine dans le culte direct, puis symbolique des êtres, des choses, culte associé à la conception, également primitive, du *double*, du fantôme survivant soit dans la tombe, soit en des pays inconnus. L'évolution s'est opérée ici comme partout ailleurs, allant de l'animisme à la

mythologie anthropomorphique, puis à la métaphysique et à la morale. Mais des circonstances particulières, la ténacité et la lenteur de l'esprit égyptien ont causé un véritable encombrement, une confusion inextricable de dieux et de déesses dont les attributs, le rôle et le rang varient soit d'une rive du Nil à l'autre, soit du canton du *Térébinthe*, par exemple, au district du *Laurier rose*, à plus forte raison de Saïs à Memphis, d'Héliopolis à Abydos ou à Thèbes.

Le culte direct des animaux et des plantes s'est perpétué avec les quatre bœufs : Ounnefer, Bachis, Mnévis, Apis, avec le bouc Mendès ou Monthou, avec l'Epervier, le Phénix, l'Ibis, les Crocodiles, les Chats et autres bêtes sacrées, nourries et embaumées par leurs prêtres. Le symbolisme animal et végétal éclate dans les coiffures, têtes et costumes emblématiques des dieux, non moins que dans l'inépuisable richesse en amulettes, en scarabées, en figurines, qui se déploie dans les chambres funéraires. C'est la précocité de l'art et de l'écriture qui lui a valu cette fortune. Je m'explique. L'écriture a débuté par la représentation sommaire et très précise des objets eux-mêmes, entre lesquels le langage, parlé ou sous-entendu, suppléait les relations grammaticales. Le besoin de figurer ces rapports s'étant fait sentir, les signes, qui représentaient des choses, exprimèrent des mots, c'est-à-dire des sons. L'agglutination en fit des syllabes et des lettres, sans toutefois leur enlever leur valeur primitive, celle d'idéogramme ; de là une confusion perpétuelle entre les objets représentés et les mots où ils ne remplissent plus que l'office de sons. On comprend, ou plutôt on devine comment les animaux, les plantes, les astres et les choses quelconques dont l'image entrait comme élément phonique dans les noms des dieux anthropomorphes ou des actes divins, demeurèrent attachés à ces personnages et à ces événements (ou mythes) en qualité d'attributs, de variantes et de synonymes.

L'invention de divinités plus générales, plus hautes, fut — c'est la marche universelle — suggérée par les phénomènes et les grands aspects de la terre et des cieux, par le fleuve majes-

tueux et l'inondation féconde, la générosité du sol noir, surtout par la splendeur du jour, la sérénité de la nuit, la voûte céleste, le soleil, la lune, les étoiles, doués par l'anthropisme de volontés, de facultés, puis de figures humaines ou animales. Ainsi naquirent les dieux cosmiques; mais, grâce à la configuration *articulée*, morcelée, de cette longue et étroite Égypte où chaque village vivait à part, ils naquirent en vingt lieux à la fois, similaires au fond, différents toutefois par les noms et par les traits accidentels. Il arrivait qu'un groupe divin local prenait tout à coup la prépondérance avec une dynastie originaire de son berceau, puis rentrait, mais à grand'peine, dans l'ombre, lorsqu'une révolution élevait au pouvoir un pharaon et un groupe nouveaux. Si bien que le panthéon, se peuplant, finit par contenir vingt dieux ou déesses pour un seul et même emploi, et chacun de ces dieux avait son ou ses collèges de prêtres, son domaine, sa prébende, souvent jalousée par un collègue ou vicaire terrestre, le seigneur ou le roi, autre dieu, quoique mortel, mais ajouté de son vivant même à la divine cohue.

Téni et les districts avoisinants sont le pays de Hor et Hathor, d'Osiris, d'Isis et de Nepthys. Ce groupe célèbre, porté à Memphis et dans le delta par les premières dynasties, a été le pivot, pour ainsi dire, d'une immense divagation où sont incarnées toutes les idées philosophiques et morales des égyptiens. L'unité nationale, transportée dans la religion, eut pour signe visible le culte et le mythe d'Osiris. Abydos, qui avait succédé à Téni, fut la ville sacrée où les croyants vinrent visiter — après, bien entendu, la formation de la légende — le tombeau du dieu bon, du roi des dieux. Nul doute que le mythe n'ait traversé bien des phases qui nous échappent, avant d'avoir distribué les rôles à tous les autres dieux rencontrés sur la route, à Teb ou Set, ancien patron du Nil et des marécages, ou encore des vents meurtriers du sud, hippopotame, pourceau, serpent; au crocodile Seb ou Sevek; à Shou et à Tefnout, déesse lionne, couple solaire; à Toth, personnage énigmatique, à tête d'ibis, inventeur de l'écriture et des arts, proche parent de la Lune; à l'inévitable

chacal Anoup Matennou, Anubis, qui suit à la piste tous les convois, et sait mieux que tout autre où vont les âmes des morts. On en voit poindre les premiers linéaments sur la stèle de la fille de Chéops. La légende s'est complétée durant le long millénaire qui sépare les mastabas des hypogées. Aussi rien de plus complexe que les fonctions et l'histoire d'Osiris, d'Isis et de Hor.

Tout d'abord, Osiris est le soleil; Isis est la lune, puis la nuit, où le soleil s'abîme tous les soirs. 2° Osiris est le premier civilisateur qui a semé, fait mûrir les moissons, le héros qui a combattu le dragon et l'hippopotame, le roi qui, donnant l'exemple aux pharaons, a subjugué et unifié la terre de *Khem* ou de *Min* (autres noms, autres dieux de l'Égypte). 3° L'homme et l'astre ont pareille carrière : l'un a rencontré sur sa route les passions, les maladies, la mort; l'autre, les nuages, les tempêtes, la nuit; vaincus, ils n'abandonnent pas la lutte; ils traversent dans les ténèbres les épreuves d'un nouveau voyage. Tous deux triomphent ensemble; Osiris est par excellence le mort immortel, soleil nocturne et roi des enfers. 4° L'astre a disparu; cependant un astre pareil se lève tous les matins : est-ce le même? Ce sera son fils, un Osiris incessamment enfanté par Isis : Hor-si-Isi, Hor-kent-kat (dans le sein), Hor-pékroti (enfant), Haroéri (premier-né), Harmachis (levant), un vengeur terrible (Har-saphis), triomphant et radieux (Hor-hout, Hor-noub); un dieu solaire de la région, qui se présente fort à propos pour reprendre l'office du soleil diurne, avec Toth pour compagnon. 6° Enfin Osiris et Isis, roi et reine de la lumière invisible, sont les dieux bons, principe du bien; et les monstres qui ont vaincu et mutilé Osiris, son frère Set, plus tard Soutek (le dieu des Hyksos), sont les dieux du mal, le mauvais principe.

Outre les dieux qu'il amenait avec lui, Osiris trouva dans le Nord des puissances établies avec lesquelles il lui fallut compter : à Memphis, Phtah et Imhotpou, Selk et Sekhet la grande; Hapi, que nous connaissons; Sokar, un soleil couché. Phtah, le feu, le foyer de la vie universelle, prit un caractère osirien en s'associant à Sokar, Phtah-Sokari. Imhotep, l'esprit qui résume en

soi toutes les intelligences, se rangea aisément aux côtés de Toth. Hapi, déjà considéré comme l'âme de Phtah, fils d'une vache fécondée par une flamme divine, accepta d'être une incarnation d'Osiris; son nom joint à celui du dieu bon, Osor-Hapi, Sérapis, résuma tout ce qu'il y a d'essentiel dans la religion égyptienne, le Nil, le soleil et la mort. Dans le delta, c'est Nit, Neith, la grande divinité de Saïs, mère du soleil; c'est Bouto, la terre, la fécondité; c'est Ouati, la déesse du Nord, et encore la chatte lunaire Beset, Bast, Pacht, patronne de Bubastis, Nou et Nout, variantes d'un nom de la voûte étoilée. Partout, sans trop gêner les hôtes du lieu, le cortège d'Osiris se fit sa place, excepté, semble-t-il à On du Nord, Héliopolis, dans la basse Égypte orientale. Là, Osiris rencontra un rival irréductible; là on vit, comme dit le poète, « deux soleils venir au devant l'un de l'autre »; il avait absorbé Hor; Râ (qu'on appelait jadis Phré) lui résista.

C'est que Râ est le soleil sans défaillance, qui traverse éternellement l'océan des cieux dans sa barque radieuse; il n'a point d'aventures, pas de légende. Ce dieu d'Héliopolis est toujours resté distinct d'Osiris, de Phtah, peut-être de Toth; mais, sans qu'on puisse se rendre compte au juste de sa haute fortune, il parvint, très rapidement, à se superposer aux divers dieux échelonnés du nord-est à l'extrême sud. Dès la IIe dynastie, il entre dans le nom des rois : *Nofer-ka-râ*, Neb-ka-râ, Chaw-râ, Men-ka-râ; et les patrons des nomes : Râ-harmakhis, Toum-râ, Nep-râ, Sebek-râ, Monthou-râ, Ammon-râ, Knoum-râ, deviennent membres d'une même famille, se présentant comme autant de formes et d'aspects équivalents du seul Râ, ancêtre et protecteur des pharaons, « roi des deux Égyptes ». Bien mieux que le Nou, conçu comme l'espace impersonnel qui enfante, embrasse et résorbe tous les dieux, Râ pourrait être invoqué par les tenants, rares aujourd'hui, d'un monothéisme égyptien. Il est vrai que ce monothéisme ne serait plus initial; encore plus vrai qu'il n'est pas : car comment le concilier soit avec le groupe vivace des divinités féminines, soit avec la diversité persistante des dieux, de leurs domaines et offices respectifs?

Les dieux du Sud, auxquels nous venons enfin, étaient demeurés étrangers et comme inconnus aux rois antiques sortis de Téni et de Memphis. L'avènement des dynasties thébaines porta au rang suprême Amen, Amoun, chef d'une hiérarchie qui finit par s'installer dans l'oasis de Syouah (où Alexandre devait consulter son oracle) et, dans le delta, à Xoïs et Sébennytos. Amoun n'était point, à l'origine, un dieu solaire. Principe mâle de vie et de renouvellement, il s'engendre lui-même dans le sein de la matière féconde, Mout. Il est le sphinx criocéphale, à tête de bélier, le « taureau mari de sa mère ». D'Amoun et de Mout naît Khonsou, exorciste et médecin, conservateur des créations paternelles. Autour d'Amoun, et dédoublements de Mout, se pressent les déesses des eaux et des moissons, Tefnout, Nébouaout, Nekheb. Plus haut encore sur le Nil, vers Eléphantine, règne un antique démiurge, Knoum, Noum, Knef, Chnouphis, maître de la cataracte, potier qui sur sa roue façonna l'œuf du monde. Ce vénérable Noum, contemporain des industries les plus rudimentaires, est assisté des déesses du Sud, Anouké et Sati.

Tels sont les principaux chefs du personnel divin. Tous avaient un ou plusieurs temples, un ou plusieurs collèges de prêtres, prophètes, théologiens, qui s'ingéniaient à leur créer des mythes, des attributs, des cérémonies et des parentés multiples. Une foule de clergés rivaux, parmi lesquels on distingue ceux de Phtah et d'Hapi à Memphis, de Neith à Saïs, surtout les collèges d'Héliopolis et de Thèbes, non contents de vivre grassement à l'abri de tous les dangers et de tous les devoirs, s'imposaient aux rois, comme serviteurs, conseillers et maîtres sacrés.

Ceux d'Héliopolis, les premiers, s'avisèrent d'introduire la hiérarchie dans le panthéon ; ils constituèrent un conseil suprême de neuf dieux, une Ennéade, qui fut généralement adoptée. En même temps, les groupes locaux s'ordonnèrent en triades variables : ici, un dieu entre deux déesses ; là, un père, une mère et un fils, à l'instar des familles humaines. Cette dernière conception, si naturelle, entraîna à la longue l'équivalence de tous les dieux, tour à tour maris, pères et fils, de toutes les

déesses, sœurs, épouses et mères, tour à tour s'engendrant et s'épousant les uns les autres. Ce qui n'empêchait point les membres des triades de conserver leur individualité. Les grands dieux, rois des deux Égyptes, furent toujours Râ, Osiris, Hor, Amoun, Toth, Seb, Noum, et les grandes déesses Isis, Hathor, Sekhet, Mout et Neith.

Sur la terre et dans le ciel diurne, ces divinités se partageaient l'empire. Dans la nuit funéraire, dans l'Ament, Osiris régnait sans pair, avec ses compagnes Isis et Nephthys, ses ministres Toth et Anubis. Pénétrons dans ces régions de l'immortalité, où nul ne s'est avancé aussi profondément que l'antique Égypte.

Les idées des Égyptiens sur la mort ont été celles de tous les primitifs et dont on a si vainement fait honneur à la plus haute culture de l'esprit. D'une part, ils l'envisageaient avec une terreur répulsive, jusqu'à fuir comme impurs ceux qui touchaient un cadavre. L'embaumeur devait se cacher pour accomplir sa tâche sacrée. D'autre part, ils vénéraient ces corps, réputés infâmes, jusqu'à prêter et emprunter sur les dépouilles de leurs parents ; ils s'ingéniaient à les défendre de toute atteinte et de tout regard. C'est qu'à la durée de la momie était attachée l'existence d'un *double* réel, enfermé avec le mort dans le tombeau. Ce *double,* ils l'incarnaient d'abord dans sa forme pétrifiée par le natron, dans les enveloppes qui en dessinaient vaguement les contours, puis en des statues de bois ou de pierre enfermées derrière la chambre mortuaire. Ainsi le *double* était, à la fois, lié au corps couché dans sa boîte peinte, et quelque peu libre de s'en écarter pour résider dans les effigies substituées au corps. Mais il est sûr qu'on redoutait sa fuite, puisqu'on murait si hermétiquement sa demeure.

Qu'advenait-il des cadavres vulgaires, grossièrement bitumés, à peine enfouis sous le sable mobile? On les abandonnait, je pense, au chacal Anubis. Quant aux âmes des grands, rois, prêtres, fonctionnaires et dieux, rien n'était négligé pour les retenir et les occuper dans leurs cryptes : quartiers de bœuf,

blé, fruits, liqueurs, ustensiles, visites annuelles et banquets périodiques de la famille et du clergé, servis dans le vestibule du tombeau. Sur les parois, en sculptures ou intailles vivement coloriées, défilaient à jamais devant le mort ses pensées et ses actes, ses serviteurs, ses propriétés, ses travaux et ses plaisirs journaliers. Les dieux y tinrent d'abord peu de place. Avant la IVe dynastie, l'inscription extérieure ne cite nommément qu'Anubis, Toth et Kem. Mais déjà la stèle de Hent-Sen, fille de Chéops, invoque Isis, mère divine, Osiris, seigneur du Rosta, Hathor, dame des eaux, Hor, Nephthys, Selk, Paht, Sekhet, Toth, Hapi. Le voyage des âmes au pays de l'Ouest sur des fleuves mystérieux, sous la conduite de certaines divinités, commence à transformer la tombe en région infinie, en autre monde. Les nombreux acteurs des tableaux funéraires ne sont plus les esclaves et les propriétés du mort, mais des puissances infernales, ministres du dieu grand, qui président au pèlerinage et conduisent l'âme à la récompense ou au châtiment.

La vieille idée du *double* enfermé dans le tombeau persiste toujours. On ne cesse point d'accumuler autour de la momie, que le *double* doit ranimer un jour, aliments, vases, meubles, tables à offrandes, amulettes et figurines. Mais, tandis qu'elle repose en ses cartonnages, le *double* parcourt une série d'aventures inconnues à la vie mortelle. Le corps n'est plus qu'un réceptacle extérieur superposé à deux autres gaînes moins grossières qui contiennent l'esprit, *Khou*, sorte de monade élémentaire, antérieure et étrangère au corps. De ce que la mort le libérait, il fallut conclure qu'il existait avant la vie. Le *Khou* voltigeait çà et là, vêtu d'un feu subtil. Soudain, il échange sa robe de lumière contre une enveloppe moins pure, divine encore, l'âme, *Bâ*. Puis il s'insinue dans un corps, *Khat*, avec lequel il communique par une substance intermédiaire, *Niwou*, le souffle, la vie. Après la mort, le *Khou* reprend son voile de flamme et sa nature incorruptible. Le *Niwou* s'est évaporé. Le corps, on n'en parle plus. Reste l'âme, *Bâ*, seule responsable. Elle comparaît devant les quarante-deux membres d'un jury présidé par Osiris-

Kent-Ament. Ses actions sont pesées dans la balance de justice, et la sentence est prononcée.

L'âme coupable est livrée au *Khou*, exécuteur du jugement. Ce bourreau enflammé rentre dans l'impie, la flagelle du fouet de ses péchés, la livre aux tempêtes et aux tourbillons. La damnée se réfugie dans un corps humain qui n'en peut mais et lui rend, en maladies, en crimes, en démence, les tortures qu'elle subit. Enfin, après des siècles de souffrances inutiles, une seconde mort procure à l'âme perverse la délivrance définitive, le néant.

L'âme juste est seule immortelle. Soutenue et guidée par le *Khou*, d'épreuve en épreuve, elle s'avance vers la félicité. Identifiée avec Osiris, elle combat avec lui l'hippopotame, le crocodile et la grande tortue ; et, comme lui, triomphante, elle parcourt les demeures célestes, revêtant à son gré diverses formes divines, lotus, hirondelle, vipère ou grue, phénix ou épervier d'or sur la barque de Râ. Elle accomplit enfin, dans les champs d'*Aâlou*, les cérémonies du labourage mystique et se mêle aux chœurs des dieux errants et des dieux fixes. Elle a conquis l'éternité bienheureuse.

Un corollaire naturel du culte des morts, c'est l'apothéose des vivants destinés à l'immortalité. Il suffit, pour les traiter en dieux, de les voir, dès cette vie, tels que les fera la tombe. Rien de plus facile, surtout quand ils s'arrogent eux-mêmes la divinité. Les pharaons, avec une assurance qui n'a jamais été égalée, ont légué à tous les empereurs et rois un exemple que chacun a suivi dans la mesure de son impudence et de la servilité publique. Du plein assentiment de leur cortège, composé, d'ailleurs, de futurs Osiris, ils sont entrés de plain-pied dans les triades, prenant à leur fantaisie la place de Khons, d'Horus ou d'Ammon, substituant leurs fils, leurs femmes, leurs filles, aux dieux enfants et aux déesses, hôtes de temples dédiés à leur propre divinité, servis et conseillés par ceux dont ils se disaient les compagnons, les vicaires et les formes visibles.

Il y a sept mille ans que l'alliance intime de l'autorité civile et militaire avec l'insondable ruse cléricale a été inaugurée sur les

rivages du Nil. Beaucoup d'autres exploiteurs d'hommes l'ont inventée pour leur compte, mais l'ont rarement proclamée avec une plus souveraine insolence. Il ne faut pas, d'ailleurs, juger le passé avec nos sentiments modernes. C'est grâce à leur toute-puissance divinisée que les pharaons ont pu orner l'Égypte de tant de merveilles, entretenir l'abondance dans la grande vallée, répandre les arts et les industries bien avant vers le sud, en des régions aujourd'hui sauvages et désolées.

Durant trente siècles de développement isolé, indépendant, original, l'Égypte a inventé, pour elle-même et sans maîtres, l'agriculture et l'irrigation, l'écriture, la céramique, la sculpture, l'intaille, le coloriage, l'orfèvrerie, l'architecture. Elle a constitué, malgré la féodalité et au moyen du servage, une administration productive, régulière, tolérable en somme. Du plus humble animisme elle s'est élevée à une religion variée, amusante, supérieure à bien d'autres ; enfin, dans la théodicée et la métaphysique, régions que la science occupe aujourd'hui, elle a devancé les plus hardis, les plus ingénieux explorateurs de ces *inania regna.*

II

LA CHALDÉE.

Récentes découvertes. — L'Euphrate et le Tigre. — Anciens habitants de la basse Chaldée. — Les Soumir et les Accad. — Les cunéiformes. — Goudéa, roi de Lagash. — Le groupe sémitique : Chaldéens de la Babylonie; Assyriens du Tigre; Araméens de l'Euphrate ; nomades du golfe Persique, Cananéens. — Couschites de l'Elam. — Khétas ou Hittites. — Hyksos, Phéniciens, Hébreux. — Religion des Proto-Chaldéens : animisme, magie, talismans. — Cosmogonie, mythes d'Anou (Oannès) et de Bel. — Le déluge ; descente d'Istâr aux enfers. — Mythologie assyro-chaldéenne.

Vers les temps où les pharaons memphites élevaient ces pyramides dont les fortes assises ont bravé l'effort des siècles, des populations d'origine diverse bâtissaient, dans la basse vallée du Tigre et de l'Euphrate, des palais et des temples en briques crues, dont la science fouille aujourd'hui les informes débris. Ce n'est qu'en 1878 que les découvertes de M. de Sarzek, consul de France à Bassora, ont fourni quelques bases solides, quoique bien fragmentaires, aux conjectures, aux inductions vraisemblables, tirées jusqu'ici de documents très postérieurs, dont le déchiffrement sérieux n'avait guère commencé avant 1857. On soupçonnait déjà, d'après la légende de la tour de Babel et aussi d'après la coexistence, probable bien que contestée, de deux langues officielles, la juxtaposition et le mélange de plusieurs variétés humaines aux bouches des deux fleuves jumeaux. Mais tout doute cesse devant les corps trapus et moyens, les têtes imberbes, au nez large, aux lèvres épaisses, des rois de Lagash, dès qu'on les compare aux personnages élancés, à longue barbe, à nez saillant, voire aquilin, figurés sur une foule d'intailles et de cylindres extraits des mêmes terrains.

L'Euphrate et le Tigre enceignent, dans leur partie moyenne, une terre longue et assez large, médiocrement fertile, que les

Grecs ont nommée la *Mésopotamie*, puis, dans une sorte de goulot bulbeux, une seconde enclave, moindre mais beaucoup plus riche, coupée en tous sens par des émissaires épanchés entre les deux fleuves, laquelle, au début des temps historiques, venait se terminer encore aux rivages d'un long golfe où l'Euphrate et le Tigre se jetaient par des embouchures séparées. Cette quasi-péninsule continentale et le golfe qui la terminait se sont appelés, bien plus tard, la *Chaldée* et le *golfe Persique*. Au sud de l'Euphrate, des marécages et des lagunes séparent la Chaldée du désert de Syrie. Bien que sujet à des inondations irrégulières, bien que volontiers marécageux ou sablonneux, crevassé par le soleil, malsain, encombré de roseaux touffus et géants, le pays était riche en palmiers, en dattiers, surtout en céréales. Le blé, dit-on, y poussait à l'état sauvage. Les silex taillés et autres outils de pierre qu'on y découvre en grand nombre appartenaient certainement, puisqu'il n'y a pas de pierre dans le sol chaldéen, à des tribus immigrées de l'est ou du nord-ouest. L'or, le cuivre, le bronze, qui se mêlent ici et succèdent à la pierre, supposent la venue d'Orientaux, sans doute de peuples noirs ou foncés, riverains de l'océan Indien, qui, de proche en proche, transmettaient les précieux métaux et les procédés métallurgiques. Le fer, qu'on rencontre aussi, en moindre quantité, venait probablement d'Égypte par le désert. On est tenté de reconnaître ces Éthiopiens d'Asie, dont Homère parle encore, dans les faces camuses de Goudéa et de sa famille. Il est évident que, même à l'origine, ils n'étaient pas ou ne furent pas longtemps seuls; la Mésopotamie envoyait son contingent, et, des deux rives opposées de l'Euphrate et du Tigre, des barques rondes en forme de pot, ou même des outres gonflées, amenaient aisément des voisins, Sémites au sud, Cosséens ou Couschites au nord; ceux-ci formaient une nation puissante, devenue ennemie, mais bien peu différente, sans doute, des Proto-Chaldéens. De ce contacts résultait une population métisse, qu'on peut se risque après la Bible, après Oppert, Lenormant et Sm[illegible]nn *Soumir* et *Accad*.

C'est d'eux que tant de peuples de l'Asie antérieure, Assyriens, Khétas, Cypriotes, Arméniens et Perses, reçurent cette écriture singulière qui devait exercer, depuis 1802, la sagacité des Grotefend, des Burnouf, des Lassen, des Oppert, des Hincks et des Rawlinson. En effet, le système, dit *cunéiforme*, parce que chaque signe y est composé de traits en forme de coins, ne s'étant jamais avancé, dans son évolution, au delà du syllabisme, ne convenait qu'à la notation d'un langage agglutinant, où chaque mot consiste en syllabes juxtaposées. L'hiéroglyphe égyptien, avant même de s'être altéré en caractère hiératique et cursif, prenait souvent une valeur simplement alphabétique ; il pouvait rendre un son isolé, une lettre. Le cunéiforme est toujours une syllabe, simple ou complexe. S'il s'est imposé à des idiomes flexionnels, l'assyrien, le hittite, l'iranien et même le grec, c'est seulement en vertu d'un usage immémorial. Un fait capital, d'ailleurs, en démontre l'antique origine. Bien qu'il soit devenu syllabe, il est resté idéogramme. Comme la clé, en chinois, comme l'hiéroglyphe, en égyptien, il peut se placer en tête d'une proposition ou avant un mot, pour en déterminer le sens, office nécessaire dans une écriture si imparfaite, où un même son peut être exprimé par divers signes dits *homophones*, où un même signe, dit *polyphone*, peut rendre plusieurs sons très différents. D'où l'on conclut qu'il a été, en principe, la représentation d'un objet et la figuration d'une idée, avant d'être la notation d'un son, l'élément partiel d'un mot.

Le groupe sumérien habitait principalement la basse Chaldée et les villes d'Ourouk, Lagash, Larsam, Eridou, entre les deux fleuves. Un peu au sud de l'Euphrate, des Sémites avaient fondé ou occupé Ourou ; de cette dernière ville, ils paraissent avoir dominé de bonne heure le pays soumir ; car Goudéa se reconnaissait vassal des rois d'Ourou. On peut rapprocher, sans trop de crainte, les noms d'Ourouk et d'Ourou, et ceux de rois antiques, *Ourninâ*, *Ourbaou*, qu'on lit sur nombre de débris et d'objets épars dans toute la Chaldée.

L'élément sémitique (c'est-à-dire appartenant à des peuples

qui parlaient des idiomes appelés depuis *sémitiques*) n'était pas moins prépondérant dans la haute Chaldée, où des villes destinées à une plus longue célébrité, Nippour, Borsippa, Sippara, Babylone, Aganè, formaient autant de petits États, tour à tour suzerains les uns des autres. C'est d'Aganè que se leva le très légendaire Shargina, Saryoukin ou Sargon Ier, fils d'un jardinier, exposé sur un fleuve, comme tant d'autres Moïses et Romulus, qui étendit son empire de l'Assyrie jusqu'aux frontières d'Égypte, vers 3700 ; ce qui expliquerait les embarras et l'obscurité des dernières dynasties de la période memphite. Sargon Ier aurait eu pour successeur un autre monarque également puissant et prospère, Naramsin, dont le nom reste attaché à des souvenirs glorieux de richesse et d'expansion civilisatrice.

A l'ouest et au nord de Babylone, les Araméens occupaient les deux rives de l'Euphrate et la région comprise entre l'Amanus, le Liban et le golfe d'Alexandrette ; les Assyriens, les bords du Tigre, qu'ils avaient franchi au nord des Cosséens ou Couschites de l'Elam. El-Assour, sur la rive droite, marquait leur point de départ ; c'était la plus ancienne de leurs villes royales, éponyme de la nation et de la grande divinité locale. Plus au nord, s'élevaient Kalakh, Ninip, Nimroud, qui a gardé le nom du fabuleux chasseur Nemrod. « Le commencement de son empire, nous dit la légende biblique, fut Babel et Accad, et Chalneh au pays de Sennaar. De ce pays-là, il marcha vers Assour et bâtit Ninive et Kalah, et Resen entre Ninive et Kalah. » L'Assyrie, au delà du Tigre, était un fort beau pays, fermé aux vents du nord et aux sables de l'orient par les hautes montagnes de la future Médie et de la Perse, chaud sans doute, mais défendu contre la sécheresse par de nombreux affluents et rivières. Les principautés qui s'y formèrent, à l'instar des royautés chaldéennes, ne jouèrent, pendant plus de vingt siècles, qu'un rôle effacé sous la suzeraineté plus ou moins effective des rois de Babylone ; mai elles développèrent, avec un certain goût du colossal et d puissant, les arts qu'elles tenaient de la Chaldée [illegible] ner fournis de pierres, les Assyriens purent, sa

brique, décorer leur architecture de parements solides et de bas-reliefs monumentaux; ils peignèrent, sur le vivant et sur la statue, sur l'homme et sur le dieu, la barbe touffue et les longs cheveux que les premiers Sémites, maîtres de la Chaldée, laissaient flotter en désordre autour des visages qui grimacent sur tant d'intailles et de cylindres chaldéens; ils donnèrent à leurs dieux, comme à leurs rois, à leurs prêtres, des attitudes nobles et fortes, des corps bien équilibrés.

Pendant que, durant des périodes de deux cent mille, de quatre cent mille années, se succédaient, dans la vallée des deux fleuves, d'innombrables dynasties où les noms réels se mêlent aux fabuleux — Idhinghizanaghin, Our-Ninghirsou, Dounghi, Singashid, Libitannounit, Likbagas, Gamiladar, Ishmidagan, et Goungounoun et Sinidinnam —, l'Euphrate, chassé à l'est par les sables du désert arabe, joignait le Tigre, et tous deux, déversant à droite et à gauche leurs limons accumulés, formaient, au milieu du sol comblé, un seul canal, le Chat-el-Arab, qui déboucha enfin dans la mer par deux ou trois branches. Aujourd'hui encore, ce territoire avance de 1600 mètres en soixante-dix ans; il a conquis environ 40 à 45 lieues depuis les temps où l'Euphrate avait son embouchure à Sourippak, où la ville d'Ourou était la capitale de la basse Chaldée. A mesure que la mer reculait, des tribus de pêcheurs, bravant la pestilence des bancs marécageux, suivaient le mouvement des rivages, installaient leurs huttes, puis leurs villages, sur les îlots grandissants, à Dilvoun, à Sour, à Arad, dont Strabon a recueilli les noms. Couschites de l'Elam, nomades de l'Arabie, ces envahisseurs paraissent avoir formé le noyau des populations qu'on a depuis nommées *cananéennes*. Ils parlaient un dialecte de la langue dominante et ajoutaient leurs légendes et leurs dieux aux mythes et aux superstitions de la Chaldée, centre de la vie intellectuelle dans le monde sémitique.

Vers l'an 2300, une invasion victorieuse des Elamites jeta le trouble en ces régions prospères. Un roi de Suse, Koudour-Nakounta, passant le Tigre et l'Euphrate, ravagea le pays depuis

Ourou jusqu'à Babylone, emporta, comme trophées, les images des dieux chaldéens et soumit au tribut toutes les villes et tous les rois. Ses successeurs formèrent une dynastie que Bérose appelle *médique*: à tort, puisque les Mèdes ne jouèrent un rôle en Asie que mille ans plus tard ; mais la tradition qu'il rapporte renferme peut-être une part de vérité. Les montagnes de la Perse et de la Médie, en effet, et qui sait? la progression, la pression ignorée des avant-gardes iraniennes, arrêtant les Elamites à l'orient, ont pu déterminer leur invasion vers l'ouest. Le joug élamite ne tarda pas sans doute à s'alléger, et la Chaldée continua de vivre. Mais l'ébranlement de la conquête se propagea au loin. L'entrée des Hyksos dans le delta en fut le contre-coup. Les Cananéens, chassés du sol qu'ils avaient enlevé à la mer, suivis ou accompagnés de tribus araméennes depuis longtemps établies sur l'une ou l'autre rive de l'Euphrate, s'étaient répandus dans le désert, poussant et grossissant les hordes flottantes de pillards, Sôs, Shasou, que les forteresses du Sinaï avaient contenues à grand'peine et qui, très probablement, avaient causé déjà la chute de l'ancien empire égyptien.

On a cherché bien loin l'origine des Hyksos; on en a fait des Touraniens, des Couschites, même des Scythes et des Indo-Européens. Ces diverses hypothèses ne reposent, en somme, sur aucun fait. N'est-il pas beaucoup plus probable que ce furent, pour la plupart, des voisins de l'Égypte, d'anciens habitants de la future Judée : Emim, Zomzommim, Anakim, des Amorrhéens, Madianites, Amalécites, Moabites, à l'étroit dans leurs cantonnements, et que l'exode des Cananéens a rejetés vers le Nil? Rien de plus explicable que l'impulsion communiquée par les immigrants aux petites bandes qu'ils refoulaient les unes sur les autres et qu'ils condensaient, pour ainsi dire, en une armée redoutable.

Parmi les Cananéens, les Phéniciens, déjà marins et commerçants le long du golfe Persique, furent non moins attirés que poussés vers le littoral syrien, dont l'étroite lisière leur rappelait leur antique patrie, mais dont l'ouverture, plus large, les

invitait aux entreprises aventureuses. Peu nombreux, ils ne pouvaient songer à des conquêtes territoriales ; mais les îles, les promontoires, les baies faciles à défendre et à reprendre au besoin, furent des proies toutes désignées à leurs barques agiles et hardies. De là leur rôle de courtiers universels entre l'Occident et les deux civilisations orientales, jusque-là isolées. Mais nous devons, pour le moment, les laisser installer à Arad, à Byblos, à Sidon, à Sour, leurs groupes divers, avec leurs institutions et leurs divinités. De même, une obscurité profonde enveloppe les débuts de leurs proches parents, Bnou-Israël, Hébreux, qui durent aussi faire retraite avec femmes, serviteurs, troupeaux, devant les bandes élamites de Chodor-Lahomor. On voit, dans les livres juifs, que ces tribus, encore adonnées surtout à la vie pastorale, étaient disséminées sur l'Euphrate, depuis Our, en Chaldée, jusqu'aux environs de Harran, en Mésopotamie. On peut croire qu'elles suivirent lentement les Cananéens, campant où elles pouvaient, à proximité d'une source ou d'un puits, vendant le croît de leurs bêtes et les étoffes tissées dans leurs smalas, fixées quelque temps aux environs de la mer Morte dans les cinq villes maudites, et qu'elles se confondirent enfin avec les Hyksos.

On entrevoit les grandes lignes de ces antiques événements accomplis dans la double vallée et dans ses dépendances. Les détails nous échappent. Non pas que les documents fassent défaut ; ils abondent, ils s'accumulent par tas de plaquettes d'argile; déjà les statues de Tello sont couvertes d'inscriptions ; mais ce ne sont que pages éparses, fragments difficiles à comprendre, à classer, surtout. Au reste, ce n'est pas par les menues guerres de leurs rois et prêtres-rois, grands et petits, que Ourou, Sippara, Babylone, Ninive, ont mérité de rester dans la mémoire des hommes; c'est par les fantaisies religieuses, les fictions cosmogoniques et par les rudiments de science qui s'en sont, pour ainsi dire, épanchés sur le monde.

L'animisme tient une grande place, plus grande peut-être que partout ailleurs, dans les croyances des Chaldéens. Les *Zi*,

Esprits, Mânes, forces bonnes ou mauvaises inhérentes à la nature, font le bien et le mal à leur gré, règlent ou dérangent le cours des saisons, stérilisent ou vivifient les plantes et les animaux. Un esprit est attaché à chaque objet, à chaque phénomène. Le monde est le théâtre d'une lutte sans fin entre les esprits bienfaisants et supérieurs, qui seront les dieux, et l'énorme légion des démons et esprits mauvais : les *Mas*, combattants, les *Lamma*, colosses ; et, par hiérarchies septénaires, les *Alab* ou destructeurs, les *Telad* ou guerriers, les *Maskim*, tendeurs d'embûches, sans sexe, sans épouses, sans enfants. La Peste (*Namtar*), la Fièvre (*Idpa*), les fantômes, vampires, les Incubes, les Succubes, les scorpions à corps d'oiseau, à tête humaine, les hommes-poissons, sans cesse aux aguets, des entrailles de la terre, des fourrés de roseaux, des solitudes où ils s'assemblent, fondent sur les champs, les maisons et les villes, attaquent de toutes parts l'ordre qui tend à s'établir, altèrent ou tarissent les sources de la santé et de la vie. Au milieu de cette fantasmagorie, qui répond à la phase précaire des premiers établissements sur des limons mal affermis, visités par des nuées de moustiques et de sauterelles, des troupes de lions, de chacals, de serpents, de buffles et taureaux sauvages, apparaît le héros Gilgamès, dompteur de monstres, avec son compagnon Eabani. Les exploits de Gilgamès forment le sujet principal des intailles relevées sur d'innombrables cylindres en terre cuite et en pierre dure ; sa légende est répétée d'âge en âge sur les tablettes d'argile ; c'est lui qu'on retrouve encore dans les palais de l'Assyrie, haut relief ou statue colossale étouffant deux lions sous ses bras.

Contre ses insatiables persécuteurs, le malheureux homme cherche partout des alliés, multiplie les sacrifices, les gestes mystiques, les formules et les talismans. Le culte est une magie, l'hymne une incantation, le prêtre un sorcier. Les rites de cette religion fondamentale, qui s'est associée et qui a survécu à toutes les religions officielles, nous sont révélés par un grand ouvrage dont les débris se trouvent au Musée britannique. Ce manuel de la sorcellerie comprenait trois parties, correspondant à trois

ordres du sacerdoce magique, conjurateurs, médecins, théosophes : formules contre les démons, incantations contre les maladies, hymnes qui évoquent les dieux.

Le porteur d'un talisman approprié — bandes d'étoffe attachées aux meubles et aux vêtements, objets de bois, de pierre ou d'argile, figurines de monstres et de génies — était inviolable, même aux dieux. Le talisman, dit M. Maspéro, est « une borne qu'on n'enlève pas, que les cieux ne franchissent pas, borne du ciel et de la terre, qu'on ne déplace pas, qu'aucun dieu n'a déracinée ; une barrière qui ne s'en va pas et qu'on oppose aux maléfices ». Vous pourrez voir au Louvre, entre autres, une statuette de bronze, démon au corps de chien, aux pieds d'aigle, aux bras armés de griffes de lion, à la queue de scorpion, à la tête de squelette et aux cornes de chèvre ; quatre ailes ombragent son dos. Une inscription, le long des reins, vous apprendra que « ce personnage est le vent du sud-ouest, et qu'il suffit de le placer à la porte ou à la fenêtre d'une maison pour éloigner les mauvais génies ».

Les dieux ne diffèrent des démons que par la taille, par l'étendue de leur sphère d'action, par leur caractère de plus en plus général et métaphysique ; ce sont encore des objets et des phénomènes, doublés des esprits qui en sont inséparables. L'éclosion des dieux est simultanée ; ils ont paru avec les démons, les monstres et les ébauches confuses, mêlées, des animaux et des hommes. Chacun d'eux est considéré par son adorateur et son prêtre, par la ville qui l'a choisi pour patron, comme le plus grand et le plus puissant de tous : Sin, la lune, à Ourou, Anou à Ourouk, Bel à Nippour, Mardouk à Babylone, Samas à Larsam, Ningirsou à Lagash.

Oud, par exemple, le soleil diurne, « fait évanouir le mensonge, dissipe les mauvaises influences et déjoue les complots méchants. » « Soleil, lui crie-t-on, dans le plus profond des cieux, tu brilles ; tu ouvres les verrous, tu ouvres la porte du ciel. Soleil, vers la superficie de la terre tu tournes ta face ; soleil, tu étends au-dessus de la terre, comme une couverture,

l'immensité des cieux. » Le feu, Izbar, Izdubar ou Bilgi, supérieur au soleil même, « pontife suprême dans le sacrifice ou au foyer domestique », parle ainsi : « Je suis la flamme d'or, la grande, la flamme qui jaillit des roseaux secs, l'insigne élevé des dieux, la flamme de cuivre, la protectrice qui darde ses langues ardentes ; je suis le messager de Silik-Moulouki ! » Et ce Silik est le fils de l'Esprit du dieu-terre, l'intercesseur chargé de révéler aux hommes le grand nom, le nom mystérieux qui met en fuite les démons.

Le monde est conçu comme une barque renversée, barque ronde telle qu'on en voit encore sur les fleuves de la Chaldée. Sous la barque, dans la concavité, s'enfonce l'abîme, *Gè*, séjour de mort et de ténèbres. Sur la convexité, bordée par *Zouab*, le fleuve Océan, s'étend la terre, *Ki*, dont la Chaldée est le centre. Bien loin, par delà le Tigre, la montagne d'Orient, *Khoursak-Kourra*, unit le ciel à la terre. Sur ce pivot tourne le firmament, déployé comme une couverture, vaste calotte retombant sur l'extrême contour de la barque, au delà du fleuve Océan. Le ciel est *An-na*, le séjour d'*Anou*. Sur sa voûte sont semées les étoiles fixes, *Moul*. Entre le ciel et la terre circulent de grands êtres vivants, les sept astres mobiles. Au-dessous, les nuages, les vents, la foudre, la pluie. Chaque région est gouvernée par un grand dieu, *An* au ciel, *Ea* sur la terre, *Moul-gé* dans l'abîme. Notez que l'abîme, de par son nom, revêt un caractère sidéral et se confond avec la nuit, *Moul-gé*, « abîme étoilé ».

An, Ea, Moulgé, sont à la fois ciel, terre, abîme et les Esprits qui y président. Mais les Esprits se présentent aussi comme êtres distincts, avec des noms particuliers ; ce sont d'anciens dieux indépendants qu'il a fallu faire rentrer dans la hiérarchie par voie d'émanation, de mariage, de filiation.

Ainsi *Zi-ki-a* (esprit-terre-eau), l'Esprit de la terre, aura pour mère la déesse *Riah*, l'eau par excellence, pour compagne une forme féminine d'Ea, *Damkina* ou *Davkina*, la terre, et pour fils le grand intercesseur Silik-Moulouki. S'il règne sur la surface terrestre et dans l'atmosphère, il habite volontiers le fleuve

Océan; « grand poisson de Zouab, il parcourt son empire sur un vaisseau conduit par les dieux, ses enfants ». C'est le navire solaire égyptien, manœuvré par les formes de Râ, la coupe qui va porter l'Hercule phénicien sur les flots ou sur le ciel de la Méditerranée, et encore l'Arche diluvienne où sont enfermées les semences des êtres. On sait la fortune de ces diverses variantes.

Au delà du fleuve éternel, au pied d'une grande montagne d'Occident derrière laquelle se couche le soleil, « dans l'immuable *Kournoudé,* dans le pays d'où l'on ne revient pas, où la faim a pour aliments la poussière et la boue, où les ombres, comme des oiseaux, remplissent la voûte », *Moulgé* et sa forme féminine *Ningé* reçoivent les morts, que n'attendent encore ni récompense ni châtiment; la rémunération commence et finit sur la terre. Toutefois, dans un réduit de l'abîme, se cache, dérobée aux mânes par les génies infernaux, une source de vie où les dieux abreuvent certaines âmes élues, destinées à remonter sur la terre.

Mais ce monde ainsi ordonné sommairement, comment s'est-il produit? A-t-il commencé? Quels dieux en ont groupé les éléments et séparé les régions? Ici, l'imagination se donna carrière. Chaque ville, chaque pays, chaque clergé, s'ingénia pour assurer à son patron le rôle prépondérant. Sanchoniathon et la *Genèse* nous ont conservé les variantes cananéenne et hébraïque; et, pas plus dans celles-ci que dans les mythes que nous allons rapporter, c'est un point que je note en passant, il n'est question de ce qu'on a voulu appeler *création*, création *ex nihilo.* Jamais personne n'a pu supposer que tout soit sorti de rien. Jahvé lui-même a dû se servir de *Tohu-Bohu,* le Chaos préexistant.

Dans les récits d'origine babylonienne, le démiurge est Mardouk. Il n'y avait encore ni terre ni ciel, bien que plusieurs dieux, *Anou, Ea, Mardouk,* se fussent déjà manifestés; devant eux ou sous eux s'étendait on ne sait quelle masse informe et marécageuse, habitée par une bête terrible, la grande *Tihamat* ou *Tavath,* à la gueule menaçante. Nul n'osait l'affronter. *Anou*

craignait qu'elle ne fît de lui qu'une bouchée. Les dieux se tournaient vers Mardouk, le plus fort et le plus hardi des immortels. Armé de deux foudres, intrépide, Mardouk joint le monstre, le frappe, le pourfend et, des deux moitiés, fait la terre et le ciel. Il s'occupe ensuite, c'est bagatelle, d'attacher correctement les étoiles fixes et de tracer les routes du soleil et de la lune. D'autres conteurs, peut-être assyriens, qui préféraient Bel à Mardouk ou qui, du moins, assimilaient les deux divinités, faisaient du crâne de leur dieu une sorte d'œuf cosmogonique.

« Dans l'origine, dit Bérose, il y eut, à Babylone, une grande multitude de races diverses, qui avaient colonisé la Chaldée. Elles vivaient sans règle, à la manière des animaux. Mais, dans la première année, apparut, sortant de la mer Érythrée, à l'endroit où elle confine à la Babylonie, un animal doué de raison, nommé Oannès (*Aan*, *Anou*, dieu des eaux terrestres et célestes). Il avait tout le corps d'un poisson, mais, par-dessous sa tête de poisson, une autre tête, ainsi que des pieds d'homme qui sortaient de sa queue de poisson. » (Rien de plus exact.) « Il avait une voix humaine, et son image se conserve encore aujourd'hui. Cet animal passait sa journée au milieu des hommes... Au coucher du soleil, ce monstrueux Oannès se plongeait de nouveau dans la mer et passait la nuit sous les flots, car il était amphibie... Agriculture, géométrie, lettres, sciences et arts de toute sorte, Oannès a tout enseigné aux hommes. Il a écrit un livre sur l'origine des choses et de la civilisation, et voici ce qu'on y lisait :

« Il y eut un temps où tout était ténèbres et eau. Dans ce mi-
« lieu s'engendrèrent spontanément des animaux monstrueux,
« hommes à deux et à quatre ailes, à deux faces, à deux têtes,
« l'une d'homme et l'autre de femme, sur un seul corps et avec
« les deux sexes en même temps... Une femme, nommée *Omo-*
« *roca* (*Oumm*, *Ouroukh*), présidait à cette génération (elle porte
« dans la langue des Chaldéens, le nom de *Thavatth*, qui, en
« grec, signifie *la mer* (*Thalassè*); on l'identifi[illegible] [illegible]). »
— C'est la Bilitt (Mylitta), *Tavti*, *Tamti*, [illegible]

formes. — Bel survient et coupe en deux, comme nous l'avons vu, cette personnification féminine du Chaos humide... « Bel se « trancha sa propre tête ou la fit trancher par les dieux, puis, « pétrissant la terre avec le sang qui en coulait, il façonna les « hommes, qui pour cela sont doués d'intelligence et participent « de la pensée divine. »...

L'éducation de l'humanité dura, d'après les traditions bérosiennes, 259 200 ans : Oannès prenait son temps. Une autre période de 432 000 ans fut remplie par le règne de dix personnages mythiques, dans lesquels on veut reconnaître dix signes du Zodiaque. Leurs noms, défigurés par des terminaisons grecques, ne nous apprennent rien : Aloros, Alaparos, Amillaros, Ammenon, Amelagaros, Davos, Evêdoranchos, Amempsinos, Obartès, Xissuthros. Quatre manifestations divines d'êtres tout semblables à Oannès se produisirent sous les troisième, quatrième, sixième et septième de ces rois. Deux *Annè*dôtos, un *Anô*daphos, un Oannès mystique : encore des formes de la très antique divinité *An*, *Anna*, *Anou*. Ce fut en 691200, sous le règne de Xissuthros, que le déluge renouvela la face de la terre.

Jusqu'à la découverte des onze tablettes déchiffrées par G. Smith, tablettes qui font partie d'une épopée de Gilgamès, on pouvait croire le récit de Bérose calqué sur la *Genèse*. Il est aujourd'hui avéré que la tradition hébraïque est une réminiscence du mythe babylonien.

Je n'entends pas dire que les légendes diluviennes soient dépourvues de toute réalité. Rien de plus commun, en tout temps, que les pluies torrentielles et les inondations meurtrières ; il n'y a pas de lac dans les montagnes qui n'ait englouti un peuple, pas d'île qui ne soit un sommet échappé aux cataclysmes. Des souvenirs ou contes analogues ont été recueillis dans les contrées les plus lointaines, au Cundinamarca (en Colombie) comme en Grèce, dans l'Inde comme en Chaldée ou en Palestine.

La région exposée aux capricieux débordements de l'Euphrate ne pouvait manquer de souvenirs de ce genre. Combien de fois n'avait-elle pas été dévastée et noyée, avant qu'on eût réglé par

des barrages et des écluses, par des canaux et des fossés, l'écoulement des eaux! Le mythe alors s'en mêla, attribuant à des personnages divins (tels que Noé, *Nouah* — la providence) une aventure qui avait dû souvent réussir à des pêcheurs surpris par la crue, et rejetant aux dieux la responsabilité de la catastrophe, absurde et innocent caprice de l'impassible nature.

Le déluge chaldéen est raconté au long par celui qui en fut le héros et que les dieux ont relégué sur une plage inaccessible, au sein d'une félicité très négative, mais immortelle. Gilgamès a pénétré jusqu'à lui pour lui demander le secret de la fameuse source qui ranime les morts. Alors, *Shamashnapishtim* ou *Adra-Khasis* ou *Kasis-Adra* (*Xissutr ?*) débite à sa façon l'histoire bien connue : la haine des dieux grands, *Anou*, *Bel*, *Ninib*, *Innougi*, contre le peuple de Shourippak, la bienveillance d'Ea, maître de la sagesse; et comment, après avoir prévenu ses sujets incrédules, lui, *Shamashnapishtim*, fit bâtir, d'après les avis et les plans de Ea, communiqués par une haie de roseaux, une maison flottante, arche ou bateau qu'il remplit de ses trésors, de ses troupeaux, de sa famille et de ses servantes, n'oubliant pas tout ce qu'il pouvait avoir de semences de vie. Shamash (le soleil, dont il est lui-même une figure), Shamash l'avertit; il s'enferma dans l'arche. — Une naïve intaille le représente dans une boîte carrée. — « Dès le matin, une nuée noire monta des fondements du ciel : Rammau grondait dans son sein; Nébo, Mardouk, couraient devant elle. Nergal arrache le pieu où s'amarrait l'arche; Ninib accourt, lance l'attaque; les Announaki (éclairs) lèvent leurs torches, la terre tremble. Ramman, escaladant les cieux, mue en ténèbres la clarté, inonde la terre comme un lac. La bourrasque se ruait sur les hommes comme un choc d'armée. Le frère ne voyait plus le frère, les hommes ne se connaissaient plus. Les dieux, effarés, s'enfuirent, grimpèrent au firmament d'Anou; les dieux, hurlant comme des chiens, s'accroupirent sur la corniche. Ishtar, la dame de vie, la déesse à la belle voix, clamait comme une femme en travail. » — La pitié, en eux, se mêlait aux regrets : les hommes détruits, qui présenterait les

offrandes? — « Six jours, six nuits, le vent, la tempête firent rage. Le septième, la mer mollit, l'ouragan tomba. J'explorai du regard, j'élevai la voix; l'humanité était retournée à l'argile. Tout terreur et tout mer; je m'accroupis, je pleurai. Au bout de douze jours, une pointe apparut, le mont Nisir (au delà du Tigre). Du navire arrêté, je lançai une colombe qui revint, une hirondelle qui revint encore, un corbeau qui ne revint pas, enfin tous les habitants de l'arche. » Pour prévenir le retour des fureurs divines, Shamashnapishtim offre un sacrifice sur la montagne. Et voilà que les dieux, qui n'espéraient plus pareille aubaine, s'amassent comme des mouches au-dessus de l'offrande, « reniflant l'odeur, l'odeur excellente ». On juge de la joie d'Ishtar, dame de la vie et de la mort, de la colère de Bel, à la vue du roi échappé au déluge. Ea, plein de sérénité, apaise le dieu furieux, à ce point que celui-ci décerne au pieux Shamashnapishtim le don de l'immortalité.

Il y a, dans cet épisode, de la grandeur, de la poésie, même de l'esprit. C'est le plus brillant morceau de la littérature chaldéenne. Un autre encore est justement célèbre : la descente d'Ishtar aux enfers. Le héros Doumouzi, Thammouz, le soleil, est descendu dans la nuit, prisonnier de Nergal et d'Allat, le couple infernal. Ishtar, la déesse de l'amour et de la nature féconde, pleure l'astre éclipsé, le principe mâle de la vie. Elle descend au royaume ténébreux, apitoie le sombre Nergal, brave la détestable Allat et, triomphante enfin, ramène, tout rajeuni, à la lumière celui que les femmes de Byblos, et d'Athènes, et de Syracuse, connaîtront sous le nom d'Adonis.

Il s'en faut qu'on puisse encore déterminer avec certitude les origines sumériennes, couschites, sémitiques, de tous ces dieux et les additions ou retouches faites aux mythes d'âge en âge. Nous nous bornerons à dresser le tableau de la hiérarchie divine généralement adopté, avant le xx[e] siècle, par le groupe assyro-chaldéen.

Ilou à Babylone (El, Allah), avec sa forme féminine *Allat*, *Assour* en Assyrie, avec sa compagne *Aschéra*, doublet d'Istâr,

échappent à toute classification; ce sont les dieux suprêmes, plutôt les patrons des peuples dominants. A côté d'eux, trois par trois, Anou, Bel et Nouach, Sin, Samas et Bin, forment deux triades.

Anou, An, Anna, Oannès, c'est « l'antique, le père des dieux », à la fois aigle et poisson, le patron d'Ouroukh. Il se dédouble en *Anat*, déesse que les Perses ont, plus tard, confondue avec leur Anahita.

Bel (Baal), « seigneur du monde », démiurge, a pour compagne *Bélit*, Baltis, Mylitta, la matière humide, le principe féminin de la nature. A Babylone, Bel, associé au dieu national Mardouk, prend un caractère sidéral. Bel-Mardouk est la planète Jupiter. En Assyrie, il revêt le poisson d'Anou et prend le nom de *Dagan*. Il est considéré comme le ministre, le verbe d'Ilou.

Nouach, Nisrok, Shalmanou (Salman-Assour), est un dieu sauveur, génie aux quatre ailes éployées, « guide intelligent, maître des sciences, de la gloire, de la vie ». Sa compagne est la déesse de l'abîme fécond, *Tihavti*, la grande Tiâmat.

Sin (*Lunus*), époux de *Nana* ou Nannar, « le puissant, l'étincelant, seigneur des trente jours », prenait, à Ourou, le pas non seulement sur le soleil, mais sur le dieu-ciel.

Samas (*Sem*, *Samdan*, *Samson*), dieu de Larsam, est le soleil « moteur, régent, arbitre du ciel et de la terre ».

Bin (doublet de Bel), « ministre du ciel, dispensateur de l'abondance, chef de la tempête, du tourbillon, de l'inondation », tient en main la foudre au quadruple dard. C'est l'atmosphère.

Les planètes ont été assignées à des dieux qui ne le cèdent à aucun autre : *Adar*, Saturne, est identique à Samdan, à Melkart, à l'Hercule phénicien. Il est dit « le terrible, le seigneur des braves, le maître du fer, le destructeur des ennemis, terminateur des rebelles ».

Mardouk, nous l'avons vu, est tout autre chose que la p Jupiter. *Nergal*, Mars, lion à tête ou à buste d'homme, «

héros, roi des mêlées, maître des batailles, champion des dieux», est aussi le dieu des enfers.

Nabou (Nébo), Mercure, « capitaine de l'univers, ordonnateur des œuvres de la nature, qui veille au lever et au coucher du soleil », est le type de la perfection royale, le patron des rois.

Ishtar, enfin, Vénus, « reine de la victoire », est debout sur un lion ou un taureau, armée de l'arc et du carquois, ceinte de la tiare étoilée. C'est la Vénus *victrix ;* mais c'est aussi la déesse de la génération et de la volupté, nue et les deux mains pressées sur sa poitrine féconde. C'est la déesse par excellence. Toutes les autres, et Zirbanit, et Sammouramit, et Ahtar, et Atergatis (Derkéto), et Mylitta, et Aschtoreth, ne sont que ses formes locales, douées d'attributs divers, honorées du même culte lubrique.

Je passe les constellations, Ashmoun, Koummout, les trente-six décans qui président aux trois cent soixante jours; Sérak, qui veille aux récoltes, et Baou, le chaos, et Martou, l'occident, et Shadou, l'orient, et Bel-Aoura, génie du feu.

A côté de ces triades et de ces dieux sidéraux, atmosphériques, terrestres, parallèlement, les Elamites gardaient leur Koudour, leur Lagamer, leurs Sousinka et Nakountè, puis six grands dieux dont le chef est Oumman.

Au-dessous, à la base du Panthéon, fourmillent et pullulent les génies et les puissances magiques, les fétiches, les amulettes et les talismans, dieux de la famille, de la maison, de l'individu, multitude éclose dans l'animisme antique, ce fonds indestructible des religions et de la religiosité.

Nous n'avons fait que signaler l'influence énorme de la Chaldée sur les croyances et les idées de l'Orient sémite et de l'Occident gréco-romain. Elle s'impose d'elle-même ; elle éclate à tous les yeux.

III

PÉRIODE ÉGYPTO-SÉMITE. PHÉNICIE.

La Chaldée et l'Égypte, longtemps isolées, sont mises en contact par les Hyksos et les migrations cananéennes. — La Syrie et la Palestine au XVIIIe siècle avant notre ère. — Le Nouvel Empire ; grandeur de la XVIIIe dynastie égyptienne : les Totmès et les Amenhotpou sur le Jourdain et l'Oronte, sur l'Euphrate et le Tigre. — Hérésie solaire d'Amenhotpou IV. — Ramsès II Meïamoun (Sésostris) ; guerre et traité avec les Hittites ; poème de Pentaour. — Éclat des arts et des lettres. — Alliance des Araméens avec les peuples de l'Asie Mineure. — Ligue égéo-libyenne. — Développement de l'Assyrie. — Babylone vassale de Ninive. — Téglat-Phalasar. — Bulletins de victoire des rois assyriens ; férocité guerrière. — Sculpture assyrienne, temples et palais. — Sphères d'influence de l'Assyrie et de l'Égypte. — Origines phéniciennes. — Les Phéniciens, vassaux de l'Égypte, pirates et trafiquants, répandent sur les côtes d'Asie, d'Afrique et d'Europe les arts, les industries, les religions de l'Orient ; ils inventent l'alphabet. — Cosmogonie phénicienne. — Les Phéniciens inaugurent la civilisation méditerranéenne.

Quelques rapprochements, généraux ou partiels, qu'on puisse établir entre les premiers éléments de leurs langues, de leurs écritures, de leurs croyances et, à certains égards, de leurs populations, l'Égypte et la Chaldée ont vécu, se sont développées chacune à part, durant des milliers d'années. Bien avant les dates approximatives où nous pouvons remonter dans leur histoire, 5000 pour l'une, 3500 pour la seconde, elles avaient commencé leur évolution, d'elles-mêmes, sans maîtres, sans initiateurs qu'on puisse imaginer. L'isolement respectif de ces deux centres de civilisation préserva leur originalité, fixa leurs traits, leurs mœurs, leurs institutions si fortement, qu'on les vit se combattre, se ravager, se conquérir tour à tour, sans se confondre.

Mais reprenons où nous l'avons laissée l'histoire, désormais moins incertaine, de l'Égypte et de l'Assyrie. Nous sommes environ au dix-huitième siècle avant notre ère. Dans les régions du Tigre et de l'Euphrate, la suzeraineté des Élamites a fait place

à la puissance assyrienne; les Koudour-Lagamer et Nakountè aux Ismidagan et aux Samsibin; El-Assar, Kalakh, Ninive, commandent à Babylone aussi bien qu'à Suse et, vers l'ouest, à la Mésopotamie, jusqu'à Samosate et Charchémis. Entre l'Euphrate moyen et le mont Hermon, les Araméens forment, au nord de la Syrie, les petits groupes ciliciens des Erembes, des Solymes, puis, dans la Cœlé-Syrie (Syrie creuse), entre les deux Libans, sur les bords fertiles de l'Oronte, le royaume des Khétas ou Hittites; un peu au sud-est, derrière l'anti-Liban, sur l'Adana et le Pharphar, l'État de Damas. La vallée du Jourdain est occupée par des tribus mal connues, Amorrhéens, Jébusites, Iduméens. Sur la côte méditerranéenne, les Phéniciens fondent les très minimes États d'Arad et Marath, de Gebel, de Beryt, de Simyra, de Sidon, de Tyr (Sour). Ils ne dépassent guère le Carmel. Acco, Joppé, Gaza, appartiendront plus ou moins à un petit peuple étranger, peut-être crétois, plus probablement cypriote, et sémitisé, puisqu'il adorait *Dagon*, les Pelesta ou Philistins. Enfin, les approches de la mer Rouge, le désert de Syrie, tout au moins jusqu'à la mer Morte, sont encombrés par les débris des Hyksos, qui viennent d'être chassés définitivement de *Ha-Ouar*, leur dernier camp retranché.

La domination de ces intrus, bien qu'elle ait duré six siècles, n'avait jamais été effective plus haut que le Fayoum. Sur la haute Égypte, leur suzeraineté même avait échoué contre la résistance des princes féodaux et les continuels retours offensifs des pharaons (*Souten*) plus ou moins authentiques, réfugiés à Thèbes et au besoin en Nubie, derrière deux et trois cataractes. La XVIIe dynastie nationale, où alternent les Taäa et les Raskenen, après cent cinquante ans d'efforts, avait enlevé Memphis et réduit le roi Apâpi, qui s'était fait sottement l'apôtre de son dieu à lui, Soutek, contre les dieux de l'Égypte, à une retraite désastreuse, bientôt suivie d'une grande déroute, en un lieu de la Syrie appelé Sharou-hen. Le vainqueur, Ahmès, qui régnait depuis six ans, fut considéré comme le chef d'une nouvelle dynastie, la XVIIIe.

Le premier soin d'Ahmès et de son fils Amenhotpou avait été de restaurer la monarchie, de limiter l'indépendance de tous les dynastes locaux qui avaient si vaillamment travaillé à la libération de l'Égypte, et de rattacher à l'empire la Nubie, l'Éthiopie, le Sinaï. Toute la vallée du Nil, depuis Napata, se couvrit de monuments, temples, palais, cités, rétablis dans leur splendeur première. Tout en continuant l'œuvre réparatrice, Totmès Ier se résolut à franchir ses frontières d'Asie, pour en finir sans doute avec des menaces d'invasions nouvelles, et, sans rencontrer d'obstacles sérieux, traversant de part en part toute la Syrie, du sud au nord, planta sur les rives de l'Euphrate ses stèles de victoire. Des garnisons égyptiennes, des gouverneurs assurèrent pour le moment l'obéissance des nouveaux sujets et la rentrée des tributs. Les Phéniciens avaient acheté par une soumission, qui ne leur coûtait guère, la liberté et même l'extension de leur commerce.

Une glorieuse reine, Hatasou, succéda à Totmès Ier. C'était la fille aînée de ce pharaon. Mariée, selon la coutume, à son jeune frère Totmès II, elle porta la double couronne avec une énergie toute virile, maintint la suprématie de l'Égypte sur la Syrie, et, comme au temps du grand ministre Ouna, lançant une flotte sur la mer Rouge, elle ajouta à l'empire la terre de Pount, la côte occidentale de l'Arabie.

De grands désordres suivirent la mort de Hatasou. Son nom fut martelé sur les inscriptions, ses statues brisées. Les princes vassaux se révoltèrent. Les peuples de Syrie secouèrent le joug. Mais l'Égypte était encore dans sa période ascendante. Un Totmès, le troisième et le plus fameux, pendant un règne de cinquante-quatre ans, ne cessa de parcourir l'empire, de Napata jusqu'au Tigre, ramenant, après chaque campagne, des mains et des têtes de rois, des otages, des prisonniers, des richesses immenses. Vainqueur des Araméens à Mageddo, au pied du Carmel, puis à Kadesh (au pays des Khétas), il prend Aradus, Alep, Simyra ; il passe l'Euphrate, le Kabour, le Tigre, soumet au tribut la Mésopotamie et les contrées d'Assour ; Ninive lui ouvre ses portes ;

il se donne le plaisir de chasser l'éléphant d'Asie ; il tue cent vingt de ces animaux, dont les défenses orneront son triomphe.

« Je suis venu, se fait-il dire par Ammon sur une stèle découverte à Karnak, je suis venu : je t'accorde d'écraser les barbares d'Asie, d'emmener captifs les chefs des Routennou. Je suis venu, je t'accorde d'écraser la terre d'Orient... Je suis venu, je t'accorde d'écraser ceux qui résident dans les ports, dans les îles. Ceux qui vivent au sein de la mer sont sous ton rugissement. Je leur fais voir ta majesté comme l'hippopotame, seigneur de l'épouvante sur les eaux, comme le vengeur sur le dos de sa victime, comme un lion furieux qui se couche sur leurs cadavres à travers les vallées ! Je suis venu : écrase les Tahennou, les peuples des lagunes, les maîtres des sables (Hérousha), les barbares de Nubie. Jusqu'au peuple de Pat (?), tout est dans ta main ; tout le pourtour de la grande zone des eaux est lié à ton poing. Je leur fais voir ta majesté semblable au maître de l'aile (l'épervier solaire), qui embrasse d'un clin d'œil ce qui lui plaît, semblable au chacal du Midi, seigneur de vitesse, coureur qui rôde à travers les deux régions. »

Amenhotep II, qui prit une seconde fois Ninive, fut le dernier pharaon qui ait dépassé l'Euphrate. La puissance croissante des Khétas vint s'interposer entre l'Egypte et l'Assyrie, qui put reprendre haleine. Mais la perte de possessions lointaines et précaires ébranla moins l'Egypte que certaines querelles religieuses suscitées par des influences sémitiques. Après les règnes, très prospères encore, d'un quatrième Totmès et d'un troisième Amenhotep (dont les colosses de Memnon rappellent la mémoire), Amenhotep IV, fils d'une Syrienne, s'avisa de substituer à la religion nationale le culte du dieu *Aten,* probablement *Adon*, Adonaï, le disque solaire. Lui-même, reniant son propre nom, qui signifie *serviteur d'Ammon,* voulut s'appeler *Koun Aten*, « splendeur du disque ». Fantaisie aussi dangereuse que déplacée. L'Egypte n'avait-elle pas autant de dieux soleils qu'elle en pût souhaiter ? Et seyait-il à un pharaon thébain de désavouer Ammon-Râ ? Aussitôt, et il est difficile de les blâmer, les clergés

nationaux jetèrent les hauts cris; et la XVIIIe dynastie, bien que relevée à grand'peine par un dernier roi, Horemheb, s'éteignit tristement, vers le milieu du XVe siècle (1460). Presque tout ce siècle et le suivant furent remplis par le personnage, bien réel, dont la légende a fait Sésostris (nom forgé d'après quelque titre royal, Sessou-Râ, Sestou-Râ, ou vague réminiscence des grands Sésourtésen de la XIIe dynastie).

La XIXe dynastie, encore diospolitaine (thébaine), apporte à l'histoire ce nom de Ramsès, Ramessou, qui devint, pour ainsi dire, synonyme de pharaon. Il y a eu, jusqu'en 1100, vingt Ramsès, peu à peu réduits par les grands prêtres d'Ammon à l'insignifiance de rois fainéants. Mais les premiers de la série furent d'autres hommes. Ramsès Ier et Séti Ier avaient maintenu l'intégrité du royaume et poussé même jusqu'à l'Arménie. Ramsès II, dit *Meïamoun* et *le dieu*, se montra digne d'eux dans la guerre, incomparable dans la paix. Dès l'âge de dix ans, associé à la royauté comme descendant par sa mère Taï (Amenhotep III) des anciens rois conquérants, il était mené aux razzias qui s'opéraient chaque année en Nubie, en Éthiopie, chez les nègres Oua-Oua. Tandis que Séti, son père, retiré dans quelque temple-palais, jouissait de sa divinité, Ramsès commandait les armées. Plus d'une fois, les révoltes syriennes et les progrès des Hittites le ramenèrent jusqu'à Mageddo, jusqu'à la vallée de l'Oronte, où ses stèles de victoire existaient encore au temps d'Hérodote. Quand mourut son père, il avait déjà de nombreux fils, quelques-uns assez âgés pour exercer quelques charges civiles ou militaires, et son règne officiel se prolongea plus de cinquante ans encore.

On comprend qu'une si longue durée, une prospérité si inaltérable, une profusion sans égale de statues, d'obélisques, de palais, de temples, neufs ou restaurés, et que le voyageur trouve à chaque pas sur l'une et l'autre rive du Nil, jusqu'à Ipsamboul, aient laissé un grand souvenir chez les peuples de l'Asie Mineur et de l'Archipel, que les Phéniciens visitaient alors. Pour remplir ce règne démesuré, on imagina des conq[illegible] vag

calqués sur ceux des Héraklès, des Bacchus et des dieux solaires. On conta que Sésostris (Ramsès II) avait poussé, vers l'Orient et vers l'Occident, à peu près aussi loin que le Soleil, qu'Osiris lui-même ; visité tous les rivages de l'Arabie et de l'Asie jusqu'au fleuve Indus, subjugué l'Arménie jusqu'au Caucase, l'Asie Mineure jusqu'à la Phrygie. Rien de tout cela n'est vrai. Ramsès II n'a jamais dépassé l'Oronte. Après une victoire difficilement remportée sur un roi hittite, il a épousé la fille de ce prince et conclu avec lui un traité dont nous avons le texte et qui ne paraît pas avoir été violé. Mais il a su commander, gouverner avec éclat dans une paix profonde. De son temps, la littérature égyptienne, qui s'était surtout exercée à délayer le fameux *Livre des morts*, ce *vade-mecum* des momies distinguées, la littérature s'enrichit de contes, beaucoup plus bizarres qu'agréables, et de quelques pompeux dithyrambes en l'honneur des rois.

Ce qu'était cette poésie, vous avez pu en juger par le chant de Toutmès III. Les images ont de l'éclat ; mais, en dépit du balancement régulier des strophes, il n'y a pas d'ordre dans la pensée ; et les répétitions, que j'ai supprimées, donnent au morceau un air de litanie. C'est un défaut que la Chaldée partage avec l'Egypte et qui, à vrai dire, n'a disparu qu'aux époques les plus brillantes de la culture indo-européenne.

Le poème, très vanté, de Pentaour, qui a été gravé sur les murailles de Karnak, a certainement un tour plus personnel et plus ingénieux. Il célèbre une bataille livrée, sous Kadesh, par Ramsès en personne, à une armée coalisée de Dardaniens, de Troyens et de Khétas. Pharaon, attiré dans une embuscade, coupé de son armée, invoque le dieu de Thèbes : « Qui es-tu donc, ô mon père Ammon ? Est-ce qu'un père oublie son fils ?... Ne t'ai-je pas consacré des offrandes innombrables ? J'ai rempli de mes captifs ta demeure sacrée... Je t'ai offert le monde pour enrichir tes domaines... Je t'invoque, ô mon père Ammon ! Me voici au milieu de peuples nombreux et inconnus... Toutes les nations se sont réunies contre moi, et je suis seul. Mes soldats m'ont abandonné ; aucun de mes cavaliers n'a regardé vers moi... Mais je

pense qu'Ammon vaut mieux qu'un million de soldats, que cent mille cavaliers, qu'une myriade de frères ou de jeunes fils, fussent-ils tous réunis ensemble. L'œuvre des hommes n'est rien, Ammon l'emportera sur eux. J'ai accompli ces choses par le conseil de ta bouche, ô Ammon, et je n'ai pas transgressé tes ordres; voici que je t'ai rendu gloire jusqu'aux extrémités de la terre... La voix a retenti jusque dans Hermonthis. Ammon est venu; il m'a donné sa main; il parle derrière moi: « J'ac-« cours à toi, ô Ramsès Meïamoun ! Je suis avec toi... C'est moi, « ton père. Je suis le seigneur de la force aimant la vaillance; « j'ai trouvé un cœur courageux et je suis satisfait. Ma volonté « s'accomplira. » Pareil à Month, de la droite je lance mes flèches; de la gauche je bouleverse mes ennemis. Je suis comme Baal en son heure devant eux. Les deux mille cinq cents chars qui m'environnent sont brisés en morceaux devant mes cavales... Je les précipite dans les eaux comme y tombe le crocodile; ils sont couchés sur la face l'un sur l'autre, et je tue au milieu d'eux; celui qui tombe ne se relèvera pas... Le prince d'Arad, celui de Mysie, celui d'Iluna, celui de Lycie, celui de Dardanie, les princes de Karchémis et de Khalep, ces alliés de Khéta, formaient trois mille chars... Ma main les dévora dans l'espace d'un instant... Ils se disaient l'un à l'autre: « Ce n'est pas un homme... « c'est Soutek, le grand guerrier, c'est Baal en personne. Seul, « tout seul, sans chefs et sans soldats, il repousse des centaines « de mille. Hâtons-nous, fuyons, cherchons notre vie ! » C'est Ammon qui m'a donné la force ! *Victoire à Thèbes* et *Noura satisfaite*, mes grands chevaux, quand je serai dans mon palais, chaque jour, devant moi, je vous ferai donner votre nourriture; car c'est vous que j'ai trouvés quand j'étais seul au milieu des ennemis ! » Ramsès revient triomphant et c'est Ammon qui le salue ainsi: « Viens, notre fils chéri. Les dieux t'ont donné les périodes infinies de l'éternité sur le double trône de ton père, et toutes les nations sont renversées sous tes sandales ! »

Parmi les passages glanés dans ce remarquable épisode, deux appellent surtout l'attention : l'énumération des alliés du princ

khéta ; la mention de Baal et de Soutek: Soutek, dieu des Hyksos; Baal, dieu d'Aram et de Canaan. L'un est resté dans le panthéon égyptien ; son nom est donné à l'une des divisions de l'armée de Ramsès, levée, sans doute, à l'orient du Delta. L'autre, Baal, est cité avec honneur. Il y a là quelques traces d'une influence sémitique. Ce ne sont pas les seules. Aten a failli supplanter Ammon. De nombreux mariages syriens ont modifié les types de la haute société égyptienne. Sésostris est, par le nez, un sémite. Autre trait curieux : la langue des Khétas et leur écriture cunéiforme se sont imposées à la chancellerie égyptienne pour les instruments diplomatiques, et cela dès le xvi[e] siècle. La correspondance d'Amenhotep III avec les gouverneurs de la Syrie, dont M. Halévy a pu traduire de nombreux fragments, était rédigée en sémitique. Le traité avec le prince de Kadesh a d'abord été écrit en khéta sur une lame d'or. D'autre part, l'influence égyptienne se fait sentir dans les chapelles monolithes et les sarcophages à tête de la Phénicie. Quelques ornements, le disque ailé, par exemple, paraissent empruntés à l'Egypte par les Assyriens. Faibles résultats, en somme, d'un contact si prolongé et de si intimes relations. Chaque race a gardé ses mœurs, ses lois, son langage et ses dieux.

L'alliance des peuples de l'Asie Mineure avec les Araméens a une double importance. Elle prouve que, déjà ou encore, au xv[e] siècle, les chefs, sinon les habitants, de la Troade, de la Dardanie, de la Mysie et de la Lycie faisaient partie de la clientèle sémitique. Le lien n'était pas rompu au temps de la guerre de Troie, puisque Homère mentionne des Lyciens et des Hétéens parmi les alliés d'Ilion. Ce long voyage des bords de l'Hellespont à la vallée de l'Oronte pour arrêter Ramsès décèle, en outre, une inimitié, qui ne s'explique guère, des Occidentaux contre l'Egypte : peut-être était-ce une conséquence des pirateries phéniciennes, les Phéniciens, quoique Sémites, étant considérés, à juste titre, comme Égyptiens et sujets des pharaons.

Déjà, avant la mort de Séti, Ramsès avait eu à combattre et à vaincre, dans le Delta, une coalition de Libyens et d'Asiatiques

ou Egéens. Plus tard, son fils Méneptha eut affaire aux mêmes ennemis, « peuples de la mer », accrus cette fois des Lyciens, des Achéens et des Sicules (*Akaiuash, Shakalash*), et toujours soutenus par des Tamahous, Mashouash, Kehaks, sous le commandement du chef libyen Mermaïou, fils de Deïd. Sa victoire est célébrée dans le papyrus *Anastasi II*, planche IV. Enfin au XIIIe siècle, le plus grand pharaon de la XXe dynastie, Ramsès III, reconstituant à grand'peine l'empire un moment usurpé par un Syrien (Arisou), dut combattre une formidable invasion égéo-libyenne, mais à l'orient du Delta, vers Péluse. Des Danaëns et des Philistins étaient au nombre des assaillants. La flotte coalisée était appuyée par une armée de Khétas et de Syriens. Ramsès écrasa l'une et dispersa l'autre. Seuls, les Philistins (dont l'origine est incertaine) parvinrent à se maintenir et à s'installer sur la côte de Syrie, à Gaza, Ascalon, Joppé, tandis que les Hébreux, échappés ou expulsés vers la fin du XIVe siècle, cherchaient leur chemin dans le désert.

Mais laissons les derniers Ramsès s'engourdir dans une obscure et honorable paix ; et jetons un regard du côté de l'Assyrie et de la Chaldée. Celle-ci, désorganisée par la conquête élamite, a reconquis une indépendance morcelée. Babylone y domine, sans éclat. L'Assyrie, humiliée par la conquête égyptienne — plusieurs de ses prêtres-rois, *patési* ou *sar*, ont payé tribut aux pharaons — gênée à l'est par l'Elam, au sud-est par la Chaldée, au nord-ouest par les Moskes et les Khaldi ou Chalybes (Kourdes et Chaldéens vrais) de la région d'Ourarti (*Ararat*), à l'ouest par les Khétas, dont la puissance grandit et se maintint près de trois siècles, libérée, toutefois, de l'Égypte après l'époque des Totmès et des Aménophis, l'Assyrie traitait d'égale à égale avec la Chaldée depuis la fin du XVe siècle. Ses rois Assour-Narara, Nabou-Dagan, Assour-Bel-Nisisou, Bousour-Assour, Assouroubalat, contemporains des Meïamoun et des Méneptha, vivaient en bonne intelligence avec les princes probablement élamites ou accadiens de Babylone (si l'on en juge par les noms : Kara-Indas, Bournabouryas, Nazibougas, Kourigalzou), épousant leurs filles et in-

tervenant au besoin dans leurs affaires. Au XIIIe siècle, il se trouva que les parents et les auxiliaires étaient devenus des maîtres. Touklat-Adar Ier (vers 1270) annexa la Chaldée ; et, dès lors, Babylone fut vassale de l'Assyrie, assujettie au tribut, non sans résistance, il est vrai : ses révoltes étaient continuelles et parfois couronnées de succès. Un Bin-Bal-Idin battit Bel-Koudour-Oussour, successeur de Touklat-Adar. Un Nabou-Koudour-Oussour Ier envahit deux fois l'Assyrie. Un Mardouk-Nadin-Oussour battit même Téglat-Phalasar. Mais Ninive demeura la maîtresse. C'est dans cet âge, sans doute, que se forma la fable d'un *Ninus*, héros éponyme de Ninive, et d'une Sammouramit (déesse aux colombes, fille de Derkéto), reine d'Assyrie, conquérante de l'Asie entre la Bactriane, l'Indus et le Nil, fondatrice de Sémiramocarta en Arménie, d'Ecbatane en Médie, de Tarse en Cilicie, de Babylone enfin, construite sur un meilleur plan que Ninive elle-même et ceinte des fameux jardins suspendus.

L'Assyrie, qui occupait jadis le bassin moyen du Tigre, sans atteindre l'Euphrate bordé d'Araméens, avait de tout temps franchi ses limites fort indécises. Mais ce fut seulement du XIIIe au XIIe siècle qu'elle apprit à garder quelques-unes de ses conquêtes. Le fameux Touklat-Habal-Asar Ier (Téglat-Phalasar), au temps des derniers Ramsès (1130), qui, tous les ans, passait le Tigre pour quelque expédition, rattacha ainsi à son empire les pays de Koumouk (Comagène), de Naïri (haute Mésopotamie), de Kourkié (Arménie), de Koumanou (la Cappadoce), d'Aram, et aussi le nord de la Syrie et de la Phénicie; Arad lui paya tribut. L'Égypte, en son sommeil, s'éveilla à demi, et le pharaon écarta le farouche Asiatique par un cadeau de crocodiles et d'hippopotames. Nous possédons les bulletins de victoire de Téglat-Phalasar. Aussi excessifs que les panégyriques égyptiens, ils témoignent d'une ivresse guerrière, d'une férocité naïve et satisfaite, véritablement digne de l'universelle cruauté commune à l'espèce humaine tout entière. Ces rois, comme ceux d'Égypte — et de plusieurs autres pays — étaient d'ailleurs fort pieux.

Voici quelques passages de ces bulletins: « Le dieu Assour,

mon seigneur, me dit de marcher. D'après la volonté d'Assour, de Samas, de Bin, moi, Touklat-Habal-Asar, brave dans la mêlée, courageux dans les batailles, roi du pays d'Assour, fils d'Assour-Ris-Isi, fils de Moutakkil-Nébo, moi le vainqueur des peuples jusqu'à la grande mer, j'ai traversé des contrées fiévreuses, des marais inaccessibles, des forêts impénétrables qu'aucun roi n'avait encore explorées, j'ai atteint des pics élevés, aigus comme la pointe d'un poignard. Je laissai mes chars dans la plaine et je pénétrai dans les montagnes tortueuses (Taurus ou Arménie). Je pris vingt-cinq villes; je couvris de ruines les pays de Saranit et d'Ammanit. Je me suis mesuré avec leurs armées, je les ai châtiés, je les ai tués, j'ai rempli de leurs cadavres les racines de la montagne..., je leur ai coupé la tête! J'ai poursuivi leurs guerriers comme des bêtes fauves, j'ai occupé leurs villes, j'ai emporté leurs dieux. J'ai fait des prisonniers, je me suis emparé de leurs biens et de leurs trésors; j'ai livré les villes aux flammes, je les ai démolies, je les ai détruites, j'en ai fait des ruines et des décombres, je leur ai imposé le joug pesant de ma domination, et, en leur présence, j'ai rendu des actions de grâces au dieu Assour, mon seigneur. Car je suis Touklat-Habal-Asar, le roi puissant, celui qui anéantit les bataillons. » Ajoutons : grand chasseur, tueur de lions et de taureaux sauvages; moins dieu que les grands pharaons, plus vivant, violent, sensuel, artiste, empalant un roi, bâtissant un temple, arrachant les yeux à quelque prisonnier, dressant aux portes de son palais quelque vigoureuse statue. Tel était le premier Téglat-Phalasar, tels furent ses successeurs ninivites ou babyloniens. Il a déjà ces goûts de constructions et de restaurations qui nous ont valu tant d'inscriptions intéressantes qui attestent souvent seules la réalité de règnes dont nous avons perdu les annales.

Celle que voici esquisse en quelques lignes l'histoire de l'ancien empire assyrien. « Le temple d'Anou et de Bin, les grands dieux, mes seigneurs, que Samsi-Bin, *patis* d'Assour, fils de Ismi-Dagan, avait construit six cent quarante et un ans auparavant, était tombé en ruines. Assour-Dagan, roi (sar) du pays

d'Assour, fils d'Adar-Habal-Asar, démolit ce temple, mais ne le reconstruisit pas. Pendant soixante ans, on ne toucha pas à ses fondations. Touklat-Habal-Asar le rebâtit plus grand et l'entoura de palais. »

Un retour offensif des Hittites renversa l'œuvre de Touklat et du premier empire assyrien. Mais, un siècle plus tard (1020), les Assour-Nazir-Habal, les Salmanasar III, allaient porter à son apogée la fortune de leur race. L'Assyrie monte, l'Égypte descend. Telle est l'impression que laisse cette période historique, des Amenhotep aux derniers Ramessides, de l'obscur Sam-Si-Bin au foudroyant Asar-Haddon.

Tout entières d'abord soit à leur rivalité, qui, d'accidentelle, d'intermittente, devait plus tard devenir héréditaire et continue, soit au développement ou au maintien de leur empire, l'Assyrie et l'Égypte, celle-ci surtout, n'avaient exercé sur l'Occident (ni sur l'Orient) aucune influence *directe*. Cependant des noms comme ceux d'Ilos et d'Assaracos en Troade, d'Aiguptos et de Kékrops en Grèce, n'y sont pas venus seuls. Des cultes comme celui de Comana en Cappadoce, d'où procèdent les grandes déesses de l'Asie Mineure, ne se sont pas transmis de proche en proche sur l'aile des vents. C'est de l'Aramée, sans doute, par l'avant-garde sémitique des Solymes et des Erembes, que ces noms et ces croyances auront pénétré peu à peu sur les plateaux de la Cappadoce et suivi les fleuves Halys et Sangarios vers le Pont-Euxin, le Bosphore et les Dardanelles. Au XIIe siècle, vinrent les Assyriens, lorsque Téglat-Phalasar leur eut ouvert les routes centrales de l'Arménie et du Kurdistan. Deux cents ans plus tard, sous Gygès, la Lydie était vassale de l'Assyrie.

Mais, depuis bien longtemps, la Phénicie avait préparé du dehors, par ses comptoirs et ses colonies, devancé et dépassé, l'invasion continentale du sémitisme. Ses navires avaient visité toutes les îles, Cyclades et Sporades, franchi l'Egée, déposant en Béotie le fabuleux Cadmos, proche parent du dieu Cabire Casmilos, en Attique et dans le Péloponèse les colons que la tradition désigne sous les noms de *Kékrops* et *Aiguptos*. Venaient-

ils d'Égypte? Rien n'invite à le croire. Ni la langue, ni les institutions, ni la vieille mythologie hellénique, ni, à mon sens, l'art grec, n'ont emprunté quoi que ce soit à l'antique Égypte. On les a considérés comme égyptiens, parce que, durant six cents ans, la Phénicie a été une dépendance égyptienne.

Nous avons présenté les *Pun*, Phen ou Phéniciens comme d'anciens habitants des rives du golfe Persique, chassés par la grande invasion élamite qui eut pour conséquence, vers 2300, l'entrée des Hyksos en Égypte. C'étaient, sans doute, des tribus arabes ; l'Arabie était pour les Égyptiens le pays de Poun ou de Pount. Le fait certain, c'est qu'ils parlaient une langue très voisine de l'hébreu, et que la XVIIIe dynastie des Toutmès et des Amenhotep les trouva établis sur toute la côte syrienne au sud des Khétas, depuis Arad jusqu'à Gaza. Toutes leurs villes formaient autant de minimes Etats autonomes. Le petit groupe nord, Arad, Antarad, Marath, Simyra, s'enfonçant un peu plus dans les terres, fut entraîné dans les querelles des Khétas, ses voisins ; il en pâtit. Totmès III et, six siècles plus tard, Téglat-Phalasar le châtièrent rudement. Les autres villes, plus prudentes, Gebel ou Byblos, Beryte, Sidon, Sour (*Turos*), s'accommodèrent de la domination égyptienne, qui, moyennant le concours de leur marine, leur assurait le privilège « de commercer en Égypte pour le compte des étrangers, et à l'étranger pour le compte de l'Égypte ».

Les Phéniciens, du consentement de leurs suzerains, eurent donc, dès le XVIIIe siècle, des postes fortifiés sur la côte syrienne, à Dor, à Joppé, à Ascalon, au mont Casios, sur la frontière même de l'Egypte, et de riches entrepôts dans le Delta, à Tanis, Bubaste, Mendès, Saïs. Leurs magasins de Memphis formaient un quartier, une ville, *Ankh-tà*. Ils étaient, d'ailleur[illegible] bons termes avec tous leurs voisins, bien plus qu'entre e[illegible] possédaient à Laïs (aux sources du Jourdain), à Hamath [illegible] vallée de l'Oronte, à Thapsaque (au gué de l'Euphrate), à [illegible] sur le haut Tigre, des établissements [illegible]ent au [illegible] tous les produits orientaux apportés p[illegible]anes ; [illegible]

mer était leur élément : à peine installés sur le rivage, ils avaient mis à la voile pour Chypre, où Gébel fonda Golgos et Paphos, pour la Cilicie sémitisée, enfin, pour l'Occident. Gebel (Byblos), vaincue par Sidon, s'endormit dans le culte d'Adonis. Sidon, lui succédant, garda la primauté pendant la période égyptienne et atteignit un haut degré de richesse et de splendeur.

Chypre, déjà peuplée de Cananéens (*Hamathonte*, *Kition*), reçut avec plaisir la voluptueuse déesse Astarté et les ambitieux marchands de Sidon. De nombreux petits royaumes, Lapethos, Kourion, Karpasia, Tamassos, dont les collines recélaient des mines de cuivre (Kupron), reconnurent l'autorité de Sidon. Après Chypre, Rhodes (Jalysos, Lindos, Camiros), par Astyra, sur la côte carienne, se relia aux colonies ciliciennes, Kibyra, Masoura, Rouskopous, Sylion, Mygdalé, Phasélis, Sidyma. La Carie devint à ce point phénicienne qu'elle reçut parfois le nom de *Phœnikè*. Les Carès, associés aux Phéniciens, coururent avec eux les mers et partagèrent leurs bénéfices, souvent peu réguliers. Il est à noter que cette connivence avec les hardis étrangers, même en ces âges de délicatesse moyenne, discrédita pour toujours les Cares. C'était une race antique, alliée de près à de primitives populations de l'Asie Mineure et de la Grèce, Lélèges, Caupones, Pélasges de l'Attique. Ils tombèrent en un tel mépris que leur nom, dans l'*Iliade*, est une cruelle injure.

« Au delà de Rhodes, dit M. Maspéro (d'après Movers), deux voies s'ouvraient au navigateur. Il pouvait tourner au nord, remonter la côte d'Asie... Une partie des flottes phéniciennes suivit cette route... ; aidées par les Cares, elles colonisèrent et Délos, et Rhénée, et Paros. Oliaros tomba aux mains des Sidoniens. » Mélos était déjà aux Giblites, Mélos, aussi riche que Théra et Siphnos en soufre, en alun, en blanc de foulon. Il y eut des pêcheries de pourpre (murex) à Nisyra, à Gyaros ; des teintureries et des manufactures d'étoffe à Cos, Amorgos, Mélos. Leurs colonies couvrirent Samothrace, Lemnos, Thasos, exploitèrent, en Thrace, les mines d'or du mont Pangée ; puis, tournant l'Hellespont, fondèrent Lampsaque et Abydos, Pronectos

en Ascanie, « au débouché des mines d'argent que les Bithyniens exploitaient dans la montagne ». Ils franchirent le Bosphore malgré les écueils Symplégades, et, attirés par les mines du Caucase, semèrent jusqu'à la Colchide des postes fortifiés, Héraclée du Pont, Sésamos, Karambys, Sinope. « Une nouvelle Tyr s'éleva à l'embouchure du Dniéper », et les Sidoniens, pénétrant dans les plaines de la Russie méridionale, rapportèrent l'or, l'argent, l'ambre, le plomb, l'étain, le bronze, le thon et la sardine. Le Pont-Euxin devint une mer phénicienne.

D'autres Sidoniens occupèrent Carpathos et la Crète, « qui barre, vers le sud, l'entrée de la mer Egée ». Les pêcheries de pourpre d'Itanos furent ouvertes. Lappa et Kairatos au nord; au sud Arad, Gortyne, Lébénè, furent occupées ou fondées.

Cythère, à l'entrée du golfe de Laconie, où Gythium s'éleva bientôt, était si riche en pourpre qu'elle reçut le nom de *Porphyroessa*. Les Sidoniens s'y installèrent à demeure et « y bâtirent un sanctuaire fameux d'Astarté », le premier peut-être qui eût jamais été élevé en Grèce. L'isthme de Corinthe, Egine, Salamine, l'Attique, la Béotie furent explorés tour à tour; puis les contours occidentaux du Péloponèse, les îles Ioniennes, l'Illyrie, le sud de l'Italie, la Sicile, où Tyr remplaça Sidon.

La conquête de l'Occident, Sardaigne, Baléares, Ibérie, de l'Afrique, enfin de l'Océan, des côtes de la Gaule, des Œstrymnides (l'Angleterre) fut, en des temps postérieurs, l'œuvre de Tyr. La puissance de Sidon paraît avoir été limitée, dès le xve siècle, par une révolte de la Crète. Un légendaire Minos se serait alors taillé un empire maritime dans le monde sidonien, et aurait péri en essayant de ravir la Sicile aux Phéniciens. Bientôt d'ailleurs l'expansion hellénique vint déposséder Sidon, non de son commerce, mais de son hégémonie dans la mer Egée et le Pont-Euxin.

Immense a été la part de la Phénicie dans l'éducation pr mière de la Grèce, c'est-à-dire dans la civilisation méditer néenne. A la diffusion des modèles égyptiens et assyro-c déens, vases imités ou originaux, bijoux, stat

elle joignit l'inappréciable bienfait de l'écriture alphabétique. L'histoire et les progrès de sa colonisation sont imparfaitement connus. Les archives de Sidon et de Tyr ont péri, comme les livres qu'en avaient tirés les Grecs et les Romains. Ce que nous savons nous est parvenu sous forme mythique. « On contait, fable d'origine évidemment syrienne, que Melkarth (le dieu marin Mélicerte, confondu avec Héraklès) avait rassemblé une armée et une flotte nombreuse dans le dessein de conquérir l'Ibérie, où régnait Chrysaor, fils de Géryon. Il avait soumis, chemin faisant, l'Afrique, y avait introduit l'agriculture et fondé la ville fabuleuse d'Hécatompyles, franchi le détroit auquel il donna son nom, bâti Gadès et vaincu l'Espagne. Après avoir enlevé les bœufs de Géryon, il était revenu en Asie par la Gaule, l'Italie, la Sardaigne, la Sicile. » A ces fables se rattachaient cent traditions locales : Europe enlevée, le Minotaure crétois, Kinyras à Chypre et à Mélos, Cadmos cherchant sa sœur à Chypre, à Rhodes, dans les Cyclades, en Béotie, et s'en allant mourir en Illyrie. Partout où les Phéniciens étaient passés, la grandeur et l'audace de leurs entreprises avaient laissé dans l'imagination populaire des traces durables, les unes encore visibles dans certaines légendes, d'autres effacées, plutôt fondues, dans le naturalisme mystique des vieux Ioniens Thalès, Anaximène, Phérécyde, Pythagore.

En effet, si — nous le verrons — les Thraces, les Graïkoi, les Achéens étaient arrivés en Europe et en Asie avec des croyances — communes à tous les Indo-Européens — et une très riche mythologie, ils ne pouvaient éviter la contagion d'idées, soit très voisines des leurs, soit appropriées à ces pays nouveaux, à ce régime marin auquel ils étaient voués désormais.

Quelles étaient ces idées? Nous ne les connaissons, à vrai dire, que par des documents de la période alexandrine, Sanchoniathon, traduit par Philon de Byblos, commenté par Porphyre, cité enfin par Eusèbe, un apologiste chrétien ; mais, en tenant compte des emprunts successifs que les mythologies cananéennes ont dû faire à des traditions voisines, aux mythes égyptiens,

asiatiques et grecs, on reconnaît dans ces fragments l'écho affaibli de la Chaldée.

« Au commencement était le Chaos (Bohou), et le Chaos était plein de ténèbres, et le Souffle (Rouah) flottait sur le Chaos. Et le Chaos n'avait pas de fin, et il fut ainsi des siècles et des siècles. (Doublet ou contrefaçon de la *Genèse*.) Mais alors le Souffle se prit d'amour pour ses propres principes, et il se fit un mélange, et ce mélange fut nommé *Désir*. Or, le Désir fut le principe qui créa tout. Le Souffle et le Chaos se mêlèrent, et Môt, le limon, naquit, et de Môt (cf. en Egypte, Mout, Bouto) sortit toute semence, et Môt fut le père de toutes choses. Or, Môt avait la forme d'un œuf. Puis brillèrent le soleil, la lune, les étoiles et les grandes constellations. Il y eut des êtres vivants privés de sentiment, et de ces êtres vivants naquirent des êtres intelligents, contemplateurs des cieux. L'éclat du tonnerre, dans la lutte des éléments en train de se séparer, éveilla comme d'un sommeil ces êtres doués d'intelligence; et alors, les êtres mâles et femelles commencèrent à se mouvoir et à se chercher. »

Après ce début, certainement revu par des gnostiques, et où les noms du premier couple sont, comme beaucoup d'autres, grecs — Aiôn et Prôtogonos — nous apprenons que la lumière, le feu et la flamme, produits par le frottement des bois, engendrèrent des géants, Casios, Liban, Anti-Liban, pères des civilisateurs Memroumos et Hypsouranios; que les femmes se livraient alors au premier venu (encore à Babylone et à Chypre du temps d'Hérodote); que Hypsouranios enseigna l'art de construire des cabanes avec des roseaux (comme en Chaldée) et des papyrus (Égypte); que Ousôos (?), vêtu de peaux, osa, le premier, affronter la mer sur un tronc d'arbre creusé par le feu; consacra deux stèles ou colonnes au vent et au feu, adorées depuis par les hommes (Juifs dans le désert; colonnes, peut-être phalliques, en émeraude dans les temples phéniciens); que divers personnages inventèrent la pêche, la chasse, l'hameçon, la ligne, le radeau, l'usage du sel, la brique, le mortier, la ferronnerie, la divination, l'éloquence, l'agriculture, la justice et enfin l'écriture. La

révélation de la science est attribuée à Taaut, la déesse sémitique Thavatt, confondue avec le Thôt égyptien. Suit une compilation maladroite, où, à côté de Bélos, d'Astarté, de Mélikertos, des Elohim, d'Ilos, des Kabires, des Béthyles (pierres debout), de Adad, Dagon, Démarous, figurent Uranos, Kronos, la Terre, Rhéa, Apollon, Minerve, Aphroditè, Pontos (peut-être *Pount*), puis Ophion, le Serpent à tête d'Épervier (combinaison de l'*Ureus* et de Hor), « l'être primordial le plus divin ». Il est certain que, dans un cadre tout grec — la lutte des Ouranides et Kronides contre les Titans — le pseudo-Sanchoniathon a rassemblé pêle-mêle une foule de noms et de souvenirs authentiques. Il est même probable que beaucoup de traits hellénisés, tels que l'émasculation d'Ouranos, ou l'acharnement bien connu de Kronos à dévorer ses enfants, sont d'invention cananéenne; ainsi de l'œuf du monde, ainsi d'Ophioneus et des Ophionides, qui tiennent tant de place dans la doctrine orphique et dans le système du philosophe ionien Phérécyde, contemporain de Pythagore.

Au sommet du panthéon syrien siègent trois ou quatre grands dieux cosmiques, solaires et ignés : El (Ela, Ilou), Baal (Bel, Bélos), Moloch, Iao (Iahou). Le culte de El et de Baal était si général que leur nom devint le titre commun de tous les dieux, Elohim, Baalim; il en est de même pour Moloch (et ses variantes Melek, Melik, Malcha), qui veut dire roi. Chaque nation, chaque ville avait son Moloch, son Baal ou son El. Iahou, Iahvé, bien connu des Tyriens, était le Baal particulier de quelques tribus juives, de même que Khèmos celui des Moabites, et, chez les Ammonites, Ammon. Ces dieux, dans l'origine, étaient des taureaux, des Chéroubs, des Minotaures, avides de sang et d'holocaustes. Les premiers nés des hommes et des animaux, les prisonniers, une part du butin, étaient sacrifiés ou brûlés en leur honneur.

D'autres dieux mâles, Adar (Saturne) et Hadad, adorés à Damas, Marna, Dagan, Samdan (le soleil), Eschmoun, qui veillait à la santé publique, Melkarth (l'Hercule tyrien), les Patèques,

dieux des vents, formaient, parmi les autres Elohim, un groupe plus actif, les Kabirim, les grands, les puissants.

Ce qu'on peut savoir de la mythologie proprement dite (des aventures des dieux), se rapporte aux alternances des saisons, aux amours de la terre et du ciel, aux défaillances nocturnes ou hivernales du principe lumineux et générateur, aux lamentations de l'éternel féminin pleurant sa fécondité interrompue. Ces métaphores, empruntées à un très antique et très grossier culte de la génération et des organes sexuels, se sont développées en mythes bizarres et en liturgies énervantes. De pareilles fictions ne manquent point aux autres races. Mais ici elles ont pris ce caractère particulier qu'on appelle *chthonien*. La terre même (Chthôn), la nature humide et féconde, est la principale actrice du drame sans cesse renaissant; elle est la sœur, l'amante, la mère, la fille de ce ciel, de ce soleil, affligés d'une virilité intermittente. Parfois, elle revêt les attributs virils : androgyne et barbue, elle fait honte à l'époux qui la délaisse. Ainsi, la déesse aux cent noms (si les rites varient, le fond est le même pour toutes) — Ashtoreth, Astarté en Syrie, Aschera chez les Hébreux, Anna à Sidon, Enyo en Asie Mineure, Baaltis, Derkéto, Elath, Thavatt, Marth, Hévah, à Carthage Tanit et Salambo — représente la fécondité voluptueuse, parfois chaste cependant, et aussi — tout à la fois — la lubricité délirante et la fureur guerrière. Elle a transmis tous ces traits aux divinités de la Phrygie, de la Lydie, de la Troade et de l'Ionie, à Cybèle, à Cotytto, à l'Artémis d'Ephèse, à l'Aphroditè de la Grèce et à toutes les Vénus de la mythologie classique.

A cette divinité chthonienne sont intimement joints les mâles ambigus, tantôt eunuques volontaires ou prêtres habillés en femmes, tantôt mutilés par quelques monstres, ou massacrés dans le délire de l'orgie sacrée par des frères, des sœurs, par un cortège furieux, mais qui tous les ans ressuscitent et retrouvent leur énergie éclipsée. C'est toujours, à vrai dire, le même personnage, ce Doumouzi ou Thammouz que l'Istar babylonienne allait redemander aux enfers, cet Adon de la Syrie et de la lé-

gende grecque, dont la *passion* a fait couler tant de larmes et la renaissance excité tant de joie. Adonis est le prototype du Phrygien Atys, du Crétois Zagreus. Cette aventure du dieu mort et ressuscité, attribuée à Sabazios, à Dionusos-Iacchos, forme le fond des Mystères d'Eleusis. Transportée dans la mythologie gréco-romaine, où elle se rencontrait avec l'histoire mystique de Sérapis, elle a été l'un des facteurs les plus séduisants du christianisme, où elle s'est glissée pure et comme lavée de toutes ses souillures, mais amoindrie aussi, détournée et dépouillée du sens profond qui lui donnait tant de poésie.

La carrière de la Phénicie n'est point terminée. Elle se prolongera bien avant dans la période romaine. Mais, aux temps où nous touchons, le premier rôle dans l'Occident est réclamé par le rameau le plus précoce de la lignée indo-européenne, par les Hellènes. Avant de résumer les destinées si émouvantes, si glorieuses, de ce grand peuple, nous visiterons, mais à vol d'oiseau, l'Extrême-Orient, où la Chine se constitue en un profond silence, et, revenant vers l'Asie antérieure, l'Inde, à peine conquise par les Aryas.

IV

LA CHINE PRIMITIVE. LES ARYAS.

Antiquité et traditions fabuleuses de la Chine. — Incertitudes de livres et d'annales restaurés par Confucius au ve siècle et supprimés par Chi-Hoang-Ti au iiie siècle. — Inscriptions. — Barbarie, féodalité, guerres civiles. — Origines probables. — Nombreuses tribus autochthones. — Animisme puéril et tenace. — Cosmogonie sommaire. — Culte des ancêtres. — Aryas et Aryanisés. — La perfection de l'organisme grammatical et lexique implique une longue période d'incubation indo-européenne. — Rameau oriental : Aryas de l'Inde, période védique, naturalisme *évident* du Rig-Véda. — Traditions vagues de l'Inde ancienne : Mahabharata, Ramayana. — Rameau occidental : marche des Ligures, Celtes, Thraces, Illyriens, Helléno-Latins, Germains et Slaves. — Anciens peuples de la Grèce, de l'Archipel et de l'Asie Mineure. — Les Hellènes, Graïques et Achéens. — Caractère, mœurs et croyances des Grecs d'Homère. — Esquisse de l'histoire grecque avant les guerres médiques.

La Chine a été l'éducatrice de l'Extrême-Orient sur un territoire immense qu'on peut évaluer aux deux cinquièmes de l'Asie entière, entre la Mandchourie et les îles de la Sonde, entre la haute barrière des montagnes centrales et l'océan Pacifique. Et le caractère monosyllabique de sa langue, fixée par l'écriture avant d'avoir atteint le stade agglutinant, où sont parvenues tant de nations, tant de tribus de culture médiocre, est une preuve bien forte d'antiquité et de développement précoce. Il est cependant plus que douteux que, dans leur marche, d'ailleurs sitôt ralentie, vers la civilisation, les Chinois aient devancé les Égyptiens et les Chaldéens. Leurs souvenirs les plus anciens ne remontent pas plus haut que le xxixe siècle avant notre ère, alors qu'un très fabuleux empereur Fou-Hi vint leur enseigner tous les arts, toutes les industries et même une sorte de philosophie aussi creuse qu'incohérente. S'il était utile de contester cette tradition, il suffirait de rappeler que tous les peuples ont eu recours à cet artifice puéril d'une révélation humaine ou

divine. Ce n'est pas si brusquement que des primitifs passent de la sauvagerie à une organisation même rudimentaire.

Les Chinois eux-mêmes placent avant Fou-Hi (2852) dix périodes dites *Ki*, où dominèrent trois puissances — *San-Houang-Ki* — : le ciel *Tien*, la terre *Ti* et l'homme *Jen*, précédées par le premier homme *Pan-Kou;* une circonstance montre bien que Fou-Hi et les quatre souverains qui font groupe avec lui appartiennent au même ordre de conceptions ou mieux de divagations cosmogoniques, c'est que le déluge est considéré comme un épisode du règne d'un grand empereur Yao, septième successeur de Fou-Hi. La première dynastie historique paraît être celle des Hia (2205-1766), suivie des Chang ou Yin (1766-1122). Ces deux familles auraient compté quarante-cinq empereurs en vingt et un siècles, ce qui donne pour chaque règne une moyenne invraisemblable de quarante-six ans. Une dynastie plus réelle, la troisième, celle des Tcheou, dure jusqu'au IIIe siècle; enfin, en 254-210, paraît Chi-Hoang-Ti ou Hoang-Tching, chef de la dynastie Tsin, constructeur de la grande muraille et véritable fondateur de l'empire chinois. Cette période est située bien en deçà du cadre que nous devons remplir aujourd'hui, mais nous ne pouvions omettre au moins le nom de ce Chi-Hoang-Ti, responsable de l'obscurité qui plane sur les premiers âges de la Chine; il ordonna, en effet, la destruction de tous les livres, surtout les rituels, sans doute pour effacer tout vestige du particularisme féodal, pour anéantir précisément la mémoire de ses prédécesseurs, les titres qu'auraient pu revendiquer leurs descendants.

Il est admissible qu'un certain nombre d'ouvrages, de compilations sacrées refaites au VIe siècle par Confucius, échappèrent aux agents impériaux; mais il faut bien que la plupart aient péri, puisque, à tout prendre, nous ne savons rien ni sur le berceau de la race, ni sur les diverses populations qu'elle a lentement soumises, assimilées ou seulement refoulées dans les régions montagneuses. Les inscriptions, qui nous sont d'un tel secours en Égypte ou en Chaldée, sont loin de manquer à la Chine; mais elles sont ou relativement récentes ou d'une au-

thenticité douteuse; l'usage très ancien du papier et du bois n'était pas de nature à les préserver; et celles qui ont pu être tracées sur la pierre et le marbre ont péri dans les sanglants démêlés qui forment l'histoire de cet empire, si volontiers présenté comme l'asile de la paix et de la sagesse. La plus vénérable serait celle que le fondateur des Hia (2200), le grand Yu, aurait fait graver sur un rocher du Hen-Chang (Hou-Pè); le texte existe, mais on n'est pas d'accord sur son antiquité. Neuf blocs de pierre conservés à Pékin dans le temple de Confucius (il y en a eu dix) portent des inscriptions du temps des Tcheou (XIIe, XIIIe siècle); ce qui leur donne encore un âge et une valeur fort enviables; mais ce n'est pas de quoi pénétrer bien avant dans la connaissance des mœurs des premiers immigrants chinois. Quant aux livres historiques, le plus ancien, le *Chou-King*, s'étend, il est vrai, de Yao (2500) à un prince de Tcheou (720); Confucius l'a continué jusqu'en 481. C'est donc la grande autorité. Sans examiner les changements qu'a pu subir, depuis le VIIIe siècle environ, un document déjà si éloigné des origines, nous en tirons des notions très suffisantes pour notre objet présent : barbarie primitive analogue à celle de l'Égypte et de la Chaldée; lente conquête des régions septentrionales, *Kan-Sou*, *Chen-Si*, *Chan-Si*, et centrales, *Honan*, *Houpé*, où s'élèvent des États, tantôt indépendants et rivaux, tantôt groupés autour d'un royaume plus puissant, dont le chef affecte et transmet plus ou moins longtemps le titre impérial. Les capitales changent avec les dynasties, même avec les règnes. L'empire a parfois neuf, parfois sept provinces; ou bien il est réduit à une seule; ou bien il est interrompu par des périodes d'anarchie féodale.

Il est probable qu'avant le XXXe siècle, les ancêtres des Chinois occupaient, au pied des monts Kien-Loun, les hauts bassins du Hoang-Ho et du Yang-Tzé. Venaient-ils de plus loin? Avaient-ils franchi le grand désert mongol? Quelques savants aventureux, même en ce siècle, ont essayé de les apparenter soit aux Proto-Chaldéens, soit aux Égyptiens, soit même aux Aryas. Il ne semble pas que l'ethnographie ni la linguistique puissent ap-

puyer ces hypothèses : à certaines ressemblances initiales, l'animisme, l'écriture idéographique, on opposera des différences non moins profondes dans l'évolution sociale et intellectuelle, dans la conformation physique et les traits du visage, enfin la distance et les obstacles élevés par la nature entre l'orient et l'occident de l'Asie. Sans doute, le temps a pu sécher des mers, élever ou abaisser des montagnes, opérer entre les races des mélanges inconnus. Sans doute, des inductions astronomiques, qui ont séduit le savant Biot, reportent à dix-sept mille ans en arrière les origines du monde chinois. Et quoi d'impossible en un espace de cent soixante-dix siècles? Nous ne sommes pas ennemi, certes, de ces longues périodes auxquelles la succession des couches géologiques habitue notre pensée. Mais l'astronomie des Chinois, fort problématique, tout autant que celle des Chaldéens ou des Égyptiens, paraît une base bien fragile pour des calculs aussi précis.

Il existait en Chine, voilà tout ce qu'on peut dire, comme en mainte contrée, des groupes humains durant les âges lithiques. On y a trouvé et l'on y découvrira encore des outils et armes de pierre; la langue chinoise, d'ailleurs, possède un mot qui signifie couteau de pierre. Les Chinois ont gardé le souvenir d'un état de sauvagerie où les vêtements et le labourage étaient inconnus, où les campagnes étaient remplies de bêtes fauves, surtout de serpents et de dragons, où l'homme vivait dans une perpétuelle terreur des Génies, Génies des eaux, des arbres, des montagnes. Et cette réminiscence n'est point factice, puisque le labour sacré est la plus auguste des fonctions impériales, que le culte des Génies est resté le fond de la religion individuelle, et que l'antique dieu dragon s'étale encore sur les robes d'honneur et sur les drapeaux comme l'emblème du ciel et de la nation même. Les Chinois ont dû s'assimiler d'autant plus aisément les diverses populations éparses aux bords des deux grands fleuves, qu'ils les dépassaient à peine en culture. Beaucoup mieux doués, et mieux armés sans doute, peut-être irrésistiblement poussés par quelque vaste inondation — d'où leur est restée l'idée d'un

déluge — ils ont englobé, asservi, éduqué en grande partie ces *Miao*, ces *I*, ces *Man*, ces *Iao*, *Chan*, *Lo-Lo*, *Si-Fan*, *Hakkas*, dont les débris, longtemps indépendants, subsistent encore dans les montagnes, dans quelques districts du Kwan-Toung et du Yunnam, dans le Se-Tchouan (vaste et montagneuse province occidentale), et conservent, pour nos érudits, des chants populaires et jusqu'à des hiéroglyphes nationaux. Qui sait même si ces primitifs oubliés (insurgés encore en 1775) n'ont pas eu leur part des inventions confisquées depuis et perfectionnées par l'envahisseur chinois?

Maintenant ce Chinois, quel est-il? Quel est son type? Où le trouver? La réponse n'est pas aisée; il y a des Chinois petits et maigres, des Chinois obèses, des géants chinois; l'habitant natif du Midi, au sud du fleuve Bleu, diffère beaucoup, par la race, le caractère, la prononciation, des gens du Centre et du Nord. Les crânes présentent tous les degrés de la dolicho et de la brachycéphalie. En majorité, les yeux sont obliques et bridés, et la couleur de la peau va du jaune enfumé au jaune citron. Les cheveux sont noirs et rudes (la queue n'est qu'une mode tartare imposée il y a trois siècles par les conquérants mandchoux). La barbe est rare et pousse tard. Tels sont, probablement, les quelques traits originels de l'élément ethnique dominant, de celui qu'on peut appeler *chinois*.

Nous avons noté au passage l'animisme tenace qui se traduit aujourd'hui encore en mille pratiques dévotes et en superstitions saugrenues, qui constituent le Foung-Choui, adoration ou crainte de tous les objets et catégories de la nature. Ordinairement, de cette première étape, par où ont passé tous les peuples, la réflexion, la connaissance imparfaite, mais progressive des phénomènes, conduisent aux diverses phases du polythéisme. L'esprit chinois n'a pas connu ces transitions; il n'a pas connu de degrés entre l'incohérence la plus diffuse et la plus fruste synthèse voyant ou croyant voir en haut le ciel, touchant du pied le [illegible] et sachant toutes choses comprises entre la calotte bleue e[illegible] surface terrestre, il conclut tout de suite que le ciel, prin[illegible]

mâle, et la terre, principe féminin, subordonné, sont le père et la mère des « dix mille êtres ». Mais le temps n'est pas venu encore où Confucius et Laotseu (vi^{e}, ve siècle) ratiocineront à leur façon sur ces idées vagues et pauvres, que nos mythologies occidentales avaient déjà si richement ornées. Telles sont les puérilités, trop souvent admirées, qui remplissent le vide du fameux *Y-King*, le premier des livres sacrés, œuvre, sans doute fort retouchée, du fabuleux Fou-Hi, et que le génie chinois, pas plus que le génie mongol, n'a dépassées par lui-même. Le culte du ciel et de la terre, l'un rond, l'autre carrée comme leurs temples, est encore le culte suprême; l'empereur en est le pontife. Religion, d'ailleurs, toute officielle, et qu'on pourrait dire indifférente ou superflue, si elle n'était associée au culte domestique et universel des ancêtres, de la famille, base des institutions sociales et politiques de la Chine depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours.

Ce culte est le corollaire de l'animisme. Il n'est pas de peuple qui ne l'ait connu, inventé et pratiqué. Il a survécu à toutes les religions spontanées ou factices; mais il a gardé en Chine, sur la vie privée et publique, une influence qui, dans le reste du monde civilisé, s'est graduellement atténuée et restreinte devant les progrès de l'initiative et de la liberté individuelles. Si la piété filiale, limitée au groupe naturel de la famille, est la source de vertus utiles, d'un dévouement réciproque, d'une solidarité touchante, elle est aussi une cause de timidité, d'imitation routinière imposée indéfiniment d'âge en âge. Étendue à l'organisation sociale, elle est un élément de stabilité, mais aussi de stagnation générale, de stérilité et de tyrannie. Elle a maintenu la société chinoise, mais en l'immobilisant, et sans la préserver de tous les maux qui doivent assaillir les Etats trop vastes et trop mal administrés, révoltes fréquentes, massacres et guerres civiles, impuissance devant les invasions étrangères.

Le culte des ancêtres avec toutes ses minuties funéraires et son cérémonial commémoratif quotidien, la religion familiale fondée sur l'adoration véritable du père et du roi local ou de

l'empereur, étaient certainement institués avant que Confucius ou ses disciples les codifiassent dans les traités qu'on nomme *Hiao-King* et *Li-Ki;* et les Chinois devaient les porter partout avec eux : vers le IIe siècle, au delà du Yang-Tsé; plus tard, au Tonkin, dans l'Annam et jusqu'à l'extrémité de l'Indo-Chine.

Mais laissons maintenant la Chine à elle-même, parfaitement inconnue des races qui vont succéder aux premiers civilisateurs du monde égypto-sémite. Celles-ci n'étaient pourtant séparées du domaine chinois que par le massif central de l'Asie; et la même cause, probablement, a déterminé leur marche en sens latéral ou contraire : j'entends la pression intermittente ou continue des hordes septentrionales, turques et mongoles. Mais c'est précisément l'obstacle auquel étaient adossés les ancêtres des Indo-Européens et ceux des Chinois qui a projeté les uns vers le sud et l'occident, les autres vers la grande mer orientale.

Les origines des Aryas et des peuples qui, de façon ou d'autre, reçurent d'eux leur organisme linguistique et les rudiments de leurs croyances, ne sont pas moins anciennes, évidemment, que celles des Égypto-Berbers et des Chaldéo-Sémites. L'élaboration de leur langue en fait foi. Mais leur entrée dans l'histoire a été plus tardive : d'une part, parce qu'ils trouvaient habités et défendus les pays attrayants du Midi, et, d'autre part aussi, parce que les défilés de l'Oural, les bords désolés de la Caspienne, les steppes et les fleuves de la Russie, les impénétrables forêts de la Germanie leur barraient les chemins de l'Occident.

A quelle époque — du XXXe au XXe siècle — les futurs Européens commencèrent-ils à s'éloigner des Aryas proprement dits pour s'oublier mutuellement pendant des siècles? C'est ce que nul ne pourrait dire. Peut-être même faudrait-il remonter plus haut si l'on s'en fiait à certaines données astronomiques qui reporteraient à l'an 3000 le début d'une ère kali-youga et la lutte de dynasties aryennes, dynastie lunaire, dynastie solaire, dans la vallée centrale du Gange. Or, les *Hymnes védiques* supposent un long séjour préliminaire des Aryas dans le Pendjab, parmi les affluents du haut Indus. En outre, avant que le parler des

Hellènes et des Latins, par exemple, se distinguât du groupe linguistique indo-perse, la langue commune, la langue mère (qui a péri en se multipliant), était parvenue à un haut degré de perfection et de stabilité organique. Et combien de temps encore n'avait-elle pas exigé, la formation de cette langue, pour franchir — même sans être arrêtée par l'écriture — les étapes du monosyllabisme et de l'agglutination? pour dépasser de loin en souplesse, en ordonnance grammaticale, l'ingénieux artifice de la flexion sémitique? enfin, pour s'imposer à tant de populations diverses, blondes, brunes, à tête courte ou longue, de haute ou moyenne stature, de carnation plus ou moins blanche, différentes par la langue sans doute autant que par la race, qui, d'un contact plus ou moins prolongé mais nécessaire avec le noyau arya, emportèrent plus que les rudiments d'une culture commune, bien qu'inégale? Ces considérations, que les amendements les plus acceptables n'ébranleront pas, établissent assez la réalité et l'antiquité d'une longue incubation indo-européenne.

Après le départ, graduel, des Occidentaux, les Éraniens et les Aryas, deux prononciations du même mot, *Arya*, *Airya*, demeurèrent côte à côte assez longtemps pour tirer d'une même liturgie et d'un même fonds mythique deux empreintes originales, deux conceptions religieuses qui s'en allaient divergeant l'une vers le panthéisme, l'autre vers le dualisme. Ils marchaient cependant, avec lenteur, séparés seulement par le haut Indus. Puis les uns restèrent en arrière ou tournèrent à l'ouest; les autres, pris dans le réseau fluvial du Pendjab, serrés de près par des tribus noires, les Dasyous, s'avançaient pas à pas vers le sud, vivant sur l'ennemi, volant les troupeaux, emportant les palissades, passant de leur mieux les rivières, soit à gué sur des chars et des chevaux, soit sur des barques improvisées.

Nous ignorons tout à fait la durée et les événements, monotones sans doute, de leur voyage, mais nous connaissons leur langue, leurs mœurs, leurs idées, et, par mille traits que cent retouches n'ont pu effacer de leurs livres antiques, nous pouvons

suivre le travail de leur esprit, l'évolution de leurs croyances et la croissance du sacerdoce pernicieux qui devait peser si lourdement sur les destinées de l'Inde. On entend bien que j'invoque ici l'autorité, si contestée aujourd'hui, des *Védas*, et même celle des grandes épopées, le *Mahabharata* et le *Ramayana*, lesquelles n'ont aucune prétention à l'exactitude.

Les travaux philologiques de Bergaigne sur les *Védas* n'ont pas, je l'avoue, modifié mon opinion. L'œuvre du célèbre indianiste français est véritablement excellente en ce qui concerne les remaniements du texte et l'accommodation des versets aux minuties symboliques du rituel. Mais les conséquences qu'il tire de ces altérations et de ces perversions me semblent directement contraires à une saine méthode. N'est-ce pas en dégageant les hymnes de ces interpolations liturgiques qu'on a chance d'en découvrir le vrai sens et la portée? Tout au contraire, c'est dans les parties ajoutées ou détournées de leur signification naturelle et simple, que Bergaigne, et beaucoup d'autres après lui, ont cherché les origines du culte et de la mythologie. Le naturalisme si frappant des hymnes à l'aurore, au soleil, au ciel, à la terre, au feu, à la liqueur du sacrifice, la peinture du combat céleste, tout cela leur est apparu comme une suite d'équivoques, de jeux de mots alambiqués.

Si ces érudits avaient eu la moindre notion de la mythologie générale, de la constance des phases que traverse le sentiment religieux, ils auraient trouvé dans le *Rig-Véda*, comme j'ai tenté de le faire, sous les mille grattages des théologiens et des théosophes : d'abord les vestiges d'un animisme déjà quelque peu ennobli; puis une période d'adoration naïve des eaux, des collines, des forêts, du soleil, du feu, de la foudre, du vent et du souffle vital; puis une époque de philosophie naissante où le ciel et la terre sont considérés comme les grands parents du monde : ordonnance d'autant plus évidente, que ces deux ou trois états de la pensée religieuse sont communs à toute la famille indo-européenne. Ils auraient passé ensuite à la conception des Adityas solaires, et de cette lutte entre la lumière et les ténèbres,

l'astre et le nuage, le héros et le monstre, qui a émigré pareillement dans toutes les mythologies, mais à des moments divers et avec des lacunes, des variantes, qui s'expliquent sans peine. Puis, à mesure que les prêtres gagnaient en puissance, on aurait vu le sacrement de l'autel se substituer d'autant plus aisément aux divinités célestes, que le feu et l'ambroisie (*Agni*, *Amrita*, *Soma*) se confondaient plus intimement avec l'essence de la lumière et les eaux fécondes de l'éther : ici il n'est plus question de mythologie comparée; on est en présence d'une religion exclusivement hindoue. Le mysticisme brahmanique achève la résorption de tous les dieux dans un seul germe, le principe mâle, dans un seul point, *Brahm*, l'inétendu qui se multiplie, et dont les mouvements mystérieux ne sont connus, ne sont dirigés, que par la méditation ascétique du brahmane, seul libre, seul maître, seul dieu visible, inviolable aux peuples et aux rois. Voilà, certainement, ce qui s'est accompli pendant que les Aryas s'étendaient de l'Indus au Gange moyen, et avant le x[e] siècle, notre limite en ce chapitre.

Ici, on m'arrêtera. L'Inde n'a connu l'écriture qu'après Alexandre. Les *Védas*, comme *Manou*, comme les épopées, n'ont donc pu être fixés qu'au III[e] siècle au plus tôt. Sans doute. Mais si vous considérez que la langue des *Védas* est, avec le zend, le grec et le latin, le plus antique dialecte, et le mieux conservé, de la langue mère ; que le sanscrit, dérivé du védique, était déjà éteint, comme parler populaire, avant Alexandre ; que le brahmanisme, après le védisme, avait eu le temps de s'altérer en culte de la triade (Brahma, Çiva, Vichnou) avant la conquête de Ceylan; et que ce brahmanisme altéré avait été renversé dans l'Inde au v[e] siècle par la double réforme jaïniste et bouddhique ; vous reconnaîtrez que de telles révolutions dans la langue et dans les idées ne s'opèrent qu'avec le temps. Le *Rig-Véda* est le livre sacré, la révélation, de laquelle se réclame le brahmanisme ; et le bouddhisme est une réaction contre l'état social fondé par le brahmanisme. Il y a donc succession indéniable.

Au reste, l'histoire de l'Inde ayrenne jusqu'au xe siècle, et même au delà, ne se compose que de vraisemblances, d'événements sans date. On peut admettre que les Aryas orientaux, partis des sources de l'Yaxarte, de l'Oxus, de l'Indus, avant le xxe siècle, ont atteint, avant le xe siècle, la rive gauche du Gange et même les bouches de l'Indus; que le brahmanisme était alors et depuis longtemps leur religion officielle; et que le régime social et légal des castes, prêtres, guerriers, marchands ou artisans, plèbe asservie et méprisée(Brahmanes, Kchatriyas, Vaicyas, Çoudras), tel qu'il est présenté dans le code attribué à Manou, était pleinement organisé dans toute la vallée du Gange; que déjà même les religions locales avaient imposé à la religion brahmanique la métempsycose, le culte de la mort et de la fécondité (de Çiva, le destructeur-régénérateur, dont le symbole est le *lingam*), et aussi la légende plus douce du facile et bienveillant *Krishna* : personnages qui, assimilés à d'anciens dieux védiques, *Rudra* et *Vichnou,* formèrent avec Brahma très amoindri la fameuse triade qu'on voit à l'œuvre dans les épopées et qui a survécu à tous les schismes, à toutes les hérésies. La grande lutte entre les Pandous et les Kourous, qui se poursuit à travers le recueil immense appelé *Mahabharata,* répondrait à de réelles guerres entre deux anciennes dynasties de Dehli et d'Aoude, famille lunaire, famille solaire, antérieures au xe siècle. On a même cru trouver dans quelques passages des traditions des xviiie et xxiie siècles. Le *Ramayana*, qui, en tant qu'œuvre d'art, est plus ancien peut-être que de nombreuses pièces annexées au *Mahabharata,* transfigure des événements plus récents, la conquête de l'immense presqu'île (beaucoup plus grande qu'elle paraît sur les cartes : 280 millions d'hommes), couverte de montagnes et de forêts, habitée par des singes (les Dravidiens) que le héros Rama entraîne à la délivrance de la belle Sitâ ravie par le monstrueux et puissant roi de Lanka (Ceylan). On s'est étonné que l'enlèvement et la poursuite d'une femme aient servi de thème à Valmiki en même temps qu'à Homère, entre lesquels on ne peut supposer aucune espèce de rencontre. On a voulu voi

ici et là, deux variantes d'un même mythe : la lumière enlevée par la nuit, poursuivie et retrouvée par le soleil. Rien ne s'y oppose. Mais l'idée a pu se présenter spontanément chez des peuples qui passaient leur vie à enlever et à reprendre des troupeaux et des femmes, leurs principales richesses.

Tandis que l'Inde brahmanique était le théâtre d'événements entrevus à travers des mythes et des légendes conservés à la fois et altérés par la tradition orale, la vallée du Danube, la Grèce continentale et insulaire, l'Italie et la Gaule lointaine se remplissaient d'hôtes nouveaux, dont l'affluence submergeait ou refoulait les anciens habitants et qui, cédant à leurs pressions mutuelles, se frayaient passage à travers les vallées ouvertes ou par les défilés des montagnes. On eût dit les colonnes parallèles d'une puissante armée sans chef, sans ordre, dont les bataillons, plus ou moins pressés, plus ou moins épais, s'arrêtaient, se heurtaient, s'écartaient au gré des rencontres et des obstacles. L'avant-garde ligure tournait l'un et l'autre versant des Alpes, débordant sur l'Italie, gagnant la vallée du Rhône, chassant les antiques Ibères jusqu'au pied des Pyrénées. Derrière eux, les grands Celtes blonds remontaient le Danube avec lenteur, se massaient dans la Bohême et, d'étape en étape, venaient s'adosser aux collines rhénanes; les Germains bordaient la Baltique et la mer du Nord et s'avançaient par le Jutland et les îles jusque dans les districts méridionaux de la Suède et de la Norvège; jetés sur la gauche par la multitude celtique, les futurs Hellènes, les futurs Latins, attendant que les Ligures se fussent écoulés vers l'occident, vivaient côte à côte, cantonnés aux environs des Alpes Juliennes et des Balkans.

Les Thraces, précédés par les Illyriens, flanqués par les Germains, hâtés par les hordes scythiques où se mêlaient des Slaves et des Tartares, avaient passé le bas Danube, inondé la Bulgarie, la Thrace, franchi le Bosphore et lancé des bandes vagabondes jusqu'en Attique, jusque dans l'Archipel et en Crète. Quand le tourbillon thrace se fut posé en quelque sorte et apaisé, le groupe gréco-latin, pour faire place aux Illyriens et à une gênante ar-

rière-garde celtique, se divisa : les Ombro-Sabello-Latins ou Ausones, contournant l'Adriatique, défilèrent des deux côtés de l'Apennin ; les Graïques et les Selles, Hellènes occidentaux, descendirent, à l'ouest du Pinde, vers Dodone et le fleuve Achéloüs ; les Achéens (Éoliens et Ioniens confondus) s'aventurèrent parmi les Thraces épars, vers les défilés de l'Olympe, où ils établirent leurs dieux, et, par la Thessalie, par les marécages de la Béotie, atteignirent le Péloponèse et, d'île en île, découvrirent enfin la côte d'Asie, où l'élément thrace s'était implanté fortement, au milieu des anciennes races de la Troade, de la Mysie, de la Bithynie, de la Paphlagonie et de la Phrygie.

Tableau hypothétique sans doute et incertain dans ses détails, mais dont la tradition fournit les grandes lignes et dont l'histoire confirme les données. On remarquera, d'ailleurs, qu'il place les nations exactement aux lieux que chacune occupait au début de l'ère historique, entre 2000 et 1500. Deux traits seulement excitent encore certaines défiances : le mouvement général d'Orient en Occident, et la contiguïté que la linguistique force d'établir entre les Aryas de la Bactriane et tous ces peuples qui parlent, comme eux, des dialectes issus d'une même langue. Sur ces points, qui pour moi sont acquis, je n'insiste pas. Il suffit que ces peuples, ou leurs éducateurs, n'étaient pas en Europe et qu'ils s'y sont manifestés tour à tour ; il suffit que les Latins, en Italie, ont succédé aux Lacustres du nord, aux Sicules et aux Sicanes du centre et du sud ; il suffit enfin que les Hellènes, au sud des Thraces et des Illyriens, ont, du xxe au xive siècle, conquis l'Hellade et l'Archipel, du xive au xe, les côtes de l'Asie Mineure sur des populations plus anciennes et très nombreuses, Pélasges, Tursènes, Caupones, Lélèges, Cares, Teucriens, Phrygiens, Lydiens, et, finalement, ravi aux Sidoniens l'empire des mers.

Qu'étaient ces anciennes couches humaines, humus que vin[illegible] féconder l'activité hellénique ? ces Pélasges, qui ne cultivaie[illegible] pas la terre, qui, le soir, rentraient avec leurs troupeaux da[illegible] des enceintes fortifiées dites *cyclopéennes* ou *p*[illegible]

Pélasges qui occupaient la Thessalie, l'Arcadie, l'Épire, que les Selles ou Graïques trouvèrent, à Dodone, autour du sanctuaire d'un dieu qu'Homère nomme encore le *Zeus pélasgique* ; ces Pélasges, qui, mêlés aux Ioniens, formèrent le peuple athénien ? Et encore ces Lélèges et ces Cares, possesseurs des côtes grecques et asiatiques, sujets de Minos, alliés de Priam, dont les poteries, peut-être vieilles de quatre mille ans, ont été exhumées sous les laves de Santorin ? Et ces Phryges ou Bébryces, ces Lydiens, qui ont eu leur heure d'éclat et de gloire, entre Gygès, Midas et Croisos, dont les langues étaient voisines de l'arménien, du thrace et du grec, dont les croyances se sont si aisément fondues dans la mythologie hellénique, et qui élevaient, comme les Pélasges, des enceintes, des acropoles cyclopéennes ? Ces Tursènes enfin, qui avaient régné sur la mer Égée, qui attaquaient encore l'Égypte au xive siècle et qui, transportés en Italie vers le xe siècle, y introduisirent un art et des croyances mâtinés d'Égypte, d'Assyrie et de Grèce ? On l'ignore.

C'étaient des blancs, d'origines diverses. Parmi les conjectures, la moins improbable est qu'une immigration caucasique, proto-éranienne (Hector s'appelait aussi Daréios), par la Colchide et le Pont, en avait fourni le plus fort contingent, l'élément directeur ; elle s'y serait rencontrée avec des Araméens venus par la Cilicie. Nous avons dit à quel point l'Asie Mineure avait été pénétrée de sémitisme, soit par infiltration continentale, soit par le voisinage des Phéniciens de l'Archipel, enfin par le contact de l'Assyrie conquérante, vers le xie siècle. Le roi de Lydie Gygès fut vassal d'Assour. Nous avons dit aussi quelle amitié unissait, dès le xve siècle, les Takkaro d'Iluna aux Khétas, encore alliés de Priam, et la physionomie sémite des noms légendaires Ilos et Assaracos. Quoi qu'il en soit, l'invasion thrace les rattachait déjà au monde indo-européen.

Les Thraces, autant qu'on en peut juger par Homère et par les souvenirs, bien postérieurs, d'Hérodote, « la plus nombreuse des nations, avec les Indiens », étaient ce qu'ils sont restés, des barbares violents, amis de l'orgie comme les Germains et les

Celtes, incapables de discipline dans la paix comme dans la guerre, trop voisins des Gètes et des Scythes pour profiter de la civilisation grecque. Ils passent pour avoir apporté en Grèce l'agriculture, le pain et le vin, et pour avoir fondé, à Eleusis, le culte des moissons et des vendanges, subtilisé depuis en dangereux Mystères. Ils adoraient un dieu des tempêtes et du printemps, furieux guerrier, très analogue au Mars des Sabins, Arès (Arya? grec *Areiôn*, *Aristos*), et tenaient en réserve un succédané de Dyaus, de Zeus et de Soma (la libation sacrée), le fameux Dionusos qui, trouvant en Asie ses dignes confrères Sabazios, Atys, en Crète Zagreus, déchaîna sur l'Hellade la fureur des Bacchantes et le culte de l'orgie et du délire sacré, les dieux ressuscités et le mysticisme orphique. Ils paraissent avoir eu des poètes et des prêtres analogues aux *Ribhous*, cités dans les *Védas*, et dont *Orpheus* rappelle peut-être le nom. En somme, ce groupe, sans qu'on l'ait dit, a exercé sur le monde une influence considérable et doublement néfaste. Leur rudesse native, si elle s'est émoussée en Phrygie et comme énervée dans l'atmosphère asiatique, s'y est pervertie en frénésie religieuse et en fanatisme. En Europe, elle a fortement imprégné la Macédoine, qui ne fut jamais hellénisée qu'à demi. Celle-ci, attardée en sa croissance, s'est trouvée robuste et résolue au moment où la Grèce, affinée, hésitante, lasse, penchait vers son déclin. C'est à la Thrace que la Grèce doit ses premiers maîtres étrangers, les Philippe et les Alexandre ; c'est de la Thrace que procèdent l'ivrognerie et les vices du conquérant macédonien, les horribles cruautés où sombra sa famille, et les lamentables folies de ses successeurs, les impérieux Antigone, les aventuriers Démétrius, Pyrrhus, les fourbes Antipater et Séleucus. Ainsi, des causes lointaines, inaperçues et inconnues, travaillent dans l'ombre à des évén ments, à des révolutions, fécondes à leur tour en conséquen incalculables.

Les Hellènes furent violents aussi, très r s
meurtre ou du vol commis ; mais ils étaie
chacun avait eu sa juste part d'une échine

soigneusement rôti après le sacrifice, et avalé quelques coupes d'eau rougie saupoudrée de fromage, la troupe ou le village se livraient à des exercices de force, d'adresse ou de grâce, la lutte, le ceste, le pugilat, la course en char, à cheval ou à pied, la danse enfin, qui constituait, pour ces fins esprits, une suite de drames ou de comédies. L'Hellène pouvait être cruel, mais non impitoyable; des présents, même des larmes (car lui-même pleurait, comme il riait, en enfant), lui arrachaient des actes de clémence, de pardon, qu'Homère attribue à la suggestion de quelque dieu; fidèle à ses hôtes, doux à ses serviteurs, même esclaves achetés, au point de les embrasser au retour d'un voyage, il appuyait rarement d'un coup de bâton ses conseils et ses reproches. Il parlait aisément et aimait à entendre sa belle langue, riche et harmonieuse avant d'être captieuse et subtile. Ses mœurs étaient sans pruderie; mais la femme, la mère de famille, régnait dans le gynécée; les enfants étaient chéris, les mères entourées d'amour et de respect.

Le culte animiste de l'ancêtre, du héros éponyme, était le fondement de la maison, de la cité, le lien national; mais il n'enchaînait pas l'initiative individuelle. Chaque Hellène était une personne libre, agissant, vivant et pensant par elle-même. Chaque tribu, pareillement, chaque ville, formait une unité qui entendait se gouverner selon ses goûts et ses volontés. De là, cette variété surprenante dans les caractères, les talents, les œuvres, les institutions; de là aussi, puisque toute médaille a son revers, l'instabilité, le morcellement, la discorde et, malgré la vivacité du sentiment national, ce défaut de cohésion qui devait mener la Grèce à la servitude. La religion était puissante, mais sans dogmes. L'Hellène, libre, en quelque sorte, de choisir ses dieux, les traitait avec une familiarité respectueuse, comme des hommes plus puissants que lui, mais guidés par les mêmes passions et les mêmes mobiles; liés, d'ailleurs, à leur client par les louanges, les offrandes et les fumées nourrissantes du sacrifice. Il leur prêtait, et pouvait-il mieux les honorer? sa forme, son intelligence, ses traits idéalisés. D'autant plus aisément les

dédoublait-il en héros, en rois, qui avaient vécu et qui étaient morts avant lui; demi-dieux qui, le plus souvent, incarnent un nom, une épithète de quelque divinité.

L'histoire de l'Hellade primitive peut être brièvement résumée; fondée uniquement sur des traditions — qui ne sont pas sans valeur — elle ne présente pas, jusqu'aux temps du pharaon Méneptha, de date certaine. Au XVIIIe siècle ou environ, les Graïques et les Selles sont établis dans l'Hellopie (Epire, Acarnanie, Etolie); des tribus, principalement achéennes, dominent dans la Thessalie, l'Argos pélasgique; elles peuplent de Minyens les pays d'Iolcos, d'Aulis, d'Oncheste, d'Orchomène, les environs du lac Copaïs; elles entrent en Attique, où un Égypto-Phénicien, Cécrops, les établit en douze familles ou *Athènai*, qui formeront la cité, la ville d'Athènes. Dans le Péloponèse, ils trouvent, à l'est, Egyptos et Danaos, c'est-à-dire des Phéniciens et des Danaëns (Hellènes peut-être), à l'ouest, Pélops, héros éponyme, c'est-à-dire des Pélasges et des Phrygiens (Tantale), sans doute des Thraces. Le fond de la population est pélasgique, comme l'indique le nom d'Argos, transféré à une région, puis à une cité de la côte orientale. Atrée et Thyeste s'établissent dans les acropoles de Mycènes et de Tirynthe. Les siècles marchent. Vers le XVe siècle, les Phéniciens s'installent en Béotie. Cadmos apporte aux Eolo-Achéens l'écriture; il bâtit Thèbes. C'est l'âge ou à peu près de la formation des légendes de Méléagre, d'Héraklès, de Thésée, de Bacchos; derrière ces noms, se dissimulent à la fois des mythes cosmiques et des mouvements de peuples, des révolutions causées par l'arrivée, souvent violente, de tribus hellènes ou même thraces attardées. Au XIVe siècle, les Achéens partagent les îles de la mer Egée et la Crète avec les Pélasges, les Tursènes, les Phéniciens, les Cariens; ils prennent part à l'expédition des peuples de la mer contre l'Égypte; ils se font connaître aux nations de l'Asie Mineure, visitent la Troade, la Propontide, passent le Bosphore et se r[illegible] 'en Colchide : c'est l'expédition des Argonaute[illegible]s tragiques d'Œdipe, des Sept chefs devant [illegible]ones

ensanglantent la Béotie, mais entretiennent entre tous les petits rois qui pullulent dans cette terre de Grèce, si petite et si grande (moindre que le Portugal), des relations de famille et d'hospitalité qui rendent possible une coalition générale contre l'Asie. Des négociations laborieuses (Ulysse et Nestor) s'engagent entre les deux plus grandes puissances de ce temps (au plus tard XIIe siècle), l'antique Argos pélasgique (Pélée, Achille) et le nouvel Argos du Péloponèse (Agamemnon, Ménélas, Diomède), dont la prééminence est malaisément acceptée. Alors commence, par le siège d'Ilion, une lutte dont les véritables causes éclatent aux yeux. C'est d'abord le besoin d'expansion d'une race jeune et vaillante; c'est le désir d'achever, d'assurer la conquête de la mer Egée, de poursuivre jusqu'en Asie les Pélasgo-Thraces sémitisés. C'est ce que démontre le dénombrement des deux armées, que l'*Iliade* nous a conservé.

La victoire difficile des Grecs est suivie d'une grande commotion intérieure. Les Doriens, qui étouffaient dans un étroit canton limitrophe de la Thessalie et de la Béotie, mettent à profit l'absence des contingents et des chefs achéens. Ils se jettent sur la Phocide, où ils établissent leur dieu Apollon, sur l'Attique dont les écartent la victoire et la mort du roi Codrus, ils envahissent le Péloponèse et campent dans la Laconie. Au XIe siècle commence une période troublée de quatre cents ans. Les Achéens sont réduits à une lisière sur le golfe de Corinthe. Les Ioniens émigrent en Asie, les Graïques en Italie, les Tursènes traversent l'Adriatique. La colonisation hellénique se répand sur tous les rivages où dominait la Phénicie. C'est donc cette intrusion dorienne, si funeste à l'Hellade, qui projette au loin l'hellénisme sur le pourtour de la Méditerranée. La poésie, les arts naissants, chassés de l'Hellade, se réfugient en Ionie d'abord, où se coordonnent les rhapsodies de l'*Iliade*, dans l'Elide et les îlots de l'ouest, où s'élabore l'*Odyssée*, et de là sur tous les rivages, où va fleurir la Grèce extérieure.

V

JUIFS ET PERSES.

Origines modestes et installation précaire des tribus juives. — Suprématie des Philistins. — L'époque des Juges. — Institutions familiales et mœurs démocratiques. — Fétichisme et polythéisme : Baalim, Elohim, Moloch, Adon, Aschéra, Chéroubs. — Saül. — Cruauté de Samuel. — David et Salomon : l'empire juif. — Le temple de Jérusalem. — Mécontentement et sécession d'Israël. — Invasion du pharaon Shésonk. — Hégémonie de Damas. — Invasions assyriennes d'Assour-Nazir-Habal, Salmanasar III, Téglat-Phalasar II, Salmanasar V et Sargon. — Chute des royaumes de Damas et d'Israël. — Le pharaon Sabak. — Sennachérib et le pieux Hiskia, adorateur de Iahvé. — L'Egypte ravagée par Asarhaddon et Sardanapale. — L'infidèle Manassé règne en paix quarante ans. — Le pieux Josias, sous lequel est fabriqué ou *retrouvé* le *Deutéronome*, périt à la bataille de Mageddo. — Nabuchodonosor. — Fin du royaume de Juda. — Captivité. — Origines, croyances, mœurs des Eraniens (Mèdes et Perses). — Corruption rapide des Mèdes. — Conquêtes de Cyrus, roi des Perses ; chute de la Lydie, de la Chaldée ; guerre des Massagètes. — Délivrance des Juifs. — Soumission des Phéniciens. — Prospérité et affaiblissement de l'Egypte. — Cambyse, ses fureurs, sa mort. — Darius : organisation de l'empire persique du Pendjab à la mer Egée. — Expédition de Scythie et conquête de la Thrace. — La Grèce menacée, investie de toutes parts.

Nous avons esquissé les débuts et la fortune des anciens peuples, Egyptiens, Chaldéens, Chinois, qui ont inauguré la vie civilisée ; l'histoire tourmentée d'un premier ban sémite, Araméens, Assyriens, Phéniciens, qui a répandu plus ou moins loin vers l'occident les croyances, les arts, les industries de la Chaldée et de l'Egypte. Nous avons suivi, de l'Indus au Gange, puis de la mer Noire et du Danube, en Thrace, en Grèce et en Asie Mineure, les premiers pionniers de la grande famille indo-européenne qui va prendre, pour ainsi dire, la direction du monde. Déjà, vers le XIe siècle avant notre ère, les diverses tribus helléniques ont pris possession de la mer Egée. Les Sidoniens ne conservent plus dans l'Archipel que trois ou quatre stations importantes, Rhodes à l'entrée, Thasos dans le nord et Mélos

au centre, Cythère au sud du domaine acquis aux Grecs; ils se rejettent vers l'Afrique, et, de la Tripolitaine, leurs colonies gagnent les Syrtes, préparant aux Tyriens l'accès du bassin occidental de la Méditerranée; leurs établissements de Leptis, Æa, Sabrata, Thapsus, de Tigisis en Numidie, deviennent plus que des entrepôts de commerce, de véritables centres de population qui transforment les Berbères en Liby-Phéniciens. Cette émigration abondante a été le contre-coup de désordres causés dans la Syrie méridionale par l'arrivée du peuple d'Israël.

Les tribus juives, chassées ou échappées de l'Egypte orientale vers la fin du xive siècle, s'étaient péniblement formées en corps de nation derrière le golfe de Suez, dans le massif du Sinaï; de là, sous la conduite d'un légendaire Moïse, contournant les Madianites, puis les Iduméens, les Moabites, peuples de même race, de même langue, perdues quarante ans, ou plus, dans le désert, elles avaient enfin trouvé, entre Moab et Ammon, un passage vers le Jourdain, vers la terre promise; leur avant-garde, sous Josué, ayant franchi ce fleuve vers son embouchure, avait occupé Jéricho; puis, au delà des collines riveraines et un peu plus au nord, Bethel, enfin Silo, qui devint leur ville sainte, et Sichem leur forteresse. Quelques tribus, dépassant le Carmel (Zabulon, Aser, Nepthali), poussèrent jusqu'aux confins de Sidon, et ne tardèrent pas à subir des influences phéniciennes; d'autres restèrent dans ce qu'on peut appeler la *Judée extérieure :* Siméon au sud, près des Amalécites; Ruben, entre Moab et la côte orientale de la mer Morte, une grande partie de Manassé entre le Hauran et le Jourdain (pays de Galaad). Le reste de Manassé et Issachar occupaient la Galilée, sur le haut Jourdain, au-dessous du petit lac de Mérom et aux alentours du lac de Génésareth. Les deux tribus les mieux partagées furent Ephraïm, entre le Jourdain moyen et la Méditerranée, et Juda, appuyé au midi sur Siméon, serré entre la mer Morte et les Philistins, relié à Ephraïm par Dan vers l'occident, par Benjamin au nord.

Cette intrusion des Hébreux, d'abord favorisée par la longue

torpeur de l'Égypte, qui conservait cependant certaines villes, Gaza, Mageddo, et une suzeraineté nominale, jeta le trouble en des régions où se pressaient déjà nombre de tribus cananéennes mêlées aux débris de populations plus anciennes. Comme ils étaient rarement unis, ils se trouvaient généralement plus faibles que leurs prétendus sujets, surtout que leurs voisins du nord, petits rois hittites et syriens, et du sud-est, les vaillants Philistins. Ceux-ci, « peuple de la mer », Crétois peut-être, installés sur la côte, entre Gaza et Joppé, vers le temps de Ramsès III, à la fois pirates et guerriers, furent pendant trois siècles les véritables maîtres de Juda, de Dan et d'Ephraïm. Les Hébreux, mal armés, plus volontiers cultivateurs que soldats, ne pouvaient tenir contre les chars de guerre et les flèches redoutables des Philistins. La Phénicie elle-même avait peine à s'en défendre, et Sidon, prise d'assaut, perdit la puissance qu'elle exerçait sur les mers depuis quatre siècles.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre dans ses douloureuses péripéties l'existence obscure de petits groupes sans cohésion et sans force. De temps à autre, quelque brave, las du joug, quelque femme inspirée, se levait, comme on dit, dans Israël, et délivrait de l'oppression deux ou trois cantons de la Judée. Après eux, la servitude retombait plus pesante. Deux livres pleins d'intérêt, *les Juges*, *Samuel*, nous ont conservé le récit, ou plutôt le lointain écho de leurs exploits réels et légendaires. On y reconnaît sans peine la main de compilateurs adonnés au culte de Iahvé, mais aussi la peinture fidèle de l'anarchie première, de mœurs simples et farouches, de croyances et de pratiques religieuses analogues à celles de tous les anciens Sémites. La vie privée et familiale était régie par quelques préceptes rudimentaires qui s'imposent d'eux-mêmes à toute réunion d'hommes, de femmes et d'enfants. Le Décalogue ne renferme rien que ne connussent les peuples antérieurs ou contemporains. Les relations intimes, même entre le maître et le serviteur, étaient cordiales et douces ; les mœurs publiques fondées sur la démocrat[illegible] et l'égalité la plus entière. Mais l'organisat[illegible]

incertaine dans le clan, était nulle dans la nation. La nécessité, le courage, l'ambition, révélaient çà et là un chef, dont l'autorité locale, plus ou moins acceptée dans la guerre, était oubliée dans la paix, ou violemment renversée après une ou deux générations.

Le lien religieux était-il plus fort que l'organisme politique? Guère plus. Longtemps confinés dans un coin de l'Égypte, asservis par les Ramessides aux plus durs labeurs, les Hébreux avaient dû conserver avec un soin jaloux les croyances apportées des rives de l'Euphrate par leur aïeul mythique Abraham, mais combien vagues pourtant, et altérées au contact de l'Égypte et des nomades voisins! Des Elohim, des Baalim, auxquels étaient immolés les premiers nés de l'homme et des animaux, les prémices de toute chose; parmi eux, un Baal ou Moloch, un El ou Adon, particulièrement attaché à la nation, à la famille d'Israël, dieu d'Abraham et de Jacob; puis une divinité féminine, Aschéra, qu'on adorait dans les bocages et les lieux humides; par-dessus tout certains objets sacrés, d'antique origine, colonnettes précieuses, celles qu'on portait au désert devant le peuple en marche, ustensiles qui peut-être avaient servi à Laban ou à Tharé, chandelier dont les sept branches figuraient les sept astres chefs de l'armée des cieux, Chérubins, bœufs ou lions ailés de la Chaldée; la plupart de ces choses, enfermées dans un coffre, constituaient le *palladium*, le grand talisman et le symbole de l'unité nationale. Le coffre ou arche, établi à Silo, en Ephraïm, marqua tout d'abord le centre du pays que les Hébreux s'étaient adjugé, un peu à la légère. Les lévites, gardiens de l'arche, s'efforçaient, naturellement, de tirer à eux l'autorité, en réglant la religion et le culte. Ce sont eux qui firent prévaloir, au moins dans la moitié méridionale de la Judée, « de Dan à Bershéba », le dieu protecteur Iahvé; ce sont eux qui présentèrent comme des apostasies les honneurs rendus aux Baalim et aux « bocages », aux pierres sacrées, *Beth-El*, aux *Bâmoth* (Hauts lieux), aux veaux d'or, que, à l'exemple d'Aaron, invoquait Gédéon (*Jérubaal*), de la tribu de Manassé, et dont l'intolérance amena plus tard le schisme des dix tribus.

Les prêtres de l'arche et de Iahvé avaient fini, au XI[e] siècle, par s'emparer du pouvoir, pouvoir précaire, sans doute, et tel que pouvait le comporter la dispersion des tribus et le tempérament hébreu. Leur judicature fut d'ailleurs loin d'être heureuse. Les deux fils du grand-prêtre Eli perdirent contre les Philistins, à l'entrée même de la Galilée, dans la plaine de Jezréel, une terrible bataille, où l'arche, qu'on avait emportée, tomba aux mains du vainqueur; et le successeur d'Eli, Samuel, subit pendant de longues années la domination philistine, plus pesante sur les tribus du midi (Siméon, Juda), mais encore très incommode aux tribus centrales, Ephraïm, Issachar, Manassé. Il fallut qu'un homme de Benjamin, Saül, las de cette abjection, tentât la fortune et allégeât quelque peu les maux d'Israël. Elu roi par les siens, sacré à contre-cœur par le rancuneux Samuel, il s'exerça d'abord au delà du Jourdain contre les Ammonites, les Moabites et les Iduméens, puis il expulsa les Philistins de leurs garnisons de Galilée, délivra Juda et Siméon des Amalécites. On connaît l'horrible épisode d'Agag, ce roi d'Amalek épargné par Saül, dont Samuel exigea le supplice; Iahvé l'avait condamné; et Iahvé ajoutait aux colères de son peuple ses propres haines contre des collègues, des rivaux, les Baalim d'Amalek et de Gaza : Marna, Dagon, Derkéto.

Je passe les menées de Samuel, les aventures de David, tantôt gendre de Saül, tantôt brigand à la solde d'un roi philistin. Saül, trahi par les siens, succombe à Gelboé, en avant et à l'est de la chaîne du Carmel; et David alors entreprend de reconquérir la Judée encore une fois perdue. Mais il a d'abord à lutter pendant sept ans contre un fils de Saül, Isbaal, proclamé dans le nord-est, dans le pays de Galaad. Enfin, oint à Hébron, en Juda, reconnu roi par toute la nation, il eut, le premier de tous les chefs juifs, la chance de mettre la main sur une capitale bien située, entre Benjamin et Dan, entre Juda et Ephraïm; il prit d'assaut la forteresse cananéenne de Jébus, dont il fit Jérusalem, se contentant d'occuper deux collines, [illegible] ; une troisième, Moriah, fut laissée au peuple co[illegible]

servait de les comprendre dans une enceinte fortifiée. Il n'eut que le temps d'aller quérir, à un endroit nommé Kiriath-Jearim, l'arche précieuse et de la loger près de lui à Sion, menant lui-même la danse sacrée, et de courir sus à ses anciens amis les Philistins, alarmés de ses progrès. Une guerre longue et acharnée les refoula jusqu'à leurs villes côtières, Gaza et Ascalon. Délivré des Philistins, il battit ou soumit les quatre ou cinq rois de l'Aramée, atteignit l'Euphrate, prit Damas, et, retombant sur Moab et l'Idumée, il s'empara d'Etziongaber, à la pointe même du golfe de Suez.

Il y eut dès lors un empire juif, bordant l'Égypte au sud, atteignant l'Euphrate au nord, appuyé à l'ouest aux possessions phéniciennes, vers l'est aux montagnes du Hauran, à cheval sur le Jourdain. Les dernières années de David — il régna quarante ans — furent attristées par des révoltes, des querelles de famille, de harem ; car le pieux roi menait largement, comme on sait, la vie de tous les monarques orientaux, ce dont il ne faut lui faire ni un mérite ni un crime, tout cela n'importe guère. Dans l'innombrable multitude des noms recueillis par l'histoire, David brille, à son rang, d'un éclat modeste : incomparable, sans doute, aux yeux des Israélites, comme est pour nous le soleil; il ne passa pas inaperçu à l'horizon des peuples voisins. L'Égypte, impuissante alors, le respecta ; les Philistins lui payèrent tribut ; Tyr, qui avait hérité de Sidon et qui étendait son empire maritime sur la Sicile, la Byzacène (Carthage, Utique), l'Espagne (Tarsis), ménageait le roi juif et l'aidait à orner Jérusalem.

Salomon ne fit que mettre en œuvre les éléments de grandeur si péniblement amassés. Demi-Syrien par sa mère Bethsabée, *Hittite*, demi-Égyptien par sa femme, une des filles du pharaon de Tanis, fort ami du faste et des voluptés, tolérant et sceptique, Salomon, par son administration habile, par les richesses immenses qu'il tirait du commerce, par la longue paix dont on lui fit un mérite, par la splendeur de sa cour, étendit son prestige bien au delà des limites, assez flottantes, de son royaume. Ses caravanes, par Hamath et Carchémis, par Damas, Tadmor, qu'il

fonda, et Thapsaque, se répandaient dans la Mésopotamie. Ses flottes, partant d'Etziongaber, gagnaient par la mer Rouge les ports de l'Afrique, de l'Arabie, peut-être de l'Inde et rapportaient d'Ophir des singes et des paons. Des impôts assez lourds, levés sur les Cananéens et les Hébreux, entretenaient l'armée, la domesticité, le harem, quelques services publics. Enfin, des vassaux, des roitelets du voisinage, sans parler de la reine de Saba, venaient admirer la ville sainte d'Israël et la sagesse de son prince. Les Arabes, autant que les Juifs, ont gardé la mémoire de Salomon et porté sa légende dans tous les pays musulmans.

Le temple fameux que, par ses ordres, des ouvriers tyriens bâtirent et décorèrent sur le mont Moriah, à l'endroit marqué par David, était le signe nécessaire de l'unité nationale. Mais la construction de ce monument eut des conséquences funestes. L'unité du culte, la suppression de toutes les religions individuelles et locales, l'obligation pour tous d'offrir au Iahvé de Jérusalem les sacrifices annuels, la suprématie assurée à la caste sacerdotale, excitèrent la jalousie d'Ephraïm, si longtemps possesseur de l'arche, et le mécontentement général de ceux que Juda et Lévi appelèrent désormais *les idolâtres*. Salomon sentit le péril et tenta de le détourner par la tolérance. Non content de fermer les yeux sur les Bétyles, les Bâmoth, les bocages sacrés, il logea dans l'enceinte du temple les eunuques et les courtisanes d'Aschéra; il alla jusqu'à sacrifier lui-même aux Baalim indigènes, aux Milkoms, aux Kamos et autres similaires de Iahvé, que lui recommandaient sans doute ses mille épouses et concubines de toute tribu et de toute nation. Il se vit, dès lors, en butte aux lamentations et aux anathèmes de son clergé orthodoxe.

Quand il mourut, l'empire craquait. Son fils, vaniteux et incapable, trouva devant lui Jéroboam, roi d'Israël, à Silo et à Sichem. L'Idumée au sud, Moab à l'est, au nord Damas et la Syrie, avaient repris leur indépendance. La Judée retomba dans l'anarchie, dans un abîme de maux (929). Cette courte période de gloire, cent ans à peine, resta dans la mémoire des Hébreux comme un âge d'or,

comme un paradis perdu et vainement désiré. Toutes les poésies, tous les traités de morale recueillis plus tard dans la Bible furent attribués aux deux rois, qui n'y eurent sans doute aucune part, mais qui n'étaient pas, certainement, incapables de les composer.

C'est grâce à l'affaissement simultané des deux grandes puissances de l'Orient, l'Égypte et l'Assyrie, que s'est développée, en son cadre restreint, cette histoire ancienne des Hébreux, dont notre éducation chrétienne exagère à nos yeux l'importance. Elle rentre dans l'ombre dès que l'Égypte se réveille à demi, dès que l'Assyrie remonte à la lumière.

Celle-ci, abattue par les Khétas, vers 1020, avait reculé jusqu'au Tigre ; toujours forte contre la Chaldée, contre les Mèdes, qui commençaient à inquiéter ses frontières du nord, se risquant parfois à lancer des expéditions vers l'Indus, ce n'est pas avant le IXe siècle qu'elle se sentit en état de reprendre, à l'ouest et au sud, l'œuvre de Téglath-Phalasar Ier.

L'Égypte, troublée profondément, à la fin du XIIe siècle, par l'usurpation des prophètes d'Ammon, menacée au nord par l'infiltration des Libyens, Mashouash, Matsiou, et des Sémites, Hyksos, Arabes, Iduméens, qui la coupaient de ses dépendances syro-phéniciennes, s'était reportée vers le Delta à Tanis, à Saïs, laissant Thèbes à la merci des vassaux éthiopiens. Le fondateur de la XXIIe dynastie, d'origine syrienne, Shésonk, après avoir rétabli l'autorité pharaonique au moins jusqu'à la Nubie, s'avisa de mettre à profit les discordes des Juifs. Il n'avait pas rompu avec Salomon, gendre d'un de ses prédécesseurs ; mais il donnait asile à Hadad, un chef iduméen fugitif, à Jéroboam, le roi désigné d'Israël ; il favorisait la révolte de l'Idumée. Tout à coup, cinq ans après le schisme des dix tribus (924), il se jette sur Juda, emporte Jérusalem et entre en vainqueur dans toutes les villes d'Israël. Tous les trésors amassés par Salomon dans le temple et le palais prirent le chemin de Saïs, et Shésonk put faire graver sur les murailles de Karnak les noms de toutes les villes qu'il avait prises. Cette irruption, passagère, n'en désorga-

nisa pas moins la malheureuse Judée. L'hégémonie passa de Jérusalem et de Sichem à Damas. Les rois de Damas occupèrent désormais tout le nord de l'ancien empire juif. Ils s'avancèrent plus d'une fois jusqu'à Samarie, Shimrôn, la nouvelle capitale d'Achab, fils d'Omri, allié et gendre d'Ithobaal, prêtre-roi de Tyr. Une invasion assyrienne allait bientôt rapprocher, pour leur malheur commun, Tyr, Damas et Israël.

Vers 883, un Touklat-Adar II, puis un Assour-Nazir-Habal, celui-ci second fondateur d'une ville royale (Khalakh) sur la rive gauche du Tigre, se rendaient redoutables en Mésopotamie. Durant trois ans, Assour-Nazir avait fait sentir sa puissance à l'Arménie, à la Commagène, dressé des pyramides de têtes, assemblé en couronnes et en guirlandes les crânes et les cadavres, « empalé vifs des rois écorchés devant des murs garnis de leurs peaux ». (Ainsi chantent ses inscriptions triomphales.) En 877, passant l'Euphrate, il tombe, en pleine paix, sur les petits rois hittites, crucifiant les prisonniers, razziant villes et campagnes, et, maître des deux versants du Liban, reçoit, aux bords de la Méditerranée, l'hommage et les présents des rois d'Arvad, de Gebel, de Sidon et de Tyr. Il emporte à Ninive, pour construire un temple d'Istar, les cèdres, les pins et les cyprès du Liban et de l'Amanus. Son fils Salmanasar III, digne continuateur de son père, battit quatre et cinq fois un puissant roi de Damas, Ben-Hadar, l'ennemi acharné d'Israël, prit enfin Damas (sans le garder) ; il reçut d'Achab, terrifié, un riche tribut : barres d'or et d'argent, sceptres, armes, coupes, ustensiles en métaux précieux, et pénétra, par la Cilicie, en Asie Mineure. Il régna et guerroya trente-cinq ans.

L'Égypte, de son côté, avait vu prospérer et périr une dynastie bubastite. Thèbes tombait en ruines. Plus de vingt princes ind[illegible] pendants bataillaient dans la vallée du Nil. Il n'y avait plus [illegible] puissance que dans le Delta et, tout au fond de l'Ethiopie, Napata, où les prêtres d'Ammon avaient trans[illegible]es les arts de l'Égypte. A Memphis régnait le [illegible] Napata, Pianki-Meïamoun. Celui-ci, appelé [illegible]

descendit le Nil jusqu'à Memphis, entra dans Héliopolis et y célébra le sacrifice, puis il retourna en Ethiopie, chargé de butin et roi des deux Égyptes. Tawnekht, qui s'était vaillamment défendu, ressaisit la royauté du Nord.

L'Assyrie, après avoir maintenu, même accru sa puissance sous les premiers successeurs de Salmanasar III, s'était comme éclipsée pendant trente ans (770-740). On a placé dans cet intervalle obscur la légende de Sardanapale (un Assour-Ban-Habal) assiégé par Arbacès et Bélésys. Rien ne prouve l'authenticité de cette histoire. Quoi qu'il en soit, un nouveau Téglath-Phalasar (Touklat-Habal-Asar II) releva (745) le trône d'Assyrie, rétablit les frontières, reprit, dans la Chaldée reconquise, le titre de roi de Sumer et d'Accad et même, trouant la Médie, atteignit, à travers l'Ariane et l'Arachosie, les rives de l'Indus. Entre temps, il avait visité la Syrie, convoqué à Arpad (vers Alep) ses vassaux hittites et phéniciens, vaincu des coalitions où fut impliqué Azarias de Juda, transplanté les habitants de Hamath et forcé dix-huit rois à l'hommage et au tribut (743-739). Rappelé, quelques années plus tard, par un faible Akhaz, que le Syrien Retzin, allié d'Israël, pourchassait jusqu'à Elath, sur la mer Rouge (734-732), il prit en écharpe la Palestine, de la Galilée au pays philistin, séparant ainsi les belligérants. Les Galiléens furent transportés en Assyrie, Israël réduit à Ephraïm; les Philistins payèrent tribut. Retzin, le roi de Syrie, qui n'avait pu ou osé défendre son allié d'Israël, lutta seul deux ans entiers contre son puissant agresseur ; il fut tué; Damas, emporté, devint un chef-lieu de province. Huit mille Syriens furent relégués à Kir, en Arménie. En 729, Hoshéa, dernier roi d'Israël, était installé à Samarie, comme vassal. Téglath n'avait qu'à étendre la main pour toucher l'Égypte, lorsqu'une prise d'armes d'un obstiné patriote chaldéen, Mardouk-Bal-Idin (Mérodach-Baladan), le rappela sur l'Euphrate.

La fin était proche. Hoshéa, ayant fait mine de s'allier avec le pharaon éthiopien Sabak, fut mandé par Salmanasar V, fils de Téglath, et jeté en prison. La ville de Samarie, assiégée, ainsi que Tyr, pendant deux ans, se défendit avec courage; elle suc-

comba sous les coups de Sargon, Saryoukin (721); sa population, 27 280 âmes, emmenée à Kalakh, fut remplacée par des prisonniers chaldéens. Quelques fugitifs gagnèrent l'Égypte ou Juda. Israël avait péri. Tyr, grâce à l'île où s'élevait sa forteresse, lassa l'assiégeant et demeura libre (715). Mais Sabak éprouva un terrible désastre à Ropeh (Raphia), sur sa frontière même, et s'enfuit jusqu'à Thèbes, à travers le Delta révolté. C'en était fait de Juda, si son roi Hiskia, Ezéchias, bien conseillé cette fois par Isaïe, ne se fût tenu coi, en dehors du conflit.

On peut dire que les cent ans de vie accordés à ce petit royaume étaient des années de grâce ; au prix d'humiliations nombreuses, de deux cent mille Juifs emmenés prisonniers à Ninive, des dépouilles du temple, de son pays saccagé, Hiskia échappa tout juste aux vengeances du terrible Sennachérib (Sin-Akhé-Irib), une seconde fois vainqueur des Égyptiens sur les terres de Dan. L'armée assyrienne, vers la frontière d'Égypte, éprouva à son tour une grande déroute, et Sennachérib retourna à Ninive faire graver de pompeuses inscriptions. Cet événement (auquel l'armée juive n'avait eu aucune part) fit d'Ezéchias un personnage ; le vieux rebelle Mérodach, roi intermittent de Babylone, lui envoya une ambassade. La prospérité reparut dans ces modestes districts ; le roi reprit même quelques bourgades perdues et amassa, croit l'auteur du *Livre des Rois*, de grandes richesses. Pieux adorateur de Iahvé, ce qui ne le préserva pas de la lèpre, Hiskia, sous l'inspiration d'Isaïe, renonça aux cultes accessoires du grand serpent de bronze et de certaines figures d'astres et d'animaux. Les terreurs récentes, les inquiétudes perpétuelles, serraient les débris d'Israël et de Juda autour de leur patron national, du dieu, hélas ! qui les avait trahis tant de fois. Mais il s'en fallait que les dernières traces du polythéisme fussent effacées encore.

Qu'était d'ailleurs ce répit laissé à Jérusalem, auprès des trio phes et des splendeurs de l'Assyrie ! Sennachérib retrouva su Tigre assez d'armées pour abattre définitivement Mérodach, tenir les Mèdes, écraser les Elamites, poursuiv[illegible] Sus

leurs alliés chaldéens jusque dans les marécages du golfe Persique, ravager la Cilicie, l'Arménie, l'Arabie, et enfin prendre, piller, humilier la vieille Babylone, d'où il emporta un dieu Bin et un sceau de Salmanasar Ier, trophées ravis à ses ancêtres plus de quatre siècles avant lui. « La ville et les temples, s'écrie-t-il, depuis les fondations jusqu'au toit, je les minai, les brûlai par le feu; les forteresses et les chapelles, les tours de brique et de terre, je les détruisis toutes, et de leurs débris je comblai le grand canal. » L'empire de Sennachérib s'étendait de la Cappadoce à la Médie orientale, de la Phénicie à la Perse. Les flottes qu'il avait fait construire sur le Tigre par des ouvriers tyriens portaient ses armées jusqu'aux rivages d'Oman, chez les Sabéens, chez les Himyarites. Toujours en guerre, il ne négligeait pas les arts de la paix. Il couvrait d'inscriptions, décorait de fortes statues, de bas-reliefs très curieux, très détaillés, les temples et les palais de Ninive restaurée, embellie. C'était, comme tous ces Sémites, un peu plus peut-être que ses contemporains, un animal féroce et redoutable, mais il savait trousser un bulletin de victoire et *faire grand*. Que de grands hommes ont été moindres !

Après Sennachérib, Aser-Aké-Idin et Assour-ban-Habal (Asar-Haddon et Sardanapale), qui rendirent, enfin, au Nil la visite faite jadis au Tigre par les Totmès et les Aménophis. Trois fois en moins de vingt ans, forçant les lignes de Péluse, leurs armées coururent de Memphis à Thèbes, ravageant, subjuguant l'Égypte sans la dompter. Toujours le pharaon éthiopien Tahraka, après avoir fui jusqu'à Napata, revenait sur les pas des Assyriens en retraite. Il lutta ainsi jusqu'à sa mort. Enfin, Sardanapale, sans cesse rappelé par les progrès des Mèdes, laissa régner un roi, Néko Ier. L'Égypte sortit une fois encore de ses ruines; et, d'une courte anarchie, se leva Psamétik (665), fondateur d'une Égypte nouvelle, sémitisée, hellénisée — brillante encore.

Pendant cette période de désolation, un faible successeur d'Ezéchias regardait passer le torrent, le flux et le reflux des bandes armées. Humble vassal de l'Assyrie, Manassé s'amusait à rétablir les vieux cultes détruits par son père, tous les Baal,

toutes les Astarté. Il faisait le mal devant Iahvé, et il vivait, assez longtemps même, jusqu'en 640. On conte qu'excédé par Isaïe, il avait fini par le faire scier dans un arbre creux. Iahvé prit sa revanche sous Josias, un enfant de huit ans, ressaisi par le clergé orthodoxe. Mais la restauration religieuse rencontra de sérieux obstacles. Ce fut seulement la dix-huitième année de Josias (622), qu'un scribe adroit imagina de découvrir dans un coffre une nouvelle, une seconde « loi », dont le roi fit faire lecture devant le peuple. L'orthodoxie fut, dès lors, sauvée, pour peu de temps; car Iahvé laissa tuer à Mageddo son fidèle Josias.

Une invasion scythique (Slaves et Tartares ?) avait paralysé, trente ans, la Médie et l'Assyrie. Puis un roi mède, Cyaxare, coalisé avec un prince chaldéen, avait pris et détruit Ninive (625). Babylone était redevenue la capitale d'un nouvel empire. Ces révolutions expliquent et la paix relative laissée à la Judée, et la renaissance de l'Égypte. Un pharaon, Néko II, en profita pour reconquérir la Syrie tout entière, jusqu'à l'Euphrate, à Karkémish; et Josias périt, en essayant, on ne sait pourquoi, de l'arrêter à Mageddo (618). Pendant trois ans ou plus, l'Égypte put se croire aux grands jours des premiers Ramessides. C'était une illusion. Babylone était aussi forte que Ninive. Dès 605, Néko, écrasé à Karchémis par Nabuchodonosor (Nabou-Koudour-Oussour), reperdait Syrie, Phénicie, Judée, Delta même. Le vainqueur se prit alors à jouer avec toute une série d'Eliakim, Joachim, Joachas, Matthanias, Sédécias, plus ou moins fils de Josias, à enlever des villes entières, à déporter des populations, à mettre le siège à la fois devant Tyr, qu'il réduisit et démolit après treize ans de résistance, et devant la malheureuse Jérusalem, prise et détruite vers 599, peut-être encore en 589. Sédécias eut les yeux crevés après avoir vu l'égorgement de toute sa famille. Tous les Juifs qui ne purent se réfugier en Moab ou en Égypte, furent traînés *super flumina Babylonis*, aux lieux mêmes d'où leur race est issue. Là, les exilés de Juda se mêlèrent aux descendants des captifs d'Israël, rassemblant tout ce qu'ils avaient pu sauver d'anciens livres, d'antiques traditions, préparant et altérant, sans le

savoir, les matériaux que devaient mettre en œuvre, à la fin du siècle, Esdras et Néhémie.

Nabuchodonosor régna plus de quarante ans sur l'Elam, la Mésopotamie, l'Aramée, la Phénicie et la Palestine. Après lui (561) son empire fléchit, enveloppé par les envahisseurs éraniens. Au nord, les Mèdes dominaient de la Bactriane à l'Halys, frontière de la Lydie; au sud-est, les Perses, leurs frères et leurs vassaux, s'avançaient en Susiane et touchaient le Tigre.

Historiquement, nous ne savons rien des Perses et des Mèdes avant le milieu du IXe siècle (842), lorsque Salmanasar IV rencontra au nord de l'Assyrie des *Barsou, Parsou* (les Parthes), et, plus loin, à l'est, des Madaï, ou Mèdes, vers Rhagae. Plus d'un siècle après, en 713, un petit chef madaï, Dayakkou, dont la légende a fait le Déjocès fondateur d'Ecbatane, fut défait par Sargon; sous les Sennachérib, les Asar-Haddon, les bourgades mèdes restèrent vassales de l'Assyrie. La royauté mède paraît s'être constituée dans la première moitié du septième siècle, et l'expansion de la race nouvelle, non moins que l'invasion scythe, explique très bien une longue éclipse de la puissance assyrienne, un moment relevée par le dernier Sardanapale, enfin la chute de Ninive (625), et le partage de l'Assyrie entre Cyaxare et le babylonien Nabopolassar.

Quant aux Perses, proches parents des Parsou et des Madaï, ils avaient quitté, côte à côte avec les autres Éraniens, la région nommée Arie, Ariane, Airianem-Vaedjô, traversée par la chaîne des Paropamises qui relie l'Elbourz caspien aux montagnes du Caboul et de l'Hindou-Kouch; et ils étaient venus s'établir au sud de l'Helmend et jusqu'aux rivages de l'océan Indien, en Caramanie et en Perse, à l'est de l'Elam. La linguistique nous permet de remonter plus haut vers les origines, et de placer en Bactriane, dans les vallées de l'Oxus et de la Sogde, la patrie longtemps commune aux Aryas et aux Airyas, aux Hindous et aux Eraniens. L'idiome des inscriptions de Darius et celui des *Védas* ne sont, en effet, que deux prononciations d'une même langue.

La mythologie comparée à son tour atteste des relations antiques entre les cultes et les croyances, relations que n'interrompit même pas l'éloignement graduel des Aryas. Des deux côtés de l'Indus, l'*Atharvan* consacrait la liqueur du sacrifice, le Soma ou Haoma. Des deux parts on adorait Asura (Ahura) et Mithra, les dieux de la vie et de la lumière, le vent, le soleil et le feu de l'autel. Et, à en juger par les récits d'Hérodote, les Perses, les Éraniens orientaux, encore au ve siècle, demeuraient attachés à ce polythéisme naturaliste. Mais les Mèdes, restés quelque six cents ans aux prises avec des peuples d'autre race, les Touraniens, Tartares, Massagètes, dont la pression finit par les chasser des pays Aralo-Caspiens, ont pu, ont dû se pénétrer des idées animistes qui formaient toute la religion de ces Mongoloïdes. Ceux-ci redoutaient et adoraient, par-dessus tout, les mauvais génies et le chef des démons. C'est ainsi qu'une notable partie de la race éranienne en vint à considérer l'Esprit mauvais comme le chef des Daévas, et que les dieux de l'Inde devinrent les *dews* ou *divs* de la nation éranienne, et que le nom du démon indien, du dragon céleste, Ahi, put être attribué au chef suprême des Mèdes, *Azidahaka*, Astyage (le serpent qui brûle, l'éclair).

Enfin, un personnage, fictif ou réel? il n'importe guère, *Zarathustra*, Zoroastre, dont le nom était parfaitement connu des historiens et polygraphes grecs, combinant en un système lié les croyances aryennes avec la donnée étrangère, présenta comme une révélation divine le dualisme mazdéen, cette explication naïve et illusoire de la coexistence inévitable des biens et des maux. Que le mazdéisme ait été une réforme, une innovation, c'est ce que prouvent hautement et son caractère de religion révélée et de code moral, et les résistances que rencontra son fondateur, les épreuves de l'apostolat zoroastrien.

Ces vues paraissent confirmées par la lecture de l'*Avesta;* ce curieux débris de la théologie persane au temps des Sassanides n'est, paraît-il, que la vingt et unième partie d'une grande compilation entreprise pour relever la religion nationale, qui alla s'altérant depuis Alexandre. L'antiquité de la la

incomprise des mages, qui recopièrent tous ces fragments déjà transcrits avant eux en caractères d'origine sémitique, reporte au moins à l'époque de Darius la propagande de Zoroastre ou de ses disciples; tandis qu'une foule de passages et de morceaux, les hymnes à Mithra, roi des vastes campagnes et des prairies célestes, à Hvaré, le soleil, à Vata, à Atar, le feu, même à Haoma, la plante et la liqueur sainte, à la déesse Ardviçura, au taureau primordial, révèlent des croyances plus anciennes encore, indépendantes du mazdéisme proprement dit et qu'il a fallu y rattacher tant bien que mal.

On a beaucoup vanté, et avec raison, la morale du mazdéisme, son souci de la pureté (sur lequel il y aurait beaucoup à dire — la pureté mazdéenne se conserve et se reconquiert par des procédés que nous ne goûterions guère —); on a cité les éloges, les encouragements qu'il prodigue au travail, surtout au travail des champs, et au mariage; la paresse et le célibat sont rudement condamnés. Planter un arbre, ensemencer un champ, fonder une famille nombreuse, tels sont les actes les plus vertueux, si l'on y ajoute — ceci est bien d'un fondateur de religion — la poursuite acharnée de tous les êtres créés ou favorisés par Ahrimane et le massacre des hétérodoxes.

Cet enseignement est sans doute louable autant que rare; ce qui fait son prix à nos yeux, c'est son archaïsme; il nous fait pénétrer dans le régime social des Éraniens avant l'établissement de leurs monarchies, lorsque leurs bourgades champêtres s'adonnaient avec une sorte de ferveur aux travaux agricoles; certains chapitres mêmes nous transportent aux temps de la vie pastorale; il n'y a rien de plus étonnant, dans aucun livre sacré, que les honneurs ici rendus au chien gardien du troupeau, défenseur de l'étable, l'indication des soins qui doivent être donnés à sa femelle pleine, à ses petits, et le catalogue des expiations et des amendes imposées au criminel qui a détruit cet ami de l'homme, au méchant ou au brutal qui a blessé, gêné, simplement contrarié, une chienne en gésine ou des petits chiens, espoir du bouvier, gardiens du sommeil.

Enfin, les traits les plus primitifs, non les moins étranges, conservés dans l'*Avesta:* c'est le cérémonial des funérailles, les précautions contre le moindre contact avec le corps, honoré, mais impur, l'abandon du cadavre en un lieu (*dackhma*) ouvert à tous les fauves et oiseaux carnivores, les présages tirés du premier coup de bec ou de dent porté à cette dépouille redoutée et chère que l'âme hante pendant trois jours; c'est la superstitieuse horreur qu'inspirent les préludes et les suites immédiates de la maternité; ce sont les purifications odieuses et ridicules infligées à quiconque touche ou approche un mort ou une accouchée. De telles coutumes, de telles pratiques, dont les traces subsistent encore chez les nations les plus civilisées, appartiennent bien aux premiers âges, aux étapes si lentement franchies de l'humanité dans son enfance.

Il est un point, toutefois, sur lequel l'*Avesta* reste muet; et son silence même prouve l'antiquité des fragments réunis par les mages. L'*Avesta* ignore les changements accomplis dans le caractère et les mœurs des Mèdes et des Perses sous l'influence de leur haute fortune, de leur subite grandeur: le désaccord qui s'est produit entre des règles morales faites pour des pâtres, des laboureurs sobres et simples, et l'avidité, le faste, l'orgueil, la soif de jouissance éveillés tout à coup chez les vainqueurs de l'Asie. Avec les arts et l'écriture cunéiforme, il semble que les Mèdes et les Perses aient reçu de l'Assyrie et de la Chaldée les vices des nations vieillies.

Déjà le fils du roi mède Cyaxare (Hvakchatra), l'indolent Astyage, émule des Sardanapale et des Nabuchodonosor, vivait à l'orientale, entre ses eunuques et ses femmes, dans l'enceinte giboyeuse de ses *paradis*.

Au VIe siècle, cependant, les Perses, montagnards et laboureurs, n'avaient pas encore été atteints par la corruption babylonienne. Ils étaient robustes et vaillants. Leurs chefs, les illustres Akhéménides, « Aryas fils d'Aryas », soumis au tribut par un roi mède, Phraortès, en 657, portaient avec peine le joug des Mèdes efféminés; ils touchaient, d'ailleurs, à la couronne de bien près.

Mandane, la fille unique d'Astyage, avait épousé le roi perse Kamboujia, et Kuros (Khosrou), fils de Mandane, était l'héritier désigné de l'empire mède. Trouvant que son grand-père vivait trop longtemps, Kuros prit sa place en 559. L'émoi fut grand dans toute l'Asie antérieure. Une ancienne alliance unissait les Mèdes aux rois de Babylone et de Lydie. Ceux-ci, se sentant menacés, cherchèrent des appuis; mais Babylone agit avec lenteur, Kroisos, roi de Lydie, avec précipitation, et, en 544, maître de l'Arménie, Cyrus, vainqueur des Lydiens, prenait Sardes d'assaut.

La Lydie n'était pas une grande puissance, mais ses dynasties antiques, la richesse de ses rois, l'influence que le dernier, Kroisos, fils d'Alyatte, exerçait sur les Grecs d'Ionie, ses relations avec tout ce qui avait un nom dans le monde hellénique, donnaient un singulier relief au triomphe si rapide des Perses. Alyatte et Cyaxare avaient combattu à armes égales. Crésus, brave et habile, tombait, en un jour, sous les coups d'un peuple inconnu.

La Lydie, primitivement peuplée de Pélasges, de Tourshas, de Shardanes, sémitisée par une famille de rois, dits *Héraclides*, issus de Ninive (Adar, Samdan), a rendu à la civilisation quelques services qui ne doivent pas être oubliés. C'est d'elle peut-être que les Etrusques tenaient ce qui, dans leurs terres cuites funéraires, se rapproche de l'art oriental. Elle formait une sorte de trait d'union entre l'Asie sémitique et l'Europe grecque et latine. Désormais confondue dans la foule des peuples sans nom, sans énergie, prêts à toutes les servitudes, elle s'efface de l'histoire.

Huit ans après la Lydie (536), la Chaldée perdait à son tour sa puissance et sa nationalité. Le dernier des homonymes du dieu Nébo, Nabonhaid, Labynite, surpris dans une nuit d'orgie, disparaissait dans la splendeur naissante de l'empire des Perses. Hérodote a raconté, avec vraisemblance, les conquêtes de Cyrus jusqu'à l'Indus et à l'Oxus et sa mort chez les Massagètes (529). Une expédition en des contrées si éloignées de ses capitales

— Ecbatane, Persépolis, Suse, Babylone — semble, au premier abord, une folie. C'était, au contraire, une nécessité. Les Massagètes étaient l'avant-garde menaçante du Touran, de ces Turkmènes, ennemis héréditaires de l'Irân, qui avaient chassé les Mèdes et les Perses de leur patrie antique et ne cesseront de peser sur le nord de l'empire.

Un des premiers effets de la prise de Babylone fut la libération des peuples transplantés par les Assyriens et les Chaldéens. Cyrus laissa les Juifs retourner en Judée, il les y engagea peut-être. Il est tout naturel que les écrivains qui ont composé des poésies sous le nom des anciens prophètes l'aient exalté, l'aient qualifié d'homme providentiel, d'envoyé de Dieu. Mais duquel? Pendant que Zorobabel reconstruisait pour Juda le temple de Iahvé à Jérusalem, les Ephraïmites élevaient, sur le mont Garizim, un temple à Baal ou à quelque autre Sabaoth. Si Iahvé aima Cyrus, Cyrus se souciait peu d'Iahvé. Ahuramazdâ et Mithra lui suffisaient, je pense. Dans sa tolérance, la générosité eut moins de part que la politique. Pendant la décadence chaldéenne, les pharaons Ouabhra (Apriès) et Ahmès avaient reparu en Syrie; ils avaient remis la main sur toutes les villes de la côte, sur la Phénicie et même conquis l'île de Chypre. Cyrus avait donc tout intérêt à repeupler le centre et le midi de la Syrie d'anciens habitants qui tinssent en respect les Chaldéens établis sur leurs domaines et dont l'assistance ou l'amitié ouvrît aux armées perses les routes de l'Égypte. Voilà pourquoi, en 535, quarante-deux mille personnes de Juda et de Benjamin retournèrent camper sur les ruines de Jérusalem.

La précaution, au reste, était surabondante. Les Phéniciens, tout entiers à leur commerce avec leur grande fille africaine Karthada, à leurs voyages, aux mines d'Espagne et des Cassitérides, acceptèrent aisément la souveraineté de Cyrus. Les Syriens, harassés, ne remuèrent pas. Ahmès, assassin de son prédécesseur, mais grand roi, s'était prudemment retiré derrière les fortifications et les marécages de Péluse. En vingt-cinq an[illegible] il rétablit l'Égypte dans son éclat et sa prospér[illegible]

temples et de palais. Il ouvrit largement le Delta, Memphis même, aux navires, aux idées et aux dieux helléniques. C'est alors que se forma ce panthéon hybride, ces synonymies de Zeus et d'Ammon, de Phta et d'Héphaïstos, d'Athènè et de Neith, d'Isis avec Héra et Dèmèter, dont Hérodote fut aisément la dupe ; tous les dieux reçurent des noms grecs. Cependant Ahmès n'oubliait pas une guerre qu'il sentait inévitable. Son armée de Libyens, de Matsiou, d'Ioniens, de Cariens, nombreuse et bien commandée, attendait de pied ferme en avant de la frontière orientale, dans l'ancien pays d'Amalek, le choc de Cambyse.

En effet *Camboujia,* après avoir tué, comme il convenait, son frère Bardiya (Smerdis), pris possession des femmes de son père et épousé sa sœur, s'aperçut que l'Egypte lui manquait. Il traversa donc la Syrie, sans obstacles, et, guidé par un traître, Phanès d'Halicarnasse, naguère général au service de l'Egypte, il suivit la côte désolée où les Bédouins exerçaient déjà leurs brigandages ; en avant du lac Serbonis, il se heurta aux forces égyptiennes. Ahmès venait de mourir, et un jeune Psamétik, le dernier, allait jouer, du premier coup, sa couronne et sa vie. La bataille fut acharnée. Devant Phanès, leur ancien chef, les Cariens égorgèrent ses enfants. Cambyse victorieux marcha sur Memphis, 523, prit et fit mourir le malheureux pharaon (Cyrus avait épargné Crésus); puis, sans coup férir, il prit possession de la vallée du Nil. L'Égypte n'avait plus que des soldats étrangers. Son armée détruite, elle ne pouvait se défendre et ne paraît pas y avoir songé. Cambyse ceignit donc la double couronne ; les prêtres le déclarèrent fils d'une fille d'Ouabhra, et fondateur légitime d'une nouvelle dynastie : ce n'était qu'un pharaon de plus. L'Égypte souffrit peu d'abord de cette rapide catastrophe. Cambyse se montra indulgent pour Phta qu'il voulut visiter dans son temple ; il laissa vivre la veuve du roi qu'il avait tué. Mais l'ivresse du triomphe lui inspira de vastes projets, qui échouèrent l'un après l'autre : les Phéniciens lui refusèrent leurs flottes pour attaquer Carthage ; des troupes qu'il envoyait à l'oasis d'Ammon périrent dans les sables ; lui-même, s'égarant dans le désert

nubien à la recherche de l'antique Éthiopie, ne ramena à Memphis qu'une armée épuisée. Alors, pris d'une sombre frénésie, il assassina sa sœur et ses amis, il se fit amener l'innocent Hapi, qu'il accusait sans doute de ses déconvenues, et lui enfonça son glaive dans la cuisse. Il put cependant quitter impunément l'Égypte soumise et terrifiée. Mais il ne revit pas la Perse. Il mourut en Syrie, au moment où un adroit usurpateur, Gaumata, s'emparait du trône, et se faisait passer pour Smerdis, ce frère supprimé sans bruit avant le départ.

La découverte et la révélation de la fraude par une femme du harem, le complot des sept Achéménides, le trône assuré à Darius par le hennissement d'une cavale, semblent un chapitre des *Mille et une nuits*. Ce sont choses d'Orient et, comme telles, nullement invraisemblables. L'histoire vraie, celle qui découvre sous les faits les mœurs et l'esprit des peuples, remercie Hérodote de n'avoir pas omis ces légendes.

Darius, *Darayavus,* le plus grand des Perses, avec Cyrus, se montra homme d'énergie et politique avisé. De 521 à 516, il eut à comprimer des insurrections redoutables en Chaldée, en Arménie, en Médie, en Hyrcanie, en Bactriane, en Elam et même en Perse; et ses généraux n'étaient pas toujours heureux. Ce fut lui qui, presque en tous lieux, vint mettre fin à la lutte, emportant Babylone (519), Rhagæ en Médie, Suse, faisant royalement crucifier les usurpateurs. L'empire pacifié, quatre années lui suffirent pour improviser une administration. Les nations se trouvèrent distribuées en vingt-trois, puis en trente et un grands gouvernements, assez ingénieusement reliés au centre, d'où les surveillait un pouvoir défiant et absolu. Dans chaque maille du vaste filet veillaient l'un sur l'autre un satrape, un secrétaire royal et un général, qui correspondaient séparément par courriers avec le roi. Des inspecteurs, qu'on appelait « yeux » et « oreilles », ne cessaient de parcourir les satrapies. Au moindre soupçon, sans autre forme de procès, satrapes, secrétaires, généraux, étaient pris et mis à mort. Les peuples, aux
laissa leurs dieux, leurs langues et même leurs m

tratures, payaient sans trop regimber des contributions tolérables, en nature, en argent et en hommes. Il va sans dire que les officiers royaux ne se privaient pas de s'adjuger la forte part; mais le trésor royal n'en était pas moins suffisamment alimenté. Darius disposait d'ailleurs des flottes et du commerce de Tyr et de l'Ionie. En 512, déjà las du repos, il lui prit fantaisie de s'étendre vers l'Orient. Il franchit l'Indus, conquit le Saptasindhou (Pendjab); et ses navires, descendant le fleuve jusqu'à son embouchure, passèrent deux ans et demi à reconnaître les rivages de la Gédrosie, de la Caramanie, du golfe Persique et de l'Arabie. La flotte était commandée par un Grec, Scylax de Caryanda.

Après l'aventure indienne, Darius pouvait jouir en paix de sa gloire et de ses richesses; mais, soit qu'il sentît le besoin de contenir ses généraux en occupant ses armées, soit que la renommée des Hellènes excitât son envie, il conçut le projet de réunir à son empire le bassin de l'Egée. Il en possédait la côte orientale, Eolie, Ionie, Doride, déjà conquise à moitié par Crésus, et que la division et la faiblesse réelle de ses villes, de ses petites républiques et oligarchies rivales avaient assez facilement livrée aux Perses. Ce fut avec prudence tout d'abord, il faut le reconnaître, qu'il procéda en cette grande entreprise. Il envoya un de ses généraux, Aryarhamnès, reconnaître et conquérir la Thrace; des prisonniers, des transfuges, ramenés en grand nombre, fournirent tous les renseignements nécessaires sur les routes et sur les forces des divers groupes helléniques. Sans plus tarder, il passa le Bosphore avec huit cent mille hommes. La Grèce, on n'en peut douter, était perdue s'il eût tourné à gauche; il tourna à droite, fit jeter un pont sur le Danube et s'enfonça dans les steppes de la Scythie (508). Pourquoi? Et que pouvait-il gagner à un tel écart? M. Maspéro soutient — un peu contre Hérodote — que l'expédition fut bien conçue et bien menée; que la terreur inspirée aux Scythes assurait à Darius la tranquille possession de la Thrace. Je pense, quant à moi, que le grand roi se donna bien ces raisons, plus ou moins plausibles,

mais qu'il cédait aussi à une de ces impulsions fatales qui emportent et abusent les conquérants, qui précipitent les Cambyses dans les sables d'Ammon et les déserts de Nubie, et auxquelles obéissent même des cerveaux mieux équilibrés. Darius perdit son temps et ses soldats en Scythie ; il manqua la Grèce. Voilà le fait. Et si Histiée de Milet n'eût pas combattu l'avis de Miltiade d'Athènes, tyran de la Chersonèse, Darius n'eût plus retrouvé de pont et fût resté, longtemps peut-être, sur la rive gauche du Danube. Il rentra sain et sauf en Asie. En 506, Mégabyze, laissé en Europe avec quatre-vingt mille hommes, avait soumis les villes grecques de la Thrace et forcé la Macédoine à reconnaître la suzeraineté perse ; la même année voyait la conquête et l'annexion de la Cyrénaïque. Le cercle évidemment se resserrait et la Grèce était investie de toutes parts.

VI

LA GRÈCE. APOGÉE ET DÉCLIN.

Les Doriens de Sparte. — Barbarie de leurs lois, rudesse de leurs mœurs. — Effacement de l'Hellade. — Développement de la Grèce extérieure. — Rapports avec l'Égypte.— Indépendance d'Athènes.— Régime censitaire et démocratique établi par Solon. — Tyrannie intelligente de Pisistrate. — Recension des textes homériques. — Philosophes ioniens. — Guerres médiques : révolte de l'Ionie; Milet secouru par Athènes; Mardonius en Thrace; Marathon. Thémistocle et Aristide; Salamine, Platées, Mycale.—Hégémonie d'Athènes; causes de sa grandeur. — Athènes en ruines est relevée et fortifiée par Thémistocle. — Aristide lui assure l'empire de la mer. — Cimon gagne la bataille de l'Eurymédon et construit le temple de Thésée. — Périclès exerce pendant trente ans avec éclat les magistratures de la République. — Apogée de l'art et de la pensée hellénique; puissance et renommée d'Athènes. — Périclès, aux prises avec la réaction cléricale, sauve à grand'peine la vie de ses amis Anaxagore, Phidias et Aspasie. — Guerre du Péloponèse; intervention d'Athènes entre Corcyre et Corinthe; l'Attique envahie; peste d'Athènes et mort de Périclès; dix années de lutte indécise laissent intacte la puissance athénienne. — Légèreté, ambition et trahison d'Alcibiade. — Désastreuse expédition de Sicile. — Derniers efforts : Conon et Alcibiade. — Ægos-Potamos; prise d'Athènes.— Thrasybule délivre son pays. — Retraite des Dix mille.— Victoires d'Agésilas. — Hégémonie et insanité de Sparte : abandon de l'Ionie; honteux traité d'Antalcidas. — Réveil de la Béotie : Pélopidas, Epaminondas. — La Macédoine, son passé précaire, ses vassaux et ses voisins barbares. — Intrusion de Philippe dans les affaires de la Grèce; sa lutte contre Athènes défendue par Phocion et par Démosthènes; il s'appuie sur les aristocraties et les superstitions; comprime les Phocidiens, révoltés contre le clergé de Delphes; se fait accorder une voix dans le conseil des Amphictyons et proclamer généralissime de la Grèce contre l'empire des Perses.

Le trouble jeté dans la société achéenne par l'intrusion des Doriens avait brisé les liens, si faibles déjà, de la fédération nationale. Quelques institutions communes, les Amphyctionies, les Jeux d'Olympie, figuraient seuls une sorte d'unité, ou plutôt d'accord intermittent. Les habitants du Péloponèse, rudement écartés par la poussée dorienne, laissèrent aux intrus la Laconie et l'Argolide tout entières (l'héritage des Atrides) et, pressés le ·g du golfe de Corinthe, débordèrent sur l'Attique, déjà en-

combrée de Pélasges et d'Ioniens, puis sur les îles et sur la rive d'Asie (Cyzique, Cumes, Phocée, Colophon, Smyrne, Ephèse, Milet), où les Eolo-Achéens, côte à côte avec les Ioniens, établis sans résistance, prospérèrent avec rapidité ; ils apportaient avec eux et ils retrouvaient dans leur nouveau séjour les souvenirs récents encore de leurs combats autour d'Ilion ; ces traditions se fixèrent en chants nationaux, dont l'arrangement, vers le xe siècle, a constitué l'*Iliade*. C'est en Ionie que naquit la poésie, ou plutôt que la pensée de la Grèce adolescente revêtit sa forme la plus fluide et la plus ample. La langue homérique était, d'ailleurs, commune encore à tout le premier ban des Hellènes ; et, soit dans l'ouest de la Grèce, en Acarnanie, à Ithaque, à Zante, en Elide, où se forme l'*Odyssée,* cette sœur cadette de l'*Iliade* (IXe siècle), soit même en Béotie, où prévalut plus tard le dialecte odrien, mais après qu'Hésiode y eut composé ses *Travaux* et sa *Théogonie* (VIIIe siècle), soit dans la Grande Grèce, à Cumes (IXe siècle), à Métaponte, à Tarente, à Sybaris, en Sicile et sur la côte d'Afrique, elle portait les idées, l'éloquence et la gloire des Hellènes, partout où les colonies du XIe siècle, incessamment accrues, essaimaient des colonies nouvelles. Si les Doriens ne tardèrent pas à lancer à leur tour des colonies rivales dans leur Doride d'Asie, tout au sud de la Carie, en Crète, en Italie, surtout en Sicile, et firent çà et là reculer la belle langue achéenne ; s'ils s'emparèrent notamment de la poésie lyrique, il ne faut pas oublier que la civilisation et la littérature grecques, épopée, drame, histoire, philosophie, sont d'origine achéenne. Les Doriens, forts et braves, ont eu l'inspiration courte et rare, l'intellect étroit, et surtout prenaient, à tort, leur ignorance et leur rudesse pour un brevet de vertu ; ils ont toujours été plus farouches qu'austères.

Très peu nombreux, campés au milieu de populations qui les craignaient et les détestaient, les Doriens de Laconie et d'Argolide, les Spartiates, ne pouvaient se maintenir que par une stric' et inexorable discipline ; ils formaient seuls l'Etat, laissant, il ' vrai, aux habitants des villes quelques droits civils, mais ten

dans le servage les Achéens ou Pélasges d'Hélos, les malheureux Hilotes. Pour prévenir les querelles qui les auraient affaiblis, un législateur légendaire (fin IXe siècle), Lycurgue, après dix-huit ans de voyages et de méditation, sut les astreindre à une sorte d'égalité tyrannique, à des exercices et à des repas communs, à des unions subordonnées à la fécondité de la femme. On pense bien que l'amour et les délicatesses morales manquaient à ce clan, aussi bien que les lettres, les arts, le commerce, le luxe, la monnaie d'or et d'argent, interdits à tous les citoyens. Les enfants, qui appartenaient plus à l'Etat qu'aux parents, étaient élevés fort à la dure, filles ou garçons, dressés à la lutte, à la course, au pillage ; le vol non découvert était récompensé. Un banditisme légal, tel était le régime spartiate. Mais il fallait vivre : les Hilotes étaient là pour cultiver les neuf mille lots, sorte de fiefs, attribués aux neuf mille familles spartiates (trente à quarante mille personnes).

La machine gouvernante était mise en train par deux rois, qu'on a comparés à des consuls romains héréditaires, par un sénat de vingt-huit sexagénaires, et un fâcheux conseil d'Etat, dit *collège des Ephores*, qui ne tarda pas à devenir tout-puissant. Une Assemblée générale, composée de tous les citoyens valides, acceptait ou refusait les propositions des rois et du sénat.

Tous les efforts de Sparte, pendant deux siècles (VIIIe et VIIe siècle), tendirent d'abord à élargir son domaine propre par l'écrasement, difficile, de ses voisins occidentaux, les Messéniens ; ensuite à maintenir sa suzeraineté sur les petits peuples et les villes du Péloponèse, dont il ne put détruire l'autonomie, l'Elide, l'Arcadie, Argos, Corinthe ; puis à imposer son hégémonie à l'Hellade continentale. Dans la péninsule, la lisière du nord, l'Achaïe, où brillait Sicyone, échappa seule à cette domination immédiate ou indirecte. Dans l'Hellade, Athènes garda sa pleine indépendance ; elle vécut avec Sparte dans une demi-alliance défiante, lui envoyant, tout au plus, le barde Tyrtée pour concourir à la ruine de Messène, évitant les conflits, mais libre et se posant en métropole de la race ionienne. Corinthe, par sa

situation, son commerce, ses riches colonies — Corcyre, Syracuse —, compensait quelque peu son impuissance militaire. Au reste, autour d'Athènes, tout n'était que morcellement ou effacement. La Phocide, bien qu'elle possédât le riche oracle de Delphes, où l'Apollon dorien avait pris la place d'Héraklès, de Poseidon et de la Terre mère, l'Etolie, Dodone, la Thessalie, cet Argos pélasgique si fameux jadis, étaient retournées à la barbarie.

Mais, autour de cette Grèce obscurcie et diminuée, rayonnait une Grèce extérieure, active et hardie, lançant au loin ses navires, comme les Phéniciens d'autrefois, fournissant tous les rois, tous les chefs, grands et petits, de vaillants soldats, de généraux et de conseillers habiles. Dès l'avènement du pharaon saïte Psamétik (665), elle s'infiltrait en Égypte par toutes les bouches du Nil; toutes les îles, même les plus petites (Egine), formaient chacune un ou plusieurs centres de vie ardente et joyeuse, des pépinières d'orateurs, de poètes, d'artistes et de belles femmes. Alcée, Alcman, Sapho, les auteurs des Hymnes homériques, répandaient, depuis Chypre jusqu'à Massilia (600), le renom des dialectes grecs.

Les gouvernements, infiniment variés, dans cette multitude de cités libres, avaient évolué de la monarchie héréditaire, tempérée et bienveillante, à l'oligarchie aristocratique, à des démocraties plus ou moins étendues, souvent coupées de précaires et brillantes dictatures, qu'on appelait *tyrannies*.

Athènes, depuis la mort de Codrus, avait passé par tous ces régimes, non sans cahots, non sans troubles, qui s'expliquent aisément par la superposition et la rivalité des divers éléments de la population : Eupatrides ou nobles, chefs des douze tribus hellènes primitives et qui prétendaient retenir les fonctions judiciaires et sacerdotales ; à côté d'eux, les citoyens d'Athènes, riches et pauvres, artisans et négociants, le peuple athénien formé de Pélasges, d'Achéens, d'Ioniens, généralement admis à tous les droits civils et politiques ; autour de l[illegible]ns des collines, des campagnes et des rivages; p[illegible]

moins favorisées de nouveaux venus et d'étrangers, métèques et périèques. Les esclaves ne comptaient pas ; mais ils faisaient, plus qu'ailleurs, partie intégrante de la famille. Ils étaient heureux et bien traités.

En dépit des Eupatrides, l'archontat à vie (1085), l'archontat décennal (752), l'archontat annuel (683), avaient marqué autant d'étapes vers la démocratie égalitaire. Un esprit morose, Dracon, pensa mettre fin à toutes les discordes que suscitaient ces changements d'état par une législation sans nuances et sans raison. Il frappait de mort, indistinctement, tous les délits et tous les crimes. Des lois aussi brutales ne pouvaient être acceptées par le peuple le plus affiné de la Grèce. Solon, plus humain et plus habile (594), établit dans les peines une juste gradation, conforma de son mieux les lois civiles aux coutumes et aux mœurs, enfin couronna son œuvre par une constitution fort ingénieuse, qui supprimait les privilèges de la naissance au profit de la richesse acquise et du travail productif. Ce régime censitaire était la transition indiquée entre l'aristocratie et la démocratie ; il distinguait des classes, mais il ne les fermait pas. Les droits qu'il réservait aux premières ne privaient pas les autres d'attributions importantes, même essentielles. Des revenus de 430, de 400, de 300 francs, ouvraient l'accès de toutes les fonctions publiques. Mais, si l'on excepte un sénat de quatre cents membres tirés au sort, toutes les magistratures et offices procédaient de l'élection populaire. La quatrième classe, les thètes, formait la majorité de l'assemblée publique, du peuple, qui confirmait les lois, nommait aux charges, aux tribunaux, et délibérait sur les affaires de l'État, sur la paix et la guerre. Les décisions du peuple ne pouvaient être cassées que par les archontes sortis de charge, réunis en un tribunal suprême, gardien des mœurs et des lois, et auquel seul ressortissaient les causes capitales : l'Aréopage.

Cette révolution, au VIe siècle, était si hardie, que Solon se hâta de fuir la vengeance des nobles. Poète gnomique célèbre et tenu pour un des Sages de la Grèce, il préféra les voyages aux

honneurs. Il visita, dit-on, Crésus et rabattit la superbe de cette âme imprévoyante. Les troubles qu'il avait redoutés et qui suivirent son départ n'ébranlèrent pas ses lois, qui demeurèrent, en somme, le fond de la constitution athénienne. Mais, comme il est plus d'une fois arrivé, une dictature sortit de la démocratie triomphante. Un favori du peuple, Pisistrate (565-528), deux fois exilé, deux fois rappelé, sut garder et ressaisir, et exercer jusqu'à sa mort, une *tyrannie* habile, douce, amie des lettres et des arts, qui, à tout prendre, ressemble assez à la puissance populaire d'un Périclès. C'est à Pisistrate que nous devons l'*Iliade*, la recension définitive des textes homériques, entreprise glorieuse et politique à la fois. En prenant possession d'Homère, en rassemblant les plus antiques souvenirs des peuples helléniques unis pour une guerre nationale, Athènes se plaçait d'avance à la tête de toutes les fédérations futures.

Le VI[e] siècle a été une grande époque. Les colonnades de Pœstum, le fronton d'Egine, inaugurent l'architecture et la sculpture monumentale. De tous côtés s'élèvent des palais et des temples. La pensée, encore enveloppée de langes mythiques chez Phérécyde et son grand disciple Pythagore, s'élève, dans l'école ionienne, à la conception de l'ordre dans la nature. Thalès, astronome et physicien, prédit une éclipse et, guidé peut-être par ses origines phéniciennes, cherche dans le principe humide, dans l'eau, la genèse des choses ; après lui, Anaximène et Diogène d'Apollonie tirent le monde des diverses combinaisons aériennes, c'est-à-dire gazeuses. Anaximandre, plus profond et inspirant les Héraclite et les Démocrite, conçoit l'univers comme le produit incessamment modifiable d'atomes en mouvement. Par une coïncidence curieuse, c'est dans les mêmes temps qu'en Chine Lao-Tseu édifie son système et Confucius sa morale positive, que, dans l'Inde, Bouddha proclame le néant des choses, tandis que Gautama élabore son rationalisme matérialiste, la Sankya.

Cependant, délivrée, par le meurtre et l'exil, des Pisistratid Hipparque et Hippias (514-510), Athènes, en dépit des démê

d'Isagoras et Clisthènes, continuait sa marche ascendante. Les réformes de Clisthènes avaient rendu plus démocratique la constitution de Solon. L'Eubée, la Chersonèse de Thrace, l'île de Lemnos conquise par Miltiade, étaient annexées à la domination athénienne ; les flottes, passant le Bosphore, allaient chercher le blé, les métaux, chez les Scythes hellénisés et visitaient les côtes du Pont et de la Colchide. Tout ce progrès, cet essor, allaient-ils être arrêtés par la lourde main des barbares? La Grèce était divisée, indécise ; la Thrace était entamée, la Macédoine et la Thessalie impuissantes, Sparte jalouse. Seule Athènes attendait, avec inquiétude, mais avec résolution, l'assaut des Perses. Nul doute qu'elle n'eût à supporter le principal effort. C'est contre elle que le traître Hippias ne cessait d'exciter Darius.

Une première fois sauvée par l'aventure scythique, elle le fut encore par une formidable révolte des Grecs d'Asie. Mais quoi ! La guerre n'en était que plus sûrement engagée. C'était la Grèce qui attaquait ; Milet, la principale des villes ioniennes insurgées, était une colonie d'Athènes ; elle réclama l'appui de sa métropole ; et ce fut avec des contingents athéniens que les révoltés prirent et incendièrent Sardes, siège du gouverneur Perse. Mal conçue, mal soutenue par des cités où deux partis se trahissaient mutuellement, cette rébellion faillit réussir. Un amiral très capable, Dionysios, avait su réunir 350 galères, et ne craignait pas les 600 vaisseaux de la flotte tyrienne. Mais la défection des Samiens, la mollesse des Milésiens, fatigués de leur propre cause, assurèrent l'avantage aux Perses. Dionysios, exaspéré, se jeta sur les Phéniciens et les battit devant Tyr. Mais la partie était perdue, Milet fut pris, saccagé, décimé ; Samos, Naxos, mis à feu et à sang ; des villes entières déportées à l'embouchure du Tigre ; et l'Ionie, dépouillée de ses libertés locales, durement rattachée au joug.

Il n'avait pas fallu moins de huit ans à Darius, soit pour comprimer la révolte, soit pour apaiser l'Asie Mineure ébranlée. Mais il n'oubliait pas qu'il avait à tirer vengeance d'Athènes et

d'Erétrie, une ville eubéenne qui avait secouru les Ioniens. Il était, d'ailleurs, entouré d'exilés grecs : le vieil Hippias, un Démarate, ancien roi dépossédé de Lacédémone, des princes de Thessalie, les Aleuades, qui le poussaient en avant.

Une première expédition échoua. En 492, Mardonios s'était porté sur la Thrace ; une tempête dispersa sa flotte au pied du mont Athos, et son armée fut battue par les Briges, nation thrace ; il répara, il est vrai, cet échec, non sans peine, et rentra en Asie. Darius n'en députa pas moins à Sparte et à Athènes des ambassadeurs pour demander l'hommage de « la terre et de l'eau » (formule consacrée). « Vous aurez l'une et l'autre », répondirent les éphores, et ils les firent jeter dans un puits. Athènes ne traita pas mieux les envoyés des barbares. Ce double outrage, ce double crime, eut pour effet d'assurer l'alliance, encore très douteuse, du Péloponèse et de l'Hellade.

En 490, le plan d'invasion par le nord fut abandonné. Les généraux Datis et Artaphernès, soumettant au passage les Cyclades, cinglèrent droit sur l'Eubée, où ils détruisirent Erétrie, et débarquèrent en Attique, à Marathon, petite plaine marécageuse adossée au Pentélique. Devant leurs 100000 hommes se tenaient 10 000 Athéniens, tout ce que la ville menacée avait pu réunir de citoyens, de soldats improvisés et même d'esclaves. Platées, en Béotie, avait envoyé 1000 hommes. Ce petit corps était commandé par 10 stratèges qui avaient chacun leur jour : parmi eux, Callimaque, Thémistocle, Aristide, Miltiade, enfin, très jalousé. Par artifice ou par chance, ce fut Miltiade qui livra la bataille. Son centre, affaibli à dessein et par nécessité, plia sous le choc ; ses deux ailes, massées sur des collines et garanties d'un mouvement tournant par des abatlis d'arbres, s'élancèrent avec furie sur la colonne perse victorieuse et la rabattirent vers la plage. Les généraux perses, se rembarquant à la hâte, essayèrent de gagner Munychie et d'emporter Athènes sans défense, où les attendaient les partisans d'Hippias. Mais ils avaient été prévenus par Miltiade, la côte était gardée. Leurs flottes, démoralisées, regagnèrent l'Asie ; 6400 Perses avaient

péri à Marathon, et seulement 192 Grecs, proportions sensiblement égales. Eschyle combattait à Marathon, et son frère, Cynégire, y fut tué ou blessé en montant à l'assaut d'une galère. L'armée lacédémonienne arriva deux jours après l'événement extraordinaire qui assurait à Athènes l'hégémonie de la Grèce.

Marathon fut une petite, bien qu'heureuse bataille. Mais ce fut la première, nous dit Hérodote, où des Grecs osèrent regarder en face ces Mèdes dont le nom seul était un objet de terreur. Athènes était une moyenne cité, et l'Attique un mince district. Mais, en cette année 490, la faible ville et sa banlieue ont sauvé la civilisation occidentale, encore en sa jeunesse, d'une précoce décrépitude.

Miltiade n'était pas, peut-être, un grand homme, ni même un général toujours heureux, puisqu'il ne put enlever l'île de Paros et rentra blessé dans Athènes pour y mourir flétri d'une amende qu'il ne pouvait payer. Cependant, la ville qu'il a illustrée, ingrate pour le vivant, fut juste pour le mort. Elle fit peindre sur les murs du Pœcile Miltiade et son collègue Callimaque au milieu des héros. Parmi les offrandes et les statues votives envoyées à Délos, elle envoya la statue de Miltiade, seul jugé digne de siéger près des dieux immortels. Rien ne manquait à sa gloire, puisque « ses lauriers troublaient le sommeil » de Thémistocle, plus encore que la bonne renommée d'Aristide.

J'ai cité les deux hommes qui, entre Marathon et Salamine, eurent le plus de part au gouvernement d'Athènes, tous deux vaillants et expérimentés, l'un, surtout vertueux, l'autre, supérieurement habile, remuant, avide de pouvoir et de richesse, cherchant son immortalité dans la gloire de sa patrie. Archonte en 493, déjà mûr à Marathon (il avait quarante-cinq ans), Thémistocle se désolait, se rongeait, de voir son éloquence, sa finesse, ses talents, primés par la gloire d'un demi-citoyen, d'un petit roi d'une presqu'île thrace. Miltiade mort, redoutant peu le sage Aristide — encore parvint-il à l'exiler en 483 (ostracisme) — Thémistocle ne permit pas qu'Athènes s'endormît dans son triomphe d'un jour; il obtint que l'argent des mines de Laurion

fût consacré à l'équipement de 100, puis de 200 vaisseaux de guerre; que la rade ouverte de Munychie fût abandonnée pour le port sûr et fermé du Pirée. Il humilia la marine d'Egine, simple îlot qui osait tenir tête à Athènes. Enfin, il s'employa de son mieux à maintenir les alliances, à accroître le prestige et les ressources de son pays. Il sentait et il savait que Darius n'acceptait pas un échec, plus cuisant à l'orgueil royal que menaçant pour la puissance d'un vaste empire.

Une insurrection en Égypte, la mort de Darius (485), les troubles qui suivirent l'avènement de Xerxès, tirèrent seuls en longueur les préparatifs de revanche commencés par Darius. Xerxès, qui ressemblait à son père comme Cambyse à Cyrus, se montra du moins déterminé à en finir avec la Grèce. Il avait rassemblé 1200 navires, deux millions d'hommes. Entre deux corps d'armée de 800000 soldats chacun, il s'avançait, ayant près de lui Ahuramazda, ou Mithra, ou le feu sacré, traîné sur un char d'or par des chevaux blancs. Il fait jeter un pont sur le Bosphore, et assis sur un trône élevé, il regarde défiler sous lui cette immense cohue de guerriers étincelants et de milices barbares et sauvages, dont Hérodote décrit si bien les traits, la stature, les costumes, les armes, peuplades appelées des coins les plus reculés de l'Asie. Il y avait tant d'hommes, de chevaux, de bêtes, que leur soif assécha tous les fleuves de la Thrace. La Thessalie est traversée sans obstacle; mais Léonidas est aux Thermopyles; l'avant-garde spartiate, 300 hommes, après une résistance merveilleuse, est tournée par trahison et massacrée, la Béotie, la Phocide ravagées.

La flotte immense des Perses faisait voile vers l'Eubée, et malgré de nombreux désastres partiels, malgré des combats malheureux dans le golfe Maliaque, elle accomplissait son mouvement parallèle.

Tout à coup, les Péloponésiens apprennent que Xerxès est en Attique; ils ne songent plus qu'à se retrancher dans leur péninsule, derrière l'isthme fortifié à la hâte. Que d'intrigues, que de ruses sans scrupules dut opposer Thémistocle à cette lâcheté, à

cet abandon de la ville qui avait sauvé la Grèce ! « Frappe, mais écoute », dit-il au roi de Sparte Eurybiade, et il lui met dans la main quelques talents d'or. Ce corrupteur de fonctionnaires obtient enfin que les flottes alliées resteront quelques jours dans les parages de Salamine. Cependant, la population d'Athènes est embarquée et répartie entre diverses villes du Péloponèse. Il était temps. Athènes est prise, brûlée, le temple d'Erechthée est abattu. Et Xerxès, toujours sur son trône, assis sur le rivage, regarde les 200 galères de Thémistocle et les alliés que la honte a rendus braves couler et disperser ses innombrables vaisseaux. Il fuit, il s'échappe, il va s'enfermer dans son harem, pleurant ses soldats et ses belles trirèmes (480). Cette fois, ce n'est plus un échec, c'est une catastrophe. Une grosse armée, laissée en Béotie, près de Platées en ruines (300000 Perses et Grecs serviles), trouve maintenant devant elle toute la Grèce libre (100000). Mardonius est battu en rase campagne par les Spartiates, et voit son camp forcé par les Athéniens (479). Le même jour, à Mycale, en Carie, Xanthippe, le père de Périclès, et un des rois de Sparte, remportent sur terre et sur mer une double victoire. Eschyle, enfin, consacre par un drame triomphal, *les Perses*, l'humiliation de l'Asie terrassée.

Le ve siècle appartient à Athènes. La gloire et l'infortune, le génie et les aberrations d'une ville qui comptait à peine vingt mille citoyens, ont tenu dans l'histoire plus de place, ont exercé sur l'esprit humain plus d'influence que toutes les vicissitudes de l'Égypte, de la Chaldée ou de la Perse. Si l'on cherche les causes de cet épanouissement, non pas soudain, mais cependant rapide, on en trouvera beaucoup sans doute, mais qui auraient pu engendrer les mêmes effets en cent autres lieux, et qui procèdent elles-mêmes de circonstances entrevues et insaisissables. Mais qui nous dira combien d'éléments pélasges, cariens, thraces, achéens, ioniens, et dans quelles proportions, se sont amalgamés pour produire, à un moment donné, un peuple si distinct de ses plus proches voisins ? C'est seulement l'invasion dorienne (xie siècle) qui a mis Athènes en lumière. Jusque-là,

malgré son nom de déesse, Athènes, dans le monde achéen, demeurait au second plan, entre les deux Argos qui ont vaincu Priam.

Dès que son territoire, épargné par le flot dorien, est devenu le refuge des Ioniens et des Achéens chassés du Péloponèse et le centre de l'émigration qui va coloniser l'Archipel et la côte d'Asie, elle apparaît à la fois comme la métropole désignée de la Grèce extérieure et comme le foyer de la résistance à la domination de Sparte. Ce n'est pas tout. L'affluence d'habitants nouveaux, en amoindrissant l'autorité traditionnelle des Eupatrides, détermine une évolution graduelle vers un régime égalitaire. La réforme de Solon supprime le privilège de la naissance et, sans étouffer le germe des discordes, des trahisons futures, donne au principe démocratique l'impulsion décisive.

Ainsi, le même fait, l'intrusion dorienne, érige Athènes en champion de la Grèce indépendante contre l'hégémonie spartiate, en protagoniste de la démocratie contre l'aristocratie. Enfin, la constitution populaire, en appelant aux fonctions publiques, militaires et civiles, tous les citoyens, jusqu'au moindre artisan, et peu à peu les nombreux alliés, étrangers, esclaves même, dont l'accession comblait les vides ouverts par la mort et les batailles, délie et affine les esprits, exerce le jugement et la raison, éveille le sens et le goût de l'éloquence, des pensées fortes ou délicates savamment enchaînées. Les talents à l'envi, orateurs dans les assemblées, philosophes dans les gymnases et dans les rues, historiens dans les solennités civiques et religieuses, sollicitaient l'attention d'une foule intelligente. Quant à l'amour du beau plastique, lentement suggéré, il est vrai, par les ébauches de l'art oriental, mais désormais commun à la race entière, où pouvait-il mieux se manifester que dans une ville récemment détruite, où tout était à refaire, et qui, fière de ses ruines, entendait se relever digne de ses victoires, de ses richesses et de sa puissance nouvelle? De là cette éclosion simultanée de tant d'écrivains et d'artistes dont l'œuvre mutilée force encore notre admiration; de là ce concours de génies qui, de

toutes parts, viennent visiter dans Athènes leurs égaux ou leurs maîtres et recommander leurs noms aux auditeurs d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, aux fins appréciateurs de Mnésiclès, d'Iktinos, de Polygnote et de Phidias. Telles furent quelques-unes des causes de la grandeur d'Athènes, et dont les effets ont survécu à sa chute.

Sparte a ses amis, elle en eut même, et trop, parmi les Athéniens; les partisans de cette égoïste cité vantent à bon droit la vaillance de ses soldats et l'habileté de plusieurs de ses généraux, l'énergie indomptable de ce petit clan de proie qui, réduit, dès la fin du v[e] siècle, à sept cents citoyens, prétendait commander au Péloponèse et à l'Hellade entière. Mais ce qu'ils admirent le plus c'est la rudesse de ses mœurs, la barbarie de son régime social, son dédain pour l'art et la politesse de l'esprit, ce qu'on appelle ses vertus. Paradoxe étrange, si l'on considère que la haine, l'oppression, l'impitoyable cruauté et l'inintelligence complète des intérêts helléniques, enfin la vénalité la plus éhontée, ont été les principales vertus de Lacédémone, et que le plus grand triomphe de sa politique, après les victoires de Lysandre et d'Agésilas, sera l'abandon, et par traité solennel, des Grecs d'Asie délivrés par Athènes. Il ne faut pas non plus confondre, ainsi qu'on le fait souvent, la cause de Sparte avec celle des Doriens, c'est faire injure aux Doriens que de chercher à Sparte le type de leur race, que d'opposer au génie large et flottant d'Athènes un génie dorien, âpre, étroit et fort. L'esprit dorien n'était nullement incapable de culture. Corinthe, Corcyre, Syracuse, tant de brillantes colonies doriennes en Italie et en Sicile, se sont montrées les dignes rivales des cités fondées par les Achéens et les Ioniens. Seules, des circonstances particulières, des nécessités urgentes, ont contraint la dorienne Lacédémone à conserver ou à simuler cet archaïsme moral et social qui l'a tenue en arrière de la civilisation hellénique. Laissons maintenant parler les événements.

Athènes, victorieuse, n'existait plus : sa flotte régnait sur l'Egée; ses habitants campaient sur ses ruines. Le premier souci de Thé-

mistocle fut d'en relever l'enceinte et d'en fortifier les abords. Tandis qu'il endormait, par une longue ambassade, la défiance et la jalousie de Sparte, l'Acropole se garnissait de murailles, et les Longs Murs s'avançaient avec une rapidité prodigieuse vers le Pirée, vers Munychie et Phalère, rattachant la ville à ses ports, où les trirèmes se construisaient par vingtaines. Les Spartiates avaient d'abord montré quelque velléité de poursuivre la guerre nationale; ils avaient envoyé en Thrace leur roi Pausanias, celui qui commandait à Platées; mais celui-ci, alléché par les richesses qu'il avait ravies dans le camp et sous la tente de Mardonius, se laissa ouvertement séduire par l'or des Perses. Soit pour pallier cette honte — la Grèce n'y était pas faite encore — soit pour se retirer d'une entreprise où ils n'avaient brillé qu'au second rang, ils abandonnèrent à leur rivale la gloire et le fardeau des représailles. Athènes accepta l'un et l'autre. Ce furent ses généraux qui, délogeant peu à peu les Perses des rivages thraces, lui assurèrent l'exploitation fructueuse des mines d'or du Pangée et de Thasos; ce furent ses galères qui, donnant partout la chasse aux débris de la grande flotte tyrienne, rangèrent de force ou de gré dans son alliance toutes les îles de la mer Egée. Il y eut bien quelques mauvaises volontés, très vigoureusement réprimées, mais presque en tout lieu, la reconnaissance, l'admiration, saluaient l'empire naissant de la libératrice. Les îles et territoires qu'il avait fallu soumettre reçurent des *clérouques* ou colons, citoyens pauvres, dotés par la mère patrie. Partout ailleurs, un serment de fidélité absolue, des subsides annuels, en vaisseaux, en hommes et en argent, consacrèrent, non seulement la suzeraineté d'Athènes, mais ses devoirs de protection. Cette fédération fut l'œuvre d'Aristide, et c'est à lui que fut confié le trésor des alliés, déposé à Délos. Cet honnête homme par excellence, après avoir manié tant de millions, mourut si dénué, que l'État dut pourvoir à ses funérailles et doter sa fille. Ce pauvre glorieux, qu'un moment, à l'instigation de Thémistocle, le peuple s'était lassé d'entendre appeler juste, avait combattu à Marathon, à Salamine, à Platées, en Thrace, dans l'Ar-

chipel; il avait fait à son pays le sacrifice de ses préférences aristocratiques et délivré la démocratie de l'inégalité censitaire. Il lui avait enfin donné plus qu'un empire, son courage, son expérience; plus encore, le renom de sa sagesse, le lustre de sa justice et de sa probité.

Des services plus éclatants encore, et plus décisifs, ne préservèrent pas Thémistocle du discrédit et d'une ingratitude, peut-être injuste. Le sauveur d'Athènes expia dans l'exil ses intrigues et ses richesses; réfugié en Perse, il en fut réduit à se tuer pour ne pas servir contre sa patrie. Cette fin lui vaudra tout au moins l'indulgence de la postérité. Athènes, attendrie, redemanda ses restes et lui éleva un tombeau.

Ces deux grands hommes eurent de dignes successeurs : Cimon et Périclès.

Cimon, fils de Miltiade, avait, moins le don de la parole, semble-t-il, tous les talents de son père et de Thémistocle. Grand général, et heureux, il avait reconquis la Thrace maritime et concouru fortement à la fondation de l'empire athénien. En l'an 470, il avait remporté sur les côtes de Pamphylie, en un seul jour, la double victoire de l'Eurymédon sur une armée perso-carienne et sur une flotte phénicienne. C'était un autre Mycale (470).

Ce triomphe porta au plus haut point l'audace d'Athènes, et la jeta dans quelques aventures fâcheuses, notamment une guerre d'Égypte en faveur d'un patriote rebelle, Inaros, qui après un brillant début aboutit à la perte d'une flotte dans le Delta. Échec douloureux, bien qu'elle n'eût paru qu'à titre d'auxiliaire, mais qui n'arrêta pas d'ailleurs sa fortune ascendante.

La victoire de l'Eurymédon eut un résultat plus immédiat et plus heureux, l'élévation de Cimon aux premières magistratures, dont l'avaient écarté sa vie irrégulière et ses relations avec les aristocrates malveillants. Le peuple n'eut pas à se repentir d'avoir fait appel à ses talents. Pendant huit ou neuf ans, Cimon se consacra tout entier et contribua de sa bourse à la défense et à l'embellissement d'Athènes, continuant les travaux entrepris

par Thémistocle, les enceintes de l'Acropole et des ports, dotant la ville d'un Théséion, temple dorique de Thésée, noble édifice qui existe encore. Il semble avoir pris quelque part aux troubles civils dont furent victimes le grand Eschyle et le réformateur Éphialte. Le poète, accusé d'impiété par le parti sacerdotal et réactionnaire, s'enfuit en Sicile, où il mourut. Éphialte, qui avait voulu limiter le pouvoir de l'Aréopage, fut assassiné. Une revanche du peuple et l'influence croissante de Périclès amenèrent l'exil de Cimon. Il subit avec dignité la sentence de bannissement. Il se retira, mais gardant à sa patrie une fidélité inébranlable. On le vit, dans une bataille douteuse, s'offrir à ses concitoyens et sacrifier ses amis pour le service d'Athènes.

Plus avisé peut-être que Cimon, Périclès s'éloigna de l'aristocratie, où il était né, pour s'attacher uniquement aux institutions démocratiques. Le peuple le paya de son dévouement par une faveur presque constante, qui le maintint au pouvoir pendant plus de trente années, de 461 à 429, jusqu'à sa mort. L'administration de Périclès, il ne faut parler ni de règne, ni de dictature, puisque les diverses magistratures qu'il occupa lui étaient décernées par des élections annuelles et libres, marque le point culminant de la puissance athénienne et de la gloire hellénique. C'est un homme rare, celui qui peut joindre aux suffrages de ses amis l'admiration de ses adversaires, l'universel respect. Tel fut Périclès, loué par le grave Thucydide, que sa politique avait banni. La médisance même, cherchant une injure, ne trouva qu'un hommage : on l'appela *l'Olympien*. La hauteur de son front, qu'il dissimulait parfois sous un casque, fut son seul ridicule. Il n'eut qu'un faible, l'amour passionné de son pays. On a blâmé la rigueur militaire, souvent excessive, qu'il déploya contre [illegible]u-vaises volontés et les révoltes des alliés et des va[illegible]is Athènes pouvait-elle tolérer, à ses portes, l'insolence [illegible] sécession de l'Eubée, son boulevard et son grenier? [illegible] abandonner Naxos, le centre de l'Archi[illegible] la puiss[illegible] aux intrigues, à la trahison des aristo[illegible]actio[illegible] pacte et le subside fédéral constitu[illegible]l lie[illegible]

force de l'empire, la puissance de la métropole, la sécurité des alliés. La Grèce même reconnut la légalité des violences nécessaires, exercées par Périclès en personne ou par les stratèges de la république.

La caisse nationale, transférée de Délos à Athènes et gérée par des magistrats athéniens; la défense concentrée en ses mains; les appels judiciaires portés devant les Héliastes et l'Aréopage : telles furent les conditions et les moyens de la politique de Périclès. Et l'effet de ces mesures fut vraiment prodigieux, surtout lorsque les dernières opérations de Cimon, dans les parages de Chypre, eurent réduit la Perse à l'abandon complet de la mer Égée et du Pont-Euxin (449). Alors tout le commerce de l'Ionie, rendue à la liberté, toutes les céréales et les denrées de la Scythie, les voyageurs, les curieux, affluèrent sur ce petit angle de terre, devenu le centre du monde civilisé, dans cette ville enchantée, où les colonnes, les cariatides aux robes cannelées, les peintures, les statues, les coloris variés des riches entablements doriques s'associaient pour le plaisir des yeux, où la parole grave et simple d'un homme semblable aux immortels versait la sagesse, la prudence et le patriotisme persévérant aux cinq mille têtes légères d'une assemblée souveraine. Corinthe, Sicyone, Argos, rivalisaient avec Athènes de luxe et de beauté, mais elles ne possédaient rien de semblable à Périclès et aux amis de Périclès, Anaxagore le philosophe, Sophocle, dont la longue vie (495-406) embrassait le siècle entier de la bataille de Marathon à la victoire des Arginuses; Euripide, le plus humain des tragiques grecs, Phidias, Ictinus et Polygnote, la trinité de l'art, enfin la plus illustre de ces filles libres que rendait nécessaires la réclusion de la famille antique, Aspasie, amie fidèle et souvent conseillère de Périclès, et qui lui inspira peut-être l'idée de son autel dédié à la Pitié.

Athènes vit encore, en cet âge unique, le grand Démocrite d'Abdère, le pythagoricien Archélaos, Zénon d'Elée, Empédocle d'Agrigente, ce matérialiste mystique qui attribuait le mouvement et la vie au conflit balancé de deux forces contraires,

l'amour et la haine ; Hérodote, le plus large et le plus moderne des anciens historiens ; Hippocrate de Cos, le médecin philosophe qui a découvert l'influence des milieux et des eaux ; le mathématicien Méton, inventeur du cycle de 6000 ans, réformateur du calendrier. De tous ces talents, de tous ces génies, groupés autour de l'Olympien à la figure sereine, à la gravité affable, à la vie intègre et simple, à la réserve pleine de dignité, nous laisserons l'éloge, qui ne pourrait qu'être ici écourté, à la critique littéraire et artiste ; nous ne retiendrons que les amis les plus chers à Périclès, ceux mêmes qui souffrirent de son amitié, qu'il ne put préserver des attaques dirigées contre lui-même par une opposition hypocrite, Anaxagore, Phidias, Aspasie.

La réaction, impuissante contre l'orateur et le politique dont les conseils et les actes répondaient si bien à l'orgueil patriotique et aux goûts raffinés d'Athènes, eut recours aux imputations les plus perfides. Elle accusa d'impiété, non pas celui qui couvrait l'Acropole de temples et de sanctuaires, celui qui élevait aux dieux tant de monuments et de statues, qui solennisait plus de quatre-vingts fêtes religieuses, qui donnait tant de splendeur aux Panathénées et aux mystères d'Eleusis ; mais le philosophe qui proposait une explication rationaliste du monde ; mais le grand artiste qui, sous les formes d'Athénè et de Zeus Olympien, représentait moins des personnages mythiques et traditionnels que des aspects et des symboles variés de la pensée humaine ; mais la femme intelligente qui se plaisait aux conceptions des plus libres esprits de la Grèce.

L'accusation, il faut bien le dire, était fondée, et c'est pour les accusés un titre de gloire. Anaxagore, dont nous discuterons ailleurs la doctrine, tendait à substituer, dans le gouvernement des choses, au caprice des dieux, un principe intellectuel et rationnel, le *Nous*, dont on a fait depuis le Verbe, le Logos et le Dieu-Providence. Il était simplement un métaphysicien qui pensait avoir découvert une haute vérité, mais qui ne réclamait nullement pour cette vérité un culte et des formules d'adoration. Il n'en était donc que plus irréligieux ; car il considérait

certainement, quoique sans les attaquer, la mythologie et le polythéisme comme un amas de fictions plus ou moins ingénieuses et agréables; les dévotions populaires d'Eleusis, les fêtes orgiaques de Dionusos-Zagreus, les mystères d'Adonis et d'Orphée, dont la détestable invasion était encore récente, comme des puérilités plus ou moins respectables. Or, le parti clérical s'inquiétait fort peu du respect; il craignait la lumière. Aristophane pourra déverser impunément le ridicule sur le personnel divin, bafouer Zeus dans *les Oiseaux*, Dionysos dans *les Grenouilles*, et n'en demeurer pas moins le plus orthodoxe et le plus venimeux des réactionnaires encroûtés; et ce n'est pas lui que les dévots poursuivront jamais; ce sera le penseur Euripide, l'honnête ergoteur Socrate. Voilà les gens dangereux, ceux « qui font les malins », ceux qui, grands ou médiocres, pensent ou parlent trop haut. Nul doute que Périclès et ses amis ne fussent de ceux-là, des libertins et des déistes, comme diront, aux XVIIe et XVIIIe siècles, nos gens de robe et de sacristie.

Bref, les coups furent si adroitement portés, que Périclès, en dépit de sa puissance, eut grand'peine à les parer. Anaxagore n'eut que le temps de se dérober par la fuite à une sentence peut-être capitale. Phidias, aisément disculpé de détournements imaginaires, comprit qu'il serait plus en sûreté à Olympie. Pour sauver Aspasie, Périclès dut plaider lui-même sa cause; on dit même qu'il pleura. Peu après, ce fut le plus sûr, il l'épousa.

En dépit de ces avanies, il continuait d'administrer et d'employer utilement les riches finances de la république, de veiller sur la fidélité et la sécurité des îles et villes alliées, n'intervenant qu'avec mesure dans leurs querelles particulières, et surtout évitant avec Sparte, sans jamais baisser pavillon, tout conflit inutile.

Les deux États étaient en paix (433), lorsqu'une guerre éclata entre Corinthe, ville depuis longtemps dorienne, et sa riche colonie, Corcyre, où le parti populaire s'était emparé du gouvernement. La ville mère prétendait y réintégrer les aristocrates bannis. Corcyre implora le secours d'Athènes. Corinthe, une

première fois battue par la flotte égyptienne, se tourna vers Sparte. Ainsi allait commencer la fameuse et déplorable guerre du Péloponèse.

« Qu'est-ce qu'Athènes avait à faire en ce différend d'une métropole avec sa colonie ? disaient les ambassadeurs corinthiens. N'est-ce pas chose de famille ? Corinthe, la première, n'avait-elle pas approuvé la conduite d'Athènes à l'égard de Samos révoltée ? » Sans doute ; mais certaines raisons rendaient inévitable l'entremise d'Athènes, raisons si fortes que Périclès lui-même, tout prudent qu'il fût, ne put les éluder. L'Acarnanie, qui est voisine de Corcyre, et qui commande l'entrée du golfe de Corinthe, était, dans l'Hellade, la seule alliée certaine d'Athènes. Athènes elle-même y avait établi, à Naupacte, les Messéniens bannis du Péloponèse après la troisième guerre de Messénie. Une victoire de Corinthe et de Sparte ne laissait-elle pas sans défense ses alliés et ses protégés ? Puis, que dirait-on d'Athènes, capitale de la démocratie, si elle permettait qu'on exterminât, à Corcyre, les partisans du gouvernement populaire, d'Athènes souveraine des mers, si elle abandonnait à ses rivaux la mer Ionienne ? Ne risquait-elle pas d'affaiblir son prestige aux yeux de ses sujets de la mer Égée ? Il s'agissait là d'intérêts vitaux.

On essaya d'abord de demi-mesures. Athènes déclara qu'elle n'entendait pas entrer dans la querelle d'une métropole avec sa colonie ; mais qu'au cas où les escadres péloponésiennes combinées tenteraient une descente à Corcyre ou en Acarnanie, sa flotte leur barrerait, pacifiquement, le passage. Et c'est ce qui eut lieu. Les Corcyréens, battus, purent rentrer chez eux à l'abri des vaisseaux athéniens, et les gens du Péloponèse durent faire retraite sans avoir osé rompre les lignes de la flotte neutre. L'orgueil de Sparte en souffrit. Ses remontrances ne furent pa[illegible] écoutées et la guerre éclata.

Tout le Péloponèse, moins Argos, et, dans l'Hellade, la tr[illegible] tresse Béotie, se levèrent contre Athènes. En arrière, la Per[illegible] humiliée, prodigua sous main, puis ouvert[illegible] ses subsi[illegible] aux confédérés. Mégare, gardienne de l'isth[illegible]ne enne[illegible]

de sa puissante voisine, livra le paysage aux armées de Lacédémone, et l'Attique, sans défense, fut envahie et ravagée.

Périclès avait prévu ces maux. Les habitants des campagnes avaient pu se réfugier à temps dans le camp retranché que formaient la ville et les ports. Les flottes, maîtresses de la mer, donnaient la chasse aux escadres ennemies et rendaient avec usure aux rivages péloponésiens les dévastations dont l'Attique avait à souffrir. Une petite et vaillante armée, avec des chances diverses, luttait du côté de la Béotie. Une défaite, à Chéronée, n'était pas pour abattre les courages. « L'année a perdu son printemps! » s'écria Périclès dans la courte oraison funèbre qu'il adressa aux jeunes gens morts pour la patrie, mais comme s'il eût voulu dire : « Autre année, printemps nouveau et plus heureux! » Il se trompait, cette fois. Une épreuve plus cruelle allait plonger l'Attique dans le deuil. La peste, la terrible peste que Lucrèce a dépeinte, enleva par milliers les hoplites, les guerriers citoyens. Le peuple, affolé, destitua Périclès, le frappa de condamnations et d'amendes, puis lui rendit par acclamation le pouvoir qu'il savait seul exercer. Inébranlable dans le désastre public et privé — le fléau lui avait pris deux fils — Périclès continuait à diriger la défense et l'attaque sur terre et sur mer, lorsque la peste, en se retirant, le frappa du coup mortel.

Mais il sembla qu'il eût laissé son âme forte à son pays. La démagogie, si décriée, si calomniée par Aristophane, sut maintenir les libres institutions qu'Athènes s'était données. Elle rendit vains les complots des partisans de la paix à tout prix, des aristocrates complices de l'ennemi; elle releva les courages de la foule appauvrie, soulagea les misères par l'institution du triobole, qui donnait au moins du pain aux membres de l'assemblée publique. Son chef, le corroyeur Cléon, que je n'entends point comparer à un Périclès, se montra du moins patriote, général heureux à Sphactérie, brave soldat à Potidée, où il mourut en combattant Brasidas, le meilleur général de Sparte. Au dehors, un habile capitaine, Démosthènes, ne se lassait pas de déconcer-
par des surprises hardies, Lacédémone réduite à moins de

700 citoyens. Il ravageait les côtes, emportait les villes, mettait garnison à Cythère, entrait dans Gythion, le port de Sparte, assiégeait Pylos et enfermait dans l'îlot de Sphactérie quelques centaines de Spartiates, dont la bravoure dut capituler devant la faim. Dix ans la lutte se prolongea avec un acharnement inouï, une extraordinaire cruauté. Sparte armait les Hilotes et les massacrait après la victoire ou la défaite. Athènes exterminait les Mityléniens révoltés.

Enfin, vers 420, une trêve permit aux deux partis de respirer, de se refaire. Sparte était vraiment épuisée d'hommes libres et de ressources. Elle ne laissa pas de guerroyer pour son compte, obscurément, avec ses voisins et ses alliés. Athènes, en somme moins éprouvée, en admettant des métèques et des étrangers au droit de cité, combla les vides faits par la peste et la guerre; elle reprit sa vie active, littéraire, artistique, commerciale. Au bout de quatre ou cinq ans, elle paraissait aussi puissante, aussi florissante qu'après l'affaire de Corcyre. C'est alors qu'elle eût eu besoin d'un sage Périclès; elle eut un indécis, Nicias, et un fou, Alcibiade.

Ce brillant jeune homme, neveu de Périclès, frotté de philosophie, plein de talent, de bravoure, que Socrate avait sauvé à la bataille de Délion, n'avait qu'un souci, faire parler de lui. C'est lui qui, le premier, fit couper la queue de son chien. Il s'avisa, pour braver la superstition populaire, de mutiler les Hermès. Et quel jour (quelle nuit) choisit-il pour ce tour d'écolier? la veille de son départ pour une expédition insensée, qu'il avait conseillée et qu'il commandait. En face de Sparte, toujours au guet, il avait persuadé au peuple athénien de consacrer toutes les forces disponibles à la conquête, inutile et absurde, de la Sicile. Une victoire, d'ailleurs très probable, pouvait lui assurer la dictature. Mais il comptait sans les Hermès. Cette ridicule équipée le fit rappeler, bannir. La colère le fit traître.

Il court à Sparte, la décide à secourir Syracuse. Ses collègues Nicias et Démosthènes, prévenus par un habile gén
pos, perdent l'occasion et la vie. Flotte, armée, t

désastre est total, irréparable ; et cependant Athènes ne désespère pas, crée des ressources nouvelles, trouve un merveilleux amiral, Conon (413), qui, avec des flottes perses, court les mers et retient tous les alliés dans le devoir. Alcibiade, las de sa trahison, noue des intrigues avec Tissapherne, un satrape de l'Asie Mineure, entraîne, à Samos, une armée athénienne, remporte, dans l'Hellespont, deux victoires navales (411), triomphe à Cyzique (410), sur terre et sur mer, prend Byzance, rentre à Athènes idole et, la même année, en ressort exilé, pour aller mourir, en Asie, de la main des Perses (407). C'est que, de ce côté, le vent a tourné : Tissapherne favorisait Athènes; un ambitieux, le jeune Cyrus, s'est allié à Sparte et donne au général lacédémonien Lysandre un appui sans réserve. Athènes possédait encore dans l'Hellespont une flotte considérable. Lysandre l'épie, surprend les vaisseaux dont les équipages étaient à terre et remporte, malgré les efforts de Conon qui s'échappe avec huit galères, une victoire aisée et complète. *Ægos-Potamos,* tel est le nom de ce brigandage (405). Athènes, désormais sans défense, est prise d'assaut, démantelée, occupée par une garnison ennemie, livrée en proie à l'odieuse oligarchie des *trente tyrans,* qui se montra vingt fois plus cruelle, plus inique, que la populace en ses pires fureurs (404).

Athènes, pourtant, n'est pas morte, bien qu'affaiblie et blessée pour toujours. Au bout de quelques mois, un heureux coup de main d'un exilé, Thrasybule, lui rend son indépendance et sa constitution populaire.

Mais la suprématie était passée à Lacédémone. Elle en usa mal et la perdit vite, en moins de vingt ans (387). Elle ne fit rien, dit Duruy, pour l'art, pour la pensée, encore moins pour la science. Ses chefs, pour la plupart, ne montrèrent qu'une rapacité brutale, une perfidie sans égale. Agésilas, presque seul, échappe à ce jugement sommaire. La Perse avait renoncé à vaincre les Grecs, mais non à les corrompre et à s'en servir. Dix mille mercenaires grecs formèrent le noyau d'une armée qui devait détrôner un Artaxerce II au profit du jeune Cyrus ;

et ils auraient vaincu, si le prétendant n'eût péri de la main de son frère. C'est alors que, de Cunaxa en Babylonie, par les montagnes de l'Arménie et du Pont, sous la conduite de l'Athénien Xénophon et du Spartiate Cléarque, ces dix mille aventuriers exécutèrent une merveilleuse retraite, qui révéla l'inconsistance de la monarchie persique (401). Agésilas, précurseur d'Alexandre, s'élança sur l'Asie Mineure, battit les satrapes, secourut l'Égypte encore une fois révoltée. Il allait frapper les coups décisifs, quand une coalition de Corinthe, Argos, Thèbes, Athènes, le rappela en Europe. C'était l'or du grand roi, « trente mille archers », disait le roi de Sparte, qui opérait cette diversion, efficace : car, si Agésilas réussit à battre les confédérés à Coronée, Conon, à la tête d'une flotte phénicienne, reconquiert l'Archipel et vient relever les murs d'Athènes.

Alors, Sparte, pour se venger plus à l'aise (387), abandonne à la Perse, par un traité solennel, les Grecs d'Ionie. Et toute la gloire dorienne aboutit à cette honteuse dérision : la Perse, tant de fois vaincue, la Perse, en décomposition, prend le rôle d'arbitre et de Mentor; elle traite les Grecs en enfants querelleurs, donne aux uns la liberté, dit à ceux-ci : vous obéirez à Athènes, vous, à Lacédémone; à d'autres : je vous garde pour vous rendre sages. Cimon dictait la paix, au nom d'Athènes. Au nom de Sparte, Antalkidas la subit.

Les loisirs que Sparte s'était faits, elle les remplit d'infamies et de violences ineptes, détruisant un jour, sans motif, Mantinée, ailleurs Olynthe, qui n'en pouvait mais, s'amusant à surprendre et à garder la citadelle de Thèbes, alors son alliée (382). La sottise, cette fois, fut payée cher. La Béotie, jusque-là peu riche en héros, du moins historiques, en produisit deux, Pélopidas, Epaminondas. L'un délivra Thèbes, l'autre confédéra toutes les villes béotiennes, battit les Spartiates à Leuctres (371), les poursuivit à travers le Péloponèse jusqu'à l'Eurotas même, et, à leur porte, fonda Mégalopolis et Messène pour servir de centre et de refuge aux mécontents (369).

Athènes ne devait rien à Thèbes. Elle eut tort, cependant

d'intervenir, avec Corinthe et d'autres, en faveur de Sparte ; et elle s'en fût repentie, si Epaminondas ne fût pas mort, vainqueur, à Mantinée (362).

Ces événements ont précédé de peu l'interventiou, tout à fait inattendue, de la Macédoine. Rarement pays et État avaient paru moins destinés à la puissance et à la gloire. Séparée de la Thessalie par l'Olympe, du Danube par les Balkans, de la Thrace par le fleuve Strymon et le mont Pangée, exclue de la Chalcidique par des colonies athéniennes, confinée au golfe où tombent les fleuves Axios et Haliakmon, s'étendant à gauche, à droite, où elle pouvait, tantôt vassale de la Perse, tantôt tributaire de petits rois thraces ou illyriens, la Macédoine s'était, il est vrai, plus d'une fois immiscée dans les affaires de la Grèce. Un Alexandre, qui avait donné à Xerxès le pain et l'eau, n'en était pas moins venu avertir les Platéens des mouvements de Mardonius. D'autres, Amyntas, Perdiccas, Pausanias, Archélaos, avaient louvoyé entre Sparte et Athènes, obtenu parfois des secours, suscité çà et là des difficultés. Ces rois, comme leurs peuples, étaient des Grecs, superposés à des Pélasges et à des Thraces; Grecs attardés, comme les Doriens, et, comme ceux-ci, Héraclides ; il est même probable que la légende d'Héraklès est originaire de Macédoine. Leur dialecte, si l'on en juge par les noms propres en *as*, par le respect d'Alexandre pour la mémoire de Pindare, était apparenté au dorien. La culture hellénique avait pénétré jusqu'à eux : le dernier Archélaos avait volontiers accueilli Euripide fugitif. Mais ce vernis grec, dû sans doute au voisinage des colonies athéniennes, dissimulait à peine une barbarie à la fois brutale et vicieuse.

Or, il arriva que Pélopidas, le vaillant Béotien, appelé au secours d'un roi de Macédoine, ramena comme otage à Thèbes un jeune prince intelligent, ambitieux, qu'Epaminondas se plut à instruire. Échappé après la mort de son maître, ce prince, Philippe (459), s'empressa de mettre à profit les leçons qu'il n'avait pas oubliées. Oncle d'un roi enfant, il usurpa aisément le trône, battit ses compétiteurs et, pour se faire la main, essaya la pha-

lange, une invention d'Epaminondas, contre les bandes irrégulières des Illyriens et des Thraces. En peu d'années, par ses armes et par son mariage avec Olympias, princesse molosse, épirote, il se trouva maître d'un royaume assez considérable. Les mines d'or et les forêts du mont Pangée, qu'il s'appropria, le mirent à même de tenter quelque grande aventure.

Les colonies d'Athènes lui fermaient, sur plusieurs points, l'accès des côtes; quelques-unes, Olynthe, Amphipolis, Byzance, étaient des républiques puissantes et florissantes; libres, mais précieuses alliées de leur métropole. Pour ne pas éveiller trop tôt la méfiance d'Athènes, Philippe fait cadeau à Olynthe de Potidée, ancienne colonie que la Macédoine s'était annexée après la guerre du Péloponèse; puis il fond sur Amphipolis, s'en empare et tente de surprendre Byzance. Cette fois Athènes était sur ses gardes; elle réussit à sauver cette clef du Bosphore.

Philippe change alors de tactique. La Thessalie était opprimée par les tyrans de Phères; il l'en délivre. Les Phocidiens, pour avoir labouré un champ consacré à Apollon, venaient d'être excommuniés par les Amphictyons de Delphes. Philippe se présente comme protecteur de la religion (quoi de plus habile?), écrase l'armée phocidienne; il a, dès lors, des partisans dans l'Hellade entière, même dans Athènes. Cependant, Athènes l'arrête encore aux Thermopyles (452).

La noble cité était toujours le centre des lettres et des arts. Ses grands poètes n'étaient plus; mais elle pouvait s'enorgueillir de ses philosophes, dont les théories sont encore aujourd'hui le fond de notre enseignement. L'école de ce Socrate, que nous honorerons toujours pour avoir sacrifié sa vie à la dignité de la pensée, y était représentée par les disciples variés du brillant Platon, par l'universel Aristote, par l'ascétisme de Zénon et le cynisme de Dyogène, ces fâcheux qu'évitait volontiers la sérénité d'Epicure. Thucydide avait achevé son histoire. L'art oratoire florissait au barreau avec les Lysias et les Isocrate; la grande éloquence à la tribune avec Eschine et Démosthène. Athènes possédait même un bon général, Phocion, qui avait défendu la Thrace

et l'Eubée. Enfin, sa langue, le dialecte attique, était devenue l'idiome littéraire de la race entière.

Démosthène fut un grand citoyen. Il fit pour sa patrie tout ce que la parole pouvait faire. Mais contre la phalange, il fallait autre chose que la furie des *Philippiques* et des *Olynthiennes*. Olynthe tomba (348). L'Eubée, l'Attique même, furent envahies. Les Macédoniens commirent l'inutile sauvagerie de renverser les trophées de Marathon et de Salamine.

En dépit d'une trêve négociée par Démosthène au risque de sa vie, Philippe, sous prétexte d'une seconde guerre sacrée, franchit les Thermopyles, accable les Phocidiens, et s'adjuge la voix que ce malheureux peuple possédait encore dans le conseil amphictyonique (346). Membre, désormais, et maître du corps hellénique, il attend que les réactions lui créent des partisans dans toutes les villes de la Grèce ; il retourne guerroyer vers le Danube et assiéger les dernières colonies de l'Hellespont, que Phocion réussit encore à sauver. Cependant, ses agents salariés travaillaient pour lui, dans Athènes même. Le traître Eschine parvenait à lui faire décerner la direction d'une nouvelle guerre sacrée contre les Locriens. Pour un suprême effort, Démosthène réunit Thèbes et Athènes. Mais l'heure sombre est venue. Athènes et la liberté succombent noblement à Chéronée (338). Et, par une ambitieuse ironie, Philippe se fait proclamer par les Amphictyons généralissime des Grecs contre les Perses.

De Marathon à Chéronée, la Grèce a vécu : victorieuse et glorieuse par Athènes et la démocratie ; troublée, humiliée devant la Perse, livrée à la Macédoine par Lacédémone et par la réaction cléricale. Elle traîne désormais une existence précaire, une longue agonie. Et c'est un barbare hellénisé, qui, héritier des Thémistocle, des Cimon, des Agésilas, va répandre sur l'Orient, porter jusque dans l'Inde, cette gloire antique confisquée par Philippe, ce grand nom qu'il usurpe, ce flambeau dont la pourriture d'Asie va empoisonner la lumière.

VII

ALEXANDRE LE GRAND.

Développement presque subit de la puissance macédonienne. — Philippe et Alexandre sont des barbares vicieux frottés d'hellénisme. — Epuisement des Achéménides et dislocation de l'empire perse. — Education, adolescence d'Alexandre ; ses tares ataviques et ses qualités personnelles. — Roi à vingt ans, il réprime avec rapidité et succès les incursions des Triballes et la révolte de l'Hellade. — Il débarque en Troade et visite le tombeau d'Achille. — Insuffisance de Darius Codoman. — Petite et décisive bataille du Granique. — Alexandre soumet et délivre l'Ionie. — Il se montre dans les régions centrales de l'Asie Mineure, tranche le nœud gordien et gagne au sud les défilés qui mènent en Syrie. — Accès de fièvre après un bain dans le Cydnus. — Victoire d'Issos. — Conquête de la Syrie, de la Phénicie. — Héroïsme et ruine de Tyr. — Occupation triomphale de l'Egypte ; fondation d'Alexandrie. — Refusant la paix et le partage de l'Asie, Alexandre joint Darius à Arbèles sur la rive nord-est du Tigre. — Prise de Babylone, de Suse, de Persépolis. — Poursuite de Darius vers la Bactriane, la Sogdiane. — Temps perdu en victoires stériles entre la Caspienne et l'Hindou-Kouch. — Orgies : meurtre de Clitos. — Supplice de Callisthène. — Disgrâce de Parménion et de Philotas. — Guerre de l'Inde ; conquête du Pendjab. — Murmures de l'armée macédonienne. — Départ de Néarque par l'Indus et l'Océan, d'Alexandre par la Gédrosie et la Caramanie ; souffrances de l'armée. — Réjouissances à Suse. — Alexandre joue au Persan, s'entoure de trente mille pages, épouse plusieurs femmes et filles de Darius. — Mécontentement de l'armée, réconciliation. — Projets et activité d'Alexandre. — Surpris à Babylone par une fièvre paludéenne, il meurt sans avoir réglé son héritage. — Démembrement, rivalités, guerres acharnées de ses généraux. — Servitude de la Grèce. — Déplorables conséquences de l'entreprise d'Alexandre. — Intrusion des fanatismes et des énervements orientaux dans l'esprit hellénique. — La Grèce, l'Asie, brisées, humiliées, sont prêtes au joug romain.

Le développement soudain de la puissance macédonienne, l'étrange fortune d'Alexandre, l'universelle dislocation qui suivit le passage fulgurant de ce météore inattendu, or[illegible] quoi déconcerter les partisans de l'ordre dans l'hist[illegible] tion rationnelle et sage des choses humaines. [illegible] peine moindre pour les esprits plus ouverts q[illegible] constatent dans l'évolution un enchaînemen[illegible]

régulier et fatal, de causes et d'effets, effets devenus causes à leur tour, et qui vont s'engrenant, s'impliquant et s'expliquant les uns les autres. Ici, les conséquences seraient hors de proportion avec les antécédents, si l'on ne tenait compte de certains facteurs, trop exaltés par les inventeurs du *heroworship*, du « culte des héros », mais trop négligés, trop subordonnés, par les doctrinaires du *milieu* incoercible et infaillible. Ces facteurs, ce sont les individus. Ils n'échappent pas, sans doute, à la loi générale du déterminisme; pas plus que la bombe, longtemps enfouie dans la terre, et dont un choc fortuit provoque l'explosion; pas plus que l'eau, goutte à goutte accumulée dans une poche sans issue, et dont la vapeur fait éclater une montagne en laves, en cendres, en pluies de pierres dévastatrices. Il va sans dire que le passé leur a frayé la voie, que les circonstances les aident, les poussent, les arrêtent aussi et les écrasent. Mais, parmi les circonstances, il faut compter leur personne physique et morale, leur caractère, leur tempérament, leurs vices et leurs vertus, toutes choses dont les origines, nullement inconnaissables, demeurent inconnues parce qu'elles se dérobent à l'analyse. En fait, ils paraissent, et l'histoire oscille, s'ébranle, recule, se précipite en progrès rapide, ou s'écarte en déviations incalculables, sans qu'on puisse dire en quoi l'existence de pareils hommes a pu être nécessaire, ou seulement utile. Voilà pourquoi l'histoire est une suite d'à-coups et de soubresauts, pourquoi elle n'admet pas ces règles fixes d'une logique abstraite, ou ces lois invariables de la nature. Œuvre des individus autant que des masses, elle participe de la vie humaine par son incertitude et sa mobilité.

Combien petites parfois sont les causes prochaines des grands événements! Un otage, retenu à Thèbes pendant peu d'années, a vu de près l'épuisement d'Athènes et de Sparte, l'incurable particularisme des cités grecques; il se dit qu'il serait piquant de prendre à la Grèce son nom et son prestige. Ce même otage recueille, dans ses entretiens avec Epaminondas, l'idée d'une nation tactique à la fois souple et résistante, la phalange,

sorte de bataillon carré en marche. Il a désormais un but et une arme. Mais que d'obstacles entre son rêve et lui ! Prince cadet d'une branche cadette, il lui faut tenir loin du trône le fils mineur d'un frère assassiné. Bien plus, d'un royaume vague, limité aux bassins de deux petits fleuves, sans cesse menacé, humilié, soit par des vassaux immédiats : Orestes, Lyncestes, Pélagons, Bisaltes, soit par des voisins barbares : Thraces, Péoniens, Triballes, Illyriens; de cette obscure Macédoine, il lui faut faire un État solide, d'une étendue suffisante, bien pourvu d'or pour payer des dévouements, de bois pour construire des flottes. Il lui faut s'insinuer en Grèce entre les deux partis qui minent toutes les villes, entre les aristocraties et les démocraties, et pour concilier les réactions locales, se présenter en soutien de la religion, en vengeur des temples détroussés par de hardis patriotes. Tout cela, Philippe, en vingt ans (357-336), l'a accompli, avec une très grande habileté, mais aussi avec une chance aussi constante qu'improbable. Très avisé, très ambitieux, très brave et très persévérant, Philippe n'en est pas moins un demi-barbare, non pas un primitif, comme les vieux Achéens, mais un vicieux, un corrompu, qui va se faire assassiner dans une orgie. C'est un de ces hommes d'énergie et de talent comme le monde en a tant vu, qui, non contents d'être totalement inutiles à l'humanité, la détournent de son chemin.

En se faisant proclamer généralissime des Grecs contre les Perses, Philippe spéculait très judicieusement, et sur un vieux ressentiment national aigri par le remords de compromissions honteuses et d'humiliantes vénalités, et sur l'éclat prodigieux d'un succès probable, sur la fragilité évidente d'un empire incohérent et fatigué.

Rien de plus certain que la ruine prochaine des Achéménides. Quelle famille eût résisté à la vie, aux mœurs, aux querelles de harem, à ces meurtres qui se renouvelaient à chaque avènement ? Le seul roi énergique de la race depuis Darius Ier, le bâtard, Darios Ochos ou Nothos, ne s'était-il pas élevé sur les cadavres de ses cent dix-huit frères ? Quelle dynastie pour-

longtemps survivre à de telles saignées ? La monarchie persique était condamnée. Déjà l'Asie Mineure tout entière n'était plus qu'une juxtaposition variable de satrapies révoltées, de provinces laissées à elles-mêmes et de principautés indépendantes. Nul doute même que, par ses *condottieri* soldés, par ses généraux, ses intrigants adroits, ses artistes, ses négociants, la Grèce, à son détriment hélas! n'étendît bientôt son influence, sa langue et sa culture, depuis la côte de l'Égée jusqu'à la Mésopotamie.

Mais autre chose est une infiltration progressive, autre chose une conquête soudaine et violente. L'une se concilie avec la libération et le renouvellement des peuples; l'autre achève leur asservissement et complète leur ruine. L'entreprise annoncée par Philippe, exécutée par Alexandre, aussi désastreuse pour les vainqueurs que pour les vaincus, va éteindre en Asie le peu de vitalité qui pouvait y couver encore et, en Europe, précipiter la décadence de la Grèce.

Lorsque Philippe mourut, Alexandre n'avait pas vingt ans. Mais ce n'était pas, il faut le dire, un jeune homme ordinaire. A seize ans, chargé de la régence pendant une expédition de son père, il avait, en personne, vaillamment repoussé une incursion illyrienne; à dix-huit, il avait décidé, par une fougueuse attaque, le succès de Chéronée. Instruit aux armes par les Parménion et les Perdiccas, il avait reçu d'Aristote toutes les notions, tous les goûts littéraires et artistes qui pouvaient orner l'esprit d'un Hellène accompli. Il savait par cœur l'*Iliade* et enviait la gloire d'Achille. Cette admiration pour les héros des vieux âges est un précieux indice de sa nature intime. Les raffinements de la culture, la science militaire, l'habileté politique, recouvrent chez lui un fonds barbare, un emportement de courage et de fureur aveugle, de frénésie et de cruauté, que surexcitent le danger, le soupçon ou l'ivresse; une âme archaïque sous des dehors civilisés. Et le contraste entre ces deux natures mal soudées apparaît dans toutes ses actions.

Il s'en fallait que la domination macédonienne, si nouvelle, formât un tout homogène et solide. Minée à l'intérieur par des

haines de famille, menacée du dehors par des hordes à peine soumises, elle faillit se dissoudre quand la forte main du fondateur cessa d'en comprimer le faisceau, d'en serrer les liens. Mais la main d'Alexandre, plus lourde encore, s'abattit sur les intrigues de palais, sur les révoltes de la Thrace et de l'Illyrie, sur les agitations de la Grèce. Laissant à sa mère, Olympias, le soin de le débarrasser, par le meurtre et le poison, des frères, demi-frères et oncles gênants, il court de l'Hellespont à l'Adriatique, et de l'Hellade au Danube. Ici il effraye, là il écrase. Victorieux des Triballes avec le concours des Gaulois, ou mieux des Celtes orientaux, il jette un pont sur le Danube, passe le fleuve, et montre sa terrible phalange aux bandes confuses des Gètes, des Scythes, des futurs Germains et Slaves; en treize jours, il tombe sur Thèbes insurgée, la prend et la rase, n'épargnant que la maison de Pindare, tue six mille hommes, en vend trente mille. Il ménage cependant Athènes, où professe Aristote; et vient à Corinthe se faire confirmer le titre de généralissime des Grecs.

Dès 334, deux ans après la mort de Philippe, ses préparatifs sont terminés, sa petite mais solide armée, phalange et cavalerie nationales, corps auxiliaires, appareils de siège — environ quarante mille hommes — est massée à Sestos. Il confie à Antipatros la Macédoine et la Grèce pacifiées. L'Hellespont est franchi sans obstacle, et l'épopée commence par les visites fameuses aux tombeaux d'Achille et de Patrocle, par les sacrifices expiatoires à Priam et autres victimes de Néoptolème, ancêtre légendaire des rois d'Epire et de Macédoine.

La Perse, sous un troisième Darius, Kodomannos, parent éloigné des derniers Achéménides, conservait, du moins en apparence, toutes ses possessions, de l'Ionie à l'Indus, de la Bactriane à l'océan Indien, du Caucase à la première cataracte du Nil. Elle regorgeait de richesses et de soldats, comme au temps de Xerxès. Ses flottes étaient considérables, et bien commandées par un amiral grec du nom de Memnon. Mais il n'y avait plus d'âme en cet énorme corps et, dans la tête, dans le pouvoir central, ni décision, ni prévision, ni persévérance

avait proposé d'intercepter l'Hellespont et la Propontide. C'était, de toute évidence, la première chose à faire, à essayer du moins. On pouvait aussi jeter des armées en Grèce, en Thessalie, en Macédoine — un vrai Darius, même un Artaxercès, n'y aurait pas manqué — établir plusieurs lignes de défense en Lydie, en Phrygie, en Cappadoce. Kodomannos se borna à envoyer sur le petit fleuve Granique, au nord de la Troade, une seule et insuffisante armée. Dans ces conditions, nous l'avons trop vu, un premier échec, un premier succès, décident de tout le reste. La bataille du Granique, si modeste en ses proportions, est donc un de ces points critiques, un de ces tournants où la fortune hésite, où l'histoire change de route. Elle a tous les droits du monde à une description sommaire.

Les dispositions des deux armées ne font pas grand honneur à la stratégie antique. L'infanterie des Perses (100 000 hommes), rangée sur une éminence, attend que la cavalerie (10 ou 20 000), déployée au bord du fleuve, ait été rompue par l'avant-garde ennemie pour se mettre en mouvement. Il est trop tard ; la phalange, forte de douze mille hommes, entre comme un coin dans la masse épaisse, que la cavalerie macédonienne, victorieuse, harcèle sur les flancs. « La déroute, dit Arrien, fut rapide et complète. » La conduite d'Alexandre, en cette journée, fut d'un paladin plus que d'un général ; et cependant, on ne saurait dire que sa fougue extraordinaire n'ait pas été la cause principale de la victoire. En passant le fleuve, des premiers, à la tête de sa garde, de ses *hétaïroi*, il exaltait l'enthousiasme des siens ; en se ruant à coups de lance et de pique sur le gros de la cavalerie perse, il stupéfiait l'ennemi ; il courut des risques sérieux, reçut un violent coup de sabre sur la tête et ne fut sauvé d'un coup d'épée que par Clitos, qui trancha le bras du meurtrier ; mais il eut la chance de blesser et d'abattre à ses pieds Mithridate, gendre de Darius. En somme, l'action avait coûté peu de sang : 25 *hétaïroi*, auxquels Lysippe éleva des statues d'airain, 60 cavaliers, 30 hommes de pied, en tout 115, telle fut la perte des vainqueurs. Il est vrai qu'ils eurent un certain nombre de

blessés, qu'Alexandre (il savait son métier de roi) eut soin de visiter et de consoler par des paroles et des présents. Les Perses, évidemment, ne s'en tirèrent pas à si bon compte ; 2000 environ furent pris et vendus, et Alexandre put envoyer à la seule Athènes trois cents trophées, avec cette inscription curieuse : « Sur les Barbares d'Asie, Alexandre et les Grecs, *à l'exception des Lacédémoniens.* » Mais ce fut une dispersion bien plus qu'un massacre. Nul pourtant ne paraît avoir songé à réunir les débris d'une armée qui eût encore été supérieure en nombre à celle des Grecs.

Alexandre put, en toute sécurité, redescendre la côte d'Ionie, visiter Sardes, Éphèse, faire occuper Magnésie et Tralles, rétablissant volontiers les vieilles libertés locales et rompant tout lien entre l'administration des satrapies et la Grèce asiatique. Milet, Halicarnasse (où s'était réfugié un banni athénien, Ephialtès), opposèrent seules quelque résistance. Arrivé en Lycie, le conquérant remonta droit au nord, afin de montrer ses armes dans le centre de la péninsule, en Pisidie, en Phrygie, en Cappadoce. Sur son chemin se trouvaient le tombeau de Midas et le vieux sanctuaire de Gordion, célèbre par le nœud indissoluble qu'il trancha, plus ou moins spirituellement, d'un coup de sabre. Ce nœud était un souvenir des temps naïfs où Ulysse fermait ses portes avec une courroie. D'Ancyre, il remonta l'Halys jusqu'à Mazaca; puis, longeant le massif du Taurus, il gagna la Cilicie, après avoir décrit dans l'intérieur des terres une sorte de pentagone. Nulle part, il n'avait rencontré l'ennemi. L'Asie Mineure était abandonnée.

C'est à Tarse, en Cilicie, que se place le fameux épisode du Cydnus, le premier accès de ces fièvres auxquelles Alexandre devait succomber et par où s'échappait, par moment, la flamme intérieure que l'ambition, le vin, la tension de l'esprit et du corps allumaient dans ses veines. Un breuvage le sauva (sans quinine pourtant), à moins que la jeunesse et le repos n'aient opéré sa guérison. Il est facile de se figurer l'angoisse des généraux et des soldats, les transports qui accueillirent sa rapide

convalescence. On avait déjà tenté de l'empoisonner; Parménion lui écrivait que son médecin était vendu aux Perses. Alexandre eut confiance et but la potion. Les belles phrases qu'on a faites sur sa grandeur d'âme semblent légèrement ridicules.

Darius, cependant, s'était résolu à défendre la Syrie; et rien n'était plus facile avec les cinq ou six cent mille hommes dont il disposait. Il n'avait qu'à fermer solidement trois cols étroits ouverts dans la chaîne de l'Amanus et, avant tout, le défilé des *Pyles* ou *Portes syriennes*, entre le golfe d'Issos et l'embouchure de l'Oronte. Mais, lassé d'attendre, vaniteux et brave, il voulut marcher au-devant de son rival. Les deux rois se croisèrent dans les montagnes, le Macédonien longeant la mer au sud, le Perse, au nord, se dirigeant vers Issos; si bien que les positions se trouvèrent renversées. Alexandre fit volte-face et combattit le dos à la Syrie; Darius, le dos à la Grèce. Ces changements de front ne sont guère favorables à des armées trop nombreuses en des espaces trop étroits. De ses multitudes, Darius ne put utiliser qu'environ cent mille hommes bien armés, dont trente mille mercenaires grecs, placés au centre, derrière le petit fleuve Pinaros; sa droite bordait la mer; sa gauche avait passé l'eau et dessinait un mouvement tournant. Alexandre y para, faisant déborder, par sa droite, la gauche ennemie; lui-même, au centre, en avant de sa phalange, traversa le fleuve à toute bride pour éviter les flèches. Il y eut là un véritable combat. Cent vingt Macédoniens de distinction y périrent, et, parmi eux, un Ptolémée, fils de Séleucus. Les mercenaires grecs entamèrent la redoutable phalange. Mais la droite d'Alexandre, ayant rabattu et enfoncé la gauche perse, vint prendre en flanc les mercenaires et en fit un horrible carnage. La journée était perdue pour Darius; de toutes parts, sa cohue s'éparpilla dans les montagnes, écrasée sous les pieds des chevaux; des ravins furent comblés par les cadavres. Darius, laissant aux mains du vainqueur bouclier, robe de pourpre, char royal, s'enfuit à cheval par des gorges inaccessibles. Son camp, sa mère, sa sœur, son fils enfant, sa femme et deux de ses filles, trois mille talents,

cent mille morts, tel fut le butin d'Alexandre. A celui-ci, la victoire avait coûté trois cents hommes et une blessure à la cuisse. Tandis qu'Alexandre consolait avec courtoisie la famille de Darius, Parménion courait à Damas saisir le trésor royal (nov. 333).

Comme après le Granique et pour les mêmes raisons, Alexandre, au lieu de s'enfoncer dans la lointaine Asie, continua de suivre les côtes : il séparait ainsi la Perse de la Grèce et, en occupant la Phénicie, paralysait la flotte ennemie, encore maîtresse de la mer. Toutes les villes ouvraient leurs portes et rappelaient leurs vaisseaux. Tyr, seule, demanda la paix et offrit son alliance. C'était trop peu. Assiégée par terre et par mer, elle résista sept mois; prise, elle se défendit pied à pied dans ses rues et dans ses temples. Huit mille Tyriens furent égorgés ou pendus le long du rivage, trente mille vendus à l'encan. Ainsi périt, glorieusement, un des peuples qui ont le plus contribué à la civilisation. Alexandre a célébré par des sacrifices et des jeux solennels ce triomphe néfaste dont il pouvait, semble-t-il, se dispenser.

Avant et pendant le siège de Tyr, Darius avait demandé la paix, offrant sa fille, ses trésors, son amitié, l'Asie jusqu'à l'Euphrate. « Acceptez, disait Parménion ; j'accepterais si j'étais Alexandre. — Et moi, si j'étais Parménion. » « Il ne peut y avoir deux maîtres, écrivit-il à Darius, pas plus qu'il n'y a deux soleils. » Et le conquérant, dédaigneux, poursuivit sa marche à travers la Judée. Josèphe raconte, mais sans preuves, qu'il visita Jérusalem et voulut bien se reconnaître dans les prophéties de Daniel, qui n'étaient pas rédigées encore. Le siège de Gaza lui fit perdre trois mois; il y fut même blessé; ce qui ne l'empêcha pas de traîner neuf fois autour des murs, pour renchérir sur Achille, le cadavre du gouverneur Bétis. Conte, peut-être, mais non invraisemblable : l'infatuation, autre mal, pire que la fièvre, commençait à se trahir par de nombreux symptômes.

Entré en Égypte par Péluse, reçu en libérateur dans le I et à Memphis, associé, comme les pharaons, au culte de les dieux, il accepta volontiers le titre de *fils d'Ammon*

cornes symboliques du Zeus égyptien. Il est assez difficile d'admettre, chez un élève d'Aristote, une foi sincère en ces apothéoses; mais à quel dieu n'était-il pas égal ou supérieur par les exploits et la puissance? Puisque les peuples lui décernaient la divinité, pourquoi l'aurait-il refusée? Aristote ne dit-il pas : « Le prince doué d'un génie supérieur est un dieu parmi les hommes. » Ainsi raisonnait sans doute ce jeune homme qui, à vingt-trois ans, avait dépassé les Totmès et les Cyrus. « Zeus, disait-il, est le père de tous les hommes, mais il n'adopte pour ses fils que les meilleurs. » L'Égypte était déjà fort hellénisée. Pour achever de la rattacher à la Grèce, Alexandre conçut l'idée, vraiment heureuse, et traça lui-même le plan d'une grande cité maritime, d'abord facile et de défense assurée, gardée en arrière par le lac Maréotis, reliée à la vallée du Nil par tous les canaux du Delta, entrepôt de l'Orient et de l'Occident, point de rencontre de tous les dieux, de toutes les nations, de toutes les sciences et de toutes les doctrines : *Alexandrie*, enfin, qui porte justement son nom, puisqu'elle naquit d'une de ses pensées.

Pendant les quelques mois qu'il put consacrer à l'Égypte, il reçut les nouvelles qu'il attendait pour se risquer dans la haute Asie. La flotte perse s'était dispersée d'elle-même ; les quelques îles rebelles de la mer Égée se rangeaient à l'alliance macédonienne; l'Occident était calme. L'heure était venue d'en finir, et d'un coup, avec l'immense rassemblement que Darius avait à peu près organisé derrière le Tigre, entre Gaugamèle et Arbèles, dans les lieux mêmes où Ninive s'était élevée jadis; il y avait là un million de fantassins, plus de quarante mille cavaliers et des chars de guerre, et des éléphants, inconnus encore aux soldats d'Alexandre. Une défaite en ces pays reculés de l'Assyrie était sans retour et sans remède. Le conquérant aurait pu s'emparer d'abord de Babylone, de Suse, de Persépolis, abandonnées. Mais il voulut jouer avant tout la partie suprême. Parti de Tyr en août 331, coupant la Mésopotamie de l'ouest à l'est, il atteignit, dans les derniers jours de septembre, la plaine de Gaugamèle. Il avait une petite armée excellente, comme renouvelée par de

nombreux renforts, et portée au chiffre de quarante-sept mille hommes. La bataille fut livrée le 2 octobre.

Dès le début, Darius désespéra et s'enfuit. Il s'était placé en face d'Alexandre, dont il essayait de faire déborder la droite par sa cavalerie ; il avait opposé à la phalange ses cavaliers bactriens bardés de fer, les cataphractaires ; il avait lancé ses chars armés de faux, qui furent démontés par quelques volées de flèches. Tout avait plié devant Alexandre et sa colonne hérissée de lances. Et cependant, si le malheureux roi des rois eût laissé passer la phalange, en se bornant à la contenir, à l'écarter, la fortune était prête à tourner. Le centre macédonien, dégarni, s'était vu rejeté jusqu'à ses bagages, et, sur l'extrême gauche, Parménion et sa cavalerie se maintenaient avec peine; Alexandre, avec ses Hétaïres, put se jeter vivement de droite à gauche. C'est alors seulement que la bataille fut perdue pour les Perses, et qu'Alexandre put se lancer à la poursuite de Darius; il ne trouva à Arbèles (à 50 kilomètres du champ de bataille) que les armes, le char et le trésor du fugitif. Il fallut remettre la chasse à quelques mois : il importait de prendre aussitôt que possible possession des capitales.

A Babylone, Alexandre sacrifia à Bel et fit relever les temples détruits par Xerxès; à Suse, qu'il gagna en vingt jours, il trouva beaucoup d'or en lingots et en numéraire, et fut rejoint par quinze mille hommes de choix, levés par Antipatros en Thrace, en Macédoine et jusque dans le Péloponèse. De Suse à Persépolis, la route fut plus dure. Plaines arides, monts escarpés, gorges où le satrape Ariobarzane faisait rouler des quartiers de rocs, embuscades d'un peuple belliqueux, les Uxiens, exercèrent l'énergie comme la vaillance d'Alexandre. Céda-t-il à un mouvement d'exaspération lorsqu'il abandonna au pillage et à l'incendie les palais de Persépolis, ou bien à une pensée politique? Il est probable que l'orgie fut pour une forte part en ces dévastations, très exagérées d'ailleurs. Persépolis était encore debout à la mort d'Alexandre.

Après avoir visité à Pasargade le tombeau de Cyrus, et sur-

tout après avoir mis la main sur une réserve de 120 000 talents d'or (700 millions), il laissa dans le sud des garnisons suffisantes et reprit, par la Médie, l'Hyrcanie, la Parthie, le chemin de l'Arie, où s'était réfugié Darius. Il n'atteint, à Hécatompyles (sud d'Asterabad), après quinze jours de marche, que son cadavre (juin 330). Un satrape avait égorgé son roi et pris la couronne. Des courses d'une rapidité vertigineuse, tantôt à gauche vers la Caspienne, tantôt à droite vers l'Arie (Khorassan), vers l'Arachosie (Seistan), où sont fondées deux Alexandries, Hérat et Candahar, conduisent enfin Alexandre dans les domaines de Bessus, le meurtrier de Darius, bientôt livré par un collègue jaloux, puis de l'Oxus à la Sogde (Samarcande), et de la Sogde au Iaxartes, au milieu des Khorasmiens, des Scythes et des Saces.

Cette campagne laborieuse, périlleuse et si inutile, parmi les rochers, les frimas, les peuplades batailleuses, n'avait guère plu à l'armée, encore moins aux généraux. Plusieurs chefs d'élite, entre autres Philotas et son père, le vieux Parménion, furent cruellement sacrifiés à des soupçons, excessifs peut-être (330). Alexandre est toujours courageux jusqu'à la folie, plus habile capitaine que jamais ; il a encore de l'esprit : apprenant qu'Antipatros a dissipé, près de Mégalopolis, une ligue péloponésienne, il dit négligemment : « Pendant que nous abattons ici l'empire des Perses, on fait là-bas des batailles de rats (*Iliade* et *Batrakhomyomachie*). » Mais son humeur s'assombrit. Il perd deux années entières à dompter des peuples inconnus, à fonder quelques Alexandries plus ou moins viables, entre temps à épouser la belle Roxane. Il terrasse des lions, prend seul d'assaut une citadelle, ne se repose que dans les excès. Le vin le rend terrible. Une nuit, il tue son vieil ami Clitus, son sauveur du Granique, puis il le pleure pendant trois jours. Il fait pendre ou lapider un neveu d'Aristote, le philosophe Callisthène, qui désapprouvait ses façons de despote oriental.

Bientôt (327) un coup de folie l'emporte vers le Cophène (Caboul) et le haut Indus, en d'inextricables défilés, parmi des tribus indomptées, Aspiens, Assakénes, Guréens, et pourquoi ?

Pour mettre la paix entre deux rois du Pendjab. Dans cette aventure véritablement insensée, il déploie, il est vrai, un héroïsme extraordinaire, le génie d'un grand capitaine, au passage de l'Indus et de l'Hydaspès ; il échange avec Porus vaincu (*Pourousha*) de nobles propos, se fait bien venir des peuples, comme partout, en respectant leurs dieux et leurs usages; mais les murmures de ses lieutenants, l'étonnement douloureux de ses soldats, l'avertissent en vain qu'il va passer les bornes extrêmes de la raison. Il ne voit plus le monde qu'à travers un mirage. Il est Bacchus, dont il vient de retrouver la ville natale, Nysa; il est Osiris; il va, comme eux, toucher aux portes de l'Orient. De Bucéphalie, une ville qu'il élève ou qu'il consacre aux mânes de son fameux coursier, il va descendre dans la vallée du Gange, faire le tour de l'Inde et du monde. Il développe ses rêves à son conseil, à son armée épouvantée. Aux bords de l'Hyphase, profond et rapide, ses soldats épuisés par soixante-dix jours d'orages, de pluies, de fatigues continuelles, montrent leurs habits en lambeaux, leurs armes émoussées; il ne les voit pas. « Qu'ils l'abandonnent, il ira seul en avant! Qu'ils retournent annoncer à la Grèce qu'ils ont déserté la gloire, trahi leur compagnon, leur général! » Trois jours, seul dans sa tente, il s'enferme, il se cache. Enfin le morne silence qui l'environne le réveille et le rend à lui-même? « Partons donc, puisque tout me rappelle. » Alors éclatent la joie et l'enthousiasme. On le bénit d'avoir cédé à l'amour de ses soldats. Toutefois il donne quelques semaines encore au songe évanoui. Douze autels immenses, hauts comme des tours, dressés sur le rivage, marqueront le terme de sa course triomphale. Des sacrifices, des jeux gymniques et équestres célèbrent ses victoires. Porus reçoit en don toutes ses conquêtes.

Cependant, Alexandre a préparé tout pour le départ avec une habileté consommée. Deux mille navires, qu'il a fait construire par Cratère et lancer sur tous les affluents de l'Indus, épargneront aux douze corps de son armée les fatigues d'une longue marche. A chaque confluent, il offre des libations aux dieux d

fleuves, à Héraklès, auteur de sa race, à son père Ammon. Il émerveille encore, il anime, parfois il désole ses fidèles, par quelque exploit fabuleux contre des Malliens, des Oxydraques; dans un assaut, il tombe frappé d'une flèche. Le bruit de sa mort se répandait, lorsque debout, quoique blessé, il apparaît comme un dieu sur la proue du navire où il s'est fait porter. On baise ses mains, son manteau, on le couvre de fleurs. C'est par des traits pareils qu'il abrège les ennuis du retour. Entrée dans l'Indus, la flottille descend jusqu'à Pattala, où commence le delta de ce fleuve. Sous les ordres de Néarque, elle gagnera l'océan Indien et en relèvera les rivages jusqu'au golfe Persique, pendant que lui-même, avec l'armée, traversera les provinces méridionales, qu'il ne connaît pas encore (août 325).

Malgré l'activité surhumaine d'Alexandre, son désir de fonder partout des Alexandries, des Nicées, des Bucéphalies, d'établir des relations amicales entre les Grecs, les Perses, les Hindous, une année de domination apparente ne pouvait modifier sensiblement les habitudes et les institutions. Son passage laissa néanmoins un long souvenir; son nom pénétra jusqu'aux îles de la Sonde; Iskander aux deux cornes est encore cité dans des chroniques malaises du x[e] siècle après notre ère. C'est à lui que l'Inde doit la première date certaine de son histoire, et l'Europe ses premières notions exactes sur le Pendjab et l'Indus, sur les mœurs et les croyances de l'Inde occidentale. Le brahmanisme y florissait encore. Ni le bouddhisme, ni le djaïnisme n'y avaient pénétré. Les ascètes, dont les austérités étonnèrent les Grecs, y exerçaient un pouvoir égal à celui des rois locaux, riches et guerriers. Le nom de *Porus* est authentique, soit comme titre royal, soit comme nom d'homme. A l'orient s'étendait l'empire des Gangarides, dont les souverains, prédécesseurs des Chandragupta (Sandracottos) et des Açoka bouddhistes (III[e] siècle), pouvaient mettre en ligne deux cent mille hommes et des centaines de chars et d'éléphants. Les profondeurs de la grande péninsule demeuraient *terra incognita*.

Le retour d'Alexandre fut pénible dans les déserts de la Gé-

drosie, où les dattiers épars sur les rives des torrents soulageaient à peine la misère des soldats affamés. Enfin, au bout de deux mois, en Caramanie, des envois de vivres firent succéder aux privations les festins, les sacrifices, les joutes, la joie d'une marche triomphale. Néarque, arrivé à Ormuzd avant Alexandre, put le rejoindre et lui raconter son aventureux voyage; et le conquérant, après avoir restauré, à Pasargade, le tombeau de Cyrus, vint à Suse (en 324) fonder enfin l'empire qu'il avait conquis, récompenser et punir, hâter par des milliers de mariages la fusion des Perses et des Grecs. Lui-même, donnant l'exemple, épousa Barsine et Statira, les filles de Darius. Il s'entoura d'une garde perse de trente mille jeunes pages, et affecta les mœurs, le costume, l'étiquette asiatiques. Il ne négligeait pas ses soldats, payait leurs dettes (20 000 talents), leur ouvrait des mains libérales. Mais ses innovations n'allaient pas sans surprise et sans mécontentement; il eut à comprimer une révolte. « Partez, s'écria-t-il, dites qu'Alexandre, abandonné des siens, s'est remis à la foi des barbares qu'il a vaincus », et il se mit à organiser une armée toute persique. Les Macédoniens, désespérés, assiègent sa tente, implorent son pardon. C'est ce qu'il voulait. Enfin il se laisse fléchir, pleure avec eux, leur dit qu'ils sont tous sa famille, qu'il n'a triomphé que pour eux. Un festin de neuf mille convives scelle la réconciliation.

En 323, après une campagne nécessaire contre les Cosséens, qui interceptaient la route de Suse à Ecbatane, il se reposait à Babylone, au milieu des ambassadeurs du monde entier, Italiens, Étrusques, Carthaginois, Libyens, Scythes et Celtes du Danube, lorsque la mort l'abattit sur son œuvre écroulée.

Il avait éprouvé récemment une grande douleur, la perte de son ami le plus intime, Héphestion, qu'il venait de marier richement à une princesse; et le suicide théâtral du brahmane Calanos, brûlé volontairement sur un bûcher, avait pu l'avertir du néant des grandeurs mortelles. Mais lui, tout entier à ses projets gigantesques, envoyait trois flottes sur les côtes d'Arabie, faisait chercher sur la Caspienne un passage vers l'Euxin, rêvait, pré-

parait même, la conquête de l'Éthiopie, de la Libye et des colonnes d'Hercule. En attendant, il draguait le Tigre ; il creusait, à Babylone, un port pour mille galères ; il réglait par des barrages l'écoulement de l'Euphrate dans le lac Pallacopas. Un jour que, monté sur une barque, il surveillait le travail de dix mille ouvriers dans les marécages, le vent emporta son diadème. C'était la fièvre paludéenne qui déclarait la guerre à ce tempérament miné par dix années de combats, de blessures, de privations, d'excès, de tension cérébrale. En dix jours, elle eut raison de ce prodigieux génie, séduisant amalgame de toutes les vertus, de toutes les grâces, de tous les talents militaires et politiques et de quelques vices originels. Il n'avait pas trente-trois ans lorsqu'il expira (21 avril 323).

Il laissait un fils en bas âge, un enfant à naître, un demi-frère idiot, des femmes rivales, une mère cruelle et perfide, des généraux habiles et ambitieux. Quant aux peuples, ils n'existaient plus. Il avait voulu les fondre et il les avait fondus. Ce qui pouvait rester en eux de vitalité et d'énergie s'était évaporé dans la fusion.

La Grèce seule conservait un souffle de vie. Antipatros l'étouffa. Vaincu à Lamia par l'Athénien Léosthène, il vainquit à Crannon. Démosthène, banni, s'empoisonna dans un temple. Phocion but la ciguë. L'antique champion de la liberté, le centre des arts et de la pensée, Athènes, gardée par une garnison macédonienne, rampa, adulatrice avilie, sous des Démétrius, des Cassandre et des Gonatas, jusqu'à l'heure lointaine où le dédain de Flamininus, vainqueur à Cynoscéphales (196), proclamera l'émancipation illusoire de toutes les cités de la Grèce. Il est vrai que la nation athénienne avait péri dans les agitations de la guerre et des discordes civiles. Ce n'était plus qu'un détritus, un ramassis d'étrangers amenés par le négoce ou la curiosité, l'épave de vingt naufrages. Et le génie grec? Disséminé par le conquérant aux quatre coins du monde, il allait trouver des refuges à Pergame, à Éphèse, à Rhodes, à Tarse, à Samosate, à Antioche, à Cyrène, à Alexandrie, à Syracuse, brillant encore et subtil, mais

adultéré par des mixtures sans nom, falsifié par des infiltrations empoisonnées, par des miasmes corrupteurs. L'Asie était grecque jusqu'à l'Euphrate. Mais la Grèce était annexée à l'Asie. Elle allait prêter sa langue si souple, sa captieuse dialectique, aux théurgies orientales, aux élucubrations saugrenues du panthéisme hermétique, mystagogique, des pseudo-Pythagores et des demi-Platons.

Déjà, d'ailleurs, et dès le v[e] siècle, la contamination avait commencé. Les relations constantes de l'Hellade avec l'Ionie, la Phénicie, la Perse, l'Égypte, avaient introduit dans Athènes des croyances et des cultes nés d'inspirations inférieures aux poétiques fictions de l'anthropomorphisme grec : mystères expiatoires et rédempteurs à Eleusis, morts et résurrections de dieux sauveurs et victimes, extases sanguinaires des prêtres de la Mère idéenne, lamentations des femmes sur le bel Adonis. Tout cela florissait en Grèce au temps de la guerre du Péloponèse. Mais les grandes figures de la vierge Athènè, du Zeus olympien, dominaient de haut ces mièvreries et ces énervements. Aujourd'hui les rôles sont intervertis, l'Olympe démodé reçoit garnison de Syrie ou d'Égypte, et les dieux, pour sortir, doivent revêtir des costumes étrangers. Ainsi Alexandre recouvrait sa cuirasse macédonienne de la robe persique, tunique de Nessus qui le pénétrait de goûts et de sentiments orientaux.

Eût-il vécu, son règne n'eût fait que hâter encore la déperdition du génie hellénique, dilué dans l'âme trouble et flottante de l'Asie. Et ce que l'histoire doit reprocher au conquérant, ce n'est pas d'avoir rabaissé la Grèce au niveau qu'elle avait dépassé depuis quatre cents ans ; non, c'est de l'avoir voulu ; c'est de s'être trompé sur le résultat évident de ses victoires, l'effacement de la patrie qu'il croyait glorifier. L'expansion de la Grèce vers l'Orient a été un progrès à contre-sens. La conquête macédonienne, ajoutée à la domination perse, a porté à l'Asie le dernier coup et l'a jetée languissante, indifférente, sous les pieds des légions.

Certes, ce n'étaient ni des stratèges inhabiles ni des esprits

sans valeur, ces Perdiccas, ces Lysimaque et ces Cratère, ces Antigone, ces Démétrius preneurs de villes, ces Ptolémée et ces Séleucus, fondateurs de dynasties et d'empires prospères, ces Eumène de Pergame, ou même ce vagabond Pyrrhus, roi d'Épire et de Macédoine, qui, le premier, mena des éléphants en Italie; enfin, tous ces ambitieux, qui, se précipitant sur la succession d'Alexandre, se disputant, avec un terrible acharnement, leur part de curée, emportèrent chacun, les plus forts du moins, leur morceau d'Asie, d'Afrique ou d'Europe. Leurs démêlés, leurs succès et leurs revers ne manquent pas d'intérêt pour l'histoire anecdotique; mais la dette de l'humanité envers eux est à ce point négligeable que nous les laissons jouir, à l'écart, de leur faste, de leurs richesses acquises par la violence et la perfidie, par le meurtre et le poison.

Une puissance grandit à l'Occident, qui, moins attrayante mais plus sage que la Grèce, se concentre au lieu de se répandre, prend au lieu de donner, ne s'avance d'un pied qu'après avoir assuré l'autre, n'étend la main sur une proie qu'après avoir solidement garrotté la première et qui s'annexera le monde au lieu de s'y assimiler. Cette force nouvelle, c'est une ville, Rome, obscure cité du Latium, modeste élève des Étrusques, brûlée et saccagée par les Gaulois, reniée par ses voisins et ses parents de la Sabine et du Samnium, qui sort de l'ombre après quatre cent soixante-dix ans de lutte patiente, pour triompher à Bénévent (280) d'un descendant d'Achille — Pyrrhus — et de la phalange macédonienne.

Ce jour-là, Rome, sans y songer encore, fait son premier pas vers l'héritage d'Alexandre.

VIII

ORIGINES ITALIQUES.

Préhistoire : terramares. — Ibères, Liburnes, Sicanes ; Pélasges d'Épire, Messapes, Iapyges. — Sicules ou Sikèles. — *Graïkoi* de Dodone. — Ausones, Latins ; Samnites, Sabelliens, Sabins ; Ombriens. — Intime parenté des dialectes helléniques et italiques. — Affinités et divergences des idées, des mœurs et du tempérament. — Apre ténacité de Rome ; génie expansif de la Grèce. — Origines, arts, langue, histoire des Étrusques. — Localisation des légendes helléniques dans l'Italie méridionale. — Colonies de la Grande-Grèce. — Éclat et puissance de Sybaris et de Tarente. — Origines latines, sabines, étrusques de Rome. — Les trois divinités du Capitole. — Les rois. — Réforme de Servius Tullius, qui inaugure la lutte entre la plèbe et les patriciens. — Les Tarquins expulsés par le Sénat comme ennemis de l'aristocratie, abandonnés du peuple comme Étrusques. — Rome aux prises avec les Étrusques et avec les Latins.

L'Italie a vécu de longs siècles dans une obscurité profonde. Le crâne de l'Olmo, découvert en Toscane, y révèle la présence de l'homme à tout le moins durant la période moustérienne ; et de très nombreux outils découverts dans toute la péninsule nous reportent à des âges plus reculés encore, et dont les industries rudimentaires se sont prolongées jusqu'aux temps néolithiques, aux temps de la pierre polie et de la céramique primitive. L'homme et l'art magdaléniens, tout comme le renne et l'*Elephas primigenius*, n'ont guère dépassé les Cévennes et les Alpes. Les établissements lacustres, communs sur les lacs de la Lombardie et de la Suisse, et les huttes bâties dans certains étangs artificiels, les *terramares*, ont donc succédé, sans transition, aux cavernes et aux abris sous roche. Quelles peuplades habitaient ces refuges, dont Hérodote a connu des similaires en divers lieux de la Macédoine et de la Thrace? Faut-il, avec M. d'Arbois de Jubainville, les identifier aux Ligures? J'y verrais plutôt de petits groupes menacés à diverses époques par quelque

invasion de droite ou de gauche et, comme le prouvent assez les débris incendiés de leurs pilotis, vainement retranchés dans les marécages. Étaient-ils autochthones ou déjà immigrés? Je crois qu'on l'ignore. Très précieux pour l'archéologie, ils sont pour l'historien d'un faible secours; ils ne nous disent point par qui leurs bourgades ont été brûlées.

Selon toute vraisemblance, une population méditerranéenne, venue de l'ouest, Berbères en Afrique, Ibères en Europe, occupait l'Italie, lorsqu'apparut, vers l'an 2000 avant notre ère, l'avant-garde indo-européenne. Ces Ibères d'Italie paraissent s'être appelés *Sicanes* sur les côtes occidentales, *Liburnes* autour de l'Adriatique; on peut admettre aussi que l'Épire et l'Acarnanie avaient fourni, vers le sud, un fort contingent de Caucones, de Pélasges, de Lélèges, tels que Dauniens, Messapes, Iapyges : de ces derniers, on possède quelques inscriptions (fort postérieures) encore inexpliquées.

Avec les Ligües ou Ligures, nous ne sommes pas dans l'histoire encore, mais nous sortons de l'hypothèse ; les Ligures ont dominé, non pas seulement sur la lisière marine du golfe de Gênes, mais des deux côtés des Alpes, dans les vallées du Pô et du Rhône, eux-mêmes poussés en avant ou traversés par les Ombro-Latins et, derrière ceux-ci, par les Euganéens et les Carnes, les Illyriens et les Celtes, qui s'installaient dans la Vénétie et le Tyrol, dans le Frioul, l'Istrie et le bassin de la Save. Rejetés vers le nord-ouest par les Ombriens, dont le fleuve *Ombrone* garde encore le nom, les Ligures auraient abandonné, vers le Tibre inférieur, une moitié de leur nation, qui avait expulsé du futur Latium les Sicanes. Ces Ligures du sud se seraient appelés *Sicules*. Mais il n'importe. Les Sicules ont longtemps résidé à Tivoli. Tibur, au VIIIe siècle, était encore un *oppidum*, une forteresse des Sicules, et déjà, au XIVe, ils étaient arrivés au fond du golfe de Tarente et jusqu'à la pointe du Brutium, peut-être en Sicile, où ils avaient suivi les Sicanes.

On les a reconnus dans ces *Shakkalash*, qui, avec les *Shardones*, les *Daanou*, les *Akhaiuasha*, les *Toursha* et les Libyens,

attaquèrent l'Égypte du temps de Menephta et de Ramsès III. Homère en avait entendu parler. Laërte a pour intendante une esclave sikèle ; les prétendants menacent Ulysse de l'envoyer au pays des Sikèles, chez un roi fameux par sa férocité. L'identité des Sikèles et des Sicules est prouvée par l'épithète virgilienne : *Sicelides musæ*. Ainsi, au IXe siècle, âge de *l'Odyssée*, les pirates de Zacynthe et d'Ithaque ou les marchands phéniciens faisaient la traite, échangeaient des esclaves sur la côte sicule, dans la future Grande-Grèce, avec les Oïnotres ou Pélasges civilisés par les Sikèles. Au VIIe siècle, la ville de Locres a été fondée en territoire sicule, et, au Ve, les Sicules n'avaient pas encore disparu de la Calabre. La tradition leur attribue l'introduction de l'agriculture, de la faucille, *sicula* ou *secula*, et il semble que *Saturne, falcifer*, le porte-faux, la plus ancienne divinité connue aux bords du Tibre, Saturne, qui a donné à l'Italie centrale son premier nom, *Saturnia*, ait été le grand dieu des Sicules.

L'autre nom, *Italia*, d'abord restreint à une petite région du midi, où il succédait à une plus ancienne dénomination pélasgique, *Argissa, Argessa* (rappelant l'*Argessa* de la Thessalie homérique, *Argos pelasgiskon*, et l'Argos du Péloponèse), *Italia*, donc, serait pareillement d'origine sicule. L'histoire fabuleuse mentionnée par Antiochus de Syracuse, écrivain du Ve siècle, avait conservé le souvenir d'un roi *Italos*, qui gouvernait en paix l'Œnotrie, et de ses successeurs Morgétès et *Sikélos*, ce dernier venu du nord, chassé, probablement, par de nouveaux envahisseurs. De même, en effet, que les Sicanes, jadis possesseurs des sept collines où Rome devait s'asseoir, avaient été refoulés par les Sicules jusque dans l'île *Trinakia, Sicania* (les deux noms furent connus d'Homère) ; de même les Sicules du Tibre, de Tibur, avaient dû reculer graduellement à travers les populations *opiskes, apuliennes, oïnotriennes*, jusqu'au golfe de Tarente et suivre les Sicanes en Sicile. Ce mouvement de retraite ava[it] commencé, au plus tard, vers le XVIe ou XVe siècle.

Le versant oriental des Apennins, la côte adriatique, d'A[n]cône à Brindisi, en rapports constants avec les Épirotes et l

Graïkoi de Dodone, ces Grecs (*Græci*, *Graii*) dont les Italiens ont toujours préféré le nom à celui d'Hellènes, n'allait pas tarder à ressentir le contre-coup de la retraite sicule.

C'est que derrière les Liguro-Sicules s'avançait le second ban des tribus indo-européennes : Ausones, Latins, Sabes et Ombres, le groupe fameux — ausonien, ombro-sabellien — qui portait en lui les destinées du monde. C'étaient des pâtres guerriers et agriculteurs, rudes et patients, qui, des sources du Tibre, cheminaient lentement vers le sud, s'arrêtant volontiers partout où ils pouvaient nourrir leurs troupeaux, semer et récolter l'orge et le blé pour la peuplade, se retirant la nuit dans des palissades ou quelque enceinte cyclopéenne abandonnée, maraudant le jour à quelque distance. Chaque année, au printemps, les jeunes de la bande, *ver sacrum* (le « printemps sacré »), s'en allaient chercher aventure et fonder une tribu nouvelle. « Des Sabins, dit Pline, descendent, par un *printemps sacré*, les Picentins de l'Adriatique. » Puis d'autres hordes approchaient, et la troupe demi-sédentaire se transportait à quelques lieues pour essaimer encore, et ainsi d'étape en étape. Enfin les expulsés les refoulés, faisaient masse, et leur résistance imprimait de proche en proche quelques secousses à la colonne envahissante. Les rangs, poussés l'un sur l'autre, l'un contre l'autre, formaient de petites nations défiantes trop serrées dans leurs cantonnements étroits.

Les Ausones, les premiers, franchissant le Tibre, s'étendirent jusqu'au Liris, même jusqu'au Vulturne, et avec assez d'éclat pour qu'*Ausonia* soit resté un des noms de l'Italie. Sur les pentes et dans les vallées de l'Apennin central, parallèlement, les *Lucani*, *Caudini*, *Hirpini*, *Pentrii*, *Caraceni*, formèrent la ligue samnite. Les uns et les autres durent s'arrêter devant les résidus mêlés des Osques, Messapes, Oïnotres et Sicules.

Mais déjà, sur les pas des Ausones, se pressaient les Volsques d'Antium, les Rutules d'Ardéa, les Eques de Préneste, les Herniques, les *Casci* et les *Aborigènes*, mélange peut-être de populations antérieures, et les Latins groupés autour d'Albe la

Longue (Frascati); à la suite des Samnites venaient d'autres Sabelliens, les Marses (Pélignes, Marrucins et Vestins), réduits aux plus froids sommets des Abruzzes, *Gran Sasso d'Italia*, *Velino;* derrière les Marses, les Sabins, à Narnia, Reaté, Cures, entre le Tibre et l'Anio, en contact immédiat avec les Èques et les Latins. Les Ombriens fermaient la marche; trouvant leur passage préparé, ils se répandirent tout d'abord et sans résistance de Cortone à Iguvium, à Pérouse, le long du Tibre et des deux côtés de l'Apennin, vers l'Adriatique jusqu'au mont Gargano (*Umbricchio, Valle dei Umbri*) et, d'autre part, sur les rives du Pô, de l'Arno, de l'Ombrone. Au xiv[e] siècle, pense-t-on, la domination ombrienne s'étendait sur la région nord de la péninsule, entre le Pô et le Tibre et les deux mers, comprenant la Toscane, l'Émilie, la Romagne.

En ce qui concerne les faits et les dates, le groupe ombro-latin, ombro-sabellien, est plus indigent que les Sicules mêmes, dont l'existence, au moins, a été constatée par les inscriptions égyptiennes et par deux passages de *l'Odyssée;* mais la linguistique supplée ici l'histoire.

Les langues italiques et les idiomes de l'Hellade forment deux groupes aussi étroitement apparentés que peuvent l'être le sanscrit et le zend, par exemple, ou encore l'allemand et le scandinave. Les différences sont notables, mais elles n'en font que mieux ressortir l'identité du fond : mêmes racines, mêmes suffixes, mêmes noms de nombre, mêmes relations entre le pronom, le verbe et le nom. Or chacune de ces familles de langues s'est développée séparément; elles ne sont rentrées en contact qu'après s'être profondément oubliées, après l'établissement des colonies grecques sur les côtes méridionales de l'Italie. Ce qu'elles possèdent en commun est donc antérieur à la descente des Hellènes en Épire et en Thessalie, à l'entrée des Ausones dans les vallées du Pô et du Tibre. Elles ont donc voyagé ensemble côte à côte jusqu'au point où elles se sont séparée[s] après y avoir vécu dans une longue intimité, et ce point ne p[eut] être cherché qu'au nord des Balkans, au nord-est des Alpes (

niques et Juliennes, entre les Thraces et les Vénètes, au sud des Celtes, ceux-ci remontant le Danube sur les flancs des Ligures, ceux-là s'épanchant à grands flots sur l'Hellade, l'Archipel et l'Asie Mineure. L'exode des Hellènes, commencé peu après le xxe siècle, fournit donc la date approximative de l'exode ausonien, puisque les deux faits ont été déterminés par la même cause, par la pression des Illyro-Thraces et des Celtes.

Arrière-garde de l'armée ausone, la nation des Ombres n'a pu entamer que par endroits la région centrale où s'étaient échelonnés et fixés les corps qui l'avaient précédée, qui lui avaient frayé la voie. Si, dès le xive siècle, sa domination s'étendait d'une mer à l'autre dans la partie septentrionale de la péninsule, il est visible que l'installation des Ausones et des Latins, des Samnites, Marses et Sabins dans la région centrale s'était opérée en des temps plus anciens, et que, dans les deux colonnes parallèles, ceux qui avaient pénétré le plus avant vers le sud étaient partis les premiers de la patrie longtemps commune aux Hellènes et aux Latins.

Les affinités linguistiques impliquent certaines conformités dans les idées, les croyances et les institutions. Ces concordances ne manquent pas entre Hellènes et Italiotes. Chez ceux-ci comme chez ceux-là, le dieu suprême est Dyaus : *Zeuspater*, *Diovispiter*, *Diespiter*, Jupiter; à *Dioné*, à *Zèn*, à *Theos*, à *Thea*, correspondent *Juno*, *Janus* et *Diana*, *Divus*, *Deus*, *Dea ;* à *Numphè*, *Lympha*, *Diumpa*. Quand le nom diffère, la fonction est la même. Mars préside, comme le Thrace Arès, au printemps orageux, aux tempêtes et aux batailles; *Sol*, *Soranus*, le soleil, équivaut à *Hélios*, à *Phoibos; Terra mater*, *Tellus*, *Cérès*, à *Démètèr; Liber* à *Dionusos; Volcanus* à *Héphaistos*. Le culte du foyer domestique et national, *Vesta*, *Estia*, des ancêtres éponymes, *Daimôn*, *Hèrôs*, *Lar*, *Génius;* les rites funéraires, la liturgie dans ce qu'elle a d'essentiel, les superstitions augurales, la consultation des sources, des arbres, des grottes, des phénomènes naturels, tout cela est commun aux Hellènes et aux Latins.

Et cependant, il ne peut se concevoir de religions plus dis-

tinctes, de sociétés plus différentes. Cela tient certainement aux milieux traversés, à diverses combinaisons des idées, des cultes et des mœurs helléno-italiques avec les coutumes et les institutions de peuples plus anciens, asservis, incorporés et non supprimés. Mais, en ces écarts progressifs, l'agent principal est le tempérament ethnique, la race, dont on reproche, si peu sérieusement, aux linguistes de ne pas tenir compte.

De là vient qu'entre l'Hellène et le futur Italiote, les contrastes sont plus frappants que les ressemblances. L'un, grand, blond, vif, amoureux de la beauté, de l'éclat et du panache; l'autre, trapu, brun, entêté, d'esprit sec et borné, sans échappée vers le beau; celui-là, ouvert aux passions nobles et tendres, aux fictions spirituelles et grandioses, à l'art, aux subtiles abstractions de la philosophie; celui-ci, sombre en son humeur ou grossièrement joyeux; brutal conservateur du butin, de l'épargne, du champ, adorateur de la borne, *Terminus*, et du pieu, *Erculus*, qui protège son enclos; satisfait de raisonnements indigents, de formules brèves et rudes; tendant à l'autorité avec autant de force que l'autre à la liberté. Tout chez les Grecs s'épanouit avec une richesse infinie; les mots, les formes, les dieux pullulent, s'engendrent et se développent; c'est un chatoiement. Chez les Latins antiques, certes, les mots sont nombreux et expressifs, les divinités surabondent; mais les dieux sont incolores, amorphes, sans histoire, sans aventures, résumés en leur propre nom; les mots, contractés, lourds, résonnent sourdement. La Grèce est le feu d'artifice qui projette au loin ses fusées; d'où sa splendeur prodigieuse et son extinction rapide. Rome sera l'araignée qui tisse, reprend, renforce sa toile et, maille à maille, enserre le monde : d'où sa longue obscurité, sa lente croissance et sa puissance irrésistible.

Mais Rome n'est pas née encore, et l'Italie, qui n'a pas de nom, est pleine déjà. Même sa partie continentale, la vallée du Pô, avec ses Ligures et ses Taurins à l'ouest, ses Isombres ou Insubres au centre, ses Euganéens et ses Vénètes, ses Carnes, installés entre l'Adige et les Alpes Juliennes, semble pouvoir se

passer désormais d'éléments étrangers. Tout d'un coup, cependant, vers le xe siècle, on s'aperçoit que tout un peuple est venu se superposer aux Ombriens; peuple industrieux, riche, à la fois imitateur et original, dont le nom, l'origine et la langue sont aujourd'hui encore des problèmes non résolus. Ce sont les *Tusques* ou *Étrusques*; Tyrsènes des Hymnes homériques, Tyrrhènes et Torrhèbes d'Hérodote; Toursha des inscriptions égyptiennes. Qu'il faille ou non, avec M. d'Arbois, les assimiler aux Pélasges, ces *Tours* ou *Turs* habitaient l'Égée et l'Archipel, lorsqu'ils s'unissaient aux Achéens, Teucriens, Lyciens contre les pharaons des XIXe et XXe dynasties, et quand leurs pirates enlevaient le jeune dieu Bacchos. La tradition les fait partir de la Lydie, après une famine; au ve siècle, ils occupaient encore Lemnos et certains cantons de la Thrace où Hérodote les a vus. Fort gênés d'abord par l'invasion des Thraces, par l'activité des Achéens, expulsés enfin par tous les fugitifs que l'intrusion dorienne, au xie siècle, chassait de l'Hellade et du Péloponèse, ils gagnèrent la mer Ionienne, puis l'Adriatique, et prirent pied sur la côte orientale de l'ancienne Ombrie, entre deux villes qui portent le nom de Hadria, Hatria, l'une aux bouches de l'Adige et du Pô, l'autre au sud du Picénum, au pied de l'Abruzze. Là, ils s'accroissent d'émigrations successives, de contingents allophyles amenés de toutes parts, matelots, commerçants, aventuriers; ils s'étendent vers Ravennes, Bologne, Modène; quand ils sont en nombre, ils passent l'Apennin, se saisissent d'Arétium, de Cortone, de Pérouse; puis, ne laissant aux Ombriens indépendants qu'une bande incertaine entre le haut Tibre et la Chiana (Clanis), ils remplissent les vallées de l'Ausar (Serchio) et de l'Arno. Il se peut encore qu'une de leurs flottes ait gagné directement la rive toscane. De toute façon, l'origine orientale des Tursènes se concilie avec les données, rares, mais fortes, de l'épigraphie, de la poésie et de l'histoire légendaire, encore plus avec les arts et les mœurs étrusques. Mais la mode est venue, depuis quelques années, de chercher dans le nord l'origine des peuples et même, au besoin, de la civilisation; et, d'une cir-

constance rapportée et expliquée par Tive-Live, Mommsen a conclu que ces marins, ces trafiquants, ces jouisseurs étaient descendus des régions si longtemps sauvages du Tyrol. Or, Tite-Live, qui n'ignorait pas la présence d'Étrusques en Rhétie, nous dit qu'ils s'y étaient réfugiés lors de l'invasion gauloise, au ve siècle. Ainsi s'explique aisément qu'une bourgade rhétique, *Rhazuns*, semble avoir gardé un des noms nationaux des Tyrsènes, le nom de *Rhasena*.

Rhasena, en effet, et c'est de là que vient tout le mal, nous est bien indiqué par les auteurs latins comme le nom que se donnaient les Étrusques. Que *Rhasena* soit une altération de *T*-rhaséna, ou un nom de tribu — les Grecs ne se donnaient-ils pas les noms de *Graïkoi*, *Selloi*, *Hellènes*, et bien d'autres? — que *Rhazuns* rappelle ou non le séjour des Rhaséna, il n'y a pas dans cette coïncidence le plus petit argument contre l'origine égéenne des Étrusques. Loin de venir du nord, ils n'ont franchi le Pô qu'au ve siècle, n'ont fondé *Melpum* sur la rive gauche du Pô que peu avant l'invasion gauloise.

Une autre opinion, qui ne me paraît guère plus fondée (Brinton), chercherait en Afrique la patrie primitive des Tyrsènes, et dans le berbère l'explication de leur langage. On les voit, il est vrai, alliés aux Libyens, mais au même titre que les Achéens et Dardaniens; on lit bien dans le chant des Arvales le mot ou le nom mystérieux *Berber*, mais il est à peu près certain que le nom des Berbères est une corruption du latin *Barbarus;* on a récemment découvert, sur une momie égyptienne, une longue inscription étrusque; mais nul n'ignore que les Étrusques étaient avec l'Égypte en relations constantes, que nombre de Toscans étaient établis en Égypte, comme prisonniers, artisans, marchands et soldats. L'art étrusque, la joaillerie et surtout la décoration des chambres funéraires, doivent beaucoup à l'Égypte, mais les constantes affinités sont avec l'Asie et la Grèce archaïque. Les statues jumelles, sur les cercueils de pierre ou de terre cuite, les frontons et ornements des coffrets funéraires procèdent de la Lydie, de la Phrygie; la céramique,

après la période antique, rouge ou noire, des pâtes unies ou striées, des cannelures et des reliefs, devient toute grecque, corinthienne et attique. Et quels sujets animent leurs manches de miroirs, les panses de leurs vases? Des scènes empruntées au culte des Cabires, aux mystères de Samothrace, aux aventures de Zagreus, tué et ressuscité; des tableaux homériques, où les dieux et les héros de l'*Iliade*, avec leurs noms plus ou moins altérés, sont associés aux personnages du panthéon étrusque. A quelle famille linguistique les rattachera leur idiome, parlé jusqu'au temps de Claude, lu sur des milliers d'inscriptions, mais dont nul encore n'a pénétré le secret? Il ne ressemblait, selon Denys d'Halicarnasse, à aucune langue connue, et M. Bréal songe à le rapprocher, pour la morphologie, des langues agglutinantes. Et pourtant, que dire de formes telles que *Tursènos, Rhasena, Porsena, Mæcenas, Vipina, Mastarna, Felsina, Mutina, Pupluna, Vetluna,* etc., si voisines, au moins par la désinence, de tant de mots grecs ou latins? Laissons ouvert le champ des hypothèses, et revenons aux faits.

Dès le IXe siècle, toute la côte toscane, depuis les Alpes Apuanes et la ville de Luna jusqu'à l'embouchure du Tibre, s'anime d'industries variées. Vetluna, Pupluna, en face de l'île d'Elbe (*Ilva*), exploitent le minerai de fer, dont les scories encombrent encore leurs informes ruines. Telamone, Cosa, Tarquinii, Rusellæ, Agylla-Cœré-Pyrgi, Graviscæ, aujourd'hui perdues dans la Maremme, marquent autant de jalons vers le Latium; de même à l'intérieur, Felathri (Volaterræ), Camars (Clusium), Vulsinii, Sutrium, Ocriculum, Faleriæ, Véïes, qui sera la rivale de Rome. Il est hors de doute que ces villes, pour la plupart, existaient longtemps avant l'arrivée des Étrusques. Comme plusieurs autres dans le pays des Ausones et des Latins, elles étaient ceintes de murs cyclopéens, analogues aux constructions pélasgiques d'Asie Mineure et d'Argolide. Mais il ne semble pas qu'elles aient opposé une longue résistance aux Tyrsènes, peut-être apparentés à leurs habitants, et qui les délivraient du joug ombrien. Elles ont accepté l'autorité politique et sacerdotale des

Lucumons ou *Lares*, petits rois assez comparables aux principicules achéens.

Vers 800, les Étrusques ont franchi le Tibre ; ils sont établis à Ardéa. Hésiode, qui florissait alors, considère *Latinos* comme un Tyrrhène, et les Grecs, pendant longtemps, ne connaîtront, sur la côte occidentale de l'Italie, que trois régions : Œnotrie, Tyrrhénie, Ligustique (Sophocle). Encore au v[e] siècle, Rome sera pour eux une ville étrusque. Et cette dénomination n'était pas inexacte. Au vii[e], au vi[e] siècle, la fortune tyrrhénienne atteint son apogée. Alliés aux Carthaginois contre les Phocéens de Cumes (536), les Étrusques envahissent la Campanie, par terre et par mer (524-521), s'emparant de Capua (*Volturnum*), de Nola, où l'on a récolté tant de vases précieux, de Nucera, Acerræ, Calatia, Teanum, Atella, Calès, Suessa chez les Aurunces, d'Herculanum, de Pompéi et de Salerne. Un temple de leur déesse Menrfa (*Minerve*), domine le rocher de Sorrente. Tarquinies et Cœré ont leur trésor à Delphes. Bien que brouillés avec Carthage à l'occasion de la Sardaigne, battus sur mer par les Cnidiens de Lipari, chassés du détroit par Anaxilaos, tyran de Rhégium ; bien que Hiéron de Syracuse, allié des Cuméens, eût remporté une grande victoire navale (478), célébrée par Pindare, et consacré à Zeus d'Olympie les armes tyrrhéniennes prises à Cumes ; ils inquiétaient encore la Sicile et offraient leur secours à Athènes. Encore en 432, Euripide, dans sa *Médée*, appelle le gouffre Scylla « monstre tyrsénide ». En même temps qu'ils se maintenaient au sud, ils s'étendaient vers le nord, passaient le Pô en 450, et fondaient, en pleine Transpadane, douze cités, dont Melpum et Mantua. Ainsi, dans le courant du v[e] siècle, l'Italie semblait étrusque depuis les Alpes jusqu'à Adria du Picénum, depuis Luna jusqu'à Salerne. Les Tyrrhéniens règnent sur les deux mers. Et dans l'intérieur, durant plus de cinq cents ans, ils exercent une influence prépondérante sur les mœurs, le cérémonial et les pratiques religieuses du groupe ombro-latin. Les Samnites seuls restent à l'écart, menaçant la Campanie étrusque. Mêlés par le commer-

les peuples de l'Orient et de la Grèce, les Étrusques avaient introduit peu à peu dans l'Italie centrale des idées et des légendes inconnues aux Sicules et aux tribus de l'Ombrie, de la Sabine et du Latium. Celles-ci, à leur tour, apprirent beaucoup à leurs éducateurs et gardèrent leur génie particulier, leur tempérament et leurs traditions.

Précisément à l'heure de leur plus grande expansion, la force des Étrusques était épuisée. Déjà, dans la vallée du Pô, ils pliaient sous la menace de l'invasion gauloise. Rome les maintenait au-delà du Tibre, et les coupait de leur annexe campanienne. Enfin, la pointe qu'ils avaient poussée au midi n'avait pu atteindre le golfe de Tarente. Là s'était développée une seconde Grèce. Vers le xe siècle, en 1035 selon la tradition, à l'époque même où les Tyrsènes apportaient en Ombrie des souvenirs orientaux, il existait, en Campanie, sur la côte voisine d'Ischia, dans les régions marécageuses où Homère peut-être, et à coup sûr Virgile, ont placé leurs enfers et leur Cocyte, un foyer de culture hellénique. Conduits par Hippoclès et Mégasthène, des aventuriers de Chalcis en Eubée et des Phocéens de l'Éolide asiatique avaient fondé une ville, bientôt florissante, Cumes, la mère de Diçæarchia (Pouzzoles) et de Neapolis. Guidés le jour par une colombe, la nuit par les sons d'une trompette mystérieuse, les hardis émigrants étaient venus implanter sur ce rivage inconnu les idées et les légendes achéennes. La Cume d'Asie (Kymè) n'était-elle pas une des patries d'Homère, un des centres où s'était formée l'*Iliade?* Le père d'Hésiode y était né.

La Grèce avait un passé, l'Italie ignorait le sien; Cumes lui fit une histoire fabuleuse, lui apprit les amours d'Ulysse et de Circé, les aventures de Télégone et de Latinus, lui donna des héros et des dieux, Héraclès, confondu avec un Herculus latin, Castor et Pollux, Apollon, enfin, son patron, dont la statue versa des larmes quand sa ville dut subir, en 420, le joug des Samnites. C'est de Cumes encore que furent apportés à Rome les premiers livres sibyllins.

D'autres colonies, à partir du viiie siècle, Syracuse (735),

Sybaris, Tarente (725), Crotone, Locres, Métaponte, Rhégium, Messana (Zancle), Laus, Posidonia, Élée (*Velia*), continuèrent l'œuvre de Cumes. Avec elles s'établirent, se localisèrent, sur tout le pourtour de la péninsule, tous les survivants de la guerre de Troie.

Était-ce, pour des villes toutes nouvelles, un moyen de se vieillir, de rattacher leurs fondateurs à d'illustres lignées; ou bien, une première dispersion des Achéens, soit après la guerre de Troie, soit après l'invasion dorienne, avait-elle amené, deux ou trois siècles auparavant, des colonies, peu à peu renforcées par d'autres émigrants? Les deux opinions peuvent se concilier. Cumes avait précédé sur la côte occidentale les gens de Syracuse, de Sybaris. Pourquoi, des îles ioniennes et de la côte d'Épire, ne serait-il pas venu de semblables expéditions? Rappelons-nous que *Græci*, *Græcia*, ces noms oubliés par les Hellènes, ont été longtemps les seuls connus en Italie, et qu'ils n'y pouvaient avoir été portés que par les *Graïkoi* de Dodone.

Quoi qu'il en soit, Diomède passait pour s'être réfugié chez les Dauniens; les Vénètes, encore au temps de Strabon, lui sacrifiaient chaque année un cheval blanc; Lucérie avait gardé son armure. Philoctète, honoré à Pétélia, avait laissé à Thurium l'arc et les flèches d'Héraclès, et Macella montrait son tombeau. Le charpentier Epéos avait déposé près de Métaponte, dans un temple d'Athènè, les outils de fer qui avaient servi à construire le cheval de Troie. Anténor avait fondé Padoue, ancienne capitale des Vénètes, dont les habitants revendiquent encore leur origine troïenne (*sangue trojano*). Aux défenses du sanglier d'Érymanthe, conservées à Cumes, *Maleventum* (plus tard Bénévent) opposa celles du sanglier de Calydon. Circéii posséda la tombe d'Elpénor et la coupe d'Ulysse. Évandre vint d'Arcadie remplacer sur le Palatin le bon Faunus. Kronos substitua sa faux à la *sicula* de l'antique Saturne. Enfin *pius* Æneas, débarqué à Lavinium, y consacra sa nef incorruptible et les pénates de Troie; il eut, sur les bords du Numicius, que M. Boissier pense avoir retrouvé, sa tombe, visitée chaque année par le

consuls et les pontifes. On sait avec quel succès furent accueillis ces articles d'importation rétrospective.

La Grande-Grèce, plus brillante que l'Hellade elle-même, s'épanouit dans une terre peuplée de Sikèles, de Pélasges et de Grecs dodonéens. Partout s'élevèrent des temples, des basiliques, dont nous admirons les restes à Pœstum, à Métaponte, à Thurium, dans toute la Sicile. Zaleucos, Archytas, Charondas, donnaient des lois aux cités. Parménide et Zénon, Pythagore, Empédocle, le matérialiste mystique si vivement célébré par Lucrèce, y fondaient des écoles et des systèmes. Stésichore y chantait, Epicharme y créait la comédie. Certaines villes, depuis longtemps déchues, ou dont on cherche en vain les traces, étendaient au loin leurs possessions et leur renommée. Sybaris, après cent ans d'existence, commandait à vingt-cinq villes et régnait sur l'Œnotrie. Elle se vantait de pouvoir armer trois cent mille combattants. Lorsque, en 510, elle fut prise et détruite par ses voisins les Crotoniates, les citoyens de Milet prirent le deuil. Et que dire de Tarente, si fière de ses victoires sur les Iapyges et les Peucétiens, Tarente dont les trophées se voyaient encore à Delphes au temps du voyageur Pausanias, et qui appela Pyrrhus contre Rome avant la première guerre punique?

Cette audace, qui coûta si cher à l'orgueilleuse Tarente, était justifiée par le développement prodigieux de la Grèce, ou plutôt par l'éclat factice de l'Orient, tout entier hellénisé par Alexandre. Le prestige naissant de Rome ne pouvait balancer encore toutes ces gloires antiques et récentes dont la moindre cité grecque se sentait solidaire. Combien obscurs et combien pénibles furent les débuts de cette ville impérieuse! Quelques centaines de pillards réfugiés dans une enceinte carrée sur une des collines de l'ancienne Saturnia; des querelles de banlieue avec des Aborigènes de l'Aventin, des Sabins de Tibur, des Latins d'Albe, d'Aricie, des Rutules et des Volsques, au guet dans quelque ravin, aux bouches de quelque fleuve minuscule; des rois de dix kilomètres carrés, voleurs de femmes, sorciers rustiques conseillés par des fées ou des bergères; mœurs et intelligences dé-

grossies par les Étrusques, voisins et bientôt maîtres du district romain.

Ces minces événements, qui se succédaient entre des montagnes boisées et des rivages sans navires, furent certainement ignorés des brillantes colonies de la Grande Grèce. Rome était cependant l'aînée de quelques-unes et, bien probablement, succédait à d'anciens établissements sicules. Il y avait, entre la petite chaîne qui portait Tibur et Albe, et le Tibre, de très vieilles populations dévotes à Saturnus, dieu plus farouche qu'on ne croirait — on lui sacrifiait des vieillards — attachées aux bonnes divinités des champs et des bois, Faunus, Faustulus, Acca, Flora, Venilia, Carmenta, Marica; adoratrices du soleil, Janus, et de sa fille Kerka, populations sans abri contre les incursions des Latins, des Sabins et surtout des Étrusques, déjà maîtres du Tibre. La Rome du Palatin fut pour elles un point de ralliement, un centre de défense et de représailles. Le nom de *Roma*, de *Romus* ou *Romulus*, son héros éponyme, ne peut guère être séparé des variantes *Rem*, *Rum*, *Ram* : *Remus*, adjoint comme frère jumeau au fondateur; *Ruminal*, nom du figuier sous lequel une louve ou une bonne nourrice, *Acca*, donna son lait aux jumeaux; enfin, *Ramnetes*, les *Ramnes*, une des trois tribus primitives. La légende s'est emparée de ces formes diverses. Les *Titienses*, autre peuplade, qui semble avoir habité le Quirinal, formaient le contingent sabin. On pense que les *Luceres* (*Lucumo*), cités aussi parmi les fondateurs de Rome, étaient des Étrusques : au reste, il suffit du nom de *Vicus tuscus* donné à une bourgade située au pied de l'Aventin, pour attester la présence d'un groupe toscan. Un Étrusque, *Tarux* ou *Tarutius*, passait pour avoir légué à *Acca Larentia* (la nourrice), la plus grande partie du sol romain.

L'histoire des premiers rois, bien que fort incertaine, montre assez la lutte ou l'alternance des trois éléments primitifs du peuple romain. Les Latins l'emportent d'abord; ce sont eux qui tracent l'enceinte, qui allument le foyer de Vesta et qui sautent par-dessus la flamme en l'honneur de Palès, la divinité lo-

cale du Palatin. Mais ils sont obligés de compter avec les Sabins de Tatius, d'identifier leur Mars national, leur Romulus, avec le Mars de Cures, le dieu sabin de la lance, *Quir-inus*, et leur nom de *Romains* avec celui de *Quirites*. Le *Jupiter Latiaris*, apporté d'Albe, s'associe la *Juno Curitis*. Le second règne est sabin. Numa le pacifique, le pieux législateur qui institue les Vestales et les Saliens, vient de Cures. Ancus Martius — ce nom doit avoir quelque rapport avec les *anciles* ou boucliers consacrés à Mars — Ancus passait pour le petit-fils de Numa. Sous ce roi, et sous son prédécesseur, Tullus Hostilius, Rome avait grandi. L'un avait, après le fameux combat des Horaces et des Curiaces, soumis et détruit Albe, vaincu les Fidénates et les Véiens; l'autre avait refoulé les Volsques et atteint la mer, à 7 lieues! Ostie était désormais le port de Rome. C'est Ancus qui joignit à la ville le Janicule, au delà du Tibre, par un pont de bois, œuvre audacieuse de pontonniers, *pontifices,* confrérie sacrée dont les successeurs ne font plus de ponts, mais pontifient toujours. Ce pont *Sublicius* semble avoir amené d'abord plus d'Étrusques à Rome que de Romains en Étrurie. Architectes, potiers, statuaires, artisans, aruspices de Cœré, de Vulci, de Camars, affluèrent dans la ville nouvelle, et une famille de Tarquinies, les Tarchnaf (Tarchôn), usurpa le trône. Le Latium, dont Rome était devenue la capitale, fut, pendant tout le VIe siècle, un royaume annexe ou allié de la confédération étrusque; la déesse Mnerfa, peut-être italique, mais adoptée par les Étrusques, s'installa au Capitole à côté de Jupiter et de Junon.

Rome, évidemment, prospéra sous le sceptre des Tarquins, domina sur les deux rives du Tibre, étendit son influence au midi jusqu'au pays des Ausones ou Aurunces, se frotta d'hellénisme, enrichit son panthéon de divinités cuméennes, Hercule, Apollon, les Dioscures, entra dans la vie civilisée. Un habile homme, Étrusque d'origine, Mastarna, Servius Tullius, enferma dans une nouvelle enceinte les faubourgs de la cité carrée et, tout en conservant aux *patres,* patriciens, héritiers des premiers fondateurs, la primauté religieuse et politique, assura aux quar-

tiers annexés, à la plèbe, une certaine part de droits électoraux. Son régime, censitaire (4 tribus, 6 classes, 193 centuries), avait quelques rapports avec celui de son contemporain Solon et tendait au même but, l'amoindrissement de l'aristocratie, non toutefois au profit de la liberté, mais à l'avantage du pouvoir royal cherchant dans le peuple un appui éventuel. Cette réforme de Servius eut les conséquences les plus graves, proches et lointaines. Elle motiva, tout d'abord, la révolte du patriciat contre la royauté, la lutte acharnée de Rome contre la domination étrusque et, par un enchaînement fatal, la conquête de l'Italie et du monde par une ville, seule en face de l'univers. D'autre part, elle inaugura dans Rome, cet antagonisme entre l'aristocratie et le peuple, ce prodigieux effort de la plèbe contre les privilèges réservés au patriciat, cette ascension lente et obstinée, et victorieuse, qui aboutit à l'égalité dans la servitude, sous le caprice absolu d'un maître.

Le dernier Tarquin, Tarquin le Superbe, était un homme énergique et clairvoyant. Il sentait la haine des patriciens, le danger aussi de son origine étrangère. Il les brava. Fortement appuyé sur ses confédérés étrusques, impitoyable pour les malveillants, comptant d'ailleurs sur ses victoires, sur les dieux dont il enrichissait les temples, il abusa de la tyrannie. Une goutte fait déborder le vase. L'attentat de Sextus, le suicide de Lucrèce et, probablement, l'absence de Tarquin, fournirent à Brutus une occasion longtemps attendue. Le Sénat s'empara de Rome et substitua aux rois deux consuls annuels. La République était fondée pour cinq cents ans. Mais à quel prix? L'État romain n'existait plus. Rome, renfermée dans ses murailles, se vit assiégée par le roi, par les voisins du nord, par les tribus latines auxquelles elle commandait la veille. Il lui fallut recommencer l'œuvre de deux siècles. C'est alors que se révèle et se déploie cette imperturbable énergie, cette persévérante ambition soutenue par un merveilleux courage et une habileté politique sans égale, qui lui assurèrent la domination universelle.

IX

ROME ET LE MONDE.

Rome, réduite à son enceinte, lutte pendant plus d'un siècle contre les Latins et les Étrusques, avant d'atteindre Terracine au sud, Véïes au nord. — La terrible invasion des Gaulois Sénons met pendant quarante ans Rome hors d'état d'affermir sa puissance dans le Latium et d'achever la conquête de l'Étrurie. — Un demi-siècle de guerre samnite, la coalition des Gaulois, des Ombriens, des Samnites et des Étrusques, conduisent Rome jusqu'à l'Adriatique et à la rive droite du Pô, jusqu'à la Campanie et au golfe de Tarente. — La guerre de Pyrrhus a pour conséquence la conquête de la Grande-Grèce et la première *guerre punique*. — Rome et Carthage se rencontrent en Sicile. — Rome s'improvise puissance navale, enlève à Carthage la Sicile, la Sardaigne et la Corse. — Rome prend pied en Istrie, en Dalmatie, franchit les Apennins et le Pô. — Seconde guerre punique : Annibal, Fabius, Marcellus et Scipion. — Conquête de l'Espagne. — Flamininus, vainqueur de la Macédoine, émancipe et domine la Grèce. — Le Séleucide Antiochus le Grand, vaincu à Magnésie, est expulsé de l'Asie Mineure. — Mort de Scipion et d'Annibal. — Paul Emile vainqueur à Pydna. — Fin de la Macédoine. — Troisième guerre punique. — Carthage détruite, Numance domptée par Scipion Émilien. — Mummius détruit Corinthe; la Grèce réduite en province sous le nom d'*Achaïe*. — Conquête de la Gaule cisalpine, de la Ligurie et des bassins du Rhône, de l'Hérault et de l'Aude. — Revanche de l'Orient : corruption et vénalité. — Jugurtha vaincu par Marius et Sylla. — Les Cimbres et les Teutons; victoires de Marius. — Guerre sociale. — Mithridate. — Sylla, vainqueur des Asiatiques, des Grecs, des Italiotes, restaure le Sénat et l'aristocratie. — Ses proscriptions, sa tyrannie, son abdication insolente, sa mort. — Pompée et Sertorius, Catilina, Cicéron, César.

Rome a deux histoires : celle de ses conquêtes; celle de ses institutions; elle a deux vies : *intra muros et extra*, la vie intérieure et celle du dehors. Ces deux existences parallèles et connexes, par leurs actions et réactions mutuelles, concourent à cette double fin : la toute-puissance d'une ville sous un maître absolu. Etudions-les l'une après l'autre, séparément dans la mesure du possible; nous en concevrons mieux les rapports, les péripéties et l'aboutissement final.

Nous avons laissé Rome révoltée aux prises avec les Étrusques et les Latins (510). Elle n'a pas à lutter seulement contre le

roi ou *lars* de Clusium, Porsena, qui la tient assiégée et à moitié conquise; il lui faut encore déjouer les complots des partisans de la royauté. Brutus noie la conspiration dans le sang de ses propres fils. Horatius Coclès défend seul le pont du Janicule. Mucius Scœvola va braver Porsena dans son camp. Ces légendes héroïques attestent la détresse de la République naissante et l'énergie désespérée de ses défenseurs. Ce n'est qu'après quatorze ans d'efforts, en 496, qu'une victoire remportée sur les Latins, au lac Régille, en un lieu inconnu des monts Albains, la délivre de Tarquin et lui permet enfin de respirer. C'est vers ce temps que Rome, maîtresse d'Ostie, serait entrée pour la première fois en relations avec Carthage, dont les vaisseaux visitaient déjà tous les ports de l'Italie. Mais la mer tenait bien peu de place dans la vie précaire d'une ville sans cesse troublée par des querelles intestines, sans cesse menacée par les Èques, les Véiens, les Sabins. En 490 (l'année de Marathon), elle faillit tomber aux mains des Volsques, conduits par le traître Coriolan. En 477-474, battue sur les bords du Crémère, elle doit conclure avec Véïes une trêve de quarante ans. En 468-457, il lui faut nommer, contre les Èques, mince peuplade latine, deux dictateurs, Postumius et Cincinnatus. En 459, les Sabins ont surpris le Capitole. Rome guerroie ainsi pendant tout le ve siècle. Cependant, elle se constitue, elle se donne une législation, les *Douze tables* (450-449); au dehors, elle se fait craindre, bat les Véiens (436), les Volsques (429-406, prise d'Anxur), les Èques en 414; elle domine enfin sur la côte, jusqu'au pays aurunce, et se trouve assez forte pour passer et remonter le Tibre. Un siège de dix ans (405-396) lui assure, avec la possession de Véïes et de Falériés, la conquête prochaine de l'Ombrie et de l'Étrurie.

Mais les Gaulois paraissent et le travail d'un siècle est anéanti. La poussée germanique, rejetant au delà du Rhin les Celtes du Nord, futurs conquérants de la Gaule et de l'Espagne, avait serré contre le Danube les Celtes du Midi, Gaulois et Galates. Au VIe siècle, les Gaulois avaient commencé à déborder les Alpes centrales, par bandes peu redoutables encore, puisque les

Étrusques, en 450, avaient pu établir au delà du Pô une dodécapole, une confédération de douze villes. Mais cinquante ans ne s'étaient pas écoulés que l'affluence des Cénomans, des Boïes, dans la Transpadane, et des Sénons entre l'Apennin et l'Adriatique, vint entamer fortement, par le nord et l'est, la puissance étrusque, déjà dépouillée par les Samnites de ses dépendances campaniennes. L'année même où Véïes se rendait au dictateur Furius Camillus, Melpum était enlevé par les barbares, et les Sénons, à l'étroit dans le Picénum, débouchaient en pleine Toscane, demandant, comme tous les envahisseurs anciens et modernes, la place, la terre, où d'autres s'étaient installés avant eux et par les mêmes procédés.

Clusium, jadis Camars, maintenant Chiusi, l'ancienne capitale de Porsena, laissée sans secours par l'apathie et le désarroi des cités étrusques, sollicita l'appui, la tutelle de Rome. Les Gaulois, facilement vainqueurs des Étrusques, passèrent le Tibre, et rencontrant les légions sur les bords de l'Allia, en firent un grand carnage. Les Romains, courageux et méthodiques, privés d'ailleurs de leur plus habile général, Camille, alors exilé, ne purent soutenir l'assaut désordonné de ces géants demi-nus, à la fauve crinière, aux sauvages clameurs. Rome saccagée, détruite, malgré les barbes blanches des sénateurs et les oies du Capitole, subit la loi qu'elle devait imposer souvent, le terrible *Væ victis* (390); l'écho affaibli de sa chute pénétra jusqu'en Grèce; quelques écrivains mentionnèrent le fait : une ville grecque, ou étrusque, appelée *Rome*, au delà des mers, avait été prise par des barbares nommés *Celtes*. Et tout fut dit.

Les vainqueurs ne tardèrent pas à se disperser; les uns pour mettre en sûreté le butin, à Sena-Gallica (Sinigaglia); les autres pour piller l'Étrurie et le Latium; plusieurs bandes coururent jusques en Campanie; il y eut des Gaulois à Tibur, à Tusculum. Sans doute, Camille attaqua des corps isolés, harcela même la retraite de l'armée principale vers le Picénum et prit possession des ruines de Rome, qui reconnut en lui son sauveur, son second fondateur. Mais la légende n'a pu dissimuler l'horreur

de ces quarante années de tumulte gaulois, dont le souvenir a si longtemps hanté l'esprit des Romains. Cependant, la ville, à moitié rebâtie, s'habituait à la vue de ces ennemis encore plus indisciplinés que terribles. Pied à pied, elle reconquit son rang et son empire. Elle tira même profit de ses malheurs. Le coup qui l'avait ébranlée avait blessé à mort ses anciens maîtres. L'invasion gauloise avait achevé la désorganisation de l'Étrurie et travaillé pour Rome sans le savoir. Vers 340, le Latium, qui demandait un consul sur deux, était replacé sous le joug. La côte volsque était romaine. Carthage, désormais sans rivale dans la Méditerranée, crut devoir renouveler, avec la maîtresse d'Ostie, d'Antium et d'Anxur, l'ancien traité, vieux de cent soixante-dix ans. (Valérius Corvus combat les Volsques. Dès 345, prise de Sora sur le Liris.)

Empire, disions-nous en parlant de Rome. Bien petit empire, mais toujours prêt à s'étendre, à gagner et à garder. Derrière elle, dans la montagne, les Sabins, alliés jaloux et peu sûrs, et les Herniques, Latins insoumis, donnaient la main aux Marses, aux Pélignes des Abruzzes et, par ceux-ci, aux Frentans et Picentins de l'Adriatique; d'autre part à leurs intimes parents, les *Sab-nites*, les Doriens de l'Italie, c'est dire assez leur rudesse; car les Romains n'étaient pas doux. Les Samnites en étaient restés aux mœurs rustiques et pastorales des plus antiques Ausones; nombreux, vaillants, avides de butin, ils étaient quelque peu descendus de leurs retraites sauvages. Ils débordaient en Apulie, en Lucanie, et, dès 421, ils avaient arraché la Campanie aux Étrusques. Mais tenus en respect au sud par Tarente, ils faisaient mine de remonter, par le pays des Aurunces et des Sidicins, vers le Latium romain. Valérius Corvus les arrête en Campanie, près du mont Gaurus (342); et Capoue reçoit une g[illegible] nison romaine. C'est à ces âges relativement naïfs que se r[illegible] porte le dévouement, la *devotio*, d'un premier Décius, c[illegible] plébéien, qui se voue aux dieux infernaux pour remporter l[illegible] toire de Veseris, au pied du Vésuve (340); en 327, P[illegible] prendra Palépolis (Naples?).

Voici Rome en contact direct avec la Grande Grèce, contact amical d'abord, puisqu'elles ont le même ennemi; Alexandre le Molosse (332), roi d'Épire (l'oncle d'Alexandre le Grand), appelé par Tarente contre les Samnites, conclut même avec Rome un traité d'amitié.

Cependant, les Samnites, retranchés dans l'Apennin central, défendent toujours l'accès de la côte adriatique. C'est de ravine en ravine qu'il va falloir les traquer, en les tournant par la Campanie et l'Apulie; Papirius Cursor, Fabius Rullianus, Curius Dentatus furent les héros d'une guerre acharnée qui dura quarante-neuf ans, non sans dures vicissitudes. En 321, le Samnite Pontius Herennius fait passer sous le joug deux consuls et toute une armée romaine, outrage qu'il payera de sa vie (291), après le triomphe de Fabius. En 311, l'insurrection, qui, pour la première fois, ce point est à noter, revêt, mais contre Rome, un caractère national, a gagné l'Ombrie et l'Étrurie. Il faut que Fabius Rullianus, traversant la forêt Ciminienne, coure arrêter à Pérouse la marche des Étrusques, tandis que l'autre consul porte le fer et la flamme dans le massif des Abruzzes. La perte d'une bataille décisive et de leur capitale, Bovianum (305), n'abat pas encore ces indomptables; il ne tardent pas à rentrer en lice. Laissant leur pays dévasté (297), ils marchent au-devant des Gaulois Sénons, coalisés avec les Ombriens et les Étrusques (295). Leur jonction s'opère près du fleuve Æsis; ils vont retomber sur Rome par la vallée du Tibre en ralliant les confédérés. Mais les consuls les ont prévenus; Fabius, laissant son collègue Décius recommencer le suicide superstitieux d'un père, taille en pièces, à Sentinum, Samnites et Gaulois. Encore douze ans, et la bataille du lac Vadimon mettra fin aux velléités de résistance (283) des Étrusques et des Ombriens; cette action mémorable délivre aussi Rome de l'épouvantail gaulois. Les Sénons ont vu à leur tour saccager leur province et leur ville, Séna; et les Boïens de l'Émilie, qui ont franchi l'Apennin pour joindre les Toscans, partagent leur défaite. En même temps, sous prétexte de réprimer les brigandages des Lucaniens, Rome pousse au midi jus-

qu'au golfe de Tarente, elle prend Thurium, une ancienne colonie d'Athènes. Tarente, menacée, appelle à son secours Pyrrhus, encore un roi d'Épire, le premier ennemi d'outre-mer avec lequel se soit mesuré le peuple romain. Jamais plus rudes coups et plus belles paroles ne furent échangés. C'est (280) après la bataille d'Héraclée (Grande Grèce), gagnée par ses éléphants, Pyrrhus admirant les visages fiers des légionnaires couchés sur la poussière; c'est Cinéas, l'adroit ambassadeur à qui le Sénat paraît un conseil de rois; c'est l'honnête Fabricius renvoyant à Pyrrhus la lettre du médecin empoisonneur; c'est l'échange courtois des prisonniers et le refus de traiter avant que l'étranger ait évacué le sol italien. Plutarque a orné cet épisode de tout ce qui pouvait ajouter à la grandeur romaine.

Une seconde défaite, mais glorieuse (279), à Asculum (Apulie), a rendu la confiance à Rome, d'abord déconcertée par la révolte des Méridionaux, la perte de la Campanie et l'arrivée de Pyrrhus à Préneste. Fabricius la ramène à Tarente et reprend çà et là les villes révoltées, s'avance même en Calabre. Pyrrhus, cherchant aventure, est passé en Sicile, d'où il revient pour se faire battre à Bénévent (275) par le vieux Curius Dentatus; il perd vingt-trois mille hommes et regagne l'Épire, la Macédoine, le Péloponèse, pour mourir, à Argos, d'un pot jeté par une vieille femme. Les Romains, beaucoup plus sérieux, achèvent la conquête du Brutium, de l'Apulie, de Salente, de Brindes (267); la Grande Grèce (272) occupée, ils se tournent vers le nord, soumettent le Picénum et s'établissent à Rimini (*Ariminum*) [268]. La vallée du Pô reste seule en dehors de leur puissance. Ils ne sont pas encore sortis de l'Italie péninsulaire. Deux petits faits caractérisent la période qui précède immédiatement les guerres puniques. Une monnaie d'argent est frappée dans Rome pour la première fois (269), et les jeux du cirque, empruntés à la Campanie, font leur apparition (264), sur le Forum Boarium; le premier combat de gladiateurs est offert aux Romains par deux descendants de Brutus.

Carthada (les Grecs entendaient *Karchèdôn* et les Latins *Car-*

thago) régnait sur les mers d'Occident depuis quelques centaines d'années. Fondée, vers le IXe ou le VIIIe siècle, par des exilés tyriens, elle n'avait pas tardé à joindre aux anciennes colonies phéniciennes de la côte un assez vaste territoire, la Tripolitaine, la Tunisie, et à compter parmi ses alliés et ses vassaux les rois numides et mauritaniens. Tournée avant tout vers le commerce, mais vers le commerce conquérant, elle appuyait ses marchands de flottes de guerre habilement commandées par ses suffètes et ses généraux. Dès longtemps, les navires phéniciens lui avaient appris le chemin de l'Espagne. Elle occupa les Baléares, refoula dans l'intérieur les populations ibéro-ligures de la Corse et de la Sardaigne, où elle prévint les Massaliotes et les Étrusques.

Enfin, malgré les victoires de Gélon (480), de Hiéron Ier, des Denys, de Timoléon (340), d'Agathocle (310) — ce dernier avait envahi l'Afrique — et de Pyrrhus (275), Carthage avait enlevé aux Grecs la moitié occidentale de la Sicile, lorsque les légions romaines atteignirent la pointe de l'Italie. Amie de Rome tant qu'elle avait eu les mêmes ennemis, elle oublia les traités, même les plus récents, lorsqu'elle put craindre en elle une rivale. Délivrée de Pyrrhus, elle essaya de sauver Tarente, en 272; de défendre Hiéron II et Syracuse contre les Mamertins, bandes campaniennes qui saccageaient les environs de Messine. Partout elle arriva trop tard. Tarente fut démantelée et Rome prit parti pour les Mamertins. Le grand duel était engagé. En 264, un Appius Claudius, vainqueur des Syracusains, rangea Hiéron (263) dans l'alliance romaine. Rome, sans y songer, venait de partir pour la conquête du monde.

La nécessité fit de Rome une puissance navale. Elle équipa une flotte, arma ses proues de puissants éperons ou becs, *rostra*, et harponnant avec des crochets ou corbeaux les agiles navires carthaginois, les prit à l'abordage. A Myles, au nord-est de la Sicile, en 260, le consul Duilius ou Bilius prit ou coula quarante-quatre vaisseaux, tua trois mille hommes, ramena sept mille prisonniers. Ce triomphe inespéré, inouï, valut au vainqueur une

colonne rostrale, dont l'inscription nous a été conservée, et une gloire impérissable, celle d'avoir inspiré Lucrèce :

> Celui qui sur les mers lança nos légions,
> Qui vers la haute mer leur ouvrit une route,
> Qui, des gouffres salés foulant aux pieds la voûte,
> Dédaigna les clameurs de l'Océan vaincu,
> L'âme a quitté son corps! Duilius a vécu!

Une seconde victoire navale, à Ecnome, au sud de la Sicile, permet à Régulus de débarquer en Afrique (256). Mais après de grands succès, il est vaincu et pris par le général lacédémonien Xanthippe. Des naufrages dispersent et détruisent des flottes romaines; malgré la prise de Panorme et une grande victoire de Métellus (250) qui ramène à Rome 104 éléphants, Hamilcar Barca se maintient six ans à Eryx. Un consul, pour avoir bravé les auspices, est battu sur mer à Drépane (249). Régulus, envoyé pour offrir la paix, la déconseille et retourne à Carthage mourir dans les tourments. Enfin, Rome tente un dernier effort, arme une nouvelle flotte. Lutatius Catulus, à la tête de deux cents vaisseaux, remporte aux îles Égates, près de Lilybée, une victoire décisive (241). Carthage paye un tribut et abandonne la Sicile. Ce n'est pas tout; ses troupes, mutinées, laissent aux Romains la Sardaigne et la Corse.

Les armées de Carthage n'étaient pas formées de citoyens ou de sujets astreints à un service régulier, mais seulement de mercenaires grecs, berbers, gaulois. Mal payées, elles se révoltent et, pendant trois ans, l'assiègent et l'affament. Hamilcar les réduit enfin et les pousse dans un défilé où il les massacre.

Rome cependant ne se repose pas. Il lui reste à dompter les Gaulois d'Italie, les Ligures, à réprimer les pirates illyriens, à prendre pied en Istrie, en Dalmatie; il lui faut comprimer les révoltes perpétuelles de la Sardaigne et de la Corse, contrecarrer les Carthaginois en Espagne. Une seule année, la première après Numa (235), est exempte de guerre. La lutte entre l'Apennin et les Alpes durera près de cent ans. En 238, la Cispadane est pou-

la première fois conquise. En 224, les Gésates, appelés par les Insubres, fondent sur l'Étrurie, tuent un consul ; ils sont arrêtés à Rimini, écrasés à Télamone en Toscane, mais ils ont forcé Rome à armer contre eux huit cent mille hommes. Flaminius franchit enfin le Pô, chasse les Boïens au delà des Alpes, bat les Insubres. Marcellus tue de sa main le chef gaulois Viridomar et prend Mediolanum (222). Mais voici venir Annibal et la seconde guerre punique.

Carthage s'était relevée depuis vingt ans. L'illustre famille des Barca lui avait créé, sur la côte orientale de l'Espagne, une vaste et riche colonie, dont les capitales, Barcino et Carthagène, attiraient tout le commerce de la Méditerranée. Amilcar, Asdrubal, Annibal y régnèrent tour à tour, attendant l'heure de la revanche. Annibal, fils d'Amilcar, n'oubliait pas ce fameux serment de vengeance que Virgile a si dramatiquement placé dans la bouche de Didon expirante.

Rome avait pris sous sa protection une ancienne colonie grecque, Sagunthe. Annibal réduisit cette ville par famine, avant que les Romains pussent la secourir et, confiant à son frère Asdrubal la défense de l'Espagne, franchit les Pyrénées ; en cinq mois il traversa la Gaule, en arrière de Marseille, remonta le Rhône jusqu'à l'Isère, et passa les Alpes. Il avait conçu et il exécuta le projet hardi de soulever les Cisalpins, frémissants encore de leurs défaites, tous ces peuples à peine domptés : Étrusques, Ombriens, Samnites, Grecs, d'isoler Rome, seule au milieu de l'Italie révoltée. Plan admirable sans doute, qui faillit réussir, mais qui ne le pouvait pas. On s'appuie mal sur des vaincus, dont les forces, sinon la rancune, sont affaiblies par une longue résistance. Annibal savait aussi, à n'en pas douter, que, à Carthage même, non seulement l'envie, mais encore la sagesse, condamnaient une entreprise si lointaine, si hasardeuse, où le succès serait éphémère et l'échec irrémédiable. Il n'écouta que sa haine et son génie.

Avec une armée de cent mille hommes environ et trente-sept éléphants, qui avaient survécu au passage des Alpes, il descen-

dait le Tessin (218), quand il rencontra et battit le consul P. Cornelius Scipion. Le Pô franchi, il culbuta la seconde armée romaine qui l'attendait au passage de la Trébia, à quelques milles de Plaisance. Ses troupes reposées et complétées, il longe l'Apennin et taille en pièces, près de Pérouse, au lac Trasimène, l'armée du consul Flaminius (217). C'était le moment, ce semble, de marcher sur Rome ; mais Annibal avait encore à soulever les Samnites et les populations du sud ; il contourna donc les Apennins à l'orient, et passa l'hiver à l'entrée de l'Apulie. C'est là que viennent le chercher, en 216, les deux consuls. Il les bat à Cannes, tue quarante mille hommes et remplit trois boisseaux d'anneaux de chevaliers romains ; il prend à Capoue ces quartiers d'hiver, qu'on lui a tant reprochés. Mais on ne remporte pas sans fatigues et sans pertes, en trois ans, quatre grandes victoires, avec une armée de mercenaires qu'il faut solder, renforcer et ménager. Il avait besoin de secours, d'argent et d'alliés qui pussent inquiéter Rome au nord, à l'est surtout, lorsqu'il l'attaquerait par le sud. Tout en extorquant des subsides à toutes les villes campaniennes qui, tour à tour, se détachaient de Rome, tout en essayant de rendre la Sicile à Carthage et de surprendre Tarente, il attendait une diversion de son allié, Philippe de Macédoine (215).

L'énergie du Sénat, la prudence du *Cunctator* Fabius, la brillante valeur de Marcellus, ont été vantées comme elles le méritaient. Pas une heure Rome ne songea à traiter ; et quand Annibal offrit un échange de prisonniers, il lui fut répondu que la République n'avait nul besoin de soldats qui se laissaient prendre. Où Rome trouvait-elle assez d'hommes pour combattre en Macédoine, en Sardaigne, en Espagne, en Sicile et en Campa
Tous les hommes valides du Latium, de la Sabine, de l'Om
de la Toscane, libres ou esclaves, étaient sans doute mob
De toute façon, il est certain que deux frères Scipion e
pagne tinrent sept ans en échec Asdrubal, que Manlius,
queur des Sardes, rapporta un riche butin ; que Marcellus
fois heureux contre Annibal à Nola, prit, malgré Archi

Syracuse après un siège de deux ans (212); que Lœvinus, non content d'avoir imposé la paix à Philippe, cingla d'Épire en Sicile, reprit Agrigente (210) et plus de soixante villes; enfin Capoue est arrachée à Annibal (211); le vieux Fabius couronne sa carrière par la prise de Tarente, où Annibal avait concentré tous ses moyens de défense, ses armes et ses provisions (209).

Les succès de Rome étaient mêlés de cruels revers : en Espagne, les deux Scipion avaient péri dans une bataille (212); un consul et huit mille hommes avaient été détruits par Annibal, et bientôt Marcellus succombera dans une embuscade. La dixième année de son séjour en Italie (208), Annibal risqua sur Rome une pointe rapide, sa cavalerie vint jusqu'aux murs et « vit les Romains debout sur la porte Colline »; il dut faire retraite à la hâte, sous peine d'être coupé par l'armée consulaire. Mal secouru par Carthage, peu à peu repoussé vers la Calabre, il appela d'Espagne son frère Asdrubal, qui s'épuisait à combattre, depuis quatre ans, un nouveau général romain. Ce général, c'était Cornélius Scipion, qui, âgé de vingt-quatre ans (212), avait obtenu du Sénat la mission de venger la mort de son père et de son oncle. Pour son coup d'essai, le jeune homme avait pris Carthagène, pleine de trésors, et un frère d'Annibal, Magon (210); il s'était fait bien venir des Ibères en leur renvoyant les otages que les Africains avaient exigés d'eux; vainqueur, puis ami d'un roi du pays, il rendait l'Espagne intenable pour Asdrubal. Mieux valait perdre cette colonie qu'une armée encore solide et si utile à son frère. Dérobant sa marche, Asdrubal suivit les traces d'Annibal, passa les Pyrénées, le Rhône, les Alpes, le Pô; il avait contourné l'Apennin par le Picénum, se hâtait vers l'Apulie, quand, sur les bords du Métaure, il se trouva pris entre les deux armées des consuls Nero et Salinator. Il mourut bravement (207). Annibal, sans espoir, s'obstina cinq ans encore. Scipion, consul et proconsul, visitait la Sicile avec son ami Lélius; il obtenait enfin du Sénat une flotte et une armée pour porter en Afrique cette guerre interminable. Lélius est son amiral et son lieutenant; Caton, tout jeune encore, son questeur; Massinissa, un

prince numide, son utile allié. L'armée carthaginoise, commandée par Hannon, secondée par un roi voisin, Scyphax, est battue en toute rencontre, perd onze mille tués, quatre mille cinq cents prisonniers. Scyphax, vaincu et pris par Lélius, est envoyé à Rome avec ses principaux chefs et un riche butin (203). Annibal se décide enfin à quitter l'Italie, pendant que des envoyés de Carthage implorent la paix. Il reforme, reconstitue une armée et, dans les plaines de Zama (trente lieues à l'ouest), il livre à Scipion une mémorable bataille.

J'ai lu quelque part qu'il en sortit plus grand que son vainqueur. Pourquoi? Scipion — pour un ancien, pour un Romain — était un homme aimable dans la vie, modérément féroce après le combat, d'ailleurs excellent général, ce semble, un échantillon de notre espèce qui valait bien l'austère et avaricieux Caton; ses talents et ses succès ont contribué au salut et à la gloire de sa nation. Le génie, les victoires et la défaite d'Annibal ont assuré l'abaissement de sa patrie, compromis ses alliés, et livré le monde, sans contrepoids, à l'ambition romaine. Par lui, Carthage a perdu ses conquêtes, ses flottes et son armée. Par lui, l'Espagne, en dépit d'une résistance acharnée, longue et glorieuse, est condamnée au joug; la Gaule méridionale, fatalement ouverte, tôt ou tard, aux légions; l'Italie du Nord, adjugée à Rome; par lui, des rapports dangereux établis entre l'Italie grandissante et l'Orient épuisé, vide de force et de vertu. Vainement, dans son exil errant, cherchera-t-il à galvaniser ce détritus d'Alexandre, à y chercher des vengeurs; il n'y trouvera que les déboires de la haine déçue, la trahison et le suicide.

C'est peu de mois après le retour triomphal de Scipion, le premier Africain, que Rome, sans perdre de vue un seul moment la Cisalpine, la Ligurie et l'Espagne insurgées, déclare la guerre au roi de Macédoine. Après trois ans de campagnes indécises, le commandement échoit à un habile homme, Flamininus, qui, dès 198, forçant les défilés d'Antigonie, pénètre en Thessalie à la suite de l'armée macédonienne. Au lieu de retourner passer l'hiver en Epire, à Apollonia, il s'établit à Elatée, à Thèbes, qu'il

surprend, arrêtant ainsi les secours que Philippe pourrait attendre de la Grèce. En 197, il remonte vers la Thessalie et rencontre à Cynoscéphales l'armée ennemie. Les légions enfoncent la phalange. Alors, spectacle lamentable, la vieille Grèce se rue aux pieds du vainqueur. Celui-ci, dans Athènes, dédaigneux et bienveillant, jouit de l'adulation universelle. Aux jeux Isthmiques, en 196, il promulgue un merveilleux décret : il proclame l'indépendance de la Thessalie, l'autonomie de toutes les cités grecques en Europe et en Asie ; c'est-à-dire l'émiettement sans retour de ces villes déjà si divisées par leurs anciennes rivalités, désormais neutralisées, et livrées d'avance au plus fort. Flamininus, après avoir établi une sorte de paix instable entre les ligues étolienne et achéenne et le tyranneau de Sparte, Nabis, préside à Corinthe l'assemblée des Grecs, et retourne célébrer à Rome (194) un triomphe mérité. Mais il ne tarda pas à revenir comme ambassadeur veiller sur les menus ébats de tous ces libérés (192).

L'intervention attendue d'un roi de Syrie, Antiochus, décida du sort de l'Asie.

Dans l'affreux désordre qui avait suivi la mort d'Alexandre, les plus grosses, les meilleures parts, en Asie, étaient échues à Ptolémée et à Séleucus ; à l'un l'Égypte et Alexandrie, à l'autre l'ancien empire assyro-persique. C'étaient deux amis qui s'étaient réunis un jour pour vaincre un autre ami et rival, le vieil Antigone, tué à la bataille d'Ipsus, deux amis qui, toute leur vie, s'étaient envié et disputé la Palestine, l'Asie et la Macédoine ; l'un fut même assassiné par le fils de l'autre. Rien de plus ordinaire en ce temps-là. De ces deux adroits et puissants personnages étaient issues deux lignées royales : d'un côté, les Ptolémées, tas de Philadelphes, d'Evergètes, de Philométors, vicieux, mais modérément cruels, lettrés toutefois et tenant, à Alexandrie, une brillante cour d'érudits, de savants et de poètes, prudents flatteurs des Romains ; d'autre part, les Séleucides, une série alternante d'Antiochus et de Séleucus, moindres que leur aïeul, moins sages et aussi moins heureux que les Ptolémées.

Les domaines des Séleucides étaient beaucoup trop vastes et trop mal délimités pour demeurer longtemps intacts. Dès 255, coupés de la Bactriane et de l'Inde par la révolte d'Arsace et l'extension de la monarchie parthe, ils se maintenaient avec peine sur le Tigre, dans Séleucie, leur capitale. Au début du second siècle, ils possédaient encore la Chaldée, une partie de la Mésopotamie et, sur la Méditerranée, l'ancien pays des Khétas, la Cilicie et la Pamphylie. Menacés au nord, tournés à l'orient, ils cherchaient des compensations en Asie Mineure, affectant, sur les faibles royaumes de l'Arménie, du Pont, de la Cappadoce, une suzeraineté illusoire. Les Galates, les rois de Bithynie et de Pergame, ceux-ci alliés de Rome, leur fermaient l'accès de la mer Noire et de la haute Égée; mais, par la Phrygie, par les vallées de l'Hermos et du Méandre, ils espéraient atteindre l'Ionie, les îles et l'Hellade.

Le Séleucide régnant, Antiochus III, auquel l'histoire, par ironie, a laissé le titre de *Grand*, avait presque réalisé ce dessein ambitieux, et à l'heure même où Flamininus proclamait la liberté des villes grecques, en 196, il avait franchi l'Hellespont et assiégeait, dans la Chersonèse de Thrace, la forte cité de Lysimachie. Il se posait en protecteur, en futur maître de la Grèce. Appelé par les Étoliens, il occupe d'abord l'Eubée, où il perd son temps à se marier (192) [il avait cinquante ans]. Enfin, il joint ses nouveaux alliés et guerroie pour eux en Acarnanie. Au retour, les Romains le battent aisément aux Thermopyles (191), et sa flotte est dispersée par les vaisseaux d'Eumène, roi de Pergame. L'année suivante, Lucius Scipion, ayant pour légat son frère l'Africain, l'atteint en Asie, vers Magnésie du Sipyle (190), et remporte une victoire signalée. Antiochus est chassé de l'Asie Mineure, confiné au delà du Taurus et paye un lourd tribut. La plus grande partie de ses conquêtes éphémères passe à Eumène. Rome donne des lois à l'Asie, et les envoyés de tous les princes vassaux assiègent les portes du Sénat. Flamininus règne sur la Grèce et mine, dans le Péloponèse, la faible puissance des Achéens. Bientôt Philopœmen, dernier héros de ces tristes jours, lâchement trahi.

boira la ciguë (183). Cette gloire modeste et pure va se rencontrer dans la mort avec deux victimes plus illustres de l'ingratitude et de la vengeance, Scipion et Annibal.

Scipion, le vainqueur de Carthage et l'idole des Romains, a succombé sous l'envie persévérante, mesquine, envenimée, de Caton, celui qui vendait ses vieux esclaves par économie. Caton le censeur, le général patient et habile, l'orateur incisif, le citoyen dévoué — il ne faut pas méconnaître ses mérites — avait un cœur jaloux, une âme basse. L'esprit ouvert, l'humeur facile, altière aussi, de l'Africain blessaient son rigorisme routinier. Défenseur des vieux usages, des vieux préjugés, il l'accusait d'hellénisme et de politesse. Quand les deux frères revinrent d'Asie victorieux, la calomnie les traîna dans la boue, criant qu'ils avaient vendu la paix à Antiochus. Lucius fut condamné à une amende qui le ruina. Cornélius, pris de dégoût, s'exila en Campanie, à Liternum (187), où il mourut de la peste, en 183.

Annibal, après avoir réorganisé Carthage, s'était retiré en Macédoine, puis en Asie, cherchant à Rome des ennemis, poussant Philippe, conseillant le vaniteux Séleucide. A Cynoscéphales, à Magnésie, c'était lui encore que Rome avait vaincu. Pour éviter à Antiochus la honte de le livrer, il s'était réfugié en Bithynie, près du faible et cauteleux Prusias. C'est là que, réclamé par Flamininus, il se libéra par le poison, en 182. Ainsi périrent le vainqueur et le vaincu.

Rome, imperturbable, continue, par des colonies, par des routes, par la ruse et la force, de maîtriser les Illyriens, les Cisalpins, les Ligures, les Lusitaniens et les Celtibères. Elle morigène, punit, récompense, réconcilie et juge les roitelets d'Asie, les Séleucides et les Ptolémées dégénérés qui se dénoncent à l'envi. En 172, Eumène l'avertit que le roi de Macédoine, Persée, noue des intrigues et rassemble des troupes. Aussitôt, elle envoie des consuls et des armées. Paul Émile, en 168, vainqueur à Pydna, met fin à l'existence de la Macédoine. Persée, poursuivi jusqu'en Samothrace, ornera la pompe triomphale; et, pendant que Paul Émile visite à loisir, avec sympathie, les cités et

les monuments de la Grèce, des agents du Sénat enlèvent partout les citoyens soupçonnés d'intelligence avec Persée et font payer chèrement les défections et la tiédeur.

Vingt ans encore, et la Grèce et Carthage perdront l'ombre de liberté qui leur est laissée. Dès 167, Caton, envoyé en Afrique pour appuyer quelques réclamations de Massinissa, s'est étonné de retrouver riche et populeuse la ville qu'il avait vue en ruines. En effet, Carthage, sans enfreindre les traités, s'était relevée par le commerce et l'industrie ; 700 000 habitants se pressaient dans son enceinte. Depuis ce temps, l'obstiné vieillard n'achevait plus un discours sans y ajouter le fameux refrain : *Delenda Carthago.* Encore fallait-il un prétexte ; Carthage le fournit. Harcelée par les Numides, elle avait perdu patience et levé contre eux cinquante mille hommes. Les traités lui interdisaient la guerre (150). Quatre ans après, un fils de Paul Émile, adopté par les Scipions, Scipion Émilien, prenait d'assaut et livrait aux flammes l'antique souveraine des mers. Carthage avait trouvé encore soixante-dix mille hommes et un dernier Asdrubal pour livrer bataille au second Africain, ami d'un second Lélius. Désormais chef-lieu de la province d'Afrique, elle se survécut encore sept cents ans (146).

L'heure de la Grèce était venue. Elle allait aussi perdre son nom. L'historien Polybe, qui, jeune, avait porté au tombeau l'urne de Philopœmen et qui, depuis, vivait à Rome en otage, dans la familiarité des Scipions, venait de voir tomber Carthage ; il eut juste le temps de courir à Leucopétra et d'assister au sac de Corinthe. Une imprudente levée de boucliers avait permis au stupide Mummius d'écraser les derniers défenseurs du Péloponèse — ils étaient quatorze cents — de détruire une ville magnifique et de vendre à l'encan tout un peuple. Nous avons l'inscription funéraire où il se glorifie de ce forfait. La Grèce, tombée en enfance, reçut, comme un outrage, le nom qu'avait illustré sa jeunesse. Rome ne connut plus que la province d'Achaïe (146).

Les revanches de l'Orient vaincu ne se firent guère attendre ;

revanches morales, insensibles et profondes ; de tous ces trésors volés, de tous ces dieux dépaysés dont les statues encombrent les maisons et les villas des riches patriciens, des rapaces proconsuls, émanent la corruption, la vénalité, les vices mal voilés d'une fausse élégance. Des revendications agraires (qui n'ont aucun rapport avec l'état social moderne), des compétitions de personnes et de classes, viennent gêner, arrêter parfois les progrès de la puissance romaine. Partout les généraux, les administrateurs, se disputent les postes les plus lucratifs, les honneurs et les profits des charges et des victoires. Un Numide, Jugurtha, roi de Cirta (Constantine), achète jusqu'à trois fournées successives de propréteurs et de proconsuls, et, lorsqu'un vaillant capitaine, encore honnête, a coupé court à toutes les intrigues du rebelle, lorsque Marius n'a plus qu'à étendre la main, c'est son questeur, son perfide lieutenant, Sylla, qui saisit la proie et, autant que possible, confisque les lauriers de son chef (118-106). Sylla, Marius, deux grands et terribles serviteurs, l'un de l'oligarchie patricienne, l'autre de la plèbe italiote, peu à peu agrégée, associée à la population et à l'œuvre de Rome ; tous deux, avant tout, dictateurs dans l'âme, précurseurs de Pompée et de César.

C'est en Occident que Rome rencontrait la résistance la plus tenace. En Espagne, une ville, Numance, avait bravé dix-sept ans tous les efforts des légions (141-133). Il fallut y envoyer le second Africain ; encore ce grand vainqueur ne la prit-il qu'après un siège de quinze mois. La présence de Scipion Émilien, son caractère noble, son intelligence cultivée, sa bonté native, firent plus pour la pacification de l'Espagne que soixante-dix années de guerre (218-133).

Entre temps, les Cisalpins, les braves Ligures, avaient été domptés. En 143, une expédition contre les Salasses, dans les Alpes occidentales, préparait l'accès des pays allobroges et gaulois. C'est en 125, à l'appel de Marseille, qu'une première armée romaine (Fulv. Flaccus) pénètre dans le bassin du Rhône. Trois ans après, Aix est fondée, les Allobroges subjugués, les Arvernes

et leur roi Bituit vaincus sur l'Isère. En 118, la ville antique de Narbonne est colonisée sous le nom de *Narbo Marcius*, et la province romaine joint les Alpes aux Pyrénées. L'annexion de la Gaule, au moins jusqu'à la Loire, était inévitable et prochaine, quand une formidable irruption du nord vint en démontrer la nécessité. Au plus fort de la guerre d'Afrique (113), des bandes désordonnées de Cimbres et de Teutons, à l'étroit dans le Jutland et le Sleswig, se jettent au travers de la Germanie, çà et là, courant de l'orient à l'occident. Les Cimbres rencontrent en Illyrie un consul, Papirius Carbo, en Gaule un autre, Silanus (109), et les battent; puis, laissant la Gaule à la merci des Teutons et des Ambrons et Tigurins (Helvètes), ils s'en vont ravager l'Espagne pendant quatre ans. De retour, réunis à leurs alliés, ils écrasent, près du Rhône, le consul Cépion qui retournait en Italie, chargé des dépouilles de Toulouse. Rome craignit une seconde, une troisième invasion gauloise; car elle confondait aisément avec les Celtes de Brennus et les Cisalpins d'Annibal ce nouvel afflux de géants blonds et sauvages. Marius venait d'en finir avec Jugurtha: c'est l'homme nécessaire; revêtu d'un second consulat, il passe les Alpes, reforme, exerce l'armée démoralisée, attend à Aix les Teutons et en deux jours les extermine (102), court en Cisalpine et arrive à temps pour écraser les Cimbres à Verceil (101). Par chance, la masse des envahisseurs s'était divisée. Les Cimbres, contournant les Alpes et renforcés en chemin par tous les chercheurs d'aventures, voulaient envahir l'Italie par l'orient. Ils avaient donné rendez-vous aux Teutons dans les plaines lombardes. Marius, cinq fois consul, avait empêché leur jonction.

Grand guerrier, politique obtus, Marius usa mal de son immense popularité. Une seule idée le hantait, le guidait, sa haine contre Sylla. Chef du parti démocratique, il accepte, bien que Marse, le commandement contre les Italiotes révoltés qui réclament le droit de cité, mais il pousse mollement la guerre et se fait donner, en Asie, la mission que demandait Sylla. Celui-ci, par quelques escarmouches heureuses, met fin à la première

période de cette guerre dite *sociale* et, chassant de Rome Marius et ses partisans, se fait confirmer dans son commandement asiatique (88). Il n'a pas plutôt quitté l'Italie que Marius, rappelé d'Afrique où il s'était réfugié, rentre à Rome, s'y gorge de sang et meurt de débauche. Les Marianistes garderont cinq ans le pouvoir; si mal qu'ils aient gouverné, ils ont du moins *élargi* l'étroite patrie romaine en accordant le droit de cité aux peuples de l'Italie centrale. Sylla les laisse s'user en vaines querelles; puis, vainqueur de l'Asie et de la Grèce, il retombe sur eux, bat leur armée samnite à la porte Colline et se saisit de la dictature. Sylla proscrit, massacre, extermine le parti populaire et, par une constitution aristocratique, rend au patriciat tous ses privilèges. Las de meurtres, repu de vengeance, il quitte Rome après deux ans de tyrannie et meurt en paix (82-78).

Quel intérêt personnel et national avait donc conduit et retenu Sylla en Asie? Il avait besoin de victoires pour s'égaler au vainqueur des Cimbres. Or, dans un coin de l'Asie avait lentement grandi un dangereux ennemi de Rome, Mithridate le Grand, roi du Pont, de la Colchide et du Bosphore cimmérien. Ce demi-Grec au nom persan, cruel et sans foi, mais ambitieux, brave, infatigable, digne d'Annibal, rêvait d'arracher à Rome l'Asie Mineure et la Grèce. Et ce ne fut pas un homme sans génie, celui qui brava quarante ans la fortune romaine, les armes de Sylla, de Lucullus et de Pompée, toujours vaincu, toujours relevé, et, la veille de sa mort, méditant une grande invasion par la vallée du Danube et l'Illyrie! En 88, il venait de soulever l'Orient et de faire massacrer en Asie quatre-vingt mille Romains. Son général Archélaüs occupait l'Hellade. Les préteurs, légats et proconsuls étaient partout hésitants ou battus. Sylla paraît, tout change. A Chéronée, à Orchomène, il écrase Archelaüs. Il prend d'assaut et terrifie Athènes; il poursuit Mithridate jusque dans ses États, rétablit les rois détrônés de Cappadoce et de Bithynie, des Ariobarzane et des Nicomède; dicte la paix, taxe les villes, remplit sa caisse, sans oublier d'emporter d'Athènes une riche bibliothèque où figuraient les œuvres d'Aristote et de Théo-

phraste; enfin rentre en Italie tout-puissant, pour accomplir son œuvre de réaction sanguinaire et éphémère.

Point de repos. Au-dessus de la mêlée civile où s'entrechoquent les noms de l'honnête Cicéron, du conspirateur Catilina, du pompeux Pompée, du vaniteux Crassus et de l'astucieux grand pontife Julius César, fils athée de Vénus, se dresse, toujours plus impérieux, le colosse romain, adoré par la servitude universelle. La Gaule seule lui échappe encore; elle va le connaître.

Laissons maintenant Crassus triompher de Spartacus, chef d'esclaves révoltés, et sacrifier aux Parthes agiles son morceau de triumvirat, laissons l'heureux Pompée, Sylla édulcoré, idole du Sénat, achevant partout les victimes déjà terrassées par des vainqueurs plus modestes, abattre et Mithridate, et Sertorius le marianiste, et Tigrane l'Arménien, et les vicieux héritiers des Macchabées juifs, même emporter d'assaut Jérusalem. Laissons César, Marius de génie, par la victoire, par la séduction d'une fausse démocratie, se frayer la route vers le pouvoir suprême.

Nous avons voulu seulement, tout d'une haleine, raconter l'histoire extérieure de Rome; suivre en ses progrès, en ses péripéties, cette aventure extraordinaire, la conquête du monde par une ville, œuvre de cinq siècles, moins fulgurante que la grande chevauchée d'Alexandre, moins facile aussi et plus durable. Il nous faut aborder maintenant l'histoire intérieure, la vie privée et publique, religieuse, morale, intellectuelle, les institutions et les luttes politiques des Romains.

X

LA VIE INTELLECTUELLE A ROME.

Les dieux Indigètes de la conception, de la naissance, de la jeunesse, etc., de l'agriculture. — Les présages, augures, aruspices. — Culte des morts; funérailles, solennités et banquets funéraires; pénates, mânes, lares, génies. — Culte du foyer domestique. — Le mariage patricien, *connubium*. - La famille romaine; la puissance maritale et paternelle. — Le foyer ancestral; le *mundus;* Vesta et les vestales. — Les divinités romaines empruntent peu à peu l'histoire de leurs congénères helléniques. — Arrivée à Rome des dieux et des cultes orientaux, à partir de l'an 291. — Invasion poétique et morale de la Grèce, après la guerre de Pyrrhus. — Livius Andronicus, esclave tarentin, traduit *l'Odyssée*. — Souvenir donné à Nævius, à Plaute, surtout à Ennius, de Rudies (dans le Salentin), le plus grand génie littéraire de Rome, avant Lucrèce.

C'est dans les croyances et dans les pratiques religieuses que se reflètent le plus fidèlement le caractère et les mœurs primitives des peuples et leur tour d'esprit. Les éléments, les facteurs de la religion, sont partout les mêmes; les religions ne diffèrent que par l'emploi de ces éléments, par le rôle inégal de ces facteurs. En faisant, comme il convient, la part du climat, des milieux traversés, des mélanges ethniques, toutes circonstances dont on ne saurait méconnaître la portée, il faudra toujours en venir au tempérament particulier, originel ou acquis, aux aptitudes cérébrales du groupe, qui, en un temps donné, accommode à son usage ce monde surnaturel partout superposé par la curiosité ignorante à la réalité des choses. Les Latins, ou, pour mieux dire, les tribus ombro-sabelliennes, avaient profondément imprimé leur image dans la religion que les fondateurs de Rome établirent avec eux-mêmes sur la modeste colline du Palatin. Et quelques changements qu'y aient introduits, au cours des siècles, les influences étrusques, grecques et orientales, cette religion a gardé jusqu'à son extinction la marque de ses inventeurs depuis longtemps disparus. Elle nous révèle une âme bornée et

positive, très crédule, mais trop attentive à l'utilité immédiate pour ne pas faire concorder ses croyances avec les intérêts privés ou publics. De là le méticuleux formalisme du culte, et, malgré le pompeux étalage des hypocrisies officielles, le caractère civil, laïque, du sacerdoce romain.

Une infinité de petits dieux pullulent à la base du panthéon, petits dieux plus vivaces que les grands, logés dans l'herbe de la prairie, dans la glèbe et dans la moisson, dans le pieu de l'enclos et la pierre qui borne le champ, dans le seuil et les jambages de la porte, dans le foyer, dans la nourriture, dans le lit conjugal, bien plus, dans tous les mouvements des choses et des êtres, dans les actes de l'homme et de la femme, de l'enfant, de l'adolescent, du citoyen et du guerrier, pour ainsi dire derrière tous les mots de la langue. Si bien que d'animaux, tels que le loup, le bœuf, le pic-vert, l'orfraie, d'arbres, comme le chêne ou le hêtre (*fagutal*), de choses, comme l'eau, la pierre, d'instruments ou armes (le *pilum*, la *quir*), l'animisme passe à des concepts, à des idées, à des êtres métaphysiques. L'esprit latin se contente aisément, il ne va pas chercher loin les causes des faits, qu'il note d'ailleurs avec beaucoup de minutie et d'exactitude. A chaque phénomène, de quelque ordre qu'on le suppose, il attache un homonyme, à peine personnifié, qui le produit ou l'écarte à son gré, et qui mérite, par conséquent, une offrande, une prière, au moins une mention courtoise; aussi le prêtre inscrit-il à leur rang sur des catalogues, où leur nom peut être lu en temps utile, ces menues puissances ou virtualités, pastorales, agricoles, domestiques, funéraires, voire morales et nationales. Ce sont les *Indigètes*, ceux dont le nom *indique* la fonction, désigne, comme avec le doigt, *digitus*, l'objet qu'il faut leur demander. Les *Indigitamenta*, formules d'invocation appropriées, constituaient toute une branche de la liturgie.

Voici, par exemple, les Indigètes, mâles et femelles, qui président à la conception, à la naissance et à l'éducation : *Mutunus Tutunus*, *Subigus*, *Dea prema*, *Pertunda*, *Perfica*, ont conduit à bien l'œuvre conjugale ; à *Lucina* de remplir son office ; l'en-

fant, *mis au jour* (*in luce*), est accueilli par *Potina*, qui l'abreuve, *Educa*, qui l'élève, *Cuba*, qui le couche, *Ossipago*, qui affermit ses os, *Statanus*, qui le met sur ses pieds, *Farinus*, *Fabulinus*, *Locutius*, qui lui apprennent à parler. *Iterduca* le conduit sur les routes; *Domiduca* le ramène à la maison. *Mens*, *Sentia*, *Volumnus*, *Voleta*, *Paventia*, *Venilia*, *Volupia*, *Lubentina*, *Præstana*, *Pollentia*, etc., exercent son esprit, forment sa volonté, calment ses terreurs, guident ses désirs, favorisent ses premières amours, le livrent déjà fort et agile à *Peragenor*, à *Agenoria*, à *Stimula*, qui l'instruisent à la lutte guerrière et aiguillonnent son énergie; tandis que *Murcia*, *Numeria*, *Camena*, *Catius*, *Consus*, tempèrent son exubérance, cultivent et affinent sa raison. Enfin, *Juventas*, à l'entrée de la vie active, le confie à *Nerio*, la virile, et à *Fortuna barbata*. Homme, il rencontre à chaque pas, en chaque besoin, la divinité propice : dieux du repas, de l'habillement, de la cuisine, de l'étable, de la prison, dieux du seuil, des gonds, des passages voûtés, *Janus*, *Jana*, *Arquis*, *Forculus*, *Limentinus*, *Lateranus*, *Carna* ou *Cardea*; dieux des montées, *Ascensus*, *Clivicola*, *Limones*; dieux du gain, *Pecunia*, *Lucrius*, *Argentinus*, *Afferenda*, qui apporte la dot, *Arculus*, qui ferme la cassette. *Pellonia* repousse l'ennemi, *Redieulus* soutient la retraite, *Honorinus* honore le vainqueur. *Fessonia* attend les gens fatigués, avec sa sœur *Quies*. N'oublions pas *Salus*, la santé, et *Februa*, qui expie les fautes et purifie le sang échauffé.

La série agricole est peut-être la plus complète de toutes; dans aucune autre n'apparaissent avec plus d'évidence la minutie et la pauvreté de ce fétichisme verbal. Aux noms mentionnés déjà, il faut ajouter les dieux du coteau, de la colline, de la plaine et du vallon, de la borne et de l'enclos : *Jugatinus*, *Collatinus*, *Rubina*, *Vallonia*, *Lapis*, *Terminus*, *Erculus*; *Seia*, la semeuse, *Segetia*, la moissonneuse; les protecteurs de l'épi naissant, laiteux, mûr, de sa tige et de sa gaîne : *Proserpina*, *Lactans*, *Lacturcia*, *Matura*, *Nodotus*, *Volutina*, *Patelena*. *Hostilina* égalise les têtes des épis; *Runcina* enlève les mauvaises herbes : *Messia* procède à la coupe; *Tutilina*, à la rentrée en grange; *Terensis*

au battage. Il y en a bien d'autres, et qui souvent font double emploi : *Insitor*, *Subruncinator*, *Messor*, *Convector*, *Promitor*. *Obarator* et *Occator* remuent la glèbe ; *Vervactor* brise les mottes; *Imporcitor* herse, *Sarcitor* sarcle, *Stercutus* répand le fumier. *Meditrina* s'occupe de la vigne, *Mellona* des ruches ; *Bubona* et *Epona* des bœufs et des chevaux.

Des peuples si attachés aux travaux champêtres, si attentifs aux moindres incidents de la culture, étaient plus portés que d'autres à chercher partout des signes du temps — *tempestas* — des pronostics inquiétants ou favorables. Ils avaient remarqué que certains passages d'oiseaux coïncidaient avec le changement des saisons; que certains chants, certains cris d'oiseaux, annonçaient la pluie, l'orage, la chaleur. D'observations si simples, et qui ont leur utilité, ils conclurent au pouvoir prophétique des oiseaux; ils les consultèrent sur le bon et le mauvais succès des entreprises soit privées, soit publiques. En quoi ils raisonnaient comme le reste des hommes. Mais de cette illusion, qu'on peut dire universelle, ils ont fait une science qui leur est propre, l'art augural, l'art des auspices, la plus étrange assurément des institutions politico-religieuses. Nous ne nous doutons guère, quand nous parlons d'heureux ou funestes auspices, de bon ou mauvais augure, que nous sous-entendons certaines croyances ou pratiques qui ont eu à Rome cours officiel durant plus de mille ans. Les deux mots signifient *inspection*, *étude* des oiseaux : *avi-spicium*, *avi-gurium*. Point de magistrat, point de consul, point de général, qui ne prît les auspices à son entrée en charge, à son départ pour la guerre, au moment de livrer bataille. Point de père de famille, point de particulier qui n'eût recours aux augures. Des collèges de prêtres étaient chargés d'interpréter le vol et le chant de la pie ou de la corneille, et l'attitude des poulets sacrés. Du temps de Cicéron, deux augures ne pouvaient se regarder sans rire; mais lui-même exerçait avec un sérieux parfait cette fonction ridicule.

Il existait beaucoup d'autres expédients divinatoires. Vous savez avec quel soin les devins, de toute race et de tout ordre,

interrogeaient les convulsions, les entrailles, surtout le foie, des victimes. Ici les Latins n'ont guère innové. Mais ils se sont adonnés avec ardeur et succès à l'interprétation des tonnerres et des éclairs, à l'*haruspicine*, qui leur fut enseignée par les Étrusques. La direction, la couleur, la durée de l'éclair, donnaient lieu aux considérations les plus approfondies et les plus judicieuses. L'endroit où tombait la foudre devenait sacré ; il fallait se hâter de creuser un trou, non sans cérémonies variées, et d'y enfermer la vertu fulgurante. Cela s'appelait *condere fulgur*.

Mais laissons ces amusements saugrenus, si difficiles à concilier avec la gravité romaine, avec ce sang-froid, cette raison imperturbable, qui ont caractérisé la politique du Sénat. Nous n'irions pas loin, peut-être, pour trouver chez nous de semblables disparates.

Le tableau de l'animisme latin serait trop incomplet si nous y omettions le culte des morts, associé au culte du foyer, ces deux pivots de la famille et de la cité. Dans le livre des religions, le chapitre de la mort, à quelques variantes près, ne diffère que par la langue où il est écrit; mais la variante romaine est des plus importantes, des plus originales.

L'ordonnance des funérailles latines reproduit la marche même de l'esprit. On y prend sur le fait la formation des croyances animiques. Tout d'abord le cadavre, objet de dégoût et d'effroi, est abandonné dans la maison; puis il y est enseveli. Ensuite l'intérêt et l'hygiène se font écouter, et l'on procède à des funérailles extérieures et solennelles. Mais la maison où le mort reste exposé pendant sept jours, mais les parents qui l'ont touché et qui veillent près de lui, sont encore réputés impurs. De là toute une série de sacrifices et d'expédients expiatoires. On nettoie la chambre avec un balai sacré; on fiche devant la porte un cyprès ou une branche de sapin. Le temps venu de procéder à l'inhumation, *humatio* (le mot s'est conservé, même après que l'usage du bûcher eût prévalu), des victimes étaient immolées sur la fosse arrosée de vin ; des arbustes plan-

tés autour de la tombe, un banquet offert au défunt ressuscité. L'idée d'impureté s'évanouissait dans une fumigation de baies de laurier. Le corps même allait revivre dans les plantes. Quant au double, au fantôme, il ne faisait que passer par les enfers, et en remontait dieu, tantôt voltigeant avec les *Mânes* favorables, tantôt *larve* ou *lemur* malfaisant, ou bien fixé dans le domaine et la maison de la famille, en qualité de *lar familiaris*, de *pénate* protecteur des provisions, *penus*, du foyer, de la *gens*, de la cité. Le neuvième jour après les obsèques, il avait repris possession de l'autel domestique. Outre le culte intime et permanent, outre les festins et jeux particuliers que ramenaient les anniversaires et qu'on nommait *parentatio*, il y avait aussi, les 21 et 22 février, deux fêtes publiques et générales des morts : les tristes *Feralia* et les joyeuses *Caristia*.

Divi manes, ce sont les morts purifiés par les cérémonies funèbres, des esprits sereins et propices : *manus* signifie bon ; *immanis* équivaut à impitoyable. Toutefois ces *Mânes* gardent un caractère funéraire; c'est leur nom qu'on inscrit sur les tombeaux : *Diis manibus*. *Silentes*, *Inferi*, dieux d'en bas, ils habitent volontiers, sous la garde de leur mère *Mania*, les profondeurs souterraines, dans l'enclos d'*Orcus*. On leur a sacrifié des victimes humaines, remplacées plus tard par des poupées (*maniæ, maniolæ*) suspendues devant les maisons. Lors de la fondation des villes, pendant que la charrue traçait l'enceinte sacrée, pendant qu'on allumait le feu de la tribu, franchi d'un bond par les guerriers, une fosse, dite *mundus*, était consacrée aux Mânes. Au fond de ce trou, une pierre figurait l'entrée du monde souterrain. Trois fois l'an le tumulus devait être fouillé, et, sur la dalle mise à nu, s'accomplissaient des sacrifices et des lustrations en l'honneur des *Mânes*, de *Mania*, *Mania genita*, *Lala*, *Dea muta* ou *tacita*, *Laverna*, *Lara*, *Larundo*, *Libitina*, des *Furinæ*, d'*Orcus*, enfin de *Dispater*, père des trésors, et de toutes les divinités infernales. Le côté terrible de ce monde d'en bas éclate dans l'antique usage de la *devotio*, lorsque, le front voilé, la main au menton, l'épée sous les pieds, le chef de guerre pro-

nonce la fatale formule et s'élance au plus épais des bataillons.

Les Lares, bien qu'ils eussent part à tous les honneurs dévolus aux Mânes, et que Tarquin le Superbe leur ait encore immolé des enfants — ont perdu assez vite le caractère funèbre et oublié le chemin des enfers. Gardiens des familles, des quartiers, des carrefours, leur nom éveille surtout des idées de joie et de reconnaissance. Dans l'atrium, au coin des rues, à la porte des villes, au bord des routes, dans les camps, sur les navires, partout leurs statues de bois, leurs innombrables chapelles, recevaient des offrandes de fruits, de fleurs et de feuillages. Leurs fêtes revenaient tous les ans, tous les mois. Anciens morts consolés, ils veillaient au renouvellement de la vie, à l'entretien du feu héréditaire. Ils prennent alors, de préférence, le nom de *Génies* (*genius*, celui qui engendre), et prennent sous leur garde le lit conjugal, *lectus genialis*. Chaque membre de la famille a son Génie qui, de la naissance à la mort, le suit dans le plaisir et le danger, tout ensemble aïeul secourable et double immortel; si identique aux Mânes que les *Feralia* étaient souvent nommées *Genialia;* si intimement associé à chaque être réel ou imaginaire, individuel ou collectif, même aux choses et aux concepts abstraits, que non seulement les dieux et les déesses eurent leurs génies mâles et femelles, mais encore le lieu, le champ, la forêt, la maison, la rue, la bourgade, la cité, le peuple romain, Rome et l'Empire, et aussi les allégories telles que la Fortune, la Victoire ou la Paix. Quoi d'étonnant si toutes ces relations, tous ces offices complexes se sont condensés en un dieu spécial, *Genius*, qui tient le sceptre et la corne d'abondance, invoqué, par ordre des livres sibyllins, au début de la seconde guerre punique?

Génie et Lare n'en sont pas moins, c'est Apulée qui le dit, deux noms pour un même être; de même *Pénate* et *Lare* sont employés indifféremment par Virgile : *Teucros Penates*, ... *Pergameum Larem* (Pénates troïens, Lare de Pergame). Leurs attributions, leurs épithètes, leurs honneurs et leurs fêtes sont les mêmes. Mais, soit que les Pénates n'eussent jamais quitté la

maison, primitive sépulture du mort, soit que leur nom, si voisin de *penes*, *penitus*, *penetralia*, *penus*, les désignât spécialement pour les emplois sédentaires, il est certain qu'ils sont restés plus intimement liés au foyer domestique, à tout ce que la *gens* possède de vénérable et de cher. La flamme, c'est l'habitante, *Vesta* (d'une racine *Vas*, demeurer), Vesta, qui réchauffe et ranime au retour le laboureur ou le guerrier las, Vesta, qui chaque jour transmet aux Mânes, aux Lares et aux Pénates l'offrande jetée au feu, les prémices du repas.

Le culte des ancêtres se résumait dans le culte du foyer, exclusif de tout contact, de tout regard étranger. Chaque famille avait ses rites, soigneusement cachés, où nul n'avait le droit d'intervenir, ses formules et ses hymnes, patrimoine sacré transmis de mâle en mâle. Pour les Latins, en effet, comme pour les Grecs et les Hindous, le principe reproducteur résidait dans le père, pontife de cette religion secrète. La fille, d'ailleurs, en quittant la maison paternelle pour le toit d'un époux, adoptait nécessairement un foyer et des dieux nouveaux.

C'est de ces usages et de ces idées que découlent toutes les institutions familiales.

Le mariage romain, le *connubium*, comportait trois actes solennels — il en était de même chez les Hellènes — : la *traditio*, ou remise de la jeune fille ; la *deductio*, conduite de la mariée à la maison nuptiale ; la *confarreatio*, communion des deux époux. La fille n'est pas attachée au foyer paternel par son propre droit, mais par la volonté du père, qui seul peut l'en détacher, qui la livre, qui la donne à la famille étrangère. Conduite à la maison de son mari, voilée, couronnée, précédée du flambeau nuptial, au chant d'un vieil hymne dont on ne comprend plus le refrain, *Talassie, Talassie !* elle reçoit, devant le seuil, le feu et l'eau. Alors, souvenir du rapt primitif, l'époux l'enlève dans ses bras par-dessus le seuil qu'elle ne doit pas effleurer du pied. La *conductio* se termine dans l'atrium, en présence du foyer, des Pénates et des images des ancêtres. Là, les époux sacrifient, versent la libation, prononcent quelques for-

mules consacrées, enfin mangent ensemble un gâteau de fleur de farine, *panis farreus*. Cette communion, sous les yeux des divinités domestiques, associe les époux dans le même culte. *Uxor, socia humanæ rei et divinæ*, la femme, entrée en partage des choses humaines et divines, a désormais les mêmes dieux, les mêmes fêtes, les mêmes ancêtres que son mari. Déliée de tous rapports religieux avec son père à elle, car on ne peut appartenir à deux familles ni à deux foyers, elle est maintenant, devant son mari, qui renferme en lui toute la lignée ancestrale, et devant son propre fils, elle est *loco filiæ*, comme une fille, comme une pupille perpétuelle. Ses enfants n'ont plus rien de commun, selon la loi, avec leurs aïeux maternels. Ce sont des *cognati*, exclus, avec elle, de la religion et de la succession en ligne maternelle. Ils sont la chose de leur père, et ses héritiers désignés.

Ainsi, depuis trois mille ans, du culte domestique procèdent la puissance paternelle et maritale, dont nous avons à grand'-peine tempéré la rigueur.

Nul doute que le culte du foyer ancestral n'ait franchi de bonne heure l'étroite enceinte de la maison; les tribus ne sont que des agglomérations de *gentes*, remontant à un ancêtre commun, la cité, qu'une juxtaposition de tribus. Chaque enceinte, qu'elle contienne une maison, une bourgade ou une ville, doit posséder un centre sacré, un feu et des pénates, une flamme vivante, nous dit Ovide, qui symbolise les aïeux, l'unité morale et religieuse des citoyens assemblés. Les circonstances qui ont accompagné la fondation de Rome nous montrent l'intime relation qui existait entre les mânes, les ancêtres et le feu national. Tant d'auteurs, Caton, Ovide, Tacite, Verrius Flaccus, Plutarque, Denys d'Halicarnasse, les ont décrites d'une façon concordante, qu'il est difficile d'en suspecter l'authenticité. Elles étaient d'ailleurs reproduites chaque année, le 21 avril, avec une fidélité toute traditionnelle. Nous en retiendrons une seule.

Dans la fosse, ou *mundus*, qu'il a creusée, Romulus jette une motte de terre albaine; et chacun à son tour y dépose un peu de sa terre natale. C'est que l'homme, attaché au sol où reposaient

ses ancêtres divins, ne pouvait se déplacer sans impiété, si, par une fiction, il n'emportait son foyer et ses aïeux. Il fallait qu'il pût dire en montrant sa nouvelle demeure : « Ceci est encore la terre de mes pères, *terra patrum*, *patria;* ici résident les mânes de ma famille, réunis en ce lieu purifié pour y recevoir un culte perpétuel et veiller sur leurs descendants. » Sur la dalle du *mundus*, ou sur l'autel qui le recouvre, un feu est alors allumé, feu éternel et sacré, foyer central et commun de la cité future, autour duquel doit s'élever la ville, comme la maison autour du foyer domestique.

Chaque ville eut ainsi sa Vesta et ses Pénates; et chaque colonie alluma le feu de sa Vesta au foyer de la métropole. C'est ainsi que Rome honora spécialement la Vesta et les Pénates d'Albe-la-Longue, puis, après la destruction d'Albe, ceux de Lavinium ou de Laurentum, considérés comme les Pénates même de Troie, *sacra principia populi romani*, c'est-à-dire les objets sacrés auxquels se rattachaient les origines du peuple romain.

Un temps vint où Vesta, sans cesser de résider dans la flamme, et non seulement dans celle du foyer national, mais encore dans les feux allumés sur l'autel de toute divinité, prit une figure humaine et présida en personne au culte qu'on lui rendait dans son *atrium* devenu son temple. Une partie de l'édifice, entourée de nattes, était encore appelée *Penus*, magasin de Vesta, et renfermait le mobilier nécessaire aux cérémonies. Ailleurs, d'autres objets, figures, statuettes (le fameux *Palladium*), accessibles seulement aux vestales et aux pontifes, étaient soigneusement nettoyés la veille des fêtes dans une eau sainte apportée du Numicius ou du Tibre.

Il n'y a pas de culte qui ait gardé plus longtemps son caractère originel. En la déesse Vesta, c'est le feu, ce sont les ancêtres qui furent toujours adorés. Aux *Vestalia*, le 9 juin, fête du pain, des meuniers et des ânes, ce sont les antiques offrandes chères aux Lares et aux Pénates, que les matrones apportaient, pieds nus, au temple de Vesta.

L'extinction du feu était une calamité publique et, pour les

vestales, un crime inexpiable. Ce feu n'était-il pas la vie même de Rome, le gage de sa perpétuité? Aussi n'y avait-il pas de plus haut sacerdoce que celui des vestales. Choisies, dès l'enfance, au sein des plus nobles familles, les vierges gardiennes du feu étaient revêtues d'une inviolable dignité; les premières places leur étaient partout réservées. Rome devait durer tant que, dit Horace, « le pontife et la vierge sacrée monteraient au Capitole ». L'institution des vestales se maintint jusqu'à Constantin, jusqu'à Gratien même, et Symmaque a pu voir encore officier des vestales albaines et des vestales romaines.

J'ai donné quelque étendue à cette esquisse de l'animisme latin, parce que là est non seulement la base de la religion romaine, mais aussi le point de départ, le germe des institutions privées et publiques. Les morts divinisés, le foyer domestique, les superstitions augurales, enfin les esprits des choses ou dieux indigètes, tels ont été chez les Romains les objets des croyances les plus intimes et les plus durables. Loin d'y porter atteinte, les cultes plus relevés, plus généraux, y ont cherché les éléments de leur liturgie. Les divinités de plus large envergure, ou bien sont sorties de la classe des Indigètes, ou bien s'y sont agrégées comme chefs de file et protagonistes. C'est dans cette foule de menues puissances atmosphériques, terrestres ou simplement verbales, qu'elles ont trouvé leurs compagnes, leurs cortèges, leurs ministres, leurs attributs, leurs épithètes. Les déités des sources, des bois, des collines, des grottes, les génies pastoraux et agricoles se sont groupés autour de Saturne, l'ancien maître des sept collines; de Faunus, patron de l'Aventin, prophète bienveillant des forêts marécageuses; de Janus, dieu du Tibre, hôte du Janicule. Tous les *Kéri*, *duonus Cerus*, *Cerus manus*, *Carica*, *Circé*, se sont fondus en *Cérès*. *Liber* et *Libera* sont issus du *Libum*, du gâteau sacré humecté par la *libatio*. *Juno regina* a pris à son service toutes les déesses et auxiliaires du mariage, de la maternité, de l'enfance. Mars s'est assimilé Faunus lui-même et Picus et Pilumnus; il a pris en main la lance de Cures; il a dérobé à Janus la belle nymphe Venilia, Vénus, bientôt confon-

due avec Rome divinisée, *Dea Roma*. Jupiter enfin, ainsi que Junon, a reconnu pour mère une déesse locale de Préneste, *Fortuna primigenia;* il s'est assis avec les Pénates et les Lares au foyer domestique. Il a daigné être *fulgur* — n'est-il pas le dieu tonnant? — être *lapis* (sans doute la pierre de foudre) et *Terminus*, la borne sacrée, témoin et garant des serments inviolables. Au reste, il assume à un degré éminent et comme suzerain universel, les fonctions et les attributs de tous les dieux.

Tous ces noms, auxquels il faut joindre *Diana*, nom féminin de Janus, *Ops*, *Tellus* (*ou Terra*), *Maïa*, *Flora*, *Pales*, *Acca*, *Feronia*, *Angerona*, *Dea Dia*, *Vulcanus*, *Vertumnus*, *Pomona*, *Summanus*, *Matuta*, *Neptunus*, *Mercurius*, et bien d'autres, appartiennent en propre au groupe ausonien. Ils forment le panthéon latin. Quand, au Palatin, les Romains eurent réuni le Capitole, ils y donnèrent accès à une grande divinité, d'origine italique, mais adoptée et sans doute imposée par les Étrusques, à *Mnerfa, Minerva*, patronne des jeunes filles, des travaux domestiques et de tous les arts utiles. Associée à *Juno* et à *Jupiter*, Minerve compléta la triade suprême, universelle. Assisté de l'éponyme *Romulus* et du *Quirinus* sabin, et des déesses *Héré Martea*, *Hora Quirini*, *Nério*, bientôt de *Vénus* et de *Dea Roma*, Mars vit grandir sa puissance avec les victoires romaines.

Les dieux avaient des fonctions, des pouvoirs, souvent mal déterminés, en raison desquels on les invoquait. Ils n'avaient pas d'histoire. A peine les Latins gardaient-ils le souvenir, faible écho du mythe des Titans, d'un combat entre le dieu sabin Caranus, Garanus, Sancus, et un géant ignivome, Cacus ou Cæculus, dieu de Préneste et de l'Aventin. De bonne heure, Héraclès, que les Étrusques invoquaient sous le nom de *Herkle*, usurpa la légende, la victoire et l'autel, *ara maxima*, de la divinité sabine; bien que latinisé en Herculès, grâce à l'insignifiance du dieu champêtre Herculus, il n'en est pas moins un étranger et le premier qui ait ouvert aux dieux grecs les portes de Rome. Il n'est pas sûr qu'Apollon ne soit venu presque avec lui, l'Apoll Soranus de Falléries; mais l'Apollon de Cumes le suivit de prè

c'est au temps des Tarquins qu'une vieille vint vendre au roi des recueils de prédictions, ces fameux Livres sibyllins tant de fois détruits, tant de fois remplacés. Apollon eut dès lors, près de la porte Carmentale, un bois sacré de lauriers, dans lequel, vers 429, son temple fut construit. En 496, l'apparition de Castor et de Pollux avait décidé la victoire au lac Régille. A mesure que Rome s'avançait vers la Campanie, elle apprenait peu à peu les noms et les aventures des héros homériques et de tous ces dieux qu'elle se hâtait d'assimiler aux siens. Certainement avant le IIIe siècle, le voyage d'Énée, les origines troyennes, l'attribution à Vénus des charmes et des amours d'Aphrodite, étaient choses agréées et reçues, qui meublaient l'imagination vide des Romains et flattaient leur orgueil. En 291, à l'occasion d'une peste, les livres sibyllins mandèrent le bon *Asklépios*, *Æsculapius*, d'autant mieux accueilli que le panthéon latin manquait de médecin, et que les malades devaient s'adresser à Apollon *Medicus*, fort occupé d'autre part à diriger le soleil. Dans la Campanie, pendant la guerre de Pyrrhus, les figures et les légendes des vases italo-grecs achevèrent la conversion des Romains à l'hellénisme; elles les initièrent aux exploits de Bacchus, désormais synonyme de Liber, aux malheurs de *Korè* et de *Déméter*, substituées à Libéra et à Cérès.

Jusqu'ici le mysticisme malsain de l'Orient, auquel le génie grec est déjà en proie, n'a pas encore atteint dans ses forces vives l'énergie romaine ; il s'annonce toutefois, et se manifeste par la translation à Rome (205) du *Caillou* de Pessinunte, de la déesse appelée la *Mère Idéenne*. Annibal tenait encore en Calabre; les dieux italiotes ne l'en pouvaient chasser : « Il faut, disait le devin Marcius, recourir à la Mère phrygienne, qui est aussi celle de nos aïeux. » Là-dessus, des personnages notables, avec un sérieux parfait, s'en allèrent chercher dans son temple en Asie et rapporter aux rives du Tibre cette espèce de Caaba, qui — après les grandes journées de Zama et de Cynoscéphales — devint l'objet d'une reconnaissance durable, d'une véritable dévotion populaire. L'effet de ce culte sur les esprits et

les mœurs fut déplorable. En vain essaya-t-on d'abord d'en cacher ou d'en pallier l'obscénité. Les curieux n'en furent que plus avides ; et le peuple se passionna pour les contorsions des prêtres mutilés, pour les amulettes, les philtres et autres babioles que vendaient ces vils farceurs. Le Bacchus d'Eleusis, fort parent du *Bagaios* phrygien et de la Mère des dieux, ne s'épargnait pas non plus à la démoralisation de la jeunesse. En 186, le Sénat, prévenu secrètement, dut sévir contre les Orgies, ou plutôt les horreurs, crimes, débauches, complots contre l'État, qui se couvraient du nom inoffensif de *Bacchanales*. Plus de sept mille personnes furent impliquées dans un vaste procès. Le Sénat mit le pied sur les Mystères et les écrasa du coup.

Victoire d'un jour ! Dès les premiers Ptolémées, Sérapis (autre Zagreus, autre Adonis), regardé comme une sorte d'Esculape, Isis, patronne des femmes et assimilée à la vache Io, avaient passé en Grèce, suivis de leur chien Anubis. Par Malte, la Sicile et la Grande Grèce, ils ne tardèrent pas à pénétrer en Occident. De la Campanie, ils gagnèrent aisément l'Étrurie. Dès le milieu du IIe siècle, le Latium était investi. Rome, il est vrai, défendit longtemps son enceinte. Il semble que le *Pomœrium* ait arrêté les dieux alexandrins jusqu'à l'an 88. Les pastophores d'Isis faisaient remonter leur installation à Sylla, grand amateur en effet de théurgies orientales. En 58, en 53, Sérapis, Isis, Harpocrate, Anubis sont expulsés du Capitole. En 50, pareille exécution, mais cette fois nul ouvrier ne voulut toucher à l'autel ; et force fut au consul de prendre la cognée. Puis les amours de César et de Cléopâtre mirent l'Égypte à la mode. Et Rome devint le rendez-vous de tous les dieux de l'univers conquis. Nous voici à l'âge du syncrétisme, de ce mélange sans nom que nous avons appris à connaître sous le nom de *mythologie classique ;* âge d'incrédulité parfaite chez les politiques et les gens d'esprit, de déviations mystiques parmi les curieux, les ignorants et les femmes, de basses superstitions dans la populace, partout de désarroi mental et moral. Dans ce chaos hétérogène, les Lares, les Pénates, les Génies, gardent seuls une physionomie latine, un

caractère national. Aussi est-ce sur leur culte si tenace qu'Auguste essayera de greffer la religion officielle du Lare ou Génie impérial, lien apparent et fragile de l'immense agrégat romain.

Les phases diverses de l'évolution religieuse tiennent une grande place dans l'histoire intellectuelle et morale des Romains. Pendant une première période, qu'on peut appeler *latine*, entre le VIIIe et le IIIe siècle, l'esprit, absorbé par l'agriculture et la guerre, par les luttes intestines, demeure inculte et pauvre; mais le caractère se trempe, les mœurs restent simples et austères jusqu'à la rudesse; ainsi des dieux, modelés sur leurs fidèles. Ceux-ci trouvent à leurs labeurs, à leurs fatigues, une diversion suffisante dans la variété des cérémonies, les attitudes et gestes rituels, les danses sacrées, les processions, les pompes de l'ovation et du triomphe, enfin dans les grosses joies des Floralia et des Saturnales. C'est leur poésie épique, lyrique et dramatique, poésie en action, en pantomime, et qu'ils n'éprouvent nul besoin d'écrire. Sans doute, chaque collège de prêtres, chaque famille a ses invocations et ses formules, qui seraient pour l'érudition un trésor sans prix, mais insignifiantes au point de vue de l'art, si l'on en juge par la litanie des Arvales que le hasard nous a conservée. Les vers licencieux, dits *fescennins,* qu'on chantait aux noces, les grossiers refrains criés par les soldats derrière les triomphateurs, les nénies récitées aux funérailles, n'ont point survécu aux circonstances qui les avaient motivés. Rome comptait, évidemment, nombre d'hommes d'État et d'orateurs; mais les harangues que Tite-Live leur a prêtées, excellents artifices littéraires, n'ont rien gardé de leur langage fruste et sentencieux. L'histoire était réduite à de sèches nomenclatures. Chaque jour, en effet, dans leurs *Annales* et leurs *Acta diurna*, les prêtres inscrivaient les noms des magistrats, les prodiges observés, les auspices, les cérémonies, les événements, les défaites et les victoires. Mais le seul monument qui nous soit resté, plus d'une fois rajeuni sans doute, c'est la *Loi des Douze Tables*, première ébauche du droit romain, rédigée, en 450-449, par les décemvirs, sous l'inspiration, croit-on, d'un conseiller grec. Ce sont

de courts versets, d'allure rythmique, non versifiés, bien que les Romains leur appliquassent le nom de *carmina*. Les impératifs archaïques mais sonores, qui les terminent, ajoutent à leur raideur une sorte de majesté. Le premier ouvrage littéraire composé par un Romain, un poème gnomique, parfois désigné sous le titre de *Sententiæ*, fut, pense-t-on, imité de Pythagore. Son auteur, Appius Claudius Cæcus, homme d'État éminent, est celui-là même qui commença, en 311, la voie Appienne, celui qui, dans le Sénat, répondit si fièrement à Cinéas et qui opina contre Pyrrhus. On voit, par son exemple, que, si l'influence des idées grecques n'atteignait pas les Fabricius et les Curius, elle s'infiltrait déjà dans l'aristocratie romaine. La conquête de la Grande Grèce et de la Sicile allait en rendre les progrès irrésistibles.

Dans la première moitié du IIIe siècle, le monde grec répond à l'invasion romaine par une invasion de dieux, de livres, de statues, de peintures, qui déconcerte, séduit et élargit l'intellect étroit des Latins. Épopée, drame, comédie, poésie lyrique, pastorale et didactique, philosophie, éloquence, histoire, science, depuis Homère jusqu'aux Alexandrins, l'œuvre six fois séculaire de l'imagination et de la raison, les merveilles d'une langue riche, polie, accomplie, s'abattirent pêle-mêle sur un peuple uniquement tourné vers l'action, vers les résultats pratiques et les choses positives. L'énergie, même les vertus romaines, n'en furent pas ébranlées, tant que les extrêmes et multiples périls des guerres samnites, puniques, ibériques, cisalpines, tendirent toutes les forces de Rome contre la rébellion universelle. Mais, à la suite de ce violent effort, à l'apogée de sa puissance, elle sentit se développer en elle, avec son intelligence, la corruption de la Grèce déchue et de l'Orient malsain.

Le premier éducateur de Rome, celui qui ouvre la période gréco-latine, vers 240, c'est un esclave tarentin, affranchi par son maître Livius Salinator. Livius Andronicus n'enseigna pas seulement le grec aux jeunes patriciens, il leur apprit le latin Il assouplit le latin par la traduction et l'imitation d[illegible]

tragédies et comédies grecques. Il donna de l'*Odyssée*, en vers saturniens, une version fameuse qui, encore au temps d'Horace, servait, dans les écoles, à l'enseignement du latin. Il fit plus. Il composa une ode, un hymne sacré, qui fut récité, chanté dans une cérémonie expiatoire. A ces divers titres, il fut pour les Romains « l'objet d'honneurs extraordinaires, de caractère presque religieux » (Patin).

Livius eut pour successeur immédiat et contemporain Nævius, soldat et chantre de la première guerre punique, homme de talent et d'esprit caustique, qui osa plaisanter les Scipions et les Métellus. On sait qu'il paya cette audace de la prison et de l'exil. Nævius fit jouer des tragédies et des comédies, non seulement imitées du grec, mais aussi *prætextæ*, *togatæ*, sur des sujets et avec des personnages latins. Le premier, dans son poème historique, il fit allusion à la légende d'Énée et aux origines romaines.

Ce poète méritant et malheureux vivait encore, quand Plaute, en des cadres grecs, peignait avec tant d'esprit et de *gaîté* les ridicules et les vices des Romains. Nous possédons son théâtre ; il est donc inutile de le louer.

Presque dans le même temps florissait un génie de plus haut vol, qui n'a pas eu la même fortune, bien que ses œuvres, admirées de Cicéron, de Lucrèce, même de Virgile, dussent conserver leur popularité jusqu'aux Antonins. Ennius, Messapien, né à Rudies, servait obscurément, en Sardaigne, comme centurion, lorsqu'un général, bien inspiré, l'amena, en 204, à Rome. Il avait alors passé quarante ans. Mais le reste de sa longue vie lui suffit à conquérir l'immortalité. Poète et philosophe, ami de Scipion l'Africain, qui voulut avoir sa statue auprès de son tombeau, il éleva lui-même à la langue latine un monument dont les débris excitent encore notre intérêt. Maître du théâtre tragique, où le suivirent son neveu Pacuvius, Attius, Cæcilius, auteur de satires, d'un poème où il combinait les doctrines de Pythagore et du Sicilien Epicharme, Ennius se rendit surtout fameux par ses *Annales*, grande épopée en dix-huit chants qui

embrassait l'histoire de Rome depuis Énée jusqu'aux guerres de Macédoine. Ce Grec, ce Rudien, comme il dit, s'était fait Romain. Son épopée nationale lui valut le titre de *second Homère, Homère latin.* Lui-même contait qu'Homère lui apparut en songe et lui « développa la nature des choses ». La langue d'Ennius a vieilli ; mais les nombreux fragments de ses *Annales* abondent en beautés de premier ordre. Ses libres hexamètres ont la force, l'éclat, parfois la grâce robuste de Lucrèce.

On a dit avec justesse que la littérature latine, du moins la poésie, était de seconde main, d'imitation. Mais il serait plus vrai de dire que l'esprit latin a été éveillé par le génie grec. Il n'en garda pas moins sa saveur et son allure. Quoi de plus latin que Nævius, que Plaute, qu'Ennius ? Ils le sont autant que le grand ennemi de l'hellénisme, Caton le Censeur, l'agronome et l'historien, qui ne voulut apprendre le grec que dans sa vieillesse. Que dire d'un Cicéron, l'universel et charmant Cicéron, et d'un Lucrèce, le plus humain, le plus grand des poètes ? Mais ces deux illustres écrivains appartiennent à une troisième période, que j'appellerai *cosmopolite,* et qui nous approche de César et de l'Empire.

XI

VIE POLITIQUE DE ROME.

Origine du patriciat et du Sénat. — Les rois minent et bravent l'autorité des *Patres*, des « anciens » : réforme de Servius ; Tarquin le Superbe.— Révolte et victoire de l'oligarchie patricienne. — La plèbe n'accepte pas la tutelle du patriciat, et conquiert une à une les fonctions et les dignités curules. — Dès les premiers temps de la République (493), les tribuns, magistrats d'origine strictement plébéienne, tiennent en échec l'aristocratie sénatoriale.— La question agraire est suscitée par le partage inégal des territoires conquis ; elle reparaît, de plus en plus aiguë, de plus en plus insoluble, à la suite de toute guerre heureuse. — Les Décemvirs et les *Douze Tables* : égalité civile. — Après un essai de tribunat militaire, le consulat, la dictature, l'édilité, la préture, deviennent accessibles aux plébéiens : égalité politique et judiciaire. — L'accession au *Connubium*, à l'augurat, au sacerdoce, donne enfin à la plèbe l'égalité religieuse. — Aux querelles agraires (les Gracques), viennent s'ajouter les soulèvements des alliés, Latins et Italiotes, qui réclament le droit de cité, et tous les droits lentement acquis par la plèbe romaine : de là les guerres dites *sociales*. — Les guerres *serviles*, révolte d'esclaves maltraités dans les *Ergastules*, sont des épisodes plus curieux qu'importants, et qui ne pouvaient aboutir, étant donnés les éléments hétérogènes de la population esclave. — Les guerres *civiles* succèdent aux luttes politiques ; elles ne servent que des ambitions privées. — Marius prétend régner au nom du peuple et des alliés, Sylla au nom du patriciat. — Cicéron, Catilina, Pompée, César.

La persistance des noms *Senatus* et *Patres* indique assez l'origine de la constitution romaine. Les trois peuplades primitives ou *tribus* qui se bâtirent le refuge fortifié du mont Palatin, Rhamnètes, Titiens et Lucères, étaient, selon l'usage du clan familial, gouvernées par les chefs ou pères des diverses *gentes* dont elles étaient formées. Les rois ne pouvaient être que les chefs de guerre élus ou acceptés par le conseil des anciens, *seniores*. Ce qui le prouve, c'est que, des sept rois légendaires, pas un n'est le fils de son prédécesseur. Le commandement des armées, l'autorité religieuse exercée au nom de la cité sur les collèges de prêtres, acheminaient ces rois au pouvoir absolu ; mais ils n'osaient braver ouvertement les *patres*, maîtres des fa-

milles et des territoires suburbains qui fournissaient les soldats, les chevaux et les vivres. Ce fut l'accroissement de la population hors du Pomœrium, qui vint en aide aux ambitions royales. Il y avait là, sur les collines et dans les vallons prochains, de nombreux étrangers, de toute provenance, qui n'appartenaient pas aux *gentes* du Palatin, et ne dépendaient en aucune façon des patriciens, du Sénat. Servius Tullius les comprit dans une nouvelle et plus vaste enceinte, il en fit des citoyens romains, et pour ouvrir à quelques-uns au moins l'accès du Sénat, il eut recours au procédé que Solon inaugurait dans Athènes. Les habitants de Rome furent répartis, d'après leur fortune, en six classes et en cent quatre-vingt-treize centuries, qui eurent chacune un seul vote. Sans doute, dans les tribus primitives et dans les trente curies qui les constituaient, le vote continua d'être individuel ; mais les assemblées ou comices curiates virent décroître leur compétence, n'ayant plus à élire que des magistrats d'ordre judiciaire peut-être, surtout religieux, tels que le *curio*, gardien, qui sait ? de la lance sacrée *quir*, préposé aux rites de chaque *curie*. Quant aux centuries, Servius avait eu soin d'assurer aux plus riches la majorité, en les rangeant dans les quatre-vingt-dix-huit premières centuries. La masse, la *plèbe*, était reléguée dans les quatre-vingt-onze dernières. Il s'en fallait toutefois que ce régime censitaire coïncidât, même par en haut, avec l'ancienne organisation du patriciat, oligarchie dont tous les membres étaient égaux : certains sénateurs pauvres se virent primés soit par des collègues mieux pourvus, soit par de nouveaux enrichis plébéiens ou de rang intermédiaire, *equites*, chevaliers, qui pouvaient entretenir des chevaux de guerre. Ainsi Servius fomentait dans l'aristocratie des rivalités qui devaient le servir, et ne donnait, dans le gouvernement, qu'une part illusoire au peuple, sur lequel pourtant il s'appuyait. La plèbe n'en avait pas moins acquis le droit de cité, titre nu dont elle sut tirer parti, et le vieil ordre sénatorial se méfiait d'elle autant qu'il détestait les rois. Les patriciens riches essayèrent de la mâter par l'usure. Le débiteur, peu solvable, accablé par un taux extravagant, devenait

la proie du créancier (*addictus*), qui pouvait l'enchaîner, ou même le couper en morceaux. De telles rigueurs ne choquaient personne en ces temps barbares, mais elles ne pouvaient qu'enraciner dans l'esprit de l'exploité la haine de l'exploiteur.

Tarquin le Superbe s'étant cru assez fort pour humilier le patriciat sans s'attacher le peuple, fut chassé par l'un et abandonné par l'autre. Pendant quinze ans, sénateurs, chevaliers, plébéiens, durent faire front à l'Étrurie et au Latium coalisés; mais sitôt que la victoire du lac Régille (496) eut permis à Rome de respirer, le peuple s'aperçut qu'il avait seulement échangé un maître plutôt bienveillant contre des tuteurs hautains et rapaces, qui partageaient bien avec lui le péril des batailles, mais s'en réservaient le fruit. Le plus gros du butin passait dans le trésor public ou dans les cachettes des temples; les esclaves, les terres des vaincus, soit par adresse, soit par règlements de créances, finissaient le plus souvent par revenir aux nobles et aux riches; aucune charge civile, aucun commandement militaire important n'était accessible à la plèbe; les maisons et, à plus forte raison, les familles patriciennes lui étaient closes, et par le caractère secret des cultes domestiques, et par la dignité, la solennité du *connubium*. Même riche, le plébéien, aux yeux des *patres*, n'avait ni ancêtres, ni lares sacrés; il pouvait à son gré, s'il ne se contentait pas du simple *concubinatus*, contracter par *coemptio*, par achat fictif, un mariage non seulement légal, mais honorable; hors de sa portée demeuraient la sainte *confarreatio* et ces vierges à peine entrevues dans la pompe des noces, qui disparaissaient dans le mystère du palais conjugal.

Ainsi, dès son annexion à la cité romaine par l'enceinte nouvelle et par la réforme de Servius, mais surtout depuis l'institution de l'oligarchie sénatoriale, la *plèbe*, la masse du peuple dont les aïeux n'ont pas concouru à la fondation de la Rome palatine, est sollicitée à la lutte par trois ordres de griefs, sociaux, politiques, religieux; et, comme aucun pouvoir, abusif ou tempéré, n'abandonne volontairement ce qu'il est en mesure de défendre, la vie intérieure de Rome va être, de toute nécessité, un perpé-

tuel combat, jusqu'au jour où, épuisés par leurs efforts, graduellement enveloppés dans une ruine commune par l'invasion violente ou pacifique de leurs sujets italiens, les deux antiques adversaires retomberont sous le joug de nouveaux Tarquins, les triumvirs et les Césars.

Un des traits les plus curieux de cette guerre intestine, c'est que chacune de ses péripéties est marquée par la création d'une magistrature nouvelle; c'est qu'elle est la cause efficiente du développement des institutions romaines.

La victoire du Sénat sur les rois a engendré le consulat (*Consul?* ceux qui ouvraient la danse sacrée, puis la marche), royauté annuelle exercée par deux patriciens, allégée seulement de certaines fonctions liturgiques en faveur d'un pontife maxime, *pontifex maximus*. Aux premières agitations populaires répond la dictature (498), brusque interrègne, de six mois au plus, où l'autorité absolue, souveraine *intra et extra muros*, est confiée à un patricien désigné par le consul en charge. Mais ce ne peut être là qu'un expédient temporaire, et qui, on ne l'a que trop vu, peut se tourner contre le Sénat aussi bien que contre le peuple. En 493, la plèbe remporte son premier avantage signalé. Endettée, affamée, elle se décide à quitter Rome. De l'Aventin, où elle s'est retirée d'abord, elle gagne, à deux lieues environ, le mont Sacré, d'où elle peut donner la main aux peuplades à peine soumises du Latium et de la Sabine, mettre au pillage les propriétés rurales des patriciens et marcher en armes sur la cité sans défense. On raconte qu'un ingénieux sénateur, Ménénius Agrippa, vint réciter aux sécessionnistes, non sans habiles commentaires, la fable d'Ésope, *les Membres et l'Estomac*. Où l'aurait-il apprise? En fait, le Sénat dut capituler. Il reconnut à la plèbe deux chefs inviolables, annuellement élus (le nombre en fut plus tard variable), *tribuni plebis*, les tribuns du peuple, investis d'une double et réelle puissance, le droit d'opposer leur *veto* à toute mesure impopulaire et le droit de proposer des lois votées au besoin par le peuple assemblé, c'est-à-dire de contrecarrer les sénatus-consultes par des plébiscites. Certes, il a

être grand et imminent le danger qui força l'oligarchie à livrer au peuple de telles armes, à lui donner des consuls plus puissants dans Rome que les véritables. L'habileté sans scrupules du Sénat, la supériorité acquise des patriciens dans la conduite des affaires et des armées, par-dessus tout la continuité des guerres et l'urgence de la discipline dans les malheurs publics, purent seules ajourner, en les aggravant, il est vrai, les multiples conséquences de la grande victoire populaire, conséquences terribles, puisque ce fut d'une combinaison entre la dictature et le tribunat que naquit le pouvoir impérial.

Le premier exploit des tribuns ne fut pas heureux. L'exil de Coriolan, accusé par eux de prétendre à la royauté (490), faillit livrer Rome aux Volsques. Mais le peuple eut désormais ses flatteurs. Le Sénat dut surveiller de près les patriciens ambitieux et les traiter en déserteurs. Un personnage consulaire, déjà suspect par un traité avec les Latins (493), essaya de favoriser le peuple (486). Traître à sa caste, il fut précipité de la roche Tarpéienne, qui, comme on sait « est près du Capitole ». Ce patricien, Spurius Cassius, avait proposé la première *loi agraire*. Il faut expliquer ce mot, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire romaine, mais n'a qu'un rapport éloigné avec le sens que lui attribuent les modernes. Une *loi agraire*, chez les Romains, visait uniquement les terres conquises, qu'un usage immémorial, non encore périmé, annexait au domaine de l'État. De ces terres, avec ou sans redevance, les riches, déjà pourvus de clients et d'esclaves, obtenaient aisément la concession. Les pauvres ne recevaient miette de ce butin, qu'ils avaient arrosé de leur sang, de ces champs qu'ils avaient glorieusement volés pour d'autres à l'ancien possesseur. Ils demandaient leur part. Et leurs réclamations étaient d'autant plus fondées, sinon justes, que les riches concessionnaires laissaient souvent en friche, faute de bras ou de besoin, ces vastes territoires, *latifundia*, sur lesquels l'État conservait, sans les réclamer jamais, ce qu'on a nommé *le domaine éminent*. D'une part, l'intérêt public exigeait que ces terres fussent cultivées ; d'autre part, la République gardait le droit d'en disposer,

et elle en usa souvent, dans les guerres civiles, par le moyen expéditif de la confiscation. Toute loi agraire avait donc pour objet de réduire à une quantité donnée, d'ordinaire 500 arpents (*jugera*), les lots concédés ou à concéder aux patriciens, et à partager le reste entre les pauvres. Rien n'eût été plus facile au début. Mais les riches menacés, sinon d'éviction totale, au moins de limitation présente ou à venir, se cramponnaient à leur proie, d'autant plus fortement qu'elle leur coûtait moins et qu'elle grossissait davantage. Leur avidité croissait avec leur usurpation, gratuite et superflue. Ainsi se posait à Rome, dès le ve siècle, la question sociale.

Les tribuns ne cessaient de faire voter des lois agraires. Un plébiscite y pourvoyait; mais la mauvaise volonté du Sénat en arrêtait l'exécution. Alors ils essayaient du *veto*. En 482, on voit un tribun opposer son *veto* à une levée de troupes parce que le Sénat arrêtait l'exécution d'une loi agraire. Et ces conflits se renouvelaient en toute occasion, surtout après les expéditions fructueuses. Mais vainement le peuple, sur la proposition de Publilius Volero, obtenait-il, en 471, le droit de nommer ses tribuns dans l'assemblée populaire des tribus, où les voix se comptaient par tête, et même de faire des plébiscites obligatoires pour tous comme les décrets du Sénat; les lambeaux arrachés à l'avarice des grands ne suffisaient jamais à la faim des petits. La guerre perpétuelle enrichissait le riche ; en suspendant le travail, elle ruinait l'artisan soldat. Elle appauvrissait le pauvre. Entre temps, les tribuns envahissaient le pouvoir politique et le pouvoir judiciaire. En 476, ils avaient traduit les consuls devant le peuple, pour avoir laissé tuer sur les rives du Crémère les trois cents Fabius; mais en 473, Genucius fut assassiné pour avoir accusé deux consuls. En 461, le tribun Terentillus Arsa réclame la révision des lois; il demande qu'elles soient écrites et livrées à la connaissance de tous. Une proposition si sensée parut des plus indiscrètes; elle attaquait un des plus chers privilèges des patriciens. Le cérémonial judiciaire était une sorte de pantomime sacrée dont seuls ils connaissaient les gestes, dont seu

ils détenaient les formules. Autant dire que la justice, que l'honneur et la vie des citoyens étaient à leur merci. Dix ans d'affreux désordres laissèrent la question indécise. Il y eut des patriciens bannis qui aidèrent les Sabins à surprendre le Capitole (459). En 454, le tribun Icilius réussit à distribuer au peuple les terres de l'Aventin, il saisit le tribunat du droit de convoquer le Sénat.

L'accord se fait enfin. Des commissaires recueilleront les meilleures lois des Grecs, et des législateurs souverains promulgueront un code, gravé sur des tables de bronze. Pour que rien ne les trouble dans leur œuvre, tous les pouvoirs seront remis entre leurs mains. Toutes les fonctions, même le tribunat, resteront vacantes. C'est dans ces conditions que furent élus et installés les décemvirs annuels; leur tâche n'étant pas terminée au bout de leur exercice (450), on en nomma d'autres qui l'achevèrent. Mais voici que, les Douze Tables remplies et exposées à tous les yeux, les décemvirs — et cette fois il y avait des plébéiens parmi eux — les décemvirs refusèrent d'abdiquer ; abusant de leur royauté, ils se livrèrent à quelques distractions peu séantes. L'un d'eux, le moins retenu, Appius Claudius, essaya de s'approprier la fille d'un vieux brave nommé Virginius. Déjà ses suppôts l'entraînaient, lorsque le père la tua pour la sauver (cela paraissait tout simple en ce temps-là), et courut, brandissant le couteau rouge encore, devant l'estrade où siégeait le décemvir. Après cette aventure, il ne pouvait plus être question de décemvirat. Jeté en prison par les consuls, populaires sinon plébéiens, Horatius et Valérius, et par les tribuns rétablis dans leur inviolabilité, Appius se déroba par la mort au châtiment.

La loi des Douze Tables, qui resta si longtemps la base du droit romain, était aussi rude en ses prescriptions qu'en son langage, mais évidemment conforme aux sentiments de cultivateurs économes et rapaces : celui qui mettait le feu à un tas de blé était battu de verges et brûlé; le voleur de nuit pouvait être tué sans autre forme de procès ; le voleur de jour, s'il se défendait. Le pire sort était réservé au débiteur insolvable —

vendu ou coupé en morceaux. Les crimes ou délits moindres entraînaient, comme partout ailleurs — nos germanistes l'ont trop oublié — soit le talion, les représailles corporelles, soit la composition, le fameux *vergeld* (dont le nom est tudesque, mais dont l'usage, à titre de dommages-intérêts, est encore partout si ordinaire) : « Celui qui rompt un membre, disent les Douze Tables, payera trois cents as au blessé ; s'il ne compose pas avec lui, qu'il soit soumis au talion. »

L'influence plébéienne se faisait sentir çà et là, dans les articles qui abaissaient, très notablement, le taux de l'intérêt, qui condamnaient à la précipitation, à la roche Tarpéienne, le faux témoin et le juge corrompu ; dans ceux qui réservent au peuple entier, réuni dans ses comices, les jugements en dernier ressort, l'appel de toutes les sentences, les condamnations capitales, enfin l'autorité souveraine, source de tout droit : « Ce que le peuple, est-il dit, a décidé en dernier lieu, sera la loi. » Enfin la justice est désormais, ou veut être, égale pour tous les citoyens romains ; elle ne fait acception ni de personnes, ni d'ordres, ni de classe. C'est là qu'est le grand trait des Douze Tables et la véritable victoire plébéienne : l'égalité civile, point d'appui solide vers l'égalité politique et religieuse.

L'assaut n'est pas longtemps retardé. Le *connubium*, nous l'avons vu, fermait à tout étranger, à tout homme sans aïeux, le patriciat, c'est-à-dire l'accès même de toutes les charges supérieures, dites *curules* (ou sénatoriales, de *curia*, dérivé du sabin *quir*, *quirinus, quirites*). Il importait donc au plus haut point d'obtenir l'égalité complète des mariages par *coemptio* et des *connubia*, et d'admettre au *connubium* les fils et les filles de race plébéienne, dont la postérité aurait bientôt envahi le patriciat. C'est ce que pensait le tribun Canuléius lorsqu'il proposa, en 444, l'abolition de la défense relative aux mariages. Dans le même temps, ses collègues (le nombre des tribuns avait été augmenté) demandaient l'admissibilité au consulat. D'[illegible] né suffoqué, par ce double outrage, le grand mon[illegible] ment rappelé à la sagesse par la retraite du peu[illegible]

le Janicule. On accorda le droit au *connubium*, dont l'autorité paternelle suffisait à prévenir l'abus. Quant au consulat, il fut supprimé, ou plutôt démembré, remplacé par le *tribunat consulaire*, accessible à tous, et par la *censure*, réservée aux patriciens. A celle-ci ressortissaient le cens ou dénombrement quinquennal, le règlement des classes et des centuries, la formation de la liste du Sénat et des chevaliers, la surveillance des mœurs publiques et privées, l'administration des domaines et finances de l'État. Il y eut deux censeurs, nommés tous les cinq ans, pour cinq ans d'abord, puis pour dix-huit mois (431). Des tribuns consulaires annuels, au nombre de trois, de cinq, de huit, exerçaient les fonctions actives du consulat. En fait, les deux magistratures nouvelles demeurèrent aux mains du Sénat, et quarante ans se passèrent avant que des plébéiens obtinssent ou même briguassent le tribunat consulaire, qui, d'ailleurs, alterna plus d'une fois avec le consulat et la dictature. Un autre emploi, la charge de questeur du trésor auprès du consul et du tribun consulaire, sorte d'intendance militaire, devint aussi, en 420, accessible au peuple.

Dans le reste du ve siècle, je ne vois à relater que la répercussion dans l'armée des questions sociales et agraires. En 414, dans une guerre contre les Èques, les soldats lapidèrent le tribun consulaire Postumius, qui leur refusait le partage des terres conquises. En 405, le service militaire cesse d'être gratuit. L'infanterie d'abord, bientôt la cavalerie, obtiennent une solde qui, en soulageant leur misère, les engage à rester sous les drapeaux, et permet d'assurer la permanence des armées.

Le grand désastre de l'invasion gauloise, qui force Rome à recommencer la conquête du Latium, n'interrompt guère la marche ascendante du peuple. Les patriciens, décimés, ont dû se renforcer d'éléments plébéiens. Ils n'en sont pas moins obstinés à défendre leurs derniers privilèges ; ils se vengent des faux frères ; ils précipitent Manlius Capitolinus, un vainqueur des Gaulois, soupçonné de tendre à la tyrannie par la faveur populaire (383). Ils luttent dix ans contre les lois Liciniennes (376-366).

Mais les nécessités mêmes de la défense extérieure triomphent de leur acharnement. Les tribuns Licinius et Sextius ne proposaient d'ailleurs rien qui n'eût été plus d'une fois concédé en principe : consulat plébéien (un consul sur deux) ; réduction des dettes, en imputant sur le capital les intérêts payés ; limitation des lots de terre domaniale. Il fallut toute l'autorité de Camille, nommé encore une fois dictateur, pour imposer au Sénat l'acceptation de ces lois, toujours éludées. L'un des tribuns, Sextius — les deux promoteurs de la réforme s'étaient fait réélire dix fois en dix ans — fut appelé au consulat. Il était le premier plébéien investi de la magistrature suprême (366). Mais le Sénat ne donnait jamais sans retenir. La création de deux magistratures patriciennes diminua la puissance et la dignité du consulat. A l'une, la *préture*, fut réservée l'administration de la justice, qui exigeait la connaissance des formules de la procédure ; à l'autre, l'*édilité curule*, la haute police, la sûreté générale et la surveillance des grandes fêtes publiques, abandonnées jusqu'ici à de moindres officiers, les modestes édiles plébéiens.

L'institution de la préture vaut qu'on s'y arrête. Dans Rome, le préteur (*præitor*, qui marche en avant), chef de la justice, s'attacha à l'interprétation de la loi. D'année en année, son édit (*edictum prætoris*) amenda les Douze Tables, accommoda aux mœurs les règles et la pratique judiciaire, réduisit à quelques formalités le symbolisme compliqué de la vente, de l'affranchissement, de l'émancipation, de l'adoption. Aidé de conseillers de plus en plus sages et instruits, *prudentes*, le préteur civilisa la jurisprudence d'où est issu le droit romain, cette raison écrite qui, en somme, a fait l'éducation des sociétés modernes, qui a défini, souvent avec justesse et profondeur, le droit individuel limité par le droit d'autrui, la propriété, les diverses relations des hommes entre eux, et du citoyen avec l'État.

La préture ne fut pas seulement utilisée à l'administration judiciaire. Elle fournit des gouverneurs et des généraux pour les provinces conquises, auxiliaires et suppléants des consuls, qui ne pouvaient être partout présents à la fois ; les premiers

de ces préteurs extérieurs furent nommés pour la Corse et la Sardaigne (223). Si nécessaire et si fréquent devint l'emploi des préteurs militaires que, dans les camps, la tente et le tribunal du chef d'armée ont reçu et retenu le nom de *prætorium* : les soldats attachés à la garde du prétoire ont transmis aux *prétoriens* de l'empire leur nom tristement fameux.

Après le consulat, la dictature. Le consulaire plébéien Marcius Rutilus fut, en 355, le premier dictateur de son ordre. Après la dictature, la censure. Le même Marcius Rutilus l'obtint en 350. Un autre illustre plébéien, Publilius Philo, qui, dictateur en 339, a rétabli le caractère obligatoire des plébiscites, sans contrôle sénatorial, assuré aux plébéiens une des charges de censeur, et qui, étant consul, en 327, se fera confirmer dans son commandement sous le titre nouveau de *proconsul*, Publilius Philo arrive en 337 à la préture, à l'autorité judiciaire suprême. En 305, un plébéien, moins qu'un plébéien, le fils d'un affranchi, Flavius, promu à l'édilité curule, voue un temple à la réconciliation de toutes les classes de la société romaine.

Pendant cette persévérante conquête de toutes les fonctions politiques, les magistrats plébéiens n'ont pas laissé dormir la question sociale, sans cesse réveillée d'ailleurs par les souffrances des débiteurs, par les usurpations territoriales des privilégiés, et aussi par la fragilité de lois émanées de magistratures annuelles. Il faut toujours que des consuls, des dictateurs — Publilius Philo en 339, Hortensius en 286 — renouvellent et confirment les résultats acquis et reperdus des lois antérieures. Plus d'une fois le taux de l'intérêt (347) a été abaissé ; le prêt à intérêt aboli, les dettes supprimées (341); mais l'usure et la misère reprennent leur cours. Une mesure plus sérieuse et plus durable, définitive même, c'est l'abolition de la contrainte par corps, obtenue en 325. Désormais à Rome, les biens seuls du débiteur répondront de sa dette. Son corps ne sera plus ni vendu, ni mutilé.

Que reste-t-il maintenant au patriciat de tous ces privilèges

si longtemps défendus? Rien dans l'ordre politique. Rien dans l'ordre judiciaire. Peu de chose dans l'ordre religieux, sur lequel il fondait sa puissance politique et sociale. En effet, s'il conserve ses religions domestiques, ces rites secrets du culte des ancêtres, auquel nul ne prétend toucher (encore l'accession du peuple au *connubium* les a-t-elle à demi dévoilés), il a dû abandonner, avec le consulat, avec la préture, avec l'édilité, quelques-unes des attributions religieuses qu'il y avait attachées. Pour que le premier consul plébéien, Sextius, pût consulter les livres sibyllins, il fallut remplacer les duumvirs patriciens qui interprétaient ce grimoire, par des décemvirs sibyllins, dont cinq furent plébéiens. Le préteur dut être mis en possession des formules sacrées. En 306, Flavius, dont nous avons mentionné l'édilité curule, rend public le calendrier, où les pontifes indiquaient les jours fastes et néfastes, ceux où il était défendu ou permis de plaider. Cet audacieux dévoilait l'arcane, peu mystérieux déjà, du droit civil et sacré. Enfin en 302, les plébéiens conquièrent cinq places d'augures et quatre de pontifes; ils atteindront plus tard, beaucoup plus tard, au suprême pontificat, ultime consolation laissée aux descendants, bien mêlés alors, des fondateurs de Rome.

Au commencement du IIIe siècle, la fusion paraît complète entre la *Roma quadrata*, celle de Romulus et de Numa, et la Rome agrandie de Servius Tullius. Comment donc se fait-il que la lutte continue et s'aggrave pendant les siècles suivants? C'est que le régime censitaire, expédient parfois utile chez des peuples où le travail, où l'industrie et le commerce peuvent faire contrepoids par la richesse au rang, à la vanité et à l'ambition héréditaires, ne pouvait qu'éterniser, à Rome, l'inévitable querelle entre la misère et l'opulence. Dans une cité uniquement tournée vers la guerre, les commandements seuls offraient des occasions de fortune, que les plébéiens ne négligèrent pas. Mais, pour quelques centaines ainsi pourvus d'offices publics et véritablement annexés à la caste riche et dirigeante, combien de milliers, moins intelligents, moins favorisés, étaient réduits à végéter

d'emprunts, à mourir de faim entre deux expéditions ! Il n'en pouvait guère être autrement ; mais deux vices en sortirent : une envie haineuse toujours prête aux violences; une vénalité toujours prête à mettre à l'enchère les votes des tribus et qui corrompait profondément les mœurs publiques.

Il y avait donc, plus que jamais, une plèbe déshéritée, agitée sans but depuis sa victoire sur le patriciat. Et puis cette population, fortement accrue, qu'il avait fallu classer dans trente-cinq tribus (au lieu de trois), n'était pas la vieille plèbe du mont Sacré ; celle-ci avait péri ou allait disparaître dans les embuscades, les escarmouches, les batailles de tous les jours ; elle était remplacée peu à peu par des étrangers, si nombreux, qu'il fallut leur préposer un magistrat spécial, *prætor peregrinus ;* par des Italiens de toute région qui, par mariages ou services militaires, devenaient très vite citoyens romains ; enfin, par une affluence croissante d'affranchis, qui gardaient, dans la liberté, le pli de l'esclavage, très souvent supérieurs à leurs maîtres, et toujours aux *ærarii*, aux endettés, qui pullulaient aux portes des grands, diminués (*minuti capitis*), dégradés, serviles. Ceux-là aussi, bien que maintenus dans un état d'infériorité civile, ne tardaient pas à obtenir la plénitude des droits politiques : témoin ce *Flavius*, qui, de secrétaire obscur, s'était fait édile curule.

Les censeurs devaient être singulièrement embarrassés de ces afflux croissants qui réparaient les pertes et altéraient la pureté du sang romain. L'un des plus célèbres, cet Appius Cæcus, Appius l'Aveugle, mais si longtemps clairvoyant, qui sut, malgré toutes les récriminations, lois, tribuns, etc., garder cinq années la censure, essaya, en 312, d'établir un peu d'ordre dans cette cohue ; aidé de son greffier Flavius, il distribua dans toutes les tribus, avec droit de suffrage, tout ce que le dénombrement put lui fournir d'*ærarii*, de *libertini*, d'*humiles*. Il espérait ainsi étouffer les plébéiens enrichis, entre la multitude instable et le Sénat ; c'est le calcul de maint patricien, flatteur des foules en haine de cette classe moyenne qui, platement, affecte de copier les travers, les ridicules, de ceux qu'elle a évincés. D'autres

censeurs, le patricien Fabius Rullianus et le plébéien Décius Mus, craignirent que, dans la banlieue, alors réunie à Rome, dans les tribus rurales, la masse des nouveaux citoyens d'Appius ne l'emportât à la fois sur les patriciens et les hauts plébéiens ; ils crurent prudent (304) de renfermer tous les dettiers et fils d'affranchis dans quatre tribus urbaines composées de tous les non-propriétaires, ce qui n'était pas sans danger non plus, puisque ces bas-fonds, presque fatalement, étaient à la disposition de ceux qui payent et de ceux qui promettent.

A tous ces ferments intérieurs des discordes et des convulsions arrêtées et suspendues par la conquête du monde, venaient s'ajouter déjà des complications extérieures qui grandissaient avec la domination de Rome, à mesure que les colonies militaires ou civiles, les sujets, les alliés, demandaient leur part de ces droits, de ce commandement, que la ville reine réservait à ses citoyens.

Dès 340, après l'expulsion des Gaulois et le rétablissement de la suzeraineté romaine sur le Latium, les Latins, auxiliaires constants de Rome dans toutes ses guerres, avaient demandé, pour prix de leurs services, l'égalité des droits politiques, l'entrée au Sénat, le partage du commandement, une des deux charges de consul. Le refus de Rome fut le signal d'une révolte dangereuse, d'une guerre quasi-civile contre des voisins qui parlaient la même langue, portaient les mêmes armes que les légions où ils venaient de servir. Lorsque, au bout de deux ans, le Sénat eut réprimé cette échauffourée, il ne put refuser aux vaincus certaines satisfactions, une sorte de droit, dit *latin*, qui les intéressât à la grandeur de Rome. Pour se créer une barrière contre les attaques des Samnites et des Étrusques, et des points de départ pour des annexions ultérieures, il partagea le territoire conquis en colonies militaires, en municipes privilégiés, dont les habitants pouvaient, en certains cas, venir exercer, à Rome, le droit de suffrage. Un siècle plus tard, en 241, après la première guerre punique, le territoire romain, *ager romanus*, graduellement accru, s'étend aux dépens de l'Étrurie méridionale, de la

Sabine, du Latium, des Èques, des Volsques et des Ausones, jusqu'à 100 milles du Pomærium, de l'enceinte sacrée. Et tout cet *ager romanus*, en vertu du droit de cité, fait partie intégrante de Rome. Des armées, une foule d'Italiens de toute provenance, d'esclaves qu'il a fallu affranchir et encadrer dans les légions, se répandent, soit dans les municipes, soit dans la ville, et concourent aux élections. Avec les victoires, les ventes de populations à l'encan, les pillages de riches cités de Macédoine, d'Asie, de Grèce, richesse et pauvreté continuent de croître en sens inverse, et, par suite, les brigues acharnées, l'amour des spectacles, l'effronterie des grandes dames, la corruption, le luxe insensé vainement combattu par des lois somptuaires [*Oppia, Voconia, Fannia* (161)], la concussion éhontée, contre laquelle sont créés des tribunaux spéciaux, les *quæstiones perpetuæ* (149). Parmi les plus rudes ennemis des mœurs nouvelles, Caton l'Ancien est au premier rang : son esprit envieux fait d'illustres victimes, les deux grands Scipions (187-183); mais son énergie épure un moment le Sénat et l'ordre équestre, envahis par des aigrefins et des débauchés (184).

Rome n'est plus seulement le rendez-vous des Italiens, elle est l'aimant universel qui attire les princes en quête de protecteurs, les artistes, écrivains, professeurs, les philosophes et les charlatans. En 167, défense aux rois de venir solliciter à Rome. En 161, première chasse donnée (par le préteur Pomponius) aux sophistes et aux rhéteurs, « qui faussent et amollissent l'esprit de la jeunesse » ; en 149, expulsion, par le préteur pérégrin, des astrologues et Chaldéens. De 134 à 120, tandis que Numance tombe sous les coups d'Émilien, que les Metellus, les Sextius, les Domitius, conquièrent les Baléares, la Provence, la Savoie, derrière tout cet éclat règnent, en Italie et à Rome, le trouble et la guerre civile. C'est le temps des Gracques.

Cette funeste époque s'ouvre par une révolte d'esclaves.

L'esclavage, chez les anciens, n'a qu'un rapport éloigné avec ce servage de l'Europe médiévale et moderne qui forçait la masse des populations vaincues, subjuguées, à cultiver leurs

champs, à exercer leurs métiers divers au profit du vainqueur. Il transportait, au contraire, loin de leurs patries, il dispersait dans le monde, à titre de marchandises vivantes, des captifs enlevés en tout lieu et vendus à l'encan par les généraux grecs ou romains. Ces êtres démarqués, ces meubles humains, étaient utilisés par leurs acheteurs, qui eurent longtemps sur eux droit de vie et de mort ; il y en avait de tout prix, et on les employait, selon leurs facultés intellectuelles et physiques, les uns à la garde et à l'instruction des enfants, à la rédaction des lettres ou des comptes, à la gérance des revenus et des propriétés, et ceux-ci recouvraient souvent par l'affranchissement leur qualité d'hommes et de citoyens ; les autres, plus frustes et plus robustes, aux mille besognes qui auraient fait vivre les plébéiens pauvres, à la culture, à la garde des troupeaux, à la pêche, au commerce, aux métiers et aux industries, aux fabriques de tissus, d'outils et d'armes, qui enrichissaient gratuitement les riches. Ces esclaves ouvriers, africains, illyriens, thraces, gaulois, par centaines et par milliers parqués dans des ateliers ou *ergastules*, travaillaient sans relâche et sans mesure sous le bâton et le fouet d'inspecteurs esclaves, forcés à ce rôle de bourreau. C'est des ergastules que sortirent les révoltes, assez rares et toujours sans espoir, mais quelquefois très sérieuses, des deux derniers siècles avant notre ère. Elles n'eurent pas d'importance politique, mais elles se rattachent par un lien moral évident aux convulsions de la société romaine. Celle de 134-131 occupa plusieurs consuls. Son chef, Eunus, qui se faisait appeler le *roi Antiochus*, un Syrien, se maintint quelques années en Sicile, à Enna, à Agrigente, à Taormine et à Messine. Mentionnons encore celle d'Aristion et celle de Spartacus, la plus fameuse, réprimée par Crassus et Pompée.

La misère de la plèbe romaine, perpétuée par le travail esclave, émut deux jeunes ambitieux, d'origine plébéienne mais illustre, et descendants des Scipions par leur mère Cornélie. L'aîné, Tibérius Sempronius Gracchus, tribun en 133, s'avisa de réveiller les questions agraires, endormies depuis deux cents ans. La for-

mule ne varie pas. Réduction des concessionnaires à 500 arpents, distribution du surplus. Des triumvirs veilleront à la délimitation et au partage. En outre, il exige que les trésors du roi de Pergame, légués au peuple romain, fournissent aux citoyens pauvres des moyens de culture. Il fait déposer un collègue récalcitrant, et sa loi passe. Mais le Sénat suscite une émeute et l'assassine. Et comment distinguer, après tant d'années, le domaine de l'État des domaines privés? Des troubles éclatent partout. Le second Africain, qui a voulu s'entremettre, est trouvé mort dans son lit (129), et les triumvirs renoncent à une tâche impossible. Cependant (123-121), le second Gracchus, Caïus, a grandi pour la vengeance. Plus éloquent, plus ambitieux que son frère, dont il reprend l'œuvre populaire, il parvient au tribunat et règne deux ans sur Rome. Il a pour lui les pauvres, les anciens soldats, même l'ordre intermédiaire des chevaliers, auquel il fait attribuer l'administration de la justice. Mais le Sénat, minant sa popularité, adopte les lois plus démocratiques encore d'un autre tribun, Drusus. Et l'aspirant dictateur se laisse envoyer à Carthage pour y fonder une colonie agraire. Au retour, n'espérant plus un troisième tribunat, il réunit ses partisans en armes sur le mont Aventin et marche sur la capitale. Il périt dans la bagarre avec trois mille citoyens. Ses lois subsistent, mais ne sont pas exécutées.

De pareilles secousses n'ébranlent pas seulement le caractère romain, elles se font sentir dans l'Italie entière. Pendant que le Sénat, les généraux, les juges, poussent l'infamie jusqu'à se faire acheter par un roitelet berbère, Jugurtha, qui vient seul et libre insulter, dans Rome, à la majesté romaine, pendant que le peuple roi tout entier se traîne aux pieds de Marius, vainqueur des Cimbres, l'orage se forme dans la péninsule. Tous les peuples sujets à qui Rome a octroyé le titre de *socii*, d'alliés, demandent le droit de cité, que les Latins ont conquis. Ne sont-ils pas le noyau des armées? N'ont-ils pas donné à Rome l'empire du monde? Ne constituent-ils pas l'élément principal de la population romaine? Ils savent qu'ils ont pour eux et la plèbe et les

tribuns, ce Saturninus qui meurt pour la loi agraire (100), ce Livius Drusus qui demande précisément pour eux le droit de cité, enfin Marius lui-même, à peine chevalier, paysan marse, inculte compatriote du disert Cicéron. Ils s'arment en 90, se donnent une capitale, Italica (Corfinium), une monnaie, un Sénat. Leur chef, Pompédius Silo, bat un consul. Un autre consul, plus heureux, un oncle de César, cherche à les diviser en accordant le droit de cité aux alliés restés fidèles. En dépit de Sylla qui les bat en 89-88, ils obtiennent presque tous ce droit qui leur est si cher; ils voteront à Rome dans deux tribus nouvelles. Le mouvement s'accentue après les proscriptions de Marius, pendant le règne d'un Cinna, quatre fois consul. Déjà ils triomphent, ils vont mettre la main sur Rome même, lorsque Sylla, riche du sac d'Athènes et des dépouilles de Mithridate, les écrase à la porte Colline et à Préneste.

La réaction patricienne de Sylla, l'horrible saignée de ce monstre élégant et dédaigneux, est le pire des remèdes. Lui-même en a des nausées. Deux ans lui ont suffi pour épuiser jusqu'à la lie la coupe de la tyrannie. Il s'en va, gardé par la terreur qu'il inspire. Mais ses vices le tiennent. Il meurt d'un mal honteux, comme étouffé par le sang de ses victimes. Il a rendu au Sénat sa puissance, du moins ses attributions, mais pour combien de temps? Il laisse à un autre Marius, à César, à grand'peine sauvé de sa rage clairvoyante, un peuple indécis, énervé, haineux au fond, une Italie toute prête à aider un maître, des classes gouvernantes divisées, éreintées, enfin l'exemple de son audace et de sa fortune.

XII

CÉSAR ET AUGUSTE.

Grandeur de la domination romaine. — Éclat littéraire. — Épuisement du peuple romain proprement dit ; il n'en reste qu'une lie, une cohue de mendiants; des étrangers, des affranchis ont comblé les vides produits par les guerres et les massacres. — Jeunesse de César; neveu de Marius, César n'échappe à Sylla que comme petit-fils d'Énée, protégé des vestales. — Rapide élévation de Pompée ; lente fortune de César : questeur, édile, souverain pontife, défenseur adroit de Catilina, préteur, propréteur en Espagne (où il essaye — en petit — ses grandes facultés de général et d'administrateur); il revient à Rome pour former, avec Crassus et Pompée, le premier triumvirat, qui le porte au consulat. — Extrême habileté de César, consul, à se concilier la faveur du peuple et de l'ordre équestre, sans donner prise à la mauvaise volonté du Sénat. — César, proconsul, entreprend et termine en moins de dix ans la conquête des Gaules ; il a passé le Rhin et la Manche ; il a battu Arioviste, Ambiorix, Vercingétorix, et exercé un souverain empire sur la vallée du Pô, le massif des Alpes et la vaste Gaule ; c'est à ce moment que le Sénat, follement, au lieu de l'éloigner, le rappelle et le provoque. — César passe le Rubicon, prend possession de l'Italie, que Pompée lui abandonne ; vainqueur à Pharsale, séduit en Égypte, il court de l'Égypte à la Colchide, de Rome à Thapsus, à Munda ; dictateur, dieu, il veut être roi et périt sous le poignard ; ses funérailles. — Le césarisme. — Tempérament, caractère de César. — La légende julienne, l'assimilation de Rome à Vénus, mère des Jules, a prédestiné César à la divinité et à l'empire du monde. — Octave et Antoine, après Philippes, se partagent le monde. — Après Actium, Octave, proclamé Auguste, collectionne prudemment et confisque toutes les fonctions militaires, civiles et religieuses. — Il exerce avec talent le pouvoir absolu ; aidé par Agrippa, Mécène, Virgile, Horace, il essaye une réforme sociale et morale, qui échoue totalement, une restauration religieuse profondément vaine, et pourtant curieuse, intéressante, qui donne comme lien à l'empire le culte du Génie impérial, mais prépare les cadres de la hiérarchie chrétienne. — L'œuvre d'Auguste.

Si orte dans le péril, si grande dans l'adversité, Rome a mal porté la fortune. Ce n'est pas qu'au premier siècle de notre ère, après les triomphes de Marius, sa puissance fût ébranlée. Loin de là. Sa domination s'affermit et va s'étendre encore. Tout cède à ses armes. Tout plie sous l'arrogance de ses légats impérieux. Le monde subit et accepte sa loi. Quelques coups encore, et tous

les peuples enserrés dans sa toile, soit vieillis et las, soit accablés avant d'avoir pris conscience d'eux-mêmes, s'oublieront dans la torpeur d'une vie machinale, qu'on a décorée du nom de *paix romaine*. L'éclat des lettres et des arts ne manque pas à cette période intermédiaire entre la république et l'empire. C'est alors que fleurissent, à défaut d'Ennius, de Plaute, de Térence, le tragique Attius, les comiques Pomponius et Novius, le polygraphe, historien et poète Varron; Ciceron est né; Lucrèce, César, Catulle; bientôt Salluste, Virgile, Horace, Tive-Live : la plupart des grands écrivains — grands même à côté des Grecs leurs initiateurs — que l'on rapporte au siècle d'Auguste.

Mais à ceux qui ont suivi de près, avec nous, la décomposition du peuple romain, toute cette gloire ne peut dérober cet épuisement d'une race forte, mais limitée en nombre, par les guerres continuelles de quatre siècles, par les discordes civiles et les tueries politiques; cette infiltration rapide des contagions orientales, d'autant plus intenses et funestes qu'à des mœurs rudes et sobres encore, à des esprits secs et frustes, elles apportaient tous les raffinements, toutes les séductions et tous les vices d'une civilisation supérieure en décadence. Pour un ou deux milliers de Romains authentiques, dont un ou deux cents ambitieux, peut-être, se disputaient les charges publiques et les commandements fructueux, c'est par centaines de mille que Rome comptait les étrangers, les Italiotes, les fils d'affranchis; tous citoyens, il est vrai, tous orgueilleux de ce droit de cité qu'on leur avait fait si longtemps attendre, mais incapables de l'employer au maintien de l'ordre civil, de l'autorité publique.

Ce peuple renouvelé et amoindri, préposé par son titre à la garde d'une gloire dont il héritait sans y avoir travaillé, jouissait du présent en vrai parasite, votant pour qui le flattait, le payait, le nourrissait au besoin, ou, mû par des sentiments moins bas, pour les généraux victorieux, pour tous ceux, indifféremment, qui faisaient preuve de force, laissant tour à t briser ses idoles, puisqu'il était sûr de n'en jamais manquer était bien le peuple romain, plus témoin qu'acteur, dans ce

ribles années de la guerre sociale (90-82), pendant ces massacres et contre-massacres de Marius, de Cinna, de Carbo et de Sylla (87-79); et c'est au nom de ce ramassis humain que les vaniteux naïfs, comme Cicéron et Pompée, les empesés de vertu comme les Métellus, les Caton, les riches importants comme Crassus, les licencieux intrigants, les Catilina, les Clodius, enfin les ambitieux de génie tout à fait supérieur, comme César, prétendaient commander, et réellement commandaient, puisque le nom de *Romain* faisait toute leur force, à l'univers stupéfait.

César avait dix-huit ans lorsque Sylla s'empara du pouvoir; son âge seul, et à grand'peine, le sauva de la proscription. Il était patricien et de haute race; la famille Julia, dès que la légende d'Énée eut cours dans le Latium, avait pris soin de s'y choisir un ancêtre, Iulus, propre fils du héros dardanien. Mais une de ses tantes avait épousé Marius; il se trouvait donc être parent ou allié du jeune Marius que Sylla venait de contraindre au suicide; il avait, à seize ans, épousé la fille de Cinna, et en avait eu Julie, future épouse de Pompée. De plus, son oncle Julius Cæsar Strabon, consul au début de la guerre sociale, avait traité avec les Italiens. De là les défiances de Sylla contre un jeune homme suspect de bienveillance pour le parti populaire. Longtemps traqué dans la Sabine, pris et repris, enfin amené au dictateur, il ne dut la vie qu'à l'intercession des vestales, appuyant d'ailleurs les prières de quelques patriciens influents. « Qu'il vive donc, puisque vous le voulez, dit le maître, mais croyez qu'il sera funeste à la cause des grands, pour laquelle nous avons combattu. Je vois en lui plusieurs Marius. »

Tout est curieux dans les débuts des hommes célèbres, et rien ne l'est plus que cette prévision de Sylla, si ce n'est peut-être la démarche des vestales, ces vierges sages, en faveur d'un adolescent précoce, déjà décrié pour ses mœurs. L'un devinait son ambition; les autres proclamaient le caractère sacré de sa famille, ce prestige religieux que sut exploiter plus d'une fois le plus incrédule des humains, qui lui avait valu, dès l'enfance (à quatorze ans), le titre de flamine désigné — flamine de Jupiter

— et qui devait le porter, jeune encore, au souverain pontificat. Cependant, pour échapper aux regards du dictateur, César s'était réfugié en Asie, auprès d'un général chargé de réduire l'île de Lesbos, qui tenait pour Mithridate. Envoyé en Bithynie pour retenir le roi Nicomède dans l'alliance romaine — « mille bruits, comme dit Racine, en courent à sa honte » — il réussit dans sa mission, puis il fit ses premières armes au siège de Mitylène, sauva la vie d'un soldat romain, et reçut pour cet exploit la couronne civique. Il avait vingt ans. On le voit alors, sans fonctions définies, lever des troupes sur la côte ionienne et guerroyer avec succès contre des bandes insurgées ; il court les aventures. Enlevé par des pirates, qui exigent une forte rançon, il triple le chiffre fixé, séduit ces brigands par sa fierté, ses récits, son éloquence, finalement leur échappe, les prend à son tour et les fait mettre en croix. Il sert quelques mois dans la guerre des pirates sous les ordres de Servilius Isauricus, puis retourne à Rome, y plaide brillamment contre un parent de Sylla, Dolabella, revient en Asie, a l'occasion de prendre la ville de Milet, puis s'arrête à Rhodes pour écouter les leçons des philosophes grecs Apollonius Molon et Posidonius (74-73). C'était alors l'usage, pour les jeunes gens distingués, de parfaire ainsi leur éducation en Orient. Cicéron venait de passer trois ans à Athènes, en Asie et à Rhodes. César, comme lui, parlait les deux langues avec une égale facilité, et ne le cédait à qui que ce fût en instruction et en éloquence.

Pendant ce séjour en Asie, ses amis de Rome l'avaient fait nommer pontife, à la mort d'un de ses oncles maternels, Aurélius Cotta. Il rentrait ainsi dans le sacerdoce, d'où Sylla l'avait expulsé. Le nouveau et fort laïque théologien, il avait vingt-six ou vingt-sept ans, se décida enfin à revenir en Italie et à aborder la carrière des honneurs civils et militaires.

Il aurait pu, comme beaucoup d'autres, s'adonner plus tôt, ou pour mieux dire plus ostensiblement, aux affaires publiques. Et nul doute, la première fois qu'il reparut à Rome, après la mort de Sylla, en 78, qu'il ne se disposât à briguer quelque charge;

mais il était alors vraiment trop jeune pour compromettre utilement son avenir. Il ne voulut ni commander en sous-ordre sous les généraux du Sénat, ni prendre parti avant l'heure dans les rangs marianistes. Les premières places étaient partout occupées, soit d'un côté par Pompée, Catulus, Crassus, Caton, Lucullus, Cicéron, soit de l'autre par Lepidus, par Sertorius. Le Sénat, encore investi de toute la puissance que Sylla lui avait rendue, venait de triompher aisément d'une tentative prématurée. Le consul Lepidus n'avait pu faire abroger les lois cornéliennes, et il avait payé sa révolte de la défaite et de l'exil. Sertorius luttait en Espagne victorieusement, mais sans espoir. César n'était certes pas en mesure de le secourir; encore moins lui convenait-il de s'exposer à le combattre. Et puis, à moins de chances exceptionnelles, les honneurs, à Rome, étaient tardifs et réservés à la maturité : quarante-trois ans, quarante au moins, était l'âge fixé pour le consulat. Ces chances s'étaient offertes à Pompée. Elles manquaient à César. Mieux valait laisser s'user les hautes renommées, attendre que leurs rivalités déblayassent le chemin pour celui qui passerait entre elles de gré ou de force, guetter l'occasion, nouer des intrigues insaisissables, et, sans s'isoler du patriciat, capter la faveur populaire. Ce que lui coûtait cette patience, peut-être sa calvitie précoce, l'amaigrissement de ses traits, nous le font-ils deviner.

N'était-il pas dur de voir un mince chevalier, l'avantageux Pompée, sans passer par aucune charge, être partout choisi par le Sénat pour achever les victoires d'autrui? Pompée avait quelques années de plus que César, quatre ou cinq, mais il avait à peine vingt-trois ans quand sa fortune avait commencé. Quelques troupes rassemblées à propos lui avaient valu la bienveillance de Sylla, et bientôt la reconnaissance du Sénat, car cette armée, restée à ses ordres, avait fort aidé à vaincre le consul révolté Lepidus. Envoyé en Espagne contre Sertorius, avec des pouvoirs consulaires (76-72), il partage avec un Metellus Pius la conduite de cette guerre difficile, dont le crime de Perpenna lui laisse tout l'honneur; tenu longtemps en échec par Sertorius,

il n'a plus qu'à le venger, à battre et à faire périr un assassin. Aussi revient-il d'Espagne vainqueur, mais non ennemi, des Marianistes. Il cherche à tenir la balance égale entre le Sénat et le peuple, se fait réellement aimer de tous, et, comme il a triomphé avec son chef nominal Metellus Pius, il se voit porter au consulat avec Crassus, dont il vient de terminer la campagne contre les esclaves (contre Spartacus); il s'accorde avec son collègue, ancien Syllaniste pourtant, comme lui-même, pour rendre au tribunat, presque anéanti par Sylla, toutes ses attributions, le droit de haranguer, de convoquer le peuple et d'aspirer aux charges; il laisse le préteur Aurélius Cotta restreindre les pouvoirs judiciaires du Sénat et en restituer une part aux chevaliers (70). En 67, une loi (*Gabinia*) le charge, à titre extraordinaire, d'en finir avec les Pirates de la Cilicie, qu'il réduit en province romaine; une autre (*Manilia*), soutenue par Cicéron, alors préteur (66), lui donne l'armée de Lucullus et la gloire de chasser Mithridate (65) au delà du Caucase. Il exerce alors sur l'Asie, sans mandat et sans contrôle, une véritable royauté. Les petits et moyens princes de la Cappadoce, de l'Arménie, de la Syrie, vingt-deux rois alliés de Mithridate, les peuples dits *alliés*, lui font une cour de solliciteurs. Il prend possession des derniers débris de l'empire séleucide (Syrie et Phénicie); il intervient en Judée pour un Hyrcan contre un Aristobule et prend Jérusalem après un siège de trois mois (63). Il se décide enfin, après six ans de libre dictature, à regagner Rome pour y célébrer son troisième triomphe.

On peut, certes, goûter plus ou moins la suffisance de Pompée, son indécision, sa naïveté politiques; mais il serait injuste, autant qu'impossible, de contester ses talents militaires, son habileté diplomatique, et les très grands services rendus à son pays, la pacification de l'Espagne et de l'Asie, la conquête de la Cilicie, du Pont, de la Syrie, l'avertissement donné à la Palestine. Et cependant, il ne retrouve plus à Rome toute la puissance qu'il pensait avoir emportée avec lui et affermie dans ses campagnes d'Orient. Il sent quelque froideur dans l'accueil du peuple et

surtout du Sénat. Obligé de chercher des appuis, des alliés s'il n'en peut faire de simples instruments, il s'entend avec Crassus et César (60) pour le partage du pouvoir. C'est le triumvirat, dont le premier acte va être l'élévation de César au consulat.

Que s'était-il donc passé durant la longue absence de Pompée? Comment César avait-il acquis cette puissance, qui s'imposait comme associée à la gloire de Pompée et à la richesse de Crassus? Par l'évidence d'une supériorité toute personnelle, qui peut être servie par les succès, les honneurs, mais qui en demeure indépendante; par l'accumulation latente de forces qui par instants se laissent entrevoir, mais se contiennent jusqu'à l'heure où elles se sentiront capables de briser tous les obstacles.

Ce fut seulement en 68 (686 de Rome) que César, âgé de trente-deux ans, obtint la première fonction politique, celle de questeur, qui donnait entrée au Sénat. Peu de temps après, les morts simultanées de sa femme Cornélia et de Julia, sa tante, la veuve de Marius, lui fournirent l'occasion de se proclamer, avec une habile hardiesse, héritier des rois et de Marius. Aux images d'Énée, de Romulus, des rois d'Albe-la-Longue, qui figuraient dans les convois funèbres de la famille Julia, il fit joindre le buste en cire du vainqueur des Cimbres, qui reparaissait pour la première fois depuis les proscriptions de Sylla. Lui-même prononça l'éloge funèbre, et Suétone nous en a conservé ce passage singulier: « Ma tante Julia, par le côté maternel, est issue des rois; par le côté paternel, elle descend des dieux immortels. Sa mère était une Marcia, et les Marcius Rex sont issus d'Ancus Marcius. La famille Julia, à laquelle j'appartiens, descend de Vénus elle-même. Ainsi notre maison réunit au caractère sacré des rois, qui sont les plus puissants parmi les hommes, la sainteté des dieux, qui tiennent les rois eux-mêmes dans leur dépendance. »

Après avoir ainsi donné à penser aux politiques, il suivit son préteur en Espagne, et, de Cordoue, il visita avec soin la Bétique et la Lusitanie, présidant partout les assemblées municipales et prenant connaissance des peuplades soumises. Il revint en Italie par la Province et la Gaule transpadane auxquelles il fit espérer

le droit de cité. Voyant que la popularité de Pompée portait ombrage au Sénat, il rechercha l'alliance de ce général et épousa une de ses parentes, Pompéia; il soutint avec énergie et succès les lois Gabinia et Manilia qui donnaient et maintenaient à Pompée l'empire des mers et de l'Asie; c'était un moyen de se l'attacher en l'éloignant et d'entretenir la défiance du Sénat. Lui-même se contentait des fonctions, assez onéreuses, d'inspecteur, *curator*, de la voie Apienne (67), qui lui créaient des titres à l'édilité. La sienne (65) fut particulièrement fastueuse. Les jeux qu'il donna au peuple, les *Mégalésies*, surtout les fêtes consacrées à la mémoire de son père, étonnèrent les Romains par la prodigalité des décorations, l'étalage des tentures, le nombre infini des spectacles, des animaux, des gladiateurs. Tandis que ses ennemis le félicitaient de dépenses qui allaient le ruiner, il ne songeait qu'à faire accepter une démonstration hardie : le relèvement des trophées de Marius. Il fit secrètement repeindre et réparer ces emblèmes glorieux abattus par Sylla; et, un beau jour, le peuple les aperçut tout brillants d'or, tout couverts d'inscriptions, à leur ancienne place, dans le temple du Capitole.

Ne pouvant obtenir une mission en Égypte, où il aurait restauré ses finances, il s'occupa, comme *Judex quæstionis* (64), de faire rendre gorge aux sicaires de Sylla; comme chef du parti populaire et préteur désigné, d'appuyer — à l'encontre de Cicéron — la loi agraire du tribun Rullus. Vers le même temps (63), il mettait la main sur une dignité qui le délivrait de ses créanciers, sinon de ses dettes. Il brigua le souverain pontificat, et, à force d'intrigue et d'emprunts, il l'enleva au nez et à la barbe de Catulus, celui-ci prince du Sénat, de Servilius Isauricus et autres illustres. D'ailleurs, n'avait-il pas pris la peine de rédiger à cette occasion une *Astronomie*, et un ouvrage fort étendu sur le *Droit augural?* Pontife maxime à vie, logé dans un palais public, menant, avec quelles ressources? un train de cardinal, il ne négligeait ni les mécontents ni les suspects, ni Pompée, encore absent, ni Crassus, ni même Catilina.

Ce dernier personnage, beaucoup moins noir que ne le fait

Cicéron, ni plus ni moins vicieux et obéré que la plupart de ses contemporains, était un patricien, un sénateur, éloquent et brave, tour à tour questeur, édile, préteur, et qui briguait le consulat. Trois fois évincé, affolé par l'ambition et par les dettes, il rêvait, comme tant d'autres, la dictature ; et sur quoi pouvait-il s'appuyer, sinon sur le peuple, sur les Italiens et les provinciaux ? De là ses intrigues, qui embrassaient Rome et l'Italie, son entente secrète avec les Transpadans et les Allobroges. Que sa conspiration fût pour le Sénat un grave, un immense danger, rien de plus certain. Mais qu'il fût simplement un scélérat capable de tous les crimes, l'homme qui frayait avec les plus respectés des Romains, un Catulus par exemple, qui comptait des appuis, et nombreux, dans le Sénat, pour qui Cicéron, deux ans auparavant, n'aurait pas dédaigné de plaider, c'est ce qu'on ne peut croire, ce que nul ne croyait parmi ses adversaires. On sait comment, chassé du Sénat par une fameuse apostrophe de Cicéron nommé consul contre lui, Catilina sortit de Rome en jetant à ses collègues cet aveu brutal : « Rome est un corps sans tête, je serai cette tête ! » ; comment Cicéron, dépassant peut-être les pouvoirs qui lui étaient conférés, fit exécuter ses complices sans jugement ; comment enfin les révoltés se firent tuer jusqu'au dernier, autour de Catilina et d'une vieille aigle de Marius.

Le rôle de César, dans cette crise, a été des plus hardis et des plus habiles. César n'était pas complice de Catilina ; il aurait pu l'être ; mais le souverain pontificat le sauva d'une tentation fâcheuse. Non seulement il n'entra pas dans la conspiration, mais il ne pouvait qu'en désirer l'avortement. D'autre part, il lui était impossible d'abandonner les champions, sincères ou menteurs, du parti populaire. Il se risqua donc, au milieu des objurgations de Caton, de Cicéron, à défendre au moins la vie des conjurés prisonniers. Il parla au nom de la loi commune, de la véritable justice, et surtout de la sagesse politique, de la dignité qui convient à un grand corps ; et il conclut, comme la loi, au bannissement. Menacé de mort, presque frappé, il sortit du Sénat, plus grand que jamais aux yeux du peuple. Bientôt, lorsque Cicéron,

chassé de Rome qu'il disait *née sous son consulat*, put réfléchir sur son coup de tête meurtrier, il dut plus d'une fois songer au discours de César.

La préture de César (62) fut des plus orageuses. Tour à tour accusateur indirect de ceux qui avaient tué sans jugement les complices de Catilina, et lui-même accusé de complicité, démissionnaire, puis réintégré dans sa charge, occupé de galanteries avec cinq ou six grandes dames, Tertulla, femme de Crassus; Mucia, de Pompée, Postumia, de Sulpicius, Lollia, fille de Gabinius, et surtout Servilia, sœur de Caton, mère de Brutus; et de plus en plus ami de Crassus et de Pompée; il se tire avec adresse et dignité d'une mésaventure conjugale, répudiant sa femme qui « ne doit pas être soupçonnée », laissant acquitter Clodius; et, crédité de cinq millions par Crassus, il échappe à ses créanciers, qui le guettaient aux portes de Rome.

Propréteur en Espagne, il y révèle pour la première fois ces talents militaires qui l'élèveront si haut. Mais il est loin de Rome, sur les bords de l'Atlantique; sa tâche est ardue et obscure; il peut, sans trop exciter l'envie, se montrer grand général. La Lusitanie, bien que domptée par Caton l'Ancien et annexée à la province dite *Ultérieure*, était mal gardée par trois ou quatre colonies militaires, souvent inquiétée par des peuplades indépendantes. César avait cette fois à comprimer une révolte générale. Avec trois légions, complétées par des recrues qu'il lève et qu'il discipline, il dissipe les insurgés de la Sierra de Estrella, entre le Tage et le Mondego, les poursuit au delà du Duero, fait venir de Cadix une flotte qui le porte à Brigantium (la Corogne) et le ramène, à vingt-cinq lieues de Lisbonne, dans une île où se sont réfugiés les barbares; il les détruit, les écrase, puis les civilise, les calme et les attache solidement à la domination romaine. Proclamé *imperator* sur le champ de bataille, il reçoit du Sénat la promesse du triomphe. Il passe le reste de l'année à se concilier sa province par une administration sage et libérale, et se crée des amis à Cadix (61).

Cependant les événements le rappellent à Rome. Pompée est

de retour, triomphant, comblé d'honneurs, qu'il a mérités, certes, mais plus chaudement accueilli par le peuple que par le Sénat. Il faut exploiter cette froideur maladroite, — maladroite, car rien n'empêchait le pacificateur de l'Asie, habitué depuis six ans au pouvoir suprême, d'amener à Rome son armée pour l'associer à son triomphe et de jouer au Marius ou au Sylla. Mais non; Pompée a laissé à Brindes ses vétérans; il s'est présenté seul, en bon citoyen. Cette honnêteté, sur laquelle César comptait, non sans inquiétude, a été méconnue. A lui, maintenant, de séduire l'homme que déjà son amitié a compromis. Pour emporter le consulat, l'appui de Pompée n'est pas moins nécessaire que les richesses inépuisables de Crassus.

La mauvaise volonté du Sénat ayant contraint César à choisir entre le triomphe et sa candidature, il n'hésite pas; il sacrifie le pompeux à l'essentiel; il a quarante ans et ne veut pas attendre le déclin. Tout d'abord, il essaye de constituer à son profit, en dehors de l'organisme officiel, un comité directeur qui « sût maintenir dans le devoir les mandataires du peuple romain », si habile, si fort, si riche, que rien ne pût *lui* résister. Il aurait voulu y comprendre Cicéron; hanneton, il est vrai, mais langue et plume précieuses, d'ailleurs homme nouveau, que les patriciens dédaignaient après s'en être servis. Mais Cicéron, vaniteux et irrésolu, préféra, en somme, garder son indépendance. L'alliance fut donc un *triumvirat*, qui ne tarda guère à montrer sa puissance. César, consul (60-59), eut pour constants soutiens le sceptique Crassus et l'infatué Pompée. En dépit de son éternel collègue et adversaire Bibulus, édile, préteur et consul avec lui, il fit passer une loi agraire partielle, mesurée, exécutable, qui assurait des terres, soit conquises, soit sans maîtres, en Campanie, en Étrurie, en Afrique, aux vétérans de Pompée, employait une partie du trésor des guerres à l'acquisition de lots destinés aux indigents, et respectait les usurpations séculaires, les droits acquis, sans vaines et dangereuses tracasseries. Caton eut beau plaider avec aigreur, Bibulus rester chez lui sous prétexte d'observer le ciel, le vote populaire

emporta les résistances du Sénat, et environ cent mille personnes repeuplèrent d'hommes libres les alentours de Capoue, de Minturne, de Bovianum, de Véïes, de Volterra. Naturellement, Pompée vit tous les actes de sa dictature en Asie approuvés et confirmés, malgré Lucullus, qu'il fut aisé d'effrayer. L'ordre équestre était gagné par une réduction sur les fermages d'Asie, que la guerre de Mithridate avait rendus onéreux. Les provinces et les villes, protégées par des lois stables et claires contre l'avidité et la violence des gouverneurs, étaient aussi fort adroitement invitées à la reconnaissance. Enfin l'administration de César, pendant son consulat, fut celle d'un homme d'Etat consommé, paralysant le Sénat par la légalité de ses mesures les plus hardies, apaisant par de prudentes libéralités et de justes réformes les citoyens, les alliés et les sujets.

Pour narguer César, le Sénat lui avait attribué, en guise de proconsulat, l'inspection des bois et promenades publiques. Mais l'assemblée du peuple, sur la motion du tribun Vatinius, appuyée chaudement par Pompée et Crassus, lui décerna pour cinq ans le gouvernement de l'Illyrie et de la Cisalpine avec trois légions. Le Sénat, sans doute pour l'éloigner et l'occuper, ajouta la Transalpine, la Gaule chevelue et une quatrième légion; César n'avait pas osé les demander, et voici que ses adversaires lui remettaient dans les mains une puissance énorme, un champ de conquêtes illimité et les clés de l'Italie.

Pouvait-il maintenant quitter Rome sans appréhension? Il tenait Pompée, au moins pour quelque temps, par les charmes de sa fille Julie, adroite et belle femme de vingt-trois ans qui venait d'épouser les quarante-six hivers du vainqueur de Mithridate. Crassus était satisfait du grade accordé à son fils, un des plus vaillants lieutenants de César. Lui-même, en épousant Calpurnia, fille de Pison, s'était ménagé quelques amis au Sénat. Il réussit à faire envoyer Caton à Chypre pour détrôner un Ptolémée. Les tribuns, y compris Clodius, étaient ses hommes. Mais les caquetages de Cicéron, qui nous plaisent, le blessaient, l'inquiétaient. Il lui proposa de venir avec lui

en Gaule, comme légat; c'est au refus de l'orateur qu'il l'abandonna à Clodius. Cicéron en fuite, exilé à quatre cents milles de Rome, César s'éloigna enfin de la ville avec quelques milliers de vétérans volontaires qu'il avait retenus deux mois sous les murs. Alors commence, en 58, une période de quatorze ans, période d'activité prodigieuse, d'étonnante fortune, auxquelles les forces d'un homme ne semblaient pas pouvoir suffire. César a quarante-deux ans; il ne s'est pas ménagé; son tempérament est plus nerveux que robuste; et cependant, infatigable, presque sans repos, on va le voir courir de l'Adriatique à la Manche, à la Tamise, du Rhin aux Pyrénées, de Rome en Thessalie, en Égypte, en Asie, en Afrique, en Espagne, et ne s'arrêter que sous le poignard. Quelque jugement qu'on doive porter sur les conséquences de sa dévorante ambition, il faut, au point de vue anthropologique, admirer ce déploiement de puissance physique et mentale, cet effort sans égal d'une maturité plus active que la téméraire jeunesse d'Alexandre.

Rome n'avait jamais oublié Brennus. Les Gaulois, pour elle, au delà comme en deçà du Pô et des Alpes, étaient restés l'ennemi héréditaire, « le plus redoutable », dit encore Cicéron. Il n'y avait pas cent ans qu'elle avait maîtrisé les Cisalpins; il n'y en avait pas cinquante que les Cimbres et les Teutons, tenus pour Gaulois par les écrivains latins, avaient épouvanté la République. On gardait encore au Capitole un trésor spécial réservé aux tumultes gaulois. « Avec les Gaulois, dit Salluste, ce n'était plus pour la gloire, c'était pour le salut qu'il fallait combattre. » Les vaincre, c'était s'égaler aux Camille et aux Marius.

Aussi, lorsque, dès sa première année de commandement, César eut détourné de la province romaine et arrêté près de Bibracte l'émigration des Helvètes; lorsqu'il eut refoulé au delà du Rhin les Suèves d'Arioviste; lorsque, vainqueur des Belges et des vaillants Nerviens, maître des vallées de la Seine et de la Loire (57), on le vit, en peu de mois, châtier les Illyriens révoltés et battre sur terre et sur mer, à l'embouchure de la Loire,

les Namnètes et les Vénètes (56), ce ne fut pas dix jours, comme pour les victoires de Pompée, mais quinze, vingt, même soixante jours de supplications, d'actions de grâces et de sacrifices qui furent votés par le Sénat et par le peuple en l'honneur du conquérant. Tant d'aventures périlleuses, les ponts jetés sur le Rhin, les deux expéditions en Bretagne, les révoltes partout comprimées, la seconde conquête de la Gaule belgique, excitaient l'admiration — et bientôt l'inquiétude — du patriciat, qui se sentait surveillé par les tribuns et les partisans de César. Celui-ci avait bien, dans une conférence tenue à Lucques (55), renouvelé son alliance avec Pompée et Crassus, et obtenu sous leur consulat une prolongation de cinq ans; Caton, qui avait tenté de s'y opposer, avait été jeté en prison. Mais, en 53, Crassus, qui s'était adjugé l'Orient, se faisait battre et tuer à Carrhes par les Parthes; Pompée demeurait seul en face de César, et, au lieu de gouverner en personne l'Espagne, sa province désignée, il demeurait à Rome, il y occupait seul le consulat, lorsqu'il lui eût été bien facile de se donner un collègue; son ambition prenait les devants. César, de la Cisalpine, où il s'attardait, en 52, observait cette conduite suspecte, insolite, se demandant si l'heure n'était pas venue d'invoquer les engagements du triumvirat.

Tout à coup, il est rappelé (52) par le soulèvement de la Gaule centrale. Vercingétorix, jeune chef des Arvernes, a entraîné dans un vaste mouvement national tous les peuples de la Loire et de la Seine, Bituriges, Andes, Lémovices, Turons, Aulerques, Parisiens, Sénonais, tandis que Luctère, avec les Rutènes et les Cardurques, menace la Narbonaise. Le coup est terrible; car toute l'épaisseur du pays insurgé sépare César de ses légions, qui ont leurs cantonnements entre la Marne et l'Escaut; il court à Narbonne, lève des hommes, assure la défense du Tarn, de la Garonne, de l'Hérault. Il appelle d'Italie et de la Province quelques troupes, les concentre près des Cévennes, chez les Helviens, pénètre, à travers six pieds de neige, entre les sources de la Loire et de l'Allier, débouche vers Brioude et le Puy. Vercingétorix, qui marchait vers le nord, s'arrête, recule. César

ayant atteint son but, laisse le jeune Brutus au sud de l'Auvergne, court de sa personne à Vienne, y prend un corps de cavalerie qui devait l'y attendre, marche nuit et jour, traverse le pays éduen, qui n'est pas soulevé encore, atteint, chez les Lingons, deux de ses légions, avertit les autres campées chez les Trévires et chez les Sénonais, réunit enfin, à Agedincum, son armée entière. Tout cela en moins de deux mois. Avec huit légions, il se précipite au devant de Vercingétorix, qui remontait vers le centre pour soulever les Éduens et les Bellovaques; il prend Vellaudunum, Genabum (Gien?), Noviodunum (Sancerre), emporte après un siège pénible, sous les yeux de l'armée gauloise, l'infortuné Avaricum (Bourges), dont toute la population périt (40000). Mais, obligé de courir chez les Éduens pour contenir les mécontents et rétablir la concorde entre des chefs rivaux, il laisse à Vercingétorix le temps de rassurer les confédérés et de réparer ses pertes. Il échoue devant Gergovie (près Clermont), malgré des efforts acharnés. La situation s'aggrave. Les Éduens font défection; ils tuent et pillent les citoyens romains. Labiénus est aux prises, à Lutèce, avec Camulogène. Vercingétorix commande à tout l'ouest et au centre. Il coupe partout les communications de César avec la Province, qui, heureusement, a été mise en état de défense. Cependant César a pu, sans être fortement entamé, regagner la Loire, puis la vallée de l'Yonne, où il trouve, venant à sa rencontre, Labiénus vainqueur des Parisiens et des Aulerques. Il se retrouve à la tête de onze légions, de vingt mille archers numides; ces forces vont être accrues d'un corps de cavaliers germains, qui sera fort utile. Pendant que Vercingétorix tient à Bibracte les assises de la Gaule et s'y fait confirmer dans son commandement, César essaye de gagner, par les confins des Lingons, au nord-est de la province romaine, la forte place de Besançon, chez les Sequanes, demeurés fidèles. Vercingétorix, dans de très fortes positions, lui barre la route. C'est ce qu'on appelle *la bataille de cavalerie*, une des grandes victoires de César. De ce jour, la fortune a tourné. Par quelle inspiration malheureuse Vercingétorix va-t-il

se jucher, avec quatre-vingt mille hommes, sur une colline abrupte, facile à défendre, il est vrai, mais aussi à bloquer? Il espère, sans doute, attirer toutes les forces de César et les écraser entre son armée et l'armée de secours qu'il sait en marche. Il est pris au piège qu'il a tendu. Les confédérés sont battus sous ses yeux; il désespère et se rend.

César, victorieux, passe l'hiver à Bibracte (51-50), et complète l'année suivante par des campagnes, rudes encore, et surtout par une habile et prompte organisation, une conquête désormais assurée, définitive. C'est après de telles épreuves, au milieu d'une telle gloire, d'une telle puissance, que les tracasseries imprudentes du Sénat, l'arrogance de Pompée, viennent offrir au souverain maître de onze légions, de cent mille hommes peut-être, une tentation longtemps attendue. Il fallait confirmer César dans son commandement, l'enfermer dans sa conquête. On le rappelle; on lui reprend son armée et ses provinces, s'il veut obtenir un second consulat. Pompée, au contraire, est laissé, est placé à la tête de toutes les forces disponibles en Italie. C'est alors que Cicéron, aussi clairvoyant qu'irrésolu, écrit à Cœlius : « Plus nous approchons de la lutte inévitable, plus on est frappé de la grandeur du péril (septembre 50). Voici le terrain où vont se heurter les deux puissants du jour. Pompée est décidé à ne pas souffrir que César soit consul avant d'avoir rendu son armée et ses provinces. César consent, si toutefois la condition de quitter le commandement devient réciproque. Or, que vois-je ici ? D'un côté, Pompée avec le Sénat et la magistrature ; de l'autre, César avec tout ce qui a quelque chose à craindre ou à convoiter. Nulle comparaison possible quant aux armées. Plaise aux dieux qu'on nous laisse le temps de peser les forces respectives et de faire notre choix! » Et plus tard : « Il n'y a rien qu'on ne doive faire, plutôt que d'en venir à la guerre. »

Mais le consul Lentulus entraîne le Sénat. Pompée a pris son parti. La patrie est déclarée en danger, le peuple appelé aux armes. César, à Ravennes, affecte le plus grand calme. Les tri-

buns Marc Antoine et Cassius, avec Curion et Cœlius, se sont réfugiés près de lui. Il n'a qu'une légion, la 13e. Il appelle les autres qui sont restées en Gaule. Tout à coup, sans les attendre (janvier 49), il passe de nuit le Rubicon, limite de sa province, et s'empare de Rimini, sans coup férir. Une marche rapide le conduit à Corfinium (l'Italica de la guerre sociale). Tandis que Lentulus l'y arrête un moment, Pompée a fui, avec le Sénat, en Campanie, puis à Brindes (février), d'où il passe en Épire (mars). Désertion vraiment sans exemple! Le temps n'a pas manqué cependant. Ceux qui, depuis un an, prévoient, et depuis six mois préparent la guerre civile, eux, pouvoir légal et constitué, n'ont pas su placer une armée entre Rome et leur ennemi! Quelle démence, ou quel aveu de désarroi et d'impopularité! Soixante jours de marche, sans résistance, ont livré à César l'Italie, qu'on ne lui reprendra plus. Quant à lui, n'ayant ni flotte, ni troupes pour attaquer le gouvernement fugitif, il ne fait que passer à Rome, s'y saisir du trésor; puis, ramassant ses légions en chemin, il court en Espagne disperser l'armée pompéienne, commandée par Afranius, Pétréius et Terentius Varron, exerce à Rome une dictature de onze jours, se fait désigner pour le consulat, et en décembre, s'embarque à Brindes pour l'Épire.

D'abord battu à Dyrrachium, il ne fut sauvé que par la nuit. « Pompée, dit-il, ne sait pas vaincre! » On ne sait, en effet, pourquoi, sinon pour le plaisir d'étaler son armée de nobles, d'innombrables sénateurs, prétoriens, consulaires, généraux victorieux, Pompée se décida à reculer jusqu'en Thessalie, à Palæpharsalum, où il attendit César. Ici, quarante mille fantassins, sept mille chevaux à l'aile gauche, cinq cents à droite, de nombreux auxiliaires orientaux; là, trente mille hommes de pied, mille cavaliers. Le petit nombre, cette fois l'emporta. Lutte acharnée: le camp de Pompée forcé et pillé; dispersion complète. La suite est assez connue: Pompée assassiné en Égypte par un jeune roi dont il était le tuteur; sa tête envoyée à César, qui versa des larmes en courant sus au pays des crocodiles; l'insurrection d'Alexandrie, César dans le Nil, élevant au-dessus

de l'eau le manuscrit des *Commentaires*, et la jeune Cléopâtre, oubliant aisément près de lui son premier frère-époux dont le corps vient d'être retrouvé dans le fleuve. César la remarie d'ailleurs à un dernier Ptolémée, et ne la quitte un moment (47) que pour accepter une nouvelle dictature (septembre), les hommages de Cicéron, réconcilié, et réprimer d'un mot (le fameux : *Ite, quirites*) une révolte de la 10e légion. Singulière fortune des mots ! *Quirites*, le vieux nom des adorateurs de la lance sabine, est devenu synonyme de *pékins! Pékin* lui-même ne vient-il pas de *Paganus* (comme *Pogan*) ? César, plus jeune que jamais, quitte une seconde fois les délices d'Alexandrie (avril), pour traverser la Syrie, la Cappadoce, et franchir la mer Noire, le temps de châtier Pharnace et d'écrire : *Veni, vidi, vici* (août 47).

Enfin, pour la première fois depuis le Rubicon, César passe à Rome quelques mois. Il y célèbre quatre triomphes, sur la Gaule, l'Espagne, l'Égypte, le Pont, y reçoit du Sénat la dictature pour dix ans et y exerce régulièrement les fonctions de consul. Notez bien ceci. La majorité des Pompéiens est rentrée en grâce ; le Sénat qui exalte César est à peu près celui qui l'a proscrit. Rien que ce fait montre combien on s'est échauffé à faux sur les événements de cette époque, et combien les choses de Rome, de la Rome du Ier siècle, ont peu de rapport avec nos querelles modernes sur la liberté, la démocratie et la tyrannie. César vainqueur était devenu le pouvoir légal et accepté, plus qu'avant lui Marius, Sylla et Pompée. Cicéron composait paisiblement près de lui des plaidoyers, des dialogues, des traités philosophiques (*Pro Ligario, Brutus, Cato, Orator*, etc.). César, se souvenant qu'il était grand pontife, réformait le calendrier et *créait un jour*, le 29 février, invention qui lui a survécu.

Mais ce répit est court. Dès le commencement de 46, les Pompéiens se relèvent, en Afrique. Avec l'aide du Marocain Juba, Metellus Scipion, le dernier beau-père de Pompée, Afranius, Pétréius, Caton, Labiénus, occupent tout le pays numide. César y court, presque sans troupes, y fabrique ou y rassemble une flotte, improvise une armée, et remporte, d

toire décisive de Thapsus. Caton se tue pour se survivre, sur la foi de Platon; Salluste est gouverneur d'Afrique, et la Numidie est organisée en province romaine.

A peine César a-t-il pompeusement et gaîment triomphé à Rome (45), se laissant dire, en plein théâtre, par le poète Labérius : « Nous avons perdu la liberté » ; plaisantant avec Cicéron sur la vertu de Caton, qu'une prise d'armes l'appelle en Espagne. Les deux fils de Pompée se sont emparés de ce pays. En vingt-sept jours, César transporte une armée en Bétique ; il chasse les Pompéiens devant lui jusqu'à Munda, près de Grenade. C'est là que se livra une des batailles les plus acharnées de ce temps. César, presque vaincu, voyant fuir les siens, voulait se tuer : « Il ne sera pas dit, s'écriait-il, qu'après tant de gloire, à cinquante-six ans, je tomberai dans les mains de deux enfants ! » Mais il sut très bien ramener ses troupes, rétablir le combat, et remporter une victoire complète. Un des jeunes Pompée fut tué; l'autre s'enfuit (avril).

Ce difficile et suprême triomphe, une visite de Cléopâtre, qui vint le relancer jusqu'à Rome, et plus encore, les acclamations, la platitude du Sénat, semblent avoir atteint César dans sa santé, dans sa raison. Consul pour dix ans, *imperator* héréditaire, dictateur à vie, proclamé demi-dieu, ou même dieu complet, il plie sous cette adulation universelle; il a des accès nerveux, épileptiformes. Cet homme, si maître de lui, s'abandonne à des rêves de mégalomane ; il veut passer le Danube et l'Euphrate, soumettre les Daces et les Parthes. Il oublie de se lever quand le Sénat le salue; il blesse l'amour-propre romain en parlant de relever Carthage et Corinthe; bien plus, en aspirant, lui, César, au vain titre de roi. Les paroles qu'il a prononcées au convoi de sa tante Julia, remontent du fond de sa mémoire, obsèdent sa pensée. Descendant des rois, pourquoi ne porterait-il pas la couronne? En vain une voix lui crie : « Prends garde aux Ides de mars ! » En plein Sénat, aux pieds de la statue de Pompée, il tombe sous les coups de ses plus chers amis, de ceux qu'il comble de places et de commandements ; il lègue

son œuvre à un plus mince et plus cauteleux génie, à l'habile et souffreteux Augúste.

Le coup de poignard de Brutus venait vingt ans trop tard pour l'oligarchie patricienne, qu'il prétendait sauver. César était dieu, et il laissait un héritier, sans compter le peuple romain. Les conjurés à courte vue ne sentirent pas que leur crime épargnait à César les folies où allait l'entraîner une infatuation sénile, ces guerr es gigantesques, ces entreprises insensées, où il aurait trouvé le désenchantement et la mort. Grâce à eux, César n'eut pas à vieillir. Il tomba victorieux et tout-puissant. Chassés de Rome par ses funérailles, ses meurtriers s'en allèrent attendre leur fin prochaine, inévitable, dans les provinces que César lui-même leur avait adjugées : Brutus et Cassius, en Grèce et en Asie, Décimus, en Cisalpine. Le Sénat ne les suivit pas. Comme l'Italie, il resta entre les mains des vengeurs de César. Ces vengeurs étaient deux : Octave et Antoine; celui-ci, l'ancien questeur, l'ami fidèle, le lieutenant du dictateur, homme hardi, éloquent, habile, vaillant général, mais incapable de maîtriser ses passions et ses haines; celui-là, mince adolescent, mais d'esprit subtil et persévérant, héritier adoptif du nom et de la légende ; tous deux absolument dénués de scrupules et de pitié. Leur rivalité, qui dure dix-sept ans, a pour terme le triomphe d'Octave et l'établissement définitif de la monarchie.

Le césarisme, fléau du monde, danger toujours présent, dernier refuge des démocraties affolées par les réactions imbéciles, le césarisme a singulièrement desservi Jules César à travers les âges auprès des amis de la république et de la liberté. Beaucoup d'entre eux ne paraissent pas s'être doutés que la domination romaine n'avait rien de républicain, et que, dans Rome, la liberté, sans cesse revendiquée et parfois conquise par le pe[illegible] n'avait jamais cessé d'être en butte aux retours offensifs d[illegible] garchie sénatoriale. Les deux combattants, peuple et pa[illegible] épuisés par la lutte intestine autant que par les guerres [illegible] hors, tout au plus capables encore de [illegible]lences intermit[illegible] se laissaient volontiers suppléer et e[illegible] par quelque[illegible]

ambitieux et résolus. Ce qu'avait été Sylla, ce qu'était devenu Pompée pour la caste patricienne, César l'était pour le parti populaire, à Rome, dans l'Italie et les provinces. La victoire de Pompée n'eût changé que le nom du maître. Ce que nous appelons *Césarisme* se fût nommé *Pompéianisme*.

Comparez maintenant les deux hommes, non au point de vue de la moralité personnelle, qui les intéressait assez peu, mais sous le rapport de l'esprit, du talent, de la capacité politique. L'un est vaniteux, irrésolu; gonflé par la fortune, il flotte sans cesse du peuple au Sénat; quand il s'est décidé à la guerre civile, il ne sait ni lever, ni assembler une armée. L'autre cache, sous des dehors affables, un orgueil impérieux et concentré; ses écarts apparents, prodigalités, galanteries, ne le détournent pas, si même ils ne l'en rapprochent, du but qu'il poursuit avec une ténacité patiente. Dans toutes les crises de sa destinée, dans la fureur même de l'action la plus rapide, le sang-froid et la présence d'esprit ne l'abandonnent jamais. Il se montre partout digne de commander, dans la paix autant que dans la guerre. C'est un organisateur; il veut l'ordre dans l'administration comme dans l'armée, et jusque dans le calendrier.

Lorsqu'un homme ainsi trempé a résolu d'être partout le premier, dans un village ou dans Rome, rien ne l'arrêtera que la mort (et c'est ce que savaient les conjurés des Ides de mars). Plus il verra se rapprocher le but, et plus violemment il y courra. Malheur alors au caillou qui risquerait de faire dévier son char! La grande révolte des Gaules a failli briser sa fortune : il rasera les villes, *Avaricum*, *Uxellodunum;* il fera massacrer et mutiler les populations; s'abaissant aux rancunes inexorables, il laissera languir six ans, pour le faire étrangler après le triomphe, l'héroïque vaincu d'Alésia. Mais, y a-t-il cent ans, y en a-t-il vingt-cinq, qu'une minorité, dont nous sommes, condamne ce genre de forfaits? L'histoire dégoutte de sang. Ces taches, imperceptibles aux yeux de ses contemporains, frappent les nôtres surtout par ce qu'elles tranchent sur la renommée de clémence attribuée à César. A tout prendre, et sans aucun doute possible, la dureté

du caractère romain fut, en César, des plus atténuées ; elle n'était pas dans son tempérament. Les représailles qui suivent le combat ne sont réellement pas imputables à un ancien. Quant aux vengeances prolongées, si rares que Vercingétorix en paraît être l'unique exemple, elles attestent seulement la terreur, l'horreur pour ainsi dire religieuse, éprouvée par César devant les obstacles, hommes ou choses, qui attentaient à sa destinée.

Car César, l'incrédule, l'esprit émancipé, le railleur convaincu de l'âme et de la seconde vie, s'est toujours considéré comme un être d'essence supérieure, en qui s'incarnaient le génie et la fortune de Rome. Rappelez-vous seulement ces paroles qui lui échappaient dans l'oraison funèbre de sa tante : « Ma famille est issue des rois, qui commandent aux hommes ; elle descend des dieux immortels, qui commandent aux rois » ; et le mot si connu : « La femme de César ne doit pas être soupçonnée. » N'y sent-on pas quelque chose de plus qu'humain, le *Nec jam mortale sonat* de la Sibylle ? Ce n'est pas Marius — comme le disait Sylla — c'est Énée et Romulus, c'est Vénus « mère des fils d'Énée », que porte en lui César, et qui le poussent d'échelon en échelon vers le pouvoir suprême.

Combien de grands événements procèdent ainsi d'un germe apporté par le vent, germe longtemps obscur et infécond, tout à coup vivifié par un milieu et un terrain propices !

Vers le IVe siècle avant notre ère, une légende égéenne, accueillie en Sicile, s'introduit dans le Latium. Une ancienne famille albaine, qui paraît s'être transportée de Bovillæ à Rome, s'avise, nous ne savons pourquoi, de donner son nom au fils du fabuleux Énée ; et voici qu'une divinité locale, Vénus, assimilée à l'Aphroditè, à la Cypris des Grecs, devient la mère du héros phrygien, l'aïeule des Jules ; voici que, dans la maison Julia, se forme et se fixe une religion domestique, d'autant plus vraisemblable qu'elle s'accorde et se confond avec la religion nationale. Les Jules en tirent une illustration particulière et comme sacrée qui fera de César, à quatorze ans, un flamine, à vingt un pontife, bientôt un *pontife maxime*, un chef du culte. Longtemps

ils obtiennent sûrement et gèrent sans éclat les diverses magistratures. Enfin naît un enfant mieux doué que ses ancêtres. Dans les bras de sa mère, il entend conter mille fois les traditions de sa race ; écolier, il apprend que l'histoire de Rome est l'histoire de sa maison ; homme, il gardera l'empreinte reçue dès le berceau. A travers les nuages qui voilent l'avenir, les doutes, les dangers qui se multiplient sur sa route, il entrevoit en avant, toujours en avant, le mirage d'un passé imaginaire. *Fata viam invenient*, les destins frayeront la voie.

C'est bien la légende qui se continue et s'achève en lui, quand le Sénat l'élève par décret au rang des dieux ; quand, par les soins de Marc Antoine, un collège de Luperques Juliens est attaché à son culte. Il y a, dans cette apothéose, si facilement offerte et acceptée de tous, autre chose que de la platitude et de l'infatuation, autre chose même que l'imitation spontanée de tous les peuples connus : Assyriens, Égyptiens, Grecs, qui divinisaient les héros et les rois ; j'y reconnais un sentiment, une demi-croyance propres aux Romains et dont une fortune inouïe, prodigieuse, vient d'attester la vérité.

Aussi nul ne s'étonne lorsque, du bûcher funéraire, l'âme de *Divus Julius* s'élance vers le ciel. Octave l'a vue de ses yeux. N'était-ce pas dans un orage, à la lueur des éclairs, qu'Énée et Romulus avaient été ravis à la terre ? Le descendant n'avait fait que suivre l'exemple de ses aïeux.

Il ne s'agit pas ici d'hypothèses. La divinité de Jules César, soigneusement exploitée par son petit-neveu et fils adoptif, maintes fois consacrée par la loi et la religion, célébrée enfin par la poésie, a été le fondement officiel et réel de l'empire romain ; elle est restée, nous le verrons, le lien politique et religieux de tous les peuples réunis sous le sceptre de Rome.

Les idées, a-t-on dit, gouvernent le monde. Nous venons de faire une application précise de cette formule vague ; et ce ne sera pas la seule. Bientôt, une autre légende, ni plus ni moins illusoire que la légende julienne, mais plus puissante et plus désastreuse encore, régnera quinze siècles sur la terre, précipitera

la ruine de la civilisation antique, ensanglantera la barbarie du moyen âge et enrayera la marche du monde moderne. Et partout, en divers temps, dans la Chine, dans l'Inde ou dans l'Arabie, vous verrez les mêmes causes, une idée fausse et un homme qui l'incarne, présider aux aberrations de l'histoire.

Octave venait d'arriver à Rome, et ses amis réclamaient déjà pour lui le consulat. Antoine, groupant à la hâte quelques légions, court assiéger dans Modène un des meurtriers de César, Décimus Brutus. A la voix de Cicéron, qui est venu fort sottement se jeter où il n'avait que faire, le Sénat lance les deux consuls, deux amis de César, Hirtius et Pansa, au secours de l'assassin. Octave s'était adjoint à l'armée consulaire. Rien de plus ridicule, à première vue, que cet imbroglio, mais rien de plus terrible : un vengeur de César, Antoine, déclaré ennemi public à l'instigation de l'héritier de César, et traqué, devant Modène, par deux anciens lieutenants du maître; Cicéron, avec ses *Philippiques*, tirant les marrons du feu pour Octave; le Sénat espérant détruire deux prétendants l'un par l'autre; et toute cette agitation aboutissant à l'accord momentané des deux rivaux et au définitif asservissement du Sénat (43)! Octave et Antoine, rapprochés par des Césariens bien connus, Pollio, Plancus, Lepidus, s'arrogent la mission de reconstituer l'État, et, avec l'assentiment de leurs armées, triste exemple qui ne sera pas perdu, se proclament *triumvirs* pour cinq ans (Lépide est associé au triumvirat). D'horribles proscriptions scellent le pacte et mettent fin à toute velléité de résistance. La plus illustre victime du triumvirat, vous la connaissez, ce fut Cicéron, le prince de l'éloquence et de la prose latine. Il s'était, après Pharsale, réconcilié avec César; Octave le traitait de père; mais sa verve intempérante avait piqué au vif la femme d'Antoine : sa tête paya pour sa langue (déc. 43).

En 42, Brutus et Cassius expient à Philippes leur crime inutile, et les triumvirs se partagent le monde. A Octave, l'Occident; à Antoine, l'Orient. Cependant, un frère d'Antoine avait surpris Rome mal défendue par Lépide. Il était consul

tendait agir dans l'intérêt des Italiens; mais, en réalité, il obéissait aux haines ambitieuses de sa belle-sœur Fulvie; il travaillait pour Antoine et contre Octave. Battu et assiégé dans Pérouse, il disparaît de l'histoire. La mort de Fulvie réconcilie les triumvirs. Antoine épouse Octavie, la sœur d'Octave (40), mais sous de tristes auspices, car il a déjà vu Cléopâtre. Déjà, mandée à Tarse, en 41, pour répondre de certaines connivences avec les meurtriers de César, la belle Ptolémée, alors âgée de vingt-huit ans, a fasciné son juge. Antoine ne résistera qu'un an (39) à cette enchanteresse émérite. Il laisse à Octave le poids d'une guerre qui les intéresse tous deux. Sextus Pompée, l'échappé de Munda, s'est réfugié sur la mer. Ramenant à lui tous les fugitifs de Pharsale et de Philippes, véritable maître de la Méditerranée, il intercepte les escadres frumentaires, il affame l'Italie; il s'est emparé de la Sicile. Deux ans d'une rude guerre (37-36) délivrent enfin Octave de cette menace perpétuelle, et lui permettent de réduire les Salasses des Alpes et les Illyriens; plus loin, au delà du Rhin, son lieutenant Agrippa (37) est allé repousser et contenir les Germains. Octave a près de lui les deux artisans de sa gloire, cet Agrippa, général infaillible, administrateur consommé, ministre intègre, fidèle, gendre du maître, beau-père de césars, aïeul d'empereurs, et dont l'ambition ne va qu'à rester le modèle des serviteurs; à côté de lui, plus modeste encore, ce Mécène, simple chevalier, bien qu'il descende de rois étrusques, dont le scepticisme tolérant rallie à l'idée impériale, à la légende julienne, les talents et les génies dont Horace nous a conservé les noms, les Pollion, les Messala, les Varius, les Valgius, les Tibulle, enfin Horace lui-même et Virgile.

Pendant que César Octavien — le nom d'Octave commence à s'effacer avec le souvenir des proscriptions — gouverne et défend l'Occident, embellit Rome de portiques et de bibliothèques, assainit et restaure la *cloaca maxima*, Antoine fait et défait des rois de Pont, d'Arménie, de Comagène, de Cappadoce, de Judée, ...e des expéditions souvent malheureuses contre les Parthes,

envoie ses généraux triompher à Rome; mais tout pour lui se résume dans l'amour de Cléopâtre. Le plus souvent, tous deux, à Alexandrie, mènent ce qu'ils se plaisent à nommer la *vie inimitable*. En 32, à l'expiration de la seconde période quinquennale du triumvirat, Antoine, déclaré ennemi public, rompt avec Rome et Octave, signifie à Octavie l'acte de divorce, célèbre dans sa capitale ses triomphes sur les Parthes, distribue aux enfants de Cléopâtre les provinces d'Orient et menace l'Italie d'une invasion. Il vient jusqu'à Corcyre, puis retourne passer l'hiver à Patras en attendant la flotte de sa reine. En 31, les vaisseaux égyptiens sont dispersés à Actium par Agrippa. Antoine a sur la côte une forte armée, mais il fuit sans combattre. Octave, consul, pacifie l'Orient; il se montre à Samos, en Asie, en Syrie, gagne l'Égypte, résiste aux charmes un peu surannés (trente-neuf ans) de Cléopâtre. Antoine, trahi, se tue, et celle qui l'abandonnait échappe aux hontes du triomphe par la mort (30). L'Égypte est réduite en province romaine. *Imperator*, empereur, triomphateur, consul pendant neuf ans (35-23), prince du Sénat (28), investi pour dix ans du pouvoir impérial et proconsulaire (27), enfin de la puissance tribunitienne (23) et du souverain pontificat (12), César Octave règne seul sur le monde romain, toujours prêt à abdiquer, toujours prêt à recevoir pour dix ans de nouvelles investitures.

Mais il n'est plus Octave, il est Auguste. En l'an 27, il a daigné accepter du Sénat ce titre réservé aux dieux. Il ne mourra que quatorze ans après notre ère, « toujours maître de lui comme de l'univers ». Les Parthes lui ont renvoyé les dépouilles de Crassus. Une véritable paix engourdit le monde, à peine éveillé par quelque révolte des Cantabres, des Astures, des Rhètes, des Dalmates. On entend seulement, derrière les Alpes, derrière le Rhin, le frémissement de l'immense Germanie, contenue, refoulée jusqu'au Wéser et jusqu'au Danube par Agrippa, puis par Tibèr[illegible] et Drusus, les fils de l'impératrice Livia. Un seul désastre, ma[illegible] cruel, vint assombrir les dernières années d'A[illegible] vieillissan[illegible] L'an 9 de notre ère, l'armée de Varus, enve[illegible]ar les Ge[illegible]

mains dans la forêt de Teutberg, sur les bords de la Lippe, est massacrée tout entière par Arminius, chef des Chérusques. On conte que le vieil empereur s'écriait dans ses rêves : « Varus, rends-moi mes légions! » Mais ce n'est qu'un coup de foudre isolé, à peine un présage des tempêtes lointaines.

La brièveté des indications qui précèdent rend, je crois, plus frappante l'extrême lenteur de la marche ascendante qui a conduit Auguste à la puissance absolue. Cette puissance, il la possédait pourtant et il l'exerçait sur une moitié du monde romain, dès l'an 43, dès le triumvirat; après Actium et l'annexion de l'Égypte, elle s'étendait à l'univers, reconnue et consacrée par l'adulation du Sénat, du peuple et des provinces. A quoi bon, dès lors, ces transitions, ces coquetteries, pour ainsi dire, cette patiente conquête de tous les titres et de toutes les dignités, qu'il avait soin de partager avec des collègues choisis? Jules César avait dédaigné de telles précautions ; à grand'peine dissimulait-il son désir de royauté. Ce fut précisément l'exemple de l'oncle qui enseigna au neveu la sagesse. César, au seuil de la vieillesse, se hâtait de jouir de sa gloire. Octave, à peine sorti de l'adolescence, inconnu, sans prestige, pouvait et devait attendre ; si le vainqueur des Gaules, le capitaine partout triomphant, avait péri pour trop de jactance, qu'arriverait-il d'un prétendant jeune et obscur? Or, comme tous les maladifs, Octave voulait vivre ; comme héritier des Jules, il ne voulait pas compromettre des chances incomparables, une partie gagnée d'avance.

Ayant ainsi d'abord temporisé par prudence, il continua par habitude et par réflexion. Il trouva commode de masquer le pouvoir d'un seul derrière les formes et le mécanisme séculaire de la république, et, tantôt consul, ou censeur, ou proconsul, tantôt tribun, c'est-à-dire inviolable, toujours *imperator* et *princeps*, de faire mouvoir correctement, légalement, ce vieil appareil compliqué, cette roue à décrets, d'où sortaient chaque jour les décisions convenues la veille entre le maître et ses amis. Peu à peu, d'ailleurs, une pensée plus noble attachait Auguste

à ce qui nous semble une équivoque hypocrite. Il arrive souvent que les hautes fonctions élargissent l'intelligence ; et l'on ne peut douter qu'Auguste, mûri avant l'âge, n'eût très vite dépouillé le jeune homme, l'Octave à l'ambition fébrile et cruelle ; qu'il n'eût, de très bonne heure, conçu la fondation d'un empire pacifique, mais solide et glorieux. Mais un État, une nation, ne sont forts que par la vitalité, par l'énergie de leurs membres, de leurs citoyens. Et que voyait Auguste autour de lui ? Une dépression morale effrayante ; une déperdition totale de vertus civiques ; une faiblesse dangereuse au centre ; toute la force reléguée aux frontières dans ces légions plus funestes encore que vaillantes. Il était donc urgent de ménager ce qui restait de vivant encore dans l'organisme romain, de ne pas abandonner à un désœuvrement total ce Sénat, cet ordre équestre, ces masses populaires, jusqu'ici accoutumés soit à délibérer, soit à juger, à administrer, à voter. En gardant avec soin, par prudence, l'inviolabilité tribunitienne et l'*imperium*, le commandement des armées, il était sage d'occuper le Sénat au gouvernement facile des plus anciennes provinces, les chevaliers, les riches affranchis, aux besognes juridiques ou financières, d'appeler quelquefois, entre deux représentations du cirque, la foule oisive à des simili-comices. Peut-être, tout en maintenant cette activité modérée, serait-il possible, par quelques encouragements au bien, quelques rappels aux vertus antiques, quelques sages lois, de reconstituer, de guérir cet illustre, ce tout-puissant, ce déplorable peuple-roi. Tel fut le rêve d'Auguste ; je dis rêve, car le pouvoir absolu d'un seul est inconciliable avec la régénération d'un peuple, puisqu'il limite et supprime d'avance l'exercice des vertus qu'il prétend ranimer ; mais rêve intéressant après tout, honorable pour qui cherche à le réaliser.

Les mœurs publiques avaient péri depuis que les brigues et les massacres tenaient lieu d'élections. Quant aux mœurs [illegible] vées, comment auraient-elles résisté à l'incertitude du le[illegible] main, aux dissensions qui rompaient le lien familial, à l'inv[illegible] de tous les exploiteurs, baladins, courtisanes, charlatans

fanes ou sacrés ? Le luxe épuisait les patrimoines. On ne se mariait plus, ou bien on se hâtait d'échapper par le divorce à un honteux esclavage. Pour enrayer la décadence, les écrivains, surtout les poètes, Horace, Virgile, Properce, furent invités à célébrer les mœurs et les gloires des aïeux. Il est vraiment curieux de voir l'épicurien Horace (*de grege porcus*) se transformer, dès l'an 24 (IIIe liv. des *Odes*), en moraliste quasi-officiel, recommander à tous, surtout à la jeunesse, les vertus civiles et militaires, l'amour du pays, le courage devant l'ennemi, la fermeté dans le danger, la modération dans les goûts, l'honnêteté dans la vie intérieure. Auguste encourage tous les écrivains, les Varron, les Tite-Live, qui exaltent les anciens usages et les anciens noms. Il souffre l'éloge des Cicéron, des Caton, des Brutus. Pour ramener dans les campagnes désolées le travail et l'abondance, il obtient de Virgile la composition des *Géorgiques*. Il donne résolument l'exemple d'une vie réglée et décente et prétend ne porter que des vêtements filés et tissés dans sa maison sous la surveillance de sa femme. Il épure le Sénat et l'ordre équestre et rehausse les magistratures par le respect qu'il témoigne à leurs titulaires. Il appelle enfin la loi au secours des mœurs défaillantes. Il feint de se rendre aux vœux unanimes des grands corps de l'État, en portant les *lois Juliennes* contre le célibat et l'adultère, contre le faste ruineux. Il assure des privilèges aux familles nombreuses. Et Horace de s'écrier, en forçant quelque peu sa voix : « L'adultère ne souille plus nos maisons. On félicite les mères d'avoir des fils qui ressemblent à leurs pères. Les mœurs et les lois ont triomphé du vice impur. »

Jamais illusions plus vaines ne furent plus cruellement déçues. Je ne pense pas qu'Horace les ait jamais partagées. Mais Auguste a pu y croire. Sa volonté n'était-elle pas la règle du monde ? Eh bien, non seulement la servilité universelle fut impuissante à obéir, mais c'est dans sa propre famille que s'installèrent les vices proscrits par ses lois. L'adultère, qu'Horace disait banni de Rome, florissait dans le palais impérial. Les deux Julies, sa

fille et sa petite-fille, présidaient à la grande orgie. Le réformateur, humilié, les frappa l'une après l'autre avec une rage impitoyable ; il punit du bannissement ou de la mort leurs complices ou leurs complaisants. Hélas! il eut beau exiler chez les Gètes l'élégant et inconsolable Ovide; c'était Rome qu'il eût fallu déporter. Derrière le poète condamné, l'incurable maladie continuait ses ravages. La société que nous décrivent si fidèlement les *Amours* et l'*Art d'aimer* n'est plus même celle dont Horace a tracé le tableau trop embelli. Elle a descendu la pente où nul frein n'a pu l'arrêter. Dès que le devoir cesse d'être corrélatif au droit, le plaisir et le bas égoïsme ont libre carrière. Que serviraient la fermeté, la justice, l'éloquence, la dignité, quand un maître jaloux assume tous les pouvoirs?

L'échec fondamental et complet d'Auguste en ce qui touche les vertus publiques et privées ne peut être pallié par le succès relatif de ses réformes religieuses. Son erreur fut de croire, avec Polybe, que des liturgies sans doctrine, des rites symboliques dont le sens était oublié, pussent concourir au relèvement des mœurs. Mais, ce point écarté, il eut raison de compter, non sur la croyance, mais bien sur la crédulité populaire. Et nous verrons que, parmi tant de pratiques indifférentes, il mit la main sur la plus vivace des dévotions latines, qui servit de véhicule à une sorte de religion nationale, l'apothéose des Jules. C'était là, pour lui, ce qu'on nomme *la pensée de derrière la tête.* Et c'est afin de la masquer décemment qu'il consacra des millions à l'embellissement et à la restauration des temples, au rétablissement de cérémonies tombées en désuétude.

Jupiter Férétrien n'avait plus de toit. Juno Sospita n'aurait su où poser le pied sur les dalles souillées de sa demeure. L'araignée tissait un voile à Minerve. Auguste mit fin à cette désolation. « Pendant mon sixième consulat, dit-il dans l'inscription d'Ancyre, j'ai refait à Rome, *par ordre du Sénat*, quatre-vingt-deux temples, ne négligeant aucun de ceux qui avaient besoin de réparations. » Il acheva le grand temple de *Venus genetrix*, voué et commencé par César en souvenir de Pharsale; il éleva un

petit et un grand temple à *Mars ultor*, avec portiques, inscriptions, statues de grands hommes en costume triomphal. Enfin, Apollon Palatin, celui même qui, à Actium, « avait tendu son arc et dardé ses traits inévitables », fut somptueusement logé, entre deux galeries-bibliothèques, porte à porte avec son impérial protégé ou protecteur. « Ce n'est pas assez, disait Ovide, d'être utile aux hommes ; il oblige même les dieux. » Les vieux rites de l'*Augurium salutis*, où les augures priaient pour l'État, ne se célébraient plus depuis la guerre de Mithridate. On n'avait plus, depuis Sylla, de Flamine de Jupiter. On omettait le plus souvent de désigner un roi des sacrifices. Auguste y pourvut. Le Sénat s'assemblait dans les temples, sans autrement songer au dieu. Auguste ordonna que chaque sénateur, en entrant, déposât sur l'autel une offrande d'encens et de vin. Lui-même ne négligeait aucune formalité de ce genre ; il alla jusqu'à reproduire, dans le temple de Bellone, la mimique et les formules de ces Féciaux envoyés jadis à la frontière pour déclarer la guerre aux peuplades voisines de Rome naissante. Tous les sacerdoces reprennent avec lui de l'importance, Luperques, Titiens, Saliens, Arvales, Épulons, Vestales, et non pour un jour, pour trois, quatre siècles. Il accrut le nombre des prêtres, ajouta un jour aux Saturnales, encouragea, dans la ville et hors des murs, toutes les fêtes et réjouissances pieuses, surtout les jeux des carrefours, *Compitalia*, en l'honneur des Lares et des Génies. Sans se montrer hostile aux dieux étrangers, puisque chaque divinité, avec sa ville et sa nation, faisait désormais partie de l'empire, il les éloigna volontiers de Rome et réserva toute sa sollicitude aux dieux de la patrie, à ceux dont Ovide en ses *Fastes* a rajeuni les légendes.

Il va sans dire que, parmi toutes ces divinités, Auguste n'oubliait pas la sienne. L'adulation publique ne l'aurait pas souffert : *Divisum imperium cum Jove Cæsar habet*, lui disait Virgile (César partage l'empire avec Jupiter). Virtuellement, comme fils de *Divus*, il participait de la nature divine. Il eut son mois à côté de César. *Quintilis* était *Julius* ; *Sextilis* fut *Augustus*. Il eut

ses évangélistes, ses hagiographes : laissant raconter que, tout enfant, on l'avait trouvé au sommet d'une tour, les yeux fixés sur le soleil ; que, lorsqu'il commençait à parler, il avait ordonné à des grenouilles de se taire ; quand il vint à Rome réclamer l'héritage de César, les rayons solaires formèrent une couronne autour de sa tête ; et, dans la suite, tous les événements heureux de sa vie furent annoncés par des présages.

Non seulement son nom est ajouté à toutes les formules rituelles, à toutes les prières domestiques, inséré dans les *Acta* des Saliens et des Arvales, mais la religion sanctifie et célèbre par des fêtes et des jeux toutes les circonstances de sa vie. On sacrifie le 16 janvier, parce qu'il a reçu, ce jour-là, le titre d'*Auguste ;* le 4 février, celui de *Pater patriæ ;* le 6 mars, de *Pontifex maximus.* Le 12 octobre, *Fortuna redux,* la Fortune du retour, l'a ramené vainqueur de Syrie et d'Égypte ; le 4 juillet, c'est la Paix auguste, *Pax Augusta,* qui l'accueille à son retour d'Espagne. Tous les cinq ans en l'honneur d'Actium, tous les dix ans pour le renouvellement de ses pouvoirs, magistrats, pontifes, vestales, président à des solennités. Ces fêtes encombrent le calendrier à tel point, que Marc-Aurèle crut devoir ramener à 135 le nombre des jours fériés. Un jour, dans ce Sénat qui ne savait plus qu'inventer pour flatter le maître, un tribun, Sextus Pacuvius, imagina de se vouer à lui, à la mode d'Espagne, paraît-il ; et, comme Auguste essayait de le calmer, il s'élança hors de la Curie, courant la ville, les rues, les places, invitant le peuple à se vouer comme lui. De là, sans doute, est venue la formule qu'on rencontre souvent dans les inscriptions : *Devotus numini majestatique imperatoris* (voué ou dévot à la divinité et à la majesté de l'empereur).

A Rome, Auguste s'efforçait de contenir ces manifestations dans les limites de la décence. Mais d'où que vînt l'encens, il le savourait sans dégoût. Dès Actium, il se laissait élever des temples à Pergame et à Nicomédie, sous la condition qu'il fût associé à la Déesse Rome, *Dea Roma.* L'invitatio[illegible] [illegible]e. Dans toutes les grandes villes de l'Orient surgi[illegible]

de Rome et d'Auguste. L'Occident se décida un peu plus tard, les Cantabres en 18 ou 17, les Gaulois en 12 ou 11 avant Jésus-Christ. A l'occasion des mouvements des Sicambres, soixante peuples de la Gaule, pour témoigner de leur fidélité, résolurent d'élever un autel de Rome et d'Auguste au confluent de la Saône et du Rhône. Dix ans après notre ère, Narbonne s'engagea, par un vœu solennel, à « honorer perpétuellement la divinité de César Auguste, père de la patrie ». Le dieu affectait parfois de sourire de cette idolâtrie. Des gens de Tarragone étant venus lui conter qu'il avait fait un miracle, qu'un figuier était né sur son autel : « On voit bien, dit-il, que vous n'y brûlez guère d'encens. » Aimable boutade qui ne décourageait pas les dévots. L'Italie, malgré des défenses, un peu molles, ne tarda guère à imiter les provinces. Auguste, avant sa mort — les inscriptions en font foi — eut des temples, des flamines, des clergés, à Pouzzole, à Pompéi, à Naples, à Pise, à Assise, même à Préneste. Rome seule, croit-on, respecta les scrupules du maître. Mais, sans participer au culte direct, elle en était le centre, puisqu'elle associait Auguste à tous les dieux : *Pax Augusta, Clementia Augusta*, nouvelles divinités sénatoriales, n'étaient-elles pas de simples prête-noms ? Le palais même, situé entre Apollon et Vesta (« trois dieux ensemble », disait l'ingénieux Ovide), n'avait-il pas toute l'apparence d'un temple : fronton, portique, deux lauriers à l'entrée ? La statue d'Auguste ne se dressait-elle pas depuis longtemps (27) sur le seuil du temple dédié à Jupiter par Agrippa, et qui devint le Panthéon ?

Auguste, en somme, se prêtait à une canonisation qui sanctifiait son pouvoir. Mais son esprit réfléchi n'y voyait que l'expression fragile d'un engouement destiné à s'éteindre avec lui. Il rêvait une divinité moins fictive que celles d'un Alexandre-Ammon ou d'un Bacchus-Antoine. Il trouva mieux. On sait qu'à Rome, ainsi qu'en toute autre ville de l'Italie centrale, chaque maison, chaque rue, chaque carrefour, avait ses Lares ou Pénates protecteurs. Ces dieux du foyer, de la rue, représentaient les ancêtres, les Mânes divinisés. A côté d'eux était adoré (leur

variante, pour ainsi dire) le Génie, germe caché au fonc chaque être, de chaque chose, même de chaque idée, coı gnon et guide des vivants, qui existait avant la naissanc subsistait après la mort. Le Génie est plus que l'objet (dieu invoqué, c'en est la quintessence. Eh bien, Auguste, la personne de son Lare et de son Génie, bénéficia de (métaphysique naïve. Il avait pris soin de se faire assoc toutes les menues cérémonies et à toutes les fêtes intim(locales qui se célébraient chaque jour, à toute heure, autou: chapelles, des autels dédiés à ces divinités bénévoles. Pa reçus avec enthousiasme, les Pénates impériaux avaient place au-dessus des Lares de la maison et du quartier. eux, le Génie de l'empereur devint la garantie des sern solennels, et comme ce Génie était, en même temps, d'Enée et de Jules, celui de Vénus et de Rome, il résuma lui l'histoire et la fortune romaines.

Pour cette forme familière et profonde de son culte, bien que pour l'apothéose officielle, Auguste n'avait eu laisser faire. Mais on ne peut douter qu'il n'en ait rapide compris la portée. Il est probable qu'une flatterie domes attira son attention sur les avantages d'une divinité supéri propice, sans aucune visée dogmatique, tolérante pou autres dieux — à condition d'en être respectée — ; enfin, religion laïque universelle : l'impératrice Livia Augusta institué dans l'atrium palatin ce culte privé des Lares Au du Génie d'Auguste. Ce fut un de ces traits inconscient frappent soudain les esprits avisés. La religion d'une m qui était le centre, le palladium de l'univers civilisé, p aisément, à ce titre même, devenir la foi du monde entier. milé, incorporé à la forme la plus antique de l'animisme plus chère aux Romains, le culte impérial pouvait braver (mais le démenti des crimes et des inepties, le ridicule de théoses. Ce n'était plus véritablement un homme qu'on ac mais une idée, le Génie de l'empire, et l'empire, qui ı qu'une domination, deviendrait une patrie. Telles fure

réflexions et les espérances d'Auguste, les sentiments qu'il propagea dans toutes les classes, dans toutes les couches sociales, dont il fit la sauvegarde de toutes les institutions.

A sa mort se formait déjà toute une hiérarchie sacerdotale : flamine ou grand prêtre (*Archiereus* ou *Néocore*) de la province; flamines des cités; maîtres des bourgs et des rues (*Magistri vicorum*), et sévirs ou *Sodales* augustaux; hiérarchie préposée au culte du Génie impérial. Ces prêtres civils, pour la plupart négociants, citoyens aisés, investis de fonctions aussi coûteuses qu'honorifiques, en construisant dans les plus petites villes des temples, des basiliques, des théâtres, en donnant des jeux, en distribuant des vivres au nom de *Divus Augustus*, rendirent partout présente la divinité nationale.

Maintenant, mesurez les conséquences, hélas! formidables, de cette unité pseudo-religieuse, de cette catholicité civile, songez aux cadres que préparait la hiérarchie augustale à quelque entreprise d'exploitation universelle : et vous direz que les intentions les plus judicieuses ne peuvent prévaloir contre l'épuisement des races. Mais Auguste, pas plus, moins encore, qu'il ne s'inquiétait des menaces lointaines de la barbarie extérieure, Auguste ne pouvait entendre le sourd ébranlement des âmes orientales et la mystique désespérance qui s'infiltrait dans les veines appauvries du colosse romain.

Abandonnons à Tacite, à Suétone, les tristes successeurs des Jules, les sombres Tibère, les déments Caligula, les faibles Claudius, les extravagants Néron, les éphémères Galba, Pison, Othon, Vitellius, tous Césars, tous Augustes. Il est temps de chercher en un coin de la Syrie le germe naissant, ignoré encore, de la décomposition prochaine.

XIII

LES JUIFS ENTRE CYRUS ET TITUS.

Rôle négligeable du peuple d'Israël dans l'histoire du monde jusqu'au premier siècle de notre ère. — Les Hébreux n'ont été ni un peuple élu ni une race maudite; mais bien une nation très intéressante par ses institutions démocratiques, très originale par sa fidélité obstinée envers un Dieu peu aimable, qui n'a cessé de la trahir: nation trop faible et trop mal installée entre des puissances rivales pour n'être pas écrasée sous leurs pieds. — Zorobabel, Esdras et Néhémie; cent ans d'indépendance relative, dans l'enceinte de Jérusalem. — Splendeur du temple. — Visite, plutôt apocryphe, d'Alexandre le Grand. — La destruction de l'enceinte et la transportation de cent mille hommes par Ptolémée Lagos remplissent l'Orient de fugitifs juifs. — Dynastie pontificale des Onias. — Fortune d'un certain Joseph, fermier général au compte des Ptolémées. — Jérusalem passe des Ptolémées aux Séleucides. — Libéralité d'Antiochus le Grand. — Rapacité d'un Séleucus. — Hellénisme amusant des grands prêtres qui se font appeler Jason, Lysimaque, Ménélas. — Démence et férocité d'Antiochus Epiphane. — Mathathias, Judas, Jonathas, Simon, Hyrcan, Macchabées. — Temple d'Onias en Égypte; traductions grecques. — Triste fin des Macchabées. — Intervention de Pompée. — Antipater et Hérode : dernière période d'éclat; dissensions et sectes. — Suite de détestables gouverneurs romains. — Désespoir, discordes, révolte des Juifs. — Prise du temple, ruine de la ville, dispersion du peuple.

Si, après la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor et la transplantation des Juifs en Chaldée et en Mésopotamie, nous avons abandonné le peuple d'Israël à ses malheurs, à ses discordes et aux sanglantes vicissitudes de son agonie, ce n'est pas que son histoire manque d'intérêt, puisqu'il faut y chercher quelques-uns au moins des prodromes inaperçus de la révolution chrétienne. C'est que les Hébreux, un moment sortis de l'ombre aux temps des David et des Salomon, n'ont joué jusqu'ici qu'un rôle négligeable dans l'histoire générale du monde; c'est qu'obstinément isolés dans leur domaine étroit et précaire, ils n'ont rien enseigné à l'Égypte, à la Chaldée, à l'Assyrie, à la Phénicie, encore moins à la Grèce et à Rome. Maintenant, leur heure est venue.

En abordant la seconde phase de l'histoire juive, j'entends n'obéir à aucun de ces sentiments contradictoires qu'une longue éducation chrétienne a pour ainsi dire incrustés dans le cerveau des hommes. Les Hébreux ne sont pas un peuple élu jusqu'à l'an Ier de notre ère; ils ne sont pas une race maudite depuis l'an 33 ou 34. Voltaire les a, je le sais, fort maltraités, mais parce qu'il voyait, ou voulait voir, en eux les fondateurs du christianisme. Or, c'est contre leur volonté, fortement exprimée, qu'ils ont fourni à une religion destructrice de la leur des textes et une légende. Et ce ne sont pas eux, je pense, qui ont assassiné Hypatia, brûlé la bibliothèque d'Alexandrie; ce ne sont pas eux qui ont inventé l'Inquisition : ils en ont été seulement les victimes; enfin ce ne sont pas eux, plus que les Lombards ou les Cahoursins, qui ont imaginé le commerce des métaux bruts ou monnayés et les roueries de la spéculation ; ils ont seulement tiré parti de vices empruntés aux nations qui les foulaient aux pieds.

Si rien n'est plus injuste qu'un dénigrement, remis de temps en temps à la mode par ceux qui oublient volontiers l'apologue de la paille et de la poutre, rien n'est plus puéril que l'admiration outrée des actions, des personnages, des écrits hébraïques. C'est une nécessité pour l'Église d'honorer les ancêtres des meurtriers de Jésus; il lui faut prendre un ton de nez tout particulier pour lire ou chanter les moindres lignes de l'*Ancien Testament* — comme du *Nouveau* — puisqu'elle fait de l'un la préface de l'autre. La foule qui, en France du moins, ne lit pas la Bible, la foule adhère par son silence à cet enthousiasme de commande. Quoi d'étonnant ! L'*Avesta* chez les Sassanides, les *Védas* chez les adorateurs de Brahma, le *Lalitavistara*, ou les *Tripitakas* chez les bouddhistes, ne sont ni moins sacrés ni moins révérés que, chez nous, le *Pentateuque* ou les *Psaumes*.

Mais ce qu'il y a d'un peu humiliant pour la raison moderne, c'est que nombre d'esprits ouverts, de critiques exercés, même indépendants, cèdent encore, à tort et à travers, à cette routine admirative. Non pas, je me hâte de le dire, que la littérature

juive ne nous soit précieuse, et que la Bible ne renferme nombre d'opuscules ou de morceaux, historiques, poétiques, gnomiques, dignes d'attention et d'éloge. Mais ne serait-il pas bien temps de ne lui consacrer ni plus ni moins d'étude qu'aux autres écrits, authentiques ou légendaires, qui se rapportent à d'autres peuples et à d'autres religions? L'exégèse a prouvé surabondamment que les plus anciens documents bibliques, sous la forme où nous les possédons, sont d'une rédaction récente, si on les compare aux inscriptions de l'Égypte et de la Chaldée, même aux œuvres d'Homère et d'Hésiode. La plupart, ceux qu'on a mis sous le patronage de David, de Salomon, des prophètes appartiennent aux IIIe et IIe siècles avant notre ère; quelques-uns ont été composés sous Hérode ou même plus tard. Tous, en somme, ne méritent qu'une créance très limitée. L'authenticité en serait-elle aussi éclatante qu'elle est douteuse, ils ne renferment rien qui dépasse la mesure ordinaire de l'humanité. Le sublime qu'on leur prête est affaire de convention ou de traduction; et le sens mystérieux qu'on attache à leurs moindres versets n'est que pure illusion théologique. Dépouillés d'un vain prestige, ils n'en seront que des témoins plus fidèles des mœurs, des espérances, des douleurs d'une race tristement éprouvée.

Lorsque Cyrus, vainqueur de Babylone, permit à diverses populations exilées de regagner leurs pays respectifs, il obéissait à un sentiment fort simple et nullement providentiel. Il était tout naturel qu'il essayât de réparer les maux causés par le pouvoir qu'il venait de renverser. En ce qui concerne les Hébreux, il semble que le dieu des Juifs lui ait été représenté comme à peu près identique au sien même. Et certes, la ressemblance est forte entre les deux couples Ormuzd-Ahrimane, Jéhova-Satan, à ce point que l'on ne doute plus guère, aujourd'hui, que les Juifs n'aient emprunté aux Médo-Perses la doctrine des anges et des démons. Le nom perse du mauvais génie Asmodée (*Aeshma Daèva*) est un suffisant indice de ces infiltrations inévitables entre religions voisines.

Quoi qu'il en soit, Cyrus, après avoir autorisé la reconstruc-

tion du temple de Jérusalem, paraît s'y être montré peu favorable dès qu'il se crut informé de l'esprit exclusif et intolérant qui caractérisait le judaïsme. En effet, lorsque Sassabasar ou Zorobabel (noms assyriens et même perses ; (*Zoro* : cf. *Zarathustra*), prince de Juda, eut conduit jusqu'aux ruines de Jérusalem sa grande caravane de quarante-deux mille personnes et mis en sûreté une forte part des trésors de l'ancien temple, restituée par Cyrus, ce retour et l'entreprise qu'il présageait excitèrent la méfiance et la jalousie des peuples voisins, soit colonie chaldéenne (cuthéenne, dit Esdras) envoyée par Nabuchodonosor à Sichem, soit débris des anciennes tribus d'Ephraïm et Manassé décimées à la fin du VIIIe siècle par Salmanasar, et qui, sous le nom de *royaume d'Israël*, avaient toujours répudié les prétentions et le fanatisme de Juda.

Esdras, sous le règne d'Artaxerce Longue-Main (458), ne réussit guère mieux que Zorobabel. La ville demeurait déserte, sauf aux heures où Esdras lisait et commentait la loi dans quelque abri provisoire ménagé sur les terrasses du temple. C'est alors seulement que les docteurs et les scribes, sous la direction du grand prêtre, entreprirent de rassembler les traditions, de relier les fragments des textes sacrés, de reconstituer enfin l'histoire des Juges et des Rois et ce qu'on attribue à Moïse. Esdras essaya de mettre un terme aux mariages étrangers : mesure absurde, puisque les Juifs purs ou prétendus tels, n'étaient pas assez nombreux pour repeupler la Judée, ni même la capitale. La plupart des Hébreux mettaient peu d'empressement à quitter, pour un pays ruiné, leurs nouvelles demeures, les négoces florissants de Babylone, les emplois qu'ils occupaient dans les provinces d'Asie et à la cour de Perse. Les romans d'Esther et de Tobie, bien qu'apocryphes et récents, aident cependant à comprendre cette époque où les fils d'Israël pullulaient dans les villes de la Médie, de la Mésopotamie, de la Chaldée, et portaient des noms — Istar, Mardouk — empruntés au panthéon babylonien. Ils avaient cessé de pleurer *super flumina,* et se souciaient peu de jeûner sur les ruines de la cité sainte.

Cependant un échanson d'Artaxerce, Néhémie, vers 454, usa de sa faveur pour se faire envoyer en Judée avec une escorte et des ordres qui déconcertèrent les menus tyrans et gouverneurs d'alentour. Le roi lui avait accordé le droit d'amasser partout des bois et des pierres, les matériaux nécessaires à la reconstruction des maisons et des murs. Il réussit à élever une enceinte suffisante et à y attirer, autour du temple à peu près bâti, les Juifs logés dans les campagnes. Il sut trouver de l'argent et des vivres, des charpentiers et des maçons. Jérusalem redevint une ville, et le centre d'un culte, minutieux et magnifique, rendu au dieu national par une caste sacerdotale nombreuse et puissante. Les bourgades voisines, où vraisemblablement les Chaldéens avaient recouvert un fonds hébraïque, reprenaient peu à peu l'habitude de la circoncision, des jeûnes, des fêtes orthodoxes, du sabbat hebdomadaire et aussi de cette désastreuse année sabbatique où il était interdit de semer et de récolter. — Jamais, on peut le dire, religion n'a imposé de coutume plus imbécile. — Enfin, dans une cérémonie solennelle, Néhémie put renouveler l'alliance du peuple avec le dieu qui le trahissait obstinément depuis tant de siècles, et il s'en retourna verser à boire au roi qui l'attendait à Suse depuis douze ans.

A peine eut-il le dos tourné, que les mariages étrangers revinrent à la mode, et qu'on se reprit à vendre et à acheter le jour du sabbat. Le pieux échanson ne put résister au désir de réprimer ces abus criminels. Il revint, vers 438, rétablir la discipline dans le peuple et dans le clergé, et gouverna avec prudence la ville dont il était réellement le second fondateur. Les Chroniques composées sous le nom d'Esdras et de Néhémie mentionnent trois prophètes minuscules, Aggée, Zacharie et Malachie, dont les Christicoles ont tiré quelque parti. En fait, malgré les tracasseries des Samaritains, Jérusalem, sous la domination des Perses, prospéra dans une tranquillité relative et une véritable liberté — à l'intérieur de ses murailles —, très isolée, et par cela même très visitée, objet de curiosité pour tous les riches passants, qui envoyaient au temple des coupes,

des animaux, des poutres d'argent et d'or. Cette paix dura environ cent ans (438-332). Toutefois, à en croire Josèphe, la nation, sinon la ville, aurait eu quelque peu à souffrir des démêlés entre l'Égypte et la Perse. Lorsque Darius Ochus rentra en possession de l'Égypte, révoltée depuis soixante-dix ans, il y aurait fait main basse sur une foule de Juifs, qu'il aurait déportés en Hyrcanie, au bord de la Caspienne (346).

Lorsque Alexandre parut en Syrie, Jérusalem fit mine de rester fidèle à Codoman. Les Samaritains, plus avisés, envoyèrent au siège de Tyr des soldats et des vivres, et obtinrent enfin du conquérant la permission d'élever un temple sur le mont Garizim, à quelques lieues de Sion. Et qui s'installa dans ce sanctuaire détesté? Le propre frère du grand sacrificateur Jaddus, et, avec lui, tout un clan de lévites qui avaient continué d'épouser des femmes étrangères; et encore un culte, une loi, un Jéhova, toute une contrefaçon du judaïsme orthodoxe. Après la prise et la ruine de Tyr, il fallut bien accepter cette humiliation et payer le tribut. Alexandre, préoccupé du siège de Gaza et de la conquête de l'Égypte, épargna Jérusalem. Vint-il en personne s'assurer d'une soumission trop tardive? Josèphe le dit (mais quatre siècles après l'événement) et raconte à ce sujet une histoire plus que douteuse. A l'approche des Macédoniens, Jaddus serait sorti des portes, en grande pompe, avec tout son clergé. Et, dans ce personnage étincelant d'or et de pierreries, Alexandre aurait reconnu certain vieillard qui lui était apparu en songe à Dium, pour lui promettre l'empire du monde. Puis, Jaddus lui aurait fait croire aisément que sa venue était annoncée par le prophète Daniel, ou quelque autre, car les livres attribués à Daniel n'étaient pas encore écrits.

Moins crédule ou moins débonnaire qu'Alexandre, Ptolémée Lagos entra dans Jérusalem par surprise, un jour de sabbat, et en démolit les murailles. Selon Appien, il emmena en Égypte cent mille Juifs ou habitants de la contrée, qui n'eurent pas autrement à se plaindre de cette aventure. Depuis des siècles, l'Égypte était pour eux une seconde patrie; déjà au IIIe siècle,

toutes les villes, de Péluse à Alexandrie, à Memphis, même à Cyrène, comptaient plus de Juifs peut-être que la Judée. Pendant que les Ptolémée, les Antigone, les Poliorcète, les Séleucus Nicator, se disputaient la vallée du Jourdain, les côtes de la Méditerranée orientale se peuplaient ainsi d'émigrés juifs qui échappaient aux révolutions de leur terre natale. Bien que fidèles à leur foi, et attentifs à envoyer au temple de riches offrandes, ils s'écartaient peu à peu des observances rigoureuses; ils s'accoutumaient aux mœurs des nations. Et, sans passer inaperçus, leur culte et leur dieu jouissaient de la tolérance accordée à tant d'autres; ils n'inquiétaient encore ni les déesses de Syrie, de Cumana, de Pessinunte, ni les Adonis, les Sérapis ou les Bacchus. Le fanatisme exclusif de Jéhova paraissait une singularité, mais restreinte à une race perdue dans le vaste monde hellénisé. A la cour de Ptolémée Philadelphe, on commençait à parler de Moïse, peut-être à lire quelques traductions ou imitations grecques de livres juifs, recueillis dans la bibliothèque d'Alexandrie. Mais la fameuse version dite des *Septante* n'appartient pas à cette époque. D. Calmet lui-même traite de fables tout ce que rapportent à ce sujet les Juifs hellénisants, Aristobule, Philon, Josèphe et, d'après eux, les Cyrille, les Clément, les Justin et autres pères de l'Église.

Pendant tout le IIIe siècle, Jérusalem fit partie du domaine des Ptolémées, à peu près autonome sous la dynastie pontificale des Onias, qui payaient plus ou moins exactement les tributs, annuels ou irréguliers, imposés par les rois d'Égypte. De là force négociations et transactions où les fils d'Israël excellaient déjà. Un certain Joseph, neveu du grand prêtre, orthodoxe, sans être ennemi des Samaritains, fit dans ces affaires une grande fortune. Bienvenu du Ptolémée régnant (229), il avait obtenu la ferme des impôts, qu'il savait au besoin lever à main armée. Son homonyme, l'historien, raconte que ce Joseph passa vingt-deux ans de la sorte, dans une grande prospérité. Ou je me trompe fort, ou cet habile intendant des rois d'Égypte a fourni quelques traits au légendaire Joseph du *Pentateuque*.

Vers la fin du siècle (217-213), les entreprises d'Antiochus le Grand et la violence de Philopator, puis la minorité de Ptolémée Épiphane (200), amenèrent pour la Phénicie et la Judée un changement de maîtres (193). Ce furent là vingt années pénibles. Jérusalem fut deux fois visitée, pour ne pas dire prise, par les rois d'Égypte et de Syrie. L'un, Philopator, après avoir vaincu Antiochus à Raphia, remettant la main sur toutes les villes que l'ennemi avait occupées ou soumises, passa devant Jérusalem et fut reçu dans le temple avec de grandes démonstrations de fidélité. Seulement, comme il voulait, malgré les gémissements et les contorsions des lévites, jeter un coup d'œil dans le Saint des Saints, il tomba soudain, frappé, comme on dit, par le Seigneur, et ses gens eurent toutes les peines du monde à le tirer du temple et de la ville. Furieux, on le serait à moins, Philopator faillit faire expier cet outrage aux Juifs d'Égypte. Quelques milliers de ces innocents allaient périr, écrasés par des éléphants ivres, quand le vent changea. Non seulement ils ne moururent pas, mais ils obtinrent de tuer certains faux frères qui les avaient dénoncés : si les rois oublient, les dévots ont des rancunes plus durables. Dès que Jérusalem put, sans trop de risques, passer à Antiochus, elle l'appela, elle aida ses troupes à expulser la garnison égyptienne. Elle reçut, comme prix de sa défection, de fort belles promesses et quelques privilèges. On peut, d'après Polybe et Josèphe, restituer le rescrit ou décret d'Antiochus, curieux en ce qu'il fait voir combien le relèvement de la ville sainte était précaire encore au IIe siècle. Dans cette pièce, adressée au général de ses troupes, le roi déclare « qu'il a dessein de rétablir Jérusalem dans son ancienne splendeur, et de rappeler les habitants qui en avaient été chassés et qui vivaient çà et là, captifs ou esclaves » ; afin que la ville soit plus promptement repeuplée, il exempte de toutes charges pour trois ans, d'un tiers de tous les tributs à l'avenir, tous ceux qui y demeurent ou y rentreront avant une époque fixée. Il veut, de plus, que l'on achève, à ses dépens, tout ce qui reste à bâtir dans le temple, et qu'on fournisse pour ces

constructions tous les bois nécessaires, soit de Judée, soit du Liban, sans exiger aucun droit.

Vingt ans après, les richesses accumulées dans le temple parurent à un Séleucus des réserves toutes trouvées pour alléger le lourd tribut imposé par les Romains. Son agent, Héliodore, éprouva, comme on sait, les fureurs d'un dieu jaloux, et l'affaire n'eut pas de suite. Mais le successeur de Séleucus, Antiochus Épiphane, s'y prit mieux. Il vendit le souverain pontificat, et fort cher, à un certain Jéshoua, qui se donnait le nom de Jason, juif de haute race d'ailleurs et propre frère du grand prêtre. Ce Jason goûtait peu l'isolement auquel Jéhova condamnait son peuple. Au grand scandale des purs, il établit des gymnases, des exercices publics pour les aspirants au sacerdoce. On vit les futurs lévites combattre nus dans l'arène, recourir à la médecine pour effacer les traces de la circoncision, et jurer par Bacchus (comme des cardinaux de Léon X). A l'exemple de leur maître, ils s'affublaient de noms grecs et composaient peut-être ces poésies légères, sanctifiées depuis en *Cantique des cantiques*. Qui sait si le scepticisme des *Proverbes*, attribués à Salomon, ne marque pas ce curieux essai d'hellénisme? Il est certain que Jason comptait de nombreux partisans; et c'en était fait peut-être du judaïsme, sans les violences et les crimes d'Épiphane. Tout d'abord, malgré la réception magnifique qui lui fut faite par Jason à Jérusalem, ce roi besogneux vendit encore à un Ménélas, à un Lysimaque, la souveraine sacrificature (168). Et la ville sainte devint le théâtre d'émeutes sanglantes, où les trois grands prêtres intrus firent assaut de pillages et de massacres. Antiochus, revenant d'Égypte, où il avait par deux fois usurpé le trône de son neveu, un Ptolémée mineur, mit fin au désordre par une tuerie de quarante mille hommes. Guidé par le traître Ménélas, il monta au temple, et, non content de manier avec ses mains profanes les vases les plus sacrés, les lames, les vignes, les boucliers et les tables d'or et jusqu'au voile du sanctuaire, il fit immoler une truie en l'honneur de Moïse sur l'autel des holocaustes, tremper dans le sang de porc les ustensiles et

les livres sacrés, manger la victime par Ménélas et autres renégats. Enfin, au dire de Diodore, il éteignit la lampe qui doit brûler nuit et jour. Puis il emporta tout le butin à Antioche (166). Peu après, obligé par les Romains de renoncer à l'Égypte — à peine sorti du fameux cercle de Popilius — il fit payer sa honte à la malheureuse Judée, piller les villes, égorger les hommes, vendre les femmes et les enfants. Son général, Apollonius, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, s'abattit sur Jérusalem, tua, saccagea, incendia (164), emmena dix mille captifs, démolit les murailles et reconstruisit une puissante forteresse d'où les flèches et les pierres balayèrent les abords du temple profané. La loi, le culte, furent proscrits; Zeus installé dans le temple et à Garizim; les rares fidèles, traqués dans les cavernes, pendus, torturés, exterminés (163). Les martyres du vieux Éléazar, qui ne voulait pas manger de porc, d'une mère et de ses sept enfants, égalent en horreur les tortures de l'Inquisition et les abominations des Dragonnades. Jéhova dormait sans doute. Un moment réveillé par les cris des victimes, il suscita les Macchabées, ou Asmonéens (un nom qui rappelle le dieu sémitique *Eschmoun*).

Un prêtre, dit-on, Mathathias, s'était retiré à Modin, à dix lieues environ au nord de Jérusalem. Voyant un Juif sacrifier aux idoles, il ne put se contenir et tua l'apostat sur l'autel. Il tua encore l'officier du roi qui présidait au sacrifice, et, levant l'étendard de la loi, appela aux armes tous ceux qui avaient pu se dérober à la persécution. Pendant un an, il erra de montagne en montagne, et mourut plein de jours, à l'âge, évidemment fabuleux, de cent quarante-six ans, léguant son œuvre au plus vaillant de ses cinq fils, à Judas Macchabée. Grâce aux troubles qui suivirent la mort misérable d'Antiochus Epiphane, Judas, à la tête d'une petite armée, six mille hommes environ, se rendit redoutable aux apostats et aux troupes syriennes. Souvent vainqueur, en deçà et au delà du Jourdain, il prit et saccagea nombre de bourgades et de villes. Il entra dans Jérusalem, et s'il ne put enlever la forteresse où s'enferma la garnison royale, il rouvrit le temple, purifié, aux fidèles accourus de toutes parts.

Après dix ans de luttes, il périt dans une embuscade (157). Jonathas et Simon, ses frères, résistent d'abord difficilement aux généraux des rois de Syrie. Mais les discordes de leurs ennemis rétablissent leurs affaires. Jonathas, grand pontife, règne à Jérusalem; il manœuvre longtemps avec adresse entre les Égyptiens, les Syriens et les Arabes; puis, en 139, il est attiré dans un piège avec sa femme et ses enfants.

C'est du temps de Jonathas qu'un Juif de race sacerdotale, Onias, favori et général d'une reine Cléopâtre, obtint la permission d'élever, aux environs d'Héliopolis, un temple (146) qui remplaça pour les Juifs d'Égypte le sanctuaire national. C'est alors que commencent à circuler ces traductions grecques des *Livres de la loi,* qui ont donné lieu à la fable des *Septante.* L'hébreu cesse d'être compris aisément hors de Jérusalem, et un Juif, le péripatéticien Aristobule, écrit en grec.

Cependant, Simon, successeur de Jonathas, a obtenu d'un Démétrius l'affranchissement de la Judée; il a enfin chassé la garnison syrienne; il bat monnaie à son propre coin, marie sa fille à un Ptolémée, envoie à Rome des ambassadeurs et prépare une alliance, déjà sollicitée par Judas et par Jonathas. Il est tué en trahison. Mais son fils, Jean Hyrcan, après s'être vu assiégé dans Jérusalem et traîné à la suite d'Antiochus Sidètès dans une guerre malheureuse contre les Parthes (130-126), secoue définitivement le joug des rois de Syrie, s'étend dans la Galilée, soumet les Iduméens, au sud, et les astreint à la circoncision, et termine un règne de vingt-neuf ans par la prise de Samarie (106). Il existe alors, pour la première fois depuis Salomon, un État juif de quelque étendue, à droite et à gauche du Jourdain, qui confine par le nord à la Cœlé-Syrie, par le sud à l'Égypte, et qui parfois atteint la mer, entre Ptolémaïs et Ascalon. Mais, dès la fin du second siècle, les successeurs brouillons et féroces de Jean Hyrcan (102-61), des Aristobule, des Alexandre Jannée, des Alexandra et un incapable Hyrcan II compromettent l'existence et surtout la paix intérieure de ce royaume précaire. Sous ces Macchabées dégénérés, les dissensions, les meurtres, les

échauffourées aggravent les maux d'une guerre perpétuelle entre frères, entre neveux, entre voisins d'Égypte, d'Arabie, de Syrie, d'Idumée, de Samarie, d'Iturée. Il n'y a pas de villes, pas de cantons qui échappent aux assauts et aux massacres.

A Jérusalem, les sectes se disputent le souverain pontificat. Les saducéens, attachés uniquement à la loi et à la tradition; les pharisiens qui, à une observance plus stricte, plus affectée des plus minutieuses pratiques, ajoutent certaines idées nouvelles, métaphysiques, sur la vie d'outre-tombe et la résurrection des morts, dominent tour à tour dans les conseils des rois; tandis que les esséniens (peut-être assidéens), communistes ascétiques, se dérobant aux charges de la vie sociale, rêvent à l'écart une égoïste et vaine perfection. Comme les Juifs thérapeutes du lac Mœris en Égypte, comme les bouddhistes dans l'Inde, ils inaugurent ces fausses vertus, ce lâche courage, ce prétendu détachement, qui n'excluent ni l'hypocrisie, ni le fanatisme, ni l'insolence dominatrice, fléaux tolérables pour les peuples jeunes ou forts, ruine et perdition des nations vieillies et désespérées.

Certes, la période asmonéenne, ce siècle des Macchabées, renferme assez de vicissitudes, de gloire et de revers, de répits consolants et de poignantes anxiétés pour motiver ces exaltations, ces frénésies d'espoir et de douleur qui se mêlent ou se succèdent dans les étranges dithyrambes venus jusqu'à nous sous le couvert des anciens prophètes Isaïe, Jérémie, Ézéchiel. Telle est du moins l'opinion de Havet, qui fait son chemin peu à peu dans le clan, d'abord indigné, des exégètes.

Mais voici venir les Romains. Pompée, avant de retourner à Rome pour y triompher de l'Orient, est pris pour arbitre entre deux frères ennemis, Aristobule et Hyrcan ; il se prononce en faveur du second, ou plutôt leur ordonne de vivre en paix. Aristobule résiste, est assiégé et pris dans Jérusalem. Pompée agit avec une certaine modération et se contente d'assujettir la ville au tribut, laissant la Judée fort réduite, mais pacifiée, pour peu de temps, il est vrai. Par deux fois, Aristobule s'échappe de Rome (52-45). Ses fils, Alexandre, Antigone, avec ou sans lui,

tiennent la campagne. Puis c'est Gabinius qui traverse le pays et y lève des troupes pour rétablir en Égypte un obscur Ptolémée; c'est Crassus qui emprunte le trésor du temple pour combattre les Parthes; c'est Cassius qui, revenant de l'Euphrate, prend d'assaut la ville de Tarichée et emmène trente mille Juifs captifs. Cependant, au milieu de ces troubles extérieurs, un calme relatif règne à Jérusalem. La religion est respectée par les Romains. Les docteurs Hillel et Saméas commentent avec succès les Écritures. Un de leurs disciples résume leur enseignement dans une *Paraphrase chaldaïque*. Hyrcan exerce régulièrement le pontificat. La Judée et la Galilée sont gouvernées, en son nom, par un ministre habile et énergique, l'Iduméen Antipater.

Antipater est le père d'Hérode, le chef d'une maison qui ne s'est éteinte que cent ans après notre ère. Il est bon de remarquer que tous ces Hérodes, bien qu'Iduméens, ont été fidèles au judaïsme, mais sans y porter l'outrance fanatique des véritables Hébreux; qu'ils n'ont pris, visiblement, aucune part aux querelles religieuses et à la répression de certaines sectes dont la légende fut composée après coup; enfin, qu'autant qu'ils ont pu, ils ont évité aux divers cantons de la Judée les humiliations que l'orgueil romain, sans le savoir ou s'en soucier, imposait aux alliés, aux demi-sujets. On les a fort noircis, et rien n'était plus facile, en les isolant du milieu où ils ont vécu. Mais il faut bien se rappeler que, dans la Syrie et la Judée, depuis le moindre officier jusqu'au général, au ministre, au roi, on ne trouverait pas, en dix siècles, un homme sur cent que nos lois modernes n'eussent condamné dix et vingt fois à l'échafaud ou à la déportation. Le meurtre, le massacre, l'assassinat, le pillage, étaient choses quotidiennes et le plus souvent impunies. Quant aux mœurs privées, inutile d'insister. Polygamie, adultères, échanges de femmes, haines de rivales, de frères, conspirations et vengeances, il fallait que ces misères dépassassent quelque peu la mesure pour attirer l'attention. Lorsque le premier des Hérodes, par exemple, eut fait périr, non sans cause peut-être, une de ses femmes et trois de ses fils, Auguste s'écria, mais en souriant : « Mieux vaut être

de ses porcs que de ses parents ! » Et il n'en fut rien de plus. Dégagée de ces incidents, si communs dans le monde helléno-sémite, helléno-égyptien, la période hérodienne apparaît comme l'apogée de la nation juive, apogée tel que pouvait le comporter une demi-indépendance, mais si éclatant, si inespéré, que plus d'un fils d'Israël crut reconnaître en Hérode le vengeur, l'Oint, le Messie, si souvent et si naturellement désiré, appelé, par les poètes des temps calamiteux.

Jeune et vaillant, Hérode gouvernait la Galilée au nom d'Hyrcan et avec l'agrément des Romains, lorsqu'une invasion des Parthes livra pour trois ans Jérusalem à un Macchabée exilé, Antigone, et entraîna la mort d'Antipater. Il aida les lieutenants d'Antoine à refouler les Parthes, se fit bien venir de Cléopâtre par des présents, du triumvir par des promesses de fidélité, et obtint le titre de roi. Ayant épousé une princesse asmonée, la belle mais froide et défiante Mariamne, il pouvait au moins prétendre à la couronne pour ses enfants. Il lui fallut trois ans (40-37) pour débusquer Antigone de Jérusalem et prendre d'assaut sa capitale. Dès lors, il règne sans interruption trente-sept ans. Sa fortune est extraordinaire ; il fait la guerre aux mécontents ; il traque de caverne en caverne, de montagne en montagne, les bandes de brigands qui infestaient la Galilée, le pays de Galaad, le Hauran ; il refoule et bat les Arabes qui menaçaient la rive orientale de la mer Morte. Il prend les unes après les autres et embellit toutes les villes de l'intérieur et de la côte méditerranéenne.

Il fonde, en un lieu appelé *la Tour de Straton,* la riche cité maritime de Césarée, relève Samarie, qu'il appelle *Sébaste,* en l'honneur d'Auguste : car il jouit de la faveur, de l'entière confiance de l'empereur. Après Actium, il a su passer, sans encombre, de l'amitié d'Antoine à celle d'Octave. Il est allé trouver le vainqueur à Rome, s'est fait un mérite de sa longue fidélité à celui qui l'avait fait roi, à celui qui, d'ailleurs, représentait, en Asie, la puissance romaine ; il a donné sa conduite passée comme un gage de son attitude future. Et, en effet, l'intérêt de son

peuple, son rôle d'allié, lui commandent la déférence et la soumission à l'égard de Rome ; ses services ne sont pas moins acquis à Auguste qu'ils l'étaient au collègue d'Auguste. Après s'être si heureusement tiré de ce pas difficile, Hérode n'a cessé de cultiver avec le plus grand soin l'amitié du maître, tantôt portant à Rome de riches offrandes, tantôt courant à Rhodes, à Éphèse et jusqu'en Paphlagonie, au-devant d'Agrippa, qu'il escorte en Asie, qu'il ramène en Syrie, en Judée, qu'il festoie à Jérusalem, dont il donne le nom à ses petits-fils. Il a l'extrême adresse de consulter, sur ses démêlés de famille, les gouverneurs de Syrie et d'Égypte, le Sénat, l'empereur lui-même, et de les mettre ainsi de moitié dans ses rigueurs et ses vengeances domestiques. Tout en flattant les Romains par la construction de palais et de temples voués aux dieux de l'empire, par l'institution de fêtes, de jeux athlétiques et de solennités païennes, il ménage le seul sentiment qui reste aux Juifs, la foi nationale. Il consacre des sommes immenses à l'agrandissement et à la décoration du Temple (19-15), qu'il entoure de portiques, de galeries, de remparts gigantesques ; il en fait une ville et, véritablement, une des merveilles du monde.

Pendant quelques années encore, il détourne, il apaise les animosités des sectes ; il réfrène les velléités de révolte par le renouvellement fréquent des grands sacrificateurs. Mais, vers la fin de son règne, les intrigues de ses femmes, qui sont encore au nombre de cinq ou six, les rivalités de ses fils, des grands prêtres déchus, des docteurs, des fanatiques, des tièdes, des puritains, les excitations d'illuminés, qu'on entrevoit plus qu'on ne les connaît, éveillent l'attention d'Auguste. A la mort d'Hérode (1 de notre ère), la réduction de la Judée en province romaine est jugée nécessaire. Archélaüs, celui de ses fils qui prétendait lui succéder à Jérusalem, finit par être déposé, exilé à Vienne, en Gaule (9). Deux petites tétrarchies sur le Jour- dain, la Galilée et la Trachonitide, sont laissées à deux [illegible] diens, un Antipas et un Philippe. C'est vers ce temps (6-[illegible] place la révolte religieuse et polit[illegible] [illegible]das, G[illegible]

c'est-à-dire originaire des régions voisines de la Galilée. La prédication et les malheurs de Jean-Baptiste, en Galilée, sont de 20 à 30. Cette période est des plus obscures ; d'une part, les Juifs se dispersent de plus en plus dans le monde ; ils gagnent l'Occident ; ils pullulent à Rome, à tel point, qu'un jour de mauvaise humeur (après Séjan) Tibère les en expulse, pêle-mêle, avec ceux qui professent des superstitions égyptiennes (20). D'autre part, les gouverneurs romains de Jérusalem, Cyrénius, Ambivius, Pilatus, paraissent manquer de tact et d'adresse. Sans gêner en rien l'exercice du culte et même de la juridiction religieuse, ils froissent les susceptibilités nationales par l'introduction des aigles romaines et des divinités païennes dans la cité de David. Entre temps, un jeune Agrippa, petit-fils d'Hérode, s'est insinué dans la faveur de Caligula, puis de Claude, et exerce une autorité intermittente sur la Galilée, enlevée à ses oncles Philippe et Antipas, puis sur la Samarie et la Judée. Les gouvernements de Cuspius Fadus, de Tibère Alexandre, de Cumanus, de Félix, de Festus, d'Albin, de Cestius, de Florus, sous Claude et Néron, n'apportent aucun remède à l'anarchie croissante. Un second Agrippa, qui règne au delà du Jourdain, se défend à grand'peine contre des bandes de brigands, de zélateurs, de Juifs fugitifs, qui émigrent de Jérusalem et d'Alexandrie. La grande et suprême rébellion a commencé.

En 66, les Juifs ont massacré la garnison romaine. Cestius assiège le Temple et se fait battre. La Galilée est en armes sous le commandement du général et historien juif Josèphe. Néron charge Vespasien de la guerre de Judée. L'insurrection est partout, mais sans lien, sans entente, et condamnée d'avance par les haines des chefs, les querelles sanglantes, insensées, sous les yeux de l'ennemi, sous la main des légions. A Jérusalem, les Sicaires, les Iduméens, les Jean de Masada, les Jean de Giscala, les Simon Gioras, les Eléazar, se pillent, se tuent, se disputent les murailles et surtout le temple. Et au milieu des massacres, des crimes, un fou, un Jésus fils d'Ananus, court de rue en rue criant jour et nuit : « Malheur à Jérusalem ! » Cependant Vespasien

s'avance avec précaution; il prend l'une après l'autre les villes de la Galilée et les confie au tétrarque Agrippa. Josèphe, après une admirable résistance à Jotapata, se rend au vainqueur et assiste, captif trop aisément consolé, à la ruine de sa patrie. Le cercle se resserre autour de Jérusalem; l'accession de Vespasien à l'empire retarde d'un an la catastrophe suprême, et la rend plus terrible par l'affluence imprudente des Juifs qui viennent célébrer les fêtes de Pâques. L'héroïsme des défenseurs, les horreurs du siège, la prise des deux enceintes, l'incendie final du temple, ont été tant de fois décrits, que je m'arrête seulement pour indiquer les conséquences de cette fin lamentable. La dispersion des Juifs va livrer le monde oriental, puis le monde romain tout entier à une multitude de doctrines hybrides, nées des mélanges divers qui s'opèrent entre les traditions mosaïques, les mysticismes de l'Asie Mineure et de l'Égypte, et les divagations alexandrines des néo-platoniciens, néo-pythagoriciens et magiciens de toute robe et de tout pays.

Je n'ai point parlé du christianisme. C'est qu'on n'en parle pas. Le philosophe platonicien juif, Philon, dont les doctrines chrétiennes émanent, en grande partie; Philon, mêlé à toutes les affaires de ce temps, ne dit pas un mot de la légende chrétienne. Assurément elle existe, plus ou moins développée, puisque les quatre épîtres de Paul encore reconnues comme authentiques paraissent remonter aux années 53 et suivantes. Mais les Grecs et les Romains ignorent complètement la vie et la mort de Jésus. Les documents chrétiens proprement dits, sauf Paul, sont postérieurs au siège de Jérusalem. La première mention du Christ dans les auteurs profanes ou juifs se rencontre dans Tacite qui écrivait sous Domitien et Trajan; dans Josèphe, le passage relatif à Jésus est interpolé.

XIV

ORIGINES CHRÉTIENNES.

Caractères généraux des religions *artificielles* considérées comme facteurs historiques. — Emprunts faits par le judaïsme aux religions de la Chaldée et de la Perse. — Messianisme. — Influence de la Gnose. — Simon de Gitton. — Apollonius de Tyane; magie et mysticisme. — Philon, d'Alexandrie, accommodant la Bible aux doctrines platoniciennes, esquisse d'avance toute la métaphysique chrétienne; il suggère la Vocation des Gentils; il annonce la formation d'une église universelle et la souveraineté d'un pontife suprême. — Un Juif cilicien, hellénisant, Saül ou Paul, rattachant les théories de Philon aux aspirations d'une petite secte juive fondée par un ascète ou prophète dissident, prêche, avec une ardeur infatigable dans les synagogues juives, éparses sur les côtes orientales de la Méditerranée, une religion nouvelle. — Formation lente de la légende évangélique, dont les quarante ou cinquante variantes sont réduites à quatre, dites *Évangiles canoniques*. — La doctrine orthodoxe sera fixée seulement au IVe siècle par le *Symbole* de Nicée. — Habileté des évangélistes à présenter l'Ancien Testament comme une figure et une préface du Nouveau. — Compromis de la fable chrétienne avec les idées et superstitions courantes. — Ce que les Évangiles laissent entrevoir de Jésus très bien jugé par Voltaire. — Banalité ou déviation de la morale qu'on peut attribuer à Jésus. — Ignorance parfaite des intérêts sociaux et politiques. — Mépris de la nature, du travail, de la vie civilisée. — Religion du désespoir et de la mort, le christianisme charme par des promesses mensongères des populations désorientées et lasses. — Persécutions et représailles.

L'étude comparée des religions nous autorise à les ranger en deux catégories, d'ailleurs étroitement apparentées : les religions instinctives ou spontanées, premières réponses de l'imagination ignorante à la curiosité aisément satisfaite; les religions artificielles, construites par un homme ou un groupe d'hommes avec les matériaux fournis par les premières. Ces doctrines systématiques se ressemblent en deux points : toutes se disent révélées ; toutes prétendent posséder la vérité absolue. Le premier caractère serait négligeable, tant il est vain, s'il n'entraînait le second, qui n'est pas moins vain, mais qui est infiniment dangereux. Toute religion révélée et dogmatique, après avoir été un ferment

de discorde, souvent d'enthousiasme et d'héroïsme, puis un frein rarement utile, devient, nécessairement, un instrument de compression et de mort. A ces titres divers, elle prend rang parmi les facteurs les plus puissants et non les moins calamiteux de l'histoire.

Ces parasites redoutables sortent d'un germe inaperçu longtemps couvé dans quelque coin obscur du monde ; la plante, d'abord, végète parmi vingt autres qui vont l'étouffer peut-être ; lorsqu'un coup de vent ou la fantaisie d'un passant emporte et sème la graine en des milieux plus vastes et plus propices ; elle se multiplie, elle se propage, elle gagne, çà et là variée par des greffes, hybridée par des mélanges ; puis, broussaille ou forêt envahissante, elle absorbe l'air respirable, elle l'altère ; elle modifie les conditions de l'existence, l'exercice des facultés intellectuelles et la substance même des cerveaux infiltrés par ses exhalaisons. Une vapeur trompeuse s'interpose entre la raison et la réalité ; des mobiles nouveaux déterminent l'action individuelle ou sociale, et par suite les relations des peuples, la marche des événements. Qui méconnaîtrait ce rôle des religions? soit dans l'Inde accablée par la théocratie brahmanique, dans une moitié d'Asie hypnotisée par le Nirvana bouddhique, soit dans la race juive obsédée, entêtée de son traître Jéhova, soit dans les domaines de Mahomet, soit enfin dans l'Occident christianisé !

Ce n'est pas du tout en controversiste que nous chercherons à définir les éléments successifs du christianisme et l'effet de ses premières manifestations. A quoi bon, d'ailleurs? L'exégèse a fait son œuvre, et si complète, qu'elle pourrait désormais se reposer, ou s'occuper d'autre chose. Nous ne sommes donc ni pour, ni contre la foi, mais tout à fait en dehors ; et nous considérons la création de Philon, de Paul, d'Augustin, d'Athanase, de Grégoire VII, de Dominique, Loyola, Calvin et *tutti quanti*, de même œil que tout autre phénomène, dont nous recherchons le point de départ, dont nous connaissons le développement, dont nous voyons la fin.

Nous avons dit combien lente a été la re[illegible] de la Judé[illegible]

après le retour de Zorobabel, entre Cyrus et Hyrcan Ier, alors qu'elle était toute enfermée dans Jérusalem. Hors de la ville sainte, le judaïsme dominait sans doute dans la vallée du Jourdain, même dans l'ancien pays d'Israël, d'Ephraïm, à Sichem et à Samarie ; il s'était, de plus, répandu en cent lieux de l'Asie et de l'Afrique, en Chaldée, en Perse, en Mésopotamie, en Syrie, en Cilicie, en Égypte. Et partout il se rencontrait avec des croyances étrangères, dont, malgré sa haine et sa monomanie exclusive, il empruntait quelque fable, quelque image : à la Chaldée la tradition du déluge, à l'Assyrie l'arbre et le serpent, les bœufs ailés ou chérubins, à la Perse les paradis, ces grands parcs de chasse peuplés de toutes sortes de bêtes ; les anges, du bien ou du mal, qui abondent autour d'Ormuzd et d'Ahrimane ; le médiateur, Mithra, qui règne sur les vastes campagnes, entre le dieu de la lumière et le roi des ténèbres. Ces influences se trahissent en divers chapitres de la *Genèse*, et dans quelques vagues appels des *Psaumes*. Après Alexandre, les usages et, l'on ne peut en douter, les idées helléniques, ont bien failli dominer à Jérusalem. Si, au grand prêtre Jason, Antiochus Epiphane n'eut pas substitué l'infâme et inepte Ménélas, il eût pu se faire que Jéhova expiât durement toutes les avanies qu'il avait fait ou laissé subir à son peuple. Avec les Macchabées, la religion nationale parut se rétablir dans toute sa rigueur, soit à Jérusalem, soit en Galilée et en Galaad, entre le Hauran et le Thabor, anciens pays d'Issachar, de Manassé et de Gad. Mais on peut croire, qu'au milieu des Syriens et des Grecs, sauf la visite obligatoire ou l'envoi d'offrandes au temple, les observances de la loi souffraient quelque latitude. L'hébreu littéraire n'était plus entendu. Beaucoup de Juifs extérieurs l'ignoraient ; ils parlaient grec et, depuis Onias (146), écrivaient en grec. La Judée tout entière employait un patois syro-chaldéen, syro-arabe. Les esséniens imitaient les thérapeutes d'Égypte ; les pharisiens empruntaient, sans le savoir peut-être, aux doctrines de Platon et au culte d'Osiris des aspirations vers une vie d'outre-tombe, moins vague que le *Chéol* hébreu, et vers une résurrection quasi-corporelle.

Comme tous les peuples éprouvés, les Juifs en appelaient de leur avenir à leur passé. Ils désiraient, ils imploraient un roi consacré comme Saül et David le furent par Samuel, un *Meshiah*, Messie ou Oint qui relevât leur patrie, et imposât leur loi à toute la terre, c'est-à-dire à quelque trente lieues carrées.

Aussi, lorsque Hérode, avec une extrême habileté, eut rétabli et maintenu le royaume juif, quand il eut, surtout, agrandi, décoré et dédié un nouveau temple, « plus magnifique que ne le fut jamais celui de Salomon », bien que demi-juif, Iduméen, bien que roi par la tolérance des Romains, il fut célébré et reconnu par quelques-uns comme ce messie attendu si longtemps. Il y eut même, à Rome, des hérodiens, une secte de Juifs satisfaits. Mais après la chute d'Archelaüs, sous le joug direct des légats, sous l'autorité intermittente des tétrarques, le découragement et la rébellion alternèrent dans la Judée, la Samarie, la Galilée. Des bandes de patriotes, volontiers pillards et meurtriers, des ascètes isolés, tantôt prêchant la révolte et tantôt le détachement de toute chose, annonçant la fin prochaine d'un monde misérable, toujours s'autorisant des textes sacrés et des anciens prophètes, erraient dans les campagnes, de caverne en caverne, de bourgade en bourgade, jusqu'à ce qu'ils tombassent sous les coups des soldats, ou dans les mains de prêtres et de rois malveillants.

Le désordre qui régnait en Judée n'épargnait pas le reste de l'Orient. Non seulement des factions, des troubles locaux, indifférents à l'autorité impériale, ensanglantaient les villes les plus riches : Alexandrie, Antioche, Césarée, et rendaient partout précaires la vie et les fortunes ; mais les âmes désœuvrées, énervées, se laissaient aller à toutes les superstitions, à toutes les chimères. La mode était aux extases, aux visions, aux possessions d'esprits malins. Des charlatans de toute nation, astrologues de la Chaldée, exorcistes et magiciens d'Égypte, prêtres de Cybèle, thaumaturges et guérisseurs, exploitaient cette hystérie universelle.

Précisément vers l'époque où mourut probablement Jésus, un

Samaritain, Simon de Gitton, promoteur de ce qui allait s'appeler la *cabale* et la *gnose*, appuyait de miracles très réussis et de jongleries habiles des théories abstruses sur l'émanation et sur des hiérarchies de puissances intermédiaires entre l'homme et le Grand Tout, les Éons. Ce Simon semble avoir opéré jusque dans Rome. Plus célèbre et plus séduisant était le divin Apollonius, de Tyane en Cappadoce.

Ce curieux personnage avait beaucoup voyagé, en Perse, en Égypte et dans l'Inde. Mage, hiérophante, brahmane, il se rattachait naturellement à Pythagore, le plus mystique des philosophes grecs. En dehors de toute influence juive, il prêchait l'immortalité de l'âme, la providence, la prière, une morale austère, qu'il paraît avoir pratiquée. A en croire son panégyriste Philostrate, il excellait aux miracles et à tous les tours de haute magie. C'est proprement l'ancêtre des magnétiseurs. Il avait le don de seconde vue et, du premier coup, savait distinguer un dieu d'un démon. Parlant toutes les langues *sans les avoir apprises*, il conversait aisément avec les ombres de toute nation. Il guérissait tous les maux, surtout la folie, et même la mort. Sa carrière fut longue et éclatante. Sur le point d'être condamné pour magie, il disparut mystérieusement du monde. On conte qu'il apparut ensuite à un incrédule, et lui dit : « Quittez vos doutes, l'âme est immortelle... Au surplus, pour entendre pleinement ces choses, attendez de n'être plus. » C'est le plus sûr en effet. Apollonius eut des disciples, un cortège d'adorateurs ; longtemps les païens dévots conservèrent son souvenir. « C'était, disaient-ils, un dieu, qui n'a fait que passer sur la terre. » L'empereur Alexandre Sévère plaça son buste dans un oratoire consacré aux grands sages. Les Pères de l'Église, après l'avoir maudit comme un démon, ont fini par l'honorer comme un précurseur. Lucien s'en est fort moqué.

Pendant qu'Apollonius associait aux traditions d'un Pythagore de fantaisie et d'un faux Orphée les croyances du lointain Orient, Philon d'Alexandrie, un Juif illustre, qui florissait sous Tibère et Caligula, accordait Platon avec Moïse. Philon est tel-

lement imbu de Platon, qu'on a pu dire plaisamment : *Aut Philo platonizat, aut Plato philonizat* (ou Philon platonise, ou c'est Platon qui philonise).

« Pour Philon, dit M. Joseph Fabre, la Loi est un être vivant. La lettre n'en est que le corps; il faut en pénétrer l'âme. Les récits sacrés sont une espèce de mythologie. » Ceux qui nous scandalisent le plus sont des symboles de vérités spirituelles. Loth et ses filles deviennent des professeurs de vertu, et le *Cantique des cantiques* une pieuse allégorie. Le procédé de tous les prédicateurs est, d'ores et déjà, inventé.

Philon est panthéiste, comme le sera Paul à ses heures, mais il est aussi monothéiste. Son dieu est infini; il n'est nulle part, et rien n'est hors de lui, mais il est aussi créateur; il est, par excellence, l'impersonnel, mais il est la personne par excellence. Ces contradictions n'ont fait défaut ni à Platon, ni à Zénon, ni à Marc-Aurèle, ni à Voltaire. Elles sont inévitables : sans elles, le panthéisme n'est qu'un mot superposé à la réalité de l'univers; sans elles, le monothéisme n'est qu'un simple mirage des facultés humaines, projetées à l'infini, en dehors de toute réalité.

Donc, le dieu de Philon est infini et un, mais son unité a trois aspects : la bonté qui crée, la puissance qui maintient, la sagesse ou *logos*, médiatrice entre la bonté et la puissance. Bien que cette trinité ne se compose pas encore de trois *personnes*, le *Logos*, ce fameux *Logos* de Platon et d'Aristote, que vous connaissez sous le nom de *Verbum*, n'est déjà plus une simple entité métaphysique. C'est « l'Idée des idées », le « Type suprême de l'humanité », « l'Homme en sa divine essence », « l'Intercesseur, l'Interprète de Dieu » qui l'envoie sur la terre. Le Juste est la représentation de Dieu, « la bénédiction de tous » et, notez le mot, *la rédemption des méchants*. C'est la Grâce divine qui sème en nous les germes des vertus. La Foi, supérieure à l'Espérance et à la Charité, non moins qu'aux quatre vertus cardinales, est la plus irréprochable offrande à Dieu, puisqu'elle est l'adoration, l'acceptation du *Logos*. Les œuvres ne v

la Grâce ; la science, le culte même sont secondaires devant la Foi. La vie est un apprentissage de la mort; elle doit s'en rapprocher, en supprimant les passions. Le mariage, perpétuant la vie, est une basse nécessité dont l'élite doit s'affranchir. « Notre devoir est d'humilier la chair, de la torturer par tous les moyens et à tous les instants, afin de nous racheter de la servitude corporelle. » Le détachement complet, l'union ineffable avec Dieu, tel est le but suprême. Toutefois, « le monde étant une république que gouverne le droit éternel », il faut appliquer aux actions et aux êtres la loi divine, avoir devant les yeux « l'égalité, mère de la justice », s'élever par la charité au-dessus des vaines distinctions de castes, de classes et de nations, admettre les *étrangers* (gentils) au bienfait de la foi commune. Philon entrevoit le jour où la religion du vrai Dieu, attirant à elle tout ce qu'il y a de pur dans les autres croyances, « réunira tous les peuples au pied des mêmes autels, le jour où un pontife *universel*, tandis que chaque prêtre prie pour sa cité, priera pour le genre humain tout entier, et sera devant le Créateur l'organe de la création à genoux: *fonction sainte, mettant au-dessus de tous les rois* l'homme appelé à l'exercer ». Et Philon s'écrie avec orgueil : « Nous sommes partout; et partout, Grecs et barbares, Occidentaux et Orientaux, se convertissent à nous. A nous la terre entière ! »

Certes, les pharisiens ont pu soutenir que le christianisme fut l'œuvre de Juifs dissidents et de néo-platoniciens. Philon, qui ne le connaît pas, qui ne le nomme pas, en est le véritable créateur. Par lui, les trois principaux mystères, Trinité, Incarnation, Rédemption; la Grâce, la Foi, le Salut, la Vocation des gentils, l'unité catholique, la souveraineté de l'Église et du pape; par lui l'édifice complet qui ne sera construit que du IVe au XIe siècle a été nettement dessiné d'après Platon, cinquante ans au moins avant que le monde romain soupçonnât l'existence, ou tout au moins les prétentions, du christianisme.

Paul, contemporain, mais plus jeune, de Philon, ou tout au moins les rédacteurs des écrits qui nous sont venus sous le nom

de Paul, ont visiblement cousu à leurs épîtres enflammées des bribes incohérentes du philosophe alexandrin, sur la grâce et les œuvres, sur la foi, le célibat, le salut, le dieu en lequel nous sommes et vivons, *in quo vivimus et sumus*. Deux hommes qui vivent dans le même temps et le même air peuvent être frappés séparément d'une même pensée. Mais cette admission des étrangers au bienfait de la foi commune, si nettement indiquée par Philon, semble être le trait de lumière qui, foudroyant Paul à Damas, a jeté en lui son idée maîtresse, la Vocation des gentils. Les idées, il est vrai, valent surtout par ceux qui les mettent en œuvre; et l'audace, la passion, l'infatigable énergie de Paul, ont plus fait pour le christianisme que les livres de Philon. Autant la doctrine de Paul est indigente et mal exposée, autant sa vie est riche en aventures, en intrigues, en colloques, en plaidoyers, en échappatoires et en tribulations. Il n'est pas d'épreuve qui l'abatte; rien ne lui coûte pour s'arroger la direction d'un mouvement qu'il a longtemps combattu, et ce titre d'apôtre auquel il n'avait aucun droit, qu'il tenait seulement de son âpre volonté, de son exaltation. Écoutez-le : « Ce sont de faux apôtres (on ne sait de qui il veut parler); mais ce qu'ils ont osé, je l'ose. Sont-ils Hébreux? Je le suis. Sont-ils de la race d'Abraham? J'en suis. Sont-ils ministres de Jésus-Christ? Quand ils devraient m'accuser d'impudence, je le suis encore plus qu'eux. J'ai plus travaillé qu'eux. J'ai été plus repris de justice qu'eux, plus souvent enfermé dans les cachots. J'ai reçu trente-neuf coups de fouet cinq fois, des coups de bâton trois fois, j'ai été lapidé une fois. J'ai été un jour et une nuit au fond de la mer! » Par compensation, il a été ravi une fois jusqu'au troisième ciel; il a vu Jésus, le Maître lui a parlé; et pourquoi non, puisque Jésus est ressuscité? Et à qui le Juste ressuscité aurait-il donc parlé, sinon à celui qui [illegible], a porté le nom inconnu de Jésus-Christ en Gala[illegible] Macédoine, en Thessalie, à Corinthe, à Athèn[illegible] la ville de Rome?

La prédication de Paul peut se résumer

« Jésus est le Christ, le Messie annoncé par les prophètes ; il a été envoyé de Dieu et crucifié pour le rachat des péchés, pour le salut du monde ; il est venu pour tous les hommes. La loi ancienne est périmée ; le sabbat est inutile ; la circoncision est indifférente. Jésus est ressuscité ; bientôt il viendra sur les nuées juger les vivants et les morts. Cette génération ne passera pas que les hommes ne soient enlevés à travers les airs au pied du tribunal céleste. La folie de la croix, telle est désormais l'unique sagesse. » Et rien, plus que le succès, même très limité, de pareilles assertions, de promesses et de menaces si bizarres, rien, dis-je, ne prouve mieux le désarroi intellectuel et moral, l'angoisse désespérée que l'on décore volontiers du nom de *paix romaine*.

Dans ses épîtres les moins contestées, Paul n'affirme ni la divinité du Christ, ni la trinité, ni l'incarnation. Il ignore ou il néglige les circonstances de la vie de Jésus. Ce silence relatif montre que la légende n'était pas constituée encore, vers 50 ou 60 de notre ère. Les compagnons et amis de Jésus, apôtres et disciples appelés alors Nazaréens, avaient assez à faire de maintenir à Jérusalem leur petite communauté et quelques missions en Galilée, à Damas, à Antioche. Ils avaient beau faire montre du judaïsme le plus strict et le plus sincère, accomplir dans le temple toutes les cérémonies prescrites ; ils n'évitaient pas les violences populaires ou légales. Leur messianisme n'était pas directement contraire à la loi ; mais la résurrection corporelle d'un homme qu'on avait vu mourir, mais l'annonce de la fin prochaine avaient de quoi froisser et irriter les sectes dominantes. Qu'aurait-ce été, s'ils avaient publiquement proclamé la divinité et l'incarnation de Jésus ? En une heure, il ne serait pas resté un chrétien dans la ville sainte. Les pavés se seraient levés d'eux-mêmes. Au reste, ce ne sont pas là des idées juives ; elles ne pouvaient se produire, se faire accepter que dans un milieu païen, polythéiste, habitué aux mille aventures des dieux et aux apothéoses des mortels. Jéhova est un dieu solitaire et obstinément célibataire. Lui attribuer un fils, et un fils égal à

lui-même; supposer que, par un artifice des plus équivoques, il aurait insinué ce fils dans le sein d'une femme, mais c'étaient là des blasphèmes inexpiables! Or, les Nazaréens étaient, avant tout, des Juifs. Et Saül (le futur Paul) l'était plus qu'eux encore, élève ou client du fameux rabbi pharisien Gamaliel.

Lorsque, soit déçu dans quelque ambition — il était artisan, fabricant de tentes, et il avait passé sa jeunesse, s'il n'y était pas né, à Tarse en Cilicie — soit frappé d'un coup de soleil, ou plutôt d'une idée géniale, Saül, *Paulus*, citoyen romain, à ce qu'il dit, revint chrétien de Damas et d'Antioche; lorsque Barnabé le présenta aux apôtres, et que, dans cet homme trapu, chauve, au nez aquilin, aux fortes cuisses arquées, ceux-ci reconnurent leur ennemi, le gardien des manteaux de la tourbe qui lapidait le malheureux diacre Stéphanos, on conçoit quelles défiances l'accueillirent. Mais bientôt, séduits par sa fougueuse éloquence, par la hardiesse et la grandeur de ses plans, puis convaincus par les résultats, appréciables déjà, de son activité prodigieuse, ils se rallièrent à la Vocation des gentils. Ce ne fut pas la fantasmagorie des langues de flamme, ce fut Paul, ce fut la raison qui détermina leur exode. La Judée les reniait, le monde les reçut. Le petit groupe obstinément juif, communiste, ébionite, qui resta dans Jérusalem autour des Jacques, frères ou cousins du Seigneur, périt victime des Antipas, des Agrippas et des orthodoxes. C'est pourquoi, dans les convulsions qui annonçaient et qui signalèrent la grande catastrophe de l'an 70, il n'est fait mention de Nazaréens ou de chrétiens.

Le christianisme, éteint dans son berceau, se rallumait dans l'univers. Les apôtres voyageaient de province en province, fondant de petites communautés, des églises discrètes, où ils contaient, chacun à sa manière, la vie, la mort et la résurrection du maître. De Babylone, et non de Rome où il n'est pas allé (son voyage et son supplice seraient une élucubration postérieure d'un obscur Marcel), de Babylone, un centre de Juifs dissidents, Pierre datait les quelques lettres qui lui sont attribuées. D'autres, Jean, André, Barthélemy, Philippe, Thomas, opéraient çà et là,

en Égypte, en Asie Mineure, jusque dans l'Inde. Il n'importe guère. Ce qui importe, c'est, en mille points de l'empire, dans les faubourgs et les banlieues, parmi les malheureux, les ignorants, les femmes, les déséquilibrés en quête de magie, de visions et d'extases, la formation de groupes uniquement préoccupés du salut individuel, du jugement prochain, indifférents à la vie sociale, aux intérêts de la cité, de l'État et de la civilisation. Partout, sourdement, une croissante armée de microbes inconscients perforait, minait, sapait les fondements et la charpente du colossal édifice. Et partout les gens du monde officiel et instruit regardaient — quand ils y songeaient — comme des sectes juives ou égyptiennes ces solitaires de la Thébaïde, ces adeptes d'un Jean ou d'un Polycarpe et, dans Rome même, le troupeau des Clet, des Anaclet, des Nil et des Lin, humbles prédécesseurs de l'infaillible Alexandre VI. On a supposé que quelques grandes dames, une Poppée, sous Néron, et sous Domitien une princesse Flavienne, favorisaient en secret les chrétiens. C'est possible, comme elles protégeaient les prêtres d'Isis ou les exorcistes chaldéens. S'il est vrai que Néron ait fait allumer quelques malheureux après le grand incendie de Rome, ce fut comme incendiaires présumés et non comme chrétiens. L'empire n'en était pas encore à se défendre contre la religion nouvelle, qui se dérobait dans l'ombre.

La légende, cependant, se formait. Autour des quelques notes, des recueils de sentences et discours de Jésus, rédigés ou seulement répétés par les apôtres et qu'on appelait *logia*, des élèves plus ou moins ingénieux brodaient par centaines les variations qu'ils jugeaient ou probables, ou utiles, ou édifiantes. Aux souvenirs plus ou moins altérés de l'enseignement du Seigneur et des circonstances qui causèrent sa mort on ajouta des épisodes de son enfance et de sa jeunesse, des fables, des miracles, souvent bien médiocres, mais absolument exigés par la crédulité populaire. Plus de cinquante récits évangéliques se répandirent dans les diverses communautés, la plupart attribués aux fondateurs des premières églises, évangiles de Pierre, d'André, de

Jacques, etc., ou selon Marc, selon Mathieu, selon Jean, évangile de la sainte enfance, et tant d'autres. Ce genre de littérature fut continué jusqu'au IVe siècle; c'est le Concile de Nicée qui, en 325, y mit un terme. On raconte que les évêques réunis ne sachant comment élaguer cette floraison encombrante, s'en rapportèrent au hasard; non : à l'Esprit-Saint. Ils déposèrent la pile entière sur un autel. L'Esprit souffla, et ne laissa sur la table que quatre cahiers, nos évangiles dits *canoniques*. D'après le peu qui nous reste des autres, il est visible que la raison, et non le vent, a présidé au choix. Ces quatre livres étaient probablement les meilleurs. Diversement conçus, peu concordants entre eux, parfois déparés par des maximes douteuses ou dangereuses, ils se recommandent pourtant par des mérites très appréciables, Marc par la simplicité, Mathieu par l'énergie et la richesse du coloris, Luc par la fraîcheur du sentiment et le souci de la composition. Ces trois sont les plus anciens. Quant à Jean, plus récent et moins naïf, son début mystique, ses longs discours lui donnent au moins une apparence de profondeur. Non content de rattacher, comme ont fait ses devanciers, Jésus à la famille de David, voire de Noé et des patriarches antiques, de conformer les moindres actes du Sauveur à des prophéties qu'il croyait inspirées de Dieu, Jean transporte le Christ au delà des temps et des choses, avant la création du monde. En incarnant en Jésus le Logos, le Verbe des métaphysiciens, et en assimilant le Verbe à la divinité, le Fils au Père, il complète l'apothéose et arroge au christianisme l'éternité. Dès lors, l'Ancien Testament devenant une figure du Nouveau, le judaïsme, forme préparatoire, doit s'effacer devant la vérité totale, virtuellement antérieure, que Iahvé n'avait pas daigné révéler à Moïse. Les obstinés qui se cramponnent aux croyances de leurs aïeux ne sont plus que des maudits, des criminels, livrés dans ce monde aux supplices et dans l'autre à la damnation éternelle. Ainsi se trouvent conciliés, résultat logique bien que bizarre, le respect des livres juifs, qualifiés de *saints*, et la haine du culte juif.

Mais on ne transforme pas impunément une religion en

preuve d'une religion contraire. Il fallut recourir aux expédients les plus étranges pour diviniser Jésus sans amoindrir Iahvé, pour sauver l'unité divine tout en distinguant le nouveau dieu de l'ancien. De là ce lent et pénible imbroglio de la Trinité, où le Fils est aussi vieux que le Père, où leur inutile trait d'union, souffle, colombe et flamme, ne le cède en rien à ceux dont il procède également ou à moitié, de telle façon que ces trois membres de l'unité demeurent trois personnes et ne forment qu'un seul être. Un dieu qui engendre un dieu déjà existant, pour le faire mourir; un troisième dieu, délégué par le premier pour engendrer le second dans le sein d'une mortelle, sans entamer la virginité de cette mère : des milliers de théologiens ont lutté avec ce mystère et n'en ont pas triomphé. C'est qu'ils n'ont pas vu dans la Trinité ce qu'elle est, une concession et un appât aux nouveaux convertis, si friands de triades, égyptiennes, grecques, gauloises et métaphysiques. Il leur fallait un chiffre trois, on le leur donnait.

Ce n'est pas tout. Comment faire d'un homme un dieu sans entacher sa naissance d'illégitimité? On n'y vint pas tout de suite. Marc prend Jésus à sa rencontre avec Jean; à son baptême dans le Jourdain; il ignore toutes les historiettes habilement groupées par Mathieu et Luc autour de la naissance du Seigneur, la crèche de Bethléem, le bœuf et l'âne, et les bergers, et les mages et l'étoile filante, et le massacre des Innocents, et la fuite en Égypte. Mathieu et Luc, bien qu'ils aient imaginé la salutation angélique et l'Incarnation, n'osent encore éliminer Joseph. C'est à Joseph qu'aboutissent les deux généalogies contradictoires que les auteurs ont recueillies; de Marie pas un mot. C'est par Joseph que Jésus est censé descendre de David. Et pourtant Joseph fut sacrifié : l'Incarnation était à ce prix. Il dut passer, avec Amphitryon et Tyndare, dans la classe des pères putatifs. Le christianisme donc, et il n'eut qu'à s'en féliciter, était réduit à emprunter la fable si populaire d'Héraklès, de Persée, de Bouddha, et de tous les autres demi-dieux.

Parlerons-nous de cette Jérusalem céleste, de ce jugement

tant de fois promis et remis, de cette rédemption qui devait au moins effacer le prétendu péché originel, et qui en laisse subsister toutes les conséquences, enfin de tous ces sacrements si bien combinés pour mettre la main sur toutes les circonstances et les actes de la vie? L'ignorance, la crédulité, la misère des foules, l'espoir d'une vie meilleure, et pour les lettrés, quelques miettes de Platon mal digérées par les nouveaux docteurs; enfin et surtout l'organisation ecclésiastique savamment calquée sur les hiérarchies augustales de la religion civile, expliquent assez la diffusion relativement rapide du christianisme.

Maintenant, quelle fut la part de Jésus dans ce vaste mouvement? Considérable, sans doute; les hommes qui laissent une empreinte aussi tenace dans la mémoire de leurs amis ont répondu, pourrait-on dire, à l'appel d'un temps; ils ont exprimé, mieux que d'autres, des sentiments qui se trouvaient d'accord avec le malaise ou l'espoir universels. Mais, pour éveiller tant d'échos, il a fallu que sa voix passât par la bouche frénétique de Paul. Pour donner naissance à un culte, il a fallu que sa doctrine fût singulièrement accentuée, même dénaturée par les arrière-disciples de ses apôtres. Rien, s'il eût réussi à sortir du tombeau, rien, certes, ne l'aurait plus surpris que l'emploi et la portée de certaines de ses maximes ou de ses paraboles.

Dégagé d'une mythologie, en somme fort médiocre, déchargé de cette divinité qu'il ne semble pas s'être attribuée, de cette religion compliquée à laquelle jamais il ne songea, Jésus de Nazareth, fils très légitime d'humbles artisans galiléens, frère de Jacques et de plusieurs autres, parfaitement étranger à David et aux rois de Juda exterminés six cents ans avant notre ère, apparaît comme un homme très justement irrité contre l'état social où il végète, contre l'abjection de ces petits rois serfs des Romains, et aussi contre les sectes qui se disputent, à Jérusalem, l'autorité religieuse : car il est Juif et n'a jamais cessé de l'être, Juif dissident, il est vrai, à la manière de tant de prophètes et d'ascètes avant lui, à la manière de son contemporain Jean le Baptiseur, pénétré, sans le savoir, d'un souffle, d'un esprit plus large, qui

venait à la fois de l'Inde bouddhique, de la Perse et de l'Asie hellénisée. C'est un orateur populaire à tendances sensiblement esséniennes, communistes, peu familier avec l'économie de toute société civilisée, considérant la remise des dettes comme le dernier mot de l'idéal terrestre, invoquant sans cesse la justice, qu'il confond avec une sorte de sympathie ardente et vague, promettant un avenir meilleur sans autre garantie que sa propre foi, bien illusoire assurément, dans la fin prochaine du monde, qu'une résignation absolue à la fatalité providentielle. Son enthousiasme nerveux l'entraîne souvent à des paroles imprudentes, à des actes inconsidérés. Sans aller jusqu'à trouver dans sa soudaine colère contre les marchands de colombes, de figurines et autres objets de piété légalement installés sous les portiques sacrés, ou dans ses menaces contre le temple, dans ses prétentions à la royauté, dans les dures paroles qu'il adresse à sa mère, les prodromes d'un délire caractérisé, il est facile de comprendre les inquiétudes de ses parents — qui le cherchaient pour le faire enfermer — la défiance des pouvoirs publics, enfin les haines qui répondaient aux siennes : car sa charité ne s'étend pas aux pharisiens, « race de vipères, sépulcres blanchis », ceux-là mêmes qu'aurait pu lui rallier une croyance commune à la résurrection. Sa vie errante, l'agitation qu'il entretient en Galilée, ses liaisons avec les Samaritains, ses critiques acerbes ou dédaigneuses de certaines observances chères aux orthodoxes, le désignent assez aux vengeances du sanhédrin. Et lorsqu'il entre dans Jérusalem à la tête d'un rassemblement de deux mille personnes, son sort est décidé. Arrêté, condamné d'avance, convaincu d'ailleurs par son silence autant que par ses réponses, renvoyé de Caïphe à Pilate et de Pilate à Caïphe, il est conduit au gibet. Et nul ne s'aperçoit qu'un Dieu vient de mourir. Tout cela s'était vu et s'est vu cent fois, chez les Juifs et chez toutes les nations du monde. Partout il s'est rencontré, ne disons pas des philosophes, tels que Socrate, Protagoras, Diagoras, Aristote, mais des utopistes éloquents, généreux, qui, profondément affectés des misères humaines, proposent des remèdes pires que le mal,

lancent les masses à l'assaut d'institutions surannées et, tête baissée, se brisent contre la forteresse qu'ils voulaient renverser. Tel fut le Jésus réel ou probable, et Voltaire en a bien saisi la physionomie. L'appréciation qu'il a placée dans la bouche du savant Fréret (*Boulainvilliers*) ne serait désavouée par aucun exégète laïque. « J'oserais, dit Voltaire, l'appeler un *Socrate rustique*. Tous deux prêchèrent la morale sans aucune mission apparente; tous deux eurent des disciples et des ennemis; tous deux dirent des injures aux prêtres, et tous deux furent suppliciés. »

Parmi les paroles et les opinions de Jésus que la tradition semble avoir conservées, il y a lieu de distinguer entre les maximes de combat, trop fidèlement appliquées par l'Église : *Compelle intrare* (forcez-les d'entrer); qui résiste à l'assemblée, qu'il soit comme un païen et un publicain! Chassez-le dans les ténèbres extérieures! Je suis venu pour apporter le glaive et non la paix. Il faut haïr son père ou sa mère à cause de moi; et l'enseignement moral proprement dit.

La morale de Jésus est à la fois universelle et bornée. Elle ne connaît rien en dehors des relations les plus élémentaires des hommes entre eux et de l'homme avec Dieu. Deux aphorismes la résument : Aimez-vous les uns les autres; *Fiat voluntas tua!* Quant à la famille, à l'État, aux intérêts sur lesquels toute société repose, Jésus les écarte, il les ignore. C'est la seule conclusion raisonnable à tirer de la fameuse échappatoire : « Rendez à César ce qui est à César! » Qu'importe? Le monde va finir. Il n'a aucune idée de la science; il dédaigne le travail : sur ce point, l'anecdote de Marthe et Marie, la comparaison du lis des champs qui ne travaille ni ne file, ne peuvent laisser aucun doute.

L'amour, en tout et pour tout, c'est trop et c'est trop peu; trop, quand il va jusqu'à l'oubli de toute dignité, jusqu'à l'acceptation du plus vil outrage; trop peu, quand on en fait le critère de toutes les actions humaines. L'amour est arbitraire, comme le prouve la maxime : « Beaucoup d'appelés et peu d'élus. » Elle est suspecte la justice d'un dieu qui ne connaît

d'autre principe que la grâce, que réjouit plus le repentir d'un seul pécheur que la vertu de dix justes, qui paye du même prix l'ouvrier de la onzième heure et ceux qui ont travaillé tout le jour. On est tenté de la laisser se morfondre dans les nuées où siégera le suprême et partial arbitre. Au pardon, même étendu à la femme adultère, au Samaritain et au publicain, on préférerait la moindre notion du droit; elle eût évité à Jésus des aphorismes aussi douteux que le : « Faites-vous des amis avec les richesses mal acquises (*de mammona iniquitatis*). »

L'amour est un sentiment très défini. Il n'a plus de sens dès qu'on le généralise. Entre les douces faiblesses d'une femme infidèle et la sympathie qui doit unir les hommes, Jésus ne distingue pas. Autre chose pourtant est l'amour sexuel, autre chose l'amour filial, ou la mutuelle bienveillance, ou l'adoration d'un dieu. Quelle morale fonder sur la confusion de rapports si divers? Tout au plus suggère-t-elle quelques palliatifs, la charité, l'aumône. Mais, quand on y ajoute la résignation absolue, soit aux fatalités providentielles, soit aux misères nées des vicissitudes sociales, de la servitude et de la conquête, soit à la violence et à l'insulte, on en fait un instrument de déchéance morale. Qui tend l'autre joue ne saurait regarder en face. L'humilité engendre l'hypocrisie; elle n'y a pas manqué. Jésus ne soupçonnait même pas cette conséquence inévitable.

Vague et périlleuse, la morale de Jésus est-elle au moins originale? Apporte-t-elle un principe nouveau? A-t-elle, comme l'ont prétendu tant de dupes sincères, renouvelé le fond du cœur humain? Nullement. Sa formule est empruntée au *Lévitique :* « Aime ton prochain comme toi-même. » La pitié universelle et la charité, préconisées par Platon et par Epicure, sont parmi les dogmes du stoïcisme. Nous savons que, plusieurs siècles avant Jésus, le renoncement et l'amour des créatures ont été pratiqués, poussés à leurs derniers excès par les disciples de Bouddha. Ainsi, même le côté tendre et légèrement aberrant de la morale attribuée au Christ ne présente rien d'inconnu. Il y a plus; passé les premières ivresses de l'espérance, cette sensiblerie, dont on

a fait le caractère principal de la morale chrétienne, s'est montrée fort inefficace et n'a rien changé aux conditions de la vie humaine.

L'Église n'a pas tardé à sentir l'insuffisance de préceptes d'ailleurs impraticables; et, lorsque la victoire l'eut mise en demeure de conduire les hommes et de gouverner les États, force lui fut d'appliquer tant bien que mal la morale ordinaire, la vraie, celle qui naît des contacts entre les individus et les groupes sociaux et qui est en contradiction absolue avec la doctrine chrétienne. Celle-ci, en effet, apprend à souffrir et à mourir; l'homme veut jouir et vivre. L'Église laissa donc les intérêts et les passions produire leurs effets ordinaires, prenant soin seulement de se réserver les bénéfices de l'humilité, de la charité, de l'amour et du renoncement. De sorte que le Christ, venu pour délivrer les âmes, se trouva, sans le savoir, les avoir livrées sans défense à l'exploitation d'un clergé ambitieux, le plus souvent coalisé avec tous « ceux qui sont mangeurs de gens ».

Mais laissons dans l'horizon idyllique où Renan lui a fait un fond d'or le séduisant rêveur de Nazareth; et voyons dans le christianisme ce qu'il est: au point de vue religieux, une revanche de l'Orient mystique, de l'Asie sémitique subjuguée par Alexandre et par les Romains, contre le génie vaste et lumineux, précis et pratique, épris de science autant que d'art et de poésie, de l'Occident aryanisé; au point de vue politique, une révolution sociale, ou plutôt antisociale, suscitée par le désarroi profond, par le désespoir des masses diminuées de la tête sous le niveau impérial; au point de vue historique, le dissolvant de toutes les énergies dont l'empire allait avoir besoin contre les barbares, l'un des agents les plus terribles de perturbation mentale et d'exploitation matérielle que le monde ait jamais connu.

L'Église se fait un titre d'honneur, je le veux bien, des persécutions qu'elle a subies. Il y en a eu trois ou quatre, réelles, en deux siècles. Ce n'est guère, étant donné les mœurs cruelles et la justice sommaire des Romains. Et comment les empereurs

n'auraient-ils pas cherché à réagir contre des gens qui refusaient de payer l'impôt, la capitation, qui se dérobaient le plus souvent au service militaire et qui, dans leur fanatisme imbécile, renversaient les divinités de l'empire, affectant de dédaigner le Génie de Rome, emblème simplement allégorique de la patrie? Puis l'Église omet d'ajouter que la revanche de ses martyrs plus ou moins authentiques (il y a tant d'os aux catacombes !) a duré plus de mille ans. Nulle religion n'a fait couler plus de sang, non pas même celles qui ont immolé des hommes sur leurs autels. D'après les évaluations les plus modestes, du IVe au XVIIIe siècle, l'Église a fait hommage au Dieu de paix de dix millions de victimes humaines.

XV

D'AUGUSTE A THÉODOSE.

Indifférence du monde aux querelles et aux ignominies des Césars.— Prospérité manifeste des provinces, surtout des villes, dont l'administration respecte les inoffensives libertés municipales. — Vice capital de l'organisation militaire. — Puissance des armées permanentes et de la garde prétorienne. — Les Flaviens; Vespasien, raisonnable et laborieux, fait oublier les horreurs des Néron, Galba, Othon et Vitellius. — Règnes, trop court, de Titus; trop long, de Domitien. — Les Antonins : Nerva. — Trajan, bienveillant et sage, emploie volontiers le Sénat; il conquiert le pays des Daces et poursuit les Parthes au delà du Tigre. — On commence à parler des chrétiens. — Adrien, habile administrateur, empereur dilettante. — Antonin sommeille à demi dans une paix troublée uniquement par certaines rivalités domestiques. — Vérus et Marc-Aurèle. — Irruption de Marcomans et de Sarmates. — Terribles guerres des Marcomans et des Quades. — Courage, bonté, sagesse de Marc-Aurèle. — L'odieux Commode. — Les Sévères : Septime, dur et habile, grand général, gouvernant sagace. — L'exécrable Caracalla. — L'infâme et charmant Elagabale, prêtre du Soleil. — Le vertueux et médiocre Alexandre-Sévère. — Les trente tyrans. — Claude II, Aurélien, Probus, Zénobie. — Dioclétien et la tétrarchie.— Regard en arrière sur l'Orient après Alexandre.— Les Ptolémées, les Séleucides ; les Parthes, voisins incommodes plus que dangereux, demi-barbares, demi-hellénisés — Révolution mazdéenne. — Les Perses Sassanides fondent un puissant empire. — Les Mages ou Mobeds et la réforme de Zarathustra. — Antiquité de la langue zende ; importance capitale de l'*Avesta*. — Amusantes conformités des légendes de Zoroastre et de Jésus. — Le dualisme mazdéo-chrétien. — Le manichéisme. — Les hérésies. — Arius cherche à introduire la raison dans le christianisme. — Constantin associe l'Église à l'empire; en fondant Constantinople, il prépare la division inévitable du monde gréco-romain, et l'abandon de Rome à l'ambition des papes. — Esprit et tolérance de Julien l'Apostat. — Fureurs catholiques de Théodose. — Les Gots ont passé le Danube.

Nous avons pu laisser à l'histoire anecdotique les règnes si connus des empereurs apparentés à Livie, à Auguste et à Agrippa. Jamais œuvre fondée par la sagesse et la vigilance n'est tombée aux mains de plus tristes ou de plus scandaleux héritiers. Mais le prestige de l'empire n'en a pas souffert ; l'indifférence générale n'en a pas été troublée. La plupart des provinces, des villes, entre l'Océan et l'Euphrate, entre le Danube et l'Atlas, ont con-

tinué de végéter, de prospérer même, dans une liberté relative et protégées par un certain nombre de légions suffisant à la garde des frontières. Les guerres n'ont pas manqué, ni les révoltes non plus, en Afrique, en Bretagne, en Gaule, en Judée; mais les unes ont été soutenues avec succès, les autres comprimées avec rigueur. Rome, de son côté, ne s'émouvait guère de ces événements lointains, en des contrées dont l'Italie prenait peu de souci; bien plus, Rome assistait, comme à des spectacles fort ordinaires et beaucoup moins intéressants que les jeux sanguinaires du Cirque, à ces terribles tragédies de famille où les menées et les forfaits de Séjan avaient précipité Tibère, à ces conspirations vraies et supposées où disparaissait rapidement l'ancien patriciat, enfin à ces insanités, à ces fureurs, à ces scélératesses qui atteignaient rarement les masses populaires. Il est certain que les excentricités de Caligula, les déconvenues et les mésaventures conjugales de Claude, les sottises prétentieuses de Néron amusaient la multitude hétérogène qui pullulait sur les onze collines et dans l'immense banlieue. Chacun vaquait à son métier, à sa mendicité, aux affaires et aux papotages de sa coterie religieuse, de ses fêtes et processions de quartier. La vie et la mort étaient devenues si peu de chose que, même les riches, sans cesse menacés par les délations et par la cupidité impériale, ne laissaient pas d'employer leurs loisirs soit aux distractions de la vie élégante, soit à la construction de belles villas et de vastes édifices, à des collections de livres et d'objets d'art, soit même aux intérêts de certaines villes ou provinces qui les choisissaient pour patrons. Également préparés à tout par la sagesse d'Épicure et par les dogmes austères de Zénon, ils attendaient, avec un courage passif, le suicide imposé ou volontaire.

Il y avait encore à Rome des gens d'esprit et de talent. La veine littéraire et philosophique n'était pas épuisée. Il était de bon goût d'aller, à certaines heures, écouter, sous les portiques ou dans les salles de leurs écoles, des professeurs de grammaire, de rhétorique et de morale; on organisait pour les conféren-

ciers et les poètes des récitations privées et publiques où quelque Silius, faible imitateur de Virgile, quelque Valérius Flaccus, débitaient des fragments d'épopée, où Sénèque le père, un Espagnol fort lettré, déclamait des discours fictifs sur des sujets divers ou des tragédies lyriques très remarquables par l'éclat de la forme et la liberté de la pensée. Le plus grand écrivain du temps, Sénèque, qui fut précepteur et victime de Néron, son neveu Lucain, le très grand poète de la Pharsale, entretenaient chez quelques-uns l'amour des vertus romaines et des vieilles gloires de la République. Après eux, presque contemporains, vinrent et Perse, et Juvénal, d'Arpinum, et Stace de Naples, et Quintilien, les deux Pline, Tacite, Martial et l'excellent Plutarque, si érudit, si ingénieux, biographe plein de vie et de charme. Les étrangers affluaient dans cette ville immense et magnifique où les deux langues de l'empire étaient accueillies avec une faveur presque égale. Les princes eux-mêmes, et c'était une nécessité de leur situation, écrivaient et parlaient le grec et le latin; tous, même les plus odieux, les plus corrompus par l'adulation servile et le pouvoir sans frein, étaient instruits, diserts, amateurs d'art et de poésie, s'entouraient de savants, de statuaires, de virtuoses, d'écrivains; les faisant, il est vrai, quelquefois mourir, par caprice, par jalousie, quelquefois les chassant en masse de Rome et de l'Italie, mais leur donnant bientôt des successeurs, nécessaires aux plaisirs de la cour.

Si donc on écarte par la pensée les infortunes individuelles, les atrocités qui ne dépassaient pas un cercle restreint d'ambitieux et d'intrigants politiques, la Rome de Claude ou de Néron ne différait pas sensiblement de la Rome d'Auguste. Beaucoup d'autres villes et pays de l'empire se faisaient remarquer par leur richesse et leur activité intellectuelle. Lyon dans les Gaules, Arles, Autun, Vienne, Marseille, Narbonne, en Orient Alexandrie, Antioche, Tarse, Samosate, avaient leurs écoles, leurs bibliothèques, leurs savants et leurs philosophes. Enfin la Grèce et l'Ionie, dans le profond repos où elles rêvai[illegible] gloires antiques, projetaient encore une lumière

reine. Athènes était l'institutrice respectée. Corinthe, Éphèse, Pergame, Rhodes, attiraient, presque autant que Rome, les visiteurs, les curieux, auxquels la suppression de toute vie nationale avait créé tant de loisirs.

La prospérité intérieure, celle dont on prétend, bien à tort, faire l'idéal de la civilisation, la prospérité industrielle et commerciale, qui ne peut jamais suppléer l'amour de la science, de la justice et de la liberté, de la dignité civique, régnait non seulement sur tous les rivages de la Méditerranée, mais dans les districts perdus au milieu des terres et des montagnes, en Auvergne, en Aquitaine, et dans toute l'Espagne.

Mais, outre les dangers, soit inaperçus encore, comme le christianisme, soit jusqu'à présent écartés par les victoires des Tibère, des Drusus et des Germanicus sur le Danube et au delà du Rhin, de Corbulon sur l'Euphrate, un vice redoutable menaçait la paix intérieure, non pas seulement l'exercice régulier du gouvernement central, mais même l'équilibre des diverses parties de l'empire. Ce vice résidait dans l'imparfaite répartition de la force nécessaire à la défense de ce grand corps, dans la très mauvaise organisation militaire, qui s'était, pour ainsi dire, imposée d'elle-même à Auguste. L'habile homme, en dispensant les sujets de tout service personnel, avait poursuivi et obtenu deux résultats : une suffisante sécurité intérieure et une sorte de reconnaissance générale. Il préféra recruter et retenir sous les drapeaux par divers avantages, une solde élevée et des distributions de terres, des soldats de profession, très bien disciplinés au point de vue strictement guerrier, mais tout à fait étrangers à l'ordre civil, groupés soit aux frontières en solides armées permanentes, soit en corps moindres, en légions campées sur tels ou tels points que la prudence désignait, là pour attaquer ou contenir l'ennemi, ici pour assurer la soumission des provinces. Il gardait seulement sous sa main quelques troupes en Italie et, à Rome, une garde privilégiée, la garde prétorienne, fortement établie aux portes de la capitale. Toute la force effective appartenait donc à cinq ou six rassemblements militaires

et à leurs généraux, qu'on pouvait bien essayer d'opposer l'un à l'autre, mais qui sauraient faire chèrement payer leur fidélité intermittente. Et non seulement les provinces et les villes désarmées étaient livrées sans défense à ceux qui leur étaient donnés pour protecteurs, mais le gouvernement central était impuissant contre une coalition d'armées fières de leurs victoires et de leurs chefs, toujours mécontentes de leur paye et de leur lointain exil.

Tant qu'Auguste vécut, l'ordre se maintint. Mais Tibère n'eut pas plutôt saisi le pouvoir, malgré toutes les précautions que lui suggérait son esprit cauteleux, que deux rébellions formidables éclatèrent, et sur le Danube, en Pannonie, et sur le Rhin, au nord de la Gaule. On ne triompha de l'une que par des promesses et des exécutions; dans l'autre, Germanicus, le neveu et le fils adoptif de Tibère, mari de la petite-fille d'Auguste et d'Agrippa, faillit périr, non par haine, mais par amour; les soldats voulaient le proclamer empereur malgré lui. Pour se dérober à la reconnaissance malveillante de son oncle, il entraîna ses troupes au delà du Rhin, jusqu'au Wéser, vengea dans les champs d'Idistavisus (16), la grande défaite de Teutberg, puis ramena dans ses cantonnements de Colonia Agrippina une armée quelque peu diminuée, harassée, mais glorieuse et pacifiée.

C'est par les prétoriens que Caligula, le déplorable fils de Germanicus, et Claude, l'inoffensif érudit que sa mère et son aïeule, Antonia et Livia, regardaient comme un imbécile, et Néron — cet arrière-faix de la grande race — furent imposés au choix et à l'impuissance du Sénat. De l'an XV à l'an LXVIII, les armées ne bougèrent pas; mais les généraux, toujours suspects, avaient soin de ne pas vaincre avec trop d'éclat. Plautius, qui avait enfin conquis une moitié de la Bretagne, eut l'adresse d'appeler Claude pour achever la guerre. Sous Néron, l'habile Corbulon, qui revenait trop fier de ses victoires sur les Parthes et l[illegible] Arméniens, reçut l'ordre de mourir. Vespasien redoutait chaq[illegible] jour un sort pareil. Il avait livré trente-[illegible] batailles a[illegible] Bretons, aux Germains. L'obscurité de s[illegible]ce le sau[illegible]

paraît-il ; Néron se contenta de l'envoyer en Syrie, dans le guêpier juif (68-69).

A la mort de Néron, le soulèvement est général dans les armées, d'abord en Occident; les légions d'Espagne proclament Galba, qui prend les devants et accourt à Rome; il ne s'entend pas sur le prix, *donativum*, avec les prétoriens, qui appellent Othon, alors propréteur en Portugal. Cependant les légions de Germanie, n'ayant pu débaucher leur général Rufus, ont fait choix du crapuleux goinfre Vitellius; et l'armée de Syrie, jalouse, acclame Vespasien. Galba, tué dans une sédition, Othon, battu à Bédriac par les Vitelliens, les gens de Vespasien, Domitien son fils, Sabinus son frère, Mutien, Primus, ses lieutenants, engagent dans les rues de Rome une longue et terrible bataille où le Capitole périt dans les flammes. Vitellius, traqué dans son palais, bafoué, traîné dans la boue et le sang, décapité, est jeté dans le Tibre. Et Domitien remet à son père l'empire qu'il eût volontiers pris pour lui-même.

Telles sont les tragédies auxquelles le monde assiste avec indifférence. Rome elle-même, qu'elles ont couverte de ruines, les oublia, il est vrai qu'elles n'ont duré qu'un an, sous le gouvernement sage et vigilant d'un vieux Sabin de Réaté, qui restaure les finances, refait le trésor épuisé par Néron et Vitellius, et partout réprime avec rigueur, rarement avec cruauté, toute apparence de désordre ou de mauvais vouloir. Son fils Titus a mis fin à la guerre des Juifs, et triomphe avec lui. Son général, Cérialis, dissipe des insurgés gaulois, Classicus, Tutor, Sabinus, et refoule dans les marécages de la Hollande un Batave ambitieux et vaillant, Civilis. En Orient, les Parthes ont assez à faire de se défendre contre une invasion de barbares, encore inconnus, les Alains; ils demandent même à Rome un général pour les commander. Vespasien règne dans une paix glorieuse, sans jactance et sans défaillance. C'est, il faut le dire, le premier empereur romain qui ait gardé son bon sens jusqu'à sa mort. *Laboremus* (travaillons), répétait-il souvent. C'était un homme sérieux et sobre, non dénué d'instruction et de goût. L'amiral de sa flotte

était l'homme le plus érudit et l'un des bons écrivains de son temps, Pline l'Ancien, auteur de la célèbre compilation dite *Historia naturalis*. Ses architectes et statuaires élevaient l'arc de Titus, le temple de la Paix, commençaient l'énorme Colysée et restauraient le Capitole. Ses dernières paroles, si connues, marquent beaucoup d'esprit et d'énergie : « Je sens que je deviens dieu, » répondait-il à ses visiteurs ; tout à coup, essayant de se lever, il dit : « Un empereur doit mourir debout. » Titus avait été un valeureux soldat, un général persévérant ; empereur, il fut bon, jusqu'à être appelé *les délices du genre humain*. Il est vrai que la mort ne lui laissa pas le temps de devenir mauvais. Il ne régna pas beaucoup plus de deux ans (79-80). Deux événements fameux ont marqué son court principat : une fête et une catastrophe ; l'inauguration du Colysée, où cent mille spectateurs purent voir défiler et mourir cinq mille bêtes sauvages, sans compter un nombre infini de gladiateurs, de nageurs, d'acrobates et de danseurs ; la première éruption historique du Vésuve, qui nous a conservé, en les détruisant, Herculanum et Pompéi, ces spécimens précieux de la vie italo-grecque. C'est en voulant observer de trop près le phénomène que le vieux Pline est mort pour la science. Il errait sur la plage, notant sur son carnet les diverses phases de l'éruption, lorsque les cendres et les vapeurs le suffoquèrent. Les officiers et les serviteurs qui l'accompagnaient ont pu rapporter à son neveu, Pline le Jeune, les détails précis de ce terrifiant spectacle.

La dynastie Flavienne, bien commencée, va mal finir. Le venin du pouvoir, qui n'avait pas mordu sur Vespasien et sur Titus, trouve en Domitien un terrain propice. Envieux de son père et de son frère pendant onze ans, aussi concentré que Titus était exubérant, âme basse, esprit mesquin, il n'a pas plutôt mis la main sur le trésor convoité que la méfiance, la cauteleuse hypocrisie, la joie de tout posséder, la crainte de tout perdre s'infiltrent dans son cœur et dans sa cervelle et s'extravasent dans tout son être en froide rage. Il voit partout des ennemis et ne tarde pas à s'en faire. Il devient le Néron chauve qui passe des

heures à tuer des mouches avec une aiguille, qui assemble le Sénat pour lui faire discuter la sauce d'un turbot, qui fait couler de l'eau sur la tête de ses convives et dont les plaisanteries s'achèvent en proscriptions et en supplices. Tout entier à ses perplexités croissantes, il commença par négliger les affaires, sauf celles qui rapportaient de l'argent; il sacrifia la dignité de l'empire, aimant mieux payer les Daces, nouveaux barbares danubiens, que de procurer à un général la chance, la gloire dangereuse de les battre. Agricola, qui avait porté les armes romaines jusqu'au centre de l'Écosse, encourut sa disgrâce, peu déguisée. Il ne voulait pas de vainqueurs. Son cousin, le consul Sabinus, fut, par mégarde, qualifié de *prince* par un huissier : *la mort.* Certains sénateurs avaient eu des relations avec un légat révolté : la mort. Pour d'autres suspects, il invente un crime capital, celui de judaïser; sous ce prétexte, il fait périr sa nièce Domitilla et un proche parent, Flavius Clemens. C'est ce que l'Église a fait passer pour une persécution dirigée contre les chrétiens. Ces méchancetés, aussi ineptes qu'odieuses, ont le résultat ordinaire. Une conspiration se forme dans le palais même, et Domitien est égorgé.

Par quel heureux hasard les armées et les prétoriens laissent-ils au Sénat le temps de choisir et de proclamer un sage et honorable vieillard, Nerva? Comment ce personnage s'était-il lié avec une famille qui était venue d'Espagne à Rome et qui s'était distinguée, sans éclat compromettant, dans les emplois civils et militaires, les Ulpius Trajanus? Le fait est là, amené, comme tant d'autres, par des causes très simples ou très complexes, qui nous échappent. Nerva succède à Domitien sans encombre (96); et, deux ans après, Trajan, adopté par Nerva, ouvre ce que l'histoire appelle *le siècle des Antonins*, une période de gloire et de prospérité, semblable à ces espaces larges et calmes où les fleuves s'arrêtent, avant les rapides et les cataractes.

Les points noirs, d'ailleurs, ne manquaient pas à l'horizon, proche ou lointain. A l'intérieur, c'étaient, sous Domitien, quelques communautés demi-juives, chrétiennes, car le nom devait

commencer à se répandre, qui refusaient de payer l'impôt direct personnel, la capitation. Excentricité sans conséquence et qui ne laissait pas soupçonner encore le trouble mystique sourdement couvé dans des conciliabules obscurs. Au dehors, des signes plus menaçants commandaient la vigilance et une ferme attitude. On ne pouvait laisser, comme avait fait Domitien, les Daces piller la Mésie et la Thrace ; il fallait défendre cette courbe rentrante du Danube qui a toujours été le point faible de l'Europe méridionale, par où avaient passé les Ligures, les Illyriens et les Thraces suivis des Gètes, puis les Hellènes, les Ombro-Latins, les Gaulois Sénons et les Galates, et qui maintenant pliait sous ces nouveaux envahisseurs.

Mais qui étaient ces Daces, trapus et barbus, que la colonne Trajane nous montre tapis dans les roseaux ou défendant leurs huttes rondes coiffées de chaume ? Certainement des peuplades aryanisées, fort analogues aux Celtes, aux Germains, aux Gètes et aux Sarmates. Et d'où venaient-ils ? Probablement de quelque région située plus au nord et plus à l'est, sous la pression de ces Guthons, Bastarnes, Lygiens, Wendes, etc., que signale Tacite et qui se massaient alors entre les bouches du Danube et la Baltique, en arrière des Germains. Cette marche en avant des Daces se rattache donc aux causes générales et particulières qui ont toujours poussé d'Orient en Occident les peuples historiques, d'abord à l'accroissement naturel des populations portées à s'étendre vers les contrées d'accès facile ou seulement possible ; ensuite à un ébranlement récent déterminé par les conquêtes chinoises parmi les hordes de la Sibérie, de la Mongolie et du Turkestan. Pan-tchao, général d'un empereur nommé *Ho-ti*, avait fait, vers 80, une grande expédition à l'ouest de l'empire ; il y en eut, sans doute, beaucoup d'autres avant et après lui : avant, puisque les Alains, Scythes d'Asie, avaient dû contourner le nord de la Caspienne, descendre, à travers les Gélons, les Budins, les Sarmates, jusqu'au Daghestan et à l'Arménie, pour dévaster, en 72, la Médie et diverses provinces des Parthes ; après, puisque, vers 92, une moitié des Hiung-Nou, laissant aux Chinois le Tur-

kestan, se mit en mouvement derrière les Alains. De ceux-ci, l'impulsion s'est communiquée aux Sarmates (ils ne tarderont guère à se montrer) et, de proche en proche, aux Daces, qui, poussés et poussant à leur tour, franchissaient le Danube, vers 86.

L'exagération qui gâte le *Panégyrique* de Pline le Jeune aurait pu nuire à la renommée de son héros, si le choix de Nerva, si l'honnête figure de ses bustes, sa colonne et ses conquêtes nè parlaient pour le sage et vaillant empereur. Le front large et bas, les traits accentués, plus épais que nobles, n'indiquent pas, sans doute, une très haute ou très fine intelligence; mais ils respirent la force et la bonté. Trajan tenait de son père une aptitude très suffisante aux affaires; de son maître Plutarque, une rectitude morale que le pouvoir ne réussit pas à fausser et, sans doute, l'amour des grandes actions. Hardi et savant général, tourné, fort heureusement, aux choses de la guerre, il eut le bon sens de laisser au Sénat, tout en se réservant les décisions souveraines, le soin de l'administration et des finances. Il relevait ainsi, aux yeux des Romains et du monde, un corps antique, investi d'une autorité traditionnelle. Telles avaient été la méthode et la conduite d'Auguste.

Fortement appuyé sur cette assemblée justement reconnaissante, il put sans crainte prendre en personne le commandement des armées. En 101, il passe le Danube, pénètre en Dacie et bat le roi Décébale sous les murs de sa capitale, dont on ne connaît que le nom : Sarmizégéthusa. En 104, des signes d'agitation le rappellent; il jette cette fois sur le fleuve un pont durable, un pont qui sera plus tard construit en pierre, et prend d'assaut la ville du brave Décébale, qui, en 106, est réduit à se donner la mort. Après dix ans de lutte, la Dacie tout entière — vaste pays qui comprenait la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, le sud de la Hongrie, entre le Dniester, la mer Noire, le Danube et les Carpathes — devient une province romaine, si fortement romanisée qu'elle porte encore le nom de *Roumanie* et que d'innombrables invasions n'ont pu en arracher

le latin, principal élément de la langue. Quoique bientôt abandonnée à elle-même, la Dacie Trajane a garanti l'empire, pendant plus de cent ans, des Gots et des Slaves.

Moins utiles ont été les expéditions de Trajan au delà de l'Euphrate. Cependant les Parthes étaient de fort incommodes voisins, toujours prêts à se jeter sur la Syrie ou sur l'Arménie. Cette fois, il s'agissait de leur reprendre l'Arménie, et c'est ce que fit Trajan (114). Le succès l'entraînant, il conquit la Mésopotamie et prit la nouvelle capitale des Parthes, Ctésiphon, construite sur le Tigre à peu de distance de l'ancienne ville des Séleucides. Après quoi, il descendit le Chatt et navigua sur le golfe Persique jusqu'à l'océan Indien. Il rentrait en Asie Mineure par la Syrie, lorsque la mort le surprit à Sélinonte en Cilicie. Aussitôt, son parent Adrien, qu'il avait peut-être adopté, accourut d'Antioche se faire proclamer par les soldats.

Les chrétiens ont considéré Trajan comme un demi-persécuteur; ils arguent de lettres, assez douteuses, échangées entre Pline, gouverneur de la Bithynie, et l'empereur; l'un demande s'il convient de châtier les chrétiens; l'autre répond qu'il ne faut point les rechercher à raison de leurs croyances, mais les juger et les frapper s'ils se déclarent. Vraies ou fausses, les lettres peuvent très bien répondre à la réalité des faits. Le gouvernement commençait à apercevoir dans le christianisme trois choses: une croyance, qui importait peu; une entreprise fanatique contre la religion civile, dont l'empereur était le grand pontife et le gardien; enfin, une conspiration permanente contre l'autorité publique, entretenue par des assemblées secrètes, que la loi interdisait expressément et punissait de peines fort dures. Quant au mépris manifesté pour les dieux officiels, au refus de sacrifier au Génie impérial, c'était, sans conteste, un crime de lèse-majesté. La décision attribuée à Trajan était donc aussi légale que sensée; et Pline la connaissait d'avance. Quant à l'atrocité des supplices, elle était non seulement dans les mœurs de tous les peuples antiques, les Athéniens exceptés, mais encore elle n'a manqué à aucun des peuples modernes avant la Révolu-

tion. Les chrétiens ne l'oublièrent nulle part, je pense, dès qu'ils furent les plus forts. Le dieu d'Auguste, parfaitement inoffensif et bienveillant pour tous ses collègues polis, s'est défendu contre un ennemi injurieux et exclusif. Il a appliqué la loi tant qu'il a pu. Le dieu jaloux a triomphé; et celui-ci a autrement abusé de sa victoire. Mais en voilà bien assez sur les persécutions.

Trajan fut un guerrier, Adrien un pacifique; non pas qu'il ne maintînt strictement la discipline des armées et la dignité de l'empire; mais il jugeait, comme avant lui Auguste et Tibère, qu'il était inutile d'étendre indéfiniment la domination romaine. Juste ou contestable, c'était chez lui une opinion très arrêtée, et il la mit en pratique sur-le-champ. La frontière d'Orient fut ramenée à l'Euphrate et Chosroës rétabli sur son trône. Quant au nord et à l'occident, sans abandonner ouvertement la Dacie et la bande transrhénane, dite terres *décumates* (impôt du dixième), qui joignait Cologne à Augsbourg ou environ, il considéra toujours le Danube et le Rhin comme limites naturelles. En Bretagne, il se contenta des deux tiers de l'Angleterre et ferma la province romaine aux incursions des Pictes par une muraille fortifiée, qui porta son nom. Son règne ne fut guère troublé, malgré deux insurrections juives. Jérusalem, rebâtie, prit le nom romain d'*Ælia Capitolina*. Ainsi disparut le dernier lien qui rattachât encore l'Église au judaïsme.

Adrien, homme de talent et d'esprit, artiste, poète, aimait à voyager, surtout dans ses provinces orientales, assistant en sceptique aux querelles des sectes, souriant aux superstitions équivalentes et rivales des gnostiques, des alexandrins partagés entre le Christ et Sérapis, parfois prêtant l'oreille aux sophistes christianisés Aristide et Quadratus, rapportant à Rome de riches collections, statues, vases, bijoux, dont il ornait ses palais et ses musées. Il se fit bâtir près de Rome une villa fameuse, villa Adriana, où étaient reproduits les sites qui l'avaient frappé, les édifices et les temples de la Grèce et de l'Égypte; c'est des ruines de la villa Adriana que sont sortis par centaines les statues et les objets précieux dispersés dans toutes les collections

d'Italie et d'Europe. On a fort médit, et non sans cause, de son attachement pour un beau jeune homme de Bithynie, Antinoüs, qu'il menait partout avec lui et dont il pleura la mort (Antinoüs se noya dans le Nil), s'entourant des images et des bustes innombrables de ce favori divinisé. Mais, n'insistons pas plus que ne faisaient les anciens, sur des vices qui ne leur importaient guère. Donnons plutôt un souvenir aux écrivains et aux philosophes qui florissaient dans cet âge prospère : Plutarque, prêtre d'Apollon, qui terminait, à Chéronée, sa longue et innocente vie; Épictète, l'ancien esclave d'un favori de Néron, l'apôtre du stoïcisme et le maître de Marc-Aurèle, dont les fortes maximes ont été recueillies par son élève Arrien; cet Arrien lui-même, historien grec d'Alexandre, général heureux, qui battit les Alains; Appien, qui écrivait en latin de précieux ouvrages sur les guerres civiles; l'astronome Ptolémée, dont le système a prévalu jusqu'à Copernic et Galilée. Lucien et Apulée n'étaient encore que des enfants.lorsque Adrien mourut, en 138, laissant à son fils adoptif, Fulvius Antoninus Pius, un empire prospère et glorieux.

Le monde continua de vivre doucement sous la prudente main de ce Gaulois ou Gallo-Romain de Nîmes, qui a donné son nom à la trop courte série des bons empereurs. Ce nom parvint jusqu'à la Chine, dont les chroniques mentionnent une ambassade d'An-Thun, roi du grand Thsin. La bienveillance qui a valu à ce prince le titre de *Père du genre humain*, sa libéralité envers des villes frappées de quelque fléau, incendie ou tremblement de terre (Rome, Antioche, Narbonne, Rhodes), la puissance et la richesse à la fois qui éclatent dans la construction du temple de Baalbek (Héliopolis) aux confins du désert arabe, ne doivent pas cependant faire tout à fait illusion à l'histoire. Antonin a transmis à ses successeurs un pouvoir moins assis, un monde moins calme, plus menacé qu'il ne les avait reçus. Il avait eu à déjouer deux conspirations. De deux fils adoptifs qu'Adrien lui avait imposés, l'un, Annius Vérus — qui semble avoir été le précepteur (ou le parent) du second, Marcus Vérus A[illegible] [illegible]tait

mort; il crut devoir le remplacer par un jeune Vérus (Lucius, l'homme aux cheveux et à la barbe crespelée), qui n'eût pas valu grand'chose si le sage Marc-Aurèle n'eût fait de lui son frère adoptif et son gendre. Ces arrangements semblent déceler un sourd malaise; d'autre part, les frontières sentaient venir l'orage : les Parthes s'agitent à l'Orient.

En 161, à la mort d'Antonin, Marc-Aurèle et Vérus règnent conjointement; il n'y a pas de partage officiel; mais, en fait, Marc-Aurèle gouverne l'Europe, Vérus l'Asie. D'Antioche, où il jouit fortement de la vie, celui-ci fait refouler les Parthes jusqu'au Tigre par un bon général, Avidius Cassius. Il accourt cependant à l'appel de son collègue menacé par une redoutable poussée de Marcomans, de Quades, Sarmates, Roxolans, Vandales; ces barbares, Germains et Slaves, évidemment pressés du nord et de l'orient par des immigrants nouveaux, avaient franchi le Danube, traversé les vallées de la Drave et de la Save, et leur multitude venait battre les murs d'Aquilée, les portes de l'Italie (168). Repoussés une première fois, ils reparaîtront en 172, contraignant désormais le plus pacifique et le plus doux des empereurs à vivre dans les camps, à Sirmium, à Carmentum, à Vindobona, surveillant le Danube et courant sus aux bandes qui cherchent à passer le fleuve et qui souvent y parviennent.

Entre temps, Vérus étant mort (169), Avidius Cassius commandait en Asie. En 175, il se laisse aller à prendre la pourpre; il est tué par un soldat au moment même où Marc-Aurèle marchait contre lui. Les progrès du christianisme aggravaient ces symptômes fâcheux. La Gaule avait ses martyrs, un Pothin, un Irénée, agents de désaffection dont on n'avait certes que faire. Un évêque de Rome — ils avaient pris déjà le nom familier de *papa* — donc le pape Eleutherius envoyait, croit-on, une mission en Bretagne. En Orient, les pseudo-platonisants, flattés de l'adoption du Logos, du Verbe, s'affiliaient au nouveau culte; et ..ide et Marcion, et Valentin à Alexandrie, et Pantère, moins ..doxe, et Justin de Naplouse, établi à Rome, d'où il adres- Marc-Aurèle une intéressante apologie, ajoutaient au succès

populaire de la légende que nous connaissons une sorte de vernis intellectuel, un reste de culture hellénique. Mais à quelle distance ces élucubrations ne restent-elles pas des hautes pensées que Marc-Aurèle exprimait dans ses lettres à Fronton, qu'il recueillait pour distraire son esprit d'une odieuse et interminable guerre, et qu'il s'adressait à lui-même : *Eis héauton.* Et comment les citer — j'entends les divagations théologiques — à côté des charmants, étincelants dialogues et traités de Lucien, marqués au coin du bon sens le plus fin, où dos à dos sont expédiés et les dieux amusants de la Grèce et les dieux souffrants et navrés des christicoles? à côté de ces précieuses observations consignées par un Pausanias dans ses voyages à travers la Grèce antique? Mais quoi! le monde s'attristait, allait s'assombrissant de jour en jour.

L'hérédité adoptive n'en avait pas moins réussi à l'empire pendant plus de quatre-vingts ans; deux essais déplorables d'hérédité naturelle vont aboutir à un terrible chaos. C'est d'abord la honteuse vie de Commode, le gladiateur, le cocher, le lâche — de ce Commode qui se faisait appeler Antonin — fils de Marc-Aurèle, si chéri, élevé avec tant de soin, muni d'avance d'un si bon préfet du prétoire, Perennis. Ce grotesque fils de famille fut enfin tué (193), et l'empire retomba au pouvoir des armées. Par chance, une sorte de grand homme, mais fruste et rude comme son nom, *Septimius Severus,* Africain, général en Illyrie, devança aisément les élus des légions de Bretagne et de Syrie. Maître de Rome et du Sénat, vainqueur en trois batailles de son compétiteur oriental, Pescennius Niger (195), délivré par une victoire à Lyon (197) de son compétiteur breton, Albinus, auquel il avait d'abord concédé le titre de César, Sévère se vengea cruellement sur les gens et les villes qui avaient favorisé ses rivaux. Quarante et une familles sénatoriales éprouvèrent sa rigueur. Byzance, qui avait pris parti pour Niger, fut détruite après un siège de trois ans (196-198). Les Parthes, qui avaient donné asile aux légions vaincues de Niger, se virent durement châtiés : Séleucie, Babylone, Ctésiphon, tombèrent aux mains

de Sévère ; et la Mésopotamie redevint, pour peu d'années, possession romaine. Le tour de la Bretagne ne vint que dix ans après ; mais le vieux Septime ne voulut pas laisser à d'autres le soin de réprimer une insurrection qui lui semblait fomentée par d'anciens amis d'Albinus. Après avoir, pendant deux ans, donné la chasse aux Bretons dans leurs marécages, il mourut à York, laissant l'empire à ses deux fils, Bassianus et Geta. Septime Sévère ne fut pas seulement un guerrier, mais aussi un administrateur vigilant et économe. Il avait donné sa confiance, à bon escient, à Papinien, son préfet du prétoire, à Paul, à Ulpien, jurisconsultes renommés et ministres capables. Quand il n'était pas surexcité par des soupçons, souvent très fondés, et par les menées des chrétiens — l'Église latine produisait alors Tertullien et Minucius Félix — Sévère était encore un homme guidé par l'expérience et la raison.

Il en fut autrement de son successeur, bête féroce et malfaisante que l'histoire connaît sous le nom de Caracalla et qui se faisait appeler Antonin. Après avoir tué son frère dans les bras de leur mère et fait périr Papinien, censeur incommode, il se mit à courir le monde avec une forte armée. Ce monstre faisait le soldat, et sa familiarité, ses largesses, ses vices grossiers, l'avaient rendu cher aux légions, complices de ses violences et de ses perfidies. Mécontent des plaisanteries que les Alexandrins n'épargnaient pas à sa petite taille, à son visage épais et à sa calvitie, il dissimula si bien sa colère, qu'il attira toute la jeunesse de la ville, plusieurs milliers d'hommes, dans un guet-apens, sous prétexte de revue et de divertissement. Puis il les fit entourer et massacrer par ses troupes. Alexandrie, la seconde ville de l'empire, fut livrée pendant plusieurs jours à toutes les fureurs de la soldatesque. Heureux de cette adroite leçon, il ne s'éloigna que pour accomplir d'autres forfaits. Rome était alors en paix avec les Parthes. Il imagina de demander à leur roi la main de sa fille. Il insista si bien, faisant valoir les avantages d'une alliance intime entre les deux plus puissants peuples de l'univers, que ce roi — Artaban — finit par agréer sa proposition.

Aussitôt, Caracalla entre en Mésopotamie en qualité de gendre et la dévaste en brigand. L'aventure, il est vrai, tourna mal. Artaban, revenu de sa surprise, résista de son mieux. La bataille durait depuis trois jours, lorsque le très malicieux empereur fut assassiné par un ministre dont il méditait la perte. Sa mère, Julia Domna, se tua dans Antioche.

Après Caracalla, Héliogabale. Julia, une Syrienne, avait une sœur, Mœsa, et deux nièces ambitieuses, toutes deux pourvues d'un fils. L'idée leur vint de faire passer ces enfants pour des bâtards de Caracalla. C'était leur assurer un parti dans l'armée. L'aîné, Bassien, âgé de quatorze ans, fut proclamé empereur sous le nom d'Antonin. Or, cet adolescent, le plus joli qu'on pût voir, était prêtre du Soleil, pierre conique adorée à Émèse. Sa fonction était de danser, en robe de soie, autour de son dieu, El ou Éla (un des anciens Élohim que vénérait Abraham). Rien n'était plus auguste que ce sacerdoce. Mais quelle ne fut pas la stupéfaction des Romains, lorsque ce baladin charmant, aux joues fardées, à la jupe étincelante de pierreries, toujours dansant devant son aérolithe, fit son entrée dans la capitale du monde avec son cortège d'eunuques pieux et de saintes courtisanes! C'était là le successeur d'Auguste, de Trajan et de Marc-Aurèle. Et, pendant quatre ans, Rome dansa en l'honneur d'Éla. Sur un pavé de pierreries siégeait un sénat de femmes présidé par Soémias, l'impératrice mère. Le jeune et vicieux roi Soleil épousait des Vestales et tuait en dansant. Ce fut une débauche de parfums, d'or, d'argent, de voluptés sans frein et sans nom. Héliogabale et sa mère périrent assassinés.

La lassitude qui suit l'orgie livra le pouvoir à la sœur de Soémias, Mamméa, et à l'autre bâtard prétendu de Caracalla, Alexien, métamorphosé en Alexandre Sévère, un enfant sage, qui ne fut jamais un homme. Jamais pauvre sire ne fut mieux élevé, plus pur, plus chaste, plus modeste. Ses ministres, gens de mérite, Ulpien, Paul, Modestin, Hermogène, continuent, non sans accidents (car, dès 226, Ulpien est massacré par les prétoriens révoltés), l'œuvre législative de Papinien. Le jeune empe-

reur s'amuse aux petites chapelles; il a un oratoire, où il loge Orphée, Apollonius, Jésus et Abraham. Enfin, tant bien que mal, il se maintient quatorze ans. Mais une campagne malheureuse contre les Perses sème dans les armées une désaffection qui se traduit, en 232, par une grave mutinerie à Antioche et, trois ans plus tard, en Gaule, par une révolte, où périssent le bon jeune homme et son imprudente mère, qui l'avait trop couvé. Alors, pendant trente-cinq ans, au milieu des émeutes militaires, des guerres sans cesse renaissantes avec les Francs et les Alamans, les Gots et les Perses, défilent des Maximin — rustre odieux, Thrace ou Got d'origine —, des Pupien et Balbin, empereurs du Sénat, des Gordiens — il y en a trois —, des Philippes, brigands arabes, et des Décius, des Gallus, des Émilien, des Valérien, des Gallien. Pendant douze ans, la Gaule a des Augustes et des Césars particuliers, qui la défendent assez bien contre les barbares du Rhin, Postumius, Victorinus, Marius, Tétricus. En Orient, c'est un prince arabe de Tadmor (Palmyre), d'abord général, puis empereur, Odénath, qui lutte victorieusement contre les Perses (261-267); et sa veuve, Zénobie, conseillée par un rhéteur grec, Longin, et par un galant évêque, l'hérésiarque Paul de Samosate, règne avec éclat sur une moitié de l'Asie romaine.

A ce désordre effrayant se mêlent les cris de vingt sectes chrétiennes et demi-chrétiennes, montanistes, novatiens, carpocratiens, circoncellions, manichéens, monophysites, monothélites, qui, au nom de Tertullien, ou d'Origène, ou d'Arnobe, ou de Novat, ou de Paul, renvoient à ceux qui se disent orthodoxes, aux Clément, aux Cyprien, leurs injures et leurs anathèmes. Les confesseurs de la foi, les apostats qui demandent à rentrer dans l'Église, ceux qui acceptent le baptême sanglant de Mithra, ceux qui baptisent les enfants pour les délivrer du péché originel, ceux qui nient la divinité du Christ ou la réalité de son existence terrestre, remplissent de leurs disputes souvent ensanglantées l'Asie et l'Afrique. Les philosophes qui se croient indépendants, Plotin, Porphyre, glissent dans le gnosticisme et la

théurgie. En Occident, le monde religieux est moins troublé, parce que la culture de l'esprit y est moindre ou plus récente. Les clergés de Gaule et d'Espagne acceptent volontiers les instructions de l'évêque romain. La papauté, sans jeter grand éclat, tire cependant avantage de sa situation centrale dans la capitale officielle. L'absence très fréquente des empereurs, qui habitent le plus souvent soit Milan, soit Ravenne, pour être plus à portée des frontières et des provinces menacées, assure aux papes une importance croissante.

Elle est bien déchue cette Rome ; il est rare qu'elle puisse élever au trône ou y maintenir plus de quelques mois un Auguste né dans ses murs, ou même en Italie. Son nom cependant, son ombre, protège encore et domine l'empire qu'elle a fondé. La machine romaine est encore la plus grande force constituée que le monde ait connue. Quelques règnes glorieux vont même en réparer les ressorts faussés par l'anarchie du dedans et les pressions extérieures. Un Pannonien, Claude II, purge enfin la Thrace et l'Asie Mineure (269) des bandes gotiques qui avaient pénétré jusqu'à Éphèse et saccagé le fameux temple jadis brûlé par Érostrate. Aurélien, d'origine illyrienne, au prix de la Dacie Trajane abandonnée aux Gots, conserve la ligne du Danube; il met fin en Gaule au règne du faible Tétricus, en Asie à la domination de Zénobie; il entoure Rome d'une forte enceinte. Probus, autre Illyrien, rétablit, de Mayence à Neubourg, les murailles qui protégeaient les terres décumates; il délivre l'Afrique d'une invasion berbère (Blemmyes) et retient les Perses derrière l'Euphrate (276-282).

Cependant le péril grandit et s'aggrave. La fiscalité impériale a ruiné la Gaule ; les riches, responsables de l'impôt, désertent les villes. Les paysans laissent les terres en friche et se joignent à des bandes d'écorcheurs, Gaulois, Francs, Bataves, Alamans, — on les nomme *Bagaudes* — qui promènent partout le pillage et l'incendie. La Bretagne a fait sécession. Un tyranneau, Achillée, règne dans Alexandrie. Les Perses menacent toujours. Un Dalmate, Dioclétien, habile et sage, inaugure alors, sous le coup de

la nécessité, un système nouveau qui annonce l'inévitable dislocation de l'empire, mais qui lui donne un siècle de répit. Il s'adjoint un collègue, le Pannonien Maximien Hercule, chargé de vaincre les Bagaudes et de pacifier l'Afrique. Deux Illyriens, Constance Chlore pour l'Occident, Galérius pour l'Asie, prendront le titre de César. Ces deux lieutenants des deux Augustes remportent d'éclatants succès : l'un rattache la Bretagne à l'empire et contient les Germains; l'autre, Galérius, conquiert la Mésopotamie et fonde jusqu'à cinq provinces au delà du Tigre. En 305, les deux Augustes abdiquent le même jour. Dioclétien va cultiver son jardin, à Salone. Les deux Césars prennent la pourpre. Tout se brouille encore. L'empire a six maîtres à la fois. Mais Constantin, fils de Constance, proclamé Auguste en Bretagne, fait appel aux chrétiens, triomphe aux portes de Rome de Maxence, l'empereur des prétoriens, et associe l'Église à l'empire.

Funeste à l'art et à la pensée, la conversion, ou plutôt l'adhésion de Constantin a été pour l'orthodoxie chrétienne un coup de fortune. Le catholicisme, en effet, risquait alors de succomber sous les coups d'Arius, de Mithra et de Manès, c'est-à-dire du sens commun et de deux variantes du mysticisme gnostique combinées avec les doctrines mazdéennes, que venait de restaurer, pour cinq cents ans, une révolution orientale.

La conquête d'Alexandre ne pouvait pas être durable en des régions où la langue ni l'esprit grecs n'avaient jamais pénétré dans les masses populaires. Les rois Achéménides avaient employé des généraux, des soldats, des architectes grecs. Mais jamais, pas plus que leurs concitoyens, ils n'avaient compris, encore moins adopté, des coutumes, des idées tout à fait étrangères à leurs mœurs et à leurs croyances. Et cela est si vrai qu'Alexandre, trouvant sur ce point les Iraniens absolument réfractaires, essaya de se faire pour eux Perse et Assyrien. Sans doute, après lui, il y eut, jusqu'en Bactriane, des rois grecs dont les monnaies font le bonheur des numismates. Sans doute encore, le grand Séleucus, qui s'était adjugé l'empire entier de

Darius (312), parvint à retenir sous sa main le bassin de l'Euphrate et du Tigre et ses annexes, l'Assyrie, la Susiane, la Perse ; et jusqu'en 140, les Séleucides conservèrent, sur la rive droite du Tigre, leur capitale, la ville, d'ailleurs toute grecque, de Séleucie. Mais, avant la fin du IVe siècle, Séleucus était déjà limité à l'orient par un roi indien, Chandragoupta, qui semble avoir possédé, à l'ouest de l'Indus, ce que nous appelons aujourd'hui le *Beloutchistan*, l'*Afghanistan* et le *Caboul;* et, dans le courant du IIIe siècle (255), les riverains de l'angle oriental de la Caspienne, Hyrcaniens et Parthes, secouant un joug que peut-être n'avaient-ils jamais porté, se jetaient sur la Médie et la Mésopotamie. Dès lors aucun répit ne fut laissé à tous ces Antiochus, Séleucus, Démétrius, si ambitieux, si remuants, si cruels et si faibles.

Au Ier siècle avant notre ère, la puissance des Parthes s'était entièrement substituée à l'empire des Séleucides ; et leur capitale, Ctésiphon, se dressait sur la rive gauche du Tigre, en face de Séleucie déchue. Voisins des plus incommodes pour les Arméniens, les Cappadociens, les Syriens, les Parthes envahirent vingt fois toutes ces contrées à moitié soumises à la domination ou à l'influence romaines, tantôt dévastant Emèse, Damas, Antioche, descendant jusqu'à Jérusalem et à Gaza, tantôt imposant des tributs aux peuples du haut Euphrate, de l'Ararat et du Pont. Ils infligèrent plus d'un échec à des généraux qui n'étaient pas sans valeur, Crassus, Marc-Antoine, et subirent, sans en être ébranlés, les victoires de Ventidius, de Corbulon, de Trajan, d'Avidius Cassius, de Septime Sévère, même les perfidies de Caracalla. Ils perdaient la Mésopotamie, ils voyaient saccager leurs capitales, Babylone, Séleucie, Ctésiphon. Puis, aussitôt que le vainqueur avait le dos tourné, leur agile cavalerie, leurs archers infaillibles, semblaient partout sortir de terre et regagner l'Euphrate en un moment.

Cette élasticité, cette perméabilité d'un royaume qui pouvait être, sans inconvénient durable, traversé de part en part et refoulé à cent lieues en arrière, ne donnent guère l'idée d'un

gouvernement régulier, d'une organisation sociale quelque peu cohérente. Ces Parthes, en effet, qui n'ont rien produit d'utile ou d'éclatant, aussi négligeables dans les annales du monde que les Comanches ou les Samoyèdes, n'ont jamais dépassé le régime du clan barbare, de la peuplade, qui obéit d'ordinaire à un chef de guerre, inféodé lui-même à un plus puissant. Ils combattaient vaillamment à l'appel de leurs seigneurs, hostiles ou fidèles au roi régnant, également prêts à abuser de la victoire et à esquiver la défaite par une dispersion subite. Rentrés dans leurs champs et leurs bourgades, ils y attendaient une meilleure et toujours prochaine occasion. Les rois parthes ne paraissent pas s'être avancés vers la civilisation beaucoup plus loin que leurs sujets; le faste d'une cour, les riches vêtements, les dehors qu'impose le commandement, les relations avec les puissances voisines, avec les Syriens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, n'avaient guère changé l'inculte nature de ces Artabans, Tiridates, Mithridates, Phraates, Bahrams, Vologèses et Khosroës dont l'histoire nous a conservé la liste approximative. On n'est pas très renseigné sur leurs croyances et leur culte. Fidèles mais tièdes adorateurs des divinités nationales, ils abandonnaient, semble-t-il, à la caste vivace des *mogu-pat*, *mobeds*, les rigides observances de la loi mazdéenne. Leur tolérance visible, ou plutôt leur indifférence, laissait volontiers carrière aux talmudistes de Babylone, aux gnostiques de l'Asie Mineure et aux nombreuses sectes chrétiennes. Aussi la révolution qui substitua aux Arsacides les fils de Sassan, les Perses aux Parthes, fut-elle tout autant religieuse que politique. La rivalité de race y eut part, comme au temps de Cyrus et d'Astyage, mais elle s'appuya sur l'orthodoxie zoroastrienne, sur le cléricalisme mazdéen, qui était mède, bien plus que perse. Au IIIe siècle de notre ère (222-226), le Perse Ardschir, Artaxercès, vainqueur du dernier Arsacide, Artaban V, signala son avènement au trône des grands rois, ou rois des rois, par une persécution intense contre les hétérodoxes. Il fit rechercher, publier et traduire les débris des œuvres attribuées à Zoroastre, amas indigeste de révélations, de miracles et de

litanies rituelles, qui constitue le recueil fameux connu sous le nom de *Zend Avesta* ou mieux *Avesta ve Zend* (texte et commentaire).

En nous révélant une langue antique, sœur de l'idiome des Védas, en même temps proche parente du grec et rattachée par des affinités diverses aux dialectes scythes, slaves et germains, la découverte du zend a été la démonstration péremptoire de ce qu'on a appelé *la théorie indo-européenne*, la preuve d'une rencontre préhistorique en une région plus ou moins étendue, mais réelle, de gens quelconques, provenus de races quelconques, qui ont emporté et répandu vers le midi et l'occident le vocabulaire et l'organisme grammatical d'une langue parfaitement distincte des groupes sémitique et ougro-finnois. Par des traits nombreux, que n'a pu effacer ou dénaturer l'orthodoxie mazdéenne, l'*Avesta* nous reporte — bien loin en arrière — à une période qu'on peut nommer *indo-bactrienne*, *indo-perse*, où, selon une expression qui revient plusieurs fois, « à l'orient comme à l'occident de l'Indus », les mêmes divinités célestes, solaires, atmosphériques, exerçaient les mêmes fonctions, accomplissaient les mêmes exploits, recevaient les mêmes prières et le même culte. Enfin, les parties relativement plus récentes de l'Avesta nous montrent par quels procédés, par quels artifices, s'établissent les religions révélées et comment se forme la légende du fondateur.

Zarathustra fut-il un personnage réel ? Y eut-il un ou plusieurs Zoroastres ? Son nom signifie-t-il « astre vivant, étoile d'or, adorateur de l'astre, splendeur d'or, lavé dans l'or, forgeron d'or », ou bien « possesseur de chameaux fauves, maître des prairies », ou bien « chantre excellent », ou encore « semence d'Istar » ? Ces explications diverses émanent toutes de savants autorisés. Zoroastre est-il l'épithète d'un dieu solaire, ou un homme transfiguré comme Confucius, Bouddha, Jésus, Mahomet, Joe Smith et le Bâb ? Sans doute l'un et l'autre à la fois. Ses disciples en ont usé avec lui à peu près comme les évangélistes avec le Christ. Ils le montrent attendu par les dieux et

la nature entière. « Nous adorons, traduit Darmesteter, la sainteté et la Phravashi (l'âme, le Génie) du saint Zarathustra, le très bienfaisant..., le premier qui ait reçu la *Nouvelle*, le premier qui l'ait fait connaître, le premier qui ait conquis la vache (expression toute védique)... la parole sainte; qui ait arraché la roue aux mains du démon; qui se proclama adorateur de Mazdâ, fidèle d'Ahura ! Lui en qui fut entendue toute formule de foi, seigneur et ordonnateur des mondes, interlocuteur de la loi (ou du dieu bon), la plus excellente des choses, lui que les Amésa Çpentas (saints immortels), d'accord avec le soleil, d'une âme fidèle, d'une conscience croyante, appelaient de leurs vœux pour être le seigneur et l'ordonnateur des mondes; lui, à la naissance, dans la croissance duquel grandirent les eaux et les plantes et crièrent au bonheur toutes les créatures ! Bonheur à nous ! Il est né le prêtre, le très bienfaisant Zarathustra. Voici que va s'épandre la bonne loi mazda-yaçnienne sur les sept régions de la terre ! » — N'est-ce pas ainsi que les anges chantent : *Hosanna in excelsis !*

Un songe annonce à Dughdhâ, sa mère, les épreuves futures. Un jeune homme resplendissant lui apparaît, tenant un écrit et un sceptre, et met en fuite les ombres des animaux malfaisants. L'enfant naît. Il rit, au lieu de pleurer. Le roi du pays vient pour le poignarder dans son berceau; la main du meurtrier retombe impuissante. Les démons l'emportent au désert et le placent sur un bûcher; sa mère le retrouve sain et sauf au milieu des flammes. Le roi ordonne de l'exposer sur un chemin étroit où va passer un troupeau ; le plus grand des bœufs le protège ; deux vaches viennent l'allaiter au milieu des loups. A trente ans, sa mission commence; avec quelques disciples, il traverse l'Araxe à pied sec ; il rencontre le saint immortel Vohumanah (*Eumenès*), qui le présente à Ahuramazda. Le dieu lui révèle que le meilleur des hommes est celui dont le cœur est pur, lui montre Ahrimane au fond des enfers, lui remet le texte de l'Avesta et l'envoie à Balk pour enseigner la loi sainte à la cour de *Vistaçpa* (*Gustasp, Hystaspe*). Nouvelles épreuves : le métal en fusion

coule comme du lait sur la poitrine du sage ; ses entrailles sont extraites de son corps et replacées sans qu'il en souffre. Aux assauts des Drujes, des Païrikas, aux demandes captieuses d'Ahrimane, il oppose la prière *Ahuna vaïria* (*Honover* ou Verbe). « Par quelles armes les êtres de la bonne création frapperont-ils mes créatures à moi, Anhramainyu ? » Le saint répondit : « Par cette parole je vaincrai, par cette parole. que créa le Saint-Esprit (*Çpenta Maînyu*) dans le Temps sans borne, qu'ont créé les saints immortels ! »

On le voit, songe précurseur, annonciation, force et science précoces, rencontre d'un saint au bord d'un fleuve, révélation, mission, tentation, Esprit-Saint, rien n'a manqué au prophète de l'Iran. Nous laisserons là les miracles obligatoires, cent fois plus probants que les exorcismes chrétiens, et les trois fils divins, mais posthumes, qui, à la fin des temps, naîtront de la semence conservée dans la lune par la déesse Anahita, et la *Phravashi* soigneusement gardée par 99999 génies toujours prêts à la défendre contre l'immortel adversaire.

Qu'est-ce, maintenant, que le dualisme mazdéen, tel qu'il se présente dans l'*Avesta,* tel que l'ont institué soit un réformateur, soit une caste sacerdotale ? C'est la transposition, dans l'ordre métaphysique et moral, de la lutte, ou plutôt de l'alternance constante ou irrégulière, mais inévitable, entre la lumière et les ténèbres, par suite, entre tous les phénomènes contraires opposés deux à deux, chaleur et froidure, orage et fécondité, soleil et nuages, etc. Rien de plus inoffensif que ces fables quand elles se bornent à personnifier les acteurs imaginaires de feintes batailles. Mais, lorsqu'une crédulité qui affecte la profondeur leur demande la solution d'un prétendu problème du bien et du mal, elles deviennent, entre les mains des parasites sacrés, de dangereux instruments d'exploitation, sans apporter d'ailleurs aucun remède aux infortunes humaines, puisque la victoire du dieu bon est toujours remise à la fin du monde présent, c'est-à-dire au temps où cette victoire sera complètement inutile. Nulle part cette déviation, très générale, du « mythe des Titans » n'est plus

fortement accusée que dans le système de Zoroastre, où deux principes incréés, assistés chacun de vagues entités, vertus cardinales ou péchés capitaux, se disputent pendant trois, six ou douze mille ans, la région intermédiaire — la réalité des choses — qui n'a d'eux nul besoin et à laquelle ils prétendent commander. Or, c'est de l'Iran que, très probablement, cette idée d'un antagonisme fondamental entre un dieu et un « adversaire », entre des anges et des démons, déjà sensible dans la *Genèse* et dans le *Livre de Job*, s'est infiltrée dans le christianisme, au très grand dam des nigauds, à l'immense et continuel bénéfice des pensionnaires de la bêtise sublunaire, qui gagnent leur vie à montrer croque-mitaine.

L'excellent *Diabolus*, toujours *quærens quem devoret*, était déjà confortablement installé dans la légende évangélique et dans ses agréables fonctions de « prince du monde », quand la restauration du mazdéisme par les Sassanides vint surexciter, en Orient, les inventeurs de démons et de démiurges. Les conceptions plus ou moins dualistes n'étaient pas rares à Alexandrie, à Edesse, dans les pays voisins de l'Arménie et de l'Euphrate. La plupart des gnostiques admettaient deux royaumes, celui de l'esprit, de la lumière et du bien, celui des ténèbres, de la matière, du mal; des deux sphères un démiurge a tiré les éléments grossiers et subtils dont l'amalgame constitue le monde que nous voyons; il serre de toutes ses forces les liens qu'il a formés; mais un Éon sauveur (Jésus pour les chrétiens) viendra, ou est venu, alléger l'âme du poids qui l'empêchait de monter dans l'infini, dans le pur. Ainsi pensaient, avec des nuances diverses, les Cérinthe, les Saturnin, les Bardesane. A ce fonds commun quelques-uns ajoutaient des variantes saugrenues. Ainsi un Marcion, de Sinope (au IIe siècle), reconnaissait trois principes : un démiurge auteur du mal, dieu de l'Ancien Testament; un dieu bon, qui a envoyé son fils pour détruire le démiurge; et le diable, qui est entre les deux.

Le milieu était donc favorable à toutes les élucubrations de ce genre. La plus fameuse et non la moins bizarre, le mani-

chéisme, s'est développée en plein fanatisme persan, vers 260, alors que le terrible Shapour traquait et massacrait, selon la loi sainte, l'impie *asémaôga*, l'hérétique imbu de gnose chrétienne, alexandrine ou même indienne. Mani, d'abord bien accueilli par ce roi violent, exilé pour n'avoir pas su guérir un prince, esclave à Ctésiphon, toléré par Hormisdas, successeur de Shapour, fugitif et livré par un chef arabe au cruel Varane, *Behram* (Verethraghna), fut, à l'âge de trente-quatre ans, écorché vif et empaillé (274). Sa légende est courte, comme sa vie.

Un personnage appelé *Budas* ou *Térébinthe* avait reçu d'un voyageur instruit, Scythianus, riche Arabe, contemporain des apôtres, quatre ouvrages intitulés : *les Mystères, les Capitales, l'Évangile* et *les Trésors*. Ces livres, déposés chez une veuve, dont Mani, sous le nom de *Kubrikus*, était l'esclave, furent l'origine du manichéisme. Le réformateur s'aida aussi des livres sacrés des chrétiens, rapportés de Jérusalem par trois de ses disciples, Thomas, Hermas et Addas ; il put aussi conférer, lors de sa fuite en Arabie, avec un prêtre nommé *Trypton* et avec l'évêque Archélaüs. Après sa mort, ses adeptes se groupèrent autour de Sîs ou Sisinnius ; et la secte, établie à Babylone, grandit rapidement, sous des pontifes qui désignaient eux-mêmes leur successeur. Mais, persécuté par les Sassanides et, après eux, par les musulmans, le manichéisme, errant de Babylone à Balk, de Samarcande au Khorassan, s'éteignit en Orient vers le IXe siècle. C'est en Occident que ses doctrines se maintinrent le plus longtemps. Elles s'y étaient répandues de très bonne heure et y causaient de graves soucis aux défenseurs du christianisme.

Par quels charmes un amalgame indigeste de l'*Avesta* et de la Bible, de croyances mithriaques, bouddhiques, égyptiennes, de rêveries pythagoriciennes et gnostiques, a-t-il pu séduire tant de générations? Pourquoi des runcariens, des tisserands, des poblicans, patarins, bogomiles, bulgares, cathares, albigeois, ont-ils indéfiniment ressassé les divagations de Mani? Sans doute pour alimenter les bûchers de l'inquisition et exercer le bras

séculier. Elles ont eu, du moins, ces conséquences historiques : oui, c'est Manès l'empaillé qui, au XIIIe siècle, déchaîna sur les malheureux albigeois, sur la riche civilisation de la France méridionale, les fureurs abominables de Dominique, d'Innocent III, de Simon de Montfort, et l'habile complicité du pieux roi Louis le huitième. Tels sont les retentissements profonds des aberrations humaines.

Il est certain qu'aux temps où nous sommes arrivés, aux IVe et Ve siècles, le manichéisme répondait à ce besoin de théurgie délirante, à cette déliquescence universelle où s'abîmaient la raison, le sens politique, et jusqu'à l'instinct de la conservation. Les oreilles assourdies par les croassements des conciles, par les objurgations, les dénonciations, les rivalités, les violences des évêques, les massacres de païens et de schismatiques, n'entendaient pas les craquements avant-coureurs de la ruine imminente. L'orthodoxe d'hier était l'hérétique de demain. Manès dûment condamné, on se trouvait en face d'Apollinaire et de Macédonius ; l'un niait l'humanité de Jésus, l'autre la divinité du Saint-Esprit. Vite un concile ou deux. Mais voici les priscilliens qui rajeunissent le manichéisme, voici les donatistes qui soutiennent que l'efficacité des sacrements dépend de la foi de ceux qui les administrent; voici Pélasge qui nie le péché originel et la nécessité de la grâce. Et c'est de quoi épuiser l'éloquence la plus virulente des Cyrille, des Ambroise, des Augustin (manichéen repenti), des Jérôme et des Chrysostome.

Le grand hérésiarque du IVe siècle, et le moins déraisonnable de tous, c'est le prêtre Arius, qui, sans contester précisément la Trinité, soutenait que Jésus, le fondateur, le fils de Joseph et de Marie, mort sur la croix, avait été purement et simplement un homme (admirable, comme eût dit Renan), mais un homme, et que les incarnations ne seyaient pas à la majesté divine. Par extraordinaire en cet âge d'insanité, une idée si juste trouva des adhérents nombreux et obstinés, même parmi les évêques les plus fidèles et les plus respectés. Vous entendez d'ici les gémissements et les anathèmes des partisans du *Credo quia*

absurdum, devise si richement illustrée par le symbole rédigé à cette occasion. Ce fut, en effet, contre Arius que furent surtout dirigées les foudres de Nicée. En 325, sous la présidence d'un évêque de Cordoue, Osius, délégué par le pape Sylvestre, une soixantaine de saints hommes, cédant aux rancunes des Alexandre, des Athanase, énergumènes alexandrins, condamnèrent donc et excommunièrent l'impie. Mais Arius avait des amis puissants, plusieurs évêques, entre autres Eusèbe de Nicomédie; un concile de Jérusalem le réhabilita; une profession de foi adroitement rédigée lui valut la faveur de l'empereur, et il allait, à Constantinople même, rentrer dans le giron de l'Église, quand une colique opportune sauva l'orthodoxie de cette humiliation (336). Les traverses et la mort suspecte d'Arius n'arrêtèrent pas l'expansion de sa doctrine. C'est d'un prêtre arien que Constantin mourant reçut le baptême; ce sont des ariens que le successeur de Constantin en Orient, l'empereur Constance, installa dans les principaux diocèses de l'Asie et de l'Afrique. Le rival d'Arius, Athanase, subit alors toutes les tribulations dont il aurait voulu accabler son rival. Les premiers barbares qui se laissèrent convertir — plus ou moins —, les Gots, reçurent le christianisme sous sa forme arienne. Enfin l'arianisme, pendant plus de deux cents ans, tint tête à l'orthodoxie, qui aurait fort gagné à s'y rallier : car elle aurait épargné, à elle-même et au monde, tous les malheurs de la Réforme, et l'extrême ennui du biblisme anglais et américain.

Pendant que des millions et des millions d'hommes s'adonnaient aux si stériles, si funestes billevesées du mysticisme, s'amusant soit aux papotages des dames patronnesses, soit aux plaisirs de l'ascétisme exalté, savourant dans les oratoires, dans les catacombes, dans les grottes arides, les délices des désespérances à la mode — à moins que les excitations de leurs doux évêques, un décret adroitement tiré de la chancellerie impériale, ne les conviassent à d'exquis massacres d'hérétiques ou de païens, avec incendies de bibliothèques et bris de chefs-d'œuvre —, l'empire, le gouvernement civil, se tirait comme il

pouvait, assez bien encore, de mille embarras fiscaux et de dangers perpétuels.

Constantin était un homme plein d'habileté et d'énergie. Il peut même passer pour un esprit éclairé. C'était sans enthousiasme qu'il avait fait alliance avec l'Église. Sans doute, à l'exemple de son père Constance Chlore, et comme beaucoup de ses contemporains, il inclinait aux nouvelles doctrines ; mais les raisons qui l'avaient déterminé étaient toutes politiques. Il voyait dans l'Église une force redoutable ; en l'associant à son ambition, il la détournait à son profit et à celui de l'empire. Il en faisait l'appui de la puissance qu'elle ébranlait. Étrangère ou hostile au gouvernement, l'Église laissait ou faisait crouler l'État. Favorisée et, s'il se pouvait, dirigée par le pouvoir laïque, elle était intéressée à le soutenir. Les chrétiens étaient hors la loi. Leur rendre et même leur imposer, par des édits solennels, la qualité de citoyens, c'était en faire des sujets, des soldats, des administrateurs et des généraux utiles. Constantin n'entendait nullement se soumettre et se livrer à l'Église. Toute sa vie, il s'en considéra comme le chef et l'arbitre, exactement comme il était et comme il demeura le souverain pontife de l'ancienne religion nationale, du culte officiel, auquel il n'osa ni ne voulut toucher. Il donna aux communautés chrétiennes le droit de posséder, de recevoir les dons et les legs ; il leur permit de constituer des tribunaux ecclésiastiques ; mais il ne cessa de faire sentir son autorité, même dans les questions de dogme et de discipline, aux prêtres, aux évêques et aux conciles. C'est sous sa présidence effective que les pères délibérèrent à Nicée, et c'est lui seul qui donna force de loi à leurs décisions, se maintenant d'ailleurs lui-même au-dessus des partis et des sectes. Bien qu'il se déclarât et qu'il fût chrétien, il attendit la mort pour accepter le baptême, et il le reçut d'un évêque arien, Eusèbe de Nicomédie.

Tant que vécut son collègue Licinius, à qui Galérius avait transmis le rang d'Auguste, et qui gouverna l'Orient jusqu'en 323, Constantin ne régnait que sur la moitié occidentale de l'empire.

Il dut se contenter de prendre, d'accord avec son égal et son rival, favorable comme lui au christianisme, les mesures de tolérance que lui imposaient ses obligations à l'égard de l'Église. Mais, bien que le centre du christianisme, l'autorité religieuse incontestée dans l'Occident, fussent établis à Rome, la majorité intelligente, la classe où se recrutaient le gouvernement et l'administration, demeuraient fermement attachées aux dieux de Romulus, d'Auguste et des Antonins. Constantin ne se sentait pas à l'aise dans la ville dont il reniait, en quelque sorte, le passé glorieux. Dès qu'il se vit assez fort pour renverser et supprimer Licinius, il transporta en Asie sa résidence habituelle et conçut le dessein de substituer à l'ancienne capitale une ville neuve, la ville de l'empire chrétien, assez centrale pour commander au monde entier, assez éloignée de Rome cependant pour servir de siège au maître d'une des deux grandes divisions créées par Dioclétien. C'est alors que Byzance, humiliée par Septime Sévère, sortit de ses ruines ; elle devint Constantinople et s'enrichit rapidement des dépouilles de Rome et de l'univers. Vastes, variées, imprévues ont été les conséquences de la décision prise en 325 par Constantin. Voilà bientôt seize cents ans qu'elles se déroulent à travers l'histoire, et l'on ne saurait dire encore si Constantinople a été plus utile que funeste à l'humanité. Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle est belle et qu'elle a sauvé les débris de la culture antique ; mais, en réduisant la cité reine à une royauté honoraire, elle a livré l'Occident aux barbares et investi pour des siècles de l'autorité morale et intellectuelle la théocratie ambitieuse et fanatique ; de la capitale de la civilisation elle a fait la capitale du catholicisme ; de la papauté, l'héritière de l'empire.

Les nécessités immédiates étaient bien suffisantes pour voiler aux yeux de Constantin cet avenir pourtant si prochain. Et l'on ne peut lui refuser les mérites d'un chef vigilant et laborieux. Il pourvoyait sans défaillance aux intérêts de l'heure présente, tantôt contenant la turbulence des évêques et des sectaires, tantôt essayant de modérer le zèle persécuteur des Sassanides, tou-

jours attentif aux frontières de son double empire, assurant la garde du Rhin, du Danube, de l'Euphrate et même du Tigre, surtout préoccupé de l'ordre intérieur, de l'organisation administrative et financière. Complétant l'œuvre de Dioclétien, il régla minutieusement la hiérarchie civile et militaire, divisa le monde en quatre grandes préfectures, treize diocèses, cent seize provinces, réduisit les légions, accrut les milices et les corps auxiliaires; il espérait ainsi, bien vainement, prévenir les révoltes et faciliter la défense. Chaque province eut un chef militaire, un comte, qui recevait les ordres du général en chef de la cavalerie ou de l'infanterie, mis en mouvement lui-même par les ministres compétents. Ces grands dignitaires, conseillers suprêmes de l'empire, étaient au nombre de sept : le *comte de la chambre sacrée*, ou grand chambellan ; le *maître des offices*, ministre d'État et chef de la police ; le *questeur du palais*, sorte de chancelier ; le *comte des largesses sacrées*, ministre des finances; le *comte du domaine privé;* les deux *comtes de la cavalerie et de l'infanterie domestiques*, chefs des gardes ; ajoutez à ces officiers la foule des agents secondaires, qui encombraient le palais, « plus nombreux, disait Libanius, que les mouches qui volent en été ». Des titres de noblesse, personnels et non transmissibles, étaient attachés aux charges de la cour, par catégories : les consuls, préfets, ministres, furent *illustres;* les proconsuls, vicaires, comtes et ducs, *spectabiles*; les consulaires, correcteurs, présidents, *clarissimi*. Quant aux *perfectissimi*, aux *egregii*, aux *honestiores*, c'était menu fretin, comme nos anciens conseillers du roi langueyeurs de porcs. Au dessus de tous, mais surveillés de près, les princes de la maison impériale, ou *nobilissimi*, épiaient l'occasion de supplanter leur auguste parent, *sanctitas* ou *majestas*, ou *divinitas vestra*. Cette savante mascarade évoluait selon des règles sévèrement observées, avec des gestes convenus et des attitudes prescrites, autour du trône mystérieux, et, trop souvent, de la nullité impériale. Elle ne cachait pas seulement l'empereur à l'empire; elle cachait l'empire à l'empereur. On est surpris d'abord qu'un danger si palpable ait échappé à

des hommes aussi clairvoyants, aussi avisés qu'un Dioclétien, qu'un Constantin. Peut-être, en multipliant les fonctions, espéraient-ils intéresser plus de gens aux affaires de l'État et à la conservation de l'empire ; peut-être, sentant fléchir le monde, essayaient-ils de faire illusion à la naïveté barbare et de cacher leur faiblesse sous la splendeur.

Mais ces avantages, très douteux, furent payés bien cher. Cette armée de fonctionnaires s'abattit sur les finances comme un vol de sauterelles. Il fallut partout aggraver l'impôt déjà si lourd aux campagnes et aux villes. Ce fut une désertion générale des cultivateurs et des citadins aisés, des conseillers municipaux, qu'on appelait *curiales*, à la fois répartiteurs et responsables des contributions. *Duumvirs, édile, curateur, scribes* et *tabellions* se groupèrent autour de leur avocat légal, le *defensor*, chargé de défendre les intérêts de la cité près du gouverneur, du préfet ou du prince. Et quel fut, le plus souvent, ce *defensor?* l'évêque. De sorte que l'organisation civile aboutit à la suprématie, non seulement morale, mais politique de l'Église, à l'immixtion de plus en plus intime et profonde des interprètes du ciel dans les intérêts de la terre.

Les successeurs de Constantin ne furent pas heureux. L'un, Constantin II, périt, en 340, dans une bataille livrée à ses frères ; l'autre, Constant, se maintint en occident pendant dix ans ; c'était un catholique orthodoxe. Le troisième, Constance, resta seul maître de l'empire, mais lui-même jouet des femmes, des eunuques, et beaucoup moins fort contre les Perses que contre les évêques et les conciles. Sous son règne, les ariens gouvernent; il y a aussi des demi-ariens et d'innombrables disputes. Tantôt, comme à Sardique (Sophia) [347], le pape Jules et l'errant Athanase triomphent ; tantôt, à Philippopolis, ils sont excommuniés par ceux qu'ils venaient de déposer. Tantôt, trois cents mitrés, réunis à Milan, condamnent et ne condamnent pas les propositions d'Arius, mais refusent de signer une proposition de foi arienne que l'empereur soutenait (355). Le pape Libère, exilé et remplacé par un anti-pape, Félix, se décide à si-

gner le symbole arien de Sirmium et la condamnation d'Athanase; dès qu'il tient sa tiare, il équivoque, et traîne en longueur les querelles d'un Cyrille et d'un Acacius, à Jérusalem, à Césarée, qui se soucient d'ailleurs fort peu du pontife romain. Un Hilaire de Poitiers est honorablement mêlé à ces hautes discussions sur l'*omoousie* et l'*omoiousie*. Jamais l'absence ou la présence d'un *i* n'a tenu le monde pensant dans une pareille angoisse : Jésus est-il identique (consubstantiel), est-il seulement semblable, analogue ? Terrible problème. Et, pendant ce temps-là, Sapor II, vainqueur à Singara, en Mésopotamie, assiège Nisibe, saccage Amida. En 355, un Franc, Sylvanus, maître de la milice, revêt la pourpre en Gaule; en 357, 358, les Francs passent le Rhin. Constance s'était défait, en 354, d'un neveu gênant, le César Gallus; il se décide enfin à rappeler son dernier neveu, le César Julien, qu'il avait envoyé finir ses études à Athènes (355). Il se trouve que ce Julien est un général et un sage. Les Germains sont refoulés, écrasés à Strasbourg (358) en bataille rangée; les Francs cantonnés en Brabant (dans la Toxandrie).

Proclamé Auguste par ses légions, Julien marchait contre son oncle (360), lorsque celui-ci, après avoir consacré Sainte-Sophie au dieu des ariens, se décide à mourir de maladie. Julien arrive à Constantinople et prend solennellement possession de l'empire. Il débute par la plus sage loi que prince ait jamais portée, par un édit de tolérance universelle, qui rend aux partisans humiliés du polythéisme national toute liberté, toute sécurité dans l'exercice de leur culte inoffensif, et qui renvoie dos à dos tous les hybrides, toutes les variétés du trithéisme orthodoxe ou arien. Tous les évêques bannis, rappelés de l'exil, se hâtent de courir à leurs sièges, où ils trouvent installés des intrus qui ne s'en vont pas. De là une mêlée qui prête fort à rire à la galerie, c'est-à-dire à l'empereur et aux philosophes dont il s'entoure. Et, il faut l'avouer, le spectacle n'était guère fait pour retenir dans le christianisme ou pour y ramener un homme d'esprit, élevé à Athènes et qui avait respiré quelques années l'air de Paris, alors humble Lutèce.

Julien aurait-il réussi à éliminer par degrés le virus mystagogique? C'est peu probable. Lui-même en était fortement atteint; le paganisme qu'il essayait de restaurer n'était qu'un mélange gnostique et mithriaque; mais du moins il aurait pu, s'il eût régné, tirer l'État des longs tentacules de l'Église, délivrer du filet de Pierre le pouvoir civil et la conscience individuelle. Et il l'aurait tenté. Julien était un homme du IVe siècle, mais c'était encore un grand homme. Par malheur, il ne dépassa pas le nombre des années de Titus. Il mourut, en 363, de la fièvre ou du poison; c'était en Perse, en Gordyène, après une grande bataille, où il fut, dit-on, blessé. Il avait trente-deux ans. Cette entreprise, glorieusement commencée par la prise de Ctésiphon et le passage du Tigre, finit par l'évanouissement d'une grande espérance.

Après Valentinien Ier, qui ne fut guère moins tolérant que Julien, et qui, de Paris, où il régnait, contint habilement les barbares du Rhin (364-375), Gratien, son fils, rentra dans le giron de l'Église par une insanité dont Rome gémit; il fit abattre l'autel et la statue de la Victoire; il prenait bien son temps, à l'heure où son oncle Valens, empereur d'Orient, un enragé arien qui n'était pas sans mérite, tombait sur le champ de bataille d'Andrinople sous les coups des Gots, qui, désormais, ne sortiront plus de l'empire.

Il faut citer pourtant, avec les louanges et le blâme qui lui reviennent, le dernier homme qui, pendant un an (394-395), ait réuni dans sa main les deux moitiés de l'empire, le violent et fanatique général Théodose. D'abord empereur d'Orient, ce vaillant Espagnol (379) réussit à confiner en Thrace les Gots, qui s'étaient dispersés pour piller après la mort de Valens; mais il ne put sauver ni venger son collègue et allié Gratien, battu et tué en Gaule par un certain Maxime, qui s'était fait proclamer Auguste en Bretagne. La paix qu'il a conclue avec les Perses lui laisse le loisir de combattre les hérétiques et les prétendus idolâtres. Les uns sont expulsés de Constantinople, les autres dépouillés de leurs temples et de leurs biens. En Syrie, en Égypte,

les revenus des dieux sont confisqués au profit des églises catholiques. A l'instigation d'un Théophile, évêque d'Alexandrie, les chrétiens détruisent le célèbre sanctuaire de Sérapis et massacrent les polythéistes. Partout règne la terreur chrétienne; l'ancienne religion se réfugie dans les campagnes, dans les bourgades, *pagi*, et prend le nom de *paganisme*. Les jeux Olympiques sont abolis. L'Église compte alors un certain nombre d'hommes distingués : le pape lettré Damase et son ami Hiéronyme, ou Jérôme, qui traduit en latin l'Ancien Testament; le très brillant converti Augustin, qui se lance à corps perdu dans la lutte des sectes, ardent champion de la grâce contre le rationaliste Pélasge, de l'orthodoxie contre le manichéisme; Ambroise, évêque de Milan, l'éloquent Jean Chrysostome, le poétique Grégoire de Nazianze. Parmi les hétérodoxes, Nestorius et Eutychès ratiocinent sur les natures, les personnes et les volontés du Christ et du Verbe. Périsse le monde! mais sachons enfin si la Mère de Jésus doit être appelée *Théotokos* (386) et si *Paraklètos* est bien le même que le Saint-Esprit.

Théodose, cependant, a triomphé dans Rome de l'usurpateur Maxime (388); il a vaincu le rhéteur Eugène et le rebelle franc Arbogast; il se voit enfin seul maître du monde (394), et partage l'empire entre ses deux enfants : Honorius, microcéphale vicieux et ingrat, qui vivra trop; Arcadius, qui ne vit pas assez, pitoyable instrument du Gaulois Rufin, de l'eunuque Eutrope et d'une brute gotique, Gaïnas.

Au-dessus du brouhaha théologique, entendez-vous ces noms inconnus : Radagaise, Alaric, Genséric, Attila ! Orthodoxes, un peu de silence; ce sont des ariens, oui, des hérétiques, qui s'avancent, Gots, Vandales, Burgundes! L'Église lève les mains au ciel, reprend ses colloques sacrés, et laisse passer le torrent. Qu'importe? L'heure venue, elle jettera ses filets.

XVI

LES BARBARES.

Les Celtes, Gaulois, Galates, vaguement connus d'Hérodote (ve siècle), ont précédé dans la vallée du Danube les tribus dites *germaniques*.— Les Germains, sous le nom de *Bastarnes*, paraissent sur le bas Danube vers 150 avant Jésus-Christ. — Les Germains de la Baltique et de la Scandinavie. — Poussée centrale : Suèves, Chérusques, Marcomans, Quades. — Cimbres et Teutons. — Arioviste, Arminius. — Guerres intestines. — Les Sarmates entraînent les Marcomans et les Quades sous les murs d'Aquilée. — Les barbares germains sont pour l'empire, aux IIIe et IVe siècles, des voisins très incommodes, plutôt que des ennemis dangereux. — Mais la pression des Huns, en jetant les Gots du Dniéper au Danube, détermine les grandes invasions. — L'empire gotique : Ermanaric. — Les Huns. — Ostrogots et Visigots. — Alaric en Macédoine et en Grèce, puis en Italie. — Victoires de Stilicon : Alaric battu à Pollentia, Radagaise à Fiésole. — La grande invasion en Gaule et en Espagne ; Burgundes, Vandales, Suèves. — Prise de Rome par Alaric. — Agonie de l'empire d'Occident : les Vandales à Carthage ; prise de Rome par Genséric. — Les Gots entre la Loire, le Rhône et les Pyrénées, puis en Espagne. — Attila, tout-puissant de la Caspienne au Rhin, envahit la Gaule ; il est battu par le patrice Aétius. — Odoacre et Augustule. — Les Francs sur l'Escaut. — Clovis et Clotilde. — L'Ostrogot Théodoric règne ou commande en Italie, en Provence, en Aquitaine et en Espagne. — Relations nécessaires des rois barbares et du clergé. — L'Église « partage les dépouilles ».

Au temps d'Homère, les Éolo-Achéens avaient rapporté de leurs voyages autour du Pont-Euxin quelques vagues notions d'Hyperboréens, Hippomolgues, Hamaxoïques, gens qui trayaient des juments et qui vivaient sur des chariots. Hésiode, d'après ses commentateurs, aurait mentionné les Scythes, que les Assyriens et les Mèdes, vers la même époque, apprenaient à connaître à leurs dépens. En fréquentant les Lydiens et les Phrygiens, les Grecs entendirent parler des Trères et des Kimmériens qui, au xe siècle peut-être, avaient dévasté l'Asie Mineure et seraient venus jusqu'à Sardes. Quant aux habitants des contrées vagues situées à l'ouest de la Scythie, c'est-à-dire du Dniester ou du Pruth, ils restaient inconnus. Vers la fin du VIe siècle seulement,

Hécatée de Milet aurait proposé une division générale de l'occident en Keltikè et en Ligustique.

Puis vient Hérodote, dans le courant du ve siècle, notre première autorité certaine pour les choses de l'Europe — autorité bien faiblement informée encore — qui étend la Celtique jusqu'aux extrémités du Portugal, chez les Kunètes, au delà des sources de l'Ister. L'Ister, pour Hérodote, naissait au pied du mont Purènè, se bifurquait vers le nord (il s'agit évidemment du Rhin) et venait se jeter dans le Pont-Euxin; c'était le fleuve des *Keltoi*. Vers ce temps, Rome, à peine délivrée des Étrusques, apprenait que ses anciens maîtres étaient chassés de la vallée du Pô par des Boïes, des Cénomans, des Insubres; en 390, elle éprouvait les fureurs des vaillants Sénons, récemment établis dans le Picénum, sur l'Adriatique; et elle avait des raisons cruelles pour retenir le nom *Galli*, *Gaulois*, commun à tous ces envahisseurs; elle ne consacra pas moins de deux cents ans à vaincre et à dompter ces Gaulois de la vallée du Pô.

Les Grecs, de leur côté, qui avaient eu connaissance de la prise de Rome par des *Keltoi* (Aristote), n'ignoraient pas qu'au nord des Thraces et des Illyriens, il existait des peuples Keltiques, les Scordisques, les Taurisques. Alexandre, guerroyant contre les Triballes, eut pour alliés des Keltes, qui plus tard lui envoyèrent des ambassadeurs à Babylone. En 279, des Galates ou Keltes — les deux noms sont employés indifféremment dans des inscriptions et des textes contemporains — des Galates Trocmes, Tolistoboïes et Tectosages, dévastent l'Illyrie, la Thessalie; puis, battus à Delphes, se replient vers la Macédoine et la Thrace, ravagent l'Asie Mineure, et s'arrêtent enfin entre la Paphlagonie, la Cappadoce et la Phrygie, dans le pays qui a gardé leur nom.

Lorsque les fondateurs de la province romaine (Gaule transalpine), Domitius, Sextius, Marcius Rex, lorsque surtout César, en s'avançant dans l'ouest et dans le nord, en des contrées que Polybe encore, cent ans avant, déclarait inconnues, trouvèrent partout l'aristocratie celtique maîtresse des villes et des cités (ou États libres), une erreur toute naturelle fit de la Gaule le ber-

ceau des Celtes, le centre d'où s'étaient élancées, vers la Celtibérie, vers la Cisalpine, même vers l'Adriatique et vers l'Asie, les invasions des Bellovèse, des Brennus, et surtout de ces Boïes, de ces Tectosages, de ces Bituriges et Cénomans que l'on voyait fixés dans le centre même et dans le midi de la Gaule ; les quelques bandes d'origine celtique éparses encore à l'est du Rhin, César en cite quelques-unes, auraient été seulement des traînards semés en route par les expéditions des Bituriges, d'Ambigat, des Sénons et des Galates.

Sans revenir sur les raisons qui m'ont autorisé à soutenir une opinion tout à fait inverse, je ne rappellerai que deux faits très certains : 1° les Celtes historiques sont bien loin d'être les premiers habitants de l'extrême occident; plus de la moitié de la Gaule et toute l'Espagne étaient occupées, avant eux, par les populations brunes et trapues de la Savoie, du Morvan, de l'Auvergne, de l'Armorique, par les Ligures, enfin par les Ibères; 2° à partir du IIe siècle, il n'y a plus, au nord du Danube et à l'est du Rhin, de Celtes réunis en corps de nation; les uns sont répartis en Gaule, en Angleterre et en Espagne ; d'autres, franchissant ou tournant les Alpes, ont émigré dans l'Italie du nord ; d'autres enfin ont parcouru la Thessalie et la Béotie, passé le Bosphore et ne se sont arrêtés qu'au milieu de l'Asie Mineure. Si donc les Celtes, dont on peut, grâce aux noms de lieu, suivre la marche depuis le Dniester et tout le long du Danube, depuis le Boïohémum jusqu'au Rhin, à travers la forêt *arkunia*, hercynienne, si les Celtes, qui ont donné à l'Elbe et aux Alpes le nom qu'elles portent encore (*Albis*), ont déserté une grande moitié de la Celtique d'Hécatée et d'Hérodote, c'est qu'ils en ont été expulsés par d'autres peuples venus de l'est et du nord.

Ces peuples, qui ont reçu plus tard le nom de *germaniques*, les Grecs en ignoraient l'existence avant que le roi de Macédoine Persée fît alliance avec les Bastarnes, et les Romains jusqu'à l'invasion des Cimbres, Teutons et Ambrons — qu'ils prirent d'ailleurs pour des Celtes. Où étaient-ils pendant que les Celtes, leurs proches parents, comme eux blancs, grands, blonds

et dolichocéphales, remplissaient toute la région moyenne de la future Germanie? Hérodote ne les connaissait pas. Mais dans sa description de la Scythie il donne quatre ou cinq renseignements qui doivent être retenus. Sur la côte occidentale de la Caspienne, au nord des Gélons et des Sarmates, il existait des tribus de grande taille, aux cheveux blonds ou rutilants, qui vivaient dans des villes de bois, les Budins. Parmi les populations très diverses de la Scythie — on y parlait sept langues et chaque roi ou chef avait près de lui sept interprètes — certaines adoraient des objets en or tombés du ciel; d'autres consultaient le sort à l'aide de baguettes jetées sur une étoffe et égorgeaient les prisonniers au-dessus d'un chaudron sacré pouvant contenir jusqu'à cent amphores. Enfin les Scythes, d'après leurs propres traditions, se considéraient comme des Transcaspiens, rejetés en Europe par les Massagèles du Yaxarte (Tartares et Mongols); eux-mêmes avaient chassé des bords de l'Euxin les antiques Trères et les Kimmériens, dont le nom est resté au bosphore kimmérien et à la Crimée, nom que j'avoue ne pouvoir séparer de celui des Kimri ou Cimbres. De ces notes combinées, il résulte que le vaste pays compris entre le Volga et la mer Noire a été un centre de rassemblement et de dispersion de peuples divers, la plupart indo-européens, qui se poussaient l'un l'autre vers l'occident, Thraces et Gètes, Iraniens et Slaves au sud, Germains un peu plus au nord, non sans infiltrations de droite et de gauche.

Laissant les Budins à l'arrière-garde, ceux des Germains qui se trouvèrent les plus rapprochés du Dniester, emportant leur chaudron sacré, leurs baguettes, leur or céleste, suivirent les Keltes, se glissant entre eux et la mer Baltique, s'échelonnant sur la côte jusqu'à la Hollande, où se fixèrent les Bataves; derrière ceux-ci, les Teutons se massèrent dans le Hanovre et le Holstein, forçant les Cimbres à s'enfoncer plus ou moins dans le Jutland; en arrière encore, les Angles, les Eudoses, Vangions, Hérules, Ruges, Vandales, Langobards, Guttons. Les Guttons ou Gots, arrêtés par la cohue, contenus au sud par d'autres

bandes, Roxolans, Bastarnes, Lygiens, au nord par les Æstes et les Fennes (Finnois), durent traverser le coude de la Baltique et s'établir dans le sud de la Scandinavie et l'archipel danois, dans la Gothie et la Norwège.

Ce premier ban teutonique, septentrional, aurait, selon M. d'Arbois de Jubainville, vécu longtemps en contact avec les Celtes, aurait même fortement germanisé les Bolgs, Nerviens, Eburons de la Gueldre et du Hainaut. Il est facile de concevoir que sa pression hâta singulièrement l'émigration des Celtes vers l'ouest et le midi de la Gaule au VIe siècle.

Bientôt un flot nouveau, central cette fois, Suèves, Chérusques, Hermundures, Marcomans, Quades, vint battre les monts de la Bohême et couper en deux la Celtique orientale, jetant, aux Ve et IVe siècles, les Gaulois par-dessus les Alpes, au IIIe siècle les Galates au delà du Danube, et poussant pied à pied le restant des Celtes vers le Rhin. En fait, leur marche devint si menaçante que les Teutons à l'étroit, les Cimbres, effrayés, dit-on, par un débordement de la Baltique, peut-être par une invasion des Gots, foncèrent tout à coup à travers le chaos celto-germanique. Leur exode aventureux fut pour les Romains la seconde révélation de la barbarie du nord.

Le monde romain ne se douta pas que les victoires d'Aix et de Verceil inauguraient une lutte où il devait périr. Il n'y vit qu'une dernière invasion celtique. Rome, quarante ans plus tard, accorda même le nom d'ami au roi suève, Arioviste, qui se préparait à renouveler l'aventure des Cimbres. Déjà quelques centaines de mille hommes campaient dans la Franche-Comté et le Beaujolais, réclamant des otages et les deux tiers des terres. César rejeta au delà du fleuve ou à peu près ces avant-gardes suéviques. Il les étonna en jetant deux fois un pont sur le Rhin, en lançant ses éclaireurs jusqu'à la lisière de la forêt Noire. Il se contenta de faire poursuivre vers leurs marécages les tribus du nord, Bataves, Caninéfates, Bructères, Sicambres, Chauques, Cattes, qu'il faut regarder soit comme des détachements successifs des Teutons et des Cimbres, soit comme des transfuges

du Jutland et de la Scandinavie, un mélange de Frisons, d'Angles et de Saxons.

La défaite d'Arioviste et la retraite, momentanée, du front suévique laissèrent pour quelque cinquante ans l'honneur de la lutte, parfois de la victoire, aux tribus sicambro-chérusques, massées entre le Weser, le Zuyderzée et le Rhin. Contre ces infatigables, souvent insaisissables fourrageurs, furent dirigés tous les efforts d'un excellent général, Drusus, beau-fils d'Auguste, qui, malgré de notables succès, dut admettre, sur la rive gauche du Rhin, des Ubiens et des Usipètes en Gueldre, des Triboques en Alsace, colons dont il faisait, il est vrai, des alliés utiles en leur distribuant les terres vacantes. On pouvait espérer apprivoiser, fixer, même chez elles, les hordes remuantes de la Frise et du Hanovre et porter jusqu'au Weser, jusqu'à l'Elbe, l'extrême frontière de la civilisation, lorsqu'un guet-apens, habilement tendu par le Chérusque Arminius, arrêta, par un affreux désastre, l'œuvre qu'Auguste avait sagement entreprise et qu'abandonnèrent à tort Tibère et ses successeurs. Une fois Varus vengé par Germanicus (16 ap. J.-C.), les empereurs prirent résolument pour limites le Rhin et le Danube, se bornant à soumettre au tribut l'angle formé par les deux fleuves, ce qu'on appela les *terres décumates*.

Au reste, la machine romaine était beaucoup trop forte encore pour des bandes qui venaient s'y heurter au hasard. « Se représenter, dit très bien Fustel de Coulanges, la Germanie se précipitant tout entière et de dessein prémédité sur l'empire est une illusion tout à fait contraire à la réalité. » Tacite même, qui avait besoin d'exalter les vertus des Germains, n'a pu dissimuler leurs vices et l'infimité de leur régime social. Tout d'abord, l'idée de patrie leur était complètement étrangère. On ne voit pas que les Ingævons, Istævons, Hirminons, même l'épaisse traînée des Suèves, aient jamais formé de confédérations durables. Chacun de ces groupes, chacune des familles qui s'y trouvaient englobées, tendaient, non à l'unité, mais à la division. C'était Arminius contre Ségeste, Arminius contre Maro-

boduus, Maroboduus contre Catualda; c'étaient Chérusques contre Cattes, Cattes contre Hermundures, Bructères contre Chamaves.

La patrie locale même leur était aussi inconnue que la patrie politique. Qu'importait au Germain le lieu qui l'avait vu naître? Il n'y laissait rien de lui-même, pas une idée, pas une œuvre d'art ou d'industrie, pas une demeure digne du nom de maison. Quelques assemblées générales convoquées par le prêtre ou par quelque chef ambitieux, des jongleries superstitieuses, des tribunaux ambulants et la plus sommaire des justices, des vengeances terminées par des compromis plus ou moins sincères, des chasses, des orgies, des danses guerrières, des parties de dés acharnées, un lourd sommeil d'ivrogne autour des feux, une perpétuelle paresse d'esprit, une crasse et insoucieuse ignorance, ce n'était pas là de quoi dissiper l'ennui profond de la vie barbare.

La culture, laissée aux esclaves, devait fournir des moissons souvent insuffisantes; et, tant pour éviter la famine que pour donner carrière à l'esprit d'aventure, il se formait tous les ans, sous le premier prétexte venu — comme chez les anciens Sabins — des bandes guerrières, qui s'en allaient ajouter un désordre intermittent à l'incohérence universelle. Soit que la résistance de tribus rivales les arrêtât au passage, pour la victoire ou la défaite, soit que, s'insinuant entre les frontières indécises de tant de nations mal gardées, elles pénétrassent dans l'empire, pour y être exterminées ou y accepter des champs incultes et se plier au travail qu'elles avaient fui, les troupes ainsi lancées en expédition ne revenaient guère à leur point de départ ou n'y rapportaient que la guerre civile. De toute façon, elles y laissaient des vides, élargis par une mortalité inévitable en ces régimes précaires, et que les naissances ne pouvaient combler. Autour de chaque bourgade appauvrie croissait le désert, dont chacune aimait à s'entourer. Et, comme il n'existait ni villes, ni retranchements, ni forteresses, encore moins d'armées organisées, la Germanie se trouvait ouverte en tous sens,

aussi bien aux incursions étrangères qu'aux promenades armées de tribus ou de nations lasses de l'état sédentaire.

Nous avons vu les premières invasions violentes, celles des Cimbres et d'Arioviste, réfrénées par Marius et par César. Toutes les invasions tentées au temps d'Auguste et de Tibère furent, de même, refoulées au loin. Plus tard, lorsque le Batave Civilis, avec le concours des Gaulois Classicus, Tutor et Sabinus, eut ouvert la Gaule à des hordes de Bructères et de Tenctères, les généraux de Vitellius et de Vespasien rejetèrent les barbares au delà du Rhin. En près de deux cents ans d'efforts, la Germanie n'avait pas entamé l'empire. Tout au contraire ; ou, du moins, les deux provinces établies sur la rive gauche du Rhin, et où avait fini par dominer l'élément teuton, étaient des Germanies toutes romaines, par la fidélité, par les habitudes de la vie et même par la langue ; là, s'élevaient de grandes villes couvertes de monuments, de temples, de basiliques, d'amphithéâtres, et qui n'avaient rien de commun avec les hangars germaniques : Cologne, Mayence, Trèves, Coblentz, Strasbourg, Saverne, Bâle. Les terres décumates étaient comme des dépendances du Norique et de l'Helvétie.

Vers le milieu du second siècle, un double mouvement des Vandales (Mecklenburg et Brandeburg) et des Sarmates Roxolans et Iazyges entraîne les Quades et les Marcomans et jette, par deux fois, des multitudes jusque sous les murs d'Aquilée (168-172). Marc-Aurèle les expulse, non sans peine, avec des armées d'esclaves libérés et de gladiateurs, et contient, pendant vingt ans, ces populations qui s'étouffent le long du Danube. Il meurt à la tâche ; mais il laisse à l'empire une Pannonie et une Mésie encore intactes.

Cependant, la désorganisation germanique s'accentue ; les Quades rentrent dans les Marcomans, ceux-ci dans les Hermundures ; leurs débris forment la confédération des Alamans. Les Suèves, poussés par les Vandales, s'en vont border le Rhin dans la contrée souabe qui a gardé leur nom. Derrière les Vandales s'avancent les Burgundes, les Ruges, les Hérules, les Lombards.

Ce qui reste de Chérusques, de Teutons, de Cimbres, de Chauques, se confond sous le nom de *Saxons ;* et tous les résidus des peuples qui s'agitent sur le Rhin inférieur prennent celui de *Francs*. Presque tous les noms que Tacite avait recueillis disparaissent de l'histoire, et notamment tout cet appendice oriental d'*Arii*, de Nuithons, de Lygiens, Bastarnes et Peucins, déposés comme autant de jalons sur la route frayée par le premier ban germanique.

Ces désordres obscurs coïncident avec une des plus tristes périodes d'anarchie qu'ait traversées l'empire. Les armées romaines occupées à se battre entre elles, les Germains franchissent à leur aise les frontières dégarnies : les Francs le Rhin (241), les Gots le Danube (251-260), les Alamans les Alpes (275). Les Francs, battus une première fois à Mayence par le tribun militaire Aurélien, n'en parcourent pas moins la Gaule en tous sens pendant douze ans. Les Gots, vainqueurs de Décius, s'en vont saccager l'Asie Mineure et détruire le fameux temple d'Éphèse. Les Alamans descendent jusqu'en Ombrie.

En fin de compte, tous ces pillards eurent le même destin. Bien peu revirent la Germanie ; moins encore s'établirent dans l'empire ; la plupart disparurent dans leurs dévastations mêmes. L'empereur Claude II, le Gotique, rejeta au delà des Alpes les Alamans, au delà du Danube la masse des Gots (environ 300 000). Aurélien ne fut pas moins heureux contre les uns et les autres ; il permit seulement aux Gots d'habiter la rive gauche du Danube, la Dacie Trajane, depuis longtemps abandonnée à elle-même. Probus, à son tour, bat, dans leur propre pays, Burgundes, Alamans, Vandales, et rétablit, de Mayence à Neubourg, la longue muraille qui fermait aux Burgundes les terres décumates. Il concède, il est vrai, des terres entre la Meuse et l'Escaut à des tribus franques (277). Des établissements analogues furent encore, en 291, accordés à des Francs, à des Bataves, à des Suèves, mais à des conditions très avantageuses pour l'État.

Sous Dioclétien, les Alamans coururent, en Gaule, jusqu'à

Langres ; ils furent vaincus et ramenés de l'autre côté du Rhin. Sous Constance Chlore et sous Constance, ils renouvelèrent leurs tentatives, prirent Strasbourg et brûlèrent tout dans les vallées des Vosges ; mais, par deux fois, le César Constantin et le César Julien (celui des Thermes) les forcèrent à la retraite. Julien notamment, après les avoir vaincus sous Strasbourg, les poursuivit au delà du fleuve et les contraignit de fournir, comme tribut, assez de bois et de matériaux pour rebâtir les villes qu'ils avaient saccagées (306-358). Les essais d'invasion furent renouvelés sous Valentinien Ier (375) ; le vieux nom des Quades même se fit entendre, en Illyrie, pour la dernière fois. Trois victoires impériales dégagèrent encore la frontière du Danube.

Un point à noter, c'est la facilité avec laquelle l'empire croulant avait raison de ses incommodes voisins. « On est porté à exagérer la force de ces barbares. Ils étaient, le plus souvent, vaincus et dispersés par des armées fort peu nombreuses, quatre, cinq légions, trente mille hommes à peine. Mal armés, mal conduits, ils ne prenaient de villes que celles qui n'étaient pas défendues, n'avançaient dans le pays qu'aussi longtemps qu'ils ne rencontraient pas de troupes romaines, évitaient les batailles, se battaient sans ordre et sans tactique et, après le premier échec, imploraient la paix. On peut voir, dans les historiens du temps, leurs supplications, les génuflexions de leurs chefs, les traités humiliants qu'ils concluent, les tributs auxquels ils s'engagent. Sans doute, ils oublient le lendemain ce qu'ils ont promis la veille. Ils reviennent à la charge, parce qu'il le faut, parce qu'ils ne peuvent reculer. Mais, lors même que l'écroulement du monde civilisé leur en ouvrit à la fois toutes les frontières, ils ne s'y engouffrent que pour s'y perdre et y périr tôt ou tard. » (Fustel de Coulanges.)

Les Gots ont été les véritables destructeurs de l'empire d'Occident. Des Gots, sous les formes *Guthons*, *Gothons*, *Gothins*, il est question dans Tacite, même dans César. Des tribus de ·tte race figuraient évidemment dans les plus anciennes migra- germaniques, puisque les dialectes anglo-saxons, frisons,

hollandais et flamands, puisque le platt-deutsch ou patois baltique, témoignent de rapports intimes entre les parlers dits *bas-allemands* et la vénérable langue des Gots, elle-même apparentée aux idiomes scandinaves. Mais les Gots historiques n'apparaissent pas sous ce nom dans la Germanie occidentale; on n'en voit qu'à l'orient, dans le voisinage des Wénèdes, des Roxolans, de ceux que Tacite nomme Æstyens et Fennes. Encore le gros de la nation, trouvant sans doute coupé l'accès de la grande forêt danubienne et les rivages méridionaux de la Baltique fortement occupés par les Ruges, Lombards, Hérules, passa, nous l'avons indiqué, soit d'île en île, soit sur des barques à deux pointes, dans le sud de la grande péninsule scandinave, où l'avaient précédé — par le Jutland — les Norrois, Northmen, Norvégiens, et les Suédois, ou *Suiones* de Tacite.

C'est vers la fin du IIe siècle, d'après l'historien Jordanès, que les Gots, suivis des Gépides, on ne sait au juste pour quelles causes, quittèrent la Gotie scandinave et se groupèrent en Lithuanie et en Courlande à l'entrée de ces vastes plaines slaves, où Hérodote plaçait ses Neures, ses Agathyrses (peut-être les Acatzires), ses Arimaspes. La Scythie antérieure étant à peu près vide, les nouveaux venus, descendant vers le sud, en arrière des Wénèdes, des Lettons peut-être, remplirent les vallées du Dniester et du Dniéper, s'étendant, les uns (nommés *Ostrogots*, Gots orientaux) jusqu'au Don ou Tanaïs, les autres, Wisigots, Gots de l'ouest, jusqu'au Danube inférieur, bientôt jusqu'à la Dacie. Il ne faut point s'exagérer le nombre et la force de ces deux moitiés d'une même nation; chacune pouvait compter peut-être deux cent mille hommes en état de porter les armes. En fait, ils se rendaient redoutables à leurs voisins; on les voit, en 251, passer le Danube, battre et tuer en Mésie l'empereur Décius; en 260, ravager, comme avaient fait les Galates cinq cents ans auparavant, la Thrace, la Grèce, l'Asie Mineure; il est à croire qu'il resta peu de ces bandes après la grande chasse que leur donna huit ans après Claude le Gotique. Mais les Ostrogots du moins se développèrent avec plus de sagesse et de suc-

cès. Au IVe siècle, leur roi *Ermanaric* (*Irmin*, *Aryaman*), chef de la grande famille des Amales, réunit sous sa puissance un empire que Jordanès compare, un peu légèrement, à celui d'Alexandre, mais qui ne s'en étendait pas moins de la mer Noire au Volga, du Don au Dniester et à la Baltique, s'avançant quelque peu, en Allemagne, au nord des Carpathes. Du Dniester à la Theiss, le long du Danube, fourrageaient les Wisigots, commandés, eux aussi, par une famille sacrée, les Baltes. Au nord, les Ostrogots poussaient les Burgundes sur les Suèves ; au sud, les Wisigots étouffaient les Bastarnes, Lygiens, Vénèdes contre les Daces, les Quades, les Marcomans.

Il suffit d'une horde à demi sauvage pour jeter bas ce fragile édifice. Les Huns, en 374, franchissent le Volga et le Don ; en moins de quatre ans l'empire gotique est balayé. Mais ces coups de théâtre sont lentement préparés. Depuis des milliers d'ans, les pâtres, chasseurs et cavaliers qui parcouraient, campant çà et là, les vastes contrées de l'Asie et de l'Europe septentrionales étaient, non pas en marche, mais en mouvement vers le midi et l'occident. Ils cédaient non seulement au besoin de vivre, à la nécessité de nourrir leur bétail et leurs chevaux, mais aussi à l'extension graduelle de la domination chinoise. Les causes qui, plus de vingt siècles auparavant, avaient déterminé la séparation et l'exode des Indo-Européens, ces causes n'avaient cessé d'agir sur ce monde mal connu des Mongols, Massagètes, Turcs, Alains, des Ougro-Finnois, épars entre les monts Altaï et la Scandinavie. Les Hiu-gnu, dont parlent les antiques annales de la Chine, 121 avant Jésus-Christ, les Yu-tchi du Turkestan, soumis, plutôt expulsés, en 80, 92, 116, par le général chinois Pan-tchao, et dans lesquels il faut reconnaître les Tartares, dominaient, avant l'arrivée des Gots dans la vallée du Borysthène, des deux côtés de la Caspienne. Les Huns, en Asie, inquiétaient les Parthes ; en Europe, ils avaient chassé les Budins germaniques et les Sauromates, les Sarmates, du bassin du Tanaïs et des régions caucasiennes ; ils remontaient le Volga, traînant derrière eux une foule de tribus nomades associées, de

gré ou de force, à leur fortune. Dès le IIe siècle, le géographe Ptolémée les signale sur le Dniéper, *Chounoi*, *Ounnoi*, entre les Roxolans et les Basternes. Les Ostrogots les connaissaient donc très bien et les comptaient, au moins en partie, parmi leurs vassaux. Ils ne les voyaient pas sans horreur et les traitaient en bêtes fauves, écartelant les femmes et crucifiant les hommes. Les Gots étaient beaux; les Huns étaient laids; ils se valaient en férocité.

La peinture que nous fait des Huns Ammien Marcellin, le compagnon et le secrétaire de l'empereur Julien, accentue certains traits vaguement indiqués par Hérodote et même par Tacite. « Les Huns, dit-il, dépassent en barbarie tout ce qu'on peut imaginer de barbare et de sauvage. Ils sillonnent avec le fer les joues de leurs enfants nouveau-nés, afin que les poils de la barbe soient étouffés sous les cicatrices. Leur corps trapu avec des membres supérieurs énormes et une tête démesurément grosse leur donne une apparence monstrueuse. On dirait des bêtes à deux pieds ou de ces figures en bois, mal équarries, dont on orne le parapet des ponts. Ce sont des êtres qui sous une forme humaine vivent en animaux; des racines de plantes sauvages, de la viande mortifiée entre leurs cuisses et le dos de leurs chevaux, voilà leurs aliments. Ils ne cultivent pas; ils n'habitent ni maisons ni cabanes; toujours errants par les montagnes et les forêts, sans demeures, rompus dès l'enfance au froid, à la faim, à la soif, ils vont avec leurs troupeaux et les chariots où leur famille est renfermée; c'est là que les femmes filent et cousent, conçoivent, enfantent et allaitent. Demandez à ces hommes où ils sont nés, d'où ils viennent; ils l'ignorent. Une tunique brune qui pourrit sur leur corps, une casaque de peaux de rat, un bonnet déjeté en arrière, des peaux de bouc roulées autour de leurs courtes jambes, composent leur costume. Leur chaussure informe les rend impropres à la marche. Aussi les dirait-on cloués sur leurs petits chevaux, laids, mais infatigables et rapides comme l'éclair. C'est à cheval qu'ils passent leur vie, tantôt à califourchon, tantôt assis de côté : ils y tiennent leurs

assemblées, ils y boivent, ils y mangent, y achètent, y vendent, y dorment même, inclinés sur le cou de leurs montures. Dans les batailles, ils se précipitent sans ordre, sans plan, poussant des cris affreux. Trouvent-ils de la résistance, ils se dispersent, mais pour revenir avec la même rapidité, enfonçant et renversant ce qui se rencontre sur leur passage. Toutefois, ils ne savent ni escalader une place forte, ni assaillir un camp *retranché*. Ils lancent à des distances prodigieuses leurs flèches armées d'os pointus. De près ils combattent, l'épée d'une main, et dans l'autre un filet dont ils enveloppent l'ennemi. Inconstants, sans foi, mobiles à tous les vents, tout à l'impression du moment, ils savent aussi peu que les animaux ce que c'est qu'honnête et déshonnête. » Les Gots les croient issus d'un commerce *odieux* entre des sorcières et des esprits immondes.

Lorsque les masses hunniques, franchissant le Volga, eurent rallié entre le Don et le Dniéper les Alains, le vieil Ermanaric, âgé alors de cent dix ans, mal guéri de blessures reçues dans un guet-apens, mais vaillant encore, essaya d'arrêter ce tourbillon, *turbo gentium* (Jordanès). Deux fois battu, il se perça de son épée. Son fils Vithimir se fit tuer bravement. Les Huns passèrent. Les Wisigots à leur tour, reculant derrière le Dniester, puis derrière le Pruth, pouvaient se retrancher encore dans les Carpathes. C'était l'avis de leur roi ou juge Athanaric. Mais ici comme dans l'empire, curieuse coïncidence, le christianisme, pour la première fois chez les barbares, exerça son influence dissolvante. Un digne Cappadocien, dont la famille avait été enlevée par les Gots dans une de leurs incursions lointaines, avait importé chez ses nouveaux compatriotes ce ferment de discorde. *Ulfila*, c'est son nom germanique, sacré jadis évêque par un prélat arien, du temps de Constantin, avait évangélisé, converti, une notable fraction des Wisigots, avec l'appui de deux chefs, ennemis d'Athanaric, Fritigern et Alaviv. Tandis que les païens, demeurés fidèles à leurs dieux nationaux et à leur roi, se réfugiaient dans les montagnes, les chrétiens se dirigèrent à marches forcées vers le Danube pour demander asile aux Romains. L'em-

pereur Valens n'était-il pas arien comme eux, et plus qu'eux? Pouvait-il refuser un asile à une nation chrétienne qui ne demandait qu'à servir l'empire. On les voyait, affamés, débandés, tendant les mains vers la rive romaine. Le passage leur fut difficilement accordé; on les reçut, on les cantonna, on les nourrit peu ou point; ils se mirent, selon leur habitude, à saccager les villes et les bourgades, à piller et exterminer leurs frères chrétiens de la Mésie. Ils envahirent la Thrace. Toutes les légions de l'empire étaient alors en Asie. Valens, qui s'attardait aux disputes théologiques, son amusement favori, accourut enfin, trop tard, sans forces suffisantes. Brave et aventureux, il se fit battre et tuer à Andrinople, et le torrent se répandit en Macédoine, couvrant tout de sang et de ruines (378). Entre l'orient et l'occident, séparés déjà par les nécessités de la défense et par l'inévitable rivalité de Rome vieillie et de Constantinople surannée dès sa naissance, l'invasion des Wisigots enfonce le coin fatal qui va disloquer le colosse. Vainement Théodose réussit à les cantonner dans les deux Mésies, là où sont aujourd'hui la Serbie et la Bosnie; ils n'attendent que sa mort pour reprendre leur course vagabonde.

Leur chef, vaillant et rusé, Alaric, avait combattu pour l'empereur. Mais, mal payé de ses services, poussé d'ailleurs par le dénuement de son peuple, il ne cessait de réclamer et des terres à piller, et des subsides, et ces dignités militaires, même civiles, accordées souvent aux rois et aux généraux barbares. Théodose expiré, Alaric appuye ses prétentions d'une course jusqu'aux portes de Constantinople, quitte la Thrace, qu'il vient de ruiner, pour la Macédoine, et descend vers les plaines de Thessalie.

Théodose, surpris par la mort avant d'avoir pu faire oublier au Sénat la défaite de l'empereur national Eugène, et à Rome l'insulte d'un triomphe haineux, avait laissé la tutelle d'Honorius et une sorte d'autorité morale sur les deux moitiés de l'empire à un ami éprouvé, général habile, esprit pondéré, agréable aux fédérés barbares qui formaient alors la masse des armées, acceptable aux païens qu'il tolérait, comme aux chrétiens encore

faibles et divisés sur ce vieux sol polythéiste, mais d'autant plus suspect aux jaloux favoris qui tenaient en lisière l'infime Arcadius. Cet homme presque égal à un si lourd et si multiple fardeau, Vandale d'origine, mais le seul vrai Romain qu'ait produit le sang germanique, s'appelait *Stilicon*.

Stilicon, espérant vaincre du même coup les plus menaçants parmi les barbares et l'exécrable camarilla d'Arcadius, se *hâte* de joindre aux légions venues d'orient avec Théodose des contingents appelés des frontières du Rhin; il accourt, il atteint Alaric en Thessalie; déjà il l'enveloppait, lorsqu'un ordre péremptoire d'Arcadius le contraignit, sous peine de guerre civile, à évacuer « une province », disait le rescrit, « attribuée par Théodose à l'empire d'Orient et momentanément assignée à un prince fédéré ». Rufin, le ministre d'Arcadius paya cher, il est vrai, cette lâche avanie : il fut tué dans une fête, aux côtés mêmes de son piteux empereur. Mais Alaric, se sentant libre de tout frein, se mit à ravager, à piller l'infortunée Grèce, qu'on affublait alors du nom ridicule d'*Illyrie orientale*. Il se donna le plaisir de visiter Athènes, en hôte, en magistrat; bientôt il se dédommagea de cette contrainte par la destruction totale et stupide des sanctuaires d'Éleusis, et par la ruine de la Mégaride, de la Corinthie, de l'Argolide.

Stilicon essaya d'intervenir encore et de défendre un pays qui avait été la plus illustre conquête de Rome. Il battit les Gots sur les rives de l'Eurotas et, poussant Alaric sur les confins de l'Élide et de l'Arcadie, cerna toute sa cohue sur le mont Pholoé. Par malheur, il laissa au nouveau favori d'Arcadius, l'eunuque Eutrope, le temps de faire libeller un décret qui nommait Alaric *maître de la milice*, gouverneur de l'Illyrie orientale. Si bien que, du jour au lendemain, les rôles se trouvèrent renversés. Stilicon, tuteur et beau-père d'empereur, régent d'Occident, défenseur des deux empires, n'était plus qu'un intrus et qu'un rebelle ! Le magistrat régulièrement institué, le généralissime, c'était l'excellent ravageur Alaric.

Rentré en Italie, Stilicon eut fort affaire pour maintenir sa

popularité et son autorité. Il y fut aidé par un poète, assez bon singe de Virgile, Claudien, qui multiplia les panégyriques et les invectives surtout, parfois spirituelles, contre les lâches drôles qui s'étaient emparés d'Arcadius, un Rufin, un Eutrope. Il était d'ailleurs aisément maître du palais par sa femme Séréna, nièce de Théodose, mère de la jeune impératrice. Honorius, qu'elle avait élevé, n'était encore qu'un enfant de treize à quatorze ans. Toujours actif, toujours courant au plus pressé, le régent d'Occident atteignit sans encombre la dernière année du IVe siècle. En l'an 400, le vaste ébranlement du Nord ne se faisait pas sentir encore; et cependant, les provinces à demi perdues de la Vindélicie, de la Rhétie, du Norique, entre les Alpes et le Danube, se remplissaient peu à peu d'hôtes étrangers, bandes suèves, ruges, vandales, hérules, qu'on se hâtait d'encadrer dans les troupes auxiliaires et qui acceptaient assez volontiers la solde et le service de l'empire. Ces barbares considéraient Stilicon comme un des leurs. Ils ne formaient pas, d'ailleurs, un corps de nation.

Le péril imminent et prochain, celui dont l'habile régent ne détournait pas les yeux, c'était l'ambition vague d'Alaric et les perpétuels besoins d'un peuple errant, incapable de travail et de prévoyance. Après avoir, en cinq ans, dévoré la substance de la Grèce, de la Macédoine, de la Thrace, en qualité de gouverneur et de magistrat romain, Alaric devait à son peuple, comme roi, une proie encore intacte. Derrière le moyen fleuve Isonzo lui apparaissait l'Italie, relativement riche et cultivée, et, plus loin, comme un mirage, cette Rome qui avait donné son nom à l'univers domestiqué. Dès l'an 400, il essaya quelques razzias dans le Frioul et vers la Vénétie, qu'il trouva gardée. L'année suivante, il se mit en marche avec tout son peuple, réclamant, selon l'usage, des terres pour les siens, et, pour lui, les titres de fédéré et de maître des milices, qu'il avait reçus en Orient.

Stilicon, cependant, parvenait à recruter une armée parmi ces Ruges, ces Scyres, ces Turcilinges, qui affluaient dans le Norique; Alaric était près de Milan et songeait à enlever Honorius,

lorsque le retour de Stilicon sur l'Adda vint rendre courage à une cour affolée et ruiner les desseins du roi got. Les misérables eunuques qui entouraient et dirigeaient Honorius l'avaient presque décidé à déserter l'Italie, à se réfugier en Gaule. Stilicon lui épargna cette honte et l'établit à Ravenne, dans les marécages du Pô et de l'Adriatique ; il engagea le Sénat à réparer au plus vite les murailles de Rome ; abandonnant la rive gauche du Pô, il défendait fortement la droite, depuis Ravenne jusqu'à la Ligurie, couvrant les Apennins et les parties vitales, les vallées de l'Arno et du Tibre. Alaric, comme attiré, longeant les lacs de la Transpadane, tournant Milan, vint passer le Pô vers le confluent du Tanaro ; il pensait déborder les légions et franchir l'Apennin sans obstacle, au nord de l'Étrurie ; il fut prévenu. Stilicon avait ramassé ses légions, concentré son armée ; Alaric arrêté, vers Asti, à Pollentia, fut attaqué, battu après une lutte longue et furieuse, poursuivi, traqué dans Vérone, où la peste décima les débris de son peuple, et, presque seul, affamé, humilié, s'enfuit par la vallée du haut Adige en Pannonie (402-403). Pour le malheur du monde, il survécut ; mais l'Italie, toute à la joie de sa délivrance, ne songea, et c'était justice, qu'à célébrer la victoire de Pollentia, le talent et la gloire du régent, oncle de l'empereur et père de la patrie.

Honorius fut amené à Rome ; placé à côté de Stilicon sur le char triomphal, ce parfait chrétien vint rendre hommage encore aux divinités du Capitole ; il présida aux jeux du cirque (les derniers à Rome), et ne refusa pas de rester quelques mois (404) dans la ville éternelle. Un certain nombre d'édits impériaux, chose rare, furent datés de Rome. Mais la crainte et la prudence renvoyèrent bientôt Honorius à Ravenne, à l'abri des conspirations sénatoriales, des tiraillements entre païens, hérétiques et orthodoxes, surtout à l'écart des aventures pressenties, des tempêtes annoncées par de lointains roulements.

La grande vague hunnique, poussant devant elle les Gépides et les Ostrogots, flanquée, au sud, de détritus daces, wendes, quades, au nord, de Borusses, de Lettes et de Slaves, chassait des

régions baltiques les Burgundes, les Vandales, les Hérules, les Langobards, comme ces volées de galets que lancent sur les plages les grandes volutes de l'Océan; blessés, hachés, broyés les uns par les autres, les Germains antiques, Teutons, Suèves, Marcomans, Alamans, se jetaient, informe cohue, par delà le Danube et déjà débordaient les Alpes. Radagaise, *Radegast*, roi et prêtre, Got peut-être, ou plutôt Ruge — comme le dieu dont il portait le nom — conduisait, par le haut Adige, un chaos de bandes commandées par douze cents chefs; il avait entendu parler de Rome et promettait cette hécatombe à son dieu; avant d'avoir rencontré quelque résistance, il passait l'Apennin et tombait sur Florence. Stilicon, enfermé dans Pavie, sans troupes disponibles, avait dû laisser passer le torrent; il fit si bien toutefois qu'avec un fort contingent de Huns et trente légions, il sauva Florence aux abois, battit Radagaise et serra si étroitement les deux ou trois cent mille envahisseurs sur les collines de Fiesole, que la faim et la peste achevèrent sa victoire. Radagaise fugitif, repris, eut la tête tranchée en vue de son camp, et tout ce qui ne périt pas alla encombrer les marchés aux esclaves (405).

L'éclat de cette victoire s'obscurcit en un moment (406). Cinq ou six cent mille barbares avaient passé le Rhin, et, prenant la Gaule en écharpe de Cologne aux Pyrénées, traînaient sur l'occident une nouvelle terreur cimbrique. Accusé d'avoir dégarni les frontières, mal vu des païens qu'il avait vaincus jadis sous Théodose, odieux aux catholiques, dont il modérait les fureurs et la rapacité, bravé en face par la jeune Galla Placidia, sœur d'Honorius, à laquelle il voulait imposer pour mari son fils, Stilicon se maintint deux ans avec énergie en s'appuyant sur les contingents barbares, moins entamés et plus solides que les légions. Une seconde fois beau-père de l'empereur, il comptait sur les charmes d'une toute jeune épouse; avant tout, sur l'ascendant de Séréna.

Mais, dans une heure de lassitude, il se laisse prendre et tuer par des sicaires de son gendre. Sa fille répudiée; sa femme, la toute-puissante Séréna, bannie de la cour; son fils Euchérius

livré au bourreau par Placidie, supplicié devant sa mère et sa sœur, à Rome, où ces infortunées se cachaient; tous les amis et les généraux du régent sur lesquels on put mettre la main massacrés, spoliés, dégradés ; telles furent les victimes de cette tragédie si longtemps, si traîtreusement préparée par des intrigants subalternes, eunuques, chambellans, bas officiers qui exploitaient les ambitions catholiques, le ressentiment d'une jeune fille hautaine, la haine sourde et la terreur d'un fanfaron impuissant. Une émeute sanguinaire avait suffi — et au delà — pour arracher à l'empereur tremblant la condamnation d'un oncle, d'un beau-père, d'un sauveur, dont les bienfaits l'accablaient. Son nouveau maître, Olympius, livra tout au parti chrétien, offices, confiscations, et les derniers temples, les derniers refuges des vieilles divinités de Rome; l'Italie était pleine de querelles, de confusion, de pillages pieux, lorsque, passant brusquement le Pô, l'Apennin, le haut Tibre, Alaric parut devant Rome et se saisit d'Ostie, le seul port d'où la ville assiégée pût attendre les blés d'Afrique ou de Sardaigne (408).

Rome montra d'abord quelque courage. Ses remparts, grâce à Stilicon, étaient en bon état. Son Sénat n'était pas dénué d'orgueil ; l'inertie chrétienne n'avait pas gagné encore une population plus ou moins attachée à d'anciens souvenirs, à d'anciennes gloires. Mais que faire contre la faim? Une rançon — énorme — fut offerte, acceptée et versée en partie. Le vainqueur s'en alla camper en Toscane, attendant le reste, négociant un titre de généralissime toujours promis, toujours différé. La cour de Ravenne tergiversait. Alaric revint devant Rome et fit un empereur, un demi-fou, demi-philosophe, Attale, agréé par le Sénat. Mais Attale, envoyé contre Ravenne avec quelques légions, commit tant de sottises, qu'aux yeux mêmes d'Honorius et des courtisans rangés sur les murailles, Alaric arracha la pourpre des épaules de ce triste infatué. Enfin, dégoûté d'intrigues sans issue, furieux d'une embuscade où il avait failli périr, ne sachant que faire de ses soldats, il retomba sur Rome et la prit. Le siège fut long et terrible. La ville reine, reine déchue, ne succomba

pas sans honneur ; mais Alaric eut pour alliés la famine poussée aux horreurs suprêmes, à l'anthropophagie, la peste, et — pour comble — le désespoir fataliste des chrétiens : Procope raconte, et cette tradition n'a pas été démentie, qu'une porte fut livrée à l'ennemi par les serviteurs d'une riche et vertueuse chrétienne, Proba Fallonia, qui, sans doute, pensait obéir à la volonté manifeste de son dieu. Trois jours et trois nuits de meurtre, de viol, de pillages, d'incendies, holocauste agréable au Seigneur, ne laissèrent d'intact, dans la cité des palais et des temples, que les deux basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Jean de Latran, où il fut permis aux survivants, rançonnés et meurtris, de chercher un refuge précaire. Tandis que fumaient les ruines de Rome, Honorius, tranquille dans Ravenne, se plaisait à nourrir de sa main une jeune poule qu'il avait appelée *Roma.* La funeste nouvelle fut reçue dans l'univers avec indifférence.

Augustin et Jérôme avouent avoir pleuré, l'un à Hippone, l'autre à Bethléem ; mais il fut bien vite entendu parmi les écrivains pieux que, si les reliques supposées de Pierre et de Paul n'avaient pas sauvé la future capitale du monde chrétien, c'est que Dieu avait résolu de la purifier par la flamme. Alaric, l'hérétique, ministre de la Providence orthodoxe, avait été appelé, le premier, au rôle, désormais consacré, d'instrument et fléau de Dieu. Et voyez, plein du vertige de son œuvre accomplie, ivre de fureur et de butin, il quitte sa proie agonisante, il s'enfonce dans la péninsule, traînant ses trésors et son peuple jusqu'au détroit de Messine, et là, sans idée, sans motif, il fait construire, pour passer en Sicile, une flotte, que la tempête engloutit sous ses yeux avec une moitié de son armée ; puis il meurt, obscurément, et il gît dans le lit d'une petite rivière, dont ses compagnons avaient détourné les eaux (411).

Ame trouble et indécise, attirée par la civilisation, ressaisie par la barbarie, cauteleux et dupé, poussé enfin malgré lui à la violence, destructeur d'une ville qui le fascinait, qu'il aurait plus volontiers servie et défendue — en l'exploitant —, Alaric demeure un personnage intéressant pour le psychologue, le type

de ces barbares de toute nation, qui, par accès, par moments, essayaient d'être Romains.

Tel, après lui, son successeur Ataülf, que les charmes de Placidie convertirent à un enthousiasme, quelque peu factice, pour la civilisation. Alaric, s'étant fait livrer cette princesse à Rome lors du premier siège, l'avait emportée comme un otage de prix. Ataülf la garda, malgré les réclamations pressantes, mais tièdes, d'un frère peu soucieux d'une sœur si impérieuse et si hardie; et il l'épousa, en grande pompe, à Narbonne. L'Italie, en effet, s'était vue, par la mort d'Alaric, délivrée des Gots, qui n'y pouvaient plus vivre, et leur chef avait accepté volontiers d'Honorius les honneurs si longtemps sollicités par Alaric. Ataülf, chargé de rattacher à l'empire la Gaule méridionale, s'était facilement approprié, comme lieutenant et beau-frère du César d'Occident, les pays situés au sud de l'Aude et de la Garonne; il commençait à refouler vers la Lusitanie et la Bétique les Suèves, les Alains, les Vandales, que l'usurpateur Constantinus avait poussés pêle-mêle au delà des Pyrénées, lorsqu'un autre guerrier, l'éphémère Sigeric, estimant son tour venu, prit en main la conduite de la guerre, non sans avoir tué — selon l'usage — le trop confiant Ataülf (415).

Honorius, qui le croirait, cet insexué, qui, pendant deux ans, avait tremblé dans sa peau, ne quittant pas des yeux le navire prêt à le transporter en Dalmatie, Honorius régna plus de dix ans encore et dans une prospérité, relative il est vrai, mais étonnante si l'on songe aux désastres des dix années précédentes. Des remises d'impôts, même des secours — on se demande où un gouvernement aux abois trouvait encore de l'argent — relevèrent l'Italie. Des habitants nouveaux, par milliers, vinrent repeupler, déblayer et rebâtir la malheureuse Rome. L'Afrique, demeurée à peu près fidèle, envoya ses moissons. La plus grande partie de la Gaule, les bassins de la Loire et de la Seine, et jusqu'à la Bretagne lointaine, se rattachèrent à l'empire. Quelques milliers de Saxons, vers Bayeux, des bandes ...ues entre Cologne et Trèves ; les Burgundes entre la Saône

et le Jura ; enfin, les Wisigots, au sud, se conduisaient plutôt en intrus qu'en ennemis déclarés. Par chance, un assez bon général, Constantius, et le fidèle Ataülf, avaient balayé deux ou trois Césars de rencontre. Wallia, qui avait remplacé Sigeric, s'avançant jusqu'à Gadès, avait même rétabli l'autorité romaine sur la moitié orientale de l'Espagne. Enfin, Placidie, renvoyée avec honneur, remariée à Constantius, donnait à Théodose un héritier. Elle régnait sous le nom d'Honorius. C'était une femme intelligente et persévérante ; elle ne perdit jamais l'espérance, même pendant l'usurpation de Jean le Secrétaire, même quand les Wisigots assiégeaient Narbonne et Arles (425), même lorsque la vanité jalouse d'un gouverneur d'Afrique, le comte Boniface, livra aux Vandales cette province, nourricière de l'empire (429).

Le comte Boniface ne savait guère quels alliés il se donnait. Le roi des Vandales, Genséric, le plus rusé et le plus féroce des hommes, n'entendait pas secourir un rebelle ; gêné en Espagne par les Suèves, il ne quittait un pays que pour en exploiter un autre. Boniface, trop tard, essaya de résister ; mais l'afflux croissant des barbares, Vandales, Alains, Suèves, Gots, etc., le chassa, de ville en ville, jusqu'à Hippone, où se mourait alors le fameux évêque Augustin, homme plein de talent, certes, et conduit par une jeunesse orageuse à toutes les vertus dites *chrétiennes*, mais homme néfaste et qui a déchaîné sur le monde plus de malheurs que Genséric lui-même. N'a-t-il pas écrit : « Si Dieu, par une prescription générale ou spéciale, ordonne de tuer, l'homicide est une vertu ; c'est par amour que les bons persécutent les méchants ; tout appartient légitimement aux fidèles ; le salut ne peut se trouver nulle part que dans l'Église catholique. » Il n'y a pas eu d'iniquités fanatiques, pas de tortures, pas de bûchers, pas de captations pieuses, pas d'assassinats politiques, dont ces paroles n'aient été la cause et l'excuse. Ajoutez ce que les divagations augustines sur la prédestination et la grâce nous ont valu de sottes querelles et de terribles guerres.

Placidie essaya de sauver Carthage en abando[illegible] é

ce qu'elle ne pouvait reprendre (435). Court répit. En 439, Genséric était maître de l'ancienne rivale de Rome ; toutes les côtes de la Méditerranée occidentale se virent à la merci du plus rapace des pirates ; la Sicile, la Sardaigne, les Baléares, furent des annexes du royaume vandale ; et Rome, à peine relevée et repeuplée, végéta sous l'ombre menaçante de la famine.

Loin de pouvoir défendre et reconquérir l'Afrique, l'empire n'avait que trop de peine à contenir les Wisigots sur la rive droite du Rhône. Tout son espoir résidait en un seul homme, Scythe de nation, tour à tour serviteur des Huns et favori de Placidie, le patrice Aétius. A la tête de quelques légions, appuyées d'auxiliaires de hasard, Aétius réussit, pendant plus de vingt ans, à préserver, non des incursions, mais au moins de la domination barbare, l'ancienne province romaine, l'Auvergne et les deux bassins de la Loire et de la Seine. C'est à lui que la civilisation dut, en Occident, ses dernières victoires.

Nous avons dit comment les Huns noirs, entraînant avec eux les Ostrogots vaincus, les Gépides, les Alains et une foule de tribus scythiques, s'étaient rapidement avancés jusqu'à la Pannonie. Ils formaient diverses tribus, dont les chefs fournissaient volontiers des soldats aux empereurs. Soixante mille Huns combattirent à Florence contre Alaric. En 434, le commandement suprême des Huns échut à deux frères, Bléda et Athel, Attila, qui, d'un commun accord, pendant quelques années, ramenèrent à l'unité les hordes sans nombre éparses entre la Mongolie et la Bavière. Vers 440, la Hunnie formait un royaume plus vaste que l'ancien empire romain. Bléda, jusqu'alors utile, allait devenir incommode. Attila s'en défit en un tour de main, et désormais, sans égal et sans rival, déploya librement son génie ; génie funeste, fait d'astuce autant que de violence, de séduction autant que d'orgueil, semant l'épouvante parmi les héritiers dégénérés des Césars et retenant dans une fidélité enthousiaste les peuples et les rois qu'il entraînait à la dévastation du monde. Jamais homme ne fut plus puissant et plus obéi que ce Kalmouk aux courtes jambes, à la forte poitrine, au crâne rond, au visage plat.

Après s'être amusé quelque temps des terreurs et des lâchetés de Théodose II, parfois courant au delà du Danube jusqu'à cinq journées de marche, pillant, rasant tout de Sirmium à Naïssus, parfois traînant en longueur des négociations toujours ruineuses pour le trésor impérial, Attila, sollicité par Genséric, se tourna vers l'occident. Se souvenant à propos que les Wisigots pouvaient, à la rigueur, passer pour ses sujets, puisqu'il occupait leurs anciens cantonnements, il feignit de les réclamer comme des esclaves fugitifs et proposa son alliance à Valentinien III pour les combattre, en qualité de lieutenant et même de frère, rappelant que la princesse Honoria lui avait, quelques années auparavant — et c'était vrai — envoyé l'anneau de fiançailles. Le moment lui paraissait venu de s'en prévaloir; et il réclamait son épouse impériale. Il était homme à venir la prendre; et la cour de Ravennes, craignant pour l'Italie, retenait les légions destinées à la Gaule. C'est ce que voulait Attila. Tandis que le patrice Aétius, sans troupes et sans ressources, demeurait confiné à Arles, trois multitudes barbares s'avançaient vers le Rhin, culbutant Burgundes et Francs (450). En un clin d'œil, l'est et le nord de la Gaule étaient saccagés et subjugués. De Trèves, où il s'était porté, Attila, rassemblant les deux ailes de son immense armée, bien qu'un moment arrêté par Metz, qui faillit lui échapper, descendit sur la Champagne comme un torrent irrésistible; tout pliait, tout fuyait devant lui. Il négligea Lutèce, qui n'était pas sur son chemin (comme le fit observer aux Parisiens prêts à déserter leur île une jeune fille avisée, la légendaire Geneviève); il marchait sur Orléans. C'est alors qu'Aétius, relancé jusque dans Arles par un courageux évêque, aidé par un riche et puissant propriétaire auvergnat, Avitus, rallia, en vingt jours, toutes les milices de la province et les Wisigots longtemps indécis. Orléans venait de se rendre, quand le général romain surprit les Huns, absorbés par le pillage. Attila dut se replier pour concentrer ses forces et, retranché dans une enceinte de chariots, peut-être dans un ancien camp romain, vers Châlons, il attendit le choc. Plusieurs jours il hésita. Ses

devins consultaient les baguettes secouées sur un drap, les omoplates de mouton éprouvées au feu, les viscères de certains animaux. Les présages étaient douteux, mais du moins annonçaient la mort du général ennemi. La mort d'Aétius valait bien une défaite. Attila livra la bataille et la perdit. Les Huns avaient enfoncé le centre ; mais les Wisigots, écrasant les Ostrogots, se rabattirent sur les Huns, et les cadavres, par centaines de mille, jonchèrent les champs désormais fameux, les *Champs catalauniques*. Attila, vaincu en Gaule, retourna victorieux en Germanie. Le butin était énorme, et les survivants ne demandaient rien de plus. La retraite, fructueuse, n'avait pas été inquiétée. Les Wisigots avaient repris la route de Toulouse ; et le patrice, affaibli, avait dû se borner à suivre l'ennemi jusqu'au Rhin. Dès l'année suivante, Attila, plus fort que jamais, envahissait l'Italie et ravageait la Cisalpine. Déjà il menaçait la Toscane, lorsque le pape Léon vint lui offrir et lui fit accepter une ample rançon. Succès diplomatique très réel, mais si précaire ! L'argent épuisé, Attila reviendrait, plus avide. Il attendrait Genséric, soit pour partager avec lui, soit pour le battre et l'évincer de l'Afrique. La Hunnie remuait peut-être ; ou bien songeait-il déjà à ce mariage dont les fêtes lui furent si funestes. Bref, il partit et mourut ; son empire, après lui (453), fut réduit en poussière. Les Gépides en Pannonie, les Ostrogots épars le long du Danube, les fils du conquérant se disputant les lambeaux de la vaste Hunnie, reprirent les habitudes vagabondes de leurs races diverses.

Rien ne subsista de l'œuvre ébauchée par le « fléau de Dieu » que des ruines ajoutées aux décombres de la Thrace, de l'Italie et de la Gaule. Mais il a frappé si fortement les imaginations, qu'une double légende s'est attachée à son nom : l'une chrétienne et latine, où il apparaît comme le type de la férocité et de la perfidie ; l'autre, gotique et magyare, qui exalte sa puissance, sa justice et une sorte de bonhomie poussée jusqu'à la faiblesse. Chacune renferme une part de vérité et répond aux sentiments contraires des peuples qu'il a opprimés et des tribus qu'il a su gouverner et conduire à la victoire. Le destructeur

Attila, le débonnaire Etzel, à tout prendre, doit être considéré comme un des grands facteurs de l'histoire. Ses courses entre l'Oural et le Danube ont attiré, dans les plaines ouvertes de la Russie, ce terrible défilé de Coutrigours, de Bulgares, de Petchenègues, d'Avars, de Magyars et de Turcs, qui déblaya pour les Mongols les routes de l'occident. Sa marche vers le Rhin a livré les vallées de la Saône et du Rhône aux Burgundes, poussé vers les Vosges les Francs Ripuaires, vers Tongres les Francs Saliens et vers la Somme les bandes qui, sous Mérovée, combattirent dans les rangs d'Aétius. Son retour vers la Theiss, faisant le vide en Germanie, laissa le champ libre aux Ruges, aux Hérules, aux Langobards, qui vinrent s'amasser au-dessus des Gépides. En donnant aux évêques et aux papes, voire aux saintes, l'occasion de protéger les cités, de traiter au nom de l'empire, il accrut le prestige de l'Église. Enfin, sans le vouloir, il créa une ville, Venise, née, en 452, du désastre d'Aquilée. Ainsi se propagea en tous sens l'ébranlement qu'il avait déterminé en Asie et en Europe.

Ses deux invasions en Gaule et en Italie eurent pour conséquences immédiates l'élévation et la chute d'Aétius. Le vainqueur des Champs catalauniques n'avait pu réunir assez de légions pour défendre la Cisalpine. Valentinien le tua de sa propre main (454). Cet assassin fut tué à son tour par un sénateur dont il avait outragé la femme. Sa veuve, pour le venger de son meurtrier, appela Genséric et devint, avec ses deux filles, la proie des barbares. Pendant quatorze jours et quatorze nuits, un pillage savant dépouilla Rome de tout l'or, de tout le bronze, que pouvaient recéler encore les maisons, les palais et les églises. La rapacité n'oublia rien qui pût être vendu ou mis à rançon : filles nobles, patriciens, évêques. La Carthage vandale semblait, au bout de sept-cents ans, venger la Carthage phénicienne (455).

L'empire, cependant, se débattait encore. Majorien (457-461) lui rendit quelques parties de la Gaule, la Sardaigne, la Sicile vaillamment reconquises. Un personnage byzantin assez cultivé

assez capable, Anthémius, gendre d'empereur, dont la vanité s'était laissé prendre à l'appât de la pourpre, essaya de restaurer dans Rome les pompes du pouvoir et les formes d'une administration régulière. Mais ces deux hommes échouèrent dans deux entreprises, pourtant bien conçues, contre Genséric. L'Afrique, si nécessaire à l'approvisionnement de Rome, resta aux mains des Vandales. Ces malechances, fatales à Anthémius comme à Majorien, assuraient la toute-puissance à un Suève, Ricimer, général des fédérés au service de l'empire, misérable dont aucun éclat ne pallia la scélératesse. Après avoir détrôné Anthémius, qui était son beau-père, il s'avisa de saccager Rome à son tour, d'infliger à l'antique cité, pour César, un ridicule Olybrius, plat valet de Genséric (472). Il meurt. Un Burgunde, Gondevald, un Pannonien, Oreste, ancien ministre d'Attila, montrent chacun son empereur de parade, Glycérius, Julius Népos, qui passent comme des ombres (473-475).

L'Occident tout entier échappe à l'empire défaillant. Les Wisigots ont pris Narbonne ; ils montent vers la Loire et s'y tiennent, quoique fortement battus, à Orléans, par le maître des milices Ægidius ; ils s'étendent vers le Rhône et, malgré la glorieuse résistance de deux Auvergnats, Ecdicius et Sidoine Apollinaire, fils et gendre du riche Avitus qui avait fini, et mal fini, par vêtir la pourpre, ils s'emparent du pays des Arvernes, cédé, forcément, au roi Euric, par le triste Népos (474). Au-dessus d'eux, vers le nord-est, les Burgundes occupent Besançon et Dijon, Genève, Vienne et Avignon. L'Armorique vit à part. Les tribus franciques, cantonnées de la Saale à l'Escaut, s'avancent vers la Somme, très indépendantes, quoique volontiers dociles aux conseils des derniers représentants de Rome, Ægidius et son fils Syagrius, dits *rois des Romains*. La Bretagne, délaissée dès 428, dévastée par les Scots et les Pictes pendant vingt ans, était, depuis 449, lentement conquise par des aventuriers saxons, d'abord auxiliaires, bientôt maîtres (du moins dans le bassin de la Tamise). L'Espagne, passant des Vandales aux Suèves, des Suèves aux Gots, avait été subjuguée entièrement par Euric,

fort habile meurtrier et héritier de son frère. Il restait aux Suèves un petit coin dans les montagnes de la Galice, où ils se fondirent avec les anciens Celtibères romanisés.

Or, pendant que Toulouse réunissait, autour du demi-barbare Euric, une cour bigarrée de gens en tunique ou en casaque de fourrures, de guerriers brutaux et de vils flatteurs gallo-romains, ministres, scribes, évêques ariens aussi avides et aussi persécuteurs que leurs confrères dits *orthodoxes*, l'empire d'Occident était mort; il avait passé, et nul n'avait entendu son dernier soupir. Rome et le Sénat s'étaient accommodés d'une sorte de condottière ruge ou hérule, d'une cruauté modérée, d'une habileté suffisante, Odoacre (Ottokar), chef des gardes, général fédéré que l'occasion, pour ainsi dire, obligea de faire tuer son bienfaiteur Oreste. Celui-ci avait refusé — il faisait le Romain un peu tard — le tiers du territoire italien, réclamé par les soldats barbares. De là, révolte et brusque dénouement. Rien n'empêchait le vainqueur de prendre la couronne ou de la donner. Il ne daigna point revêtir des oripeaux avilis, et, renvoyant à Constantinople les attributs et la pourpre des Césars, il prit ou accepta le titre de roi, roi des peuples. Mais il exerça résolument le pouvoir, distribua des terres à ses soldats, défendit l'Italie, et le Norique dévasté par les Ruges.

Ces événements, ces hommes qu'a fait revivre avec tant de science Amédée Thierry (*Récits du v[e] siècle*) marquent à peine de quelques taches rouges ou sombres le grand tableau que nous déroulons. Mais un sentiment de pitié attendrie nous arrête devant l'épisode étrange et touchant qui ferme un cycle de douze siècles. Oreste avait revêtu son fils de la dignité impériale; et ce fils était un jeune enfant, aussi fragile que l'empire dont on lui faisait un hochet; et de son grand-père — un certain comte Romulus — le petit Auguste, l'*Augustule*, comme sa mère sans doute l'appelait en souriant — avait reçu le nom du fondateur légendaire : Romulus Augustule! En ces deux noms se résumait la destinée de la Rome antique. L'histoire romaine était finie.

Peut-être Odoacre lui-même eut-il vaguement conscience de cette disparition si durement raillée par l'ironie du sort ; peut-être, lorsqu'il épargna le gentil Romulus — ému, dit-on, par sa beauté — lorsqu'il envoya le minuscule Auguste grandir libre dans une villa de Campanie, cet Hérule brutal essaya-t-il d'être grand, de paraître digne d'inaugurer une ère nouvelle, l'ère de la Rome barbare. Mais des pensées de ce genre ne hantaient guère les cerveaux du vᵉ siècle. Ignorants de leur propre passé, les aventuriers du nord ne songeaient point à l'avenir.

Tel nous avons vu Alaric, ou Ricimer, ou Genséric, tel se présente à nous Hlodowig, notre Clovis, fils adultérin d'une reine thuringienne et du chef salien Childéric. Nombreux étaient les roitelets francs entre le Wéser et l'Escaut, dans le voisinage du Rhin et de la Meuse, à Cologne, à Tongres, à Tournai, à Cambrai, à Thérouanne. Clovis, à seize ans, se trouvait à la tête de cinq mille guerriers, vers Tournai, où son père a son tombeau. Le bassin de la Seine formait encore une enclave romaine où régnait Syagrius, dont les tribus franques reconnaissaient plus ou moins la suzeraineté. Syagrius avait même remplacé pendant plusieurs années Childéric chassé par les Francs ; provoqué par Clovis, il fut battu près de Soissons, livré par les Visigots chez lesquels il avait cherché refuge, et tué, selon l'usage (486). Le butin partagé, Clovis se réserva les terres et les revenus du fisc, laissant aux populations, libres ou serves, leurs coutumes et leurs lois, toutes les fois qu'il ne lui convint pas de les violer.

En 493, il épouse une Burgunde catholique, nièce du roi arien Gondebaud, meurtrier de son père.

Que de choses dans un mariage ! Guerre aux Burgundes et aux Visigots ariens, amitié de l'Église, accord de la Gaule franque et de la papauté, enfin mainmise du clergé et du pontife romain sur la France carolingienne et capétienne, voire impériale, voire républicaine — fille aînée de l'Église — : telle était la dot que Clotilde portait en croupe, lorsque son palefroi rapide la jeta saine et sauve aux bras du chef salien. C'était un coup de fortune pour le catholicisme : des Gots, la contagion arienne s'était

communiquée aux Burgundes, aux Suèves, aux Vandales. Le monde barbare échappait à l'Église ; l'amour, la haine et l'ambition vont le lui rendre. Déjà Clovis, païen tolérant, vivait en bonne intelligence avec les évêques, qui lui assuraient l'obéissance et le concours de ses sujets gallo-romains. Mais lorsque, abandonné par ses dieux nationaux sur le champ de bataille de Tolbiac (496), il demanda la victoire au Dieu de Clotilde ; lorsque, du consentement de son peuple, il eut reçu le baptême avec trois mille guerriers, baissant la tête sous les mains orthodoxes de Rémy, Clovis devint l'espoir et le fils de l'Église.

A Tolbiac, vers Cologne ou vers Strasbourg, il avait sauvé les Francs orientaux d'une invasion d'Alamans, de Suèves et de Saxons. Sans inquiétude au nord, il put songer aux vengeances de Clotilde ; il se rua sur son voisin Gondebaud, le poursuivit de Dijon à Avignon, le soumit au tribut, le força de rendre à un frère détrôné Genève et Vienne, d'abandonner Marseille aux Ostrogots d'Italie. Gondebaud, il est vrai, se releva, et son administration bienveillante, sa loi *gombette*, amenèrent une fusion rapide entre l'élément barbare et le fonds gallo-romain des populations séquanaises, dauphinoises, helvétiques et savoyardes. Mais la puissance burgunde était brisée ; un traité d'alliance offensive et défensive en dissimula seul la fin prochaine. Entre temps, les évêques n'avaient rien négligé pour exciter contre les Visigots les convoitises et l'ambition, même la ferveur du néophyte Clovis. Il y avait derrière la Loire de grands territoires, des villes riches et des catholiques persécutés. Les chefs de l'Armorique indépendante, une colonie franque établie au Mans offraient leur concours. Après maints pourparlers, maintes intrigues, malgré l'intervention du puissant Théodoric, roi des Ostrogots, beau-frère de Clovis, la Loire fut franchie, et une terrible bataille à Vouillé (près de Poitiers, 507) ouvrit aux Francs orthodoxes les routes de l'Aquitaine. Clovis entra victorieux à Toulouse (508) et à Bordeaux. Il échoua devant Arles ; mais il demeura le maître de tout le pays entre le Rhône et l'Océan, entre la Garonne et le Rhin. Un empereur byzantin, Anastase,

envoya au vainqueur des Gots les insignes du consulat. C'est costumé en consul que Clovis vint s'établir à Paris dans le palais de Constance-Chlore.

On pense bien que le domaine de Clovis n'était pas continu, que les évêchés, les abbayes, les cités, les propriétés des Romains qui s'étaient montrés amis du roi, les offices divers exercés par les anciens et les nouveaux comtes, ducs, agents du fisc ou du caprice royal, les conflits, le plus souvent tranchés par la violence, entretenaient dans l'administration l'irrégularité la plus instable. De tout cela, Clovis s'inquiétait peu, n'ayant de l'ordre qu'une très vague idée. Il ne songeait qu'à son pouvoir; il ne craignait que l'humeur changeante des Francs et les révoltes possibles des chefs de tribus, ses alliés, ses parents, jadis ses égaux, sans doute envieux de sa haute fortune. Le plus simple était de s'en défaire. Sigebert, roi des Ripuaires, avait vaillamment combattu à Tolbiac; son fils le tue, à l'instigation de Clovis, et périt comme meurtrier. Contre le roi de Thérouanne Cararic, ancien ami de Syagrius, ces détours n'étaient pas nécessaires. Comme lui Ragnacaire et ses frères, avec leurs fils, qui régnaient l'un à Cambrai, les autres au Mans, furent traîtreusement massacrés. « Ces choses étant faites, dit seulement Grégoire de Tours, Clovis mourut. » Ce Grégoire, dont l'histoire nous est si précieuse, était pourtant un homme très honnête et très bon. Mais dans cet immense naufrage du ve siècle, qu'importaient les scélératesses? On vivait dans le sang. A peine, d'ailleurs, aurait-on qualifié crimes les actes politiques d'un défenseur de la foi.

Si la vertu émolliente du baptême n'avait guère opéré sur le tempérament du chef barbare (ni meilleur, ni pire que ses contemporains), l'exercice du pouvoir n'avait ni élargi, ni éclairci son intelligence. Son vaste royaume ne fut pour lui qu'un butin, un patrimoine conquis. Il le partagea entre ses enfants, livrant au hasard des rivalités et des guerres civiles le trésor qu'il avait amassé pendant trente années d'aventures. Pas plus que lui, ses fils et leurs successeurs ne conçurent la pensée d'un État, d'un

empire franc. Rois de Metz, de Soissons, d'Orléans, de Paris, d'Austrasie, de Neustrie ou de Bourgogne, copropriétaires de certaines provinces, de certaines villes indivises, tantôt alliés, plus souvent ennemis, ils allaient, pendant plus de deux siècles et jusqu'à épuisement de leur race, se disputer, s'arracher par l'intrigue, par la guerre et l'assassinat, les morceaux de la proie abattue par leur ancêtre.

Quelques-unes des qualités qui manquaient au vaillant chef des Francs, et qu'on demanderait vainement à la plupart des rois germains et slaves de son temps, se montrent par moments dans les actes de Théodoric le Grand, voisin et rival de Clovis. Celui-là, certainement, bien que son œuvre ne lui ait guère survécu, a voulu fonder un empire autour duquel auraient pu se grouper les diverses nations germaniques.

Après la mort d'Attila, les Ostrogots, avec leurs trois rois de la race des Amales, se trouvèrent en liberté sur les rives du Danube. Quand ils eurent épuisé la Pannonie, ils passèrent le fleuve et se répandirent en Mésie et en Thrace, réclamant des terres et offrant leurs services. On parvint à les cantonner dans la petite Scythie (la Bulgarie et la Dobroudja), et le fils d'un des rois, un enfant de huit ans, fut emmené comme otage à Constantinople. Pendant dix ans, le jeune Théodoric grandit au milieu du faste et du radotage byzantins; et, sans avoir pu jamais apprendre à lire et à écrire, il n'en frotta pas moins d'un vernis civilisé sa barbarie native et profonde. Réclamé par son peuple après la mort de ses oncles et de son père, accueilli avec enthousiasme — il avait dix-huit ans et une haute prestance — il sut faire alterner la défense et le pillage de l'empire, assez pour se concilier la faveur inquiète de la cour et répondre aux instincts violents de ses guerriers, tantôt si fidèle et si utile qu'un empereur l'adoptait comme « fils d'armes » et lui décernait les honneurs d'un consulat triomphal, tantôt si menaçant, si furieux dans ses déprédations, qu'on ne savait comment en délivrer la Macédoine et l'Illyrie. Il fourrageait jusqu'aux murailles de Constantinople.

Enfin, il paraît se lasser de pays qu'il a ruinés, et la cour de Byzance saisit ce moment pour lui suggérer, lui céder même une proie nouvelle, l'Italie (489). Ce fut une véritable émigration, une poussée de chariots, de troupeaux conduits par des femmes et des enfants. Tout le long du Danube, à travers des Huns, des Sarmates, des Gépides, les Ostrogots rejoignaient le roi chevauchant avec sa mère et sa sœur. Rallié par une petite armée ruge, Théodoric franchit les Alpes Juliennes, passe l'Isonzo (Rivière froide), enfonce le camp d'Odoacre, triomphe encore à Vérone ; mais, très diminué par les dispersions et les maladies, il se voit enfermé dans Pavie. Secouru par les Visigots de la Gaule, il écarte Odoacre et court jusqu'en Calabre, en Sicile, revient par Rome, qui lui ouvre ses portes, mais échoue pendant trois ans contre Ravenne où son rival s'est habilement retranché. Il se résigne à traiter d'égal à égal : il accepte un partage, ou plutôt une royauté indivise, et massacre, dans un banquet de réconciliation, le maladroit qui n'a pas su le prévenir. Le meurtre supplée la victoire et donne à l'Italie un grand roi.

Pendant plus de trente ans (493-524), Théodoric gouverne avec sagesse, avec éclat, un empire accru de la Pannonie, du Norique, de la Rhétie et de la Provence ; il arrête, après Tolbiac, les progrès des Francs (496) ; après Vouillé, il bat Clovis et Thierry devant Arles, où il rétablit la préfecture des Gaules, s'empare de Marseille, conserve aux Visigots la Narbonnaise et, comme tuteur de son petit-fils Amalaric, règne sur l'Espagne. Il oppose enfin l'unité gotique au morcellement des monarchies franques. En Italie, sa déférence pour le Sénat, son respect des lois et de l'administration romaines, son goût pour les lettres et les arts, sa tolérance pour les catholiques, semblent faire de lui un Stilicon, plus puissant et plus heureux. Ses principaux ministres sont des Italiens, des Romains illustres, l'orateur Symmaque et le philosophe Boëce. Par malheur, Théodoric mourut deux ans trop tard. Certaines menées du Sénat et du clergé éveillèrent ses soupçons et sa colère. Le barbare et l'arien repa-

rurent à la fois, et avec eux les persécutions, les tortures et les supplices. Boëce et Symmaque payèrent de la vie une complicité douteuse. Et le règne finit, comme il avait commencé, dans le sang.

En exposant avec clarté les causes lointaines et immédiates, les contre-coups, les rencontres, les effets et les conséquences futures des mouvements passifs et des invasions volontaires qui ont amené la chute de l'empire et du régime romains; en indiquant par quelques touches rapides les physionomies, les tempéraments, les actions de quelques hommes dont les vices ou les talents ont très certainement et très fortement influé sur la marche des choses, nous avons dû laisser dans l'ombre ce qui, à vrai dire, est dans le chaos, les mœurs, les institutions, l'état social au ve siècle. On vit au jour le jour; quand les bandes immigrantes ont massacré et pillé à leur aise, les chefs mettent la main sur les terres du fisc, les guerriers s'adjugent le tiers ou les deux tiers des propriétés ou des revenus. Parmi les populations conquises, les hommes libres gardent leur statut personnel, leurs lois, leurs magistrats. Les colons, les lètes et serfs, car le servage terrien est venu, depuis plusieurs siècles, s'ajouter à l'esclavage individuel, continuent de cultiver au profit des anciens et des nouveaux maîtres. La hiérarchie féodale n'est pas inventée encore. Les rois avec leurs leudes ou fidèles vivent des produits de leurs domaines et des impôts ordinaires plus ou moins aggravés de taxes ou d'extorsions intermittentes. Peu à peu, des gouverneurs et préposés, soit barbares, soit très souvent choisis parmi les vaincus riches et capables, sont adjoints aux administrateurs et employés locaux, comtes, notaires, scribes, avoués, etc. Et la lourde machine fonctionne cahin-caha. Les rois sont amenés à faire recueillir et rédiger les coutumes de leurs tribus; d'où les documents curieux appelés *loi salique*, *loi des Ripuaires* (Thierry Ier), *des Wisigots* (Euric), *loi Gombette* (Burgundes), qui figurent assez bien ce qu'ont pu excogiter, il y a trois ou quatre mille ans, les ancêtres des Hellènes, des Latins ou des Gaulois. Profondément ignorants, peu familiers avec l'art d'écrire, ils on

besoin de conseillers, de rédacteurs, d'envoyés politiques. Ils s'adressent alors à ceux qui ont encore quelque teinture des lettres, aux prêtres, aux clercs, toujours prêts à s'entremettre, à capter la faveur des puissants, à monnayer la ferveur des nouveaux convertis. Et il se trouve que ces barbares (naïfs quoique rusés, ils ne s'en sont jamais aperçus !) n'ont conquis l'occident que pour l'Église.

Il est certain que le clergé orthodoxe a partagé, cruellement, les souffrances des peuples auxquels le christianisme avait enlevé l'énergie de se défendre ; que ni les prêtres ni leurs richesses n'ont été ménagés dans les tourbillons furieux déchaînés sur l'empire croulant ; que les évêques, défenseurs officiels des cités, ont fait de leur mieux pour protéger leurs concitoyens, pour les consoler des maux et des persécutions qu'eux-mêmes subissaient ; que leurs villes, leurs couvents, leurs basiliques, offrirent aux fugitifs et aux malheureux des asiles quelquefois respectés. Mais quand un calme relatif les eut mis en rapports réguliers avec les envahisseurs, quand la conversion de Clovis leur eut assuré une certaine autorité morale, ils comprirent qu'en ne contrariant pas avec trop d'imprudence les volontés des rois, en n'affectant pas une sévérité déplacée pour leurs vices et leurs crimes, en leur accordant des absolutions fructueuses, ils réaliseraient aisément cette parole de l'évangile : « Partagez les dépouilles. » Et voici comment l'invasion des barbares a fondé la puissance de l'Église.

XVII

L'ORIENT BYZANTIN.

Médiocrité d'Arcadius. — Puissance de l'impératrice Eudoxie. — Maladresse et disgrâce de Jean Chrysostome. — Pulchérie. — Platitude de Théodose II devant Attila. — Élévation et chute d'une nouvelle Eudoxie, l'impératrice Athénaïs. — Hérésies de Nestorius et d'Eutychès. — Règnes troublés de Zénon et d'Anastase. — Justinien, Théodora, Bélisaire et Narsès. — Compilations législatives. — Les Slaves, les Bulgares, les Avars. — Héraclius, vainqueur des Persans, peuple de Slaves la Dalmatie, les deux Mésies et la Thrace. — La fin de son règne est attristée par les premiers succès de l'invasion musulmane.

La moitié orientale du monde romain n'a pas été moins éprouvée que l'Occident. Si l'empire grec a survécu, c'est que, garanti au nord par l'Euxin, il ne s'est pas trouvé en travers du grand courant ; il n'en a reçu que le trop-plein, les débordements latéraux et successifs. Les grands dangers sont venus pour lui quand l'Occident rempli a rejeté sur le moyen et le bas Danube les derniers envahisseurs, Slaves et Bulgares, quand la fureur guerrière de l'Islam l'a coupé de ses provinces méridionales, quand la Perse abattue a livré passage aux hordes turques et mongoles.

Le règne d'Arcadius avait eu de tristes commencements. Déprédations d'Alaric, révoltes des Gots que Théodose avait cantonnés en Asie, scélératesses de Rufin, de l'eunuque Eutrope, du brutal Gaïnas, tour à tour ministres du chétif empereur, perpétuelles irruptions des Perses, que de maux s'abattaient à la fois sur l'Orient ! Mais ces calamités glissaient sur l'âme débile d'Arcadius. Plein de vanité, jaloux, jusqu'à la trahison, de son frère Honorius, il se laissait gouverner par quiconque le garantissait de la tutelle de Stilicon ; sans s'attacher, d'ailleurs, à ses favoris éphémères. Une seule personne exerça sur lui une influence durable, sa femme, l'impératrice Eudoxie ;

c'était une Franque, fille du comte Bald ou Bauto qui avait servi sous Théodose ; il l'avait choisie à l'instigation d'Eutrope, et pour faire pièce à Rufin qui croyait le marier à sa fille. Lorsqu'elle l'eût, non sans aide, croit-on, plusieurs fois rendu père, elle lui imposa la disgrâce, l'exil, puis la mort d'Eutrope, qui se montrait insolent. Avec deux ou trois bonnes amies, elle se mit à distribuer les emplois et les faveurs. Elle jouissait de son pouvoir absolu, faisant quelque bien et peu de mal, quand un malencontreux ascète vint se jeter en travers de ses plaisirs.

Ce prêtre, fanatique de vertu, s'appelait Jean. Né à Antioche vers 347, brillant élève du philosophe Libanius, son éloquence fleurie lui avait valu le surnom de *Chrysostome* (Bouche d'or). Affolé d'austérité, il avait passé quatre ans dans une caverne; puis, exténué par les jeûnes et les macérations, il était rentré dans la société des hommes. Simple diacre, il n'avait pas voulu d'autre titre, émerveillant par ses discours, par sa charité infatigable, le vaste diocèse d'Antioche, il s'était égalé en renommée aux Athanase, aux Jérôme et aux Augustin. Tout à coup, enlevé par des inconnus, transporté au delà du Bosphore, il se voit ordonné et sacré évêque de Constantinople par l'un de ceux qui convoitaient cette haute dignité, accueilli avec enthousiasme par le peuple et par la cour. Choix ou caprice malheureux. Nul homme dont les vertus fussent moins compatibles avec des fonctions si délicates dans une capitale corrompue et luxueuse. A une mesquine affectation de rigorisme, de frugalité et de simplicité outrée dans le costume il joignait cette humeur tracassière, cette manie d'ingérence et d'admonition pédante inséparable de l'esprit théocratique, sans ombre de tact et de dextérité. Non content d'aliéner son clergé en réprouvant l'usage des sœurs, diaconesses et femmes *sous-introduites*, il entreprit de morigéner les petits et les grands. Il ne craignit pas de dénoncer en chaire les intrigues extra-conjugales de l'impératrice, de tonner sur le ménage souverain. La mesure était comble. Et le saint malavisé s'en alla périr d'épuisement et de misère dans un coin de l'Asie Mineure. Plus sage, il eût peut-

être épargné à l'Église les schismes de Nestorius et d'Eutychès ; il eût du moins régné sous le nom de princes selon son cœur, Théodose II et Pulchérie.

Pulchérie, l'aînée d'ailleurs, et qui le resta, aurait dû être nommée la première. Elle reçut, dès l'âge de seize ans, le titre d'*Augusta*. Impérieuse autant que dévote, elle sut maintenir son faible frère dans une longue puérilité, l'occupant de minimes questions d'étiquette et de piété, de petits travaux littéraires et calligraphiques, de compilations parfois utiles, telles que le recueil de constitutions impériales connu sous le nom de *Code théodosien*, et qui servit de modèle à la loi des Wisigots. Elle fit de lui un législateur, un casuiste, jamais un homme. On put s'en convaincre lorsque, aux ravages, aux exigences hautaines d'Attila, le pusillanime empereur ne sut opposer que d'humbles ambassades et de viles perfidies, aisément déjouées par le rusé barbare. « Attila, fils de Mundiok, lui écrivit le roi des Huns, et Théodose, fils d'Arcadius, ont eu tous deux de nobles pères : Théodose a dégénéré de ses aïeux. » Heureusement pour l'empire, Théodose mourut d'une chute de cheval, et la ferme attitude de Marcien, son successeur, détourna vers l'Occident les pensées d'Attila (450).

Auprès de Théodose avait longtemps vécu, dans un cercle de lettrés et de sceptiques, une belle et intelligente Athénienne, fille du philosophe Leontius, l'impératrice Athénaïs, que Pulchérie avait convertie et baptisée Eudoxie, comptant sur l'affection reconnaissante de sa protégée. Mais la prude régente eut souvent à se repentir de s'être donné une rivale. Il lui fallut vingt ans pour miner et finalement évincer celle qu'en un jour elle avait élevée d'une situation précaire au rang suprême. Enfin, disgraciée, Athénaïs s'en alla relire et commenter Homère en quelque coin de l'Orient ; et la théologie, désormais, régna sans partage dans le palais impérial.

La foi risquait d'être troublée par de nouvelles hérésies. Pélage, le champion du libre arbitre contre le caprice de la grâce, par suite contre un péché originel et la nécessité d'une rédemp

tion, Pélage, malgré les anathèmes d'Augustin, gagnait du terrain en Asie. Bientôt Nestorius, évêque de Constantinople, qui se donnait la peine de méditer sur l'Incarnation, distinguant trop le Christ du Verbe, attribuait à Jésus deux personnes, et refusait à Marie le titre de *théotokos* (mère de Dieu); et une si damnable inconvenance risquait d'être approuvée — elle le fut — en Syrie, en Perse et jusqu'en Chine. Par contre, Eutychès, un archimandrite, non moins goûté à Antioche, à Constantinople même, et surtout en Égypte, fondait un peu trop l'homme dans le Dieu et n'accordait à Jésus, le croiriez-vous? qu'une seule nature. Or, quelle âme bien née ignore que le Jésus orthodoxe a une personne et deux natures!

Sans doute on pouvait, comme le bouillant Cyrille, traquer les païens d'Alexandrie et faire mettre en pièces par une foule ivre de piété la belle et savante Hypatia (415); on pouvait, comme tel évêque de Suse, déchaîner à la fois la persécution et la guerre, par la méritoire destruction d'un temple du Feu; mais il n'était pas moins doux de faire condamner solennellement un collègue, ou de tomber à coups de bâton sur les adversaires d'Eutychès en plein concile ou *brigandage* d'Éphèse (431, 449), enfin de tourner à la plus grande gloire du dieu de Nicée les émeutes, les assassinats, les querelles ardentes qui ensanglantent et passionnent la Syrie, la Judée, l'Égypte, sous la main même des Perses et des Huns, qui saccagent de temps à autre les villes romaines du Tigre et de l'Euphrate, Antioche même et Jérusalem.

Tels étaient les amusements, le principal souci, de l'automate Théodose, de la pudique vierge Pulchérie et de son époux non moins vierge, le brave et prudent mais dévot Marcien; qui vont gêner leur successeur, Léon le Thrace, et rendre le trône presque intenable pour l'à peu près orthodoxe Zénon et l'à peu près hérétique Anastase, assez traqués déjà et réduits aux abois par les barbares et par les usurpateurs. Zénon (474-491) eut affaire aux Ostrogots; c'est lui qui lança sur l'Italie son remuant « fils d'armes » Théodoric. Anastase (491-518), accablé par les Bul-

gares et les Slaves, dut enfermer Constantinople dans de fortes murailles et joindre, par un rempart continu, la Propontide au Pont-Euxin.

Le premier, détrôné tout d'abord par le frère de sa belle-mère, l'eutychien Basiliscus, puis attaqué par un général mystique, le patrice Illus, essaya vainement de rallier les orthodoxes et les évêques dissidents à une formule mixte, l'*Hénoticon*. Cet édit d'union, loin d'apaiser les esprits, envenima les haines. Le pape de Rome, fort mal à propos, jeta les hauts cris contre l'ingérence d'un laïque, très vicieux il est vrai, et très cruel, mais bien intentionné, dans les questions religieuses. Le désordre fut porté à son comble par l'avènement d'Anastase, ancien *silentiaire* ou huissier de cour, favori de l'impératrice Ariane; il venait d'être élu patriarche d'Antioche quand celle-ci l'éleva au trône en l'épousant. C'était un hérétique et, pis encore, un théologien. Les orthodoxes lui opposèrent un ambitieux sans scrupule, Vitalien, chef de bandes hunniques et bulgares, conspirateur infatigable, toujours prêt à profiter des émeutes sanglantes et des factions du cirque qui désolaient périodiquement la capitale. Anastase avait quelques talents; c'était un administrateur et, relativement, un honnête homme. Mais il se débattait en vain au milieu des insanités furieuses des grands et du peuple.

L'*Hénoticon* avait failli perdre Zénon. Peu s'en fallut que le *Trisagion* arrachât à Anastase l'empire avec la vie. A l'insignifiante litanie *Hagios, Hagios, Hagios, Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Sabaoth,* les eutychiens ajoutaient, on ne sait vraiment pourquoi, « qui est mort pour nous sur la croix »; cette addition — pourquoi? on ne le sait pas davantage — irritait, enrageait les orthodoxes. Des scolastiques, il y en avait déjà, agitaient sérieusement cette question : « Est-il vrai qu'une personne de la Trinité ait été crucifiée? » Rien de plus. Eh bien, ce *Trisagion* servit de prétexte à une sédition qui assiégea dans son palais l'empereur désespéré et le contraignit à d'humiliantes concessions. Le patriarche orthodoxe Macédonius, approuvé par pape, était l'âme du complot. Vitalien, de son [illegible]

de la foi, à la tête de ses Bulgares et de ses Huns hérétiques ou païens, pillait la Thrace. Soixante-cinq mille hommes périrent; mais le *Trisagion* fut rétabli dans sa pureté; et quelque répit fut accordé à l'empire sous le très catholique Justin, vieux et ignare soldat thrace, oncle de Justinien.

Le long règne de Justinien est marqué par le dernier effort considérable d'un héritier des Césars pour reconstituer l'empire romain par les armes et par les lois. Il a délivré le monde des Vandales et des Ostrogots, il lui a donné le Code (529), les *Institutes* et le *Digeste* (533), *compendium* de la jurisprudence antique, base principale des législations modernes. Ces deux gloires pallient bien des revers et bien des hontes. Quand on se trouve en présence de gens du ve et du vi^e^ siècle, il faut toujours se rappeler que pas un peut-être, aujourd'hui, n'aurait évité la cour d'assises. Justinien, Got ou Thrace (527), il se nommait Upranda, fut, à tout prendre, un des moins mauvais de son temps; sa femme, la danseuse et courtisane Théodora, montra de la décision, de l'énergie, sans s'abaisser aux vilenies et aux fureurs des Frédégonde et des Brunehaut, ses contemporaines; dans une émeute effroyable de *bleus* et de *verts* (factions du cirque) où périrent trente mille personnes, où Sainte-Sophie s'écroula dans les flammes, ce fut Théodora qui soutint Justinien découragé, qui l'empêcha de fuir en Asie, disant: « Le pouvoir suprême a ses risques, à nous de les affronter (532). » Elle était de bon conseil, et ce fut de sa main que Justinien reçut Bélisaire.

Celui-ci, mari, comme l'empereur, d'une femme galante intime amie de l'impératrice, se trouva être un vaillant et habile général. Envoyé d'abord en Orient, il refoula deux fois (528, 542) jusqu'au Tigre et au delà une grande invasion perse qui s'était avancée, comme souvent d'ailleurs, jusqu'en Syrie et en Cappadoce; bien que battu en Mésopotamie, à Callinique, il maintint les frontières de l'empire et permit à Justinien de conclure une paix honorable, quoique chèrement payée, avec le fameux des rois Sassanides, Chosroès Nouchirvan (le Juste).
é ensuite de défendre un roi vandale orthodoxe contre un

usurpateur arien, il débarqua très adroitement en Afrique, prit Hadrumète et Carthage et fit rentrer dans l'empire toute la côte méditerranéenne depuis la Numidie jusqu'à Cyrène, quelques points de l'Espagne sud-orientale, les Baléares, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, qu'il reconquit en personne, l'Italie enfin, jusqu'à Rome et à Ravenne. Comme il avait mené à Constantinople, pour orner son triomphe, le dernier roi vandale, Gélimer, il put y envoyer le très brave Ostrogot Vitigès (535-540). Mais, tandis que, rappelé en Orient, il délivre la Palestine envahie et dévastée par les Perses (542), et la ville grecque d'Edesse (544), en Mésopotamie, capitale du nestorianisme, l'Italie, ravagée par les hordes de Francs et de sauvages du Nord que guide un puissant petit-fils de Clovis, Théodebert, roi d'Austrasie, est retombée au pouvoir des Ostrogots. Totila, successeur de Vitigès, a repris Naples, démantelé et saccagé Rome, brûlé le Capitole. Bélisaire, en 548, rentre dans Rome et en répare les murailles; puis, mal servi par ses lieutenants, sentant sa faveur décroître — Théodora vient de mourir — il demande son rappel. Il ne sortira plus de l'ombre que pour sauver Constantinople, surprise par les Bulgares en 559. Mais, après lui, son œuvre, en Italie du moins, est continuée et achevée par Narsès, grand capitaine aussi quoique eunuque, et habile organisateur. Totila avait repris possession de Rome; Narsès le bat et l'en débusque (552), dégage l'Italie d'une seconde et double irruption franque; s'empare enfin de Vérone et de Brixia, dernier refuge des Ostrogots, et règne quatorze ans des Alpes à Lilybée, au nom de Justinien et de Justin II (567); disgracié à son tour, il meurt à Rome, après avoir, croit-on, par vengeance, appelé les Lombards. Il y avait deux ans que Bélisaire et Justinien étaient morts.

Il ne faut pas se représenter cette période d'expansion extérieure, trop rapide pour être durable, comme un âge de paix et de prospérité intérieure. Les révoltes, les conspirations, les tremblements de terre, les pestes, dont une surtout dépeupla la capitale et les provinces européennes, les troubles religieux, ne laissèrent

pas une année de repos à Justinien. Chrétien convaincu, il avait niaisement fermé l'inoffensive école d'Athènes, mais il ne put supprimer les hérésies. Ariens, manichéens, origénites, surtout nestoriens et monophysites, ne cessaient de se disputer à main armée les évêchés et les villes ; ils concouraient, avec les Perses, à la ruine de la Mésopotamie et de la Syrie. Antioche, Jérusalem se virent plus d'une fois inondées de sang, dévorées d'incendies. Les eutychiens, pourchassés avec rage, dominaient en Égypte, et, sous le nom de *jacobites*, tenaient en échec les patriarches d'Alexandrie. A tous ces maux venaient s'ajouter les prodigalités insensées de la cour, l'énormité des tributs et des subsides prodigués à Chosroës, aux alliés que l'empire se ménageait au delà du Pont-Euxin et du Danube, les vices d'une administration financière corrompue, rapace, et impuissante à remplir un trésor épuisé par les nécessités de la guerre, les fortifications dont Justinien couvrait les pays danubiens et les frontières orientales de la Colchide et du haut Euphrate, enfin, par la construction de luxueux édifices, tels que la magnifique Sainte-Sophie. L'industrie, le commerce étaient paralysés par l'inquiétude et l'anxiété partout répandues, partout présentes. Sous la protection apparente d'un gouvernement régulier, d'une législation savante encore que touffue, la vie n'était guère mieux assurée dans le monde byzantin que dans le chaos social de l'Occident germanisé.

Et cependant, ce règne est un point culminant, un apogée de splendeur et de puissance que l'empire grec ne reverra pas. Encore quelques années, et il faudra partager l'Italie avec les Lombards, et il faudra laisser aux Slaves la vallée du Danube et les côtes de l'Adriatique, aux Arabes la Syrie, l'Égypte, l'Afrique entière. Un Tibère II, trop tôt ravi par la mort, pourra bien guerroyer avec succès contre les Bulgares ; un Maurice pourra conquérir la Perse envahie par les Huns et les Turcs et rétablir sur le trône des Sassanides un petit-fils du grand Chosroës, mais il ne pourra point racheter douze mille chrétiens prisonniers des Avars. Depuis la mort d'Attila, l'Asie avait déversé sur l'Europe

orientale de nouveaux flots, de nouveaux tourbillons barbares que ne devait pas longtemps arrêter la faible frontière du Danube. C'étaient, mêlées aux nomades de la Sibérie, de la Tartarie, c'étaient les mille tribus sarmatiques et slaves, arrière-garde de la grande immigration indo-européenne, qui venaient remplir les vallées de l'Oder et de l'Elbe abandonnées par les Germains dans la première moitié du ve siècle.

Le passé des Slaves est obscur et peut être résumé en quelques mots. Proches voisins des Iraniens par la langue et le fond des croyances, ils l'étaient aussi par leur habitat primitif. Hérodote les signale (ve siècle avant J.-C.) sous le nom de *Sauromates*, entre la Caspienne et le Tanaïs, étroitement apparentés à des peuples transcaucasiens et surtout aux Scythes du Borysthène, peut-être à des *Sigunnoi*, Sigynnes, établis déjà entre la Theiss et le Danube, et encore aux Vénètes de l'Adriatique. Lentement, sourdement, à la suite des autres Scythes, pêle-mêle avec les Bastarnes, les Roxolans, les Peucins, jusqu'à la Vistule et au bas Danube s'avancent les Lygiens, Helvécones, Aries, Wénèdes, dont Tacite, par ouï-dire, décrit les mœurs sauvages, les sombres croyances, la vie errante et misérable. Par deux fois au temps de Marc-Aurèle, ils poussaient avec les Quades et les Marcomans jusque sous les murs d'Aquilée. Cette marche en avant était le contrecoup de l'invasion gotique.

Lorsque, dit Jordanès, les Gots, sortis de la Scanie avec leur roi Bérig, eurent pris pied sur le continent..., « ils subjuguèrent les Vandales, leurs voisins » ; puis, forcés, par l'accroissement de la population, à chercher des demeures plus vastes, les uns « passant un fleuve » (le Dniester, sans doute), atteignirent, non sans combat, le pourtour de la mer Pontique : ce sont les Ostrogots ; les autres, les Visigots, campèrent du Dniester aux Carpathes. C'est sur le revers septentrional de ces montagnes que, depuis les sources de la Vistule, s'allongeait la nation populeuse des Winides ; derrière ceux-ci, aux bouches de la Vistule, les Vidioariens (Borusses, Lettons) bordaient la Baltique ; à l'est, de la Vistule au Dniester, les *Sclavins* (qui donnè n

au groupe entier) se cachaient dans les bois et les marais; au sud, entre Dniester et Danube, se pressaient les Antes, les plus courageux de la race.

Ainsi, dans ces contrées vagues et toujours troublées, les tribus succèdent ou s'amalgament aux tribus. Les noms changent; mais, que ce soit sous la domination des Wisigots, au IIIe siècle, des Ostrogots, au IVe (sous Ermanaric), des Huns, au Ve, la Slavie se constitue et s'agrandit; le parler slave se fixe dans le sol, de l'Euxin au Volga, du Tanaïs à l'Oder, et toutes les invasions subséquentes glisseront sur lui sans le déraciner.

Vainement, durant trois siècles d'une vie précaire, ces Winides, ces Sclavins et ces Antes furent recouverts, englobés, traînés çà et là par les flux et les remous des invasions, emportés en Mésie par les premiers Wisigots — ceux qui battirent Décius (250) —; ramenés au nord du bas Danube lorsque la tétrarchie de Dioclétien et le règne de Constantin assurèrent à l'empire un répit de cent ans; puis entraînés de nouveau à la suite des Gots, auxquels la victoire d'Andrinople (378) livra l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce, même l'Ionie et la Phrygie. Vainement ils durent renforcer les bandes hunniques de Balamir, de Roua, d'Attila; vainement continuèrent-ils de servir, sans se ménager, soit les fils d'Attila, soit les Ostrogots ou les Bulgares; l'élément ethnique slave, quel qu'il fût, de quelques mélanges qu'il fût pénétré, l'élément slave dura, repoussant sous les pieds innombrables, comme l'herbe sous la dent des troupeaux.

On ne s'étonnera pas que tant de servitudes successives eussent prolongé la sauvagerie primitive. Tels on les avait peints à Tacite, tels les Slaves apparurent encore à Cassiodore, à Procope, le secrétaire de Bélisaire. Ce qu'ils appelaient *villes* étaient des amas de cabanes malsaines, dissimulées dans la profondeur des forêts, repaires désertés à la moindre alerte. La misère et une malpropreté hideuse y faisaient leur séjour. Là pullulaient des groupes de mâles et de femelles, dans une complète promiscuité; les femmes tissant des étoffes noires, déjà connues des Mélanchloines d'Hérodote, taillant quelques fourrures, qu'on

revêtait au dehors : dans les huttes, on vivait nu. Le Slave mangeait toute espèce de chair ; mais surtout le millet et le lait de jument composaient sa nourriture. A son incurie, à son inconscience morale, se mêlaient, évidemment, quelques rudiments d'humanité. Paresseux, ami du loisir, hospitalier par accès, il était quelquefois, ou du moins il voulait être, deux ou trois jours, fidèle à sa parole. Mais il passait, en un moment, de l'apathie à la violence. La poitrine nue, un coutelas au côté, il courait, brandissant un paquet de javelots empoisonnés, dont la moindre atteinte était rapidement mortelle ; ou bien, tapi dans les herbes, rampant sur le ventre, plongé dans l'eau jusqu'aux yeux et respirant à l'aide d'un chalumeau, il se jetait sur sa proie avec la souplesse et la frénésie de la bête fauve.

Il avait pour rival et pour modèle le Bulgare, arrière-ban des Huns (Khazars, Kalmouks, Kirghises), qui, du Volga, auquel il semble avoir donné son nom, s'élançait à la curée du monde romain. Théodose Ier avait été battre les Bulgares sur le Dniester. Mais cette race, vicieuse et bestiale, avait mis à profit la trouée des Huns. Nul, chez les Bulgares (comme chez les Dayaks de Bornéo), n'obtenait un commandement sans avoir tué un homme. Leur arc énorme, leurs longues flèches, leur sabre de cuivre rouge, leur *lasso* ou filet, dont ils enlaçaient l'ennemi tout en courant, inspiraient la terreur. Ils détruisaient pour détruire, tuaient pour tuer, pour ne laisser après eux que l'image de leurs steppes natales. De tous les ravageurs, ils sont restés les plus abominables et les plus flétris (les *Bougres*).

Il n'y avait pas d'année, depuis 498, où, moitié sur la glace, moitié s'aidant d'outres gonflées, ces affamés ne franchissent le fleuve, en dépit des flottilles byzantines ; pas de nuit où un village, une ville, une forteresse, surpris en leur sommeil, ou bien un détachement mal éclairé, ne se vissent enlevés, saccagés, anéantis. Là où Bulgare et Slave passaient, il ne restait pas une âme. La Thrace et l'Illyrie, dit Procope, étaient jonchées de cadavres sans sépulture. Quelquefois, lorsque les Antes et les *Slovènes* (Sclavins) eurent compris que certains captifs pouvaient

payer rançon, ils faisaient des prisonniers, mais ils s'en lassaient vite; ils préféraient les flamber avec des bœufs enfermés dans des huttes de paille; ou bien, quand ils avaient le temps, ils attachaient les captifs par les membres à quatre poteaux, la tête pendante en arrière, et leur brisaient le crâne à coups de bâton, « comme on fait aux chiens et aux serpents »; le pal, cher jadis aux rois d'Assyrie, était une de leurs distractions les plus goûtées; partout, derrière eux, les arbres des routes étaient remplacés par des lignes de pieux solides, garnis de victimes lentement perforées.

L'empire grec, cependant, nous venons de le voir, n'était encore dénué ni de ressources ni même de force. Mais d'autres soins l'occupaient. La théologie réclamait toute l'intelligence des empereurs de hasard, patriciens, bouviers ou soldats, que le meurtre et le caprice des femmes élevaient au trône de Byzance. Et les deux natures, et les deux personnes, et les deux volontés (l'humaine et la divine), faisaient grand tort aux deux Mésies, aux deux Illyries, sans parler de la Thrace et de la Macédoine. Pour vaquer tranquillement aux émeutes quotidiennes et aux massacres fréquents agréés par le dieu de paix, Anastase avait fini par fermer d'une muraille la pointe d'Europe à treize lieues de Byzance. C'était livrer le reste du pays. En 538, par exemple, en pleine gloire justinienne, trente-deux forteresses furent enlevées en Illyrie, tandis que diverses bandes, pénétrant dans l'Achaïe jusqu'au golfe de Corinthe, en Thrace jusqu'à la Chersonèse, visitant même la côte d'Asie, regagnèrent le Danube avec cent vingt mille prisonniers.

L'empire avait, en outre, fort à faire avec les Gépides et les Lombards de la Pannonie et, à l'orient, en Crimée (dont la moitié restait grecque), avec de nouveaux Bashkirs ou Turcs, les Outigours et les Coutrigours, que Justinien essayait d'armer les uns contre les autres ou de soudoyer contre les Bulgares. Puis, en vieillissant, quelque peu engourdi dans sa haute fortune, Justinien oublia de réparer au moins le mur d'Anastase endommagé par des tremblements de terre; et, à force de disperser ses

armées, de laisser ses généraux et ses ministres arrêter les impôts au passage, il se trouvait sans soldats et sans argent, lorsqu'il vit parader, à quelques pas de la Porte-Dorée, des Bulgares, des Slovènes, des Coutrigours. Les brèches du rempart avaient livré passage à un khagan bulgare, Zamer. Bélisaire réussit bien à les chasser du voisinage ; mais l'Asie Mineure et la Grèce furent encore une fois ravagées (559).

L'apparition d'un troisième ban hunnique vint ajouter un surcroît à des maux qui semblaient avoir comblé la mesure. La horde finno-mongole des Ouar-Kouni, échappant à ses suzerains les Avars ou Turcs ou Ephthalites tout puissants à l'est de la Caspienne (dans la Khorasmie ou Karism), arrivait de Sibérie sur le Volga, sur le Don, sur le Borysthène, sur le Dniester, battant et domptant Outigours aussi bien que Coutrigours, Bulgares aussi bien qu'Antes et Slovènes. Ces Kouni (Huns), ces *Avars*, auxquels l'histoire a laissé un nom qu'ils avaient usurpé, se présentèrent en Bessarabie comme auxiliaires et alliés des Romains. Justinien, en effet, avait volontiers donné ce titre, cinq ans auparavant, à des gens qui s'occupaient à décimer les vieux ennemis de l'empire. Mais cette flatterie diplomatique allait être exploitée par un scélérat aussi rusé que féroce, le khagan Baïan.

Baïan commença par dresser ses tentes au bord du fleuve, en face de la Dobrudja, qu'il convoitait ; de là, se lançant à travers ce qui commençait à s'appeler la *Slavie*, écrasant, après les Antes, les Slovènes et les Wendes, il arriva sur l'Elbe, en face d'un adversaire autrement redoutable (562). C'étaient les Francs Austrasiens (dont nous tenons des droits fort antérieurs à ceux des Poméraniens), qui, maîtres de la Thuringe, confinaient à des Wendes de Saxe et de Lusace. Sigebert, petit-fils de Clovis, accourut, passa l'Elbe et fit (pour cette fois) éprouver aux Avars une grande défaite. Le khagan, harcelé par les Gépides, se replia vers ses campements du bas Danube, attendant une autre occasion. Deux peuples indépendants occupaient encore ce que Baïan considérait comme le patrimoine des Huns : les Gépides, an-

ciens sujets et soldats d'Attila, et les Lombards, maîtres ou à peu près du Danube, entre la Save et les Alpes. Ces nations, toutes deux germaines, se jalousaient fort. Lorsque Baïan eut compris que le chef lombard, Alboïn, convoitait l'Italie, dont Narsès venait d'abandonner la défense (568), il trouva piquant de faire exterminer ceux qui voulaient rester par ceux qui voulaient partir. C'est ce qui arriva. Alboïn, victorieux grâce à l'appui de Baïan, ayant gagné la haute Italie, les débris des Gépides tombèrent, avec leur pays, sous la domination des Avars. La Hunnie était reconstituée; et le khagan devenait l'unique voisin de l'empire. Contre ce dangereux ami, vainement les Césars essayèrent d'intéresser ses suzerains turcs, alors maîtres de la Sarmatie ; vainement ils temporisèrent de leur mieux pour arrêter Baïan au Danube, sauver Singidunum et Sirmium. Baïan fit construire un pont et une flottille par des charpentiers grecs, passa le fleuve, sous prétexte de châtier des Slovènes pillards, s'installa sur la Save. En définitive, Sirmium fut investi, pris par famine, pendant que cent mille Slaves s'abattaient de nouveau sur la Mésie et la Thrace. Et jusqu'en 602, époque où mourut Baïan, enfin battu en toute rencontre et poursuivi jusqu'en haute Pannonie par les généraux de l'empereur Maurice, partout, en avant ou à côté de ses armées, on trouve les Slaves, aussi agiles à la fuite qu'acharnés au pillage.

Une accalmie de quatorze ans avait suivi la mort de Baïan, tandis qu'un Phocas, odieux assassin de Maurice (massacré avec tous les siens), perdait l'Asie. Le second Chosroës, sous le prétexte spécieux de venger Maurice son bienfaiteur, s'était jeté sur la Mésopotamie, l'Arménie, la Colchide, sur la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Tripolitaine. Il avait saccagé Antioche et Jérusalem, pris Alexandrie, détruit Cyrène, menacé Carthage, couru jusqu'en Éthiopie. Ses armées pénétraient en Asie Mineure et atteignaient le Bosphore. A cette heure critique, un nouveau khagan, aussi rusé, aussi avide que Baïan, ramena la terreur et les Slaves en Illyrie et en Thrace. C'est alors qu'Héraclius, fils de l'exarque d'Afrique, fut appelé à recueillir la

triste succession de Phocas (610-641). Le jeune empereur essaya d'abord de se concilier le khagan avant de courir sus aux Perses. Sous couleur de visite amicale, l'Avar s'avança jusqu'au mur d'Anastase et faillit enlever l'empereur. Héraclius ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Mais, enfin, les négociations parurent aboutir, et l'empereur eut le temps de gagner la Cilicie, d'y reformer une armée et de remporter, à l'instar d'Alexandre, une seconde victoire d'Issus, qui força Chosroës d'évacuer l'Afrique et la Syrie. De retour à Constantinople, croyant ses derrières assurés, il conçut et exécuta un plan audacieux. Avec cinq mille soldats d'élite (622), il atteignit Trébizonde, rassembla une armée dans le Pont, tourna les montagnes d'Arménie, prit Tauris, rasa Ourmia, prétendue patrie de Zoroastre, renversant partout les temples des mages et les statues de Chosroës, suivit la vallée de l'Araxe et vint hiverner sur les bords de la mer Caspienne. En 623, il franchissait les montagnes de l'Hyrcanie (Démavend), il traversait la Médie et prenait Ispahan. Cependant, Chosroës, tourné, d'abord stupéfait d'une aventure si imprévue, leva trois armées: l'une, cinquante mille hommes armés de piques d'or, devait refouler Héraclius vers le nord; l'autre arrêter au moins sur l'Euphrate un secours amené par Théodore, frère de l'empereur; la troisième marcher sur Constantinople, de concert avec le khagan des Avars.

Héraclius ne désespéra pas; tout en reculant vers le sud-ouest pour mettre en défense Edesse et la Syrie, il réussit à faire alliance avec les Turcs du Kharism, ennemis héréditaires des Perses; et, cherchant Chosroës en Assyrie, vers la rive gauche du Tigre, il remporta la victoire, sur les ruines mêmes de Ninive; il put se rabattre sur la Mésopotamie, atteindre la Cappadoce et regagner le Pont-Euxin. Bientôt il apprit que Constantinople était dégagée; mais la capitale avait couru un suprême péril.

En 625, pendant qu'Héraclius, perdu derrière le Tigre, poursuivait avec une ténacité merveilleuse la plus téméraire de entreprises, le satrape Sarbar tentait sur le Bosphore la diversion ordonnée par Chosroës. Le khagan, averti, accourait

travers la Thrace et la Macédoine pour prendre sa part de la curée ; il franchit aisément le mur d'Anastase; et la grande cité se réveilla entre deux ennemis formidables, assiégée par terre et par mer. Les Slaves, comme à l'ordinaire, constituaient la principale force des Avars. Ils avaient construit pour leurs maîtres de nombreuses machines et une redoutable flottille. La ville, bien défendue par le patrice Bonus (ou Bonosus), regarda sans peur « la vipère avare et la sauterelle slave, » le Hun hideux et glabre et ces troupeaux d'Antes et de Sclavins au poil blond, au corps long et fluet, nus ou presque nus, épars dans la campagne comme une nuée d'insectes malfaisants. Tous les assauts furent repoussés, les barques coulées ; la mer était rouge de sang, couverte de cadavres de guerriers barbares et de rameuses slaves. Enfin l'armée de Théodore vint prendre les Perses à dos. Mais le khagan vaincu, dans sa retraite furieuse, acheva la ruine des malheureuses provinces tant de fois dévastées.

Héraclius, de retour, et l'ivresse du triomphe évaporée, ne trouvant plus, du Danube aux Balkans, de la mer Noire à l'Adriatique, qu'un triste et vaste désert, livré sans défense possible à toute invasion du nord, prit le parti d'y installer des populations qui pussent couvrir les frontières. Il l'offrit aux tribus slaves dès longtemps excédées par la domination hunnique. Il entra en pourparlers d'abord avec des Wendes montagnards, Khorvates ou Khrobates, qui habitaient les hautes vallées de la Vistule et de l'Oder, sur le revers septentrional des Carpathes. Cinq frères, Cloucas, Lobol, Cosentzès, Mouclo et Chrobat, avec leurs deux sœurs Tuga et Buga, se mirent à la tête des émigrants; ils reçurent l'Istrie et la Dalmatie : ce fut le premier établissement régulier des Croates (630). La cession de la Dalmatie aux Croates fut un appât pour d'autres Slaves de l'Elbe, les *Srp* (Sorabes, Serbloi, Serbes); ils quittèrent en nombre la Misnie et la Lusace et eurent pour domaine tout le pays situé entre la Macédoine et l'Épire — Dardanie, Mésie supérieure, Dacie d'Aurélien, Illyrie occidentale — c'est-à-dire la Serbie, la Bosnie. Le bas Danube eut aussi ses immigrants, des Slaves des « sept na-

tions » Séwères, Sévérenses, cantonnés un peu au sud de Varna. Les Bulgares enfin, de race hunnique mais brouillés avec les Avars, occupèrent, sans permission, la Mésie inférieure; leur chef Asparuk s'empara de Varna. Enveloppés et pénétrés soit par les Antes, soit par les Séwères, ils perdirent leur type et leur langue. C'est ainsi que partout l'élément slave fut substitué à ces antiques populations thraces, gètes, illyriennes et celtiques (dont Hérodote vantait la puissance) et s'infiltra, par la Macédoine, jusque dans l'Hellade et le Péloponèse.

Libres habitants de l'empire, les Slaves du Sud n'en demeurèrent ni toujours ni longtemps les alliés fidèles; mais ils le fermèrent, en somme, aux Avars, et plus tard aux Hongrois, Héraclius donc avait sagement pourvu au plus pressé. Dès l'année 630, les Avars ne sont plus mentionnés dans l'histoire d'Orient. Puissants encore, mais amollis par leurs immenses richesses, retranchés dans de nombreuses enceintes appuyées au Danube depuis Belgrade jusqu'à Vienne (Vindobona), les princes avars se voyaient serrés à l'orient par les Ruthènes et les Bulgares, à l'ouest et au nord par les Bavarois, les Austrasiens et les Saxons, au sud-ouest par les Wendes et Slovènes de la Pannonie et de la Carinthie (Norique).

Un marchand franc, Samo, un Sénonais, fut le libérateur de ce groupe, aujourd'hui autrichien; voyageant pour son commerce en Carinthie, Samo trouva les Wendes en pleine révolte, mais sans armes, sans discipline. Il leur distribua les armes qui formaient une partie de sa pacotille, et leur apprit à en forger de semblables; de leurs bandes, il fit des bataillons, des corps de troupes; et sous ses ordres les serfs rebelles infligèrent à leurs maîtres étonnés quelques rudes échecs. Proclamé roi, Samo devint un Wende convaincu, oublia le Christ et Satan pour le dieu blanc et le dieu noir, prit douze femmes et fut père de trente-sept princes. Dagobert, illustre roi des Francs, jugea bon de lui dépêcher trois armées; Samo les battit, et termina la lutte par une grande victoire (630-640). Héraclius rechercha son alliance.

Après la paix glorieuse qu'il avait imposée, en 628, au fils parricide de Chosroës II, après la marche triomphale qui l'avait ramené à Constantinople, et le règlement des affaires slaves, Héraclius subit une étrange dépression intellectuelle et physique. Le vaillant guerrier dégénère en théologien. Résolument orthodoxe, il se sentait pourtant attiré vers les subtilités qui avaient perdu Nestorius et Eutychès. Sans admettre que le Christ eût moins de deux natures et plus d'une personne, il en vint à se dire qu'une personne ne pouvait avoir qu'une volonté. C'était l'opinion, fort inutile et fort innocente, d'un certain évêque d'Arabie, Théodore de Pharan, partagée par de doctes personnages, un Cyrus, un Sergius, patriarche de Constantinople. Pourquoi était-ce une hérésie, je l'ignore. Mais elle fut, bien qu'admise par certain concile, désapprouvée et condamnée par un pape du nom de Martin. On l'appela *monothélisme.* Héraclius n'en resta pas moins favorable à cette doctrine ; il nomma, ou plutôt fit élire des évêques monothélites, désagréables aux orthodoxes, et même leur permit de molester en Égypte les partisans d'Eutychès, monophysites ou jacobites (du nom de leur second apôtre Jacques Baradée).

Tandis qu'il se délectait de ces misères, plus grosses de conséquences qu'on n'eût pu le prévoir, un monstre nouveau s'élevait du désert, prêt à s'élancer sur le monde. Une religion terrible, plus rigide que le judaïsme, plus intolérante que le christianisme lui-même, sans frein social ou légal, puisqu'elle est toute la loi, l'Islam brandissait contre l'univers son cimeterre impitoyable. Mahomet mourant (632) prêchait la guerre sainte, et dès 633, Abou-Obéidah en Syrie, Khaled sur l'Euphrate attaquaient à la fois, au nom d'Allah l'*unique*, l'infidèle adorateur de trois dieux, et l'idolâtre impie qui arrosait le feu sacré du suc de l'Haoma.

XVIII

L'ISLAM.

Les Arabes avant Mahomet; leurs origines, leurs mœurs, leurs croyances, leur histoire. — Influences juives et chrétiennes. — Les Koréischites, gardiens de la Kaaba. — Noblesse, pauvreté, profession, mariage, voyages, ambition, hallucinations de Mahomet. — Hégire ou fuite à Médine, commencement de l'ère musulmane. — Retour triomphant à la Mecque. — Le Coran : valeur de l'Islam au point de vue intellectuel; pauvreté de la doctrine. — Expansion rapide des Arabes. — Khaled conquiert la Syrie ; Amrou la Palestine et l'Égypte. — Saïd bat les Persans à Kadésieh. — Inconsistance de l'empire sassanide ; éclat passager des deux Chosroès. — Efforts impuissants du dernier Sassanide, le jeune Yesdegerd. — Conquête de l'Asie centrale jusqu'au Yaxartes et à l'Indus. — La dynastie oméyade, établie à Damas, étend sa domination jusqu'au Bosphore et à l'extrémité de l'Afrique septentrionale. — La trahison d'un comte Julien livre l'Espagne aux Arabes. — Court aperçu de l'histoire des Visigots ; conciles espagnols. — Les Arabes franchissent les Pyrénées, soumettent ou ravagent la Septimanie, la Provence, l'Aquitaine. — Victoires d'Eudes à Toulouse, de Charles-Martel à Poitiers. — Chute des Oméyades. — L'Espagne indépendante et florissante sous le khalifat d'une dynastie oméyade fugitive.

Nulle carrière, au moins chez les races perfectibles, ne fut plus tardivement ouverte que celle des Arabes ; et il y en eut peu de plus courtes. Ils avaient pourtant toutes les qualités qui ont distingué les Sémites, Chaldéens, Hébreux, Phéniciens. Leur idiome est le plus riche, le plus souple de ses congénères, le plus complet et, croit-on, le plus ancien. Vaillant, spirituel, tourné à la poésie, l'Arabe joint l'élégance et la force à la beauté du type. Mais l'isolement d'une patrie infertile a voué ce peuple à une longue obscurité.

Chassés des environs de l'Euphrate, comme d'autres tribus de même origine, araméennes et juives, les futurs Arabes — car ils ont pris le nom de populations plus antiques, peut-être foncées, dites *Aribas* — les Arabes ont traversé le désert syrien et envahi l'Égypte avec les Hyksos, puis, s'enfonçant dans l'épaisse et longue péninsule, ils y ont dressé leurs tentes partout où

leurs chevaux trouvaient quelque pâture. Dans les collines centrales du Nedjed, sur les rivages du golfe Persique, de l'océan Indien et de la mer Rouge, des groupes sédentaires se sont formés autour de campements qui devinrent des villes, Mascate dans l'Oman, Sana, Saba dans l'Yémen, la Mecque et Yatrib dans l'Hedjaz, Pétra au fond de l'anse qui termine la mer Rouge, dans le voisinage de Madian, d'Edom, d'Amalec. D'autres, franchissant le détroit de Bab-el-Mandeb, se sont mêlés aux Gallas, aux Nubiens; un dialecte de leur langue s'est implanté en Éthiopie. Mais la plus grande partie de leur nation, entre le Nedjed et l'Euphrate, le Hauran et le golfe Persique, est restée nomade, vivant de pillages réciproques et du butin fait sur les caravanes.

L'Arabie est située à l'écart du monde; accessible seulement par ses côtes, où l'Égypte, la Phénicie, la Perse et l'Inde apportaient le commerce et la richesse, elle ne communiquait avec la civilisation occidentale que par les confins de l'Égypte, de la Judée, de la Syrie et de la Mésopotamie. C'est de cette région frontière que parvinrent à Hérodote, à Diodore, à Pline, un certain nombre de renseignements précieux et incomplets. C'est par les Arabes du nord, Nabatéens de Pétra, Bédouins et Sarrasins de la Syrie, que le judaïsme, d'ailleurs fondé sur des traditions qui ne leur étaient pas étrangères, pénétra jusqu'à l'Yémen; par eux aussi que la légende et les sectes chrétiennes furent introduites dans les déserts et surtout dans les contrées maritimes de l'Arabie. Tour à tour alliés et ennemis des Macchabées, des Hérodes, des Romains, ces Arabes syriens eurent part aux guerres de l'empire contre les Perses; fournirent à Rome des soldats, même des empereurs : les deux Philippe, simples aventuriers; Odénath et Zénobie, couple plus grec et syrien qu'arabe, collègues et rivaux d'Aurélien. Mais les idées politiques, le sens de l'ordre municipal ou national avaient fait bien peu de progrès, même dans les villes à demi policées de Balbek ou de Palmyre. A plus forte raison, dans l'Arabie proprement dite se perpétuait le régime patriarcal de la tribu, à peu près gouvernée par les anciens, à moins qu'il ne plût à un guerrier hardi de

former un nouveau camp, et de tuer et voler ses voisins pour son propre compte.

Dans l'Hedjaz, d'où va surgir l'Islam, les tribus n'émigrent plus, mais elles se jalousent d'autant plus qu'elles se touchent de plus près; elles se disputent avec acharnement la prééminence, et, dans chacune, il se rencontre une ou plusieurs familles prépondérantes, aristocraties héréditaires, toujours prêtes à en venir aux mains. On conservait à la Mecque, au temps de Mahomet, le souvenir de sept cents batailles livrées entre les tribus voisines.

La religion, très fruste, très pauvre, n'avait presque rien gardé des traditions cananéennes qui, cependant, ont été communes à tous les Sémites éduqués par la Chaldée. Hérodote parle encore d'un grand dieu qu'il assimile à Bacchus, Orot-al, sans doute un dieu-soleil, et d'une Vénus céleste, par laquelle on jure en teignant de sang sept pierres noires, Alilat, Allath, Mylitta, Ahtar, noms où nous retrouvons aisément *El*, le singulier d'Elohim, et qui n'est autre qu'Allah. Alilat et Allath en sont les formes féminines. Ahtar, variante d'Istar, d'Aschéra, d'Atergatis (Derkéto), a dû être confondue par les Égyptiens avec leur *Athor*, Vénus lunaire, qui était proclamée reine de *Pount* (Pount désignait l'Arabie).

Mais deux causes avaient atrophié ces débris d'une ancienne mythologie nationale : d'abord l'antériorité et la prédominance du culte des pierres dans toute la région que vinrent occuper les ancêtres des Arabes; ensuite et surtout, une étrange incapacité plastique, une répugnance, encore invincible, pour la représentation de la figure humaine. Toutes les divinités arabes étaient restées ou redevenues des bétyles, des pierres fétiches, soit météorites comme la pierre d'Émèse, Ela-Gabal, comme la fameuse *Kaaba* de la Mecque, soit piliers ou cippes quadrangulaires, le Kozé, Zeus Kasios, des Iduméens ou le Dusarès de Pétra, tous emblèmes célestes ou solaires, vaguement doués de l'un ou de l'autre sexe. Tels étaient encore El-Sat ou Al-Ouzza du Tagyf, au sud de la Mecque, Hobal, des Kinâna, Marah, Alilat

et toutes les idoles — chaque tribu, chaque famille avait la sienne — qui avaient fini par se réunir, au nombre de près de quatre cents, dans le *Haram* ou enceinte sacrée de la Mecque.

La célèbre Kaaba, sous sa robe de soie noire et sa ceinture de vermeil, est un aérolithe ordinaire, couvert d'un enduit épais et inégal, couleur de poix. Certaines stries où les dévots ont vu tantôt la marque du sexe féminin, tantôt les traits d'un visage, ont aidé à sa transfiguration en déesse sidérale, la lune ou la planète Vénus. Elle était, de temps immémorial, le palladium des tribus qui dominaient à la Mecque, les Djoromites, puis les Koréischites, propre famille du Prophète. On la voit, du deuxième au troisième siècle de notre ère, enlevée et restituée par les Karamites, visitée par un pieux *tobba* de l'Yémen, baisée et frottée avec zèle tous les ans par d'innombrables pèlerins. Mahomet lui-même, qui en avait été le gardien, et qui, de ses propres mains, l'avait encastrée dans le mur où elle est encore, ne l'aurait pas détrônée sans danger. Il fut heureux de la trouver sanctifiée par une tradition qu'il sut accommoder à sa doctrine. Il adopta la légende qui la présente comme le marchepied apporté à Abraham, lorsque ce patriarche, visitant son fils Ismaël, éleva au dieu unique le temple de la Mecque. Non loin est le Makâm Ibrahim, autre siège d'Abraham, et le puits Zemzem, source miraculeuse que l'ange Gabriel découvrit à Ismaël altéré.

Quand la réunion même, en un seul lieu, de tant de fétiches si peu distincts les uns des autres, et qui n'avaient, en propre et en commun, qu'un seul attribut — la divinité — n'aurait pas suffi à suggérer le monothéisme, le long contact des Arabes avec les juifs et les chrétiens ne pouvait qu'y incliner les esprits. La prise de Jérusalem par Titus, l'écrasement de Barcocébas sous Hadrien avaient dispersé les juifs dans tout l'Orient; ils s'étaient construit des synagogues dans les villes, des forteresses dans le désert. Autour de ces colonies, les monophysites et monothélites, partisans d'une seule nature et d'une seule volonté, avaient recruté de nombreux prosélytes en Égypte et autour de l'Euphrate. Le christianisme avait gagné l'Yémen et l'Éthiopie. Enfin,

sous les Sassanides, le mazdéisme rajeuni et même le sabéisme chaldéo-arabe s'étaient singulièrement rapprochés du monothéisme. Dès le VIe siècle, il y avait dans tout l'Hedjaz de nombreux convertis, juifs et chrétiens, mais surtout nombre d'indécis, qui, s'inspirant tantôt de la Bible, tantôt de l'Évangile, composaient des apocryphes dits *rouleaux d'Abraham*, encore populaires au temps des Abbassides, et prétendaient restaurer la foi du patriarche et le culte du dieu unique. On les nommait *Hanyfes*. Parmi les contemporains de Mahomet, on en cite quatre ou cinq qui répugnaient à tourner trois fois autour de pierres arrosées de sang, et qui furent certainement les précurseurs et les rivaux du Prophète : Zeid, fils d'Amr, poète mystique et voyageur, oncle d'Omar; Varaka, Oubeidullah, qui moururent chrétiens; Othman, qui revint chrétien de Constantinople, et se rallia ensuite à l'Islam ; Ommaya, poète comme Zeid, qui poursuivit Mahomet de satires malveillantes et jalouses. Mahomet ne fut, comme eux, qu'un continuateur d'Abraham, auquel il joignit Moïse et Jésus — Issa — fils d'une vierge. Mais, seul, il entreprit de fonder sur l'unité de Dieu l'unité politique. Sans lui, l'Islam, dont l'avènement était inévitable, n'eût été qu'un hybride judéo-chrétien, un mysticisme inoffensif. C'est le génie étroit et puissant de Mahomet qui a fait de l'Islam un des plus terribles fléaux de l'humanité. Encore ici, c'est un individu, un être accidentel, comme Jésus, comme Bouddha, comme Alexandre ou César, qui a déterminé une série innombrables d'événements et modifié le cours de l'évolution.

Muhammad-ben-Abdallah, de la famille de Hachem, la plus illustre parmi les Koréischites, naquit à la Mecque en 570. Orphelin à l'âge de cinq ans, frustré par des oncles qui lui laissèrent pour tout bien cinq chameaux, recueilli par un grand-père qu'il perdit bientôt, il passa son enfance dans l'enceinte de la Kaaba, dont ce grand-père avait la garde. Adolescent, il fut conducteur de caravanes, commis, au compte d'une riche veuve — Kadidja — qui devint sa femme. Il avait alors vingt-cinq ans

Il continua d'abord de fréquenter les foires

d'Arabie et de Syrie, surtout Bostra et Damas, conversant avec des juifs, des nestoriens, des Persans, écoutant à la Mecque les prédications des Hanyfes, visitant les tribus nomades, s'initiant aux croyances diverses —, surtout comparant à la faiblesse des Perses et des Grecs l'énergie encore intacte des cavaliers du désert — ; partout reçu comme un négociant de distinction et l'héritier d'une lignée glorieuse. Il ne savait pas lire ; mais il n'en combinait que plus librement les notions recueillies çà et là et plus ou moins altérées dans sa mémoire. Pendant quinze ans, il rêva, il caressa le grand dessein de réunir en une seule nation par une seule foi, une seule loi, les tribus dispersées, inactives ou occupées de misérables conflits, et de les lancer à la conquête du monde.

Souvent, pour s'abandonner à l'obsession de son idée, il se retirait dans une grotte du mont Hira, à quelques lieues de la Mecque. Là, des crises nerveuses, des hallucinations créées par l'intensité de ses désirs ambitieux, le conduisirent au seuil de la folie ; il vit ou entendit l'ange Gabriel, délégué d'Allah, qui lui dictait, en excellent arabe, quelques bribes de traditions juives et de morale courante, précisément ce que lui avaient suggéré ses voyages et ses réflexions. Quoi de plus piquant ici que le rôle de Gabriel, de ce démon judéo-chrétien, utile intermédiaire de l'Incarnation, et qui vient, transfuge innocent de la légende évangélique, murmurer à l'oreille d'un ambitieux illuminé la formule d'une religion nouvelle : « Allah est Allah ! et Muhammad est le prophète d'Allah ! » Et comment Mahomet eût-il douté de sa mission divine, lui qui pensait depuis longtemps la propre pensée d'Allah, révélée maintenant par un personnage dont nul, certes, n'aurait contesté l'office et l'existence avérée ? (C'est de pareils raisonnements, instinctifs ou exprimés, qu'est faite la conviction, ce qu'on appelle la sincérité, des révélateurs, des hallucinés.)

Enfin, dans un grand banquet de famille, convaincu de sa mission, le Prophète se déclara : « Amis et alliés, s'écria-t-il, je vous offre les plus précieux de tous les dons, les trésors de ce

monde et ceux de l'autre vie. Allah m'a ordonné de vous appeler. Qui veut être mon compagnon et mon vizir? » Un enfant de quatorze ans, Ali, cousin de Mahomet, répondit : « Prophète, je suis cet homme! » On cite, parmi les premiers musulmans, un Zeid, orphelin nourri dans la maison de Mahomet, Abou-Bekr, oncle et successeur du prophète, Othmân, et neuf des principaux citoyens de la Mecque. Mahomet avait alors quarante ans; il était éloquent, affable, et grave sans excès, parfaitement probe, simple, charitable — ajoutons chaste encore — (depuis il eut jusqu'à onze et douze femmes; il laissa neuf veuves; ces manies tardives ne sont pas rares, à ce qu'on dit, chez ceux dont le cerveau travaille fortement). Ces dons naturels, cette dignité d'attitude et trois ans d'une prédication infatigable lui assuraient la popularité, et bientôt le pouvoir, quand des rivalités et des haines de famille lui firent perdre le terrain qu'il pouvait croire gagné. Ses disciples, poursuivis, durent fuir en Éthiopie. Lui-même, plusieurs fois caché, traqué par des assassins, atteignit à grand'peine la ville de Yatrib.

Le jour de son entrée, le 28 juin 622, fut le point de départ de l'ère musulmane, *Hidjrâ, Hégire* (la fuite, la séparation); et Yatrib prit le nom de Médinet-al-Nabi, la ville du Prophète. Dès lors, Mahomet est roi, comme il est pontife et législateur. Il parle et commande au nom de Dieu miséricordieux. Bien que volontiers clément et oublieux de graves injures, il laisse, à Bedr, tuer les prisonniers après le combat; il est vrai que les prisonniers étaient ses compatriotes, et qu'après sa défaite à Ohod, les femmes koreischites portèrent des colliers d'oreilles; la femme d'Abou-Sophian, le chef ennemi, ouvrit le ventre et mordit le cœur d'un blessé, oncle du Prophète; et l'exemple donné à Bedr et ailleurs ne fut pas seulement suivi dans les guerres civiles. Huit années de surprises, de sièges, d'armistices, d'équivoques, le ramènent triomphant à la Mecque, où il fait enfin brûler les centaines de dieux, moins la Kaaba, assemblés dans le Haram. Il était, dès lors, maître d'une grande partie de l'Arabie; et, dès 628, ses ambassadeurs venaient somme-

Héraclius et Siroès (fils et assassin de Chosroès II) d'adhérer à l'Islam, à la *soumission* envers Dieu et son Prophète. En 31, Ali avait proclamé la guerre sainte; et, dans une escarmouche où Zeid avait trouvé la mort, les Arabes et les Grecs s'étaient mesurés sur les confins de la Syrie.

Cependant, la santé du Prophète s'était affaiblie; en 632, il se trouvait à Médine, quand des accès fébriles et des évanouissements l'avertirent de sa fin prochaine; il n'en continua pas moins à prêcher dans la mosquée, demandant pardon à ceux qu'il pouvait avoir offensés. Il mourut dans une défaillance, la tête sur les genoux d'Ayécha, son épouse préférée, en prononçant ces mots entrecoupés: « Que le Maître me pardonne... qu'il me rejoigne à mes compagnons d'en haut. Éternité dans le paradis... Oui... avec le compagnon d'en haut! » Il désignait ainsi Gabriel, son inspirateur.

Toutes les paroles de Mahomet, recueillies par la mémoire de ses disciples ou notées sur des feuilles de palmier, sur des pierres blanches, sur des omoplates de mouton, furent immédiatement réunies par un secrétaire du Prophète et formèrent la *Lecture*, le *Livre* par excellence, *Quran*, le *Coran*. Cette juxtaposition de cent quatorze chapitres ou sourates incohérents est, pour les Arabes, non seulement le code unique de la religion, de la morale, de la politique et de la justice, mais encore, ici nous devons les en croire, le modèle inimitable de leur style noble et de leur langue. Ils l'élèvent même au-dessus des plus fameuses *Mohallakat*, ou poèmes suspendus aux voûtes de la Kaaba. Aux yeux de la critique, c'est à la fois le plus authentique des monuments religieux et, s'il n'était animé par une personnalité puissante, le moins original. Il n'a d'autre fonds que la tradition juive et la légende chrétienne, telles que Mahomet les a reçues de quelque disciple de Nestorius ou d'Eutychès. Sa morale, son salut, son paradis et son enfer procèdent des opinions généralement admises par ses contemporains, mais accommodées aux coutumes, aux goûts et à l'intellect des Arabes. Son monothéisme est celui des Juifs de la dernière époque, ni plus

ni moins strict, puisqu'il admet de bons et de mauvais anges ; son dieu n'a point d'associé, cela est vrai, mais il a un ennemi puissant, Azazel ou Iblis, en qui l'on reconnaît le mauvais principe judéo-perse, Ahrimane ou Satan. Sa théodicée est enfantine et pauvre : un dieu miséricordieux dont les arrêts sont irrévocables et qui a dit à chaque chose, à chaque être : « sois » ; une période expectante, où les âmes, enlevées par Azraël, attendront la résurrection des corps ; un coup de trompette lancé par un ange, Israfil ; un dernier jugement (contradictoire à la prédestination) ; un pont plus mince qu'un tranchant de rasoir ; les bons, à droite, dans un lieu de délices matérielles ; les mauvais à gauche d'abord, puis dans l'abîme plein de fumée et de flammes. La sagesse consiste dans la soumission absolue, aveugle, au dieu miséricordieux, c'est-à-dire à ceux qui parlent en son nom. La vertu principale est l'aumône, primée, toutefois, par le massacre des infidèles. Les préceptes louables abondent : clémence, tolérance même, pour ceux qui se soumettent ; pardon des injures ; et Mahomet les a souvent pratiqués ; mais c'est affaire de tempérament. Que peuvent des maximes contre la violence fanatique d'un peuple qui obéit à Dieu ? L'interdiction du vin est d'un homme sobre, mais n'arrête guère ceux qui aiment à boire. Mahomet a chéri les enfants et supprimé l'infanticide des filles ; mais son indulgence pour les femmes ne les a pas relevées. Il n'a entrevu pour elles qu'une polygamie tempérée ; l'Islam règne sur le gynécée comme sur l'univers.

Le culte, fort indifférent à un dieu immuable en ses volontés, est simple comme la doctrine : cinq prières réglementaires, une assistance modérée à la mosquée, surtout le vendredi, des ablutions d'eau ou de sable, un long jeûne solennel et rigoureux (Rhamadan), quelques fêtes et un pèlerinage à la Kaaba de la Mecque — n'oublions pas la circoncision, coutume antique plus qu'obligatoire — assurent ou, du moins, facilitent au fidèle l'accès du festin céleste. Mahomet n'a pas cru pouvoir supprimer les sacrifices sanglants ; mais il n'y insiste pas.

Des croyances si rudimentaires et si rigoureuses, des pra-

tiques si peu compliquées, ne semblent guère comporter d'hérésies. Mais c'est précisément leur indigence qui en a suscité par centaines, à mesure que l'Islam s'imposait à des races pourvues de plus riches mythologies. L'orthodoxie, pour sa part, en comblant par la *Sunna* ou tradition les nombreuses lacunes du Coran, a provoqué des discussions infinies. Les préférences des dévots pour certains rites ont enfanté une foule de sectes. Enfin, les injustices commises à l'égard d'Ali, le premier musulman, ont donné lieu au schisme persan et fatimite, si odieux, qu'il est plus méritoire de tuer un chiite que trente-six chrétiens.

La volonté de Mahomet a donné aux Arabes l'unité et la force, mais pour détruire et non pour fonder. Sa conception étroite, pauvre, despotique, a-t-elle été, même pour eux, un bienfait? Il est permis d'en douter. Voyons, maintenant, ce qu'elle a été pour le genre humain.

L'expansion de l'Islam est aussi rapide, aussi foudroyante, que la diffusion du christianisme a été longue et pénible ; il s'élance de tous les côtés à la fois et partout abat les murailles et les armées.

En 633, Khaled, vainqueur de quelques roitelets vassaux de la Perse, retombe sur Bostra, l'enlève. En 634, il enfonce, près d'Emèse, à Aiznadin, une grosse armée grecque ; il prend d'assaut, après soixante-dix jours de siège, Damas épouvantée, court exterminer, en Asie Mineure, des fugitifs qu'il avait épargnés ; Emèse, Balbek, succombent. Saïd taille en pièces, à Kadésieh, près de l'Euphrate, cent vingt mille Persans. Bassora est fondée sur le Chat-el-Arab. Les musulmans s'avancent en Mésopotamie. L'empire des Sassanides va crouler (636). En 638, Omar fait son entrée à Jérusalem, prise par Amrou. Héraclius s'enfuit d'Antioche menacée et court à Constantinople faire approuver par un concile je ne sais quelle élucubration monothélite. Antioche, cependant, ouvre ses portes et, à son exemple, Césarée, Apamée, Laodicée, et Sidon, et Ptolémaïs, et Ascalon. C'en est it de la Syrie.

Amrou, quittant la Palestine, s'est jeté sur l'Égypte, il a forcé

le passage du Nil à Babylone (le Caire), enlevé Memphis. La défection universelle des Coptes monophysites, auxquels il rend leur patriarche Benjamin, lui ouvre les chemins d'Alexandrie. Après un siège de quatorze mois, une perte de vingt-trois mille hommes, il triomphe, il donne à l'Islam la seconde ville de l'Orient, la reine du commerce universel. Héraclius meurt, accablé par ces pertes irréparables (641).

Si entamé que fût l'empire, quelques humiliations que lui réservât un prochain avenir, il pouvait se défendre encore. Mais la Perse croula du premier coup, aussi faible devant les bandes musulmanes qu'elle l'avait été devant Alexandre. C'est que l'Iran, sous la royauté sassanide, restait ce qu'il fut sous l'hégémonie des Médo-Parthes, un agrégat de villes, villages, domaines féodaux, plus ou moins soumis à une famille souveraine portée au trône par une révolte heureuse. C'est un empire inconsistant, qui, un jour, allongera des tentacules meurtriers à des distances invraisemblables et les ramènera gorgés de butin et de sang, s'ils ne sont coupés au retour, mais qui, le lendemain, refoulé jusqu'à sa capitale, sera traversé impunément par des ennemis victorieux. Nous avons vu le premier des Chosroës ravager l'Arménie, la Syrie, la Palestine ; mais qu'y laisse-t-il après lui ? des ruines ; nulle part un embryon de gouvernement, une pierre d'attente pour de nouvelles conquêtes. Repoussé par Bélisaire jusqu'aux territoires contestés de la Mésopotamie, il transmet à ses successeurs un État aussi faible, aussi mal délimité qu'il l'avait reçu de ses ancêtres. Plus victorieux encore et favorisé par les dissensions byzantines, Chosroës II porte ses armes jusqu'à Cyrène, jusqu'à l'Éthiopie, jusqu'au Bosphore ; il subjugue l'Arabie orientale jusqu'à l'océan Indien ; il englobe la Bactriane et touche à l'Indus. Que reste-t-il de cet immense déploiement, après les campagnes d'Héraclius ? Un royaume plus épuisé, que se disputeront, pendant quelque dix ans, trois ou quatre parricides et qui, au moment de l'invasion arabe, sera tombé aux mains d'un enfant, l'infortuné Yezdégerd. Et, pour deux Chosroës, combien de Kobad, de Parviz, [illegible]isdas, de

Bahram, combattant avec des succès divers sur les frontières indécises du monde grec, gagnant et perdant tour à tour un lambeau d'Arménie ou de Colchide! Heureux quand ils échappent, soit à la conspiration permanente de leurs proches, soit aux invasions du Nord. Les Huns d'Attila ont couru jusqu'en Médie; pendant tout le VIe siècle, les Huns blancs, Ephthalites, Khazars, qui ont remplacé les Parthes en Khorasmie, interviennent dans ces querelles intestines. Kobad, chassé par un usurpateur, a cherché chez eux un refuge; contre eux, Chosroës dépossédé, implore le secours de l'empereur Maurice, qui le rétablit sur son trône.

Cette instabilité de l'Iran n'est pas uniquement imputable aux imperfections sociales, au défaut d'organisation politique, à l'inconscience morale des gouvernants; il faut en accuser aussi la géographie et le climat. Une seule main ne peut tenir à la fois bien longtemps la Perse, close dans ses montagnes, les plaines de la Mésopotamie et de la Babylonie, les vagues régions de l'Assyrie et de la Médie, le double bassin de l'Oxus et de l'Yaxarte, derrière la chaîne des Paropamises et, tout au bout de l'Iran, le massif de l'Afghanistan, isolé par d'effroyables déserts. Tous les empires qui ont pris pour centre le point de jonction entre l'Euphrate et le Tigre ont pareillement succombé devant les fatalités naturelles, dès qu'ils n'ont plus été garantis par la faiblesse de leurs voisins. Le climat aussi épuise vite et ne laisse, entre la violence et la prostration, nulle place à la raison patiente, au jeu normal de facultés équilibrées. Que pouvait la morale pure de l'*Avesta*, que pouvaient les qualités natives de l'Iranien, contre le besoin impérieux des jouissances rapides, contre l'énervement qui succède à l'excitation du meurtre et de l'orgie?

Et cependant, la race antique qui forme encore le fond, bien diminué, des populations transtigritanes et même transoxiennes, est belle, forte et bien douée. Ses religions, son esprit, ses arts, ont exercé sur la pensée humaine une influence très appréciable. Si elle a beaucoup reçu des Chaldéens, des Juifs, qui, soit depuis, soit pendant la captivité, ont afflué dans la Mésopotamie et

la Babylonie; des Grecs, qui lui ont fourni des généraux, des marins, des artistes, et qui dominaient à la cour des Arsacides; des chrétiens enfin, qui, souvent persécutés, souvent tolérés, pullulaient sur l'Euphrate, le Tigre et le Choaspe; ils ont beaucoup donné à l'Occident, beaucoup de maux, mais aussi quelques biens: à l'ancienne Grèce, une corruption déplorable; aux Romains et aux Byzantins, le faste du cérémonial, l'étiquette odieuse des cours, le feu sacré porté devant les empereurs, mais aussi de riches tissus, des vases et des armes de prix et des modèles d'architecture, dont l'imitation, plus ou moins directe, se fait sentir dans Sainte-Sophie de Constantinople, dans Saint-Marc de Venise, dans le goût byzantin et jusque dans nos arcatures gothiques. Plus visiblement encore, le style dont on fait honneur aux Arabes et les merveilles des palais indiens sont des dons de la Perse.

La Perse donc, humiliée par la défaite de Kadésieh (636), troublée par de vaines prédictions qui semblaient annoncer sa chute, mais surtout désorganisée par dix ans d'anarchie, n'opposa au vainqueur, Saïd, qu'une résistance inhabile. La ligne de l'Euphrate était abandonnée, et le jeune roi Yesdegerd avait été entraîné jusqu'en Médie, au delà du Tigre supérieur. Déjà Bassora s'élevait sur le Chatt, et Koufa, capitale future du califat, sur la rive gauche de l'Euphrate. Bientôt les Arabes passent le bas Tigre; Ctésiphon, la ville des Sassanides, tombe entre leurs mains; la population est égorgée sans merci, un immense et riche butin est envoyé au calife; il ne reste que sang et ruine. Une autre armée parcourt et conquiert la Mésopotamie jusqu'à Amida (Diarbékir). Yesdegerd, une seconde fois vaincu à Djalulah, rassemble encore cent cinquante mille hommes en avant d'Ecbatane, à Néhavend (642). Terrible défaite! les Arabes l'appellent *victoire des victoires*. La Médie tout entière, Irak et Aderbaïdjan, Tauris, Casbin, Reï, Hamadan, sont perdus. Redescendant le Tigre, les musulmans franchissent les défilés de la Susiane et du Fars (Perse propre); ils détruisent Persépolis (Istakr), et peu s'en faut qu'ils ne surprennent, [illegible]

colonnes croulantes, le malheureux « roi des rois », qui fuit, par le désert de Kirman et la Bactriane, jusqu'aux frontières du Turkestan chinois, pour y végéter quelques années encore; trahi par l'armée qu'il avait ramassée chez les Turcs, massacré par ses soldats, il périt, en 652, avec honneur, et nullement indigne d'une meilleure fortune.

L'étendard du Prophète flottait déjà sur les villes du Khorassan, Balk, Merw, Hérat. Après un intervalle rempli par des querelles où le califat faillit se dissoudre, la marche en avant fut reprise vers le nord et l'orient. Le Karism et la Sogdiane, aisément conquis, livrèrent à Kotaïbah tous les vagues pays de Bokara, de Fergana, de Nascheb (682-707). L'Islam, qui s'était si violemment substitué, dans l'Iran, au culte symbolique et intelligent du feu solaire et vital, entrait avec facilité dans le cerveau inculte des Turcs; il recrutait dans ce Touran, si funeste au monde, des serviteurs forcenés, pour lesquels il travaillait sans le savoir. Dans le même temps, Kasim soumettait l'Afghanistan et passait l'Indus; cette première visite au pays de Brahma n'eut point, d'ailleurs, de résultat sérieux; mais elle complétait et assurait la conquête de l'Asie antérieure. Les Arabes étaient les maîtres; leur sabre, toujours levé, avait enseigné très vite leur religion à des peuples qui n'en avaient que faire : mais ils se seraient vite aperçus, sans l'infatuation de leur foi triomphante, qu'ils étaient conquis autant que conquérants; ils avaient beau tuer, ils n'étaient pas le nombre; quelque chose de l'esprit iranien, subtil et sceptique, et aussi des patriotismes locaux qu'ils se flattaient de supprimer, entrait dans leurs intelligences et dans leurs mœurs. Ils devenaient Mèdes, Persans, Afghans, tout près d'oublier l'autorité lointaine des califes.

Déjà des dissidences redoutables s'étaient manifestées, après l'assassinat d'Othman, troisième successeur du Prophète (654), [illegible] les vieilles capitales, la Mecque, Médine, et les centres [illegible]aux de l'empire, Koufa, Damas. Ali, gendre et cousin de [illegible]met, le plus pieux et le plus vaillant des musulmans, do-[illegible]it en Arabie; ses envieux durent enfin se résoudre à lui

accorder le rang suprême. Mais, à Koufa, deux rebelles prétendaient l'en écarter; et, à Damas, Muavia, ancien secrétaire de Mahomet, mais fils d'un ancien rival du Prophète, le Koreischite Abou-Sofian, sous prétexte de venger Othman, se disposait à réclamer le trône. Ali, vainqueur des premiers, fut contraint par l'autre à une sorte de partage. Il vivait à Médine en religieux plus qu'en roi, lorsqu'un fanatique l'assassina dans la mosquée. Soutenu par Amrou, l'ancien vainqueur et administrateur de l'Égypte, par Ayécha, la veuve du Prophète, ennemie de sa belle-fille Fatima, par tous les descendants de ceux que Mahomet avait humiliés jadis, Muavia demeura seul calife et fonda la puissante et peu durable dynastie Oméyade (660). Il y faillit perdre l'Iran, plus d'une fois détaché de l'empire; mais les conquêtes de ses lieutenants, en Afrique et sur les côtes de la Méditerranée, lui faisaient oublier les défections de l'Asie et de l'Arabie.

Dès 640, Muavia, n'étant encore que gouverneur de Syrie, avait construit ou réuni dix-sept cents navires, conquis ou pillé Chypre, Rhodes, les Cyclades, la Sicile. La dispersion d'une flotte byzantine sur les côtes de Lycie avait ouvert aux musulmans, en 655, l'entrée de la Propontide. En 668, pendant cinq mois, les Arabes tinrent Constantinople assiégée; ils y perdirent, il est vrai, trente mille hommes; le célèbre feu grégeois eut raison de leur flotte, et les Romains purent, cette fois, imposer la paix et un tribut à Muavia mourant. L'Afrique se défendait aussi, quelquefois avec succès; les Grecs, les Maures, repoussèrent longtemps ou étouffèrent les invasions de Benhadidj, d'Akbah, qui s'était avancé en Mauritanie jusqu'à l'Océan (665-672); mais ils ne purent empêcher celui-ci de fonder Kairouan. En 698, Carthage, emportée d'assaut par le gouverneur d'Égypte, reprise un moment par une flotte grecque et gotique, fut livrée aux flammes. (Elle disparaît de l'histoire.) Une reine maure, dont le nom doit être conservé, Cahina, lutta dix ans pour l'indépendance berbère. Elle arrêta les Arabes par la dévastation du territoire entre Tripoli et Tanger. Ces moyens extrêmes la per-

dirent; les Sarrasins parurent en libérateurs. Cahina périt dans une bataille. Trois cent mille Berbères furent transportés ou anéantis. Vainqueurs et vaincus se fondirent, et l'Islam sembla régner sur une seule nation, de Péluse à Tanger (708-710). C'est alors que les musulmans et les Germains romanisés, les Wisigots, se rencontrèrent aux confins occidentaux de l'Afrique et de l'Europe.

Les Wisigots, refoulés, après Vouillé (507), jusqu'à la Septimanie, attaqués plusieurs fois au delà des Pyrénées par les fils de Clovis [Tolède (531), Saragosse (542)], qui avaient à venger quelque sœur ou quelque nièce persécutée, et toujours menacés dans leurs possessions du Rouergue, du Béarn, du Roussillon, du bas Languedoc, parurent du moins établis solidement en Espagne, malgré une sorte de monomanie meurtrière qui sévissait sur leurs familles royales. Ils avaient soumis les Suèves de la Galice (584), repris aux Byzantins Cordoue enlevée par un général de Justinien (612), les ports de la côte orientale et, en 621, les dernières villes conservées dans l'Algarve par Héraclius. Ils avaient un pied en Afrique, à Ceuta. Ils se maintenaient à Nîmes, à Narbonne, à Carcassonne, poussant parfois jusqu'aux portes de Toulouse, jusqu'à Beaucaire, et maîtres intermittents de Marseille. Leurs alliances et leurs querelles avec les Mérovingiens de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine, les noms de leurs rois, Leuvigilde, Récarède, Sisebut, Sisenand, Chindeswinth, Wamba, Egiza, n'importent guère à l'histoire générale. L'état religieux et social de l'Espagne sous leur domination présente plus d'intérêt. Le catholicisme régnait dans le pays quand les Vandales, les Suèves, les Wisigots, y appelèrent l'arianisme. Ceux-ci ne pouvaient imposer leur croyance à l'immense majorité des populations qu'ils avaient subjuguées. Leurs rois, zélés ariens, se bornaient à molester, par accès, le clergé catholique. Mais la conversion et la révolte d'un prince, Herménégild, époux d'une princesse austrasienne, donnèrent lieu à des troubles sanglants. Pendant huit ans environ, le roi hérétique, difficilement vainqueur, puis meurtrier de son fils, se refit per-

sécuteur. Enfin, le parti catholique l'emporta, sous Récarède; et, précédent remarquable, en tout ce qui ne dépendait pas des armes et du caprice royal, l'Église s'empara du gouvernement; les conciles, fréquents et respectés, veillèrent sur l'administration et intervinrent, avec utilité parfois, dans l'élection des rois et dans les perpétuels conflits qui en résultaient, essayant d'apprivoiser ces barbares, dévots et violents, de contenir, par exemple, l'inexplicable rage du roi Sisebut contre les juifs (612), inoffensifs, industrieux et pacifiques (il en avait fait baptiser 90 000). Les conciles espagnols, fidèles auxiliaires des papes, ne s'occupaient pas seulement d'affaires religieuses, civiles et politiques; ils traitaient de points de doctrine; un concile de Tolède de 656, le huitième, ne s'avisa-t-il pas de perfectionner le symbole de Nicée, en déclarant que le Saint-Esprit procède également du Père et du Fils? C'est le clergé espagnol qui eut l'honneur, imprévu, de fournir un prétexte au schisme d'Orient.

Quoi qu'il en soit, le régime social institué ou amélioré par les évêques assistés des ducs et des comtes fut plus tolérable que dans tout autre pays tombé au pouvoir des Germains. Les anciens habitants n'étaient pas réduits au servage; ils demeuraient libres et pouvaient même racheter la part de leurs biens attribués à l'envahisseur. A l'exception des juifs, contre lesquels l'Inquisition n'a eu qu'à relever la législation de Sisebut, la nation, où l'élément germanique allait s'effaçant, vivait dans une suffisante égalité, sous des lois sagement amendées d'après les codes de Théodose et de Justinien (Euric, Alaric II, Egiza).

C'est au moment où les Gots avaient constitué un État digne de vivre que le fanatisme arabe confisqua brusquement leur œuvre. Il semble que la civilisation ait amolli leur vigueur. Cependant, leur flotte avait infligé, vers 680, de sanglantes défaites aux pirates musulmans qui infestaient la côte orientale de l'Espagne; en 710, un comte Julien défendait victorieusement Ceuta. Tout à coup, un outrage personnel ou une haine politique firent de ce Julien un lâche et un traître. Un nouveau roi, Roderic, venait de faire crever les yeux [illegible] prédéces-

seur, Vitiza. Pour venger un protecteur, Julien livra son pays; il offrit à l'ennemi de guider ses armées. Tarik, avec cinq mille hommes, débarqua à Gibraltar (la montagne de Tarik). Des contingents africains le suivirent et, dès 711, une grande victoire, dans les plaines de Xérès, mettait fin à la monarchie gotique. Roderic avait rassemblé cent mille hommes; mais, pas plus que ses ducs, ses comtes et leurs vassaux, il ne savait commander. L'enthousiasme et aussi la tactique arabes, aidés, croit-on, par des défections honteuses, enfoncèrent cette cohue. Roderic, fugitif, se noya dans le Guadalquivir. Tolède, la capitale, se rendit sans combat. Tarik, laissant à ses lieutenants le soin de prendre Cordoue, monta dans le nord et atteignit Gijon, dans le golfe de Biscaye. En 712, l'Espagne était une province du califat oméyade. Elle avait peu souffert de cette conquête rapide. La conversion ne fut pas imposée aux chrétiens; ils gardèrent leurs lois, leur langue et un nombre suffisant d'églises. Toutefois, d'assez nombreuses colonies musulmanes vinrent s'établir dans les parties méridionales, apportant le mûrier, le caroubier, le cotonnier, le palmier et la canne à sucre: des Égyptiens à Murcie et à Lisbonne; des troupes de Damas et de Palestine à Cordoue, à Jaen, à Algésiras et à Médina-Sidonia; des Persans, des Himyarites autour de Tolède. Dix mille cavaliers de la Syrie et de l'Irak occupèrent les campagnes de Grenade. Le nord reçut beaucoup moins d'appoints étrangers; mais, sauf Pélayo, retranché dans les montagnes des Asturies, aucun Got, Ibère ou Celtibère n'échappa à la domination musulmane.

L'Espagne est, avec l'Égypte peut-être, le seul pays auquel l'Islam n'ait pas été funeste. Et il est très juste d'admirer la prospérité agricole, industrielle, commerciale, la richesse littéraire, les merveilles d'architecture, qui s'y épanouirent *à la fois* et s'y perpétuèrent : car elles n'ont manqué ni à la Perse, ni à la Syrie, ni même à l'Afghanistan et à l'Inde; mais, là, elles se sont éteintes plus vite. Presque nulle part ce n'est à l'Islam, sauf dans les contrées où il a été un progrès relatif, qu'on peut faire honneur de cette floraison éclatante; c'est, le plus sou-

vent, à côté et à l'encontre de l'Islam qu'elle s'est développée. Sans méconnaître les qualités brillantes, superficielles aussi, de l'esprit arabe, il est facile de constater que la civilisation musulmane est l'œuvre des peuples conquis. La plupart des noms illustrés dans les lettres, les arts et les sciences, appartiennent à des Persans, des Bactriens et des Transoxiens, à des Syriens, des Égyptiens, des Berbères et des Juifs. En ce qui concerne l'Espagne, deux raisons particulières doivent être invoquées : la rapidité et la douceur de la conquête, et surtout la révolution prochaine qui va la séparer du califat. Dès 756, elle est arrachée aux maîtres de l'Asie ; elle redevient une nation autonome sous l'autorité d'un calife ou d'un émir, qui la gouverne pour lui et aussi pour elle.

Cette sécession n'a pas seulement profité à l'Espagne; elle a certainement enrayé l'expansion de l'Islam en Occident ; elle a contribué au salut de la France, autant que l'épée de Charles-Martel, que la résistance d'Eudes l'Aquitain et de Guillaume de Gellonne. Voyez plutôt. Musa, successeur de Tarik, confiant à ses fils l'achèvement de la soumission, le détail de la conquête, passe les Pyrénées et prend possession de la Septimanie méridionale; c'est une dépendance du royaume gotique. Après lui, Zama établit une colonie sarrasine à Narbonne et se fait tuer sous les murs de Toulouse par Eudes, duc d'Aquitaine, qui a rassemblé une forte armée de Gots, de Francs et de Gascons. Ambiza prend d'assaut Carcassonne, Nîmes et pousse en Bourgogne jusqu'à Autun. Eudes le force à repasser l'Aude. Mais Abd-er-Rhaman reconquiert la Cerdagne et, passant le Rhône, emporte Arles qu'une armée chrétienne essaye en vain de sauver. Il franchit la Garonne et la Dordogne, et inflige au vaillant Eudes une cruelle défaite; des bandes sarrasines inondent les trois Aquitaines et courent même jusqu'à Sens. Abd-er-Rhaman campe devant Tours. Survient Charles-Martel. Après sept jours d'attente, une bataille acharnée se livre entre Tours et Poitiers. La déroute des musulmans est effroyable. Eudes reprend l'Aquitaine. Charles remonte au nord (732). Deux ans après, les Sar-

rasins sont en Provence, maîtres d'Arles et d'Avignon. Charles accourt, les poursuit, démantèle Nîmes, Agde, Béziers, Maguelonne, mais échoue devant Narbonne (737). Ils reprennent Marseille et les villes du Rhône. Enfin, en 739, aidé du roi lombard Luitprand, il les force à la retraite. Des dissensions lointaines, la révolte des Abbassides, la chute des Oméyades (750) et la proclamation d'un calife de Cordoue, Abdérame, mettent fin au progrès de l'islamisme en Gaule (756).

Le détachement de l'Espagne fut le premier démembrement de l'empire arabe, mais non la première atteinte à sa très fragile unité. L'avènement de la dynastie oméyade avait été, dès 640, une rébellion de la Syrie, puis une usurpation victorieuse grâce à deux assassinats, le meurtre d'Ali (660) et celui de son fils Hussein (680). Ni la Perse, ni l'Arabie ne la reconnurent volontiers. L'une suivit tout entière, pendant un temps, le rebelle Moster; dans l'autre, un émir régna neuf ans à la Mecque. A Médine dominait et domina toujours la famille du Prophète, Hachémites et Fatimites. L'éclat et l'extension de la conquête musulmane maintinrent d'abord le califat de Damas; jamais plus vaste empire ne s'était déployé sous l'absolu pouvoir d'un roi-pontife; l'universalité de l'Islam suppléait, voilait ce qui manquait à la cohésion politique; à Samarcande, à Ghizni, à Cordoue, à Tauris, comme à Kairouan, les interprètes sacrés récitaient les mêmes versets et la même récension d'Othman. L'arabe, du Tigre à l'extrémité de l'Afrique, était la langue populaire. Un grave échec ébranla les Oméyades; en 718-719, le calife Suleyman, ou plutôt son frère Mosléma, après avoir emporté d'assaut Tyana, Amorium, Pergame, avait débarqué en Thrace plus de cent mille Arabes et Persans et assiégé pendant treize mois Constantinople. L'expédition échoua. Deux flottes musulmanes périrent par le feu; de l'armée orientale, vaincue en Europe, vaincue en Bithynie, il n'échappa qu'une cavalerie lancée à toute bride à travers l'Asie Mineure. C'était la seconde fois que l'em-
-c balançait la fortune des Arabes. En 740, le Fatimite
ı l'étendard contre le calife Hescham; puis les descen-

dants d'un oncle du Prophète, les Abbassides, soutenus par un habile général transoxien, Abou-Moslem, semèrent la révolte de l'Inde à la Mésopotamie. Un des leurs, Ibrahim, fut enlevé traîtreusement lorsqu'il se rendait à la Mecque en pèlerinage (746). La crise en fut hâtée. Aboul-Abbas se fit proclamer, à Koufa, calife et successeur légitime du Prophète. Merwan, le dernier Oméyade, battu en Asie sur le Zab et en Égypte à Busiris, fut impitoyablement massacré dans une mosquée. Les vainqueurs violèrent les tombes de la lignée maudite et en dispersèrent les ossements. Mais l'on vit quelque chose de mieux : des tables dressées sur les corps pantelants de quatre-vingts princes oméyades conviés à un festin. Le trône des Abbassides était, on peut le dire, scellé dans le sang, et d'un ciment assez solide, puisqu'il demeura, non pas intact, mais officiellement respecté pendant trois ou quatre siècles. En réalité, les Abbassides furent les successeurs des rois de Perse.

Cependant un descendant de Muavia, Abdérame, trompant la rage des proscripteurs, avait pu quitter l'Euphrate et, par le désert, par l'Égypte, gagner le pays berbère. Une occasion se présenta de guerroyer en Espagne ; il la saisit. Et la victoire d'Almuneçar lui donna, au bout de l'Europe, la royauté qu'il n'eût jamais atteinte en Syrie.

Mais il est juste de retourner à la pénible, à la très douloureuse gestation des sociétés européennes, jusqu'à l'heure où, au grand profit de l'Église, les menaces de l'islamisme réuniront sous une bannière commune tous ces étranges et malfaisants bourdons, hannetons aussi, de la ruche féodale.

XIX

MÉROVINGIENS, CARLOVINGIENS.

Partages francs. — Fils de Clovis et fils de Clotaire. — Silhouettes de Gontran, Chilpéric et Sigebert. — Frédégonde et Brunehaut. — Temps horribles. — Dagobert. — Usurpation des leudes; avidité de l'Église; impuissance des rois; décadence des Mérovingiens. — Les maires du palais : Ebroïn et Léodegar. — Origines carlovingiennes; les Pippin (Pépin) de Landen et de Herstall. — Karl Martel bat les Neustriens, les Saxons et les Musulmans. — Pépin le Bref, roi par l'acquiescement des leudes et l'adhésion des papes, défend le saint-siège contre les Lombards, et donne au rêve de la théocratie catholique une base solide, le pouvoir temporel. — Activité prodigieuse et génie de Charlemagne, vainqueur de la barbarie germanique, empereur franco-romain d'Occident. — Louis le Pieux, hébété par la dévotion, victime de sa bonté paternelle, prépare l'effondrement de l'empire. — Séparation des peuples et des langues; les *Serments* de Strasbourg. — Le néfaste traité de Verdun, pour donner un royaume à Lothaire, place entre la France et la Germanie une longue bande irrégulière qui va de la mer du Nord à la Méditerranée : Lorraine, Alsace, Savoie, Dauphiné, Provence. — Règne laborieux de Charles le Chauve. — Le morcellement féodal livre l'Occident et le bassin de la Méditerranée aux ravages des Sarrasins et des pirates scandinaves ou Northmen. — Cession de la Neustrie aux Normands. — Agonie carlovingienne. — Faiblesse et prudence des premiers Capétiens. — Terreur de l'An mil. — En pleine anarchie féodale, le souvenir traditionnel de l'empire franc suggère l'idée et l'amour d'une patrie française : la *Chanson de Roland*.

On ne prend plus Clovis pour un roi de France. Lui-même n'a jamais songé à fonder la monarchie française, encore moins à constituer une nation. Peu lui importait, en partageant ses conquêtes entre ses enfants, de rompre le faisceau qu'il avait formé au prix de tant de sang et de crimes; d'abandonner son œuvre au hasard des jalousies et des violences fraternelles. Et quelle pauvreté d'esprit dans la distribution! Au nord-est, un territoire vaste et mal défini, entre l'Ems et l'Aisne, entre les Frisons et les Burgundes; à l'ouest, deux royaumes moindres superposés : Soissons (Flandre, Artois, Picardie), Paris (bassin de la Seine); au centre, sur la Loire moyenne, l'inconsistant et

d'ailleurs éphémère royaume d'Orléans. Quant aux pays enlevés aux Wisigots, bien loin d'être reliés solidement à un royaume contigu, ils furent dépecés, jetés par morceaux et comme appoints sur les quatre parts ; de sorte que l'Auvergne, dépendance tout indiquée du royaume d'Orléans, était assignée au roi de Metz, à Thierry, l'aîné des enfants de Clovis ; et que les trois autres étaient pareillement pourvus de villes et propriétés entièrement détachés de leurs États respectifs. Il y avait là une véritable aberration, d'autant plus que la Loire supérieure et les alentours de la Charente, de la Garonne, sans regretter les Wisigots, n'en demeuraient guère moins étrangers aux conquérants ou libérateurs francs. En réalité, cette annexe demeurait latine ; les villes, quoique pillées de temps à autre, y vivaient autonomes, sous la protection, mitigée encore, de leurs évêques. Et ce n'était pas seulement les Aquitaines et le Languedoc qui échappaient aux Francs; c'était la Provence, où Théodoric l'Ostrogot possédait Arles et Marseille ; c'était le Dauphiné, la Savoie et la Franche-Comté, où des rois très vicieux, quoique devenus catholiques, gouvernaient passablement les Burgundes assagis.

Bien que leur pouvoir sur plus d'une moitié de la Gaule fût beaucoup moins assis qu'on est enclin à le supposer, les quatre fils de Clovis étaient encore des personnages très dangereux et très redoutés.

Thierry, le plus vaillant et le plus germain, après avoir dévasté l'Auvergne sous prétexte d'en prendre possession, remporta son butin à Metz; et, tout entier désormais aux guerres toujours renaissantes suscitées par ses voisins du nord et de l'est, Frisons, Saxons et Thuringiens, il laissa aux deux Clotildiens, Childebert et Clotaire, que sa trahison avait débarrassés de leur frère Clodomir, toute latitude pour accabler les Burgundes et pour harceler les Wisigots.

Son fils Théodebert, grand guerrier et grand pillard, se jeta sur l'Italie où l'appelaient les Ostrogots et les Grecs, battit les uns et les autres, puis revint, épuisé de débauches [illegible]

sang et de rapines, mourir dans son royaume sur les dépouilles des vaincus.

La mort d'un Théodebald, héritier enfant de Théodebert, et celle de Childebert (558) permirent au cruel et cauteleux Clotaire de réaliser l'unité de l'empire franc. Il est presque inutile de rappeler ses exploits, l'égorgement de deux fils de Clodomir, et l'exécution par le feu de son propre fils révolté Chramn, brûlé dans une hutte avec femme et enfants. L'excellent Grégoire de Tours relate ces choses avec calme.

Childebert, un peu moins farouche parce qu'il vivait en pays gallo-romain, avait goûté particulièrement la musique sacrée. Il avait la religion du plain-chant, unique science que l'Église enseignât alors. Par le plain-chant, on s'élevait aux fonctions lucratives, aux offices de la cour et souvent à l'épiscopat. La principale école de cet art utile s'était formée à Tours en un lieu où l'on gardait les reliques et la chape de saint Martin. Depuis ce temps, tous les rois ont eu leur *chapelle* et leur chapelain.

Clotaire ne régna seul que deux ans. Mais il avait pris déjà les allures et le ton qui seyent au rang suprême. Ce sont là grâces d'état. Se sentant mourir, il prononça des paroles que Bossuet a depuis imitées. « Wah ! s'écria-t-il, que pensez-vous que soit ce roi du ciel, qui fait ainsi périr les plus grands rois de la terre ! » Sa mort ramena la division. L'un de ses fils, Chilpéric, avait déjà mis la main sur le palais des Thermes et sur les trésors amassés dans la riche villa de Braisne, quand les trois autres réclamèrent leur part. On fit quatre lots, et le sort attribua Paris à Charibert ; à Gontran, Orléans et la Burgundie ; Metz, Reims et l'Austrasie à Sigebert. L'avide Chilpéric dut se contenter de Soissons et de Tournai. Les territoires contestés du midi furent ensuite partagés avec un si profond mépris du sens commun que Marseille, par exemple, appartint par moitié à Gontran et à Sigebert.

Après la mort de l'inutile Charibert (567), Paris demeura indivis entre les trois survivants. Ceux-ci présentent des types

assez accentués : Gontran, paterne plutôt que doux, confit en dévotion et en diplomatie. Chilpéric, un peu lâche, mais rapace et ambitieux par accès, débauché, sans foi ni loi, quoique superstitieux, avec des prétentions à la littérature et à la théologie, point sot — il essaya d'ajouter quatre lettres à l'alphabet pour rendre des sons germaniques; au grand scandale de Grégoire de Tours, il voulait substituer le monothéisme à la Trinité — mais brouillon, violent, déséquilibré. Moins étrange que Caligula, moins artiste que Néron, il n'eût pas été tout à fait indigne de ces deux illustres modèles, s'il ne se fût laissé maîtriser et conduire — dans le sens de ses vices, il est vrai — par une femme, une fille attachée au service d'une de ces grandes fermes où se plaisaient les Mérovingiens, à la belle, à l'insatiable et terrible Frédégonde. A Frédégonde, il sacrifia ses épouses et ses enfants. Il vécut pour elle; par elle il mourut : odieux pendant sa vie, méprisé après sa mort.

Sigebert eut tout ce qui manquait à Chilpéric, le courage et la force, la droiture et même la chasteté. C'est le héros sans peur des Nibelungen, Siegfried, l'amant de la victoire. Brunhild, entrée avec lui dans la légende, est cette fameuse Brunehaut à laquelle il demeura fidèle pendant sa courte vie. Certes, il était emporté et fougueux; il aimait le massacre et le butin; lorsque Chilpéric osa lui disputer sa part des dépouilles de Charibert, ses bandes furieuses couvrirent de ruines la Gaule centrale et le bassin de la Loire; mais, à la tête de ces guerriers sans frein, il veillait aux frontières de l'Austrasie, il rejetait les Avars sur le Danube, et, même battu, leur imposait par sa vaillance. Brunehaut, d'ailleurs, princesse wisigote qu'il avait épousée en 566, sans contrarier ses ardeurs belliqueuses — elle en était fière — élevait son intelligence et l'aidait à contenir ses leudes, ses évêques remuants, à établir dans ses États, encore tout germaniques, une administration rudimentaire. Demi-romaine, elle aimait la règle, les revenus fixes, les routes entretenues, l'instruction, le commerce, les arts et la prospérité intéri[illegible]

Envieux du mariage princier de son frère, Ch[illegible]

hâté d'épouser une sœur aînée de Brunehaut, Galswinthe, qu'on n'osa pas lui refuser (567). Mais il l'abandonna bientôt aux outrages de l'impérieuse maîtresse. Galswinthe périt, et Frédégonde ceignit enfin la couronne (573). Aussitôt, la guerre éclate. Brunehaut court à la vengeance. Sigebert entre dans Paris, chasse de ville en ville, en Aquitaine, puis en Picardie, Chilpéric effaré, déposé par un mâll solennel (c'était la vieille assemblée tumultuaire mentionnée par Tacite); il se fait proclamer roi de Neustrie et assiège son frère dans Tournai. Il venait d'être élevé sur le pavois, entre Arras et Douai, lorsqu'il fut assassiné par deux émissaires de Frédégonde. Brunehaut, fugitive à son tour et prisonnière, séduit Mérovée, fils de Chilpéric. C'est *l'épisode* raconté avec tant de charme par Augustin Thierry. Rendue aux Austrasiens qui la réclament, elle recommence à régner sous le nom de son fils enfant, Childebert II, que Gontran adopte par les armes (576-577) et dont elle dispute l'éducation aux leudes toujours prêts à la révolte.

Dans la mêlée confuse des hommes et des événements, l'on entrevoit Mérovée tondu, cloîtré et suicidé; l'humble Prétextat déposé pour avoir marié Mérovée et Brunehaut; Chilpéric s'essayant à la poésie latine sous les auspices de l'indulgent versificateur Fortunat, pleurant ses enfants, et les impôts dont il est contraint de brûler les registres, puis assassiné par un amant de Frédégonde; des invasions de Lombards en Provence; d'autres invasions de Childebert II en Italie (590); une singulière tentative d'un usurpateur, Gondovald (585), pour s'emparer de la Gaule méridionale; l'Armorique en armes contre les Gallo-Francs; et, partout à la fois, le doucereux visage du renard Gontran, oncle, père, parrain universel, qui, après avoir *adopté* le fils de Brunehaut, tient sur les fonts baptismaux l'enfant de Frédégonde, et se travaille, et s'entremet, et s'insinue, si bien que son royaume, à sa mort (593), s'étend des Alpes à l'Océan. Ce vaste héritage échoit à Childebert II; et Frédégonde, humiliée déjà en 587 par la restitution du douaire de Galswinthe, se voit, pour ainsi dire, enveloppée par la grandeur de sa vieille

rivale; elle meurt, cependant, libre et puissante dans son royaume de Neustrie (598).

Brunehaut, que la mort prématurée de Childebert a laissée maîtresse de deux petits-fils à peine adolescents, triomphe de nouveau : elle prend Paris; elle enlève à Clotaire II, le fils de cette femme exécrée, la majeure partie de ses États (600). Mais elle est expulsée d'Austrasie par une aristocratie qu'elle a voulu dompter; on lui aliène son petit-fils Théodebert ; elle fuit en Bourgogne et règne encore, avec son petit-fils Thierry, sur l'ancien royaume de Gontran (605). En deçà du Rhône comme au delà, elle est traquée par les leudes — elle en avait tué plus d'un —; on lui massacre, devant la tente royale, son ministre Protadius; le clergé, qu'elle comblait, ose flétrir ses crimes (609); alors l'indomptable vieille frappe deux coups : elle fait lapider l'évêque de Vienne et bannit de Luxeuil le moine-apôtre Columban, son favori jadis; puis, sans craindre la coalition des Francs, des Lombards et des Wisigots, elle fond sur son petit-fils ingrat Théodebert, le fait battre à Toul et à Tolbiac par le fidèle Thierry. Le frère vainqueur tue le frère vaincu; l'aïeule jouit de sa vengeance abominable (612); mais c'est pour la dernière fois. Thierry meurt, tout jeune et déjà père de quatre enfants naturels dont nul n'entend reconnaître les droits. Brunehaut fait en vain appel aux Germains de Franconie; elle quitte son palais de Metz et cherche à gagner l'Ardenne; ramenée devant le roi Clotaire, qui a déjà supprimé les fils de Thierry, elle est torturée trois jours, promenée sur un chameau, liée enfin à la queue d'un cheval et mise en pièces (613). Ainsi périt, à près de quatre-vingts ans, la femme intelligente, vaillante, impérieuse, que les forfaits d'une courtisane avaient entraînée aux crimes les plus noirs, et qui, pendant un demi-siècle, avait tenu bon contre ses sujets et ses ennemis.

Clotaire II, seul roi (613-628), ne vécut guère au delà de quarante ans. Tous ces princes meurent ainsi, usés par de précoces voluptés. Clotaire se traînait de domaine en domaine, légiférant quelquefois, lorsqu'il y était contraint par ses leudes et ses

évêques. Il ne sortit qu'une fois de son repos pour dégager un fils qu'il avait dû envoyer régner en Austrasie, et que des hordes transrhénanes avaient assailli. Il déploya dans ce péril beaucoup de bravoure et d'habileté; le chef ennemi périt de sa main. Mais il est manifeste, il va l'être plus encore, que l'énergie mérovingienne périclite. Le fils de Clotaire, le très puissant Dagobert, le fastueux habitant des villas du Parisis, le pieux fondateur de la basilique de Saint-Denis, grand éditeur de lois ripuaires, saliques, bavaroises, connaisseur en orfèvrerie, l'ami du ciseleur-évêque Eloi d'Amiens et du non moins évêque Ouen (grands apôtres chez les Vascons et les Slaves), ne lui survécut que dix ans. L'admiration des barbares — qui n'en battaient pas moins quelquefois ses armées —, l'empressement d'Héraclius à rechercher son alliance, mais surtout la reconnaissance louangeuse de l'Église, ont jeté un voile sur les débauches, les déprédations et autres peccadilles du très illustre monarque (Dagobert signifie « éclat du jour »). Mais c'est le dernier Mérovingien qui ait régné par lui-même (638); un ou deux seulement après lui — et nombreuse est la série des « fainéants » — ont essayé de secouer l'engourdissement où va s'enliser la race de Clovis.

Le tourbillon des faits que soulève la lutte de Brunehaut contre Frédégonde, et non pas encore de l'Austrasie contre la Neustrie — celle-ci va venir — ne doit pas nous dérober plus longtemps les changements qui tendaient à s'opérer dans la société des VIe et VIIe siècles, dans le gouvernement des royaumes francs, et certains mouvements extérieurs dont le contre-coup se faisait sentir plus ou moins fortement dans la Gaule.

Au-dessus des esclaves, lètes et colons, qui n'avaient aucune part à la vie politique, un assez grand nombre d'anciens habitants et les moins chanceux des guerriers francs, ayant gardé ou reçu quelque lot de terre, *allodium*, franc-alleu, formaient la classe des ingénus, des hommes libres; les premiers payaient au fisc les anciens impôts, presque toujours interceptés par les officiers royaux; les seconds ne devaient rien, sinon, semble-t-il, le service militaire. A côté grandissait chaque jour le monde

clérical, parfois rançonné, mais graduellement enrichi, et déchargé de toute redevance; enfin, autour des rois, le groupe également privilégié des leudes ou fidèles, des antrustions, plus intimes encore, où se recrutaient les généraux (ducs), les gouverneurs de villes et de territoires (comtes), les gardiens des frontières (marchions), et les fonctionnaires de tout grade, à qui étaient assignés, à titre de traitement, des domaines, des revenus de terres dépendant du fisc, *bénéfices* révocables d'abord, mais de moins en moins faciles à reprendre, puisqu'ils garantissaient en quelque sorte la fidélité de leurs possesseurs. Quand les rois eurent distribué toutes les terres domaniales, ils furent amenés à laisser les fonctions aux titulaires des bénéfices. Cet état de choses se trouva consacré en 587 à Andelot pour l'Austrasie et la Burgundie, dans un traité d'alliance entre Gontran et Childebert II, puis spécifié plus nettement en 614 et 622 dans les concessions arrachées à Clotaire II par les leudes et les évêques. Si bien que, entre un peuple passif ou malveillant, des prélats puissants et des seigneurs aussi ambitieux que turbulents, ces princes se sentirent à la merci des nobles et du clergé.

Il faut joindre à ces causes de faiblesse les fréquentes minorités des princes mérovingiens et l'institution des maires du palais, qui en fut la conséquence. Déjà puissants auprès de Childebert II, Théodebert II et Thierry II, ces tuteurs ou premiers ministres devinrent, après Dagobert, les maîtres des deux grandes fractions de l'empire franc, Austrasie et Neustrie, qui prétendaient l'une et l'autre à la possession, souvent précaire, des pays méridionaux, liguro-latins, ibéro-gotiques, Provence, Languedoc et Aquitaine. Les querelles, si acharnées et si confuses, des maires du palais, succédèrent, mais avec un caractère presque national et de plus en plus accusé, aux guerres personnelles et familiales des premiers Mérovingiens. Cette lutte, qui va remplir le VIIe siècle, entre la Neustrie, décidément gallo-romaine, et l'Austrasie, où dominait, au nor[illegible] l'est, l'élément francique, devait se terminer au détrim[illegible]oins

apparent, de la contrée la moins barbare et la plus amollie. L'avantage parut, cependant, appartenir d'abord à la Neustrie; son héros, triste héros, l'habile, l'opiniâtre et sanguinaire Ebroïn, après vingt alternatives, réussit à battre, à mutiler son rival, non moins obstiné, l'évêque Léodégar, connu sous le nom de *saint Léger*. Mais sa victoire, bientôt changée en défaite, n'avait fait que déblayer le terrain et ouvrir la voie aux ancêtres d'une nouvelle dynastie, à une nouvelle conquête franque.

En 613, un évêque de Metz, Arnulf, et un puissant seigneur de l'Austrasie belge, Pippin de Landen, révoltés par les crimes de Thierry II et de Brunehaut, prirent parti pour le fils de Frédégonde; du service de Clotaire, ils passèrent à celui de Dagobert. Échappés à grand'peine au ressentiment de ce très chrétien Salomon, dont ils blâmaient les exactions et la licence effrénée parmi ses trois femmes et ses concubines, ils restèrent puissants en Austrasie. Pépin mourut (639) maire du palais et transmit son office à son fils Grimoald; il avait marié une de ses filles à un fils de l'évêque Arnulf, Anschise; et cette alliance fut des plus utiles à la grandeur de sa maison. Ce fut le fils d'Anschise, Pépin de Herstall, qui releva, en 679, la famille un moment abaissée par la chute de Grimoald. (Grimoald avait essayé trop tôt de substituer son fils Childebert à un héritier légitime d'Austrasie; Clovis II fit tuer le père et l'enfant [653]).

Après la mort, l'assassinat, des derniers Mérovingiens d'Austrasie qui aient montré quelque vaillance et quelque talent personnel, Childéric II et Dagobert II (647, 679), les leudes austrasiens confédérés prennent pour chefs Pépin et son cousin Martin, autre petit-fils d'Arnulf. Ils marchent contre Ebroïn, mais sont vaincus entre Soissons et Laon, à Leucofao (680): Martin, attiré dans un piège, est massacré. Pépin, fugitif, se maintient péniblement contre les successeurs d'Ebroïn, assassiné dès 681. Enfin, proclamé chef de guerre dans un mâll, en 687, il livre aux Neustriens la bataille acharnée et décisive de Testri (entre Saint-Quentin et Péronne). Prince des Francs,

duc d'Austrasie, il laisse à un vain fantôme, barbu et chevelu à souhait, Thierry III, le titre et les honneurs royaux et commence à régner. De longues et terribles discordes avaient ébranlé l'empire franc. Les Transrhénans tributaires avaient secoué le joug; les villes de Provence et de Bourgogne formaient autant de petites républiques tumultueuses; au midi de la Loire, les populations ne reconnaissaient plus pour chef que leur duc Eudes. Un roi breton, Allan, avait rompu des trèves jadis conclues avec Dagobert et désolait de ses incursions les provinces voisines. Pendant plus de vingt ans, Pépin court de l'ouest au nord-est, comprime dix révoltes de Frisons, de Saxons, de Thuringiens, lançant des missionnaires — Willbrod, Rutbert, Wulframm — contre Odin et Irmensul, mariant son fils à une princesse frisonne, infatigable, et revenant présider le grand mâll du 1er mars, prêchant à tous la concorde et la dévotion.

Mais il n'a pu éteindre les rancunes de la Neustrie. Sa mort (714) est suivie d'affreux désordres. Les Neustriens, vainqueurs dans la forêt de Compiègne, s'avancent jusqu'à la Meuse, tandis que les Frisons assiègent Cologne.

C'est alors que Karl, fils déshérité de Pépin, s'échappe de la prison où le détenait une marâtre et rend l'espérance aux Austrasiens découragés. Les Neustriens, refoulés, sont atteints à Amblef, taillés en pièces à Vinci, vers Cambrai, et pourchassés jusque sous Paris (717). Karl se retourne contre les Frisons et les Saxons, les chasse jusqu'au Wéser. Chemin faisant, il a repris Cologne à sa vieille ennemie Plectrude, la veuve de son père. Libre au nord, il court aux Neustriens, les bat à Soissons, poursuit jusqu'à Orléans leur allié, le duc d'Aquitaine (719-720), dépose et repose un Chilpéric, produit au jour un Clotaire IV, un Thierry IV, et décide le maire Raginfred à se retirer en Anjou (723). Le midi reste toujours en dehors de sa puissance et plus disposé peut-être à s'accommoder de l'Islam que de la domination francique. Mais le nord, qui étouffe sous le poids des Avars et des Wendes, ne cesse de rompre sa frontière incertaine. Six fois encore le prince des Francs disp[illegible] dans les

forêts de la Thuringe les bandes germaines, qui se reformeront derrière lui, aussi sourdes que jamais à la voix apostolique de l'excellent Winfrid dit *Boniface*. Cependant, les progrès des Sarrasins l'appelaient impérieusement au delà de la Loire et lui offraient la chance de rattacher à la Gaule franque une partie des provinces méridionales. Nous avons dit sa victoire à *Poitiers*, décidée par un mouvement tournant d'Eudes (732), ses dévastations en Provence, en Septimanie (737-739), d'autant plus furieuses qu'il avait à la fois contre lui l'envahisseur et l'envahi. En 739, c'était le patrice de Marseille qui avait rappelé les musulmans.

Karl mourut, en 741, dans son palais de Verberie (*Oise*), maître absolu, comme son père, de la monarchie franque au nord de la Loire, suzerain plus ou moins obéi dans les vallées du Rhône et de la Garonne. C'était un vaillant, son surnom de *Martel* en fait foi, et aussi un persévérant et un habile, peut-être un peu plus intelligent que ses contemporains : le clergé ne l'aimait pas. En de pressants besoins, Karl avait fortement allégé les bourses ecclésiastiques (720) et appliqué aux dépenses de l'État les scandaleuses richesses du clergé neustrien. Il *semble*, en un mot, avoir voulu se servir de l'Église et du christianisme, les servir même, mais non s'y asservir.

De ses fils, Pépin et Carloman, le second n'eut pas cette demi-sagesse. Après six ans d'un règne heureux et victorieux, il s'en alla baiser la mule à Rome et réciter des litanies au monastère du Mont-Cassin (747). Il y eut là, sans doute, quelque atavisme ; le père de la race était évêque et même saint, saint Arnulf.

Donc, ayant aidé très efficacement Pépin à dompter par deux fois l'Aquitain Hunald, fils d'Eudes, à comprimer encore et toujours Souabes, Alamans, Saxons et Bavarois, Carloman abandonne sa mairie d'Austrasie, où il régnait sans même s'être adjoint un roi. Pépin, qui n'avait pas le même goût pour la patrie céleste, se hâte d'écarter ses neveux de l'héritage paternel ; puis, las de nourrir des Dagoberts et des Childérics, il prétend gouverner en son propre nom un royaume qu'il a relevé,

restauré, agrandi et ramené à l'unité. Son usurpation trouvera, il le sait, un complice bienveillant, exigeant aussi, mais dont l'appui s'impose. Déjà un pape (Grégoire III) avait offert la couronne à Karl Martel; le pape Zacharie n'a garde de contrarier un homme qui pourra le défendre des Lombards. Adroitement consulté, il répond qu'il est juste de donner le titre de roi à qui exerce le pouvoir royal; aussitôt un mâll proclame Pépin, et Boniface sacre le chef de la dynastie nouvelle (752). L'année suivante, pour marquer plus encore l'intime complicité du trône et de l'autel, c'est d'un pape suppliant, Etienne II, que Pépin reçoit une seconde fois l'onction sainte : depuis lors, le pontife romain s'est cru et s'est senti le dispensateur des couronnes et l'arbitre du droit divin. Pendant douze siècles, il n'y aura plus de rapports sociaux que ne régentent, ne faussent et n'enrayent les compromis entre les institutions civiles et les prétendus droits de l'autorité dite *spirituelle*.

Les événements qui signalèrent le glorieux règne de Pépin, campagnes d'Aquitaine, guerres de Germanie, expédition contre les Lombards, rétablissement des papes à Rome, adjonction de l'exarchat de Ravennes au domaine du Saint-Siège, fondation du pouvoir temporel, de l'État pontifical, préparent et déterminent l'œuvre de Charlemagne. Pépin a inauguré la période franco-romaine de l'histoire occidentale; non pas qu'il en ait eu conscience : le partage, encore tout germanique, de ses États entre ses deux fils, couronnés et sacrés dès 754 par le pape Etienne, risquait de ramener l'anarchie mérovingienne. Mais la brièveté du règne de Carloman en Austrasie (767-771) écarta une rivalité inévitable. Tout au plus la défection de ce frère avait-elle forcé Karl de conquérir seul et pour lui seul l'Aquitaine, encore agitée par le vieux Hunald. Son frère mort, il s'empressa d'écarter ses deux jeunes neveux et de se faire proclamer roi d'Austrasie et des provinces transrhénanes.

Il tient désormais dans sa forte main, et pour quarante-trois ans, toute la Gaule antique, moins la Bretagne et quelques régions pyrénéennes. Il entreprend d'y rattacher tou[illegible]

de germain au delà du Rhin et au sud des Alpes, et d'imposer à ce vaste ensemble l'unité de religion et de culture, religion chrétienne, culture latine. Sans donc oublier les origines germaniques de Karl, pas plus que celles des Francs nos aïeux, son goût, si naturel, pour les vieilles poésies dont il avait formé un recueil, trésor malheureusement perdu, et la part qu'il a faite en ses *Capitulaires* aux coutumes et aux lois franques, depuis longtemps acceptées par toute la Gaule centrale, il faut se garder de considérer le grand Karl comme un Germain, fondateur de l'empire germanique. C'est par les rivalités et les faiblesses de ses successeurs, surtout par la force des choses, que les Allemagnes se sont détachées du faisceau qu'il avait si rudement serré. Quant à lui, il a consacré sa vie à les dompter, à les christianiser par le fer et par le feu. Dès 772, il abat, dans la forêt de Teutberg, le simulacre d'Irminsul ; et seize campagnes (772-803) qui portent sa domination jusqu'à l'Elbe, sa suzeraineté jusqu'à l'Oder, jusqu'au coude du Danube et au confluent de la Save, attestent à la fois l'admirable ténacité des Saxons, Thuringiens, Souabes, Bavarois, et l'invincible résolution du roi des Francs.

Toutes ces guerres d'extermination se ressemblent : escarmouches, batailles, massacres de prisonniers, incendies et ravages ; forteresses, églises, colonies fondées, détruites, relevées. De ce chaos, nous ne tirerons qu'un homme héroïque, le plus redoutable adversaire des Francs, Witikind. Entre tous les chefs qui guidaient aux représailles les tribus du Wéser, il fut le plus indomptable et le plus brave. A peine vaincu et chassé du territoire saxon, il reparaissait à la tête de nouvelles bandes recrutées chez les Jutes et les Danois. Il lutte ainsi dix ans ; et ce n'est qu'en 783, après l'effroyable déroute de Teutmold, que, pour sauver les faibles restes de sa nation traquée, décimée, anéantie, il se livre à Karl dans le palais d'Attigny, prête le serment de fidélité et subit le baptême.

La guerre lombarde (773-783) fut moins complexe et moins onéreuse. Didier, le dernier roi lombard, dont Karl venait de

répudier la fille, avait recueilli les enfants de Carloman et envahi l'exarchat. Appelé par le pape Adrien, Karl fait décider la guerre dans un mâll tenu à Genève ; il franchit les Alpes et bloque Didier dans Pavie, le prend, le relègue dans un cloître et ceint à Milan la couronne de fer (774). Entre temps, il avait visité Rome, confirmé la donation de Pépin et accru les domaines du Saint-Siège. Il combattait et soumettait les Saxons, lorsque l'insurrection d'Adalgise, fils de Didier, qui s'était sauvé de Vérone à Constantinople, remit en question le sort de l'Italie. Au cours de l'hiver 775-776, Karl est sur l'Adige avec une armée formidable, tue ou bat les ducs de Frioul, de Chiusi, de Spolète et de Bénévent, court au Wéser menaçant, décide, à Paderborn, l'expédition d'Espagne, prend Pampelune, Saragosse, Barcelone, perd au retour son arrière-garde et le légendaire Roland (778), et retourne aux Saxons.

Cette rapidité prodigieuse, qui rappelle César et Alexandre, cette dépense d'énergie, qui passe les forces humaines, n'excluent ni les plaisirs d'une cour licencieuse et magnifique, ni les distractions de l'esprit, ni les soins de l'administration civile, religieuse et militaire. Les reines se succèdent, parfois se doublent ; les princesses, leurs filles, abusent parfois de l'indulgence paternelle. Les courtisans, les demi-lettrés, les hauts fonctionnaires (*missi dominici*) qui viennent rendre compte de leurs inspections dans les provinces, se rencontrent avec les prélats austères ou joyeux, tiennent conseil, concile ou cercle galant, selon l'humeur du prince et le caprice des belles dames, joueuses ou chasseresses. Karl, auquel le génie tient lieu de savoir, favorise les églises, les écoles, les pédants naïfs et les illustres docteurs, se fait enseigner les sept arts par son secrétaire Eginhardt et par son pédagogue Alcuin. On a conservé quelques-unes des questions puériles débattues dans la célèbre École du palais, où le roi attirait les enfants de ses nobles. Ce n'en sont pas moins là des indices de renaissance. Les travaux législatifs, la rédaction des *Capitulaires*, occupent aussi la pensée du guerrier aux épaules robustes, à la face ronde, à l'épaiss-

moustache, mais au front vaste et aux yeux clairvoyants. Sa cour animée tantôt l'accompagne en ses villas abondantes, où il surveille parfois la laiterie et la vente des œufs, tantôt le suit dans ses camps, ou bien l'attend dans les cités où les architectes italiens élèvent des basiliques et des palais.

Sa fougue, cependant, se ralentit ; il se repose sur ses enfants (un seul l'a trahi, Pépin le Bossu), qu'il a décorés du titre royal. Karl, l'aîné, monte la garde aux frontières de l'Elbe, surveillant les Slaves du nord, Obotrites et Wiltzes ; Louis commande au midi et soutient, quand il le faut, les gouverneurs de la Marche espagnole et de Majorque. Pépin, brillant chef de guerre, met fin à l'empire des Avars.

La conquête de la Bavière (787), du Frioul, de la Carinthie, de l'Illyrie adriatique, avait entraîné des rapports souvent hostiles avec cet arrière-ban des Huns. En 791, le grand Karl s'était avancé jusqu'au Raab, où devaient le joindre deux armées convergentes, l'une de Saxons, l'autre de Lombards ; mais la disette et les maladies l'avaient forcé à la retraite. En 796, Pépin, roi d'Italie, traversant le Danube et la Theiss, secondé par un duc de Frioul et des comtes de Bavière, força les sept enceintes ou terrassements qui protégeaient le *ring*, le repaire des Avars. Là étaient accumulés d'invraisemblables trésors, les dépouilles séculaires de l'Orient. Rien n'échappa au vainqueur. Tout fut porté en triomphe à Aix-la-Chapelle. Le père, qui achevait alors la soumission des Saxons et recevait l'hommage des Slaves, accourut pour remercier en personne son glorieux fils. Telle était la profusion des richesses, que les grands et les prélats en furent comblés et que la valeur de l'or baissa dans tout l'empire. Un khagan baptisé et tributaire fut laissé en Avarie. Le royaume des Francs devient limitrophe de l'empire byzantin.

Le siècle touchait à sa fin. La renommée de Karl remplissait le monde. L'impératrice des Grecs, Irène, lui envoyait des ambassadeurs; et, du lointain Orient, le calife des *Mille et une nuits*, Haroun-Arraschid (800-807), lui adressait des messages et de riches présents. Une paix inconnue régnait du nord au midi,

du Rhin à l'Océan, dans la vaste monarchie, de tous côtés garantie par une épaisse bordure de peuples vassaux.

En l'année 799, une conspiration semi-cléricale, semi-lombarde, qui avait failli être fatale à un pape Léon, appela Karl, disons maintenant Charlemagne, en Italie. Il avait envoyé d'abord huit hauts commissaires rétablir Léon à Rome et dans tous les honneurs pontificaux. Dès son arrivée, un concile justifia le pape de toutes les accusations produites contre lui, déclarant, au surplus, que « nul n'avait droit de juger le juge de tous les hommes » ; les calomniateurs, condamnés à mort, virent leur peine commuée en exil perpétuel. L'habile reconnaissance de Léon préparait à son sauveur une récompense utile au saint-siège et peut-être acceptée d'avance. Le jour de Noël 800, Charlemagne priait à genoux sur les marches de l'autel. Il inclinait le front. Le pontife saisit le moment favorable et, lui posant sur la tête une couronne, s'écria d'une voix forte : *A Charles Auguste, couronné par Dieu grand et pacifique empereur des Romains.* Grande scène ! prélude magnifique de la longue et lamentable querelle des Investitures. Le successeur et l'égal des antiques Césars, l'*empereor ki ad barba florit,* au milieu des acclamations, se releva consacré, transfiguré, dans un nimbe de majesté sereine que va fixer la poésie et dont le temps ne ternira pas la splendeur.

La postérité, négligeant les taches de sang, effaçant les impuretés, rejetant les scories, tout ce qui tient de la race et de l'époque, ne veut voir que la grandeur de l'effort, l'homme qui, du sein de l'ignorance, a voulu faire jaillir la lumière, imposer l'ordre au chaos, la civilisation à la barbarie enchaînée. Mais la compression ne supprime pas les forces latentes. En quelles mains, sur quelles épaules allait-il déposer le fardeau d'un monde forgé en un demi-siècle ? Quel athlète de la guerre et de la pensée saurait contenir le développement de la barbarie ancienne, prévoir et prévenir les assauts des barbaries nouvelles et déjà menaçantes ?

Les dernières années du grand règne furent attristées

pertes cruelles et des présages funestes. Charles et Pépin, les deux compagnons des gloires paternelles, moururent en deux ans (810-811). Louis d'Aquitaine, qui avait montré du courage et du talent, mais caractère faible, âme scrupuleuse et timorée, le dévot esclave des prêtres, se trouvait appelé à l'immense héritage. En des plaids solennels, convoqués à Aix-la-Chapelle en 813, avec le consentement des évêques, des abbés, des dignitaires, il reçut la couronne d'or, emblème de la dignité impériale, tandis que le peuple criait : « Vive Louis empereur ! »

Cependant, Charlemagne sentait faiblir et fléchir les frontières. Elles n'étaient pas entamées; elles étaient victorieusement défendues. Mais un orage se formait à l'orient : c'était l'afflux des Slaves. Le nord lançait par volées des flottilles de proie. Des barques scandinaves pillaient les côtes et remontaient les fleuves, le Rhin, l'Escaut, la Seine, la Garonne, même le Rhône. Le moine de Saint-Gall raconte qu'un jour, témoin d'une de ces incursions, l'empereur se prit à pleurer. « Savez-vous, dit-il, mes fidèles, pourquoi je pleure amèrement? Certes, je me soucie peu du faible dommage que ces brigands peuvent me causer aujourd'hui; mais je m'afflige que, moi vivant, ils aient osé aborder sur cette terre. Je suis en proie à une vive douleur quand je prévois les maux qu'ils réservent à mes descendants et à leurs peuples. »

Charlemagne expira le 28 janvier 814, et une ombre soudaine tomba sur l'éclatante aurore du IXe siècle.

Louis le Pieux, *Ludovicus pius*, compromit le prestige impérial par de dégradantes génuflexions aux pieds d'un pape, par ses ridicules pénitences et ses perpétuelles irrésolutions entre ses évêques, ses femmes et ses fils. Réformateur malencontreux d'abus qui pouvaient attendre, il aggrava ceux qui menaçaient l'œuvre paternelle, réprimant les galanteries de ses sœurs, distribuant des couronnes à ses fils. Enclin à la justice et à la clémence, il n'en laissa pas moins condamner à mort son neveu nard, roi d'Italie, fils de son frère Pépin, le vainqueur des s, et lui fit arracher les yeux (c'était le supplice mis à la

mode par les empereurs de Byzance). Pour complaire à sa seconde femme, Judith, il tailla, dans l'apanage de ses fils du premier lit, un royaume destiné à son quatrième fils enfant.

Déjà les rébellions plus ou moins réprimées des Navarrais, des Basques, des Sarrasins, des Bretons, des Slaves, des Danois (820-828), avaient troublé profondément l'empire, quand la révolte de deux de ses fils aînés, Pépin d'Aquitaine et Louis de Bavière, le réduisit à une abdication (830), imposée par un évêque de Reims, l'intrigant Ebbon. Une diète tenue à Nimègue et, plus encore, la jalousie des vainqueurs contre Lothaire, roi d'Italie, lui rendirent la couronne, mais non la puissance (831). Abandonné de ses soldats près de Colmar, il dut subir une seconde fois (833) la tutelle de ses enfants. Tandis que Judith et son fils étaient jetés dans des forteresses ou des abbayes, l'héritier de Charlemagne, soumis à une pénitence publique (Saint-Médard de Soissons), dépouillé du baudrier militaire, revêtu d'un cilice, se vit interné à Aix-la-Chapelle. Lothaire se déclara empereur. Puis un revirement soudain, une sorte de honte devant l'humiliation d'un père, souleva les peuples. Réhabilité par une assemblée d'évêques à Saint-Denis, le vieux Louis reprit les rênes pour six ans encore, d'une main défaillante, toujours luttant et pardonnant, et réveillant par ses partialités envers son plus jeune fils les révoltes à peine assoupies, oublieux des Normands qui désolaient les bords de l'Escaut, de la Somme, de la Seine et de la Loire, livrant à elles-mêmes, ou plutôt à des usurpateurs ambitieux, la Gascogne, la Narbonnaise, la Provence. Il marchait contre une coalition de fils et de petits-fils, quand la mort vint le décharger d'un fardeau qu'il n'avait jamais su porter (840). Ce n'était ni l'intelligence ni le courage qui lui avaient manqué. C'était le caractère. Sa faiblesse en fit le jouet de ses prêtres, de ses favoris, de ses femmes et de ses enfants.

Ceux-ci étaient doués de qualités et de talents qu'il serait injuste de méconnaître et qui, précisément, concoururent à l'émiettement définitif de l'empire. Ni Louis, roi de Bavière et de Germanie, ni Pépin II, roi d'Aquitaine, ni Charles, à qui était

échue toute la Gaule du nord entre la Meuse, le Rhône, la Loire et l'Océan, ne voulaient reconnaître la suzeraineté de leur frère aîné ou oncle, Lothaire, le légitime empereur. Ils ne le pouvaient pas : des répugnances, qu'on ne peut dire encore nationales, mais qui tendaient à le devenir, s'imposaient à ces chefs, pourtant de même race et de même famille. Les nuances, déjà très accentuées, qui séparaient les Gallo-Romains francisés et les Ibéro-Ligures latinisés de la Gaule méridionale n'étaient rien, si on les compare aux différences plus tranchées qui s'opposaient à la fusion des Germains transrhénans avec les Francs Neustriens. Si, comme on va voir, ces deux derniers groupes s'allièrent contre les Italo-Burgundes de Lothaire et les Aquitains de Pépin, ce fut pour assurer leur indépendance respective. Vainqueurs, aux environs d'Auxerre, à Fontanet, après une bataille acharnée (841), Charles et Louis le Germanique réunissent leurs forces à Strasbourg et, en présence des deux armées, se jurent une amitié à toute épreuve ; or, c'est dans ce serment même que se manifeste l'individualité, pour ainsi dire, des deux futures nations, la France et l'Allemagne. Les deux armées alliées ne se comprennent pas. Charles, pour se faire entendre des Germains, leur parle en tudesque ; Louis s'adresse en latin rustique aux bataillons neustriens :

Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, d'ist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in adjudha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dist, in o quid mi altresi fazet, et ab Ludher nul plaid numquam prindrai, qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit. (Pour amour Dieu et pour chrétien peuple et notre commun sauvement, de ce jour en avant, en tant que Dieu savoir et pouvoir me donne, ainsi sauverai-je ce mon frère Karle, et en aide et en chacune chose, ainsi comme on, par droit, sauver son frère doit, en ce que autresi me fasse ; et avec Ludher nul accord nonques prendrai, qui, par mon vouloir, à ce mon frère Karle en dam soit.)

Le traité de Verdun consacra l'indépendance des deux peuples :

l'un en deçà de la Meuse, l'autre au delà du Rhin (843). L'incommode Lothaire, avec le titre d'empereur, conserva l'Austrasie cisrhénane, jointe à son royaume d'Italie par une bande longtemps contestée (Savoie, Suisse, Séquanie, Alsace, Lorraine), qui maintenait la communication entre les deux villes impériales, Rome et Aix-la-Chapelle. Jamais plus bizarre invention n'a enfanté plus de maux.

Charles le Chauve, fort diversement jugé, a été, en fait, le dernier Carlovingien qui ait gardé le sens de l'unité. Bien qu'amené par son intérêt et par la force des choses à en consacrer la rupture, il n'en a jamais perdu de vue le rétablissement à son profit. Il attendit trente-deux ans une occasion d'annuler le malencontreux partage de Verdun, et de rendre au moins à la Gaule ses frontières naturelles. En 875 seulement, la mort presque simultanée des trois fils et successeurs de Lothaire lui permit de mettre la main sur l'Italie, la Provence et la Lorraine. Il courut à Rome recevoir du pape la couronne impériale. La mort l'arrêta en marche vers la Germanie qu'il voulait enlever au fils de Louis. Entreprises hasardeuses, mais grandes, et qui témoignent tout au moins d'une ambition éclairée, d'une âme hardie !

Charles, même s'il eût vécu, n'aurait pu triompher de la décomposition politique et sociale, des tendances sécessionnistes qui, pendant tout son règne, avaient paralysé sa puissance. Vainement il avait essayé de reprendre la Gaule du midi et la Bretagne. Soutenu et abandonné tour à tour par des comtes ou ducs de Septimanie, de Toulouse, d'Angoulême et vingt autres, tous également insoucieux d'intérêts extérieurs à leur domaine ; parfois vainqueur, souvent battu, épuisé d'hommes plus encore que d'argent, il lui avait été impossible de réprimer les incursions multipliées des Normands et des Sarrasins. Les fonctionnaires de la couronne, les gouverneurs de provinces, qui, dans un État régulier, auraient arrêté et châtié ces brigands au passage, se réfugiaient derrière leurs palissades ; et beaucoup parmi les malheureux serfs se joignaient volontiers aux pirates, tout

heureux, fût-ce au nom de Mahom ou de Woden, ne fût-ce qu'un jour, de tuer, piller, violer et bâfrer en liberté. Quelques guerriers, quelques partisans, montrèrent de l'énergie : tel un Allemand, fils de Witikind, Robert dit le Fort, qui s'était fait ou avait été nommé comte sur les limites de la Marche et de l'Anjou. Les villes aussi résistaient; mais, mal fortifiées, elles étaient le plus souvent surprises et incendiées par des poignées de sauvages; des troupes de quatre ou cinq cents hommes rançonnaient Angers, Tours, Poitiers, Chartres, Orléans, Paris, Bordeaux; il y en eut une qui barra longtemps la Seine à Pont-de-l'Arche (855-861). Si le roi chassait une bande, dix autres opéraient ailleurs; s'il en écartait quelques-unes à prix d'or, il ne faisait que surexciter l'avidité des survivants ou des nouveaux venus.

Le fils, les petits-fils de Charles, Louis et Carloman, ceux-ci tout jeunes et vaillants, périrent à la tâche (877-884), sans pouvoir arrêter le morcellement du midi. En 880, la Provence et le Dauphiné, rattachés à grand'peine en 875, se donnèrent un roi, roi de Vienne et d'Arles, leur duc Boson, qui fonda pour un siècle et demi une petite monarchie isolée. La mort du jeune Carloman (vingt et un ans), le bas âge de son frère posthume Charles, livrèrent toute la monarchie franque à un fils de Louis le Germanique, qui portait depuis 877 le titre d'empereur, à *Karl der Gross*, le Gros ou peut-être le Grand. Ce Karl, plus impuissant encore contre les Normands que ses prédécesseurs, finit par être solennellement déposé dans la diète deTribur (888); et une nouvelle famille d'origine également germaine, celle de Robert le Fort, disputa et arracha le sceptre aux Carlovingiens humiliés.

Les Sarrasins, avec les Normands et les Magyars, aux IXe et Xe siècles, comme la féodalité au XIe, occupent le premier plan de l'histoire. Disons quelques mots des premiers.

Les Sarrasins, originairement une tribu syrienne, ont donné leur nom aux irréguliers de la conquête arabe, qui, montés sur de légères flottilles, infestèrent les rivages européens de la Méditerranée. Dès le commencement du IXe siècle, les musulmans,

chassés de la Septimanie par Pépin le Bref et Charlemagne, serrés contre les Pyrénées par les comtes de Navarre et de Barcelone, s'étaient jetés sur les Baléares, sur la Corse et la Sardaigne (810-814). D'autres, proscrits de Cordoue, expulsés d'Égypte par le calife Almamoun, se saisirent de la Crète (823) et n'y furent forcés et baptisés par les Byzantins qu'en 961. Des Aglabites d'Afrique, soutenus par des coreligionnaires d'Andalousie, s'attaquèrent à la Sicile. Sélinonte (827), Palerme, Syracuse enfin, quoique vigoureusement défendues, devinrent des villes musulmanes. Un butin énorme (un million de pièces d'or), des esclaves chrétiens par milliers, tombèrent aux mains des pirates, qui gardèrent l'île plus de deux siècles. Malte (833-870) finit par subir le même sort.

Alors Tunis, Bizerte, Palerme, lancèrent chaque année des volées de forbans, qui tantôt pillaient Tarente et Bari, tantôt, remontant le Tibre, brûlaient les faubourgs de Rome, au pied du Vatican, saccageaient Fondi, assiégeaient Gaëte, Capoue, Bénévent, battant les troupes de Lothaire (846) et, en dépit des efforts combinés des papes Grégoire et Léon IV, des empereurs Louis II et Basile le Macédonien (848, 869, 875), se maintenant jusqu'en 916 dans un camp fortifié sur la rivière Garigliano. La France ne fut pas épargnée. Pendant que les rois carlovingiens se battaient à Fontanet, les Sarrasins faisaient le ravage aux environs d'Arles. En 848, Marseille, dont l'évêque Roland fut défait dans la Camargue, puis Toulon, puis Fréjus furent soit pillés, soit réduits en cendres. Saint-Tropez pendant vingt ans (854-870), ensuite Fraxinet (888), dans les Maures, servirent de repaire aux pirates. La côte se hérissa de forteresses musulmanes. Les rois d'Italie, les comtes de Provence, ne pouvant détruire cette peste toujours renaissante, finirent par confier aux Sarrasins la défense des Alpes, depuis Fréjus jusqu'à Saint-Maurice-en-Valais (942). Le mont Saint-Bernard leur appartint jusqu'en 960, Grenoble jusqu'en 965. Un roi Conrad les mit aux prises avec les Hongrois et tomba sur les deux partis; enfin, en 972, un comte Guillaume, surnommé *Père de la patrie*, réussit

à délivrer les côtes de ces intrus. Mais la piraterie sarrasine et barbaresque se prolongea au moins jusqu'au XVIIe siècle et fournit à Molière de nombreux et célèbres épisodes.

Les invasions scandinaves ont été de bien autre portée. Aux attaques des Frisons et des Saxons maritimes, tant de fois repoussées par les Thierry, les Pépin et aussi par Karl *Martel* et Charlemagne, avaient succédé les incursions des Northmen, hommes du nord, aventuriers danois et norvégiens qui, poussés par des révolutions obscures, dépouillés de leurs biens et chassés de leur pays par des chefs puissants et cruels, s'en allaient chercher fortune, partie vers l'orient, en Russie et à Constantinople, partie à travers les mers d'occident, jusqu'en *Islande* et peut-être en Amérique, ou, pour venir à notre objet, sur les côtes d'Angleterre et de France. Des troupes de quelques centaines d'hommes, vêtus de mailles de fer, hardis marins, pillards insoucieux de la vie et de la mort, avides de sang et d'or, entonnant le chant des épées, se ruaient à la curée du monde. Remontant avec leurs longues pirogues, *serpents* et *dragons de mer*, les grands fleuves et les affluents navigables, ils opéraient à droite et à gauche des razzias sans merci, tuaient, brûlaient, saccageaient les monastères, les églises, les bourgades et les villes, heureux de mourir en égorgeant, d'offrir à Woden et à Thor les dépouilles et le sang des chrétiens.

De 830 à 912, ces *Seakonungs*, *Vikings*, *Berserkars*, désolèrent l'empire défaillant des Carlovingiens. Maîtres de Ré et de Noirmoutiers, où ils radoubaient leurs barques et entassaient leur butin, ils commandaient tout le cours de la Charente et de la Loire. De Valcheren et de Bétau, concédées par Lothaire (837), ils remontaient l'Escaut. Ils avaient aussi des stations sur la Somme, sur la Seine, sur la Gironde. Leurs chefs les plus terribles ont été : Hasting, un Franc né près de Troyes, qui faillit se faire roi d'Angleterre et finit comte de Chartres ; Rorik et Gottfrid, Oscheri et Ragnar Lodbrog, Sigfrid et Rollon. Pendant près de trente ans (838-866), Hasting fut la terreur de l'Anjou, de la Touraine et de tout le midi ; il prit ou incendia

Amboise, Nantes, Saintes, Bordeaux, Toulouse, le Mans, Clermont. Passant le détroit de Gibraltar, il tomba en Italie sur le monastère du mont Cassin, et écuma les côtes de Provence. En 876, Charles le Chauve trouva les Northmen établis à Angers et à Orléans. La Flandre, la Lorraine, la Hollande, Liège, Cologne, Trèves connurent les fureurs de Rorik et de Gottfrid (870-885). Les palais de Nimègue et d'Aix-la-Chapelle furent changés en étables. Oscheri, pirate de la Seine, prit une première fois Rouen (841) et se retrancha dans l'île d'Oissel. Ragnar pénétra jusqu'à Paris dès 845 et l'incendia; en 857, il détruisit l'église de Sainte-Geneviève. En 866, le monastère de Saint-Denis fut pillé. Le plus souvent, Charles le Chauve, Louis III et Carloman, même après avoir battu les barbares, achetaient chèrement leur retraite. Il y avait un *impôt des Normands.*

C'est en 886 que l'évêque Gozlin et Eudes, fils de Robert le Fort, soutinrent le fameux siège de Paris qui dura treize mois. Sigfrid avait pris Rouen et Pontoise, il vint se heurter avec sept cents barques aux fortifications du pont au Change et du pont Saint-Michel. Il brûla Saint-Germain des Prés. Charles le Gros, qui finit par se montrer sur les hauteurs de Montmartre, n'osa pas risquer une défaite; il paya, et les brigands consentirent à s'en aller dévaster la Bourgogne.

Vers 896, Rolf, Roll ou Rou, banni norvégien, arma aux Hébrides une flotte qui, visitant à son tour les bouches fluviales, entra dans la Seine jusqu'à Jumièges. Rouen, affaibli, ruiné, se livra sans combat. Roll, par Bayeux, Évreux, donnant la main aux Normands de la Loire, s'avança vers Chartres; il y fut, il est vrai, battu par Robert, frère du roi Eudes. Mais il n'en demeura pas moins maître du pays entre Blois et Senlis, entre l'Epte et la mer. Il s'installait, relativement doux pour les habitants des villes, et partageant la campagne entre ses compagnons sans en laisser un arpent aux anciens possesseurs. Il entendait ainsi, du premier coup, tout le système féodal. On pouvait en faire un duc et même un gendre. C'est à quoi se résigna le pauvre roi Charles le Simple, en 912. En échange de la prin-

cesse Gisèle et du duché de Normandie — assez finement accru de la Bretagne, obstinée en son indépendance — Charles obtint une assez longue paix et un hommage quelque peu dérisoire, mais qui ne fut pas contesté. Peu nombreux, les envahisseurs se plièrent aux mœurs neustriennes; ils oublièrent si bien leur idiome originel, que, au siècle suivant, le premier poème français fut composé, rédigé du moins, par un Normand; mais ils ne reçurent pas sans donner; leur hardiesse, leur avidité aussi, imprégnèrent fortement le caractère neustrien. L'esprit de folle entreprise, à mesure qu'il s'éteint dans le nord, se rallume aux rives de la Seine — ou de toute autre rivière —, mais transformé en ambition avisée, en convoitise calculatrice, sans frein, sans loi, cruelle au besoin, mais insolemment froide, pour tout ce que la main peut saisir, extorquer, exploiter et garder.

L'abandon de la Normandie par Charles le Simple ne changea rien au désordre social que Charlemagne avait seulement tempéré, et que Charles le Chauve, en 877, avait de lui-même confirmé par le capitulaire de Quierzy. *Nulle terre et nul homme sans seigneur.* Au-dessus d'une tourbe humiliée (la nation elle-même), qui s'enfonçait dans les étages maudits, hommes de *pooté*, serfs taillables à merci, manants, villains, colons demi-libres, montait, s'échafaudait toute la superstructure des minces vavassaux, vaslets, vassaux, hobereaux, damoiseaux, et vidames, et viguiers, et vicomtes; le tout ombragé de haut par les panaches et pennons des comtes et des barons, des ducs et des marquis; sans oublier les abbés à la mine fleurie, les évêques de toute sorte, les ascétiques, les théologiens, les violents, guerriers même, les intrigants, les diplomates et les paternes, et une quantité multicolore de dignitaires ecclésiastiques, plus ou moins pourvus de serfs, de vassaux et de seigneurs : car l'Église n'avait pas manqué de s'insinuer dans la hiérarchie féodale, comme elle avait fait dans la société romaine et dans les divers régimes issus de la conquête barbare; là comme ailleurs, elle apportait, avec son autorité divine, une entente parfaite des intérêts humains, et une sagesse, une douceur relative, qui faisait rechercher par les

malheureux sa domination et sa protection temporelles. Le clergé, sans jamais oublier ses privilèges sacrés, dont il tirait ses richesses, figurait donc à tous les rangs, à tous les degrés de la hiérarchie politique et militaire; les prélats et les évêques savaient se montrer comtes, ducs et princes, en prenant soin de confier à des vassaux, plus ou moins titrés, la conduite de leurs soldats et de leurs armées. Certains d'entre eux étaient reconnus pour les égaux, les *pairs*, des grands feudataires laïques.

Mais au milieu de tous ces souverains, comtes ou ducs de Normandie, de Flandre, de Vermandois, de Troyes et Champagne, de Bourgogne, d'Anjou, d'Auvergne, de Poitiers, d'Aquitaine, de Toulouse, de Gascogne, de Gothie, de Barcelone, de France enfin (l'Ile-de-France) — et je ne compte pas les roitelets indépendants de Provence, de Viennois, de Bourgogne cis et transjurane, de Lorraine et d'Alsace — qu'advenait-il des rois? Que restait-il aux Carlovingiens? Ils avaient dès longtemps distribué en bénéfices, en fiefs, tous les domaines du fisc qui, pendant quatre siècles, alimentèrent le trésor et l'appareil de la couronne. Pour tout bien, les héritiers de Charlemagne possédaient, outre quelques terres dans le Soissonnais et la ville de Laon, quoi? la foi et l'hommage de seigneurs plus apanagés et plus puissants qu'eux-mêmes. Ils ne pouvaient imposer l'obéissance aux uns qu'avec le secours des autres. Et quand nul ne se souciait d'eux, ils erraient, mal accompagnés, de retraite en retraite, mendiant l'assistance des rois de Germanie, protégés de quelque évêque, captifs d'un feudataire, évadés d'une geôle pour regagner leur ville de Laon, si elle n'avait pas été prise en leur absence, guerroyant à la tête de soldats, de vassaux bientôt dispersés, ou servant comme otages dans l'armée d'un ambitieux qui employait l'autorité royale à ses querelles privées. Telle a été la misérable vie de l'incapable Charles le Simple, de Louis d'Outremer, de Lothaire et de son frère Charles, dignes d'une meilleure fortune et qui s'acharnèrent vainement à défendre leur dynastie condamnée.

Déjà Eudes, fils de Robert le Fort, son frère Robert et leur

parent Raoul, ducs et maîtres de Paris, de l'Ile-de-France et de la Bourgogne, avaient plusieurs fois usurpé la couronne, régné sur la vallée de la Seine, entre Dijon et Gisors, entre Orléans, Auxerre et Reims. Après eux, Hugues, dit le Grand, plus puissant encore, avait laissé à Lothaire un vain titre. Enfin la complicité de l'Église presque unanime décida le chef de cette famille, avec l'adhésion fort indifférente des grands feudataires voisins, à solliciter et à prendre la qualité de roi de France, d'une France réduite à ses propres domaines.

C'était un minime sire, à grosse tête dit-on, portant chape de moine, un *Capet*, demi-clerc, demi-laïque, abbé-roi, dont le surnom a été plus célèbre que la personne. L'obscur et matois Hugues Capet, couronné à Noyon, sacré à Reims (987), ayant mis la main en 991, grâce au traître Ancelin, évêque, sur la ville de Laon et sur le dernier Carlovingien, transmit à une nombreuse lignée une capitale centrale, d'où elle tendit lentement sa toile sur la France entière (996). Son fils, associé au trône depuis 988, ce personnage si curieux parce qu'il fut bon et resta pieux quoique excommunié, qui se cachait de sa femme pour donner et pardonner, grand desbrideur de messes, mais nullement sot — le pacifique roi Robert — laissant passer les guerres et les crimes des feudataires, les disettes et les maladies, misères de ces temps affreux, et les terreurs de l'année apocalyptique, de ce fameux *An mil*, « capable de remplir en un jour » l'escarcelle toujours ouverte de l'Église gémissante, bénissante, accueillit d'un bienveillant sourire la joie du monde étonné de vivre encore, et l'explosion de crédulité, d'espoir aussi, d'où jaillirent l'art roman et l'élégance gothique.

Ce mouvement, qui éclate au XI[e] siècle, s'était lentement propagé durant le IX[e] et le X[e] à la fois : dans l'Église, par l'imitation atténuée de la littérature latine ; autour des princes, par le goût des belles écritures et des objets d'art ; dans le peuple, par le développement de la langue vulgaire appropriée à l'intelligence de foules ahuries, désormais heureuses de se comprendre et de s'exprimer.

Le peu de savoir classique échappé à la brutalité franque s'était naturellement réfugié dans les bibliothèques des églises et des monastères, seuls asiles qui promissent aux écrivains une précaire sécurité; le « privilège de clergie » attirait dans les cloîtres et ceux qui redoutaient les caprices et les cruautés des seigneurs, et les esprits qui essayaient de penser. Nous savons quelle impulsion Charlemagne avait donnée aux écoles ecclésiastiques, où se formaient les clercs destinés à l'administration, à la diplomatie, avant tout à la vie monastique, à l'enseignement et aux fonctions abbatiales ou épiscopales. Il en sortit des historiens qui ne sont pas sans valeur : Eginhard (*Vie de Charlemagne*) [820]; le moine de Saint-Gall; Chégan, historien de Louis le Pieux; Nithard, petit-fils de Charlemagne, duc, puis moine, qui nous a conservé les serments de Strasbourg; surtout Richer, qui écrivit une précieuse *Histoire de mon temps* (879-995); des théologiens, orthodoxes, tels que Hincmar, fameux évêque de Reims au IXe siècle; douteux, Gottschak, Raban Maur; un philosophe, défenseur de la raison, l'Irlandais Scót Erigène; des poètes ou plutôt versificateurs latins, habiles aux acrostiches; beaucoup d'épistolaires, qui sont des plus utiles, notamment Loup de Ferrières, Hincmar, Gerbert, où l'on découvre les mille intrigues et trahisons mutuelles des aspirants aux mitres et aux crosses. Tout ce monde mentionne, par endroits, Homère, Virgile Maro, Térence, Horace, Ovide, Aristote et Platon. Quelques-uns avaient lu divers passages de ces auteurs, sans les posséder toutefois au même degré que le fameux Gerbert; celui-ci a été vraisemblablement l'homme le plus instruit du Xe siècle. Dans sa jeunesse, il avait passé les Pyrénées, étudié peut-être l'arabe et l'hébreu aux écoles de Cordoue, pris quelque teinture des mathématiques, de l'astronomie, sciences empruntées aux Grecs par les musulmans de Syrie, d'Égypte et d'Espagne. Aussi passait-il pour avoir vendu son âme au diable. Tour à tour moine, politicien, professeur, abbé persécuté de Bobbio, archevêque de Reims, il ceignit enfin la tiare, en 999, sous le nom de Sylvestre II.

La musique, si chère à Childebert, était restée en honneur dans les cours et dans les églises ; il nous reste, du IXe siècle, quelques airs notés sur des poèmes du temps et un traité de musique par un moine, Hucbald, auteur de cent trente-six vers en l'honneur des chauves (*Carmina clarisonæ calvis cantate camenæ*). L'écriture enchevêtrée des Mérovingiens s'est *allégée*, arrondie ; la miniature est appliquée aux manuscrits avec un coloris, une variété, qui séduisent encore. Nos bibliothèques et nos musées possèdent quelques-unes de ces curiosités : les *Évangéliaires* de Charlemagne et de Lothaire, la *Bible* et les *Heures* de Charles le Chauve. Les artistes orientaux, fuyant les Iconoclastes (empereurs ennemis des images), s'étaient *sauvés* en occident ; ils décoraient de peintures murales, de *mosaïques*, de sculptures, les palais, surtout les églises (dont il ne nous reste guère de débris authentiques), généralement plafonnées en solives, garnies de colonnes et chapiteaux d'Italie. On commence à voûter en pierre le carré du transept.

La langue populaire balbutie encore au Xe siècle ; elle règne cependant : Hugues Capet (dès 981) n'entendait ni le latin ni l'allemand. La Normandie, au temps de Rollon, n'en avait pas d'autre. Déjà elle commençait, si l'on en croit M. Léon Gautier, à élaborer, par complaintes chantées, l'illustre légende dont les strophes animèrent les guerriers de Guillaume le Conquérant (1066) et qui, en plein morcellement féodal, inaugure l'apothéose de Charlemagne et de la patrie française : *Dulce France ! France la douce*. Aix-la-Chapelle y est *Ais en France*.

Le texte le plus ancien de *la Chanson de Roland*, rédigé avant les croisades, qui n'y sont pas mentionnées une seule fois, s'est formé dans nos marches de l'ouest, auxquelles *Hruotlandus*, inconnu partout ailleurs, était préposé. Certaines allusions à des événements accomplis de 990 à 1012 permettraient d'attribuer au commencement du XIe siècle une première version du poème. Mais, dans la forme qui nous est parvenue, les armes, les mœurs, correspondent au dernier quart de ce siècle. La langue est fruste, mais très supérieure à la verbeuse confusion

des siècles suivants. Le style, nu, monotone, n'admet rien d'explétif dans le tissu de la phrase : c'est une qualité maîtresse. La *Geste* se compose de 4002 vers de dix syllabes (avec césure à la quatrième sonore, où il n'est tenu aucun compte des désinences muettes), groupés en 210 laisses inégales, dont l'unité réside dans l'assonance de la dernière voyelle accentuée. On comprend que ce décasyllabe grossier, cette ébauche de rimes, ne pouvaient convenir qu'en des poèmes chantés devant des auditeurs dont pas un sur dix mille ne savait lire.

L'auteur (Turold ?) est lui-même d'une remarquable ignorance. La géographie est pour lui un mystère ; il place Cordoue près des Pyrénées. La terre est divisée en deux camps : amis de Dieu l'Espirital, *France la douce* ; ennemis de Dieu : païens. Il voit Dieu sans cesse penché sur le monde, écoutant les prières des hommes de bonne volonté. Il croit que l'Islam est le culte de trois idoles : Mahum, Apollin et Tervagan. Des anciens, bien qu'il nomme une fois Virgile et *Omer*, il n'a pas la moindre réminiscence. Au moins le vieux trouvère est-il un observateur naïf et précis des armes et des idées de son temps. On dit que tous ses héros se ressemblent ; c'est qu'en effet leur intelligence simple n'admet qu'un petit nombre de concepts. Ils mènent la même vie, frappent les mêmes coups. Chez eux, l'emploi de la force n'est pas varié par la plus vulgaire habileté. Battus ou contrariés, ils pleurent, ils se pâment ; puis, comme des enfants, ils oublient et se relèvent. Mais ce sont des enfants rudes et tristes. La femme même ne tient aucune place en leurs cœurs. De là la monotonie du *Roland*. Mais c'est un fond qui n'en fait que mieux ressortir certains caractères tranchés : Charlemagne, vieillard majestueux et vert, sage, méditatif, avec des retours de colère et de violence ; Naimes, prudent conseiller ; Turpin, archevêque guerrier, plein, par exception, de belle humeur et d'entrain ; Olivier, type du courage sensé ; Roland, enfin, sanguin, fougueux, entêté, père de cette chevalerie qui perdra les batailles de Crécy et de Poitiers.

La scène de Roncevaux est digne d'Homère.

Olivier, du haut d'une colline, aperçoit à l'horizon prochain l'ost immense des Sarrasins, les heaumes gemmés d'or, les écus, les hauberts brodés, les épieux, les lances, le fourmillement des bataillons. La trahison de Ganelon éclate à ses yeux. « Sonnez de votre cor », crie-t-il à Roland. Car, si « *Rollanz est pruz*, Olivier est sage ». Roland refuse avec obstination : *Sempre ferrai de Durendal granz colps; Sanglenz en iert li branz entresqu'à l'or !* Et tous les trois, restés seuls, frappent, tuent, fendent en *dous meitiés* cheval et cavalier. Turpin *par pénitence leur cumandet à férir. Gente est notre bataille!* crie Olivier. *Dist l'arcevesque : cist colps est de barun !* Roland sonne, trop tard. *Hauts sont les puyts, et ténébreux et granz*, le val profond, les eaux rapides. Les trompettes répondent au cor, qui sonne toujours. Charles chevauche, plein d'une sombre fureur. Et cependant, Roland pleure sur les *Franceis. Terre de France, moult estes dous pays. Que dulce France par nus ne seit hunie !* Olivier, expirant, prie pour Charles, pour la *France douce*, pour Roland *desus tuz homes*. Turpin tombe et crie : « Je ne suis pas vaincu ! » Roland a la tête fendue : *Par les oreilles fors en ist le cervel.* Il gît sur l'herbe, pâmé ; il parle à son épée, lui rappelle leurs communs exploits, puis rend à Dieu son *destre guant*. Saint Gabriel le reçoit. Dieu envoie un chérubin et saint Michel du Péril, qui *l'anme de l'cunte portent en paréis.*

Et que de traits énergiques dans la vengeance, dans la douleur du vieux Charles ! Il me coûte de quitter cette œuvre, qui, traduite, imitée, défigurée dans toutes les langues, va répandre en Europe, pendant tout le moyen âge, la renommée de la France.

XX

HONGROIS, SLAVES, EMPIRE ET PAPAUTÉ.

Marche des *Hunugars* de l'Oural aux Karpathes. — Rejoints par les *Magyars*, ils se rendent redoutables aux Slaves et aux Germains. — Leur chef Arpad, de concert avec le roi de Germanie Arnulf, détruit le royaume des Moraves. — Les Hongrois dévastent l'Allemagne, l'Italie, la France. — Enfin, battus par les empereurs Henri et Otton Ier, christianisés vers l'an 1000, ils se fixent dans la vallée de la Theiss et du Danube moyen. — Règne long et heureux de leur premier roi Étienne. — Souvenir persistant de leur férocité primitive. — Humbles origines de la Russie. — Des aventuriers scandinaves, dits *Varangs*, *Varègues, Rotzi*, devenus princes de Novogorod et de Kiev, attaquent l'empire byzantin par terre et par mer; Oleg, Igor, Sviatoslaf; conversion de Wladimir au catholicisme grec. — Légendes de la Pologne ; perpétuelle agitation; conquêtes précaires; vice incurable de l'organisation politique et sociale; la Pologne victime de la géographie. — Les Tchèques, peu à peu confinés dans le cercle des montagnes de la Bohême, sont de bonne heure vassaux de l'empire. — Les empereurs saxons : Henri Ier, Otton le Grand. — Décomposition de l'Italie carlovingienne, lombarde, byzantine; Rome et la papauté aux mains d'une courtisane et de ses enfants. — Crescentius et Otton III. — Les empereurs franconiens : Henri III, IV, V. — Accroissement de l'empire; diminution du pouvoir impérial ; puissance et rébellion des grands et petits feudataires. — Ascétisme, ambition, raideur insupportable du pape Grégoire VII ; querelle des Investitures ; Canossa ; morts misérables de Grégoire et de l'empereur Henri IV.

Parmi les peuples demi-nomades qu'Attila laissait derrière lui, Jordanès a signalé les hordes *hunugares*, chassant et trafiquant de fourrures et de minerais entre l'Oural et le bas Volga, poussées et ballottées par les remous des invasions, maintenues au midi par les Turcs Khadjars, qui venaient remplacer, de la Caspienne à la mer d'Azow, les Alains et les Ostrogots, à l'ouest par des Finnois, auxquels confinaient des Slaves, futurs Russes épars dans les forêts du Dniéper moyen et supérieur. On perd de vue ces Hunugars pendant près de deux siècles ; mais, vers 880, on les retrouve entre le Donetz et le Dniéper, commandés par divers chefs et par un grand voïvode sous l'autorité suprême des khagans de la Chersonèse taurique. La légende hongroise

les montre assiégeant Kiev, sous la conduite d'Almus, un descendant d'Attila. Bientôt, pourchassés par les Patzinak ou Petchénègues, les Hunugars descendent le long du Pont-Euxin jusqu'aux bouches du Danube, laissant à droite les régions occupées par les antiques Lygiens, les Polonais. A leur gauche, de l'autre côté du Danube, les Bulgares slavisés guerroient avec succès contre un empereur grec, Léon le Sage. Celui-ci, battu par le roi bulgare Siméon, attire les Hunugars sur le dos des Bulgares, qui, attaqués de face par les Byzantins, éprouvent un désastre complet. Les Hunugars occupent la Dacie trajane, la Transylvanie, et s'enfoncent comme un coin dans le monde slave, séparant désormais les Khrobates et Sorabes de leurs frères méridionaux, Serbes et Croates. Ils formaient alors une assez forte masse de tribus guerrières sous le commandement d'Arpad, qui reconnaissait encore la suzeraineté khadjare.

Un moment, l'invasion petchénègue, qui venait de rendre au Bulgare Siméon toute sa puissance, contraignit Arpad à se réfugier dans les Karpathes; mais un contingent de Khadjars fugitifs répara les pertes du chef hongrois, et il resta maître de la vallée de la Theiss, entre les monts de Transylvanie et le coude du Danube. Ces hordes nouvelles, qui, tout en acceptant l'autorité d'Arpad, gardèrent, en tant qu'issues de la nation suzeraine, une sorte de prééminence militaire et sociale, accordaient elles-mêmes le premier rang à la noble tribu des Mégers ou Magyars, celle qui a donné son nom au peuple entier. Enfin, les Huns et les Avars, qui, sous l'éphémère et nominale domination des Francs, étaient restés depuis Attila le fond de la population pannonienne, retrouvèrent avec joie des frères de race et de langue; et la Hunnie reconstituée, englobant les débris des Ruges, des Gépides, des Lombards, même des anciennes colonies romaines, se releva formidable en face des Slaves et des Germains. La fusion de tous ces éléments ethniques, déjà modifiés par de nombreux croisements, plus tard soumis à des altérations constantes, explique à la fois la solidité de la nation hongroise et l'extrême diversité des types qu'on y relève aujour-

d'hui. La langue, qui s'est maintenue, intermédiaire entre les familles finnoise et turque, s'est enrichie et assouplie au contact de l'intelligence et de la culture occidentales.

A la fin du IXe siècle, les Hongrois, arrêtés à l'ouest par l'Allemagne naissante, au sud par les Slovènes de la Carinthie et du Frioul, se heurtaient, au nord, à un vaste et vague État slave, à grand'peine christianisé par l'apôtre Méthodius (885), tout aussi barbare qu'ils l'étaient eux-mêmes. C'était l'empire morave, qui, à la Moravie propre, à la Lusace, à la Bohême et au pays des Obotrites, Brandebourg et Mecklembourg, prétendait joindre la Pannonie et la Bavière. Son roi, Sviatopolk ou Zventibold, étrange chrétien qui entrait à cheval dans les églises, grand batailleur, sans frein et sans foi, ne cessait de harceler le roi des Germains, Arnulf, plus ambitieux et plus habile que lui, mais plus faible. Cet Arnulf, bâtard d'un Carloman, roi carlovingien de Bavière, avait mis à profit la déposition de Charles le Gros. A défaut d'héritier plus proche, il avait réclamé l'ancienne Austrasie transrhénane, le royaume créé pour Louis le Germanique, et ne prétendait à rien de moins que la couronne de Charlemagne. Humilié, furieux, des perpétuelles incursions de Sviatopolk, battu en toute rencontre, dépouillé de la Bavière par un homme dont il se disait le suzerain, il acheta le secours des Hongrois. En 892, Arpad sortit des Karpathes, où le progrès des Moraves l'avait confiné, se refit une armée dans les plaines de la Theiss et, prenant à revers Sviatopolk déjà aux prises avec les Allemands, il changea en victoire complète une bataille douteuse. Arnulf paya la somme promise ; puis, laissant les fils du vaincu se disputer la Moravie, les Hongrois se défendre contre une nouvelle invasion petchénègue, après être rentré en possession de la Bavière, il se jeta sur l'Italie, prit Rome d'assaut et s'adjugea cette couronne impériale, si ardemment convoitée et que le pape se souciait peu de lui accorder (896). Il mourut peu après (899).

Cependant, Arpad avait rejeté les Petchénègues derrière l'Aluta ; enfin libre, il fond sur les Pannoniens, ravage la Ca-

rinthie et le Frioul, la Bavière (899-900), l'Italie, accable les Moraves, en 904. Son fils Zoltan défait à Augsbourg, en 907, Léopold de Bavière, bat le comte de Thuringe, dévaste la Franconie, brûle, en Suisse, le monastère de Saint-Gall et impose, en 910, au roi de Germanie Conrad un tribut qui fut payé plus de trente ans. Dès lors règne la terreur hongroise, et un cri d'exécration s'élève contre la mémoire d'Arnulf, qui a *déchaîné* ce fléau sur le monde. Ni le courage ni la distance ne mettent à l'abri des fureurs hunniques. Tantôt ils réduisent en cendres la ville de Brême, tantôt ils exterminent les Bulgares et courent, jusqu'à Byzance, planter une hache dans la Porte d'Or ; ou bien c'est l'Italie qui est mise à feu et à sang. De leur *camp* sur la Brenta, les Hongrois assaillent et secourent et *trahissent*, sans vergogne, les roitelets de la haute Italie, des Hugues, des Bérenger, des Rodolphe ; Venise est serrée de près ; Pavie, ses quarante-trois églises, toute sa population, moins deux cents hommes, Crémone et toute la péninsule, jusqu'à la Calabre, sont victimes de ces affolés de carnage (900-924) ; le Seigneur en est réduit à se boucher les oreilles pour ne pas entendre l'universelle et déplorable litanie : « Seigneur, délivrez-nous *des Hongrois* ! » Tout au plus lâche-t-il, par moment, quelque peste pour en débarrasser la Septimanie : l'Espagne déjà tremblait derrière les Pyrénées. La France a sa bonne part de ces misères. De 923 à 926, les Hongrois envahissent deux fois la Lorraine, la Picardie, la Flandre ; de 935 à 937, la Champagne, la Bourgogne, le Berry ; en 945, ils s'abattent encore sur la Provence et le Dauphiné, où, par chance, un roi, Conrad le Sage, les détourne sur les Sarrasins.

Leur furie ne va pas tarder à se refroidir; de tels paroxysmes ne peuvent durer indéfiniment. Battus, dès 933, à Sondershausen par les Saxons et les Thuringiens, à Mersebourg par Henri l'Oiseleur, enfin à Augsbourg par Otton Ier, en 955, les Hongrois rentrèrent dans leurs cantonnements et, de bêtes féroces, redevinrent des hommes. La saignée avait coupé la fièvre. Cent mille des leurs avaient péri, à Augsbourg, sous les efforts de huit

armées. Comment, d'ailleurs, eussent-ils résisté? L'empereur Otton faisait porter devant lui l'étendard de saint Maurice et une lance dont la pointe était faite de clous de la Passion! A la religion maintenant d'achever l'œuvre miraculeuse! Un usage, modéré d'abord, des eaux baptismales, un judicieux emploi des ustensiles et chants sacrés, vont compléter le traitement. Les chefs hongrois ne pouvaient échapper longtemps à la christianisation, et ils n'y avaient aucun intérêt. N'ayant pas, à proprement parler, de religion, il ne leur coûtait guère d'accepter celle que professaient bon nombre de leurs sujets et de leurs captifs. Un évêque de Passau s'entendit avec eux pour leur envoyer des missionnaires (973), et, vingt ans plus tard (994), le roi Geysa et son fils Waïc (Etienne) reçurent le baptême des mains d'Adalbert, évêque de Prague. Le saint-siège devait bien quelque politesse à de tels convertis; et le roi Etienne, pour se rendre plus respectable aux yeux de ses turbulents voïvodes, sollicitait, avec ardeur (et générosité), une couronne dûment bénite. Sylvestre II lui envoya donc, en l'an 1000, un riche diadème de provenance orientale, dit couronne *angélique* ou *de saint Etienne*, qui n'a pas été sans subir quelques vicissitudes fâcheuses, mais que la Hongrie vénère encore aujourd'hui comme le plus authentique de ses trésors.

Le règne heureux et long d'Etienne, canonisé en 1086 par Grégoire VII, marque, en effet, une sorte de halte, d'âge d'or, entre la période barbare et indépendante de la Hongrie et ces agitations sans fin où allaient la traîner les croisades, les invasions ottomanes et la suzeraineté de l'Autriche. Mais il n'éteignit pas le souvenir d'une férocité primitive, qui a laissé dans notre langue et dans nos traditions populaires le nom et le personnage de l'Ogre, mangeur de petits enfants. « Cette gent, lit-on dans la *Chronique de Metz*, se repaît de chair crue et boit le sang humain... Ils égorgent les peuples et s'enivrent du sang de ceux qu'ils tuent. Ils massacrent les hommes et les vieilles femmes, ne gardant que les filles pour exercer leur lubricité. Couverts de peaux, la tête rasée pour ne laisser aucune prise

aux mains des ennemis, ils tatouent avec un poignard les joues de leurs enfants nouveau-nés. » On a taxé d'exagération ces notes de témoins contemporains ; il ne faut pas oublier cependant qu'elles s'appliqueraient aisément aux ancêtres de toutes les nations civilisées.

Tels nous avons vu les Germains, tels les Slaves illyriens et moraves. Tels encore se présenteront les Slaves du Nord, Russes, Polonais et Tchèques.

Rien de plus humble et de plus obscur que les commencements de l'immense Russie.

Quelques tribus peu nombreuses, écartées vers le nord par la descente des Ostrogots et qui restèrent cramponnées au sol sous les pieds des Huns et des Bulgares, voilà le noyau d'une des plus puissantes nations de la terre. Elles ne couvraient pas un vaste espace. Isolées dans la région moyenne où le bassin du Dniéper confine à celui du Volga, coupées de la Baltique par les Lettons et les *Suomi*, de l'Euxin par les Alains, les Bulgares, les Khadjars et les Petchénègues, enfin de la Caspienne et même du Volga par une multitude de hordes ouralo-altaïques — Tchouvaches et Tchérémisses, Mordves et Mériens, Vesses et Tchoudes — elles ne portaient pas encore au VIII[e] siècle le nom qu'elles ont rendu si fameux. Le groupe méridional, Polianes, Sévérianes, Drevlianes, occupait les confluents de la Desna, de la Bérézina, de la Pripet et du Dniéper ; vers le nord, les Viatitches, Radimitches, Drégovitches, Polotchanes et Krivitches atteignaient l'Ilmen et le lac Peïpous. C'était un pays couvert d'épaisses forêts où, dit le moine Nestor (1116), les hommes vivaient de façon bestiale. Ils s'égorgeaient entre eux, se nourrissaient de choses impures, enlevaient les filles quand elles venaient aux fontaines et prenaient deux ou trois femmes. La nuit, chaque bande se retranchait dans des enceintes de terre palissadées, *gorod*, *goroditche*, qui sont devenues des villes. Autour de ces forteresses primitives, une plèbe soumise cultivait en commun des champs partagés à diverses époques entre les familles ; c'est le *volost*, le *mir* russe. A la mort des guerriers et des riches,

leurs esclaves étranglés, leurs femmes enivrées, étaient brûlés dans des huttes de branchage ; des armes, des chevaux, des objets précieux, accompagnaient dans la tombe les cendres du maître. Mœurs et usages des anciens Scythes.

Les Polianes possédaient une véritable ville, la célèbre Kiev ou Kiov construite par un fabuleux Kii, héros hun ou slave, sur les bords du Dniéper. En des temps moins funestes, ils auraient pu fonder, peut-être, un État florissant. Mais la dispersion des *gorod*, l'infini morcellement des *volost*, les guerres minuscules de peuplade à peuplade, les livraient, absolument sans défense, aux envahisseurs ouralo-altaïques ; ils étaient tributaires des Khadjars. Dans le nord, les autres Slaves ne pouvaient résister, soit aux Finnois, soit aux Scandinaves qui venaient faire des razzias jusque chez les Krivitches de l'Ilmen et, vers l'est, chez les Tchoudes et les Mériens (859).

Ces Scandinaves, Varangs, Varegs ou Rotzi, étaient des guerriers farouches et gigantesques, insatiables dans la victoire, furieux dans la défaite jusqu'à se déchirer les entrailles pour ne pas servir un vainqueur dans l'autre vie. Or, en 862, les Slaves du lac Ilmen, dans leur désarroi, s'offrirent à ces pirates qui les obsédaient. En leur payant tribut, ils avaient peu à craindre des Varegs, beaucoup à en espérer ; des chefs impartiaux et vaillants mettraient fin à leurs querelles intestines. En effet, les trois frères varegs qui répondirent à leur appel, Rourik, Sinéous et Trouvor, établis sur les limites du territoire qu'on leur confiait, les garantirent des Finnois du Ladoga, des Vesses et des Mériens du lac Blanc. Ses frères étant morts, Rourik s'établit en maître à Novgorod, tandis que d'autres aventuriers varegs, Dir et Askold, prenaient possession de Kiev. Ces deux chefs furent les premiers qui portèrent jusqu'à Constantinople le nom et la terreur des Russes. Attirés, fascinés, comme tous les barbares, par l'éclat prestigieux de Czargrad, la ville des Césars, ils descendirent le Borysthène et, tout à coup, avec deux cents navires, parurent devant Byzance. Après eux, Oleg avec deux mille barques (907), Igor avec dix mille (930), suivirent le même che-

min. Les chiffres sont fabuleux ; mais ce qui fut trop réel, ce sont les ravages exercés en Thrace et en Asie Mineure par les princes varegs. Le feu grégeois eut raison de leurs flottes, et quelques troupes bien commandées infligèrent de sanglantes défaites à leur fougueux successeur Sviatoslav, arrêté sur le Danube par l'empereur Jean Zimiscès.

Oleg avait réuni sous sa puissance presque toutes les tribus slaves entre Novgorod et le Dniéper. Meurtrier d'Askold, il avait fait de Kiev sa capitale. Mais Novgorod, Smolensk, bientôt Wladimir en Sousdalie, eurent leurs princes qui, tous, s'arrogeaient la prééminence. Au milieu, toutefois, des luttes intestines, des guerres perpétuelles avec les Bulgares du Volga, les Lituaniens de la Dvina, les Polonais du Dniester, les Petchénègues de l'Euxin, la domination russe s'étendait, surtout à l'est, vers les Mouromiens et les Mordvines, et, vers le sud, dans la Russie rouge, jusqu'en Galicie. Il n'y avait ni frontières fixes, ni unité durable; partout des assassinats, des trahisons, des férocités plus que mérovingiennes; et pourtant une exubérance de vie, souvent fastueuse et joyeuse. Au XI[e] siècle se produisit un événement considérable, la conversion du prince de Kiev, saint Wladimir. Déjà la mère de Sviatoslav, Olga, avait embrassé le christianisme ; mais elle n'avait pu décider son fils à l'abandon des divinités nationales. Wladimir, pour forcer la main à un empereur dont il voulait épouser la fille, accueillit des prêtres chrétiens et fit jeter à l'eau les dieux Péroun et Volos. Kiev devint la ville sainte, la mère de l'Église russe.

L'accession de la Russie à l'Église grecque eut des conséquences, immédiates et lointaines, d'une bien autre portée. Elle sauva d'abord Constantinople d'un péril menaçant, la communauté de croyances amenant des relations plus pacifiques ; d'autre part, l'inimitié des deux Églises, la grecque et la romaine, sépara pour sept siècles les Slaves russes des Slaves polonais, dont l'alliance aurait pu changer les destinées de l'occident ; elle fut enfin la cause déterminante, non la seule, mais la première, de l'expansion russe vers l'orient et vers le

nord. Au XIIe, au XIIIe siècle, Wladimir, Nijni-Novogorod, Moscou, hériteront de Kiev, de Smolensk, de Novgorod-la-Grande. Le Volga va devenir l'axe et le centre du futur empire.

Les Polonais, comme les Russes, ne se font jour dans l'histoire que vers la fin du IXe siècle. Sans doute, ils s'agitaient depuis quelques centaines d'années, mais dans des régions inconnues, au nord et à l'ouest de la Vistule. Leurs légendes célèbrent un duc Leck (héros éponyme), conquérant de la Silésie, du Brandebourg, de la Poméranie, du Holstein, et fondateur de Gnesne (12 lieues N.-E. de Posen); un Visimir, vainqueur du roi danois Sivard; un palatin Cracus, auquel Cracovie doit son nom et qui, égal aux Béowulf et aux Sigurd, triompha d'un affreux serpent; une princesse amazone, Vanda, qui, à la tête d'une forte armée, défendit sa virginité contre un certain Ratigor, Rudiger ou Roger; le roi Lesco, écartelé pour avoir cessé de plaire; un autre roi, Popiel, meurtrier de ses oncles et dévoré par les rats; Piast enfin, marchand de miel et homme très sage, qui gouverna vingt ans avec justice et qui, tout au moins, a existé. Piast serait mort vers 860. Ses descendants ont régné en Pologne jusqu'en 1370, en Moravie jusqu'en 1526, en Silésie jusqu'en 1575. Je citerai, parmi eux, Micislas Ier, qui se laissa baptiser en 965; Boleslas le Grand Chrobry, qui exila tous ses frères et tenta de donner quelque unité au gouvernement. Une foule d'autres rois du même nom, et des Casimir, des Lesken et des Vladislas ne cessèrent de guerroyer à tous venants, Lituaniens et Russes, Hongrois et Mongols, Borusses et Tchèques, Turcs et Cosaques et chevaliers teutoniques, sans compter les palatins insurgés qui leur disputaient avec acharnement, tantôt Gnesne et Posen, tantôt Cracovie et Varsovie. Vaste corps, mais sans consistance, ouvert à toutes les attaques, sans cesse mutilé, sans cesse épuisé à réparer ses pertes, ne trouvant jamais le temps de cicatriser ses blessures, rongé sans cesse par la féodalité, le servage et l'Église, la Pologne a été, avant tout, une victime de la géographie. Dépourvue de frontières à l'orient, arrêtée, à l'occident, par la puissance massive de l'empire ger-

manique, la Pologne fut perdue dès que la Baltique et la mer Noire lui échappèrent.

Si la Pologne était trop ouverte pour se condenser et s'affermir, la Bohême était trop enfermée pour s'étendre. Ses annexes naturelles, Moravie, Silésie, Lusace, Misnie, tour à tour saisies par les grands feudataires de l'empire, la laissèrent comme internée dans le corps germanique, prisonnière incommode, certes, et qui, jusqu'à nos jours, a vaillamment, victorieusement parfois, défendu sa langue et sa nationalité, son indépendance religieuse et intellectuelle. Elle fit partie, au VIIe siècle, de l'État vende, formé par le Franc Samo ; au VIIIe siècle, Croc ou Crac — le même sans doute que le fondateur légendaire de Cracovie — et son fils Przémislas commencèrent, à Prague, une dynastie qui va durer jusqu'en 1306. Mais, dès le Xe siècle, après la chute du royaume morave, le duc Spitignew avait reconnu la suzeraineté germanique ; et ce fut un décret de l'empereur Henri IV, en 1098, qui éleva les ducs de Bohême à la dignité royale.

A peine est-il question encore des peuples lettes, de ces Borusses de la Baltique, qui avaient pris sur la côte, entre la Vistule et l'Oder, la place des Langobards et des Vandales, et qui défendirent leur indépendance jusqu'au XVe siècle, leurs croyances nationales jusqu'au XVIIe. Contigus aux Polonais, ils étaient masqués à l'ouest par les Slaves Wiltzes et Obotrites de la Poméranie et du Mecklembourg. Mais ils faisaient masse déjà avec tous ces retardataires indo-européens qui, remplissant aux IXe et Xe siècles plus de la moitié de l'ancienne Germanie, ont forcé l'Allemagne de peser lourdement à l'ouest sur les territoires franciques, entre Rhin et Meuse, au midi sur les Bourgognes et l'Italie, toutes régions que le traité de Verdun avait assignées à Lothaire, fils de Louis le Pieux, avec le titre impérial.

L'empire étant tombé, des mains de Charles le Chauve, dans celles de Charles le Gros, héritier de Louis le Germanique, puis d'Arnulf, dernier Carlovingien de cette branche, fut considéré désormais, sans aucun droit, comme le patrimoine de l'Allemagne, qui n'était à l'origine qu'un démembrement, une

province transrhénane de la domination franque. De cette usurpation, généralement acceptée au moyen âge, découlent tous les maux qui ont accablé l'Italie, toutes les querelles qui ont ensanglanté la vallée du Rhin jusqu'à nos jours. C'est là un de ces faits capitaux, un de ces tournants de l'histoire, indéniables et reconnus, mais sur lesquels on n'a jamais assez insisté, dont la portée n'a jamais été mise en pleine lumière.

Quand le sang de Charlemagne n'eut plus de représentant au delà du Rhin et en deçà des Alpes, le premier instinct de la Lotharingie (911) fut de se rallier au Carlovingien de France, à Charles le Simple; les princes ou rois cis et transjurans, les ducs et comtes de Provence reprirent leur liberté ou bien se cherchèrent des suzerains en Lombardie, parmi les Bérenger, les Guy, les Lambert et autres brouillons qui prétendaient à une parenté lointaine avec les femmes ou les gendres ou les neveux de Charlemagne.

Ducs de Spolète, ducs de Frioul, marquis d'Ivrée, tour à tour et tous ensemble rois ou même empereurs, se prenaient et se reprenaient Milan, Pavie, même Rome, se tuaient, se crevaient les yeux, se réconciliaient, au grand dommage des infortunés habitants de la Lombardie et des Romagnes. Délivrés d'Arnulf, ils purent se livrer jusqu'en 962 à toute la turbulence, à tous les excès de leurs ambitions misérables.

Pendant ces agitations stériles, l'Allemagne grandissait. Un mâll, une diète, où les plus puissants seigneurs féodaux délibéraient en commun, avait d'abord élevé au trône un duc de Franconie, Conrad, qui ne se maintint qu'à grand'peine contre ses rivaux de Bavière et de Saxe, et mourut en combattant les Hongrois (919). Henri Ier (l'Oiseleur) de Saxe, son successeur, plus habile ou secondé par des vassaux plus nombreux, ressaisit la Lorraine que Charles le Simple ne pouvait défendre, adjoignit l'Alsace à la Souabe, força le duc de Bavière à quitter le titre de roi, conquit le Slesvig, enleva aux Obotrites Branibor et les marches de Brandebourg et de Misnie, imposa aux Tchèques (Venceslas) la suzeraineté germanique, enfin battit les Hongrois

à Mersebourg. Ses conquêtes assurèrent pour cent ans la prépondérance à la maison de Saxe.

Son fils, Otton Ier le Grand (936-973), fut, et de beaucoup, le plus puissant souverain du xe siècle. Après avoir lutté dix ans contre ses frères déshérités, contre ses grands vassaux et ses évêques, assuré à ses fils, à ses parents, à ses fidèles *les principaux* fiefs de l'Allemagne et de la Lorraine, poursuivi le roi des Danois jusqu'au fond du Jutland, vaincu les Wiltzes, les Tchèques, les Polonais, soumis leurs rois au tribut et à l'hommage, ramené tant de prisonniers que le nom de Slaves devint le synonyme d'esclaves, enfin écrasé les Hongrois à Augsbourg, il essaya d'établir en Allemagne une sorte d'*organisation politique* et judiciaire, plaçant les vassaux de la couronne sous la surveillance de *comtes palatins*, le temporel des évêques sous la tutelle d'*avoués* impériaux, envoyant dans les villes et dans les annexes de l'empire des *missi*, à l'instar de Charlemagne, des hauts *commissaires*, superposant ainsi à la hiérarchie féodale, instable et non encore assise sur l'hérédité reconnue, les délégations du pouvoir central. C'est au milieu de cette œuvre, non moins hasardeuse que hardie, qu'il fut appelé au delà des Alpes (952).

Depuis soixante ans, l'Italie était en proie au plus étrange désordre. Et ce n'était pas seulement dans la vallée du Pô, dans la Toscane et l'Ombrie, dans la Campanie livrée aux ducs de Bénévent, de Capoue et de Salerne, dans la Pouille et les Calabres disputées entre Grecs et Sarrasins; c'était à Rome, dans le patrimoine que les papes avaient su s'approprier, c'était là que régnaient le vice, la rapine, le crime, avec l'impudence la plus éhontée qui fut jamais !

La courtisane Marozia, fille de la courtisane Théodora, maîtresse et mère de marquis et de papes, assistée d'une Berthe et d'une Hermengarde, mère et sœur d'autres ducs ou comtes, conduisait de haut la grande orgie, et faisait sentir sa puissance jusqu'en Provence et en Bourgogne. Pour avoir osé lui déplaire, le pape Jean X, étouffé sous des coussins, avait fait place au

jeune et aimable Jean XI, fils de la dame elle-même. Elle venait d'épouser, pour en faire un empereur, certain Hugues, qui s'était illustré en crevant les yeux à un concurrent, lorsqu'un autre de ses fils jugea bon de la faire enfermer. Ce fils, Albéric, bâtard d'un marquis de Camérino, gouverna Rome, envers et contre tous, pendant plus de vingt ans (932-954). Il était prince et patrice. Son fils, Octavien, jeune homme de dix-huit ans, fort libre en ses mœurs et ses paroles, voulut être pape, et il le fut, *per Bacco !* C'est le saint pontife Jean XII (954-964), assommé par un mari dans une nuit de débauche. Il s'était d'ailleurs avisé, avec succès, de rétablir une quasi-république romaine, consuls, tribuns, préfets.

Otton était imploré comme un sauveur par beaucoup d'évêques, de villes, de minimes hobereaux réduits aux abois, enfin par une jeuve veuve qu'il eut l'idée d'épouser. Sa première expédition eut peu d'autres résultats, sinon la très grave révolte de son fils Ludolph, peu soucieux d'une jeune belle-mère (950-952). Enfin les exactions d'un roi Bérenger, le plus obstiné roitelet qu'on ait jamais vu, ramènent le prince allemand. Accueilli avec enthousiasme à Milan où il ceignit la couronne de fer (962), il entra dans Rome sans obstacle et reçut des mains sacrées de Jean XII la dignité impériale, qui ne sortira plus de l'Allemagne. Otton s'était montré plein de bienveillance ; il avait confirmé les donations de Pépin et de Charlemagne, s'engageant même à maintenir la liberté romaine, honorant le très saint-père, gavant de cadeaux et de libéralités la noblesse et le peuple. Mais il s'est à peine éloigné de quelques lieues qu'une trahison le rappelle : fuite et déposition du pape, concile, nomination d'un pape moins mondain, Léon VIII, retour offensif de Jean XII, prise de Rome par famine ; nouvelle sédition, nouvelle exécution, plus sévère cette fois (966). L'Italie est désormais un royaume annexe qui appartient de droit au souverain élu par la diète germanique ; mais le titre légal d'empereur et d'auguste ne peut être reçu qu'à Rome et de la main du pape ; seulement l'empereur est le suzerain du pape et se réserve l'investiture

des évêchés et abbayes de l'empire. De ces conventions, souvent récusées et violées, va sortir la querelle dite des *investitures* entre l'excessive ambition des papes et la résistance très intéressée des empereurs. Ayant guerroyé jusqu'à Tarente contre les Grecs et les Sarrasins confédérés, puis, pour hâter l'arrivée d'une princesse Théophanie, destinée à son fils Otton *II*, expédié à Constantinople de nombreux prisonniers byzantins sans nez (cet organe avait été proprement excisé), le triomphant et auguste empereur revint mourir en Saxe.

D'Otton II, rien à dire, s'il n'avait pas, à la façon de Théodoric, massacré dans un festin les sénateurs de Rome et les députés des villes italiennes (981). Ses sujets, refroidis, le laissèrent battre en Calabre; et il mourut à Rome, fort humilié, en 983. La minorité d'Otton III permit à Rome de secouer le joug. Un proscrit, Crescentius, renouvela, mais avec plus de conviction, la tentative originale de Jean XII. Il se fit consul, mais non consul annuel, et régna, créant et déposant des papes à plaisir, jusqu'à la visite peu désirée du jeune Otton (996), qui, après l'avoir épargné, le fit pendre (998). C'est d'Otton que Gerbert, Sylvestre II, reçut la tiare. Une troisième expédition d'Otton III lui réussit moins. On le soupçonnait de vouloir s'établir à Rome; assiégé dans son palais, il périt empoisonné par la veuve de Crescentius (1002); et l'Italie se choisit un roi, Hardouin, marquis d'Ivrée. Le cousin et successeur d'Otton, Henri de Bavière, n'en vint pas moins se faire couronner à Pavie (1004), et dix ans plus tard à Rome, Hardouin étant mort (1015). Henri, qui avait eu beaucoup à faire en Allemagne, trouva le loisir de pourchasser en Calabre les Grecs et les Sarrasins et obtint l'hommage des princes de Capoue, de Salerne et de Naples (1020); il avait été secondé par des aventuriers normands. Grand propagateur du christianisme en Pologne et en Scandinavie, grand fondateur de monastères, il a été canonisé. Avec lui s'éteignit la maison de Saxe.

Le retour des Franconiens, Conrad le Salique, couronné roi d'Arles en 1033, Henri le Noir (+ 1056), Henri IV (+ 1106),

marque d'abord une période d'apogée ; jamais l'empire n'a été plus étendu : toute l'Allemagne entre le Rhin, l'Eyder, l'Oder, la Leitha et les Alpes ; l'Italie jusqu'aux confins des Grecs, bientôt des Normands, dans la Pouille et la Calabre ; la Gaule, depuis le Rhin, l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône, reconnaissent la souveraineté immédiate ou la suzeraineté des empereurs ; les ducs de Bohême et de Pologne sont leurs tributaires. L'empereur est le chef ou l'arbitre temporel de la chrétienté, l'*avoué* de l'Église ; il donne ou vend les fiefs ecclésiastiques, aussi bien que les fonctions civiles ; il confirme ou annule l'élection des papes ; il participe de l'autorité divine ; il empiète sur le pouvoir spirituel, qui ne peut s'exercer sans l'investiture impériale.

Mais cette vaste puissance ne peut subsister que par l'acquiescement des feudataires et par la soumission de l'Église. Or, Conrad le Salique, dès 1037, a dû reconnaître et consacrer l'hérédité et l'irrévocabilité des fiefs ; l'empereur n'a plus à distribuer de duchés, de comtés ou de marquisats. Ses domaines amoindris ne lui fournissent plus, en hommes et en argent, que des ressources insuffisantes ; s'il reste suzerain, ses grands vassaux sont maîtres immédiats de leurs États, de leurs nobles, de leurs impôts et de leurs troupes. L'usurpation des droits régaliens, essence de la féodalité, paralyse et annihile le pouvoir central, d'ailleurs électif, qui, bien loin de se faire obéir au delà des limites réelles de l'empire, se voit à la merci des rébellions et des coalitions intérieures. Passé le Rhin et les Alpes, la domination germanique devient purement nominale. Et c'est dans ce désarroi, de jour en jour plus manifeste, que l'ambition théocratique, longtemps humiliée, relève la tête et pose la question : où réside l'autorité suprême ? dans le vicaire de Dieu ou dans le suzerain des hommes ? dans le pape qui couronne l'empereur ou dans l'empereur qui prétend nommer le pape ? Des deux investitures laquelle est usurpatrice, laquelle est légitime ?

Le temps est passé des papes de quinze ans (Benoît IX), des acheteurs de tiares, des saints-pères allemands ou serviles, tas .

de Grégoires, de Sylvestres, de Cléments et de Jeans — XIII, XIV, XIX, XX — ; jamais tant de Jean n'ont passé sur la *sedia;* on n'en verra plus que trois. Un prêtre honnête, Léon IX (1053), a rencontré une chance heureuse : chargé de réprimer les incursions des Normands, il devient le captif, puis le suzerain, à la fois bienfaiteur et protégé, de leur chef, l'*avisé* Robert Guiscard. Cette alliance l'enhardit; il écoute les conseils d'un moine, Hildebrand, qui va être, sous quatre ou cinq papes, l'âme de la politique romaine.

Une longue minorité en Allemagne, d'interminables démêlés entre l'impératrice mère Agnès de Poitou et les évêques qui lui disputent la tutelle de son fils, les révoltes de la Saxe épuisée par les dépenses de la cour, donnent à l'Italie et au saint-siège le temps de reprendre haleine. Une puissante souveraine féodale, la grande comtesse Mathilde, qui domine entre le Tibre, la mer et le Pô, couvre l'Église au nord, comme le prince normand la garantit au sud. C'est entre ces deux forces amies, qui le défendent au moins d'une première surprise, que Hildebrand — Grégoire VII —, porté au trône pontifical par l'acclamation populaire, lance une première bulle contre la simonie, les abus de l'investiture laïque et la licence des mœurs cléricales (1073), bulle bientôt appuyée d'interdits et d'excommunications audacieuses. Il fallut bien la prendre au sérieux quand on vit le trouble profond qui en fut la conséquence : fureurs des prêtres gênés dans leurs habitudes, dans leurs plaisirs, résistance de l'empereur besogneux, qui tirait ses plus sûrs revenus de la collation des bénéfices ecclésiastiques, agitation des grands vassaux ambitieux tout prêts à s'armer de la complicité papale; enfin, quand la menace d'une déposition prochaine jeta l'empereur sous les pieds de Grégoire à Canossa (1077).

Tout cela est si loin de nous qu'on a peine à rattacher de si grands effets à de si petites causes. Mais il faut ressusciter les âmes de ce temps et les rivalités âpres, irréductibles, des deux pouvoirs. Ascète à la fois et théocrate, Grégoire VII est frappé, indigné, du dérèglement général des clergés, haut et bas, régu-

lier ou séculier. La plupart des prêtres sont mariés ou concubinaires : il faut couper court à une pareille profanation du sacré caractère; il faut séparer le prêtre de l'humanité, le river à l'obéissance, à la hiérarchie sainte, le dérober par le célibat aux faiblesses, aux intérêts du monde. L'ascète, hélas! n'a vu ni loin ni juste; il n'a pas songé que la chasteté imposée devait exaspérer chez le prêtre l'instinct sexuel et faire de l'hypocrisie la vertu par excellence. Le théocrate n'a pas prévu que l'interdiction du mariage fournirait aux schismatiques et aux réformateurs un de leurs arguments les plus frappants, les plus forts. Mais l'un croyait que la sainteté réside dans la mortification; l'autre plaçait au-dessus de tout intérêt plus ou moins proche la discipline absolue de l'armée cléricale.

C'est pourquoi il mêlait ces pudibonderies, pour nous aujourd'hui presque ridicules, à la question beaucoup plus sérieuse de la simonie, de la vénalité, telles que la pratiquaient les seigneurs féodaux et les chancelleries. Ce n'était pas, bien on pense, que l'argent fût indifférent à l'Église; mais c'est elle qui doit le recevoir. L'empereur considérait qu'en vendant à des prélats le droit de lever des dîmes et de riches revenus, il ne faisait que prélever une commission très modeste. Pour le pape c'était là un trafic de choses saintes et une atteinte à un principe. Et comment extirper la simonie? Rien de plus simple : il ne fallait que retirer au pouvoir laïque la collation, l'investiture des bénéfices. Or précisément dans cette inhibition des investitures laïques se cachait ou plutôt éclatait la pensée, la volonté fixe de Grégoire, le vrai *casus belli*.

Donc, en costume de pénitent, pieds nus dans la neige, entre deux enceintes fortifiées, le successeur des Otton dut attendre trois jours le pardon hautain d'un fils d'artisan toscan, pardon aussitôt retiré qu'oublié. Empereur, pontife, se déposèrent tour à tour; le premier finit par assiéger l'autre dans le château Saint-Ange, et se fit couronner par un antipape. Grégoire, dégagé un peu trop tard par son ami Robert Guiscard, s'en alla mourir à Salerne (1085), chassé, vaincu, mais inflexible. « J'ai aimé la

justice et haï l'iniquité, disait-il; voilà pourquoi je meurs en exil! » Entraîné vers un faux idéal par de fausses vertus, ce grand et sincère fanatique a tracé à l'Église la voie où vont marcher après lui les Pascal, les Alexandre, les Innocent III; déjà lui-même a réclamé, parfois obtenu, l'hommage de comtes et rois provençaux, polonais, hongrois; et ses successeurs affecteront de se croire maîtres et dispensateurs de toutes les couronnes. Les croisades achèveront d'infiltrer dans l'esprit de l'Église ce délire des grandeurs dont elle ne veut ni ne peut guérir, ce rêve de domination universelle, dont les démentis de la Réforme, de tant de sectes et religions rivales, de la science enfin et de la libre pensée, ne l'ont pas réveillée encore.

L'histoire, qui honore l'énergie de Hildebrand, doit bien quelques adieux à celui dont il a empoisonné la vie, le très vaillant et très malheureux empereur Henri IV. Défenseur par nécessité d'une cause à peine meilleure, moins funeste cependant, que la théocratie; champion d'une sorte de suzeraineté laïque, arbitrale et tolérante, il eut pour amis les poétiques Hohenstaufen, le chevaleresque et pieux Godefroi de Bouillon. Une dernière fois vainqueur des anti-Césars Rodolphe et Hermann, une dernière fois déposé, en 1102, par un successeur de Grégoire (Pascal II), trahi, détrôné par son propre héritier, par son fils Henri V, chassé de Worms, chassé de Spire et de Cologne, réfugié à Liège, il meurt de misère après avoir vendu ses bottes pour avoir du pain (1106), renvoyant à son fils son épée avec ces mots : « Voilà tout ce que tu m'as laissé ! »

XXI

NORMANDS D'ANGLETERRE ET D'ITALIE.

La Grande-Bretagne, abandonnée par les légions romaines, est envahie par les Pictes et les Scots. — Les Bretons Logriens appellent à leur aide des aventuriers saxons. — La conquête saxonne. — Résistance glorieuse du Cambrien Arthur. — Établissement des Angles entre le Forth et la Tamise. — Les Bretons, refoulés dans le pays de Galles, émigrent en Armorique. — L'Heptarchie anglo-saxonne. — Incursions des Northmen ; invasions des Danois et des Norvégiens. — Alfred le Grand. Athelstan. — Conquête danoise : Canut le Grand ; Hardicanut. — Restauration saxonne : Édouard le Confesseur. — Rivalité de Harold, fils de Godwin, et de Guillaume le Bâtard, duc de Normandie. — Bataille d'Hastings. — Conquête habile, féroce, spoliatrice de l'Angleterre. — Caractère à la fois féodal et absolu de la suzeraineté royale. — Religiosité, rapacité, ténacité : traits durables de la nouvelle nation. — Danger pour la France d'une Angleterre à la fois insulaire et continentale. — Les Normands en Italie ; pèlerinages et aventures. — Anarchie et prospérité de l'Italie méridionale. — Dès 1028, un comté normand d'Aversa devient le point d'appui des bandes normandes. — Robert Guiscard bat et se concilie le pape Léon IX, délivre tardivement Grégoire VII assiégé dans le môle d'Adrien. — Il laisse son frère Roger achever la conquête de la Sicile, et guerroie, avec des chances diverses, contre les Vénitiens et les Byzantins. — Vaillance et ambition de Robert Guiscard. — Longs démêlés entre l'Église romaine et les Églises orientales.— Les Iconoclastes.— Anathèmes échangés.— Le patriarche Photius ; le schisme. — Le saint-siège a grandement besoin, pour rétablir le prestige catholique, d'un triomphe remporté par la chrétienté d'Occident.

Reléguées sur les extrêmes confins de l'ancien monde, les îles Britanniques sont restées longtemps en dehors de l'histoire. Au temps de l'expansion phénicienne, elles fournirent, il est vrai, à l'industrie occidentale l'élément nécessaire du bronze, l'étain des Cassitérides. Elles furent, à l'époque de l'indépendance gauloise, le berceau ou le refuge de l'institution druidique. Durant la période romaine, elles participèrent quelque peu, et tardivement, à la civilisation générale. Mais, au moment où la propagande chrétienne allait rattacher l'Irlande et le midi de la Bretagne à l'Europe latine, le départ des légions rappelées par l'empire aux abois laissa les Bretons, divisés entre eux, sans

défense contre les incursions des Pictes et des Scots demeurés sauvages et libres. Les Cambriens, maîtres de la partie occidentale, avaient gardé toute leur énergie guerrière; mais les Logriens, demi-civilisés, possesseurs de Londres, la capitale reconnue de l'île entière, avaient perdu sous le joug romain l'habitude des armes. Leur *pendragon* ou *penteyrn* Wortigern, mal soutenu par les Cambriens, crut devoir prendre à sa *solde* certains écumeurs de mer, qui relâchaient volontiers sur la côte de Kent, dans la petite île de Thanet (448). Ces aventuriers, Hengist et Horsa, après avoir vaincu les Pictes, refusèrent de quitter le pays qu'ils avaient délivré; leurs bandes, incessamment accrues de nouveaux immigrants, s'emparèrent du Kent; des flottilles nombreuses jetèrent bientôt sur la côte méridionale, et jusqu'en Irlande, des envahisseurs non moins tenaces; et, avant la fin du v[e] siècle, quatre petits royaumes intrus, ayant pour capitales Canterbury, Chichester, Winchester et Londres, avaient refoulé les Bretons jusqu'à la pointe de Cornouailles et au delà de la Severn, dans les montagnes galloises.

Les conquérants, proches parents des Gots, des Jutes et des Scandinaves, étaient venus, en grande majorité, de la Saxe maritime, avec leurs dieux nationaux, Woden, Thor, Freya, Dyu, Surtur, dont les jours de la semaine portent encore les noms : *Wednesday* (mercredi), *Thursday* (jeudi), *Friday* (vendredi), *Tuesday* (mardi), *Saturday* (samedi); avec leurs mœurs barbares et turbulentes; avec leur langue enfin, qui s'est complètement substituée aux dialectes celtiques. Leurs querelles infimes, les crimes monotones de leurs sanguinaires principicules, offrent moins d'intérêt que la longue et vaillante résistance des Cambriens. Pendant plus de vingt ans (520-542), le brave roi Arthur, le héros de la légende celtique, tint en respect les Saxons de l'ouest, du Wessex; mais l'indépendance bretonne ne lui survécut guère. Les Angles, chassés du Mecklembourg par les Slaves Obotrites, à l'étroit sur cette lisière maritime où ils remplaçaient les Saxons, quittèrent à leur tour le continent. Un premier ban, mené par Idda et ses douze fils, en 557, aborda

entre l'Humber et le Forth; d'autres contingents prirent terre dans le Norfolk et poussèrent, dans l'ouest, jusqu'aux montagnes de Galles et au Cumberland. Les Cambriens du nord luttèrent quelque temps et succombèrent. Le pays de Galles même fut envahi et son fameux monastère de Bangor livré aux flammes. Trois royaumes angles, Northumbrie (Bernicie et Deira), Mercie (dans l'intérieur), Estanglie, vinrent s'ajouter aux quatre royaumes saxons; et l'Angleterre proprement dite, du Forth et de la Clyde aux rivages du sud, se trouva définitivement ravie aux anciens possesseurs du sol. La plupart des Bretons qui ne purent se réfugier dans le pays de Galles ou en Irlande cherchèrent un asile dans une nouvelle Bretagne, en Armorique.

L'Église n'avait pas tardé à entreprendre l'éducation des Anglo-Saxons; vers la fin du VI[e] siècle, un roi Ethelred, circonvenu par sa femme et par un envoyé du pape Grégoire, abandonna ses dieux; et lentement, de proche en proche, non sans retours fréquents à l'ancien culte, l'adresse des missionnaires transforma en réjouissances chrétiennes les festins sacrés dont la fumée avait si longtemps nourri Woden et Freya. Des évêchés, de nombreux monastères, surent tirer, cela va sans dire, de la piété royale et populaire des aliments plus solides, terres, honneurs et richesses. Les longs ciseaux de Rome tondirent ce troupeau naïf. Les papes obtinrent d'un roi dévot l'institution du fameux denier de Saint-Pierre. Il est vrai qu'en échange de ces libéralités, les biens spirituels ne furent pas refusés à l'heureuse contrée. L'Angleterre saxonne eut ses saints, ses docteurs, même ses lettrés, un vénérable Bède, un ingénieux Alcuin; des écoles répandirent quelques lueurs dans cette barbarie, tout effarée devant les nécessités d'un ordre social quelconque. Mais ni l'intellect ni le tempérament de ces convertis ne se plièrent sans peine et sans dommage aux disciplines nouvelles. Les mœurs n'en furent guère amendées; bien que plus d'un prince repentant allât pèleriner à Rome ou expier sous le froc les crimes de sa vie, le meurtre, la trahison, la débauche ne cessèrent point d'avoir large part aux habitudes, aux relations publiques et pri-

vées. Des âmes pleines encore de souvenirs héroïques, d'aventures bizarres, de passions et d'actions effrénées qui animent l'épopée de la race — le poème de Béowulf — étaient comme affadies, comme hébétées, par la doucereuse platitude de l'idée chrétienne. Le peuple, assagi moins qu'énervé, se trouvera sans force, sans ressort, contre les calamités que lui réserve un très prochain avenir.

Dès l'an 787, les Northmen, ces « rois de mer » si funestes à nos Carlovingiens, s'étaient abattus sur les côtes d'Angleterre ; et les Danois, attirés par les Angles leurs voisins, affluaient en Northumbrie. Leurs immigrations, tantôt pacifiques, tantôt et plus souvent violentes, se continuèrent pendant tout le IXe siècle. Réprimées avec succès par un Egbert le Grand, qui réussit à imposer sa suzeraineté à l'ancienne heptarchie (800-840), elles désolèrent les règnes troublés de ses quatre ou cinq successeurs.

En 871, Alfred, réduit aux quatre principautés saxonnes, dut se borner à défendre la ligne de la Tamise ; Northumberland, Mercie, Estanglie, tout le pays angle était aux mains des Danois. En 876, les envahisseurs se jetèrent sur le sud-ouest ; la ville d'Exeter périt dans les flammes. Deux ans plus tard, abandonné par ses vassaux, Alfred disparut ; caché sous des haillons de pêcheur, dans un marécage de la Cornouailles, il attendit que l'humiliation rendît quelque courage aux Saxons. A la tête d'une petite troupe de désespérés, il escarmouchait contre les bandes danoises ; enfin, au bout de six mois, relevant, dans le Somerset, l'étendard royal, il remporta, en 879, une grande victoire et put rattacher au bassin de la Tamise reconquis certaines villes de la Mercie, Lincoln, Leicester, Stanford, Derby. Les chefs danois acceptèrent le baptême. Quinze ans plus tard, son petit royaume courut encore un grand danger. Le fameux pirate Hasting, débarqué dans le Kent, marchait sur Londres ; le nord s'ébranlait déjà, quand Alfred y courut ; les milices londoniennes assiégèrent Hasting dans son camp ; et celui-ci reprit la mer et la route des Gaules (893).

Le souvenir d'Alfred — il mourut en 901, à l'âge de cinquante

ans — est resté cher à l'Angleterre. Dix ans de combats, vingt ans de paix, une administration sage et réparatrice, de vrais talents d'organisateur et de législateur, une intelligence et un savoir très rares en ces temps d'obtuse ignorance, ont valu à ce prince le nom de *grand*. Il traduisit en langue vulgaire certaines élucubrations latines, Paul Orose, Bède, quelques passages des *Confessions* de saint Augustin, une lettre pastorale de Grégoire; il fonda diverses écoles et, dit-on, l'Université d'Oxford. Il s'acquitta aussi de besognes plus urgentes, entretenant les forteresses, remplaçant les anciennes *levées* temporaires par des milices permanentes, assurant les côtes par les croisières d'une flotte de cent vingt vaisseaux. Une police et une justice sérieuse, reposant sur une hiérarchie de comtés, centuries et dizaines, de jurys, d'assises locales qui relevaient du *Wittenagemot* (assemblée des sages), réprimèrent le brigandage, rétablirent dans les campagnes l'ordre et la paix.

Ce fut grâce aux travaux d'Alfred que ses premiers successeurs, Edouard, Athelstan, Edmond, le second surtout, purent tenir en respect et même englober les remuantes populations anglo-danoises. Athelstan (925-940) fut véritablement le premier roi de toute l'Angleterre; il soumit au tribut tous les chefs gallois; il battit les Danois et les Scots, força le roi d'Écosse Constantin à reconnaître sa suzeraineté. En 937, une formidable coalition le rappela aux bouches de l'Humber; Écossais et Danois Northumbriens venaient de joindre une flotte de six cents voiles, envoyée d'Irlande par un Olaf, conquérant danois de Dublin. Athelstan triompha, à Brunanburgh. Après lui, le Dragon du Wessex ne fut pas toujours aussi heureux contre le Corbeau des enseignes scandinaves. Edmond se vit contraint (943-944) d'abandonner le nord par traité à Olaf; il mourut cependant, ainsi qu'Edred (946-955), « roi des Anglo-Saxons, des Northumbriens, des Païens et des Bretons ». Mais, trente années durant, la tutelle obstinée d'un moine, Dunstan, abbé de Glastonbury, paralysa les efforts, émoussa l'énergie des rois. Une nouvelle poussée d[illegible] 980) trouva les côtes démunies; Southampton, Ipsw[illegible]

surprises. Un triste sire, Ethelred II (978-1018), qui ne sut qu'acheter ses ennemis ou les massacrer par une odieuse trahison (1000), se vit menacé dans Londres, soit par la Severn, soit par la Tamise, dépouillé des provinces du nord par des Olaf, roi de Norvège, des Swénon, des Turkhill, pourchassé enfin jusque dans l'île de Wight.

En 1015, Swénon, après avoir dévasté tout le centre de l'Angleterre, entra dans Londres, et son fils Canut y fut proclamé roi. L'année suivante, après la mort d'un Edmond Côte de Fer, ce Danois fut accepté de toute l'Angleterre et même d'un assez puissant voisin, Richard Ier, duc de Normandie, pourtant oncle et protecteur naturel des princes légitimes. Tandis que ceux-ci, fils d'Ethelred, s'enfuyaient jusqu'en Hongrie, leur mère, Emma, sœur du Normand Richard, épousait Canut, dont le règne, né dans le sang, se continua, non sans gloire, dans une paix relative (1035). Maître de la Scandinavie tout entière, Danemark, Norvège et Suède, suzerain de l'Écosse, Canut gouverna l'Angleterre en Anglais, entouré de fonctionnaires saxons, appliquant le droit saxon, véritable continuateur d'Alfred et d'*Athelstan*. Chrétien d'assez fraîche date, il proscrivit cependant le culte de Woden, l'adoration des astres et la sorcellerie ; il multiplia les couvents, rétablit le denier de Saint-Pierre, longtemps oublié ; prenant la besace et le bâton du pèlerin, il fit le voyage de Rome pour expier les fureurs de sa jeunesse.

La conception barbare du butin patrimonial, le partage de l'empire anglo-scandinave entre les quatre fils de Canut dit le *Grand*, ramena l'anarchie et précipita la décomposition de ce petit monde anglo-saxon, si éprouvé, si divisé, si incapable de cohésion patriotique. Le plus puissant des Saxons, Godwin, serviteur et favori de Canut, ministre de la reine normande Emma, tuteur du jeune Normand-Danois Hardicanut, régna sur le bassin de la Tamise et sur les anciens États saxons. Le nord, le pays des Angles et des Danois, fut laissé à un Harold-Pied-de-Lièvre, un pur Scandinave, qui ne tarda pas à s'emparer de toute l'Angleterre. Puis, en 1040, Emma et Hardicanut, qui

s'étaient réfugiés à Bruges, reparurent victorieux. Pendant une année, le malheureux royaume fut la proie d'un fou sanguinaire et débauché, sorte d'infime Caligula. L'Angleterre, délivrée de Hardicanut, essaya de se reprendre, accueillit un fils d'Ethelred, le vacillant Édouard le Confesseur, Saxon il est vrai, mais élevé par ses oncles et cousins normands.

Godwin, sans l'adhésion duquel Édouard n'aurait pu régner, s'adjugea d'abord toutes les fonctions et tous les pouvoirs. Sa fille Edith fut reine ; ses six fils occupèrent tous les gouvernements et les charges de la couronne. Lui-même était maître de tout le sud. Dans son étroite sujétion, Édouard s'entoura de Français et de Normands, dont l'insolence, irritant les Saxons, assura la popularité de la famille de Godwin. Un moment chassé et proscrit (1051) avec tous les siens, celui-ci arme en Flandre une flotte qui s'empare de Wight. Harold, son fils aîné, à la tête d'une escadre irlandaise, le joint à l'entrée de la Tamise. Edouard assiégé dans Londres dut renoncer à ses velléités d'indépendance, reprendre sa femme Edith, et reconnaître Harold pour grand maître de sa maison, gouverneur du Wessex, du Sussex, du Kent et de l'Essex. Il y eut grand massacre d'étrangers, fuite d'évêques normands (1052-1053). Jusqu'en 1066, Harold fut le véritable roi. L'autre, laissé à ses exercices pieux, rappelait vainement de Hongrie des neveux oubliés, intriguait en Normandie avec les prélats exilés, faisait espérer le trône à son cousin Guillaume. Vers la fin de sa vie cependant, il parut abdiquer ses rancunes, bien justifiées. Il se rappela qu'il était Saxon, dernier représentant du premier roi de Wessex, Cerdic ou Cédric. Et c'est conformément à ses vœux que le Wittenagemot décerna la couronne à Harold qui en exerçait depuis quinze ans tous les droits (janvier 1066).

Couronne funeste, hélas ! ardemment convoitée par un rapace d'autre vol que le brave et naïf Saxon ; couronne trop légèrement promise à l'astucieux bâtard de Robert le Diable. On sait la fâcheuse aventure de Harold naufragé en Normandie, contraint de prêter à son ennemi transformé en hôte flatteur une sorte de

serment d'allégeance, au-dessus d'un pot plein de reliques. Cette supercherie, correctement présentée à Rome, valut au Normand une bulle d'investiture, et l'appui, nullement désintéressé, de l'Église. Guillaume eut cependant quelque peine à recruter une armée ; ses sujets hésitaient. Il fit appel à tous les irréguliers, à tous les soudards des Flandres, de l'Artois, de l'Anjou, du Maine, de la Bretagne, et parvint, dès juillet, à réunir à l'embouchure de la Dive soixante mille hommes et trois mille navires. Le mauvais temps faillit faire avorter l'expédition ; la flotte diminuée, les troupes affaiblies, durent se réfugier à Saint-Valery ; enfin des reliques promenées en grande pompe à travers le camp « rendirent les vents favorables » ; et Guillaume débarqua sans résistance, le 28 septembre, à Pevensey, sur la côte de Sussex.

Harold, retenu dans le Nord par une invasion norvégienne combinée avec une révolte de son frère Tostig, venait à peine de délivrer York et de remporter une victoire complète, quand il apprit l'arrivée des Normands. Sans se donner le temps de réparer ses pertes et d'accroître son armée, malgré les sages avis de son frère Gurth — troublé aussi, en tant que dévot chrétien, par le parjure que lui reprochait son rival — il courut au-devant de sa destinée. Il combattit plus en soldat qu'en roi, se laissa prendre à une retraite simulée de l'ennemi, et mourut bravement au pied de son étendard. Il faut lire dans Augustin Thierry l'admirable récit de cette bataille d'Hastings (14 octobre 1066), qui est une des grandes dates de l'histoire du monde ; c'est d'elle, en effet, que procèdent la fortune et le vaste essor de l'Angleterre. On ne sait qu'y admirer le plus, de la bravoure des Normands ou de leur inconscience morale ; ces bandits, qui viennent pour « gaigner », pour piller et massacrer sans aucun motif des gens qui ne leur ont jamais fait aucun mal, se sont préalablement confessés ; ils ont été bénis par l'évêque de Bayeux ; et cela leur suffit ; parfaits chrétiens et voleurs sans scrupule, ils vont fonder une nation fertile en contrastes, et greffer la nature déjà si com-
xe du Normand (demi-scandinave, demi-neustrien), sur
sse bonhomie saxonne. Guillaume n'a pas précisément de

vices, encore moins de vertus ; il est très vaillant et très habile, très dur, très âpre à la curée, nullement aimable ni brillant ; et cependant il apporte, sans y songer, quelque civilisation, quelque élégance, une langue moins rude et plus claire que le lourd et rugueux parler saxon. Ce n'est pas tout. En rattachant la grande île à ses possessions continentales, il ouvre au commerce, à la marine, à la puissance de l'Angleterre cette carrière immense, ce prodigieux avenir dont la race anglo-saxonne n'aurait peut-être, sans lui, jamais soupçonné la grandeur. Non pas qu'il entrevît lui-même les conséquences lointaines de sa victoire ; non pas que l'étroitesse de l'esprit féodal et, plus tard, l'aveugle furie du fanatisme religieux ne dussent restreindre et ralentir pendant quelques siècles l'essor du génie et de la domination britanniques. Mais il y a dans la succession des effets et des causes une force cachée à ceux-là mêmes qui l'ont mise en mouvement. La fortune de l'Angleterre, son action redoutable sur l'univers, ont eu pour point de départ l'entreprise égoïste de Guillaume le Conquérant.

Le désarroi des vaincus permit aux Normands de s'avancer en toute sûreté vers la Tamise, brûlant, pillant, massacrant à plaisir. Londres, cerné de toutes parts, ouvrit ses portes. Guillaume, après une assez courte hésitation, fit son entrée solennelle ; il fut lâchement acclamé. Couronné à Westminster, le jour de Noël, par l'archevêque d'York, avant même de visiter l'ouest et le nord encore insoumis, il s'occupa d'une première distribution du butin. Il commença par frapper Londres d'un énorme tribut, qui servit à apaiser les plus impatients parmi ses compagnons ; puis, faisant inventorier toutes les propriétés publiques et privées, il les prit ou les distribua toutes. Ainsi avait agi Rollon en Normandie. C'était dépasser, et de bien loin, en rapacité les Francs et les Gots. Tous ceux qui avaient combattu ou résisté, tous ceux qui s'étaient dérobés à l'hommage, furent totalement dépouillés. Les églises mêmes et les monastères se virent réduits à la pauvreté évangélique ; une partie de leurs trésors passa aux évêques et abbés d'outre-mer ; de notables présents, l'envoi de l'éten-

dard d'Harold, prévinrent les susceptibilités du saint-siège. Guillaume connaissait parfaitement le précepte sacré : « Faites-vous des amis avec les richesses mal acquises. » Une attribution libérale de bourgades, de domaines, d'héritières saxonnes, de maisons, de terres et d'argent ne laissa sans récompense, sans gain, aucun des vainqueurs d'Hastings, depuis le baron et le chevalier, jusqu'au varlet, sergent ou goujat d'armée.

Cependant il couvrait de citadelles le pays conquis, désarmait les villes, remplaçait les gouverneurs indigènes, exigeait partout des serments de fidélité et des otages. Confiant sa conquête à son frère Eudes, il courut triompher à Rouen, et surtout déposer en lieu sûr son butin personnel, d'immenses richesses (1067); il revint juste à temps pour comprimer une révolte générale, prodigua les promesses autant que les menaces (1068), marcha sur l'ouest, emporta Exeter où s'était réfugiée Githa, mère d'Harold, conquit le Somerset, le Glocester, la Cornouailles ; sûr du midi, il se tourna vers le nord soulevé tout entier; la prise, l'incendie, le massacre d'Oxford, de Leicester, de Derby, de Nottingham, de Lincoln, d'York enfin, dispersent, écrasent, les forces coalisées des Saxons, des Cambriens, des Ecossais (1069). Rappelé au midi par une descente de deux fils de Harold; au nord par une invasion danoise, par la rébellion d'York et la proclamation d'un roi national ; à l'ouest par les mouvements des Gallois, et encore par la conspiration de Hereward dans les provinces centrales de l'est; partout victorieux, mais après quatre rudes années (1072), il put se considérer comme maître absolu du territoire entre la mer des Gaules et la Severn, la Tweed et le cap de Cornouailles; alors affluèrent dans les nombreuses régions saccagées et dépeuplées les aventuriers du continent, heureux de se ruer à la curée sans avoir été à la peine. Les Saxons, asservis ou réfugiés dans les bois, serfs désolés, outlaws hardis mais impuissants, les uns rançonnés et battus, les autres tués comme des chiens, subirent leurs misères en silence. Des querelles avec les Manceaux et les Angevins, avec son fils aîné Robert, avec le ...tif roi de France Philippe Ier, n'ébranlèrent pas la puissance

du conquérant (1086), qui put achever et réglementer son œuvre de spoliation. Par un registre cadastral fameux, rédigé en français, livre appelé par les vaincus *Dooms day book*, livre du *Jour du jugement*, titre nouveau et définitif de la propriété en Angleterre, tous les lots grands et petits, laïques et ecclésiastiques, en terres, en hommes, en revenus, avec les obligations correspondantes, furent révisés et fixés avec une précision, une rigueur vraiment extraordinaires pour ces temps de désordre social. La féodalité anglaise y est constituée non sur un accord entre les vassaux et le suzerain, mais sur la volonté, le bon plaisir du souverain, qui accorde, et révoque s'il y a lieu, les grâces concédées à des sujets. Le roi reste non seulement le suzerain des suzerains, mais le propriétaire réel et direct de tous les domaines alloués; si bien que le moindre vassal, comme le plus haut, a deux maîtres, son suzerain immédiat, baron, comte ou duc, et le roi. De là vient l'originalité des luttes politiques en Angleterre, la coalition de l'aristocratie et du peuple contre la royauté. Sur le continent, au contraire, la royauté s'appuie sur les communes, sur le peuple, contre l'aristocratie, jusqu'au jour où, trahissant ses alliés, elle sacrifiera la nation à la noblesse et au clergé, dont elle partagera la ruine.

L'occupation de l'Angleterre par les Normands, la plus singulière aventure de ce moyen âge si fécond en surprises, ne fut pas, comme on sait, la seule conséquence de l'établissement des Northmen en Neustrie, de ce si curieux compromis entre la finesse matoise du Gallo-Romain et la rapacité féroce du pirate scandinave. D'autres descendants des compagnons de Rollon s'en allaient, dès les premières années du XIe siècle, chercher fortune en Espagne, en Grèce, voire en Palestine, car ils combinaient, dans un parfait amalgame, la piété, la vaillance et la soif des biens positifs. En 1006, quarante pèlerins normands, revenant d'Orient, abordèrent à Salerne, tout à point pour arracher à une bande de Sarrasins les dépouilles de la ville rançonnée. Les riches présents qu'ils rapportèrent, leurs récits avantageux, popularisèrent la profession de pèlerin en Italie. Dès 1016, 1019,

il fut d'usage d'aller prendre service à la solde des ducs lombards ou byzantins, des villes maritimes qui formaient autant de petites républiques précaires tout autour de l'ancienne Grande-Grèce.

Nous avons jeté déjà un rapide coup d'œil, forcément bien sommaire, sur l'étrange et pourtant très vivante anarchie de l'Italie du nord, pleine de ducs et de marquis, de rois et d'empereurs, mise à feu et à sang, ballottée entre l'énervement et l'exaspération, appelant et trahissant les Provençaux, les Savoyards, les Germains, les Hongrois et les Sarrasins de Ligurie; nous avons esquissé le tableau de cette Rome invraisemblable, où se rencontraient les courtisanes reines, maîtresses et mères de papes folâtres, les tribuns d'aventure tels qu'Adalbert ou Crescentius, et les Césars saxons peu rassurés, tenus en échec, humiliés par d'ambitieux théocrates. Mais nous avons dû laisser dans l'ombre quelques intéressants essais de vie indépendante, d'expansion demi-armée, demi-commerciale, soit dans les lagunes de l'Adriatique, d'où Venise commençait à rallier toutes les villes de l'Istrie et de la côte dalmate; soit sur la lisière de Ligurie et à l'embouchure de l'Arno, d'où Gênes et Pise, se tenant à l'écart des troubles de l'Italie centrale, disputaient aux musulmans la mer et les rivages de Corse et de Sardaigne; soit enfin le long des golfes méridionaux où Naples, Amalfi, Salerne, Tarente, Otrante, Brindes, Bari, sous la suzeraineté lointaine des empereurs grecs, échappaient le plus souvent à l'autorité des seigneurs lombards et des gouverneurs byzantins, tout en s'arrangeant de leur mieux avec les pillards de la Sicile sarrasine. Ces villes du midi, riches et animées, sans cesse tenues en alerte par les attaques du dedans et du dehors, bordaient un territoire morcelé en menues principautés, grecques ou lombardes, convoité par les papes et les empereurs d'Allemagne, sans cesse infesté par des mercenaires grecs, par des troupes féodales et par des armées germaniques, les seules redoutables, mais dont l'intervention était nécessairement la moins fréquente.

Quelles occasions de « gaigner » n'offrait pas à des partisans

adroits et braves ce perpétuel conflit de forces inégales et d'intérêts divers ! C'était tantôt, en Capitanate, une expédition contre des garnisons grecques ; un engagement fructueux dans l'armée de l'empereur Henri II, le siège et le pillage de Troja (1019) ; tantôt un heureux coup de main, tout près de Naples, sur Aversa, qui devient le point d'appui et l'asile de trois chefs normands (1022) ; tantôt un secours opportun prêté à Naples contre un duc de Capoue ; et voici déjà un comté normand d'Aversa (1028), reconnu par l'empereur Conrad, qui accueille les aventuriers et les mécontents. En 1037, trois fils besogneux d'un seigneur normand, Tancrède de Hauteville, fort prolifique (il avait douze fils), soutiennent contre Amalfi un prince de Salerne, conquièrent la Sicile pour le compte du catapan byzantin Maniacès, s'allient tour à tour avec un prince de Bénévent, avec leur compatriote le comte d'Aversa, et en trois ans (1040-1043) s'emparent de l'Apulie tout entière ; ils se la partagent : douze comtes normands occupent Ascoli, Venosa, Trani, Civitata, Cannes, Siponto, etc., et forment, sous la présidence de Guillaume Bras de fer, comte d'Apulie, une confédération dont Melfi est la capitale.

A peine installés, ils se rendent redoutables et incommodes par leur avidité et leur insolence ; les soldats, pas plus que les chefs, n'hésitent à mettre la main sur ce qui leur plaît, cheval, femme ou jardin ; le luxe des festins, la chasse, la fauconnerie, font leurs délices ; ils s'abandonnent d'autant plus volontiers à tous les excès que, dans les occasions pressantes, ils savent supporter avec une endurance incroyable les rigueurs de tous les climats et les privations de la vie militaire. Fléau plus intolérable que les Sarrasins, ils gardent tout ce qu'ils prennent, et ils ne se lassent pas de prendre. Trois ou quatre mille hommes leur suffisent pour contenir toute une contrée. Une coalition se noue entre le catapan grec, le pape Léon et l'empereur Henri III ; les populations se soulèvent. Mais traqués, assassinés, les Normands tiennent bon (1051-1053), forcent le général byzantin à s'enfermer dans Bari, et, non sans s'être dévotement agenouillés, battent à Civitata le pape et ses Allemands. Le saint-père, prisonnier

de Robert Guiscard, est traité avec honneur et bienveillance et se tire adroitement de ce pas difficile. Il confirme les Normands dans toutes leurs possessions présentes et à venir, et reçoit l'hommage de ses vainqueurs, devenus ses vassaux et ses alliés. Il acquiert en donnant ce qu'il n'a pas, c'est le procédé de l'Église; et les Normands, en acceptant, sans illusion, une suzeraineté vaine, se créent un utile appui. Ainsi les deux parties contractantes se réjouissent d'une double fiction conforme à leur intérêt commun.

Robert Guiscard, qui entre ici en scène, est encore un fils de Tancrède. Venu en 1046, avec cinq cavaliers et trente fantassins, il fut chargé par ses frères, les comtes Drogo et Humphroi, de conquérir la Calabre. Bientôt ses rares talents, sa valeur impétueuse, firent de lui l'âme et le chef de la confédération normande. Comte, puis duc d'Apulie (1057), il achève, avec l'aide de son jeune frère Roger, la conquête de la Calabre, prend Cosenza, Cariati et Reggio. Il remonte vers le nord, enlève Troja aux Grecs, et obtient du pape Nicolas II, après de graves démêlés et moyennant un certain tribut annuel, le titre de « duc d'Apulie par la grâce de Dieu et de Saint-Pierre, futur duc des deux Calabres et de la Sicile ». En 1062 commence la guerre de Sicile. Tantôt seul, tantôt aidé ou même combattu par Robert, secouru par la flotte pisane, guidé par des traîtres arabes, à travers mille aventures, Roger emporte Messine, Caltasibetta, Trahina, Catane, Palerme (1074), Trapani, Mazara, Girgenti, Syracuse et Malte (1090). Il règne enfin, en qualité de grand comte, sur les populations grecques, italiennes et sarrasines pacifiées et soumises. Ces vingt-huit années de victoires l'ont peu à peu émancipé de Guiscard dont ses enfants recueilleront l'héritage.

Robert, entre temps, s'agrandissait aux dépens des Grecs, des Lombards et des villes libres. La possession de Bari lui coûta quatre ans de siège (1070). Appelé par la riche cité d'Amalfi — dont il commença par s'assurer en y élevant quatre forteresses — il enleva Salerne à son beau-père ou beau-frère le prince lombard Gisulphe (1077); Bénévent, qu'il offrit à Grégoire VII (1078);

enfin Sorrente, Otrante, Tarente (1080); et imposa son alliance aux comtes normands de Capoue et d'Aversa. Tout-puissant dans l'ancienne Grande-Grèce et, par son frère, dans la Sicile, il se tourna vers l'Orient. Une de ses filles avait été mariée à un prince de la famille Ducas; pourquoi ne vengerait-il pas son gendre écarté du trône par la dynastie des Comnène? Il avait accueilli dans Salerne, désormais sa capitale, et décoré de la pourpre impériale un certain aventurier grec, Michel Papinace. Pourquoi ne le mènerait-il pas à Constantinople, quitte à le perdre en chemin? Grégoire VII l'appuyait, Raguse lui fournissait une flotte. Envoyant son fils Bohémond s'emparer de Corfou, le terrible duc d'Apulie traverse à son tour l'Adriatique et met le siège devant Durazzo. Deux fois battu sur mer par les Vénitiens, sans flottes, diminué de dix mille hommes que la peste lui enlève, il brûle ce qui lui reste de vaisseaux et de bagages, il marche au devant d'une armée de Grecs, de Turcs et de Saxons, Varangiens, proscrits anglais à la hache redoutable; il l'enfonce, la disperse, prend Durazzo que lui livre la trahison (1083) et, s'avançant jusqu'à Thessalonique, fait trembler Constantinople. Mais son absence prolongée a enhardi les villes et les comtés de la Pouille. Ses vassaux sont révoltés. L'empereur Henri IV, richement payé par Alexis Comnène aux abois, menace Rome, dont l'or byzantin va lui ouvrir les portes. Grégoire VII implore l'aide de son puissant vassal.

Guiscard laisse à son fils Bohémond son armée d'Epire, traverse seul en toute hâte l'Adriatique, lève trente mille hommes, des Sarrasins de Sicile, six mille cavaliers, court à Rome. Trop tard. Cependant Grégoire tient encore dans le môle (ou château Saint-Ange). Au seul nom de Guiscard, Henri IV, peu sûr de ses troupes, s'est enfui. Robert entre dans Rome avec sa soldatesque de Normands, de Sarrasins et de Calabrais, étranges libérateurs d'un pape. A peine celui-ci est-il rétabli dans son palais de Latran, que l'insolence des soudards excite une sédition, bientôt noyée dans des flots de sang. L'incendie, le massacre, le pillage, le sacrilège, signalent la restauration du pontife légitime.

Robert, évacuant Rome pour en arrêter la ruine (1084), emmène le désolé Grégoire pour le soustraire à des vengeances inévitables. Il le conduit à Bénévent, à Salerne, en sûreté, mais frappé à mort par l'écroulement de ses espérances.

Cependant l'infatigable Robert, qui conserve à soixante-cinq ans tout le feu de sa jeunesse, veut « gaigner » le titre *de roi* que le pape lui a promis. Bohémond, après deux victoires, avait échoué au siège de Larisse, affaibli par des désertions que soudoyait Comnène. Robert s'embarque à Brindes, perd deux batailles navales, mais détruit dans une troisième la flotte vénitienne tout entière et, se souvenant de ses aïeux scandinaves, prétend attaquer par mer la ville impériale. Déjà il tournait la Morée, quand la peste le surprend à Céphalonie et le tue dans sa tente *(juillet 1085)*. Plus grand par le caractère, plus vaste en ses ambitions que le conquérant Guillaume, il avait porté jusque dans l'Orient la terreur des Normands et des Francs.

Alexis Comnène pouvait respirer ; mais il n'en avait pas fini avec l'Occident. Pendant qu'il disputait à grand'peine un lambeau d'Asie aux Turcs Seldjoukides, une tempête couvait en Europe ; l'hypocrite inimitié romaine allait déchaîner sur l'empire grec schismatique, sous prétexte de le défendre, le torrent des croisades qui lui apportait la désorganisation et la ruine.

Les phases principales de la lutte entre le christianisme grec et l'Église latine doivent être au moins indiquées. Cette lutte procède de causes bien plus profondes que les dissidences religieuses, simplement ridicules, qui en ont été l'occasion. Elle procède d'une jalousie naturelle des brillants Pères orientaux, fondateurs de la doctrine, à l'encontre des obscurs évêques de Rome; de la rivalité créée par Constantin entre les deux capitales de l'empire. Il y a toujours eu un malentendu entre les papes, détenteurs absolus de l'autorité spirituelle, et les empereurs, même dévots, même orthodoxes, qui prétendaient régler le dogme aussi bien que la discipline. La prééminence des papes, concédée de mauvaise grâce par la cour byzantine, acceptée moins sincèrement encore par les prélats d'Orient, a toujours pesé aux

patriarches de Constantinople. Les liens politiques, fort relâchés par les invasions gotiques, renoués par les victoires de Bélisaire et de Narsès, subsistèrent tant que l'exarchat de Ravenne put tenir tête aux Lombards. Les papes représentaient à Rome, conjointement avec les ducs ou gouverneurs impériaux, l'autorité légitime des successeurs de Constantin. En réalité, ils étaient ou essayaient d'être les maîtres de la ville sainte et, par elle, en vertu des traditions antiques, les continuateurs *in petto* des Césars. La querelle des *Iconoclastes* fit du pape Grégoire II, Romain de naissance et élu par les Romains, le chef, le président d'une sorte de république indépendante.

Le culte des images, étranger au christianisme primitif, s'était rapidement propagé dans un monde artiste, encore tout imprégné d'anthropomorphisme païen. Quand les victoires du farouche Allah eurent clairement démontré aux villes de Syrie et de Cappadoce l'inefficacité des icones et autres fétiches sacrés, une réaction se fit contre les saints en peinture et en statues. Un empereur illettré, mais raisonnable à sa manière (718-741), Léon l'Isaurien, s'ingéra de blâmer puis de proscrire dans tout l'empire l'idolâtrie et les idoles. Des fanatiques, dont il encouragea les fureurs, se mirent à briser, à saccager, non seulement en Orient, mais dans l'Exarchat, à Venise, à Ravenne, les précieux quoique déjà barbares spécimens de la bimbeloterie et de la chasublerie sainte. Grégoire II, en termes fort convenables, défendit les bonnes vierges et autres menus dieux et déesses, objets d'un culte aussi innocent que puéril. Mais Léon et son fils Copronyme (*Cacadauphin*) persistèrent dans leur manie iconoclaste. Les relations entre les deux Églises en souffrirent. Rome y perdit sa suprématie spirituelle sur les duchés de Naples, de Calabre, de Sicile et d'Illyrie. Mais, la donation de Pépin et de Charlemagne assurant l'autonomie du saint-siège, la conversion des Saxons et des Scandinaves absorbant tous les efforts de l'Église latine, et la défense contre les Arabes et les Bulgares exigeant tous les soins des Byzantins, une accalmie se produisit jusqu'à l'avènement de Photius au patriarcat de Constanti-

nople (857). Ce Photius était un laïque, ambassadeur, capitaine des gardes, des plus lettrés d'ailleurs, et qui se souciait fort peu de l'obscur Nicolas Ier. Celui-ci cependant lançait avec adresse, et coup sur coup, l'excommunication; Photius plongeait, puis relevait la tête, et l'exercice eût été charmant pour des spectateurs un peu dégourdis; mais ce public manquait au IXe siècle. On échangea de pauvres arguties. Les Grecs, divisés d'ailleurs, contestaient un *i* dans le mot *homoiousios* (consubstantiel ou de substance pareille); ils refusaient d'ajouter au symbole de Nicée un certain *filioque* relatif à l'Esprit-Pigeon, fioriture élaborée par un concile espagnol.

Enfin, chose plus grave, si Rome gagnait en Occident les frustes génies des Obotrites, des Frisons, des Jutes, des Anglo-Saxons, elle était contrainte d'abandonner aux Grecs la plus forte moitié du monde slave, les Sorabes et les Bulgares, les Tchèques, les Moraves, les Russes, sans parler des Nestoriens et des Jacobites, Coptes, etc., dispersés par l'Islam et fort indifférents aux deux orthodoxies. Pendant tout le Xe siècle, époque de demi-renaissance pour l'empire byzantin, de troubles pour l'Italie et de déchéance pour la papauté, l'hostilité persista sans éclater. Mais au XIe, lorsque les victoires des Normands eurent restitué à l'Église romaine les diocèses de l'Italie méridionale, le patriarche grec Michel Cérularius et le pape Léon (1054) échangèrent de fort aigres propos. L'un dénonça les « erreurs abominables des Latins »; l'autre, prodiguant ses foudres, fit déposer par ses légats, sur l'autel de Sainte-Sophie, un anathème qui flétrissait « les sept mortelles hérésies des Grecs » et en vouait les adhérents aux flammes éternelles. Le schisme était désormais accompli. C'en était fait de cette domination universelle, de ce « catholicisme », grandiose et incurable chimère de la théocratie vaticane.

XXII

DISLOCATION DE L'EMPIRE ARABE.

Puissance des premiers Abbassides : Haroun-al-Raschid; Al-Mamon, Motassem; leur goût pour les arts et les sciences. — Développement des hérésies : Ismaéliens, Chyites, Karmathes. — Sécession de l'Afrique : Edrissites, Aglabites, Fatimites. — Du Korassan bactrien sortent les Tahérides, Soffarides, Samanides, Bouides. — Retour offensif des Grecs : Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès. — Les khalifes à la merci de leur garde turque. — Mahmoud le Gaznévide conquiert l'Asie d'Ispahan à Delhi. — Coup d'œil sur l'Inde depuis Alexandre. — Étrange stabilité sociale au milieu de vicissitudes sans nombre et sans fin. — Le régime des castes, le prestige du brahmane, ont résisté quatorze siècles à l'esprit bouddhique. — Éclat et fécondité des arts, des lettres et des sciences. — L'Inde civilise l'Indo-Chine et les îles de la Sonde. — Par la propagande bouddhiste, elle répand son esprit en Chine, au Japon, au Tibet et jusqu'en Mongolie. — Mahmoud protège Firdouci auteur du *Shahnameh*, la grande épopée persane. — Les Turcs Seldjoucides, Togrul, Alp-Arslan, Malek-Shah : immensité de leur empire, brillante époque. — Malek empoisonné par les *Haschischim*. — L'Égypte sous les Fatimites Mansour-Billah, Moëz, Azis. — Démence et divinité de Hakem. — Longue et étrange carrière du khalife Mostanser-Billah. — Dynastie ayoubite fondée par Saladin. — L'Espagne sous les khalifes Oméyades; talent et puissance des Abdérames. — Anarchie musulmane. — Guerre continuelle avec les chrétiens des Asturies, de la Navarre, de l'Aragon, puis de la Castille et du Portugal. — Almoravides et Almohades. — Éléments ethniques et moraux du caractère espagnol.

En projetant sur un trop vaste espace les Arabes fanatisés, l'explosion soudaine de l'islamisme condamnait leur empire à une dislocation rapide. Rien de plus contraire, d'ailleurs, au tempérament arabe que l'ordre et l'unité. Les premiers successeurs du Prophète avaient donné l'exemple des rivalités les plus implacables, et l'usurpation des Oméyades avait suscité de perpétuelles révoltes. Dès le milieu du VIIIe siècle, les Abbassides (756) perdaient l'Espagne et n'exerçaient sur l'Arabie et sur l'Afrique qu'une autorité précaire. Il est vrai que leur domination était vaste encore, tout à fait comparable à celle des anciens rois de Perse et des plus puissants Sassanides. Le choix de leur capitale, fondée ou plutôt restaurée en 762, Bagdad (le nom est

perse : « don de Dieu [*Bag*] »), sur la rive orientale du Tigre à quelques lieues au nord de Ctésiphon, marque bien, ce semble, l'insensible substitution de l'esprit persan, de la culture iranienne, à l'étroit et stérile génie arabe. Les Abbassides, visiblement, ont eux-mêmes subi l'influence du milieu ambiant : ils cèdent à l'attrait des arts, des lettres, des sciences, fondent des écoles, attirent à Bagdad des philosophes, des mathématiciens, des astronomes byzantins.

Les Grecs avaient mis à profit les démêlés entre Oméyades et Abbassides pour regagner quelque terrain en Asie Mineure ; mais, en 782, une armée de cent mille Arabo-Persans, s'avançant jusqu'à Scutari, força l'impératrice Irène à une paix onéreuse. Haroun, qui commandait ces troupes au nom de son père Mahadi, et qui allait occuper le trône des khalifes pendant vingt ans (786-809), fut le plus grand et est resté le plus fameux des héritiers d'Abbas. Puissant guerrier, il envahit huit fois le Pont, la Phrygie, la Cilicie et fit grand massacre des soldats et des sujets de Byzance. « Chien de Romain, fils d'une mère infidèle, écrivait-il à l'empereur Nicéphore, j'ai lu ta lettre, tu n'entendras pas ma réponse, tu la verras ! » Et, franchissant les neiges du Taurus, il balayait l'Asie Mineure jusqu'au delà de Tyane et d'Angora, et il exigeait que la monnaie du tribut fût frappée à son effigie et à celle de ses fils. Puis il rentrait dans ses palais de Racca ou de Bagdad se délasser parmi ses femmes et ses lettrés ; ou bien il organisait quelque voyage fastueux dans les diverses provinces de son empire, chez ses vassaux du Khorassan, de l'Égypte ou de l'Arabie. Il fit ainsi à la Mecque cinq pèlerinages solennels. Violent, terrible en ses vengeances, il était volontiers clément envers les petits et juste à sa façon, lorsque ses intérêts et ses préventions n'étaient pas en jeu ; assez juste du moins pour que l'Orient lui en ait décerné le surnom : *el Reschid*. Ses successeurs Al-Mamon et Motassem furent comme lui puissants et magnifiques (813-842), sacrifiant les hommes par milliers à leurs fureurs guerrières, et capables de souiller leurs sandales pour ramasser dans la boue un vieillard affamé. A l'exemple de

leur père et de leur aïeul, ils favorisèrent les arts, les lettres et les écoles. Al-Mamon faisait rechercher à Constantinople, en Syrie, en Égypte, en Arménie, les écrits d'Hippocrate et de Galien, de Ptolémée, d'Euclide, de Platon et d'Aristote. Des traductions et des commentaires arabes conservaient et répandaient dans le monde musulman des connaissances encore ignorées de l'Occident chrétien. Les astronomes d'Al-Mamon relevèrent, dans les plaines de Sennaar et de Koufa, un degré du grand cercle terrestre. Il y eut à Bagdad près de neuf cents médecins.

Ce grand mouvement intellectuel, qui durant trois siècles se propagea dans toutes les régions englobées par l'Islam, marquait à la fois la renaissance des nationalités étouffées et l'affaissement de l'énergie arabe, la décadence de l'orthodoxie fruste et brutale des Abou-Bekr et des Omar. Les vrais musulmans déploraient les encouragements donnés par les gardiens même de la foi, les khalifes, vicaires du Prophète, aux disciples de la science et de la raison; ils y voyaient le germe d'hérésies qui, par ces temps de fanatisme, dégénéreraient en discordes civiles, fatales à un empire atteint déjà dans sa force et dans sa cohésion. Ils ne se trompaient pas. Le souvenir d'Ali et de ses fils, toujours présent aux populations de la Chaldée et de la Perse, confondu avec la légende mazdéenne des douze *Amésaçpentas*, allait engendrer la doctrine des incarnations successives manifestées dans les personnages plus fabuleux que réels qu'on appela les *douze Imans* et dans la suite indéfinie des *Mahadis*.

Un Persan, Abdallah (896), d'accord avec des sectaires dits *Ismaéliens*, prêchait une sorte de mysticisme dualiste, une réforme à la fois politique et religieuse. Parmi ses émissaires, l'un, Ahmed, surnommé *Kermath*, prenant les titres bizarres de Guide, de Verbe, d'Esprit-Saint, de Héraut du Messie, de fils d'Ali, d'envoyé de Jean-Baptiste et de Gabriel, envoyait lui-même douze apôtres révolutionner l'Arabie. Bientôt maîtres de toute la côte occidentale du golfe Persique, les Karmathes ravagèrent impunément toute la Syrie au sud de l'Euphrate, mettant à sac Balbek, Koufa, Bassora, courant jusqu'aux portes de Bagdad. Ces guer-

riers-brigands se plaisaient à dépouiller les caravanes de pèlerins ; un de leurs chefs même, en 929, tomba sur la Mecque en pleine solennité, passa au fil de l'épée cinquante mille hommes, et enterra trois mille morts dans l'enceinte sacrée. Il emporta la Pierre noire. Quant aux khalifes, réduits à des armées de mercenaires qui se faisaient battre, ils se voyaient de plus en plus confinés dans leurs fonctions spirituelles. Encore leur titre, usurpé déjà par les Oméyades d'Espagne, allait-il être réclamé par les Fatimites, autres Ismaéliens, établis en Afrique. Un second Abdallah, disciple du premier, un moment prisonnier d'un Abbasside, avait réussi à s'enfuir jusqu'au Maroc, à déposséder les Edrissites et les Aglabites, et, sous le nom d'Obeidullah-el-Mahdi (909), fondait l'empire fatimite, dont la capitale, Mahadia, sur les ruines d'Aphrodisium (Tunisie), devait quelque soixante ans après être oubliée pour le Caire.

Les démembrements du khalifat d'Orient n'étaient pas tous intermittents comme celui des Karmathes, ou lointains comme ceux des Toulonides et Iskidites d'Égypte (dès 868) et des Fatimites de Numidie. C'était le Khorassan, libre et florissant d'ailleurs, sous les Tahérides ; c'était la Perse, conquise par un aventurier transoxien, Yakoub, fils de Soffar (873), puis rendue pour quelque temps aux khalifes par des gens qu'on désigne sous le nom de *Samanides*, et qui venaient aussi de l'ancienne Sogdiane ; c'était la Mésopotamie et la Syrie septentrionale, de Mossoul (sur le haut Tigre) à Alep, tombées aux mains des princes de Hamadan (892-1001) ; et puis la Perse encore, détachée du khalifat par les Bouides (933), qui régnaient de la Caspienne à l'Océan. Ces Bouides furent même appelés à Bagdad par un khalife dégoûté du monde et, sous le titre d'*émir al omrah*, y exercèrent le pouvoir civil et militaire.

Ce xe siècle tout entier est pour l'Orient musulman comme pour l'Occident chrétien une époque de lamentable anarchie, et par suite un répit relatif pour les Byzantins. Deux empereurs, un peu plus braves ou plus libres de leurs mouvements que leurs prédécesseurs, tentèrent, et avec succès, de reconquérir le sud

de l'Asie Mineure et la Syrie (963-976). Nicéphore-Phocas enleva d'assaut Mopsueste; Tarse, prise par famine, fut vidée de musulmans, repeuplée d'orthodoxes grecs. Les défilés de l'Amanus n'étaient pas défendus; Antioche, Alep, Hiérapolis, Apamée, Émèse, vainement secourues par de fortes bandes hamadanites, furent prises d'assaut, saccagées, rançonnées par les chrétiens tout comme elles l'eussent été par les sectateurs du prophète. L'empereur Zimiscès campa dans les jardins de Damas. L'Euphrate que, depuis Héraclius, nul général romain n'avait franchi, n'arrêta pas Zimiscès. Déjà, maître de Samosate (la ville de Lucien), d'Edesse, d'Amida, de Nisibe, jadis boulevard de l'empire, il marchait sur Bagdad, quand la maladie, peut-être des menaces russes ou bulgares, le rappelèrent en Europe. Sa mort mit fin à des conquêtes qui ne pouvaient être gardées; Antioche cependant, les villes de Cilicie et l'île de Chypre furent rattachées pour quelques années à la chrétienté.

Mais des ennemis plus puissants que les Romains, plus imprévus, surtout, allaient s'approprier et relever le pouvoir échappé aux mains affaiblies des khalifes. Depuis le milieu du IXe siècle, ils se massaient autour des palais même de Bagdad, ils descendaient du Karism et de la lointaine Transoxiane avec les aventuriers soffarides, samanides, dont ils formaient les armées. C'étaient les Turcs, bandes guerrières, demi-nomades, que nous avons vus tant de fois envahir l'empire perse, et qui, sous le nom de Khadjars, occupaient déjà le sud-est de la Russie, entre la Caspienne et le Tanaïs, entre le Volga et le Caucase. L'Islam, qu'ils avaient embrassé, en fit de dangereux serviteurs, des soldats tout trouvés pour remplacer les contingents arabes amoindris et les recrues peu sûres levées chez les Mèdes, les Persans et les Mésopotamiens. Ils vendaient aux khalifes de nombreux esclaves, enlevés dans les steppes, et s'engageaient eux-mêmes avidement au service des chefs de leur religion. Peu leur importait du reste; ils étaient à qui payait la solde, en Égypte aux Toulonides qui étaient d'origine turque, en Grèce aux empereurs qui les soudoyaient richement. Motassem en avait installé cinquante

mille à quelque distance de Bagdad (840), à Sumara sur le Tigre; et bientôt les souverains abbassides se virent à la merci de leur garde turque, qui les déposait, les égorgeait à plaisir, qui les défendait et les trahissait tour à tour.

Vers la fin du x[e] siècle, un Turc, Sébectagi, esclave d'un général samanide, s'était emparé de Gazna, ou Gizni, dans l'*Afghanistan* (975); son fils Mahmoud, conquérant fameux, le premier qui ait pris le titre de *sultan*, occupait, vers 997, tout l'orient de l'empire, d'Ispahan à l'Indus, de la Transoxiane et de la Caspienne jusqu'aux rivages de l'océan Indien. Il n'en faisait pas moins profession de respecter le pouvoir spirituel des khalifes. Mahmoud porta l'Islam au delà de l'Indus.

Si l'histoire avait pour condition première une chronologie strictement datée, elle ne saurait guère où se prendre dans les quelques siècles qui ont suivi l'extinction de la dynastie bouddhiste, dite *Maurya*, qui compte parmi ses plus puissants souverains Chandragupta, et surtout Piyadasi (Açoka), moraliste naïf, mais conquérant ou politique fort habile. C'est ce Piyadasi qui, le premier peut-être, a réuni sous le même sceptre, plutôt sous la même suzeraineté, le nord de l'Inde et, sur les deux rivages de la presqu'île, deux bandes épaisses aboutissant à la pointe méridionale. Il a, pour la plus grande joie de nos indianistes, quelque peu abusé de l'écriture, récemment importée (III[e] siècle), prodiguant sur d'innocents rochers les maximes les plus vertueuses. On retrouve de ces inscriptions du Guzerate à l'Orissa, des confins de l'Afghanistan au Mysore. Les dominations intermittentes de rois indo-grecs (250-50), indo-perses (Gondopharès, celui-ci mêlé à la légende de Saint-Thomas), des Sakas, Yue-tchi, Kouchans (Kanishka, 78 après J.-C.), qui couvrent d'un faible vernis grec une adhésion simultanée au culte persan et aux croyances bouddhiques, ces dynasties étrangères, dis-je, ne s'étendent guère au delà des régions de l'Indus et du haut Gange, ›t tout le pays, et surtout le grand triangle sud défendu par nts Vindya, à une foule de principicules locaux et de rois nment pourvus (car l'Inde, qui renferme aujourd'hui près

de trois cent millions d'hommes, peut fournir sept ou huit empires plus grands que la France, l'Autriche ou l'Allemagne). Tandis que le Kashmir, le Népal, vivent à part, le Guzérate et le Malva deviennent le siège d'une puissante famille, les Kchatrapas, qui règne à Oudjéin, jusqu'au v[e] siècle ; l'Hindoustan central-nord-oriental, de l'Himalaya jusqu'au fleuve Nerbudda, est, vers le iv[e] (319), sous l'autorité des Gouptas ; les Ghats occidentales abritent les États des Satakarnis ; les Chaloukyas du Dekkan ont pour vassaux les Pallavas (Condjévéram), les Kadombas, les Pandyas, les Gangas (Mysore). Au commencement du vii[e] siècle, il semble que le confluent du Gange et de la Djumna, et les cités assez voisines de Kanodje, Allahabad, Patna (Pataliputra), anciennes capitales d'Asoka, ont pris une nouvelle splendeur sous les Siladityas ; cette dynastie a pour fondateur le descendant d'un obscur vaïcya (négociant), un prince vaillant et lettré, Harcha Vardhana (607-652).

C'est à l'aide de très nombreuses inscriptions qu'on a pu rassembler les noms de la plupart des rois afférents à ces divers groupes, et les ranger dans un ordre approximatif. Autant de pays, autant de dynasties dans l'Inde, autant d'ères qui se juxtaposent et s'enchevêtrent. Il n'importe ici. La véritable histoire de l'Inde est celle de ses populations, de ses institutions sociales si étranges, de ses religions, de sa littérature et de ses arts. Dans un pays beaucoup trop vaste pour qu'ils pussent jamais le remplir, les Aryas ont établi des cadres sociaux si durables, que les plus violentes catastrophes n'ont pu encore en briser les inextricables compartiments. Des catégories sans nombre de professions, d'industries, de métiers, de classes hybrides de toute couleur, se sont échelonnées dans les interstices de la hiérarchie fondamentale, reliant par gradations insensibles les quatre grandes castes : sacerdotale, guerrière, industrielle et servile (brahmanes, kchatriyas, vaïcyas et çoudras). Et sauf quelques millions de hors-caste ou paharyas, d'anciens indigènes restés ou rentrés dans une demi-sauvagerie, la masse totale de blancs, de cuivrés, de bronzés et de noirs, sans excepter les descendants

de nombreux envahisseurs, s'est pliée à ce morcellement infini d'intérêts et de devoirs, qui assurait la prééminence du prêtre et du guerrier. Sans doute, il est arrivé plus d'une fois que l'ambition et le talent ont introduit, surtout dans l'ordre des kchatriyas, des éléments étrangers et socialement inférieurs. Mais la caste brahmanique, intangible et hautaine, s'est préservée avec *horreur* de tous les mélanges et de toutes les intrusions. Elle a bravé l'esprit égalitaire du bouddhisme et l'a étouffé, après une lutte de quatorze siècles. Dans les ermitages de la forêt ou dans les palais des rois, dans la richesse ou le dénuement, son orgueil indéfectible l'a maintenue au-dessus de tous les pouvoirs passagers, au-dessus des lois, dans une sphère surhumaine.

La supériorité incontestée des brahmanes n'impliquait rien de ce que nous entendons par théocratie. Nulle part ailleurs liberté plus entière n'a été laissée aux croyances et aux philosophies. Tous les dieux : Siva, la mort rénovatrice de la vie ; Vichnou, qui sauve indéfiniment le monde par ses incarnations bienfaisantes ; Krichna, le joyeux noir qui élève la grâce et la foi au-dessus des œuvres, vivaient côte à côte dans les villes et les campagnes et ne se gênaient pas dans leurs innombrables sanctuaires. Bouddhistes et jaïnas même, tant qu'ils n'attaquaient pas la prérogative brahmanique, développaient sans entraves leurs théories mystiques. Au milieu des sectes religieuses, le rationalisme de Kapila, l'atomisme de Kanada, l'idéalisme de Vyasa, et vingt autres conceptions du monde et de la vie se partageaient les penseurs. Tous les genres littéraires, poésie, épopée, drame, toutes les sciences, ou ce qui en tenait lieu, médecine, astronomie, grammaire, pullulaient dans cinquante capitales, sans que rien contrariât l'opinion et la fantaisie des auteurs. Que de noms justement célèbres la rapidité de ces notes me force de passer sous silence : les Bartrihari, les Bhavabhouti, les Kalidâsa, tous ces esprits ingénieux et fleuris que la légende rassemble autour d'un roi Vikramaditya, vers le premier siècle avant et après notre ère, et qui, plus probablement, appartiennent à l'époque où nous sommes précisément arrivés !

Telle avait coulé, pendant mille ans d'indépendance, pleine de contrastes et cependant uniforme, prospère en dépit des révolutions fréquentes, heureuse au milieu des famines et des pestes, indifférente aux destinées, l'existence de l'Inde, avant les terribles invasions des Arabes, des Turcs, des Afghans et des Mongols.

Bien qu'assez vaste pour constituer un monde, l'Inde n'était pas restée chez elle. Sa civilisation avait gagné le Cambodge, dont nous restituons aujourd'hui le brillant passé. Les dieux du brahmanisme ont régné sur l'Indo-Chine, sur Java, sur différents points de la Malaisie. Le bouddhisme surtout a étendu son empire sur un espace immense ; il semble qu'à mesure que la doctrine faiblissait dans son pays natal, elle grandissait chez les étrangers ; portée à Ceylan dès le règne de Piyadasi et introduite vers le premier siècle en Chine, bien avant son admission officielle, elle se propage, par le nord-ouest, de Cachemire à Kaboul, à Balk, à Bokara et dans les Turkestans, chez les Kirgises, les Kalmouks et les Mongols ; par l'est, en Birmanie (450), au Japon (552), en Cochinchine, à Siam (632), bientôt au Népal et au Tibet, à Java, Bali et Sumatra, répandant avec elle, parmi des races, soit déjà fatiguées, soit insoucieuses de la vie, l'abandon physique et moral, la paresse extatique et l'espoir d'une mort définitive. Il va sans dire que le bouddhisme, singulièrement déchu de la hauteur souveraine où son fondateur avait cru le placer, par delà les fictions divines et les sottes pratiques, s'était partout graduellement imprégné des basses dévotions qu'il venait détruire. Cette religion athée, ou qui du moins plaçait le sage — ou prétendu tel — au-dessus de tous les dieux, devenait la plus encombrée de grotesques fétiches, de litanies et patenôtres qui ne redoutent aucune comparaison. Et c'est précisément cette facilité à s'adjoindre, à englober une foule de croyances populaires, très indifférentes à son objet et à son but, qui lui a rallié environ le tiers du genre humain, cinq cent millions d'âmes.

Douze expéditions toujours victorieuses étendire

tion de Mahmoud jusqu'à Kanoge, à Patalipoutra. Rien n'arrêtait ses hordes infatigables, ni montagnes, ni déserts, ni fleuves, ni saisons, ni vaillante résistance des peuples. Tantôt, franchissant le haut Indus et les montagnes du Tibet, il fondait sur la vallée du Gange ; tantôt il descendait dans le Guzérate, et partout il détruisait les temples brahmaniques ou jaïnas, entre autres la célèbre pagode de Sumnat, défendue par cinquante mille hommes ; il emportait les immenses richesses amassées et cachées par les brahmanes ; et, partout, imposait la vraie religion, le culte du Dieu miséricordieux. Avec lui le Persan, l'Arabe, envahirent les dialectes issus du sanscrit, indoui, guzérati ; et du mélange sortit une langue fortement hybridée, *l'indoustani*. Pendant plus de trente ans, les trésors et les tributs de Delhi, de Lahore, de Moultan, affluèrent à Gazna. L'esprit de Mahmoud paraît s'être élevé avec sa fortune. Sa cour devint le rendez-vous des artistes et des poètes ; c'est pour lui que le plus célèbre des poètes persans, Firdouci, composa le *Shah-nameh, le livre des rois*, précieux amalgame des traditions populaires de la Perse païenne ; le Touranien triomphant accueillit avec bienveillance le récit des anciennes gloires de l'Iran.

Pour recruter aisément ses armées, Mahmoud avait attiré dans le Khorassan, aux confins de la Médie, de fortes colonies turques. C'était une nécessité et une imprudence. A mesure que la paix, affermie par degrés, réduisait à l'inaction ces bandes qui ne vivaient que de pillage, la rébellion couvait dans les campements tartares ; des cavalcades furieuses s'échappaient à travers le Tabaristan, l'Aderbaïdjan, la Perse. Vainement le sultan Masoud, fils et successeur de Mahmoud, essaya de réprimer ces incursions ; il fut vaincu en bataille rangée à Zendekan ; et, en 1038, le beg Togrul, petit-fils de Seldjouk, proclamé sultan à Nichapour, refoula les Gaznévides jusqu'à l'Indus et domina sur l'Iran tout entier. Maître de la Perse arrachée aux Bouides, il daigna restaurer à Bagdad le khalifat abbasside, défendu à grand'peine par l'émir al omrah contre les prétentions et les armes des khalifes égyptiens, des Fatimites du Caire. Togrul était fort orthodoxe. Il

vint, se fit apporter les têtes des rebelles (1055) et, se prosternant au pied du trône de Kayem (le khalife), se releva lieutenant temporel du vicaire du Prophète. Une seconde fois, il eut l'occasion de délivrer son pape, retombé aux mains des Chyites; tenant dévotement par la bride la mule sacrée, il ramena le khalife de la prison au palais. Kayem dut l'accepter pour gendre.

Le neveu de Togrul, Alp-Arslan (1063-1072), passa l'Euphrate. La Cappadoce, l'Arménie, la Géorgie, subirent sa loi. Ses lieutenants s'avançaient en Phrygie (1068), lorsqu'un brave soldat, élevé au trône par une impératrice Eudoxie, Romain Diogène, tenta d'arrêter cette nouvelle invasion. Trois campagnes heureuses avaient refoulé les Turcs jusqu'à l'Euphrate. Une armée grecque de cent mille hommes, où figurait un corps normand commandé par Ursel de Bailleul, avait emporté en Arménie la forteresse de Malazkerd (1071). Mais, dans une bataille décisive, la cavalerie barbare enfonça la phalange. Romain, prisonnier, ne recouvra sa liberté qu'au prix d'un million de pièces d'or et d'un lourd tribut. Alp-Arslan marchait à la conquête du Turkestan (1072), lorsqu'il périt assassiné. Malek-Shah, son fils, acheva son œuvre, franchit le Yaxartes, étendit son empire jusqu'aux frontières de la Chine, dans le Kachgar. Ses lieutenants prenaient Damas, Jérusalem (1076), et poursuivaient jusqu'en Égypte les hérétiques fatimites. Un prince de sa tribu, Soliman, guerroyant contre les faibles successeurs de Romain Diogène, finissait par s'emparer de toute l'Asie Mineure et se faisait appeler sultan de Roum (1074-1084). L'empire seldjoucide, avec ses dépendances, couvrait, de la Chine au Bosphore, un territoire plus vaste que l'ancienne monarchie de Darius, et l'on ne peut douter qu'il n'y régnât une sorte de prospérité, une civilisation relative, vraiment singulières parmi tant et de si fréquentes révolutions; les lettres, les sciences y florissaient comme au temps des grands khalifes; et, jusqu'à Samarcand, jusqu'à Bokhara, des écoles brillantes formaient des médecins, des écrivains et des philosophes, Al-Kendi, Alfarabi, un sceptico-mystique, Al-Gazali, un péripatéticien, Avicenne (Ibn-Sina). Ces

achevait l'œuvre de Mansour. Non content de donner un royaume aux sectateurs d'Ali, Djouhar voulut installer le nouveau commandeur des croyants dans une capitale plus belle que Bagdad (968). A côté d'une bourgade accrue par Amrou, il éleva la *Victorieuse*, Al-Kaher, celle que les croisés appelèrent Alcaïro, le Caire. Il y construisit deux palais et la célèbre mosquée El-Ahzar, la plus considérable après celle de Touloun. Moez se décida enfin à quitter Mahadia. Il apportait avec lui de fabuleux trésors qui lui permirent d'alléger les impôts. Le nom du khalife abbasside disparut des prières publiques, et la doctrine ismaélienne, avec ses neuf degrés d'initiation, substituée à l'Islam, fut enseignée au Caire dans des *loges*, dites assemblées de la sagesse.

Azis, second khalife d'Égypte, enleva la Syrie au khalife de Bagdad. Après lui, Hakem, sorte de Néron et d'Elagabale, se livra aux pires extravagances (996-1021). Parfois, il lui prenait fantaisie de condamner les femmes à la réclusion absolue et défendait aux cordonniers de faire des chaussures pour elles; ou bien il ordonnait que toutes les maisons fussent ouvertes et éclairées pendant la nuit. Tantôt, zélé musulman, il faisait arracher toutes les vignes du Fayoum et transcrire en lettres d'or douze cent quatre-vingt-dix exemplaires du Coran; il persécutait les chrétiens et les juifs, et rasait le Saint-Sépulcre à Jérusalem. Tantôt, il se proclamait dixième incarnation du Très-Haut, souverain des vivants et des morts, et prouvait sa divinité par l'incendie du Caire. Il adorait une montagne. Ce dément est encore regardé par les Druses comme le Messie et le révélateur de leur religion. Pour eux, il n'a pas été assassiné en 1021, et le monde attend sa venue.

Mostanser-Billah (1036-1094) ne se montra guère moins insensé ; il prétendit au khalifat universel et y parvint pendant un an, grâce à la complicité d'un émir al omrah; la monnaie, à Bagdad, fut frappée à son nom. Togrul-Bey, nous l'avons dit, mit fin à ces fantaisies. Le règne de Mostanser fut marqué par étranges calamités. Sans cesse placé entre deux rébellions, à

Halep et en Afrique, il eut à subir la plus cruelle des famines. La crue avait manqué. Un petit sac de blé valait 1 500 francs, un chou 75 francs, un œuf 15 francs. Tout aliment disparut. On se mangea. Les enfants, les femmes, les hommes même étaient enlevés dans les rues et dépecés par un peuple de cannibales. Mostanser avait en vain demandé du blé à Constantinople et pillé les richesses déposées par les chrétiens dans le temple de Jérusalem. Honni, conspué, dépouillé de tout par ses gardes du corps, traqué dans son harem, tandis que ses femmes, sans bijoux, toutes nues, s'en allaient mourir de faim dans les rues, lui-même, affublé de haillons, assis sur une natte, n'avait plus pour compagnons que deux vieux esclaves à peine vêtus. Cependant, moins patient que Job, il finit par obtenir le secours d'un gouverneur de Syrie, extermina les émirs turcs et les tribus arabes révoltées, enfin redora son trône pour vingt ans encore et mourut en paix. Son allié, devenu son vizir, avait gouverné sagement ; les pertes de l'agriculture s'étaient réparées, et la passive Égypte oublia ses longues misères.

Le fils de Mostanser, Mostaali (1094), reprit d'abord Jérusalem aux Turcs ortokides, mais ne put la défendre contre les croisés. Les incursions des Normands de Sicile (Roger II) en Afrique, la perte de Tripoli de Barbarie, de Mahadia, berceau de la dynastie, à l'orient les entreprises des rois de Jérusalem, affaiblirent l'empire fatimite. Épuisée par les excès et les vices, la race d'Obeidullah et de Moëz ne produisit plus que des rois fainéants, réduits par leurs ministres au rôle d'imans ou de pontifes. Le pouvoir était aux mains de vizirs qui changeaient à tout moment. Un dernier khalife, El-Added, secouru d'abord, puis dépossédé par un Atabek de Syrie, que nous retrouverons, le fameux Noureddin (1171), se vit confiné dans un coin de son palais, tandis que Salah-Eddin fondait en Égypte et en Syrie la brillante dynastie des Ayoubites.

Depuis bien longtemps, l'extrémité occidentale du monde musulman s'était isolée du khalifat orthodoxe. L'élément berber s'y était fondu avec les envahisseurs arabes, accept·

et la foi nouvelles, ne contestant pas la suzeraineté lointaine, mais, en fait, gardant son indépendance.

Ce fut dans les vallées de l'Atlas, chez les Zénètes, tribu à laquelle appartenait sa mère, que l'Oméyade proscrit, Abd-er-Rhaman, recruta les mille cavaliers qui débarquèrent avec lui en Espagne. C'était assurément un homme supérieur, et son règne fut pour l'Espagne un âge de prospérité qu'elle n'a jamais retrouvé, même après l'annexion du nouveau monde. Les khalifes de Cordoue ont été, entre l'Ebre, le Minho et les deux mers, des souverains aussi et plus nationaux que les rois wisigots, si étrangers aux mœurs et aux goûts des Ibères latinisés. Par eux, tout d'abord, l'Espagne avait reconquis son indépendance et sa dignité. Simple annexe de l'Afrique, province de la Syrie, elle redevenait une puissance autonome, et véritablement une nation, ce qu'elle n'avait guère été depuis les conquêtes carthaginoise et romaine. Sans doute l'Islam était la religion d'État, mais un Islam mitigé et tolérant; sans doute une majorité chrétienne était dominée et gouvernée par une minorité musulmane et d'origine étrangère; mais la sagesse du fondateur et de quelques-uns de ses descendants avait ménagé entre les deux races, sinon une fusion complète, au moins un accord tel, que les prétendus libérateurs chrétiens ne purent le rompre que par de détestables et funestes violences. Nous ne voyons que trop ce qu'ont fait d'un si grand peuple, d'un si magnifique pays, les fureurs de l'Inquisition, les stupides massacres et proscriptions de Maures, de Mozarabes, de Juifs et le joug catholique.

L'œuvre d'Abdérame Ier a été fort exactement résumée par Ruelle et Bréholles, peu suspects de sentiments anti-chrétiens. Aussitôt qu'il se vit affermi dans sa conquête, Abdérame, disent-ils, s'occupa d'organiser « un gouvernement régulier et stable, appuyé sur la tolérance et la civilisation », concept peu familier, sinon tout à fait inconnu, aux plus illustres sectateurs du Coran : ce qui prouve bien le rôle des initiatives individuelles dans l'histoire et le rare génie d'Abdérame.

« Le royaume fut divisé en six gouvernements: Tolède, Mérida,

Saragosse, Valence, Grenade, Murcie; chaque gouvernement en quatre districts. » De Cordoue, où il avait fixé le siège de son empire, le khalife commandait à quatre-vingts villes de premier ordre, à trois cents moins considérables. Douze mille villages ou hameaux ornaient les bords du Guadalquivir. Des irrigations ingénieuses, artifice importé des sables de la Syrie et de la Bactriane, fertilisèrent les plaines stériles. L'agriculture, le commerce, les industries des armes (Cordoue, Tolède), du drap (Murcie), de la soie (Grenade), firent affluer l'abondance dans les villes, et partout la richesse et la prospérité. Les chrétiens purent sans peine acquitter le tribut de dix mille onces d'or, dix mille livres d'argent, dix mille chevaux, dix mille mulets, mille cuirasses, mille lances et mille épées, qui leur garantissait la conservation de leur culte, de leurs magistrats et de leurs lois. On ne voyait dans le pays que champs et vergers, que routes, canaux, ports, fontaines et monuments.

Abdérame était passionné pour les beaux édifices; les deux cent mille maisons, les neuf cents bains, les six cents mosquées de sa capitale ne lui suffisaient pas; il éleva cette splendide mosquée de Cordoue dont les colonnes sveltes et les arcatures pleines de fantaisie charment encore nos yeux. Fondateur de bibliothèques, d'écoles, il avait établi dans son palais une académie. Il voulut que ses enfants, confiés aux maîtres les plus célèbres, apprissent non seulement à gouverner les hommes, mais à les gouverner avec justice. Cette expression : *justice*, ne doit pas être entendue au sens rigoureux que nous ne pourrions pas même lui donner aujourd'hui, mieux vaudrait remplacer ce terme si vague encore par les mots : *bienveillance*, *clémence*; ces vertus, assez peu communes au VIIIe siècle, brillaient d'un vif éclat chez le premier khalife de Cordoue.

Le dixième siècle fut encore une époque glorieuse pour le khalifat de Cordoue. Les descendants d'Abdérame avaient réussi, après une guerre de quatre-vingts ans, à étouffe[illegible]
table insurrection de malandrins mal connus,
longtemps maîtres de Tolède, trouvaient toujours

les Pyrénées ; ils étaient en relations de commerce, d'alliance même avec les empereurs grecs; quoiqu'en guerre perpétuelle avec les Espagnols chrétiens du nord, ils entretenaient avec leurs princes des rapports courtois. On rapporte qu'un roi Sanche obtint de se faire traiter à Cordoue d'une maladie que ses médecins ne savaient pas guérir ; il fut gracieusement accueilli et bien soigné, sans qu'aucun serment lui fût extorqué par trahison. Au contraire, on lui prêta une armée pour regagner sa couronne.

Abdérame III, presque égal au fondateur de la dynastie, mena durant cinquante ans (912-960) une existence noble et magnifique. Il employa vingt-cinq ans et deux cent vingt millions à construire, à trois lieues de Cordoue, une ville de plaisance (Al Zohra), « la fleur », dont le palais et la mosquée, décorés d'innombrables colonnes orientales, d'incrustations précieuses, de jets d'eau « en vif argent », avaient exercé le talent des meilleurs artistes byzantins. Six mille trois cents femmes, concubines, eunuques, égayaient le harem d'Abdérame, et lorsqu'il avait recours aux batailles pour se distraire de ces voluptés, les douze mille gardes à cheval qui lui faisaient escorte portaient des baudriers et des cimeterres ornés d'or. On est fâché pour cet homme heureux qu'il ait voulu, à la Salomon, poser pour la mélancolie : « Tous mes vœux ont été comblés, écrivait-il ; rien n'a manqué à mon bonheur ; et cependant je n'ai compté que quatorze jours exempts de malaise ou d'inquiétude. Hommes, apprenez par mon exemple ce que valent le monde et ses plaisirs. »

Mais nous philosophons ; et le khalifat languit, et le khalifat s'écroule. Non pas que la bravoure, même le talent, aient manqué à l'heureux Hakkam (961-976), paisible protecteur des bibliothèques et des hôtelleries, fondateur de l'Université de Cordoue ; non pas que l'invincible Al-Manzor (976-998) n'ait, durant vingt-deux ans, par une série de brillants retours offensifs, refoulé jusqu'au pied des Pyrénées des Ramires et des Bermudos, et des Garcias, voire un comte Borel auquel il reprit pour un moment Barcelone ; qu'il n'ait reconquis le Portugal, et Coïmbre,

et Lamego, et Tuy, et Braga, envahi les Asturies, insulté la ville sacrée de Saint-Jacques-de-Compostelle ; mais tout a une fin : Al-Manzor fut tué dans une bataille incertaine, près de Médina-Cœli. Ce ne furent pas les progrès des États chrétiens, livrés alors à des discordes intestines, ce furent les révoltes et les rivalités des walis, des gouverneurs musulmans, qui substituèrent à l'unité de direction une anarchie semblable au morcellement féodal. La longue minorité du khalife Hescham, qui, à trente ans (1008), était encore réduit aux amusements de l'enfance, permit à un de ses cousins, puis à un Berber, chef de la garde africaine, d'usurper tour à tour la couronne (1012-1017). La douceur, relative, introduite dans les mœurs par les premiers Oméyades, avait fait place à une cruauté tout orientale. Les compétiteurs s'exterminaient, s'empoisonnaient à l'envi ; il y en eut un qui décapita de sa propre main son rival. En 1031 s'éteignirent la dynastie et le titre de khalife, à moins qu'on accorde une vaine prééminence à quelques chefs qui se succédèrent à Cordoue jusqu'en 1060. Huit ou dix émirs se partageaient l'Espagne musulmane ; Murcie, Badajoz, Séville, Algésiras, Grenade, Valence, Saragosse, Tolède eurent des émirs indépendants. Les provinces d'Afrique étaient déjà séparées de l'Espagne.

Des sectaires arabes, les Almoravides, avaient pris possession du Maroc ; ils y fondèrent, en 1069, la ville de ce nom. Quelque vingt ans plus tard, leur chef, appelé au secours de Séville menacée par le Castillan Alphonse VI (1086-1088-1091), vint, de sa personne ou par ses lieutenants, mettre à la raison la plupart des émirs brouillons. Ce premier Almoravide, Youssouf, mourut centenaire à Maroc dans les premières années du XIIe siècle. Sous ses deux successeurs et, après eux, sous d'autres Magrebins, les Almohades (unitaires), l'Espagne musulmane ne laissa pas tarir la vie intellectuelle que lui avait infusée le génie d'Abdérame. Au milieu de perpétuelles guerres, d'assauts, de tueries, les grandes villes gardèrent leurs industries, leurs arts, leurs écoles, illustrées par les Ibn-Gebirol (Avicebron), Avempace (Ibn-Bhadja), Tophaïl, Averrhoès, Maimonide, tous acharnés tra-

ducteurs et commentateurs, parfois originaux, d'Aristote, de Platon et de Plotin. Il s'était opéré, de Saragosse à Lisbonne, en passant par Tolède, une sorte de mélange islamo-judéo-chrétien qui convenait à merveille aux populations métissées d'Arabes, de Berbers, de Maures, d'Ibères et de Wisigots. Les émirs d'ailleurs, toujours en guerre soit entre eux, soit avec les rois voisins, souvent alliés par les armes ou même les mariages avec les princes navarrois et castillans, ressemblaient peu aux austères et farouches croyants d'Asie et d'Afrique.

Le fanatisme, ici, était du côté chrétien ; il fallait donc qu'une foi dévorât l'autre ; et des deux parts la guerre sainte se poursuivait, pleine d'épisodes héroïques qui sont entrés dans la légende du Cid. Ce guerrier fameux était un personnage réel, Rodrigue de Bivar, champion intermittent des rois de Castille et d'Aragon, parfois de quelque émir, avant tout soigneux de sa propre gloire ; il prit Valence et la garda jusqu'à sa mort (1099).

A glaner ainsi, dans la chronique touffue de trois siècles, quelques événements, quelques noms, ou vraiment dignes de mémoire, ou entrevus un moment dans la mêlée confuse, nous avons épuisé la patience du lecteur. Nous nous perdons dans un dédale sans fil, sans lumière directrice. C'est le moyen âge. Il faut le traverser pourtant, et le jour n'apparaît pas encore. Les croisades, du moins, énorme effort suivi d'un échec lamentable, mais aussi causes imprévues d'une grande évolution sociale et intellectuelle, vont nous offrir des scènes plus grandioses, l'épisode central de la lutte entre l'Islam et la chrétienté.

XXIII

LES CROISADES.

La *Chrétienté* se constitue en face de l'Islam. — Enthousiasme de Pierre l'Ermite; habileté d'Urbain II. — Première croisade; la cohue naïve des pauvres est exterminée en Hongrie et en Asie Mineure; la chevalerie d'Occident est écartée et jouée par l'empereur byzantin. — Les croisés, vainqueurs en Phrygie, épuisés par les maladies, les fatigues, les divisions et fantaisies personnelles, conquièrent péniblement la Phénicie. — Partis six cent mille, ils arrivent quarante mille à peine devant Jérusalem. — Courte royauté de Godefroi de Bouillon. — Échecs lamentables de la seconde et de la troisième croisade. — La quatrième aboutit, non à la délivrance du Saint-Sépulcre, mais à la ruine de l'empire grec. — Horrible croisade des Albigeois. — Résultats des croisades : triomphe apparent de la papauté; ébranlement du système féodal; émancipation des communes; accroissements de la monarchie capétienne; éveil des esprits; *renaissance* des XIIe et XIIIe siècles. — Abélard et Roger Bacon.

L'Islam, obéissant à l'impulsion d'un pouvoir unique, à la fois religieux et militaire, n'avait rencontré jusqu'ici que des résistances isolées et sans cohésion. Surpris par une invasion universelle et simultanée, les États européens, à peine formés, à peine christianisés, avaient lutté pour la vie plus que pour la foi. Ils avaient assez à faire de se défendre en même temps contre les Northmen et contre les Sarrasins. Le Saint-Siège, malgré son ambition et son adresse, était si loin de pouvoir commander, qu'il sollicitait et redoutait tour à tour la protection des rois, des empereurs et des chercheurs d'aventure. Ce fut seulement au XIe siècle que l'énorme développement des richesses ecclésiastiques, l'influence exercée sur les malheureux habitants des campagnes par la douceur relative du clergé, sur les barons grands et petits, tous rustres insolents et ignorants, par la finesse pateline des abbés, des évêques frottés de quelque littérature ; ce fut au XIe siècle que ces diverses causes assurèrent à l'autorité dite *spirituelle* la direction de la politique européenne.

Lorsque la destruction du saint sépulcre par l'insensé Hakem, les avanies dont les walis et les begs syriens et turcs abreuvaient les pèlerins chrétiens, eurent soulevé dans l'Occident une indignation d'abord funeste aux Juifs — qui certes n'en pouvaient mais — ; surtout lorsque les diatribes enflammées de Pierre l'Ermite eurent monté les esprits à un certain *diapason* de fanatisme ; un pape, qui se trouvait dans une situation des plus difficiles, entre un antipape et un empereur irrité, saisit la chance heureuse offerte à la théocratie par l'unanimité de l'opinion, disons du sentiment public. Urbain II, un Champenois, après avoir tenu à Plaisance un important concile, vint prêcher la croisade à Clermont-Ferrand ; il arrogeait ainsi au pontife romain la direction suprême, non de tel ou tel royaume, mais d'une sorte d'entité supérieure, de *catégorie*, qui englobait d'avance tous les États unis par une religion commune, en un mot, de la *chrétienté*.

Cette conception était inévitable en présence de l'unité musulmane ; mais elle n'en a pas moins marqué d'avance, comme les moutons d'une bergerie (les ouailles), marqué d'une étiquette religieuse tous les États, tous les peuples, tous les hommes, dont l'Église prétendra désormais régenter les actes et les volontés. Le concile, en réglant quelques points de discipline ecclésiastique, s'ingérait de garantir à tous ceux qui partaient pour délivrer le tombeau du Christ, non seulement des indulgences — ils en eurent fort besoin ! — mais aussi la conservation de leurs biens et le maintien — très illusoire — de la *trêve de Dieu*. Cette institution (j'aurais dû la mentionner ; elle datait d'un siècle environ) interdisait le pillage et les guerres privées durant quatre jours sur sept ; son nom en dit plus que de longs volumes sur les beautés du régime féodal.

Si pesante était la vie, que des foules en délire, hommes, femmes, enfants, se levèrent à la voix du pape et de l'ermite. Tous, criant : « Diex le volt ! Diex le volt ! » attachaient à leurs vêtements des croix rouges distribuées par les prêtres. Tous désertaient la servitude ; tous, ayant dans les yeux le mirage de la

terre promise — la Terre sainte — fuyaient la terre de corvée et de désolation. Sans vivres, sans armes, par centaines de mille, ils se ruaient à la liberté. Leurs bandes, accrues en chemin, franchissaient les fleuves et les montagnes, entraînant, débordant leurs chefs éperdus, Pierre l'Ermite, le moine Gottschalk, Gautier sans Avoir. L'immense caravane affamée vivait de pillage, inondait la vallée du Danube et les plaines de Hongrie, semait de malades et de morts les champs de l'Illyrie et de la Thrace, et, réduite des deux tiers, ne touchait le rivage d'Asie que pour tomber sous les coups des Turcs Seldjoucides.

L'empereur grec, Alexis Comnène, dont les appels imprudents avaient ému l'Europe et éveillé l'ambition du pontife romain, s'était hâté de jeter au delà du Bosphore ces alliés imprévus, aussi dangereux qu'inutiles. Anxieux, consterné, il attendait maintenant les soldats de la croix, les armées, qui déjà s'ébranlaient, annoncées par l'informe cohue populaire. Tout en prodiguant les remerciements, les promesses de bon accueil et de concours dévoué, il postait sur le passage probable des *barbares* ce qu'il pouvait rassembler de troupes levées à la hâte, réparait ses murailles et ses villes fortes. Cependant, la noblesse d'Occident, du grand feudataire au plus mince vassal, engageait ses revenus, vendait ses terres, se pourvoyait de chevaux, de hauberts, de lances, d'épées et de haches d'armes.

Les rois n'avaient pas remué. En Angleterre, Guillaume le Roux avait à consolider les conquêtes paternelles ; en France, l'obscur Philippe I[er] espérait tirer profit du départ de ses incommodes voisins. En Allemagne, Henri IV se maintenait à grand'-peine contre ses fils et ses compétiteurs.

Mais les princes, les ducs, les comtes, les barons, tous les cadets illustres, Hugues de France, Henri de Champagne, les brouillons aventureux, Robert Courte-heuse, duc de Normandie, Robert de Flandre, et Raymond de Toulouse, et les Bohémond les Tancrède d'Apulie, formaient et équipaient leurs contingents.

La plupart étaient vaillants, quelques-uns habiles, tous l[illegible]rons, tous avides et envieux.

Un seul, par l'austérité de ses mœurs, par le sérieux de ses convictions, tranchait sur ce bruyant et frivole état-major. A une bravoure sans défaillance, à une foi sans égale, il joignait une gravité, une sagesse conciliante, une connaissance parfaite du français et de l'allemand, qui lui assurèrent le respect universel et lui valurent, trop tard il est vrai, le commandement suprême de ces forces indisciplinées. Cet homme était Godefroi de Bouillon, duc de la basse Lorraine, qu'on disait descendant de Charlemagne.

Enfin, par terre, par mer, après cent hésitations, cent querelles, arrêts, mésaventures, en dépit des embûches et des trahisons byzantines, la multitude empanachée des chevaliers d'Occident s'amassa devant Constantinople (1096). Alexis Comnène mania ces hôtes suspects avec dextérité, flattant les hautains, éblouissant les naïfs, gorgeant d'or les rapaces, faisant valoir auprès des personnages graves les droits de l'empire sur tous les territoires qu'ils allaient enlever aux infidèles. Il réussit enfin à se faire prêter par les plus intraitables, et dans une cérémonie solennelle, foi et hommage pour leurs conquêtes futures.

Déposés et réunis sur la rive asiatique, les croisés débutèrent par le siège de Nicée, devenue la capitale des Turcs, et qui devait être replacée sous la puissance directe de l'empereur. Celui-ci, pour plus de sûreté, traita sous main avec l'ennemi; au moment où l'armée chrétienne préparait l'assaut décisif, la bannière grecque flottait sur les murailles. Penaudes et sans butin, les saintes milices, allégées de quelques braves, s'avancèrent en Phrygie dans un appareil vraiment formidable. La cavalerie comptait cent mille combattants; l'infanterie pullulait, traînant avec elle un monde de servants, d'armuriers, de ribaudes et de jongleurs; c'était une multitude d'environ cinq cent mille âmes. Mais la victoire difficile de Dorylée, les chaleurs de la Phrygie brûlée, les fatigues éprouvées en Isaurie, en Pisidie — il périssait parfois, de soif et d'épuisement, cinq cents personnes en un jour! — sept mois de combats sous Antioche, la disette, la débauche, les défections de Baudoin (frère de Gode-

froi), qui avait saisi l'occasion de se faire prince d'Edesse en Mésopotamie; de Bohémond, qui avait gardé pour lui Antioche; de Raymond, qui guerroyait pour son compte en Syrie; avaient, en mai 1099, réduit *à moins de quarante mille hommes* cette élite de l'Occident. Enfin, las de querelles, de perfidies réciproques, les pieux guerriers reconnurent l'impérieuse nécessité de l'union. Bien peu s'en fallut qu'ils ne pussent réduire ces régions tant de fois et si aisément conquises, la Syrie, la Phénicie, la Palestine, ces proies des Assyriens et des Égyptiens, des Perses, des Grecs, des Arabes et des Turcs. Cette honte fut, pour une fois du moins, épargnée à l'Occident. Ravitaillés par des vaisseaux de Gênes et de Pise, les croisés suivirent la côte jusqu'à Césarée; les émirs de Tripoli, de Tyr, de Sidon, de Ptolémaïs, trop faibles, leur avaient payé tribut. Mais les musulmans accouraient sur les deux rives du Jourdain, pillant les églises, massacrant les chrétiens. Il fallait se hâter. Un succès de Tancrède à Bethléem ouvrit la route; bientôt, des collines d'Emmaüs, on aperçut la ville sainte, on la salua de cris d'allégresse. Le siège dura quarante jours; la famine, la lassitude allaient achever la ruine des croisés, quand Godefroi, en personne, réussit à abattre sur un mur le pont d'une tour roulante (15 juillet 1099). Derrière lui, les vainqueurs, décimés, exaspérés, fondirent sur la population musulmane et immolèrent au Dieu de paix *soixante-dix mille* victimes humaines.

Huit jours après, Godefroi de Bouillon se trouva roi de Jérusalem, Jaffa et une vingtaine de bourgades. Ses alliés l'aidèrent d'abord à remporter sur le sultan d'Égypte la victoire d'Ascalon; puis on l'abandonna à lui-même. Avec l'appui de Tancrède, qui lui donnait trois cents chevaux et deux mille fantassins, avec le concours de son frère Baudoin, prince d'Edesse, il réussit à soumettre plusieurs villes de la côte. Tout en consolidant cette royauté précaire, il chargea quelques légistes de rédiger une constitution, un code applicable à une société orientale régie par des gens du Nord, par des Germains latinisés. De leurs délibérations sortirent les *Assises de Jérusalem*, document pré-

cieux, écrit en français, et qui fut une des bases du droit au moyen âge.

Les fatigues inouïes — et si inutiles — de la croisade ne laissèrent à Godefroi qu'un an d'existence. Dès juillet 1100, son frère fut appelé à sa succession et réussit à régner dix-huit ans sur un territoire à peine égal à l'ancienne Judée. Les Turcs conservaient Damas et Halep. Mais il y eut des vicomtes de Jérusalem, des ducs ou marquis de Tyr et de Tibériade, et de Ptolémaïs, et de Sidon. Les grands feudataires d'Edesse et d'Antioche tenaient le premier rang. Des moines guerriers, hospitaliers de Saint-Jean, templiers, chevaliers teutoniques, se signalaient par de brillants faits d'armes; une flotte norvégienne, commandée par le roi Sigurd, maintenait les communications entre les villes côtières; et si l'Europe eût montré quelque persévérance, des secours réguliers auraient assuré l'œuvre, si précaire, de la première croisade. Mais les pertes énormes d'une entreprise si mal conçue avaient refroidi le zèle de la chevalerie; des intérêts pressants, le mouvement communal en France, les guerres civiles en Allemagne et en Italie, l'égoïsme assez naturel de l'empire grec, qui consacrait toutes ses forces à l'occupation de ses provinces reconquises, condamnaient le nouveau royaume à un isolement funeste. La captivité momentanée d'un second Baudoin, les attaques réitérées d'un atabek de Mésopotamie, des victoires stériles, des échecs douloureux, les incursions et les assassinats des Ismaéliens embusqués dans certaines forteresses du Liban, venaient coup sur coup affaiblir et décourager les soldats du Christ. Tancrède était enfermé, assiégé dans Antioche. Edesse, prise et reprise, resta aux mains des musulmans. La chute de cette première principauté chrétienne émut enfin l'Europe; le pape se décida à faire prêcher une seconde croisade.

A la voix de Bernard, abbé de Clairvaux (1145), la France et l'Angleterre, la Flandre, l'Allemagne, l'Italie se levèrent. Le roi de France Louis VII prit le premier la croix à Vézelay, et, après lui, une foule de seigneurs du nord et du midi. Les juifs furent rudement pressés et dépouillés. L'empereur Conrad III,

qui s'était croisé à Spire, s'avançait déjà vers le Danube à la tête d'une nombreuse armée. Les Français, déclinant les offres du roi de Sicile Roger (1147), suivirent les Allemands par terre ; en quittant Constantinople, où Manuel Comnène, contraint et forcé, leur avait fait un accueil amical, ils pensaient trouver, en Phrygie, Conrad victorieux; ils le recueillirent blessé, fugitif. L'expédition germanique avait été défaite, anéantie par les Turcs. Louis VII, avec une impéritie totale, suivit les côtes de l'Ionie, atteignit Ephèse, Milet, força, non sans pertes, le passage du Caïstre, du Méandre. Cerné dans les montagnes de Lycie, il s'échappa sur quelques navires, abandonnant à la fureur des Turcs des milliers de soldats, qui furent massacrés (1148). D'Antioche, où les plaisirs de sa femme Éléonore le retinrent trop longtemps, il gagna enfin Jérusalem. Conrad l'y avait précédé. Le jeune roi Baudoin III les mena devant Damas. L'indiscipline et la trahison firent échouer une entreprise dont le succès était certain; et Louis, sans armée, sans gloire, brouillé avec sa femme, retourna piteusement dans son royaume (1149).

Trente ans s'écoulent. Les Francs, livrés à eux-mêmes, souvent vainqueurs, plus souvent vaincus, divisés par des querelles féodales, par les rivalités haineuses des hospitaliers et des templiers, s'épuisent à repousser un sultan habile et puissant, Noureddin; les rois Baudoin IV et V, Guy de Lusignan, Amaury, luttent et succombent. Salah-Eddin, lieutenant, rival et successeur de Noureddin, maître de la Mésopotamie, de la Syrie, bientôt de l'Égypte, enveloppe de toutes parts un royaume morcelé, corrompu. A la tête de quatre-vingt mille hommes, il assiège Tibériade, bat et prend le roi Lusignan, enlève Ptolémaïs, Naplouse, Jéricho, Joppé, Beryte, Ascalon, et entre, par capitulation, dans Jérusalem (1187). Tyr et Tripoli résistent seules. Les lamentations de l'évêque Guillaume de Tyr suscitent une troisième et tardive croisade, moins misérable, mais aussi infructueuse que la précédente.

L'enthousiasme des populations, bien que chauffé à blanc par les prédicateurs, s'était si fort attiédi que les princes levèrent

un impôt sur les récalcitrants. Après deux ans d'extorsions violentes, les dépouilles des juifs, la dîme *saladine*, les ventes de terres et d'emplois, mirent les rois d'Angleterre et de France, Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste, en état de s'embarquer, l'un à Marseille, l'autre à Gênes, avec des armées d'élite, sans femmes ni bagages superflus. Ils évitaient les retards désastreux de leurs prédécesseurs.

Cependant, l'empereur d'Allemagne, l'illustre Frédéric Barberousse, pareillement accompagné de troupes choisies, les précédait par terre, triomphait, comme son oncle Conrad, des embûches et de la mauvaise foi byzantine, écrasait Bulgares, Serbes, Macédoniens, prenait Andrinople, épouvantait Constantinople, passait le Bosphore, taillait les Turcs en pièces à Iconium, s'engageait dans les défilés du Taurus... et se noyait dans un ruisseau. Les privations, les excès, les maladies avaient détruit son armée. Cinq mille Allemands rejoignirent le roi Lusignan sous Ptolémaïs (1190).

Richard et Philippe, qui s'étaient juré une amitié éternelle, se brouillèrent à Messine et se quittèrent mal réconciliés. Ils se retrouvèrent devant Ptolémaïs pour se contrecarrer sourdement. Après maints démêlés, maintes négociations incorrectes avec Saladin, une bataille heureuse, un rude siège, amenèrent la capitulation de Ptolémaïs. Tout pliait devant la force, l'impétueux courage et la volonté impérieuse de Richard. Philippe, froissé dans sa dignité, quitta la partie, laissant son éclatant et séduisant rival se consumer en exploits fameux, en victoires sans fruit, en coquetteries paladines, avec le tenace, le rusé sultan, et obtenir, par un traité honorable, quelques avantages précaires pour les chrétiens d'Orient. Jérusalem ne fut pas délivrée cette fois. Le pauvre Guy de Lusignan obtint le royaume de Chypre, que Richard avait naguère enlevé à un malchanceux Comnène. Quant au glorieux Richard, son naufrage et sa captivité dans les prisons autrichiennes appartiennent moins à l'histoire qu'au roman et à la musique. Le bon ménestrel, le gai compagnon, l'éblouissant guerrier, ne doivent pas faire oublier le fils rebelle

et parricide, le despote capricieux et le roi sans cervelle (1191-1197-1199).

Il existait néanmoins encore (pour un siècle, 1291) des princes, marquis et comtes chrétiens d'Antioche, de Tripoli, d'Arménie et, à Ptolémaïs, un roi — Henri de Champagne, Amaury, ou quelque autre — de temps en temps dégagé par un coup de main des templiers ou un secours d'Europe. En 1197, notamment, des troupes germaniques battirent, non loin de Tyr, l'Ayoubite Malek-Adel, et reprirent Sidon, Béryte, Laodicée; et puis il avint que le titre, tombé en quenouille, échut à un hobereau champenois, Jean de Brienne. Or, tandis que celui-ci fatiguait le monde de ses sollicitations, un jeune prince grec, Alexis, cherchant des amis à son père détrôné, promettait à un pape ambitieux, Innocent III, le retour de Byzance à l'orthodoxie romaine (1199). Bientôt les appels éloquents d'un pécheur repenti, Foulques, curé de Neuilly, eurent réveillé le goût des aventures pieuses. On s'ennuyait tant dans les châteaux, malgré les brigandages, les intrigues et les orgies! Et la quatrième croisade fut résolue, la plus extravagante et pourtant la mieux conduite de toutes, qui n'en eut pas moins les conséquences les plus tragiques et les plus burlesques. Toute cette force engagée au service de la croix fut détournée au profit de Venise. Cette campagne, dirigée contre les Turcs, s'abattit sur des chrétiens et prépara la ruine du seul obstacle sérieux que l'Islam eût rencontré dans l'Europe orientale (1202-1204).

L'armée sainte, recrutée surtout en Flandre, en Champagne et en Italie, reconnut pour chef, d'un accord presque unanime, Boniface de Montferrat. Ce fut une expédition privée, sans rois, sans ressources d'État; il fallut pourvoir aux dépenses par des rapines féodales, surtout par des emprunts onéreux, par des ventes encore et des abandons de terres, de serfs et de revenus, et l'on ne parvint même pas à parfaire les quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent exigés par Venise pour le prêt de sa flotte. Ce qui manquait fut payé en corvées déshonnêtes; il fut convenu que les soldats de la foi aideraient la sérénissime répu

blique à reprendre et à châtier Zara révoltée. De plus, une forte part du butin futur était réservée à Venise. Moyennant quoi, la ville des lagunes donna ses galères et prit le commandement réel. Son doge, Dandolo, un étonnant vieillard de quatre-vingt-dix ans, conduisait la flotte, et il la conduisait, malgré quelques répugnances de croisés scrupuleux, à Durazzo, à Corfou, au cap Malée, à Négrepont, à Abydos, puis, à travers la Propontide, à Scutari, en face de Constantinople. Il s'agissait de rétablir un Isaac Comnène, père du jeune Alexis. Les croisés n'étaient pas fort nombreux, vingt mille environ, contre deux cent mille combattants qui garnissaient les tours de l'immense ville. En dix jours, cependant, les Français débarqués à Galata, les Vénitiens embossés dans le port même, eurent raison des murs, des soldats et de l'usurpateur. Le père Isaac restauré promit tout ce qu'on voulut; le fils, Alexis, se hâta de courir en Thrace, en Macédoine, pour annoncer la victoire, mais montra peu d'empressement, ou trop de zèle, à humilier l'orthodoxie byzantine devant l'orthodoxie romaine. Suspect à la fois aux croisés et à ses sujets, il fut soudain assassiné par un Ducas (Murzufle) d'ancienne lignée impériale. Les Occidentaux se préparaient à punir Alexis; ils entreprirent de le venger. Le résultat fut le même. Après un second siège, des plus laborieux — il dura trois mois — Constantinople fut prise, quelque peu incendiée et, cette fois, pillée à fond. Baudoin de Flandres aux Blaquernes, Montferrat au Boucoléon, se virent, avec stupéfaction, successeurs de Constantin (avril 1204). Le pape, tout d'abord indigné de l'aventure, pensa les excommunier ; mais il réfléchit bien vite que le triomphe des Latins lui rendait la suprématie sur l'Église grecque.

Cependant, douze grands électeurs, après le sage refus du vieux vaillant doge Dandolo, donnèrent la couronne à Baudoin, jeune, brave et violent. L'empereur eut les palais impériaux et ·uart de l'empire. Les trois autres quarts furent distribués fs aux barons et aux alliés : aux Vénitiens le patriarcat trois quartiers de la capitale, les Cyclades, les Sporades,

la Crète, la plupart des villes maritimes de l'Égée et de l'Adriatique, toute une chaîne de riches comptoirs commerciaux ; aux Français, la Bithynie, la Thrace, la Thessalie, l'Hellade, le Péloponèse. Boniface de Monferrat était roi de Macédoine. On vit des ducs de Nicée, d'Athènes, des princes d'Achaïe, des grands sires de Thèbes, des seigneurs d'Argos, de Corinthe. Guillaume de Champlitte, Geoffroy de Villehardouin, l'historien, maréchal de Champagne, fondaient en Morée un État qui devait survivre à l'empire latin. Les Grecs, épouvantés d'abord, ahuris, bientôt révoltés, contemplaient cette mascarade insensée, cette dislocation étrange et soudaine d'un État si antique. Beaucoup d'entre eux se réfugiaient en Épire, à Nicée, à Trébizonde, où quelques Lascaris, des Comnène, des Vatacès, des Paléologues, etc., s'étaient proclamés empereurs ; beaucoup appelaient les Turcs, les Serbes, les Bulgares.

En fait, l'empire latin, qui dura cinquante-sept ans, ne fut qu'une longue et triste fiction. Assiégé de toutes parts, ébranlé par de continuelles révoltes, emporté pièce à pièce par les Grecs d'Asie, miné par les Grecs d'Europe, ravagé par les Bulgares, il connut à peine dix années de paix relative, sous un Henri, second empereur (1206-1216) ; il n'eut que des chefs, braves souvent, malheureux ou incapables de profiter de succès momentanés, des Baudoin, des Jean de Brienne ; pas un de ces *habiles* qui maîtrisent la fortune. Tous ces pourfendeurs se montrèrent notablement inférieurs aux princes byzantins qu'ils avaient tant méprisés. Ce fut une honte pour l'Europe chrétienne que cette croisade impie, détournée de son but (chimérique mais noble), au profit de quelques centaines d'aventuriers et d'une oligarchie de marchands. Ce fut un jour de délivrance et d'allégresse que ce jour de printemps, où Michel Paléologue, soutenu par les Génois en haine des Vénitiens, entra dans Constantinopl[illegible] aux cris de : « Victoire et longue vie à Michel et à Jean, August[illegible] empereurs des Romains ! » (1261).

Nous ne nous étendrons pas davantage sur [illegible]es expé[illegible]tions, inutiles ou funestes, des chrétiens en O[illegible]es ser[illegible]

mentionnées s'il y a lieu. Mais l'esprit de fanatisme et de rapine déchaîné par l'Église enfanta, dans l'Occident même, des croisades plus faciles et plus odieuses, qui ne peuvent être passées sous silence. L'une, dirigée par les chevaliers teutoniques et porte-glaive contre les Slaves et les Borusses qui restaient fidèles à leurs dieux nationaux, a germanisé par le massacre et la terreur le Mecklembourg, la Poméranie, la Prusse, la Livonie, toute la côte Baltique. Encore s'attaquait-elle à des sauvages et à des païens. L'autre, abominable attentat contre les populations civilisées du bassin de la Garonne, a mis au front de Rome une tache de sang indélébile et suscité l'horrible monstre *Inquisition.*

Le midi de la France, sous le gouvernement des ducs de Guyenne, des rois d'Aragon et des comtes de Toulouse, ces derniers aussi riches et aussi puissants que des rois, vivait, depuis la fin de la période carlovingienne, dans une complète indépendance et dans une prospérité inconnue à la France du nord. Le régime social y différait sensiblement des mœurs brutales importées par les Germains. Les institutions du municipe romain avaient préservé du servage féodal une bourgeoisie fière et libre, industrieuse et lettrée. Tandis que la *langue d'oc*, dialecte sonore, y traduisait en odes, en élégies amoureuses, en spirituelles satires, les vives passions du Midi, des écoles, des assemblées instruites, y entretenaient les esprits dans une agitation perpétuelle. Les commentaires arabes et juifs des philosophes grecs, les souvenirs de la culture antique, y aiguisaient la raison. Le clergé ne trouvait, ni chez la noblesse, ni chez les citadins, l'aveugle respect qu'il avait imposé aux âmes incultes du Nord. Tout en concourant avec un brillant courage à la délivrance du saint sépulcre, les comtes de Toulouse, les vicomtes de Béziers ou de Carcassonne s'étaient laissés pénétrer par le libre esprit de leurs conseillers, de leurs magistrats, de leurs sujets. Quoi d'étonnant si des hérésies, anciennes et nouvelles, s'étaient réveillées ou développées dans ces pays longtemps ariens et frottés d'islamisme? L'hétérodoxie s'y épanouissait à l'aise. Gnostiques, manichéens, panthéistes, y modifiaient à leur gré le

culte et la doctrine, les sacrements du baptême et du mariage. Déjà, au XIIe siècle, un fameux hérétique, Pierre de Bruys, avait été brûlé à Saint-Gilles. Dès 1167, les manichéens étaient assez forts pour tenir un véritable concile, sous la présidence d'un certain Nicétas, venu de Constantinople. Le saint-siège alarmé lançait des anathèmes, envoyait à Albi, à Toulouse, des courriers porteurs de bulles d'excommunication. Innocent III, qui poussait au degré suprême la manie d'ingérence dans les affaires d'autrui, s'avisa d'installer à Toulouse deux juges des hérésies, deux moines de Cîteaux, qui furent en fait les premiers inquisiteurs pour la foi. En 1206, paraît l'Espagnol *Dominique*, bientôt le violent légat Pierre de Castelnau. En 1209, un concile de Saint-Gilles condamne à la flagellation le comte de Toulouse Raymond, qui s'y soumet. Cette humiliation inouïe n'apaise pas l'insolent pontife. Partout les moines prêchent la croisade. La Flandre, la Lorraine, la Champagne, l'Ile-de-France, la Bourgogne, fournissent à l'envi des troupes d'aventuriers, de barons, d'archevêques, de prélats sanguinaires, qui, de Lyon, marchent sur Béziers. Nord contre Sud. C'est une guerre de race, envenimée par la furie cléricale.

Un terrible moine, l'abbé de Cîteaux, celui qui va crier : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! », un brigand impitoyable, Simon de Montfort et de Leicester, mènent la campagne et la curée. Un archidiacre de Paris dirige les sièges. Au sac de Béziers, on égorge cinquante mille hommes. A Carcassonne, par surcroît, on brûle vifs quatre cent cinquante hérétiques. Les populations fugitives sont traquées, massacrées dans les châteaux des montagnes (1210). A Lavaur, quatre-vingts chevaliers sont pendus ; la dame du château, enceinte, est jetée dans le puits. Amnistié, puis excommunié, le comte de Toulouse, un moment vainqueur, ne possède plus, en 1212, que Toulouse et Montauban. Le roi d'Aragon, Pierre, que la victoire [illegible] Tolosa vient de délivrer des Almohades, s'indigne de ces h[illegible], il accourt avec les comtes de Foix et de Comminges ; [illegible] battu et tué devant Muret. Quinze mille Aragonais ont p[illegible] [illegible]mond fuit en

Angleterre (1213), et Simon, investi par un concile de Montpellier de tous les territoires qu'il a dévastés, prête au roi de France un hommage fictif pour les comtés et vicomtés de Toulouse, de Narbonne, de Carcassonne et de Béziers (1216). Enfin, au siège de Toulouse qui l'avait chassé, ce parangon de perfidie et de cruauté fut tué d'un coup de pierre. La chance *tourna.* En 1222, Raymond VII avait reconquis l'héritage de son père. Mais, de la Garonne à la Méditerranée, tout était détruit ; les peuples, décimés, épuisés par les persécutions et les représailles, pleurèrent leur force anéantie, leurs industries perdues, bien plus, leur verve originale et libre. De ce temps date pour eux cet hébétement dévot qu'ils n'ont pas secoué encore. *Il est vrai* que cet affaissement valut quelques provinces à la monarchie française. Mais la force des choses aurait suffi à les lui assurer ; et Louis VIII (1226) se fit peu d'honneur en s'appropriant les reliefs du festin de Montfort. La hyène après le tigre. Tel fut le mémorable brigandage qu'on appelle la *croisade des albigeois.*

Ici encore la religion de paix avait appliqué sa devise : « Partagez les dépouilles ! » En repaissant de sang et de ruines les ambitieux sans scrupule, elle s'est pour toujours assuré la complicité du bras séculier. Avec plus d'autorité que jamais, elle pourra dire aux puissants : « J'ai condamné vos ennemis, exterminez les miens ! Mes juges ont prononcé la sentence, fournissez les bourreaux, allumez les bûchers ! Sinon je lance sur vous la foudre et l'interdit. Je vous livre à mes légats et, s'il le faut, à vos peuples ! » Et ce pacte odieux, aveugle qui ne le voit pas ! timidement brisé, nous domine encore. En moins de trois cents ans, l'Église romaine avait accumulé donation sur donation, dîme sur dîme, et les justices, et les titres et les *privilèges.* Ses évêques et ses abbés s'étaient faits princes, ducs, barons, ministres, pairs et grands électeurs. Le saint-siège avait humilié des empereurs, excommunié des rois, cassé des mariages, réduit au vasselage les monarchies de Naples, d'Angleterre, de Hongrie, …iné les albigeois, abattu le schisme et le trône d'Orient. …nphe social et politique était complet.

Mais les victoires ont leurs contre-coups. Les campagnes les mieux conduites et les plus fructueuses amènent souvent des résultats qui, d'abord inaperçus, contre-minent les conquêtes les mieux assises. En travaillant pour elle seule, l'Église avait travaillé contre elle-même.

A leur départ, les seigneurs vendaient ou engageaient leurs biens, et le clergé y trouvait son compte à peu de frais; mais d'autres en profitaient aussi. Ruinés par les équipements, les soldes et les rançons, les nobles durent trafiquer de leurs droits, tailles, justices, corvées, tonlieux; de là ces abonnements avec les villages et les villes, ces chartes qui rendaient aux artisans, aux marchands et bourgeois coalisés une certaine part de liberté personnelle et d'indépendance politique. Le mouvement communal, qui signale aussi bien en Allemagne et en Italie qu'en France le début du XIe siècle, va directement à l'encontre de l'idéal chrétien. Il oppose à la préoccupation vaine du salut les intérêts terrestres, présents et vitaux; il éveille l'esprit d'initiative, cette bête noire de l'Église. En attendant les conflits de doctrine, il suscite les différends temporels. Dans l'abbé, dans l'évêque, les vilains s'habituent à distinguer le seigneur féodal, à lui résister, à le combattre au besoin.

Si la vie aventureuse des barons croisés procure aux habitants des villes et des bourgs un répit salutaire, elle favorise singulièrement, surtout en France, l'extension du pouvoir royal. A l'affût de toutes les occasions, absences, morts, minorités, la royauté s'insinue, parfois se jette violemment, dans toutes les brèches de l'édifice féodal, mettant la main sur les revenus délaissés, sur les terres, les citadelles, voire sur les héritières orphelines.

Les communes : Noyon, Saint-Quentin, Laon, Saint-Ricquier, Amiens, Orléans, Étampes, Beauvais, dont Louis VI et Louis [illegible] appuyèrent les révoltes, tournaient les yeux vers une [illegible]torité régulière, qu'on aimait à supposer sensée et [illegible] dans son propre intérêt sinon dans celui de tous. Les p[illegible] préférèrent un maître à mille seigneurs. [illegible] vrai que l'[illegible]

reste cramponnée au trône, que l'ingrate royauté va sacrifier le peuple laborieux aux frivoles héritiers des conquérants barbares. Mais la rupture partielle du réseau féodal n'en a pas moins laissé passer dans l'Occident un peu d'air et de lumière.

La révolte était partout, sourde, confuse, indécise. Partout on sentait dans la vaste prison un désir vague de liberté. Il fallut permettre à l'art de crever les épaisses murailles romanes, *quitte* à les contre-buter d'échasses et d'arcs-boutants; et, au travers de l'espace flottant sous les hautes voûtes gothiques, laisser pénétrer à flots dans la citadelle du mystère le jour, coloré joyeusement par les verrières immenses ; tolérer les folles arabesques, les gargouilles hardies et les chapiteaux goguenards. Il fallut subir les parodies sculptées de l'épopée mystique, et les menues impiétés des romans et des fabliaux. Car la pensée aussi tirait sur ses lisières.

Entreprises au nom de la foi, les croisades n'ont pas été sans profit pour la science. Les peuples de l'Asie Mineure et de la Syrie avaient gardé, avec le luxe byzantin, quelques vestiges du génie grec. Comme, en des terres bouleversées par quelque catastrophe, on voit renaître par endroits un arbuste, une touffe d'herbe ou de fleurs ; de même la vieille culture hellénique reparaissait çà et là dans ces contrées piétinées et saccagées par le fanatisme arabe et la barbarie turque : philosophes, médecins, mathématiciens, astronomes, que, de proche en proche et de langue en langue, pêle-mêle avec les légères orfèvreries, les riches étoffes et les tapis orientaux, des traductions portèrent en Italie, en France, en Allemagne, pour accroître le maigre fonds de savoir dispensé par l'Église à ses clercs et à ses fidèles.

Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier à fond les doctrines qui se dissimulent sous les noms de *nominalisme* et de *réalisme*. Il suffit que tous les penseurs du XIIe, du XIIIe siècle entendent libérer la philosophie du servage religieux ; ils ne voient plus en elle l'*ancilla theologiæ ;* ils parlent au nom de la raison : par cela seul ils ébranlent la foi. La trinité, disait Roscelin en 1090, est un mot, *flatus vocis ;* qu'importe qu'il ait dû se rétracter devant un con-

cile de Soissons? Qu'importe que le fameux Pierre Abélard ait louvoyé entre Aristote et Platon : s'il a défini la foi « l'approbation des choses qu'on ne voit pas » ; s'il s'est élevé contre les esprits « présomptueusement crédules » qui acceptent une croyance sans examen? L'enthousiasme de ses auditeurs saluait en lui autre chose que la subtilité, autre chose que l'éloquence. Et l'Église le savait bien. Bernard, le fougueux abbé de Cîteaux, le poursuivait d'une haine furieuse : « Tous pensent ceci ! » Abélard répond : « Moi, je pense autrement. » Abélard ose appliquer à tout ses hardies investigations et « dépasse orgueilleusement les limites que nos pères ont posées ». « Sus à cet homme qui livre aux fluctuations de la *raison* humaine la *foi* que le passé nous a léguée ! Il mérite, non des réponses, *des coups !* »

Parmi les nombreux disciples d'Abélard, on cite deux évêques: Gilbert de la Porée, taxé d'athéisme; Jean de Salisbury, admirateur de Caton d'Utique, et le fameux révolutionnaire Arnaud de Brescia. Un Alain de Lisle, un Amaury, un David de Dinan, enseignaient que « tout est un, tout est Dieu, Dieu est tout », que « Dieu est la matière première », qu' « il y a identité entre le Créateur et les créatures », que « chaque homme est un membre du Christ » ; que « Dieu n'est ni plus ni moins dans l'hostie consacrée que dans le pain ordinaire »; ils annonçaient la fin du règne du Fils et l'avènement de l'Esprit (le Paraclet d'Abélard). Un concile de Paris (1209) prétendit faire justice de ce dangereux *préspinozisme*. Par trois fois (1209, 1215, 1230), l'Église essaya de bannir des universités l'*Histoire naturelle*, même la *Métaphysique* d'Aristote. Elle dut se contenter de concilier le péripatétisme avec la foi : besogne nullement difficile et qu'exécuta avec succès le très ingénieux Thomas d'Aquin.

Avec le rationalisme grec et le panthéisme arabe des Averrhoès et des Maimonide entraient dans les écoles l'érudition, l'instinct et l'amour de la science. D'immenses compendiums (Albert le Grand, 21 vol. in-folio ; Vincent de Beauvais, *Speculum mundi*, 10 vol. in-folio, etc.) rassemblèrent toutes les connaissances acquises. Les mathématiques, l'astronomie, compliquée nécessai-

rement d'astrologie, se développèrent; l'alchimie, allumant ses fourneaux innocents, demanda du moins à l'expérience la confirmation de ses chimères.

L'orthodoxie devient rare, même dans l'Église, et il ne serait guère malaisé de découvrir, soit dans le raisonneur et judicieux « bœuf de Sicile » ou « ange de l'École », Thomas d'Aquin, soit dans l'illuminé Bonaventure (Jean de Fidenza), quelque *maxime* douteuse; à plus forte raison, dans les Alexandre de Hales (Anglais), les Raymond Lulle de Majorque, sorcier et missionnaire, martyrisé, en Afrique, à plus de quatre-vingts ans.

Le vrai grand homme du XIIIe siècle est Roger Bacon (1214-1294), *doctor mirabilis*, génie nécessairement isolé dans un temps qu'il dépasse de toute la tête. Ses erreurs, ses malheurs aussi (vingt-quatre ans de prison et d'avanies), il les dut à son éducation chrétienne et scolastique; mais ses éclairs, ses intuitions de l'avenir, ne procèdent que de lui-même. C'est un précurseur. « Quand un homme, a-t-il dit, vivrait des milliers de siècles, il apprendrait toujours, sans parvenir à la perfection de la science. Ce qu'on appelle l'*antiquité* est la jeunesse du monde. » Il demande à la mécanique des chars qui, sans chevaux, courront d'une merveilleuse vitesse; à la résistance des liquides une force capable de mouvoir les plus grands navires; il évoque des appareils qui permettront de visiter sans asphyxie le fond des fleuves et des mers; des machines pourvues d'ailes artificielles et qui fendront les airs; enfin, des instruments « qui doivent rapprocher pour la vue les objets lointains, grossir les caractères de l'écriture la plus menue à d'incroyables distances, et mettre les étoiles à la portée des yeux ». S'il n'a pas découvert ces engins de notre puissance, il était digne de les inventer. Aussi la postérité, pour laquelle il a vécu, l'enlève au siècle qui a paralysé son génie et le transporte, à côté de son compatriote François Bacon, au seuil de la philosophie et de la science modernes.

XXIV

GUELFES ET GIBELINS.
CAPÉTIENS ET PLANTAGENETS.

Les Welf et les Wibling. — Conrad de Hohenstaufen et Henri le Superbe. — Frédéric Barberousse lutte contre la féodalité germanique, le municipalisme italien et l'ambition papale ; longtemps vainqueur, il éprouve à Legnano un désastre complet et subit la loi du pape Alexandre III. — Henri VI conquiert les Deux-Siciles.— Frédéric II, pupille d'Innocent III, réussit d'abord à ceindre la couronne impériale ; mais il échoue dans son projet de rattacher l'Allemagne aux Deux-Siciles ; le centre et le nord de l'Italie lui résistent.— Il perd l'empire et meurt vaincu. — Grands talents de Frédéric II. — Interrègne. — Rodolphe de Habsbourg fonde la fortune de la maison d'Autriche. — Triste fin des Hohenstaufen : Manfred, Charles d'Anjou, Conradin. — Obscurité des premiers Capétiens. — Habileté de Louis VI. — Médiocrité de Louis VII ; sa femme répudiée, Éléonore de Guyenne, porte en dot un tiers de la France à Henri Plantagenet, duc de Normandie et d'Anjou, roi d'Angleterre. — Assassinat de Thomas Becket.— Révoltes des fils de Henri Plantagenet.— Philippe-Auguste confisque la Normandie, le Maine, etc., et remporte à Bouvines une célèbre victoire sur une coalition anglo-germanique ; il gouverne avec sagesse. — Talents, vertus et lourdes fautes de saint Louis.— Éclat de l'architecture sous son règne ; décadence de l'épopée ; progrès de la scolastique.— Philippe le Bel fait souffleter le pape, brûler les Templiers : il altère les monnaies ; c'est un maître homme, mais sans scrupule et sans foi. — Une corruption éhontée règne dans le monde féodal sous le règne des trois derniers Capétiens directs.

Il existait, au xe siècle, des Welf d'Aldtorf qui s'unirent par le mariage à une famille italienne, les seigneurs d'Este, issus de quelque marquis toscan, un Guy, un Lambert, et intimement liés avec les aïeux de la grande comtesse Mathilde. L'empereur Henri IV, ayant eu la chance de s'emparer de la Bavière, au lieu de la garder, la donna à un Welf, dont le fils épousa la riche et puissante Mathilde. Bien que cette union eût été peu durable, elle avait singulièrement ajouté à la renommée de cette maison des Welf, dont les possessions couraient entre le Danube et les Alpes, depuis la Suisse jusqu'à l'Autriche et la Styrie, et qui pouvait réclamer de grands domaines en Italie. Lorsque l'em-

pereur Lothaire eut donné, avec sa fille unique, son duché de Saxe à l'héritier des Welf, Henri le Superbe, il crut certainement avoir assuré la couronne à ses petits-enfants. Les États du jeune duc de Bavière et de Saxe dépassaient en étendue ceux des Ottons ; et l'orgueilleux feudataire se targuait de régner du Danemark à la Sicile. Ce furent précisément sa puissance et sa superbe qui l'écartèrent du trône. Tandis qu'il convoquait ses partisans à Mayence, l'archevêque de Trèves appelait à Coblentz quelques princes et les décidait à proclamer Conrad de Hohenstaufen, seigneur de Wibling, duc de Franconie, neveu de Henri V. Le frère de Conrad, Frédéric, était duc de Souabe. Telle est l'origine des termes *guelfe* et *gibelin* et du sens qu'y attachèrent bientôt les populations italiennes : welf, ennemi du *césarisme*, mais, fatalement, ami de l'Église ; wibling, partisan de l'empire et de l'autorité laïque. Ces deux significations admettaient, d'ailleurs, bien des nuances.

En ces âges d'immoralité profonde et de dévotion universelle, il y avait, en Allemagne, des évêques guelfes, en *Italie*, des villes gibelines ; les papes passaient de l'une à l'autre *opinion*, tantôt pleins d'exigence et de jactance quand l'autorité impériale semblait fléchir, tantôt humbles et suppliants quand la violence des partis les chassaient de Rome. Conrad, cependant, triomphait de son compétiteur. Henri le Superbe, débusqué de la Bavière, mis au ban de l'empire et convaincu de félonie, perdit encore la Saxe, donnée à un margrave de Branibor (Brandebourg) ; et son fils adolescent se vit réduit à une minime principauté de Brunswick. Mais l'empereur, malgré de fréquents appels, n'osait se risquer en Italie. Un Welf se maintenait en Bavière, et les Saxons préféraient au Brandebourgeois *leur jeune* duc exilé. Conrad, espérant qu'une croisade apaiserait les guerres privées, partit pour l'Orient et n'en revint que pour mourir, battu et humilié (1152). Son successeur, son neveu Frédéric de Souabe, dit *Barberousse*, si fameux par ses triomphes et ses revers, prit le pouvoir sous d'heureux auspices. Welf par sa mère, il crut pouvoir, sans danger, rendre à son parent Henri le Lion la Saxe

et même la Bavière, et promettre à Welf III l'héritage de Mathilde, la Toscane. Le Brandebourg au nord, l'Autriche au sud, érigés en fiefs immédiats, lui parurent un contrepoids suffisant à la puissance de Henri. L'Allemagne pacifiée, il se décida à passer les Alpes (1154).

Il y avait dix-sept ans que l'Italie, libérée des Tudesques, vivait de sa propre vie, vie ardente, agitée, étrangement prospère au milieu de troubles sans fin.

Les villes de la Lombardie et de la Toscane avaient gardé une véritable autonomie, prudemment favorisée par les empereurs, qui opposaient les libertés plébéiennes aux prétentions de la noblesse. Chacune de ces quasi-républiques, enrichies par l'industrie, le commerce, l'agriculture, fortifiées, armées, régnait sur un district où les châteaux des seigneurs se trouvaient comme emprisonnés, où l'autorité de l'évêque diocésain était réduite aux fonctions cléricales. Le plus souvent, nobles et prélats entraient comme simples citoyens dans les conseils de la commune avec les plébéiens et les artisans. Et, quand ces démocraties indépendantes avaient besoin d'un chef, elles s'adressaient à un étranger, nommé ordinairement *podestat*, assisté et contrôlé par les chefs des métiers et par les assemblées populaires. Les querelles, fréquentes, mettaient aux prises les cités voisines. Ce n'étaient que guerres, et guerres acharnées, entre Milan, Lodi et Côme, entre Florence, Sienne, Lucques et Pise. Vérone et Vicence, Venise alliée à Ravenne, Pavie avec Trévise, couvraient tour à tour de sang et de ruines les vallées du Pô et de l'Adige. Les Florentins, soutenus par les Pisans, taillaient en pièces l'armée de Sienne et de Lucques. Au milieu de ces conflits locaux se propageait un mouvement révolutionnaire, une agitation laïque, fomentée par un disciple d'Abélard, Arnaud de Brescia (1142-1154). Pendant douze ans, le novateur, en habit de moine, erra de ville en ville, souvent proscrit, souvent écouté, rappelant aux prêtres que leur royaume n'est pas de ce monde, que les honneurs temporels, la direction sociale, militaire, politique, appartiennent à l'élément civil. A sa voix, les Romains,

assemblés en armes au Capitole, élurent un sénat, se donnèrent un patrice et, secouant le joug des cardinaux qui gouvernaient les vingt-huit quartiers de la ville, réduisirent le pape aux dîmes, aux offrandes volontaires et au gouvernement spirituel. Nourri de Tite-Live, le tribun pensait à rétablir les trois ordres, patriciens, chevaliers, plébéiens, les magistratures romaines et la république, sous la suzeraineté de l'empereur. Un Célestin, un Lucius, un Eugène, fuyaient de retraite en retraite, traqués par les bandes du patrice. Lucius fut tué par une pierre en montant à l'assaut du Capitole. Les Romains entendaient soumettre à la république toutes les villes de l'État pontifical et faire rentrer dans le trésor municipal tous les revenus publics, les richesses et les dépouilles des églises. Ils étaient animés d'une haine bizarre contre Tibur, où les papes cherchaient volontiers un refuge. Cependant, les nobles de Rome, enfermés dans leurs forteresses, faisaient parfois de rudes sorties. Les Normands menaçaient. Le pape fulminait. La réforme d'Arnaud n'était pas viable.

Appelé par les Romains, par le pape et par un prince de Capoue, Barberousse, à la tête d'une forte armée, descendit en Piémont, puis en Lombardie, livra aux flammes Asti et Chieri, déclara la guerre à Milan. Il voulait tout pourfendre, tout plier à l'obéissance. Mais lorsqu'il se vit arrêté deux mois entiers sous les murs de Tortone, lorsque ses fourrageurs, qui saccageaient les faubourgs de Milan, reconnurent que les remparts étaient couverts de machines et de défenseurs, il se hâta de prendre à Pavie la couronne lombarde, et, par Bologne et la Toscane, il gagna Rome (1155). Arnaud, livré au pape, venait d'être crucifié. A peine la cérémonie du couronnement était-elle achevée, que le peuple se rua sur le Vatican ; un millier de Romains périrent, mais l'empereur jugea prudent de conduire le pape à Tibur et de regagner l'Allemagne au plus vite. La canicule décimait ses troupes. Assailli par les gens de Spolète, qu'il saccagea, harcelé entre Vérone et Trente par de dangereuses embuscades, il quitta l'Italie, très peu satisfait d'une expédition si pompeusement commencée. Certaines expressions hautaines dans

l'allocution d'un légat et les explications qui s'en suivirent, le rapprochement du saint-siège et des villes lombardes à demi insurgées, froissèrent d'autant plus son orgueil, que la Hongrie, la Pologne, la Bohême érigée en royaume, s'inclinaient devant lui et que tous les pays d'empire acceptaient son autorité souveraine ; il supprimait les péages du Mein, onéreux pour les villes; il pacifiait les provinces infestées par les hobereaux pillards, déplaçait des évêques, réglait les différends entre les clercs et les laïques.

Aussi fût-ce plus que jamais en maître absolu et irrité (1158) qu'il reparut devant Milan; la ville se défendit avec courage; mais la famine et la peste la réduisirent à capituler. Dans une plaine voisine, devant le trône de l'empereur, les vaincus défilèrent, clergé en tête, les nobles une épée nue sur la nuque, les citoyens pieds nus et la corde au cou. Une diète solennelle tenue à Roncaglia proclama, d'après une consultation de docteurs bolonais, la suprématie impériale, source de toute loi et de toute justice, attribuant au fisc de nombreux impôts et notamment une sorte de taille appelée *foderum*. Aussitôt dès *missi*, des receveurs rapaces, s'élancèrent de ville en ville, de fief en fief, et mirent la main sur les revenus laïques et ecclésiastiques. Le patrimoine de Saint-Pierre n'était pas épargné. Lorsque le pape (c'était alors un Anglais, Breakspeare, Adrien IV, moins heureux que respectable), se plaignit de ces rigueurs, Frédéric lui fit répondre qu'il entendait agir en empereur romain. Adrien, réduit pour toute ressource à l'excommunication, mourut à Anagni ; et son successeur Alexandre III eut à se débattre contre des antipapes que lui suscitait l'empereur. Le parti guelfe cependant se réveillait. Un second et terrible siège se termina par la destruction de Milan ; la ville fut rasée et labourée (1162). Mais, une fois l'empereur en Allemagne, à l'instigation du pape, nettement guelfe cette fois, Vérone, Padoue, Vicence, Trévise se confédèrent; toute la Lombardie, la Toscane, murmurent contre les exactions des commissaires impériaux. En 1167, Barberousse, précédé d'une armée que commandent les archevêques de

Mayence et de Cologne, assiège vainement Ancône, puis atteint Rome et s'y fait couronner une seconde fois par un antipape; mais sa retraite est hâtée par la révolte simultanée de Bergame, Brescia, Mantoue, Crémone, Ferrare, Bologne, Modène, Reggio, Parme et Plaisance. Milan rebâti à la hâte est l'âme de la ligue. De sa fidèle Pavie, l'empereur, presque seul — la peste avait eu raison de son armée — gagne péniblement le Piémont, non sans s'arrêter çà et là pour pendre un otage milanais. A Suze, les habitants essayent de le capturer; il s'enfuit sous un déguisement; et les Lombards élèvent aux bords du Pô la ville d'Alexandrie, en l'honneur du pape.

Tout en veillant aux affaires allemandes, Frédéric *nourrissait* contre l'Italie un amer ressentiment; mais il ne se pressait pas d'y rentrer. Comme en 1167, il envoya en avant un belliqueux évêque, Christian de Mayence, qui, semant la désunion en Lombardie et en Toscane, vint mettre le siège devant Ancône (1173). Une résistance admirable et un secours tardif sauvèrent la ville affamée, ruinée et glorieuse. Cet échec amena enfin l'empereur; Alexandrie à peine construite, à peine munie d'un fossé, brava ses assauts et ses mines (1174). Il essaya de négocier. Mais les exigences des trois parties, Alexandre III, les villes libres et le César allemand, n'admettaient guère de conciliation. La trêve fut rompue, et dans les circonstances les plus défavorables à l'empereur. Son principal appui, le duc de Saxe, Henri le Lion, venait de l'abandonner. A Legnano, sur les bords du Tésin, l'armée milanaise, rangée autour du grand char de bataille, le *Carroccio*, qui portait l'étendard communal, remporta sur les Allemands une victoire signalée, décisive (1176). Barberousse avait eu trois chevaux tués sous lui. Il fallut traiter cette fois. A Venise, dans l'église Saint-Marc, Alexandre III se fit baiser la mule par l'empereur (1177); et l'on jura de part et d'autre diverses paix et [...]ves, perpétuelles ou temporaires, il importe peu. Frédéric [...]ira du moins une vengeance de famille; dépouillant de la [...]re et de la Saxe Henri le Lion qui l'avait trahi, il divisa ce [...] patrimoine en nombreux fiefs immédiats. Il s'attribua

en 1178 la couronne d'Arles; il maintint ou étendit l'empire et, tout en confirmant à Constance la trêve de Venise, prépara de nouveaux malheurs à l'Italie par le mariage de son fils Henri avec l'héritière des Deux-Siciles.

En effet, aussitôt après la triste fin de la croisade de 1190, Henri VI, traversant l'Italie pour réclamer le royaume de sa femme usurpé par un collatéral habile, le roi Tancrède, obtint du pape Célestin la couronne impériale et, après une longue et terrible guerre, appuyé d'une flotte génoise, entra dans Palerme (novembre 1894). Toutes les rébellions furent noyées dans le sang et les supplices; Catane, Syracuse, Messine, les contrées péninsulaires, dévastées avec une aveugle rage. Henri, cruel, mais ambitieux et vaillant, mourut jeune, en Sicile (1197), léguant à un enfant, qu'il avait déjà fait couronner roi des Romains, un redoutable avenir.

Les premières années de Frédéric II, sous la tutelle de sa mère, puis du pape Innocent III, s'écoulèrent dans un isolement pénible. Son oncle, Philippe de Souabe, et un prince saxon, Otton de Brunswick, se disputaient l'Allemagne. Innocent III, espérant séparer l'Allemagne et l'Italie, oubliait les droits de son filleul; mais l'ambition et l'invasion d'Otton IV, couronné à Rome, rendirent à Frédéric une chance dont il sut profiter. A peine adolescent, beau, plein d'esprit et de courage, il plut aux Italiens; et la grande défaite d'Otton à Bouvines (1214) le refit empereur. L'Allemagne l'accepta, le pape Honorius III, fort à contre-cœur il est vrai, lui ceignit la couronne impériale (1220). Ces débuts étaient brillants. Les affaires d'Allemagne rétablies et réglées, Frédéric, bien plus Sicilien qu'Allemand, se donna tout entier à ses royaumes de Naples et de Sicile, y fit rentrer la paix, les industries, les arts, réduisit les Arabes et les Sarrasins, qui s'étaient multipliés en Sicile, s'en fit des amis et des soldats et en établit vingt mille à Lucera, en Capitanate. En 1224, il fonde l'Université de Naples pour affaiblir celle de Bologne, car les menées de la ligue lombarde
essaye, en 1226, de ressaisir la haute Italie, d

pouvait seule relier son royaume à son empire ; il échoue et se décide à partir pour Jérusalem. Il avait, depuis quelques années, juré de conduire une croisade et portait même le titre de *roi de Jérusalem* extorqué à son beau-père Jean de Brienne. Ses lieutenants déjà gouvernaient ce qui restait de Palestine chrétienne (1228). Esprit très libre, Frédéric n'eut pas de peine à s'entendre avec les musulmans d'Égypte, qui lui rendirent Jérusalem, et se trouva, au retour, en face d'une croisade prêchée contre lui par le pape Grégoire IX. Il ne se laissa pas traiter comme un comte de Toulouse, força le saint-siège à traiter (1230), promulgua en latin et en grec, à Melfi, un nouveau Code savamment composé par son chancelier Pierre des Vignes, essaya de vaincre, sans combat, l'opposition résolue des villes toscanes et lombardes, et défendit le pape contre les Romains révoltés. En Allemagne, il eut à réprimer la rébellion de son fils, le jeune Henri (1235), et parvint, tout en ajoutant l'Alsace à son domaine propre, à contenir par des concessions ou par la force la maison saxonne de Brunswick et le duc d'Autriche (1237).

En Italie, la ligue guelfe, commandée par Azzo d'Este, était entrée en campagne contre Eccelino, podestat de Vérone. L'empereur, appelant à lui dix mille Sarrasins de Lucera, joignit les Milanais sur l'Oglio, à Cortenuova. Un éléphant portait l'étendard impérial. Le fameux *carroccio* resta aux mains du vainqueur, qui entra dans Crémone sur un char de triomphe. Mais les mauvais jours approchaient. En vain la victoire navale remportée par son fils favori Enzio sur une flotte génoise à la Méloria, la mort de son vieil ennemi Grégoire IX, de terribles représailles dans la Romagne et la Campanie, soutenaient, exaltaient les défenseurs de la cause gibeline (1240-1244) ; en vain, un nouveau pape ennemi, Innocent IV, chassé de Rome, s'enfuyait jusqu'à Lyon ; en vain, déposé par un concile, menacé en Allemagne par un anti-César, bravé par la ligue lombarde en Italie, il tenait tête partout à l'ennemi. Il échoua devant Parme, et une épouvantable déroute anéantit son armée (1248). Peu après, il apprenait que Guillaume de Hollande avait été couronné par un

légat, à Aix-la-Chapelle. L'empire lui échappait. Au moment où, maître de la Toscane (les Uberti, gibelins, avaient chassé les guelfes de Florence), il marchait au secours de son fils Enzio en Romagne, celui-ci était défait et pris par les Bolonais (1249). Accablé par ce revers, il retourna mourir près de Lucera (décembre 1250).

Ces notes rapides laissent entrevoir les vicissitudes de cette terrible existence, mais elles n'ont pu révéler les talents supérieurs, la haute culture de Frédéric II, l'éclat de sa cour, le charme de son esprit savant et lettré. Il parlait toutes les langues, l'arabe, le grec, le latin, l'italien, le provençal, l'allemand ; et sa liberté d'esprit méritait toutes foudres de l'Église, qui ne lui ont pas manqué. Ses fils Conrad et Manfred, non moins excommuniés, continuèrent pendant seize ans sa vie d'aventures, cette lutte des gibelins contre les guelfes, dont la mort de Manfred (février 1266) et l'odieux supplice de Conradin (1268) furent les suprêmes épisodes. La brillante race des Hohenstaufen avait péri. Un farouche et sanguinaire ambitieux, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, avait hérité de leurs domaines italiens, pour lesquels il fut un exécrable fléau. Quant à l'Allemagne, morcelée en huit cents États qui guerroient entre eux, elle voit en trente ans passer trois empereurs illusoires, Guillaume de Hollande, Richard de Cornouailles, Alphonse X de Castille.

Si toutefois on laisse de côté les démembrements continuels, les révolutions de famille, les brigandages des petits seigneurs nichés comme des vautours dans une multitude de repaires, de burgs fortifiés, on s'aperçoit que ce long interrègne n'a pas nui au développement du commerce et à l'affranchissement des populations asservies. Les villes libres ou impériales dont les empereurs franconiens s'étaient fait un appui contre les grands vassaux, se multiplient, s'étendent, s'accroissent de tous les serfs fugitifs, se confédèrent pour l'échange et le trafic de leurs produits. Dès 1241, Hambourg et Lübeck avaient formé une ligue commerciale, d'où sortit la célèbre ligue hanséatique. En 1247, Mayence, Cologne, Spire, Worms, Strasbourg et Bâle s'étaient

unies dans une confédération rhénane. Partout, d'ailleurs, avec les jurandes et les corporations, s'établissaient des magistratures locales, qui gouvernaient féodalement une banlieue de bourgades soustraites aux exactions des hobereaux voisins. Membres de la société féodale, les villes furent admises aux assemblées politiques, aux diètes qui réglaient les querelles des feudataires et désignaient les empereurs.

En 1273, un comte de Habsbourg en Brisgau, avoué des cantons libres d'Uri, Schwytz et Unterwald, assiégeait Bâle et son évêque, lorsqu'on vint l'avertir que Louis de Bavière, au nom des sept électeurs, l'avait proclamé empereur à Francfort. Filleul de Frédéric II, il était passé au service d'Ottocar, roi de Bohême, d'Autriche, de Carinthie, de Moravie, puis était revenu prendre possession d'un modeste héritage. Sa bravoure et son habileté reconnues, plus encore la médiocrité honorable de sa fortune, l'avaient fait préférer au trop puissant Ottocar. Rodolphe, c'était son nom, prit Bâle d'abord, puis se rendit à Francfort, se fit couronner à Aix-la-Chapelle et prêta serment sur la croix de l'autel, à défaut du sceptre que les malveillants avaient dissimulé (1274). Sans perdre de temps, il maria trois de ses filles (il en avait six) au comte palatin du Rhin, au duc de Saxe, au margrave de Brandebourg, tous trois électeurs, il humilia et battit à Markfeld, en 1278, son redoutable rival Ottocar, et s'adjugea l'Autriche, la Carinthie, etc., qu'il partagea entre ses fils, fondant ainsi la maison archiducale et impériale d'Autriche ; il passa le Rhin et maintint la suzeraineté de l'empire sur la Franche-Comté, le Dauphiné et la Provence (1277). Mais il ne se risqua point en Italie ; sagement, il se contenta de vendre le plus cher possible à Florence, à Lucques, à Gênes, à Bologne, leur indépendance, et de restituer au saint-siège l'exarchat et le reste de l'État pontifical. Énergique et prudent, Rodolphe de bourg rendit à l'empire au moins l'apparence de l'unité. Il it en 1291, sans avoir pu transmettre la couronne à son ıais il avait assuré la puissance et l'avenir de sa maison.

ssons pour le moment l'Allemagne et l'Italie à leurs dis-

cordes intérieures et à leur développement national; et observons en Occident la croissance pénible de la royauté française, et les prodromes de l'inévitable rivalité qui va la mettre aux prises avec l'Angleterre.

Réduits à une partie des domaines de leur maison, à la souveraineté de l'Ile-de-France, de l'Orléanais et de la lisière picarde, les quatre premiers Capétiens vécurent sans gloire et sans puissance; Louis VI *l'Éveillé*, puis *le Gros*, profita du désarroi jeté dans le monde féodal par la première croisade. Il bataille, avec succès, dans les environs de Paris, contre les sires et barons de Montmorency, de Montlhéry, de Coucy, du Puiset; il prend Corbeil; s'étend dans le Bourbonnais et l'Auvergne; réprime les attaques des comtes d'Évreux et de Champagne, intervient dans les troubles de Flandre et tâche d'installer en ce pays un neveu du roi d'Angleterre, Guillaume Cliton, fils de Robert, duc dépossédé de Normandie. C'est un homme avisé qui fait beaucoup avec peu; il s'insinue entre les villes et les seigneurs et favorise, hors de ses États, les affranchissements communaux. La France prend figure. L'empereur Henri V, qui déjà touchait Reims, rentre dans les Ardennes sans pousser plus loin une entreprise d'ailleurs insensée.

Louis VII fut médiocre. Croisé piteux, mari niais, qui perd par un sot divorce (1152) toute la France occidentale, de Nantes aux Pyrénées, il ne manqua pas d'une certaine activité stérile, tantôt perdant, tantôt gagnant de minimes batailles contre son puissant vassal Henri Plantagenet, et occupa, sans accroc notable, le trône durant quarante-trois ans (1137-1180). Il reste, pour l'histoire, Louis le Jeune.

Sa femme répudiée, Éléonore de Guyenne, avait rapidement trouvé preneur de ses vastes domaines, que Louis le Gros croyait acquis à la France. En l'épousant, Henri, comte d'Anjou duc de Normandie, se vit suzerain ou maître direct du Maine de la Touraine, de l'Auvergne, du Poitou, du Périgord, de la Saintonge et de l'Aquitaine. Bientôt roi d'Ang[illegible] (1154), il se trouva beaucoup plus richement pourvu qu[illegible] France.

même sur le continent ; Poitiers et Limoges, Angoulême, Agen, Bordeaux, venaient s'ajouter au Mans, à Caen, à Rouen. Heureusement pour Louis VII, Henri fit l'honorable mais très grosse faute de s'attaquer au clergé anglais, de vouloir modérer les privilèges abusifs concédés par Guillaume le Conquérant aux juridictions ecclésiastiques. Ayant choisi, pour faire prévaloir certaines *constitutions* adoptées en 1164 à Clarendon, un de ses familiers, qu'il fit investir du siège primatial de Cantorbéry, il trouva dans cet ancien ami un adversaire acharné jusqu'à la déraison. L'Église a fait un saint de ce Thomas Becket, parce qu'il fut lâchement assassiné devant l'autel (1170) ; mais il faut bien dire qu'il a été un ingrat et un traître.

Louis VII avait, avec plus d'adresse qu'on n'eût pu s'y attendre, envenimé la querelle, accueilli Becket fugitif, ménagé une réconciliation, exalté le martyr, voué à l'exécration des fidèles l'instigateur du meurtre. Henri II s'en tira par une pénitence publique et par la conquête de l'Irlande orientale (1171) ; mais la jalousie d'Éléonore lui suscita de graves et perpétuels soucis, les rébellions successives et simultanées de ses quatre fils, Henri Court-Mantel, duc du Maine et d'Anjou, Richard Cœur de Lion, duc d'Aquitaine et fervent disciple du troubadour guerrier Bertrand de Born, Geoffroy, duc de Bretagne, et Jean sans Terre (non apanagé encore). Toute une moitié de son règne se consuma en conférences, combats, victoires, pardons, serments toujours violés. Le roi de France, malgré quelques échecs, se trouva bien de ces dissensions. A la fin Henri fut serré de si près par Richard et par le misérable Jean, qu'il mourut épuisé, brisé par le chagrin plus que par l'âge (1189).

La France possédait alors un jeune roi (vingt-trois ans), Philippe, qui eut les talents de Louis VI et, pour les déployer, un champ moins restreint. Peu scrupuleux sur les moyens de se ·ocurer l'argent, il pressura fortement les juifs — c'était ;age — ; peu soucieux de morale internationale, il aida de ıt son pouvoir Richard révolté contre Henri II ; mais il eut :t, entre temps, de rattacher au domaine royal le Valois,

l'Amiénois et le Vermandois ; s'il fit la sottise de quitter son royaume pour la Terre sainte, il eut soin de ne partir qu'après son grand et très peu sûr ami Richard, devenu roi d'Angleterre, et de revenir avant lui pour exploiter la haineuse ambition du prince Jean. Tout cela ne brille pas sans doute par la loyauté. Il ne faut pas demander à ces temps ce qui manque souvent au nôtre. La grandeur du péril excuse souvent ces menées. Bien que les Plantagenets reconnussent encore en France la suzeraineté du roi, la force des choses les faisait Anglais, et de leurs possessions françaises des annexes de l'Angleterre. Lorsque Jean eut assassiné son neveu Arthur, légitime héritier de la Normandie et de la Bretagne, Philippe saisit l'occasion : il le fit déclarer déchu de fiefs usurpés par un crime, et rattacha pour plus d'un siècle la vieille Neustrie à la France. Il occupa aisément le Poitou, l'Anjou, la Touraine ; la Bretagne devint fief immédiat de la couronne (1203-1205). Jamais encore la monarchie n'avait réalisé de tels accroissements.

Jean sans Terre, humilié, excommunié, puis vassal de l'Église (1213), essaya de prendre sa revanche de tant de hontes et de revers. Son neveu, l'empereur Otton, consentit à envahir la Flandre. La coalition fut vaincue à Bouvines, entre Lille et Tournai. Philippe, désormais Philippe-Auguste, vaillamment soutenu par l'infanterie des communes, y remporta une éclatante victoire, qui fit de la monarchie française la plus grande puissance de l'Occident latin. L'œuvre de Guillaume le Conquérant en fut ébranlée. La noblesse et les villes anglaises, après avoir arraché à Jean la *Grande charte* (1215), qui rétablissait les privilèges de l'Église, l'indépendance des barons, et assurait au peu[illegible] le vote de l'impôt, la liberté individuelle, le jugement du j[illegible] appelèrent au trône Louis, fils du roi de France. La mort s[illegible] de Jean sauva seule l'Angleterre de la domination franç[illegible] Louis dut céder la place à un enfant, Henri III, [illegible] la min[illegible] consacrait, pour ainsi dire, les libertés conqu[illegible]

L'administration de Philippe-Auguste fut [illegible]pèr[illegible] royaume, divisé en bailliages et prévotés, s[illegible]om[illegible]

sur la justice royale. Paris, embelli, pavé, fortifié, monta sur la rive gauche jusqu'à la rue des Fossés-Saint-Victor. L'Université reçut une dotation (1200). Notre-Dame, commencée au siècle précédent, étala aux yeux cette façade à la fois sobre et riche, qui demeure le modèle de l'architecture gothique.

Louis VIII (1223-1226), recueillant les fruits de l'horrible guerre albigeoise, s'empara d'Avignon, de Nîmes, d'Albi et de Carcassonne. Sa mort prématurée n'arrêta pas les progrès de la monarchie. Sa veuve, Blanche de Castille, aidée par le comte de Champagne, Thibaut le Chansonnier, sut déjouer une ligue de vassaux mécontents (1231) qui refusaient d'accepter la régence d'une étrangère. Dès 1229, par le traité de Paris, Raymond VII abandonnait à la France Carcassonne et Beaucaire, et à son futur gendre, Alphonse de Poitiers, troisième fils de Louis VIII, le comté de Toulouse. Le concours de l'Église fut largement rétribué par le don du Comtat Venaissin.

Plus tard, en 1242, une coalition du sud-ouest, dirigée par le roi d'Angleterre Henri III, fut vivement refoulée; les victoires de Taillebourg et de Saintes inaugurèrent véritablement le règne de Louis IX. Jusque-là, en effet, ce jeune prince avait vécu sous l'aile d'une mère impérieuse et dévote qui réglait l'emploi de ses heures, même ses relations conjugales. Il dut à cette discipline étroite les vertus, mais aussi les ridicules et, ce qui est plus grave, les erreurs d'un saint, erreurs compliquées de puérilités dites *chevaleresques* et de scrupules féodaux. Par bonheur, en cet âge à la fois naïf et violent, la sainteté était un titre au respect et à la popularité. Enfin la nature avait donné à saint Louis des qualités que ne put étouffer la discipline maternelle: la bienveillance, le sens de l'ordre, l'amour de la justice, une dignité vraiment royale. Il ne fut pas seulement l'orthodoxe intolérant qui ordonnait de percer d'un fer rouge la langue des blasphémateurs; il fut le juge indulgent, assis en surcot de laine sous le chêne de Vincennes. Baiseur de reliques, il se tint parfois debout devant Rome, et, quoique sans succès, se porta médiateur entre Innocent IV et Frédéric II.

Mais il faut au moins indiquer et apprécier les principaux actes politiques de son règne, dans la guerre et dans la paix, à l'extérieur et dans ses États.

Rien de plus lamentable que ses croisades. La première, si sincèrement contée par Joinville, eut lieu en 1248. A la suite d'un vœu fait dans une maladie, malgré ses barons et ses conseillers, malgré sa très religieuse mère, Louis s'embarque à Aigues-Mortes avec une brillante armée, hiverne à Chypre et cingle, non vers la Palestine, mais vers le Nil, jugeant que la prise du Caire rendrait aux chrétiens Jérusalem. Il eût fallu connaître au moins la topographie du Delta. Damiette prise, il hésite, il s'égare dans le lacis des canaux, essuye à Mansoura une défaite irrémédiable. Prisonnier, il impose, il est vrai, aux vainqueurs par sa bravoure prodigieuse et sa haute mine, mais ne s'échappe qu'au prix d'une énorme rançon, un million de besants d'or. Il s'attarde trois ans en Palestine, fortifiant quelques villes, conciliant les principicules rivaux, apaisant les ordres dits *religieux*, contristé par les vices et les crimes de tous ces pseudo-chrétiens. Seule, la mort de sa mère peut l'arracher à sa tâche ingrate (1254).

Qui eût pu croire que, seize ans après, au comble de la prospérité, il allât recommencer une si triste expérience, et dans des conditions moins justifiables encore ! Le chemin du Caire pouvait, à la rigueur, mener au saint sépulcre ; mais une croisade contre Tunis était pour un roi de France du XIIIe siècle la plus inutile des folies. Saint Louis mourut de la peste sur les rivages d'Afrique ; et seul, son frère, le noir Charles d'Anjou, tira profit d'une expédition qu'il avait suggérée (1270).

Ainsi la dévotion saugrenue et une affection excessive pour un frère qui en était peu digne entraînèrent deux fois un homme de sens et d'honneur à un coupable oubli de ses devoirs envers son royaume et son peuple. La Fran[illegible] [illegible]reusement, souffrit peu de ces désastres momentanés. [illegible] amère lui fut une déplorable aberration inspirée au sain[illegible] ses préjugés féodaux. Depuis Taillebourg, [illegible] d'avoir

dépouillé, d'avoir châtié trop rudement un vassal auquel, lui, suzerain, devait aide et protection. En 1258, se mêlant de ce qui ne le regardait en rien, il était intervenu entre Henri III et le premier parlement réuni à Oxford. L'année suivante, comme pour relever la cause du roi anglais traqué et battu par un Leicester, il rendit au vaincu de Saintes une partie considérable de ses possessions françaises. Il y avait de quoi faire tressaillir dans la tombe les os de Philippe-Auguste ! Oui : l'Angleterre était expulsée de France ; elle n'avait plus où poser le pied sur notre sol ; et, avec une stupéfiante inconscience, sans écouter les répugnances instinctives de populations moins aveugles que le saint roi, on restituait au rival, à l'ennemi, sous la niaise condition d'hommage lige, la Guyenne, l'Agénois, le Quercy, le Périgord, la Saintonge et le Limousin !

N'ajoutons pas un mot ; et, pour oublier cette sottise, que n'exigeaient ni la justice, ni la sainteté la plus stricte, tournons-nous vers la France agrandie, pacifiée, qui vraiment commence à déborder les limites du domaine royal, à réveiller dans toute l'ancienne Gaule cette idée de patrie chère aux héros de la légende carlovingienne. Les *Établissements selon l'usage de Paris et d'Orléans*, les *Établissements des métiers de Paris*, rédigés pour saint Louis, montrent une certaine entente de la jurisprudence et de la réglementation. En multipliant les *appels* et les *cas royaux* relevés avec soin par des *enquesteurs*, en imposant une trêve de quarante jours (*quarantaine le roi*) à l'offensé pour attaquer l'offenseur, en abolissant le duel judiciaire, saint Louis a fait beaucoup pour adoucir des mœurs sauvages, pour assurer le faible contre le fort, et aussi pour donner à la royauté le monopole de la justice, avec tous les avantages moraux et matériels qui en découlent.

L'époque de saint Louis est justement vantée ; la beauté des constructions (Sainte-Chapelle, Reims, Chartres), l'éclat des vitraux, la grâce, un peu longue, des statues, la régularité de l'écriture, les grands progrès de la prose française, de la langue même, la popularité de la grande Université de Paris, la pros-

périté commerciale des foires de Champagne, marquent un de ces temps d'équilibre et d'arrêt où se consolident les résultats acquis, mais où se préparent les décadences. L'alliance est faite entre Aristote et la théologie ; la pensée s'appauvrit ; la poésie perd l'allure épique de *la Chanson de Roland*, et les cycles de Charlemagne, d'Ogier le Danois, d'Arthur, du Saint-Graal, s'épanchent sur le monde, qui les goûte et les ressasse, en insipides verbiages. La traînante et fade allégorie de Guillaume de Lorris, *le Roman de la rose*, fait les délices des châtelaines, des pages et des paladins. La chevalerie, née d'une très honorable révolte contre les brutalités des hobereaux voleurs et meurtriers, gâtée déjà par les patenôtres que l'Église s'était hâtée de lui apprendre, tombait dans les mièvreries, les affectations amoureuses, les parades vaines d'une bravoure inintelligente. L'impéritie militaire qui s'était révélée à Mansoura était d'un fâcheux augure pour l'avenir. C'est au XIIe siècle, non au XIIIe, que s'est manifestée la première renaissance de la France avec Abélard, le *Roland* et les communes, de l'Espagne avec les fueros et l'ancien Romancero, de l'Allemagne avec les *Niebelungen*, de la Scandinavie avec l'*Edda*.

La mort de deux frères de saint Louis, Robert d'Artois à Mansoura, Alphonse de Poitiers à Tunis, avait encore étendu le domaine royal, lorsque le mariage de son petit-fils Philippe IV avec Jeanne, héritière de la Champagne et de la Navarre, réunit sous un seul sceptre, sauf les fiefs anglais, tous les pays que le déplorable traité de Verdun (843) n'avait pas détachés de la Gaule. Philippe IV, dit *le Bel*, trouva même un prétexte pour confisquer la Guyenne et pour occuper au nord la Flandre, trop ouverte aux influences anglaises ; de cette province, mal administrée, il ne devait lui rester que Lille, Douai et Orchies. Les Flamands avaient fait éprouver à la chevalerie française, à Courtrai, une mémorable défaite (1302), que la victoire de Mons-en-Puelle ne vengea qu'à demi (1304).

Ce Philippe le Bel est fameux par un certain nombre de coups hardis et d'actes plus utiles que justes. Saint Louis avait

tous les scrupules; il n'en resta pas un pour son petit-fils. Entièrement imbu des doctrines absolutistes que les légistes tiraient des Codes justiniens à l'usage des empereurs et des rois, Philippe ne connut d'autres lois que sa volonté, son intérêt et son pouvoir. Il pillait les juifs, taxait le clergé, faisait hausser ou baisser la valeur des monnaies. Morigéné, menacé par un pape arrogant, il l'envoya souffleter par un ambassadeur, et faisant de sa querelle une affaire nationale, assembla par trois fois (1301, 1303, 1309) des Etats généraux, qui approuvèrent sa conduite. A Boniface VIII, mort de chagrin, il substitua un pape français, Clément V (1305), et transféra, pour soixante-dix ans, le saint-siège à Avignon (1308). Les immenses richesses des Templiers lui faisaient envie depuis longtemps. Il obtint de son pape la suppression de cet ordre fameux et d'orthodoxie douteuse. En un jour, 13 octobre 1307, tous les templiers de France furent arrêtés et dépouillés; et, en 1314, leur grand maître, Jacques de Molay, périt dans les flammes.

Après ce terrible roi, trois ombres passèrent sur *le trône* au milieu d'une réaction féodale et d'une corruption effrénée : Louis le Hutin, Philippe le Long, Charles le Bel, trois frères. Le second de ces rois, qui furent les derniers Capétiens directs, pour écarter du trône sa nièce Jeanne, comtesse de Champagne, fit déclarer par des États généraux que « les femmes ne succèdent pas au royaume des Francs ». Ce fait, ainsi transformé en loi — la *loi salique* — a été l'origine ou plutôt le prétexte de la guerre de Cent ans. La loi salique, en effet, n'était pas dirigée seulement contre la fille de Louis le Hutin ; elle coupait court aux prétentions du roi d'Angleterre Édouard III, petit-fils, par sa mère, de Philippe IV, dont le plus proche héritier mâle, Philippe de Valois (1328), n'était que le neveu. Et, malgré les malheurs qu'elle a déchaînés sur la France, il faut reconnaître qu'elle fut alors la sauvegarde de la nationalité française.

XXV

LA GUERRE DE CENT ANS.

Les mœurs, les idées aux xivᵉ et xvᵉ siècles. — Brillants débuts de Philippe de Valois. — Les Flamands, battus à Cassel, appellent les Anglais. — Désastre de l'Écluse. — Invasion d'Édouard III. — La *chevalerie* française à Crécy. — Calais et Eustache de Saint-Pierre. — La peste à Paris, les flagellants. — Jean le Bon et Charles le Mauvais. — Bataille de Poitiers; impéritie et captivité du roi Jean. — Puissance du Prince Noir. — États généraux, Étienne Marcel, révolution. — Rentrée du dauphin à Paris. — Retour de Jean, traité de Brétigny. — Jean, après avoir donné les deux Bourgognes à un de ses fils, s'en va mourir en Angleterre. — Règne réparateur de Charles V; rôle de Du Guesclin; expulsion presque totale des Anglais.— Triste fin d'Edouard III. — L'insanité, puis la folie de Charles VI, livrent la France aux oncles et au frère du roi. — Jean sans Peur fait assassiner le duc d'Orléans. — Les Bourguignons, les Cabochiens, les Armagnacs, les Jacques. — La guerre étrangère s'ajoute aux horreurs de la guerre civile. — Henri V de Lancastre, vainqueur à Azincourt, gendre et successeur de Charles VI, laisse la France à son fils, et à son frère, le régent Bedford. — Trahison du duc de Bourgogne et de l'Université. — Charles VII, roi de Bourges. — Siège d'Orléans. — Intervention merveilleuse de Jeanne Darc. — Le sacre de Reims. — Le bûcher de Rouen. — Infamie du clergé *national*. — Réconciliation de Charles VII et du duc de Bourgogne. — Expulsion des Anglais. — Bataille de Castillon. — Le règne de Charles VII, le *bien servi*, le victorieux.

L'extravagance et la débauche, la folie, la révolte, la trahison, le désarroi, la peste, la famine, la misère, une inconscience morale sans exemple, une férocité sans nom, voilà les fléaux qui assaillent l'humanité au seuil de la Renaissance. Qu'on regarde les miniatures du temps, ces grotesques élégants à vestes courtes, à poitrines rembourrées, ces longs manteaux bizarres à manches tailladées, parfois ouverts de l'épaule aux pieds, ces longues houppelandes d'hôpital, ces chaperons ridicules à longues barbes pendantes, et ces chevaliers engoncés dans leurs armures anguleusement articulées, clos dans leurs corselets incommodes comme de lourds coléoptères; les chevaux habillés, les femmes dévêtues jusqu'au nombril, coiffées de cornes,

pointes, de boursouflures indescriptibles; parmi ces fantoches, les hommes noirs, rouges, violets, guère moins affublés, à figure papelarde, rusée, haineuse, les sorbonniens sans patrie, les théologiens sans âme, les évêques sans foi et une bande de papes sans pudeur, des Jean XXIII, des Benoît XIII, des Grégoire, voltigeant comme bourdons à travers les vrais et les faux conciles, entre Avignon et Rome, entre l'Angleterre et la France. Maintenant, derrière cette mascarade fringante dont l'aimable Froissart conte si gaillardement les sottises et les crimes, entrevoyez dans les campagnes désolées les jacqueries furieuses, les bandes armées qui pillent à l'aventure, des populations prisonnières décimées, torturées, pendues devant leurs villes en flammes, et, dans Paris désert envahi par les loups, les réchappés des pestes et des massacres jouant, au cimetière des Innocents, la comédie macabre, dansant sur les tombes la ronde de la mort. Vous trouverez toutes ces choses relatées avec une sécheresse admirable dans les *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*. Dante, mort en 1320, n'a pu consigner ces horreurs dans son *Enfer*. N'y a-t-il donc pas de lumière en ce sombre tableau? Il y en a. Les arts plastiques, malgré diverses erreurs, continuent à évoluer. Les lettres comptent de nombreux prosateurs, sans souci du style, mais expressifs et vivants. Des hommes d'esprit harcèlent de fabliaux narquois le noble et le prêtre, et peignent au vif les vices et les complaisances de la haute société. De « belles âmes », que le désespoir incline à l'égoïsme du salut, se retranchent dans les fausses vertus de *l'Imitation*. Des réformateurs trop dévots s'amusent au jeu périlleux des hérésies. Des politiques trop sensés veulent établir l'égalité dans l'impôt, mais se laissent égarer par cette manie sanguinaire qui est la caractéristique du temps. Enfin, de la lisière lorraine s'élève une note éclatante et naïve; et radieuse un moment se détache sur le sombre horizon la belle guerrière ingénue, la seule illuminée qui jamais ait songé à servir son pays.

Mais voici, chevauchant sous une affreuse et riche casquette, dans un hoqueton fleurdelysé, le très prodigue, très frivole et

très chevalereux Philippe de Valois, sixième du nom. Derrière lui, pareillement déguisés et montés, se pressent des milliers de gens à cuirasse et à panache. C'est l'ost royal courant sus aux Flamands révoltés contre leur comte cruel et fanfaron. Seize mille braves de Bruges et de Furnes les attendent sur le mont Cassel (23 août 1328). Pour cette fois, la chevalerie triomphe. Tous les communiers gisent dans la plaine en trois monceaux. Le roi de France retourne à Paris triomphant et atteint du délire des grandeurs ; rêvant croisades, empires d'Allemagne et d'Orient, l'Italie pour son frère, Arles pour son fils, et encore l'immense trésor du vieux pape Jean XXII. Le réveil est inquiétant : c'est l'alliance des Flamands tisseurs de drap et des Anglais fournisseurs de laine ; c'est Edouard III, bien muni d'argent par les négociants dont il va défendre les intérêts, bien pourvu de vaisseaux, d'archers et de soldats plus que de gentilshommes et de bravaches, qui, dès 1339, assiège Cambrai et s'avance jusqu'à la Capelle ; qui, en 1340, fait détruire, dans le port de l'Écluse, cent cinquante navires français et trente mille hommes ; qui, en 1343, intervient en Bretagne contre le prétendant français, Charles de Blois ; qui, en 1345, débarque en Normandie, prend et pille Barfleur, Caen, Saint-Lô, Louviers, Vernon, Verneuil, Pont-de-l'Arche, Mantes, Meulan, Poissy, Saint-Germain, Saint-Cloud, Boulogne et Bourg-la-Reine.

Que faisait donc ce roi Philippe, si puissant et, après tout, si brave ? Il assemblait de grandes armées, une brillante noblesse, même de fortes milices communales et des arbalétriers italiens ; mais, quoi ! Il n'avait pas de généraux et ne savait pas commander. En 1346, il avait forcé à la retraite les envahisseurs et les suivait jusqu'en Ponthieu, entre la Broye et Crécy. Et, dans l'après-midi du 26 août, une petite armée anglaise de dix mille hommes couchait dans les fondrières trente mille soldats français, douze cents chevaliers, quatre-vingts bannerets et onze princes ; et, le lendemain, sept mille communiers de Rouen et de Beauvais, qui arrivaient ne sachant rien de la bataille, furent encore taillés en pièces. Le roi, lui cinquième, avait été enle

à temps par un ami. Nos braves chevaliers, pour combattre tous au premier rang, avaient d'abord culbuté leur propre infanterie, et, piaffant dans les terres détrempées par la pluie, s'étaient débandés avant d'atteindre la colline où se massait l'ennemi. L'année suivante, Calais, bien défendu par Jean de Vienne, aurait pu, ce semble, être sauvé. Philippe VI parut en vue de la ville à la tête de deux cent mille hommes. Il ne sut qu'offrir le combat sans pouvoir l'imposer. Il délogea, licenciant son armée. C'est ainsi que Calais, la clé du détroit, tomba au pouvoir des Anglais pour deux cents ans. Édouard, qui n'était pas tendre, faillit souiller sa victoire par l'assassinat des six plus notables bourgeois de la ville héroïque. « Qu'on fasse tôt venir le coupe-tête », criait-il en sa fureur. Seule, la reine Philippa, qui venait de battre et faire prisonnier le roi d'Écosse, put obtenir la grâce d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons.

Aux désastres de la guerre s'ajoutaient les ravages de la peste noire, qui, partie de Narbonne, s'avançait vers Paris, enlevant ici les deux tiers, là les neuf dixièmes de la population. A Paris, on compta de cinq à huit cents morts par jour, y compris les juifs accusés d'empoisonner l'air et les eaux. Des affolés mystiques, les flagellants, couraient demi-nus les rues et les champs, se labourant le corps de fouets armés de pointes de fer, hurlant des cantiques et des litanies. A la peste, aux insanités religieuses, succédèrent les orgies et les fêtes. La cour donnait l'exemple; quand Philippe VI mourut (1350), il venait d'épouser la fiancée de son fils, une jeune fille de dix-huit ans.

Rien encore, malgré tant de malechance, n'était perdu. Un homme de simple bon sens, et bien servi, pouvait partout en France, aux petites armées d'invasion, opposer des forces doubles. Mais Jean II, le Bon, faible et violent, prodigue, faux monnayeur, fut le plus brouillon et le plus obtus des rois chevaliers. Il faut reconnaître aussi qu'il avait à sa cour et dans sa propre famille un rival adroit et dangereux, Charles le Mauvais, roi de Navarre et comte d'Évreux, de Mantes, de Meulan, etc., petit-de Louis X, et que seule la loi salique avait écarté du trône.

Jean voulut d'abord se l'attacher en lui donnant sa fille; puis il l'irrita par de mesquines tracasseries, se vit contraint de lui pardonner un assassinat, finalement l'arrêta par trahison à la table même du dauphin (1356). Si bien que la Normandie, l'Ile-de-France, la Champagne, où Charles le Mauvais possédait des fiefs ou des droits, étaient en proie à des troubles continuels, pendant que sur la lisière anglo-française, en Saintonge, en Bretagne, une guerre sourde se réveillait par accès, incursion soudaine ou tournoi meurtrier (comme celui des Trente).

Au plus fort de la querelle entre ce *mauvais* et ce *bon* — qui se valaient bien — Édouard III avait lancé trois flottes sur divers points de la côte, et Jean n'avait pu empêcher le Prince Noir (le prince de Galles), débarqué à Bordeaux, de piller rudement le Languedoc. En vain des ordonnances avaient déjà fait varier quatre-vingt-six fois la valeur du marc d'argent; les ressources royales étaient totalement épuisées, et les États de la langue d'oil, convoqués à Paris (juin 1355), États où brillait déjà Étienne Marcel, n'accordèrent de subsides qu'à condition d'en contrôler l'emploi et au prix de réformes aussi impossibles qu'urgentes.

Enfin, pourvu tant bien que mal d'une assez forte armée, Jean se décide à poursuivre le Prince Noir, qui s'était avancé jusqu'à Romorantin avec une dizaine de mille hommes; il le devance vers Poitiers et l'arrête à Maupertuis, où l'habile Anglais se retranche sur une éminence. Pendant deux jours, une mouche du coche, l'évêque de Périgueux, prétend s'entremettre, obtenir la soumission du petit corps anglais; enfin il s'en va faux-bourdonner ailleurs, et la bataille est résolue. Au lieu d'entourer fortement la hauteur, Jean forme dans la plaine trois lourdes masses de seize mille hommes, et lance trois cents chevaliers contre quatre mille archers: de là une petite déroute, inévitable, mais si partielle qu'un peu de sang-froid suffisait pour y parer. Jean perd la tête, fait dire au dauphin de reculer avec tout un corps d'armée, s'avance en désarroi pour soutenir son avant-garde sous une nuée de flèches. Le Prince Noir saisit le moment, lance sa chevalerie, deux mille hommes environ; le front de

bataille du roi est rompu. Que sont devenus les deux autres corps? L'un, celui des fils de France, ne revient pas; l'autre a disparu; quand leurs attaques de flanc, convergentes, eussent suffi à étouffer les chevaliers anglais. Jean, cerné, blessé, se laisse prendre; il était si facile de mourir. L'imbécile paladin, traîné devant son vainqueur, reçoit avec plaisir des hommages dont il ne comprend pas l'ironie. Il va, dans Bordeaux, au milieu des festins dont il prend sa part, des tournois où il brille par ses beaux coups de lance, amuser de son incomparable sottise le malin Gascon et l'Anglais plein d'humour (18 septembre 1356).

Les Français avaient perdu dix mille hommes; triste défaite assurément, mais de faible profit pour l'ennemi si le roi eût péri ou se fût échappé. Mais la captivité du sire, l'impuissance du dauphin, grêle et maladif, les ravages des bandes armées, la misère des campagnes, la révolution communale, si chimérique alors, tentée par Étienne Marcel, mirent la France plus bas qu'on ne l'avait vue encore.

Marcel, prévôt des marchands, riche drapier, était, nul n'en peut douter, un patriote et un organisateur; il se hâta de fortifier Paris, d'amasser dans les tours et les courtines de l'enceinte continue les balistes, les projectiles et les canons. Puis, avec le concours de son éloquent ami Robert Lecoq, évêque de Laon, il fit voter par les États généraux convoqués à Paris (octobre-novembre 1356), une série de propositions qui remettaient aux mains de hauts commissaires la révision et l'assiette des impôts, la surveillance de tous les actes du gouvernement. La stabilité de la valeur monétaire, la punition des fonctionnaires prévaricateurs et — inspiration funeste — la délivrance de Charles le Mauvais, étaient imposées au dauphin. Le 3 novembre, Robert Lecoq insinuait que les États avaient jadis déposé des rois.

Le dauphin, réfugié d'abord à Metz près de son oncle l'empereur Charles IV, essayait vainement de recourir à une altération des monnaies. Une prise d'armes des métiers le contraignit convoquer de nouveaux États, d'accepter la tutelle de trente-t réformateurs généraux « auxquels devaient obéir en toute

chose prélats, seigneurs, cités et bonnes villes », d'accueillir avec courtoisie Charles le Mauvais, qui vint le braver dans Paris. Enfin, assailli dans son palais, coiffé du chaperon rouge et bleu de Marcel, il vit tuer sous ses yeux deux de ses conseillers, maréchaux de France et de Champagne. Il s'échappa le 14 mars 1358.

Les réformes proposées par Marcel et Lecoq étaient justes et excellentes, mais aussi incomprises des masses qu'odieuses aux nobles et aux clercs. Qu'importait le bon aloi des monnaies à ceux qui ne possédaient plus un sol tournois, à ce Jacques Bonhomme que les nobles et les percepteurs royaux torturaient, expulsaient, pourchassaient, afin d'en tirer encore quelques ressources pour la rançon du roi? Les Jacques poussés à bout, réfugiés dans les églises, dans des souterrains, sur des barques, se ruèrent sur les châteaux, brûlèrent, tuèrent, torturèrent à leur tour; puis on en fit de grands massacres. A travers les campagnes vides, le dauphin put marcher sur Paris. Marcel aux abois fit appel à Charles le Mauvais, et fut tué le 31 juillet par un affidé du dauphin, Maillard, avec cinquante-quatre des siens.

Cependant Jean le Bon, s'ennuyant de s'amuser à Windsor, consentait à payer pour sa personne quatre millions d'or, plus une moitié de la France, depuis le Bigorre jusqu'au Ponthieu. C'était trop pour trop peu. Et le dauphin, qui commençait à devenir un homme (mai 1359), s'appuya, pour rejeter de telles propositions, sur le refus d'États convoqués en toute hâte. Cette virile attitude rendit quelque courage aux habitants des campagnes. Un paysan gigantesque, le Grand Ferré, embusqué à Longueil, près de Compiègne, hachait les malandrins par vingtaines, abattant chevaliers comme soudards « afin qu'ils ne fissent plus de mal ». Par malheur, ce héros but trop d'eau froide et mourut, non sans avoir assommé cinq ou six hommes qui voulaient le prendre en son lit.

Edouard III, qui était débarqué à Calais avec une [illegible]nde armée (fin 1359), eut un moment l'idée de se faire sacrer [illegible]. Mais la ville était défendue ; il y perdit six semaines. A[illegible]

rançonné la Bourgogne et le Nivernais, il descendit l'Yonne et campa sous Paris, à Montrouge. Le dauphin défendit toute sortie, comptant sur la famine : il n'y avait pas une âme entre Paris et Etampes. Malades, fatigués, affamés, semant les champs de leurs morts, les Anglais descendirent en Beauce. Assailli, vers Chartres, par une épouvantable trombe de grêle, Édouard consentit enfin à traiter; et la paix fut conclue à Brétigny, paix bien chère, bien amère, mais un peu moins que les conditions imposées l'année d'avant (8 mai 1360). Trois millions d'écus d'or (cent millions) pour un être qui ne valait pas dix pistoles (on a les quittances. Saura-t-on jamais, dit Michelet, « ce qu'elles représentent de sueurs, de gémissements et de larmes ! ») On sauvait l'Anjou, le Maine, la Touraine, la Normandie, l'Artois ; *mais la* Guyenne tout entière, avec ses mouvances : Agénois, Périgord, Rouergue, Quercy, Bigorre ; mais la Saintonge, le Poitou, l'Angoumois, le Limousin ; Calais, Guines, Montreuil et le Ponthieu ; tout cela était abandonné, non sans protestation des seigneurs et des villes. La France reculait de deux siècles. Jean rentra fort joyeux (25 octobre 1360) et s'en alla prendre possession de la Bourgogne, dont la peste noire avait emporté les héritiers directs. Mais, comme s'il n'eût pu vivre sans commettre quelque sottise, il attribua, non pas à la France, mais à son plus jeune fils Philippe, cet immense apanage, duché et comté, accru de l'Auvergne, de l'Artois et du Boulonnais ; puis, festoyant tout un hiver, à Avignon, chez le pape Urbain V, il rêvait croisades (1362-1363), lorsque la fuite d'un fils qu'il avait laissé à Londres en otage le rappela en Angleterre ; ce n'est pas ce qu'il pouvait faire de plus mal. Il y mourut (avril 1364) dans les « festoiements et bombances ».

Charles V ne fut pas un de ces rois qui se laissent prendre. Son esprit était aussi hardi, aussi clairvoyant que sa complexion était débile. De ses châteaux où il vivait à petit bruit, guettant les défaillances de l'ennemi, avant même d'être sacré à Reims (19 mai), il avait saisi les villes que Charles le Mauvais possédait en Ile-de-France et en Normandie ; et cet ambitieux

personnage, battu à Cocherel, près d'Évreux, avait dû accepter en dédommagement le comté de Montpellier. Les Anglais se trouvaient ainsi privés d'un allié possible. Le roi essaya ensuite d'assurer la Bretagne à un partisan de la France ; ayant échoué, il se hâta de traiter au mieux avec le vainqueur et de payer la rançon de son général vaincu, du fameux Glacquin ou Du Guesclin.

Cet illustre soldat, chef avisé sinon toujours heureux, routier breton d'une bravoure et d'une fidélité à toute épreuve, est l'un des bienfaiteurs de la France. Il aida Charles V à débarrasser le pays des bandes armées, dites *grandes compagnies*, *maltôtiers*, *cottereaux*, qui, sans service et sans solde, vivaient de pillage et de rapine ; il les emmena en Espagne au secours d'un prétendant (1365-1367) et attira sur ses pas le redoutable Prince Noir, heureux de soutenir le rival d'un protégé de la France. Du Guesclin fut battu et même pris encore une fois ; c'était sa faiblesse. Mais l'Anglais n'eut guère à se louer de sa victoire ; lorsqu'il voulut faire payer les frais de la guerre aux seigneurs du Midi, ceux-ci se réclamèrent de l'allégeance due au roi de France et que le traité de Brétigny n'avait pu rompre. Charles saisit l'occasion et, hardiment, cita à comparaître « dans notre cour du Parlement de Paris », pour régler ces questions d'hommage et de suzeraineté, le terrible héros de Crécy et de Poitiers. Ce prudent ne craignait plus la guerre. Avec une sage économie, il avait allégé les charges publiques, remis le quart des impôts aux bonnes villes pour les aider à relever leurs remparts, encouragé partout la formation de milices bourgeoises, d'archers, d'arbalétriers. La Guyenne s'agitait ; un sénéchal anglais fut battu près de Montauban ; une garnison anglaise passée au fil de l'épée. Enfin, on apprenait que Du Guesclin, vainqueur à Montiel, avait établi sur le trône de Castille Henri de Transtamare et que les vaisseaux espagnols allaient coopérer avec une flotte française (1369). Charles avait renouvelé la vieille alliance avec l'Écosse et mariait à son frère l'héritière des Flandres.

Le Prince Noir, indigné, avait répondu aux envoyés de Reims, « Nous irons volontiers à Paris, le bassinet en tête et des ga-

mille hommes en notre compagnie ! » Mais il ne put venir. Déclaré aussitôt félon et rebelle, comme un simple Jean sans Terre, il se vit serré dans Bordeaux par le duc d'Anjou et Du Guesclin ; dès juin 1369, le Quercy, le Rouergue, l'Agénois, le Périgord, le Limousin, avaient brisé le joug. La guerre avait été déclarée à Édouard III en mai, et le Ponthieu conquis en une semaine. Deux expéditions sous Lancastre et Robert Knolles firent quelque mal en Picardie et menacèrent Harfleur, mais sans résultats ; nulle part les corps français n'acceptaient la bataille (1369-1371). Le prince de Galles était malade à Bordeaux. Enfin, porté en litière, refoulant les ducs d'Anjou et de Berry, il vint camper devant Limoges, l'emporta d'assaut, massacra trois mille habitants. Ce fut son adieu à la France. Il retourna languir et mourir en Angleterre. En 1371, Du Guesclin s'assurait du Limousin et du Rouergue. En 1372, les Castillans battaient une flotte anglaise devant la Rochelle, la Saintonge était reconquise. En 1373, une armée anglaise de trente mille hommes, débarquée à Calais, était réduite à six mille en arrivant à Bordeaux. « Il n'y eut oncques roi de France qui moins s'armast, s'écriait le vieil Édouard III, et si, n'y eut oncques de roi qui me donnast tant à faire ! » A peine les deux grands Édouards étaient-ils expirés, en 1377, que l'amiral français Jean de Vienne ravageait l'île de Wight, les comtés de Kent et de Sussex. Quatre armées marchaient sur la Bretagne et la Guyenne. Lorsque moururent Charles V et Du Guesclin (1380), l'Angleterre ne possédait plus en France que Calais, Cherbourg, Brest, Bordeaux et Bayonne. Ici finit la première période de la Guerre de cent ans. Une longue série de troubles, de guerres civiles, funestes surtout à la France, va séparer les deux nations ennemies.

Édouard III fut le premier roi anglais de l'Angleterre ; bien qu'il continuât de penser et de parler en français, il eut trop souvent à demander des subsides aux lords et aux communes pour ne pas sentir que la nation, ébauchée en 1215 par la grande charte, s'était enfin dégagée de sa double origine, composite, il est vrai, comme sa langue, avide comme les Normands, labo-

rieuse, sérieuse et tenace comme les Saxons, mais fondant ces qualités disparates en un génie fier et libre. Il s'attacha plus qu'un autre à gouverner à leur gré les sujets dont il attendait tant, fixa les devoirs des shérifs et des autorités locales, admit l'usage de l'anglais dans les tribunaux, dans les actes du Parlement ; il daigna sourire aux grâces faciles et naturelles du poète Chaucer; il accueillit, sans souci de l'orthodoxie, les savants travaux du théologien Wycklyffe, qui traduisait la Bible en anglais, et dont les disciples posaient cette question malicieuse : « Quand Adam bêchait, quand Ève filait, où donc était le gentilhomme. »

Mais, tout en s'étudiant à flatter son peuple, Édouard le ruinait par ses guerres et son luxe. Quand vinrent les revers, quand la nation vit le mince résultat de tant de dépenses : l'Écosse, plusieurs fois battue, mais toujours indépendante, la France relevée en dépit des Prince Noir et des Chandos; des murmures s'élevèrent de tous côtés contre les maîtresses et les prodigalités royales. C'est au milieu de circonstances difficiles qu'un enfant de onze ans, Richard, fils du vainqueur de Poitiers, monta sur le trône, entouré d'oncles trop nombreux : Clarence ou son gendre Mortimer, Lancastre, York et Glocester. Cette abondance d'oncles et autres parents va causer en France des maux terribles ; il en sera de même en Angleterre. Richard II n'était pas sans valeur ; il triompha très habilement et tout jeune, en 1381, de la grande rébellion populaire commandée par l'ouvrier Wat-Tyler; il montra de la bravoure en Flandre ; il opposa à ses tuteurs obstinés des favoris intelligents, Suffolk, Oxford ; il se débarrassa de son oncle Glocester, — mais pour succomber aux coups de son cousin Bolingbroke le Lancastrien (1399).

Moins tristes, mais bien plus graves encore furent les tribulations de la France. Charles V, malgré ses efforts, n'avait pu guérir toutes les plaies, apaiser les révoltes de la faim. Il léguait à l'enfant Charles VI trois insurrections : à Paris, les Maillotins ; en Languedoc, les Tuchins ; à Rouen, Beauvais, Châlons, Reims, Orléans, des mécontents qui réclamaient l'abolition des ga-

belles, la modération de l'impôt et surtout la fin des exactions féodales. Louis d'Anjou, vrai voleur qui sut mettre la main sur le trésor de Charles V, s'enfuit pour conquérir le royaume de Naples, ce fut un fléau de moins; mais, en rapacité, le duc de Berry ne lui cédait guère. Philippe de Bourgogne, lui, entendait employer à son service les ressources et les armées *nationales*. Le duc de Bourbon, autre membre du conseil de régence, se montra, seul, presque honnête. Les émeutes réprimées par la force, ou momentanément calmées par des ordonnances et des promesses, le roi, dûment sacré, fut mené en Flandre, objet des convoitises bourguignonnes. Là dominait Philippe Arteveld, fils du grand agitateur Jacques Arteveld, *jadis allié* d'Édouard III; ce révolutionnaire avait chassé de Bruges le comte Louis de Mâle et correspondait avec tous les communiers de France; en outre, il était favorable à un pape de Rome (il y en avait deux alors), tandis que la France tenait pour le pape d'Avignon. Que de raisons pour dévaster un riche pays! Il y eut à Rosebecque un furieux abattis de Gantois (1382). Le jeune roi, qui voulait tout saccager, tout brûler, rentra dans Paris sur les battants de la porte Saint-Denis renversée, pendit, décapita, noya trois cents bourgeois, supprima les libertés, rétablit les gabelles, et tira des villes et pays mutinés d'énormes rançons vivement dissipées par les princes.

Ainsi fut inaugurée la vie joyeuse, coupée de folles expéditions manquées, à l'Écluse (1387), en Gueldre (1388), agrémentée aussi de cent et cent coups fourrés sur les frontières de la Guyenne, de la Bretagne ou sur les côtes anglaises; car la guerre *nationale* continuait toujours, mais sans être poussée à fond.

Les Napolitains avaient délivré Charles de son oncle d'Anjou; c'était l'oncle de Bourgogne qui régnait; ses États, démesurément accrus, comprenaient déjà la Flandre, l'Artois, Rethel, Nevers, et allaient englober le Hainaut, le Brabant, la Hollande et la Zélande. C'est à lui que la France dut Isabeau de Bavière, la plus funeste des voluptueuses et des gourmandes, sans foi, sans pudeur, sans patrie; alors charmante fille de quatorze ans,

elle excita jusqu'au délire cette frénésie de fêtes, de banquets, de mascarades, qui minait la raison de Charles VI (1385).

On vit, par grand hasard, une sorte de gouvernement régulier pendant trois ans (1389-1392). Des ministres capables, que les princes traitaient de *Marmousets*, se trouvèrent préposés aux services qu'ils connaissaient; l'habile Juvénal des Ursins fut chargé de l'administration parisienne. Les Anglais avaient consenti une trève de trois ans. Hélas! une frayeur ou une insolation, puis un accident ridicule dans une fête nocturne, changèrent en démence caractérisée l'étrangeté d'humeur qui se remarquait déjà chez le roi et rendirent le royaume à la bande pillarde. Dans ses intervalles lucides, ce pauvre roi, qui fût peut-être devenu sage, essayait de pallier quelques-uns des méfaits de ses parents, d'intervenir entre les deux et trois papes, entre les Universités de Paris et de Toulouse; mais comment sa raison eût-elle résisté à ces chinoiseries de schismes et de conciles? Il rentrait alors sous la domination des oncles maudits, bientôt sous la tutelle, pire encore, de son aimable frère Louis d'Orléans, amant de la reine, petit-maître, artiste, débauché, prodigue, et voleur au delà de ce qu'on peut imaginer.

Entre temps, certain nombre de chevaucheurs, pas assez, s'en allèrent à Nicopolis se faire battre à plate couture par les Ottomans, à moitié maîtres déjà de la Hongrie (1396). Il y en eut sept cents tués ou massacrés. Jean de Nevers ne fut que pris et rançonné; c'était l'héritier de Bourgogne, haineux, hypocrite, détestable idole de Paris dont il feignait de plaindre la misère. Son père, qui valait un peu mieux, contint, jusqu'en 1404, l'extravagance croissante d'Orléans, tout en rongeant lui-même si fortement le gâteau qu'il mourut insolvable.

Pendant trois ans, Louis d'Orléans et Jean sans Peur se rendirent tous les mauvais services possibles, tant et si bien que, trois jours après avoir communié ensemble, Jean fit assassiner Louis (23 novembre 1407) et porta gaillardement son coin du drap funéraire. Découvert, il avoua; il fit plus; il trouva pour s crime un apologiste éloquent, Jean Petit, le pieux théologi

lumière de la Sorbonne, qui, au nom de la plus saine morale chrétienne, vint publiquement glorifier le meurtre du tyran.

Un moment chassé de Paris, il y rentre aux cris de Noël ! Noël au bon duc ! Le dauphin, son gendre, fait cause commune avec lui. Mais bientôt le parti d'Orléans, commandé par Bernard d'Armagnac, beau-père du jeune Charles d'Orléans, accourt, ravageant tout, du fond du midi. Ce n'est, pendant cinq ans, que massacres, exécutions, traités aussitôt violés que conclus, interventions de l'Université, de papes — l'un, Jean XXIII, a été pirate — et de corporations sanguinaires. Tandis que les Armagnacs font campagne autour de Paris, le boucher Caboche, le bourreau Capeluche et un énergumène beaucoup plus *habile*, Jean de Troyes, avoués par le duc de Bourgogne, décapitent, emprisonnent les magistrats, les ministres, les dames, les compagnons de débauche du dauphin, triste fanfaron. En 1414, ce sont les Armagnacs qui l'emportent et qui pendent et proscrivent à leur tour et qui chassent Jean sans Peur jusqu'en Flandre. Au milieu de ce désordre épouvantable, éclate la guerre avec l'Angleterre.

Henri IV de Lancastre, retenu par les perpétuelles révoltes des Gallois, des Écossais et des Northumbriens, avait enfin laissé à son fils un royaume pacifié. Celui-ci, Henri V, quittant la débauche pour le rigorisme, ligué avec le clergé contre les partisans de Wiklef, contre les Français (prétendus schismatiques), après avoir détaché Jean sans Peur de son devoir, déclare la guerre et, dès juillet (1415), débarque où sera le Havre ; il assiége et prend Harfleur. Cependant, poursuivi par une nombreuse chevalerie d'Armagnacs et d'Orléanais, Henri, le « roi des prêtres », fit retraite vers Calais avec une armée très diminuée ; sous Charles V, on lui eût laissé la route libre. On la lui barre, entre Azincourt et Tramecourt. Les chances étaient favorables ; mais les mêmes fautes conduisent aux mêmes désastres ; trois lourdes cohues de princes à panache, embourbées dans une plaine marécageuse, se laissèrent cribler de flèches ; nos archers étaient relégués à l'arrière-garde. Une poignée d'Anglais résolus

abattit toute cette ferronnerie dorée à coups de massue et de hache. Toute la noblesse de France était fauchée ou prisonnière. Ce qui restait d'Armagnacs rentra dans Paris. Jean sans Peur, sans se presser, faisait révolter Amiens, Beauvais, Senlis, Reims, Châlons, Troyes, venait camper à Clamart et à Montrouge (1417). Cependant, Henri V, après avoir été triompher en Angleterre, envahissait sagement « son pays de Normandie », prenait Caen (1417), Falaise, Vire, Coutances, Saint-Lô, Evreux (1418) et mettait le siège devant Rouen, où il devait entrer, en 1419, aux chants du clergé français. Les Bourguignons étaient dans Paris depuis le 30 mai 1418; un massacre de trente heures, un pillage d'un mois, une famine effroyable, avaient réduit la capitale déserte à une prostration qui dura près de vingt ans. Le dauphin Charles (deux autres étaient morts) s'était échappé. Charles VI était promené, à la tête de quelques troupes, vers Beauvais. Les christicoles s'amusaient à divers conciles, soupant avec la belle Impéria, papant et dépapant quatre ou cinq cardinaux, se pourléchant de l'inutile et bien confuse sagesse de Gerson, violant leur propre sauf-conduit pour brûler à Constance (1415) le grand et trop naïf hérésiarque Jean Huss.

Et la France? Qui donc y songeait? Les âmes faibles s'étaient réfugiées dans le détachement coupable prêché par *l'Internelle Consolation* (paraphrase française de la monastique *Imitation*); les lugubres s'amusaient à la danse macabre. Quant à Jean sans Peur, indécis, misérable, il essayait de s'aboucher avec le dauphin et périssait justement assassiné à Montereau par Tanneguy Duchâtel. Le nouveau duc, Philippe, reconnut, le 2 décembre 1419, les droits de l'Anglais à la couronne de France. Enfin, le traité de Troyes (21 mai 1420), ratifié en décembre par des États généraux illusoires, excluant du trône le dauphin Charles, donna le royaume des Francs à Henri V et à ses hoirs. Le vainqueur épousait Catherine de France; et, le lendemain des noces, afin de « faire joustes pour la solennité du mariage », il traînait femme, beau-père et belle-mère au siège de Sens. 1422 vit la mort de Henri V et de Charles VI, et la proclamation

de l'enfant Henri VI, fils de la Française sacrifiée. Notons en passant que la veuve, remariée à un ennemi des Plantagenets, le Gallois Owen, devint l'aïeule de la dynastie des Tudors.

Tant qu'a vécu Charles VI, il n'y a eu — dans les idées troubles du temps — qu'un roi, au nom duquel combattaient deux partis : les Anglais n'étaient que des Bourguignons, vainqueurs des Armagnacs détestés. Il y a maintenant deux rois, et la guerre nationale remplace, manifestement, la guerre civile. Henri V mourant le sentait bien et recommandait d'offrir, au besoin, la régence au duc de Bourgogne. La partie, toutefois, fut longtemps inégale. Le meurtre de Montereau avait pour longtemps aliéné Philippe le Bon, demeuré cher aux tristes *Parisiens*. L'Université, le clergé français, il faut bien le dire, étaient pour l'étranger. Le régent Bedford, frère de Henri V, homme de guerre de haute valeur, administrateur habile, craignait peu les petites armées de Charles VII, braves pourtant, mais composées d'éléments hétérogènes, Écossais, Espagnols, Lombards, bandes ramassées par Lahire et Xaintrailles. Il les bat à Crevant, à Verneuil (1423-1424), les refoule vers la Loire. Mais il a de graves soucis : il ne peut tirer d'argent d'un pays ruiné; son oncle, le cardinal de Winchester, qui tient la bourse en Angleterre, le rationne; son frère Glocester, brouillon et ambitieux, irrite Philippe le Bon par je ne sais quelles prétentions matrimoniales. Le régent est obligé de passer seize mois en Angleterre; et pendant quatre ans la guerre languit. C'est seulement en 1428 que Salisbury, Suffolk, Talbot, lui amènent une bonne armée de dix mille hommes, et investissent Orléans, considéré comme *la clé du Midi*.

En ce temps-là rêvait, sous un arbre enchanté, près d'une église dont les vitraux faisaient flamboyer leurs saints et leurs saintes au soleil couchant, sur la lisière de la Lorraine, en un village qui avait dépendu longtemps de Saint-Remi, en ce temps-là rêvait, pure d'âme et de corps et tourmentée, sans le savoir, par cette pureté même, Jeanne Darc, virile bergère, qui ne séparait pas dans sa naïve et courte pensée le roi du ciel Jésus de

son vicaire en terre, le roi de France, et qui, dès l'enfance, avait appris à détester les détrousseurs anglais et bourguignons. Et ses rêves prenaient des figures et des voix. On ne parlait autour d'elle que de « la grand pitié qui était au royaume de France »; peut-être répétait-on, sans y croire, la vieille prophétie attribuée à Merlin : « Une fille viendra du bois chenu, et chevauchera sur le dos des archers; la France, perdue par une femme, sera regagnée par une vierge lorraine! » Notons qu'en cet âge de turpitudes, où les papes se délectaient à excogiter l'*Immaculée Conception,* la virginité revêtait un prestige extraordinaire. Le péril d'Orléans décide l'enthousiaste; elle n'est plus l'humble fille de petits tenanciers; elle est Jehanne la Pucelle, que Dieu envoie pour chasser l'Anglais et faire sacrer le roi dans l'église de Reims. Elle vient à Chinon, étonne par son assurance une cour très sceptique et très méfiante (les illuminés ne manquaient pas); elle prouve ses droits au titre qu'elle arbore; elle entre dans Orléans et force les Anglais à lever le siège (1429); elle gagne une bataille à Patay, prend Jargeau, Beaugency, Meung, entraîne Charles, par Troyes et Châlons, jusqu'à Reims; enfin, debout près de l'autel avec son étendard symbolique, elle regarde l'huile sainte briller sur le front de son roi (1430).

Jamais telle aventure n'a été contée. L'histoire n'en offre pas d'autre exemple; et elle gagne encore, je crois, à être dégagée de toutes les mièvreries et fioritures où se sont comme extasiés nos plus grands historiens. Ce n'est pas la dynastie capétienne, c'est la nation, sous sa forme la plus pure, dans sa beauté la plus naïve, qui a proclamé l'existence, l'unité, l'immortalité de la France.

L'ingratitude d'un roi humilié par la grandeur du bienfait; les demi-trahisons et les échecs où s'amoindrit le prestige de la libératrice; l'odieux procès de Rouen où, sous la férule de l'Anglais Winchester, des prélats français, lumières de l'orthodoxie, des docteurs de l'Université de Paris, réunirent tous les moyens de torture morale et physique, tous les arguments de leur science burlesque, toutes les ruses basses de leur abjecte hypocrisie,

contre le bon sens, la droiture de cette paysanne qui les écrasait de sa grandeur ; enfin les flammes du bûcher final ont transformé en victime expiatoire et enveloppé à jamais d'une apothéose celle dont le souvenir attendrira encore le goguenard Villon, « Jeanne la bonne Lorraine, qu'Anglais brûlèrent à Rouen ».

Deux injures posthumes étaient réservées à l'héroïne : la réhabilitation que Charles VII crut devoir obtenir pour elle d'un pape complaisant, et, dans ce siècle, l'arrogante canonisation qui prétend confisquer la mémoire de Jeanne Darc au profit de l'Église qui l'a solennellement assassinée. Qu'est-ce, auprès d'un tel outrage, que la parodie voltairienne?

L'élan qu'elle avait donné à la défense se ralentit après elle. Le favori La Trémoille conseillait mal son maître. Dunois, sans doute, prenait Chartres; mais Bedford ne levait le siège de Lagny que pour retomber sur Provins et Montargis ; c'était une petite guerre sans fin, terrible aux populations et stérile. Le duc de Bourgogne avait contre Bedford des sujets de mécontentement; mais il ne savait s'il devait plus attendre des Français que des Anglais. Enfin le départ de Bedford (qui mourut dans l'année), l'offre de Mâcon, Auxerre, Bar-sur-Seine, Péronne, Roye, Montdidier, Saint-Quentin, Amiens, Corbie, amenèrent ce puissant et fastueux égoïste à signer à Arras un traité dont les Anglais, trop exigeants, s'étaient d'eux-mêmes exclus. Pour tout le mal qu'il avait fait, le joyeux inventeur de la *Toison d'or*, celui qui marchait précédé de ses soixante-douze bâtards, se vit béni par les peuples, enrichi aux dépens de la France.

Dès que Paris apprit la réconciliation des Bourguignons avec les Armagnacs, il cessa d'être Anglais. Une insurrection repoussa les étrangers des halles à la Bastille, et une porte fut livrée au connétable de Richemont et au maréchal bourguignon l'Ile-Adam. Puis il fallut reprendre, et plus d'une fois, Montereau, Meaux, Creil, Saint-Germain, Pontoise, pourchasser les bandits de Villandrando, de Chabannes, des bâtards d'Armagnac et de Bourbon. En 1437, Charles fit une courte visite à Paris, si désolé, si misérable encore ; puis, délivré de la Trémoille, aidé par de

bons généraux, par les Bureau, excellents maîtres de l'artillerie, par le généreux armateur et banquier Jacques Cœur, il commença de mériter les surnoms de Charles *le bien servi, le victorieux*. En 1439, profitant de la bonne volonté d'États généraux réunis à Orléans, il régularise la taille et institue une force permanente de quinze cents lances, noyau d'une armée nationale. En 1440-1441, il réduit à l'obéissance une « praguerie » de seigneurs mécontents de ces réformes. En 1444, maître de la Normandie au nord, de la Gascogne au midi, il accorde une trêve à Henri VI : les rôles sont bien changés. Il envoie le dauphin Louis faire écharper en Suisse tout ce qu'on peut ramasser de bandes errantes et de grandes compagnies. En 1447, il adjoint des francs archers à sa cavalerie régulière. Les réformes ne s'étaient pas arrêtées à l'armée : comptabilité, justice, administration, université, parlement, sont rentrés dans l'ordre, l'Église est pacifiée par l'acceptation d'un seul pape, Nicolas V (1449).

La mort du protecteur Glocester et du vieux mais puissant Winchester (1447) avait suscité aux Lancastre un concurrent redoutable, Richard d'York, descendant par les femmes du second fils d'Edouard III. La reine Marguerite d'Anjou, pour écarter la guerre civile, déclare la guerre à la France. Charles est prêt, trois armées envahissent la Normandie ; en 1450, Rouen capitule, et l'Angleterre ne possède plus, entre la Loire et la Somme, un pouce de terre française ; elle a été battue en bataille rangée, à Formigny. Trois ans encore sont nécessaires au balayage du midi. Ce fut le preneur de villes, Jean Bureau (*Bureau vault écarlate*), qui eut l'honneur de gagner à Castillon la dernière bataille, où périt, à quatre-vingt-dix ans, l'illustre Anglais Talbot (juillet 1453). Et, le 9 octobre, Charles entre à Bordeaux. L'Angleterre est hors de combat ; elle laisse la France aux prises avec la Bourgogne, c'est-à-dire bientôt avec l'Espagne et l'Autriche.

XXVI

LES MONGOLS ET LES OSMANLIS.

Coup d'œil sur la Chine. — La grande dynastie des Han. — La doctrine de Confucius proclamée religion officielle de l'empire. — Progrès et adoption du bouddhisme (*Fo-Kiao*). — Conquêtes du général Pan-Tchao au Ier siècle de notre ère; rapports de la Chine avec les Antonins. — Après les Han, démembrement et dissensions. — Brillante et courte dynastie Soui. — Les Thang restaurent l'unité chinoise pour trois siècles. — Dislocation nouvelle : les Niu-Tchi ou Ki-Pin à Pékin : les Song au sud du Yang-Tsé. — Les Mongols. — Ambition, persévérance, habileté, férocité impassible de Témoudgine, proclamé *Tchinghis-Khagan*, « empereur inébranlable » (Gengiskan). — Ses conquêtes. — Son petit-fils Batou, qui régnait sur la Russie entre Volga et Dniéper, est conduit par un grand général, Souboutai, jusqu'au cœur de l'Allemagne; défaites des Polonais, des Tchèques, des Hongrois et de toute la chevalerie d'Occident. — Koubilaï règne sur la Chine entière. — Houlagou, maître de l'Iran, met fin au khalifat de Bagdad. — Décadence des Gengiskanides. — *Timour-Lenk* (Tamerlan), à la fin du XIVe siècle, parcourt en chercheur d'aventures, dévaste, dépeuple avec une froide cruauté l'Asie depuis le Yaxartes jusqu'à l'océan Indien, depuis le Gange jusqu'à l'Euphrate; il envahit la Russie; il s'avance en Asie Mineure jusqu'à Nicée, jusqu'à Smyrne, après avoir battu à Ancyre le sultan Bajazet. — Les Osmanlis, Turcs kharismiens chassés par les généraux mongols, ont passé au service des Seldjoucides et leur ont succédé. — Dès le XIVe siècle, ils possèdent en Asie et en Europe l'ancien empire byzantin, moins la Morée, l'Epire et Constantinople. — Misères des derniers successeurs de Constantin. — Brillantes diversions de Scander-Beg, du Hongrois Jean Hunyade. — Mahomet II et Constantin XII. — Prise de Constantinople par les Turcs.

Pendant douze ou treize siècles d'une existence presque ignorée, la Chine, soit par les armes, soit par le prestige d'une civilisation sans rivale, avait exercé sur l'Extrême-Orient, et très avant dans l'Asie centrale, une suprématie que l'on peut comparer à l'hégémonie gréco-romaine sur l'Occident. Au moment où les Mongols vont confisquer à leur profit cette souveraineté souvent éludée mais généralement admise, jetons un coup d'œil sur les vicissitudes politiques et religieuses, sur les discordes, les usurpations et les catastrophes, dont la Chine n'a pas été plus exempte que l'Inde, la Perse ou l'Europe.

Nous avons vu, au IIIe siècle avant notre ère, l'ennemi des mandarins, le destructeur des livres, Chi-Hoang-ti, mettre fin à l'anarchie féodale dans la vallée du Fleuve Jaune et, opposant la Grande Muraille aux perpétuelles incursions hunniques, s'avancer vers le midi, au delà du Yang-tsé, peut-être jusqu'au Tonkin. Ses successeurs, livrés aux plus viles débauches, reperdirent des conquêtes peu solides; et il fallut, pour rétablir l'ordre dans le bassin du Hoang-ho, véritable centre de la nation chinoise, l'effort d'une nouvelle dynastie, originaire de Han. Le second de ces *Han*, Hoei-ti (190), révoquant les décrets contre les anciens livres, donna l'essor à une réelle activité littéraire. On cite l'historien Sse-ma-thian (104) qui, d'après les traditions et les fragments préservés, composa de vastes annales. La première période des Han jusqu'à notre ère, glorieuse malgré bien des querelles au nord avec les Hioung-nou, malgré bien des désordres, des crimes, des empereurs meurtriers ou jetés en prison, des sécessions de princes vassaux, vit fleurir l'agriculture, se développer les routes, le commerce, les arts et le faste impérial. Les empereurs, qui se contentaient jadis de dix épouses et quarante chevaux, les comptèrent désormais par milliers.

C'est sous les Han, et dès le début, que la doctrine de Confucius, restaurée d'après quelques écrits plus ou moins authentiques, fut solennellement proclamée la règle, la base de l'administration et de la société chinoise. Quinze cents temples et vingt-sept mille cochons immolés tous les ans attestent aujourd'hui encore la vitalité de cette « religion des lettrés » — *Iou-Kiao* — la plus innocente à coup sûr qui ait amusé les humains, la seule qui, se contentant du culte des Génies et des Ancêtres, n'ait pas ajouté aux illusions animistes l'exploitation de dangereux mensonges. La morale toutefois, il faut l'avouer, en est formaliste et plate, la sagesse en est courte. En réduisant la vertu à l'observance machinale de vains rites, à un manuel de politesse, en fondant sur le respect absolu des ancêtres et du passé la conduite privée et publique, Confucius, bien que « complet et illustre duc Ni », bien que « illustre et honorable comte, sage

accompli, roi accompli et perspicace, empereur et ancien précepteur » — ces titres officiels lui ont été décernés de l'an 1 à l'an 1506 —, Confucius a immobilisé la Chine dans un engourdissement social incurable. Et, par malheur, cette vertu dépressive a été dès le principe aggravée par le mysticisme *taossiste* de Lao-Tseu et par le nihilisme bouddhique : l'un, produit national du moins et qui se confondait aisément avec le populaire *Feng-Choui* (ensemble de gestes et de paroles qui mettent les trois âmes de la tête, de la poitrine et du bas-ventre en rapport avec les esprits de la terre et des eaux) ; l'autre, importation délétère, opium de la pensée, qui accoutumait à l'inertie, à l'abandon de toute chose, des cœurs momifiés déjà par le culte des Ancêtres. Après une incubation de trois cents ans, le bouddhisme s'imposa comme troisième religion officielle (61 de notre ère) ; soixante-quinze pèlerins envoyés dans l'Inde durent en rapporter un livre sacré et une statue de *Fo-hi*. Et ce ne seront plus qu'ambassades et visites dévotes (Fa-hian 399-414, Sung-Yen 518, Hiouen-Tsang 629-648). Accueillis avec un indulgent dédain par les lettrés, le *Nirvana* et la menteuse *Délivrance finale* se propagèrent dans les masses avec une facilité extraordinaire.

En dépit de ces diverses menaces d'affaissement intellectuel, le premier siècle de notre ère marque une période glorieuse dans l'histoire de la Chine. La Cochinchine au sud, la Mongolie à l'ouest, furent rattachées à l'empire. Un général, Pan-tchao, frère de l'historien Pan-kou et de la lettrée Pan-hoei-pan, se rendit maître du pays Oïgour et de la Tartarie occidentale. Cinquante États dont quelques-uns confinaient à la Caspienne et à la Perse, Samarcande, Bokhara, Kaboul, Candahar, furent quelque temps rangés parmi les tributaires. Des relations s'établirent entre la Chine et le grand *Thsin de l'Ouest*, l'empire romain : An-thun, peut-être Antonin, reçut une ambassade chinoise. Prospérités précaires ! Dès l'an 130 ou environ, tremblements de terre, famines, révoltes, décadence. Les peuples du nord prirent leur revanche : un Mandchou régna pendant quelques années sur quatorze cents lieues, entre la Corée et l'Aral. Les eunuques,

l'ivrognerie, la débauche, les guerres intestines des sociétés secrètes, des Bonnets jaunes (sectes taossistes), mirent fin à la première dynastie des Han et disloquèrent l'empire.

Trois royaumes se disputèrent le titre impérial (220-267). Des Han nouveaux, Hioung-nou d'origine, atteignirent dans les provinces du nord à une splendeur extraordinaire. Ce n'étaient à Si-ngan-fou (Chen-si) que festins, danseuses, régiments d'amazones, sérail immense (dix mille femmes), et dans les campagnes qu'exactions, misères et ruine. La cour de Nankin, chez les Tçin, bientôt chez les Soung (420-479), les Thsi, les Liang (557), n'était ni moins fastueuse, ni moins corrompue, ni moins onéreuse au pauvre peuple.

C'était cependant un âge de ferveur bouddhique. Fo-hi eut treize mille temples : l'un, entre autres, élevé par une impératrice du Nord, orné de neuf tours pyramidales, servait de retraite à mille bonzes. Dans le même temps, l'empereur du Midi, désertant Confucius pour Bouddha, voulut se faire moine et s'abrutit vingt ans sous la tutelle des prêtres. Laissons passer les Tchin et les Souï (618). Ce sont toujours les mêmes péripéties : un prince ou un général hardi, capable, détrône et tue quelque meurtrier ivrogne, et règne avec gloire ; puis ses successeurs, cinq, sept, quinze dégénérés, provoquent tôt ou tard une usurpation nouvelle. Ainsi le premier Souï, Weng-ti, conquiert le Tonkin, reçoit l'hommage de quarante-quatre rois barbares du nord et de l'ouest, emploie trois millions d'hommes au relèvement de la Grande Muraille et de l'ancienne capitale Lo-yang ; lance douze cent mille hommes sur la Corée. Il favorise les lettres : sept mille volumes voient le jour ; il institue le grade de docteur ; il encourage et réglemente le commerce du Kan-sou. Puis son fils, grand guerroyeur encore contre les Coréens et les Tou-kiou, grand bibliophile (54000 volumes), s'abandonne au vin et aux femmes. Et le petit-fils, un tout jeune homme, réduit à boire une coupe empoisonnée, meurt en suppliant Bouddha « de ne jamais le faire renaître empereur ».

Enfin, en 618, la grande dynastie des Thang, qui va durer

trois cents ans et qui rétablit l'unité de l'empire, fournit à la Chine un de ses plus fameux empereurs, Taï-Tsoung (627-649). Très vaillant, il maintient partout les frontières de l'empire ; très sensé, il l'organise, y rétablit un ordre au moins apparent, restreint les dépenses de la cour et congédie jusqu'à trois mille femmes ; très bon, il rachète huit cent mille Chinois prisonniers des Tou-kiou ; très tolérant, quoique déterminé disciple de Confucius, il révoque des édits défavorables aux bouddhistes et aux taossistes ; très lettré, il fonde une académie, des collèges, accueille les écrivains, compose lui-même un traité sur le gouvernement. C'est sous le règne de Taï-Tsoung que les nestoriens de la Perse, fuyant l'Islam victorieux, trouvèrent en Chine un refuge. Du moins une curieuse inscription, d'authenticité contestable, découverte en 1626 à Si-ngan-fou, parmi de bien vagues allusions à « l'unité-trine », à « l'enfantement d'une vierge », mentionne l'arrivée d'un prêtre *o-lo-pen* (européen?) apôtre d'une religion « mystérieuse, excellente, paisible ».

A cette brillante époque de son histoire, la domination chinoise, directe ou médiate, s'étend du Pacifique et des mers malaises jusqu'aux frontières de l'Inde et de la Perse. Les ambassades de l'Inde, de l'empire byzantin, des Turcs, affluent à Si-ngan-fou. Mais déjà les armées musulmanes entraient en Bactriane, et le malheureux Yezdegerd, réfugié dans le Ferganah, implorait en vain la protection (638), trop lointaine, du Fils du Ciel.

Le Nord aussi remuait, et la Grande Muraille laissait perpétuellement déborder le trop plein de la Sibérie, Mandchoux, Niu-tchi, Ki-pin, Kin. La Chine septentrionale fut souvent séparée du centre ; et l'unité ne survécut pas aux Thang.

A côté des Mandchoux vivaient, sur les lisières du Gobi, des résidus errants de ces tribus qui suivirent Attila, Baïan ou Arpad ; chasseurs, pasteurs, pillards, maniaques de destruction comme des hommes restés enfants, féroces par amusement sans être incapables de bonté, surtout aveuglément fidèles à leurs chefs. Ces échantillons moindres du *genus homo* ont produit quelques types singuliers, d'un génie relatif ; ils en ont produit trop, dont l'in-

trusion inutile et redoutable a laissé, aux flancs même de l'Europe, des blessures qui ne sont pas encore cicatrisées.

Sans Gengiskan, il n'eût jamais été question des Mongols. Clans épars sur les confins de la Chine, entre le lac Baïkal et les sources du Hoang-ho, ils se distinguaient à peine des Mandchoux, leurs voisins orientaux, et des Turcs répandus vers l'ouest dans une aire si vaste. Au XIIe siècle, un de leurs princes, Yésougheï — guerroyant tantôt contre les Mandchoux (Niutchi), qui s'étaient emparés de toute une moitié de la Chine, tantôt contre la dynastie nationale des Song, réfugiée dans le Sse-tchuen et le Yun-nan — avait formé une sorte d'État sans limites précises, qui sembla s'évanouir à sa mort. Sa veuve, toutefois, princesse turco-mandchoue, sut retenir quelques bandes fidèles autour de l'étendard à neuf queues — l'emblème national — planté, aux bords de la rivière Kéroulène, sur le tertre funéraire de Yésougheï. Là était l'*Ordou*, le quartier général, confié, selon la coutume, à la garde du plus jeune fils de la famille royale. Là grandit Témoudgine, le futur conquérant.

Après des mésaventures infinies, qui ne le découragèrent jamais, Témoudgine, soutenu par un *chaman* du nom de *Gueuktché*, se fit, en 1189, proclamer *Khagan*, *Soutou-Bogdo* (incarnation divine), et, à la tête de treize corps de mille cavaliers chacun, commença à se rendre redoutable dans la Transbaïkalie; il avait pour allié, vers l'ouest, le roi des Turcs Kéraïtes, vaguement chrétiens. En 1193, il reçut de l'empereur niu-tchi, de *l'empereur d'or* (qui régnait à Pékin), des titres honorifiques : « Commandant contre les rebelles, Haute Splendeur », *Taï-Ming*. En vain une rude défaite chez les Mandchoux, en 1197, le coucha dans la neige, percé de douze blessures; en vain son vieil ami, le *Ouang* des Kéraïtes (le Prêtre-*Jean*), se tourna contre lui (1203) : sa persévérance indomptable finit par rallier toutes les tribus voisines. Il a quarante-quatre ans alors; il sent que l'heure est venue de donner l'essor à l'ambition sans bornes qui l'anime depuis son enfance. Il déplante ses étendards et les porte, vers l'ouest, sur la Sélonga, à Karakorum, la capitale

légendaire des Hioung-nou. Un *Kouriltaï*, assemblée nationale des *Tarkons* ou propriétaires de francs-alleux, des grands dignitaires, chefs de bandes, princes héréditaires de dix-neuf peuples turcs et tongouses et de vingt-six tribus mongoles, lui confère solennellement l'autorité suprême, la garde de la Loi : *Yassak* (le Règlement militaire), *Toura* (le Droit coutumier, l'Ordonnance). Il est désormais le *Tchingghiz Khagan*, « l'Empereur resplendissant », ou plutôt « inébranlable, inflexible ».

Entouré des étendards sacrés, ayant à ses côtés le grand saint descendu du ciel, Gueuktché, sur la butte de Deligoun-Bouldak, il jure le pacte national. Voici les paroles que lui prête la légende : « Ce peuple... qui s'est fait inséparable de ma personne, *qui, d'un* cœur égal, acceptant joies et douleurs, a donné ce grand corps à ma forte pensée..., ce peuple, pur comme le cristal de roche, qui parmi tous dangers a fait rayonner sa loyauté..., je veux qu'il s'appelle les *Mongols bleus* ; au-dessus de tout ce qui se meut sur la terre, qu'il grandisse et qu'il s'élève ! »

Aussitôt proclamé, il fait disparaître Gueuktché, *le prêtre*, qui se flattait de partager l'empire ; et, seul maître, sans contrôle, gardant pour lui ses résolutions et ses plans, avec une finesse, une duplicité et une rapidité sans égale, il déblaie, à l'est et à l'ouest, les chemins de Pékin et de Samarcande. En 1207, il détruit, depuis le grand coude du Hoang-ho jusqu'aux frontières du Tibet, une puissance appelée l'*empire des Hia*, refuge de brigands tibétains, turcs, mandchoux. En 1208-1209, il refoule vers la Kachgarie les Turcs qui dominaient sur le Yéniséi et l'Irtyche. En 1210, il franchit la Grande Muraille et, en cinq années d'une rude guerre (1215), aidé par les Song, dont il flattait les espérances, par les Hia, qu'il avait vaincus et embrigadés, par de nombreux insurgés chinois, il force l'empereur niu-tchi de lui céder toute la vallée du Hoang jusqu'au Petchili. Un retour offensif, en 1216-1217, amena de terribles représailles. Gengiskan, qui ne commandait jamais les armées, monta de sa personne, le casque en tête, à l'assaut d'une ville, pour donner l'exemple à ses troupes ; puis, Pékin enlevé, la Corée conquise,

avec une petite, mais très forte armée de trente-trois mille hommes (1216), il retourna à Karakorum. Déjà couraient devant lui ses deux plus habiles lieutenants, Souboutaï et Djébé. L'un, lancé au nord, comprimait une révolte ; l'autre marchait, dans l'ouest, au-devant des Kara-Kitaï de la Kachgarie et traquait, jusqu'au pied du Pamir, leur chef Guchlug, sorte de Turc chrétien converti au bouddhisme, et qui avait porté dans sa seconde religion le fanatisme de la première (1217).

Derrière ces pays vagues où se formaient des dominations inconsistantes, la Transoxiane et le Kharism, accrus de l'ancienne Médie, du Khorassan, étaient le siège d'un empire turc, très riche et, en apparence, très solide, qui, en ce moment même, lançait des armées jusqu'à la Mésopotamie et la Perse, jusqu'à Merv, Hérat, Gazna et l'Indus. Un Grand Cheik, véritable primat musulman, résidait à Bokhara ; et le sultan Méhémed, furieux ivrogne, se considérait comme le successeur des Seldjoukides, Gaznévides, Samanides et autres soi-disant protecteurs du khalifat de Bagdad. Cependant, par des ambassades, par des conventions commerciales, par une renommée très méritée de tolérance, l'Inébranlable faisait partout connaître sa puissance et l'ordre que son impartialité assurait à tous les peuples obéissants (1219). Il épiait l'occasion, massant des troupes sur l'Irtyche, faisant dégager la route du haut Iaxartes.

Le prétexte trouvé — un massacre de caravane chinoise — une première armée mongole se heurte, vers le cours inférieur du Iaxartes, contre le sultan de Kharism et son fils, le vaillant Djelaleddyn ; puis trois corps, d'environ quarante mille hommes chacun, envahissent simultanément les deux vallées du Iaxartes et de l'Oxus et la vallée intermédiaire de la Sogde. Gengiskan, par le nord, tourne Bokhara et coupe au sultan la retraite sur le Kharism et la Médie ; il entre à cheval dans la grande mosquée ; il s'annonce au clergé, au peuple terrifiés, comme l'envoyé de la colère du ciel ; pendant qu'il parle, ses prévôts fouillent les maisons, achèvent les blessés, égorgent les suspects. De Bokhara réduite en cendres, il rejoint son armée centrale devant Samar-

cande, que défend en vain une vaillante garnison de quarante mille hommes. La prise de Samarcande fut suivie du massacre ordinaire, d'une contribution de deux cent mille pièces d'or et d'une transplantation à Karakorum de trente mille artisans. Partout les industries furent ainsi confisquées au profit de la grande nation. En cinq mois, le Fergana, le Turkestan et la Transoxiane avaient été conquis, décimés, rançonnés et soumis à l'administration la plus rigoureuse qui fût jamais.

Le sultan, fugitif, mourut dans une île de la Caspienne, tandis que Souboutaï et Djébé s'emparaient de la Médie et de la Perse du nord (1220-1221). Approuvés par Gengis, les terribles coureurs emportent Tiflis, enfoncent les Géorgiens, qui résistent, franchissent le Caucase par des sentiers impraticables, sabrent Alains, Circassiens, Lesghiens, rattachent à la domination turco-mongole tout le Kiptchak entre le Don, le Volga et l'Oural, saccagent le grand comptoir des Génois en Crimée, exterminent, près de Mariopol, sur la petite rivière Kalka, les contingents russes de Kiev, de Smolensk, de Pultava, de Koursk (quatre-vingt-deux mille hommes), touchent le Dniéper, puis, rappelés, s'en vont par le nord; ils franchissent le Volga, écrasent les Bulgares de la Kama, les Kankli de l'Oural et ramènent au quartier général ce qui leur reste de combattants. Ils étaient partis avec vingt-cinq mille soldats pour cette invraisemblable et triomphante tournée de deux ans; et partout, sur la route, ils avaient appliqué la loi, le *Yassak* et le *Toura*, égorgeant les insoumis et les vaincus, levant la dîme, confisquant et marquant les chevaux, réquisitionnant des secrétaires, des percepteurs et des commis; et partout le travail avait été si bien fait, que le fils de Gengis put aller, sans coup férir, prendre possession du Kiptchak. Djébé mourut de fatigue; Souboutaï survécut.

De son côté, Gengis enlevait l'une après l'autre les cités du Kharism et du Khorassan, Balk, Nichapour, Merv, où il laissa détruire le tombeau du grand khalife Haroun-al-Raschid (1221). Une tentative de rébellion attira sur ces villes une vengeance impitoyable. Les généraux mongols avaient été battus à Pervane

par l'intrépide Djelaleddin. L'Inébranlable avait dû, comme en Chine, payer de sa personne, pour décider la victoire de Gazna. Djelal, traversant l'Indus à la nage, fut pourchassé jusqu'à Delhi; il échappa; mais toute l'Asie antérieure jusqu'à l'Arménie se trouva englobée dans la vaste domination mongole. De 1222 à 1224, Gengiskan installa sa cour et son gouvernement au sud de Samarcande, tenant la balance égale entre les chrétiens, les bouddhistes et les musulmans, divisant ses nouveaux sujets par mille intrigues adroites, tempérant par des récompenses et des faveurs l'épouvante soigneusement entretenue par des exécutions sommaires. Ses chancelleries de Karakorum et de Pékin l'informaient, avec une régularité ponctuelle, des affaires de Mongolie et de Chine.

Au commencement de 1225, après le retour de Djébé et de Souboutaï, Gengis fut rappelé aux frontières chinoises par des mouvements suspects chez les Hia et les Tangout du Tarym et du haut Hoang-ho. Ayant disposé du Kiptchak en faveur de son petit-fils Batou et confié à son fils Djagataï le gouvernement des Turkestans, de la Transoxiane et des pays iraniens, accompagné de ses plus jeunes fils, Ogodaï et Touloui, il marcha en personne contre les bandes du Tibet et les massacra « si terriblement, qu'aujourd'hui encore les gens d'Ala-Chan entendent hurler dans le désert les âmes des peuples exterminés par les Mongols ». Souboutaï était chargé d'en finir avec les empereurs niu-tchi, dont le dernier se pendit dans son palais en cendres (1234). Gengis ne vit pas ce grand triomphe. Il était mort en 1227, le 18 août, dans une bourgade du Chan-si.

Dans cet homme extraordinaire, qui n'eut pas un vice personnel, se sont trouvés associés les passions les plus violentes et le sang-froid le plus imperturbable, la diplomatie la plus souple et la volonté la plus impérieuse, la cruauté la plus insensée et la plus parfaite tolérance. Il n'a connu que deux articles de foi : une autorité absolue, une soumission aveugle. C'est une conception bien bornée de l'ordre social. Du moins l'a-t-il appliquée avec une conviction entière et avec un merveilleux succès. Il a

pu croire, en mourant, qu'il avait créé un peuple et un monde. Son rêve ne pouvait s'accomplir. Les Mongols vrais étaient en trop petit nombre et trop semblables aux tribus et aux nations voisines pour les marquer d'une empreinte originale. Au contraire, ils étaient destinés à se fondre rapidement dans les peuples plus anciens ou plus nombreux auxquels ils commandèrent quelque temps encore. Les diverses parties de l'empire étaient aussi trop mal, trop faiblement articulées, pour que la bourgade capitale, Karakorum, pût retenir longtemps les fils de cet immense réseau jeté de Pékin à Moscou, de l'Irtyche à l'Indus, à l'Euphrate et au Dniéper.

Si forte cependant était l'impulsion donnée que le plan de Gengis continua de se développer victorieusement après sa mort. Ses deux plus jeunes fils, Toulouï et Ogodaï, moururent à force de boire (1232-1241); mais Djagataï gouverna si habilement, si fermement, la région intermédiaire qui lui avait été confiée, que le langage des Turcs transoxiens a gardé son nom (le turc djagataï) et que tous les efforts de Djelaleddin pour ressaisir la Perse et le Kharism échouèrent tristement contre les vieux routiers et les escadrons solides des Mongols. Djelal, vaincu à Ispahan, alla mourir, misérablement assassiné, dans les montagnes du Kurdistan (1231); les Kharismiens (Corasmins, dit Joinville), débandés, coururent dévaster la Syrie et la Palestine; d'autres entrèrent au service du sultan d'Iconium, et parmi eux un certain Ortogrul, père d'Othman et souche des Osmanlis ou Ottomans. Dans le Kiptchak, Batou, qui avait conservé les mœurs nomades, allait et venait du Dniéper à Séraï sur le bas Volga, en attendant les ordres de son oncle, l'empereur Ogodaï. On lui envoya bientôt le fameux général Souboutaï, qui devait le mener à la conquête de la vallée du Danube. Enfin, à Pékin et à Karakorum, les impératrices et reines mères prodiguaient toutes les ruses et toutes les perfidies en faveur de leurs fils préférés.

Suivons d'abord la campagne d'Europe (1237-1241). Avec cinq corps d'armée d'environ trente mille hommes chacun, étroitement soumis à la discipline mongole, Souboutaï, adjoint

comme chef aux princes Guyuk, Meungké, Buri, assure d'abord, de concert avec Batou, la soumission des Bulgares, Bachkirs, Bourtass, Alains, etc., qui embarrassaient la route entre le Volga et l'Euxin ; en décembre 1237, il marche sur Riazan et Moscou, vainement défendus par leurs princes qu'il bat à Colomna ; en février, il enlève Vladimir, Sousdal, Gorodetz, Galitch, Pereslav, Rostof, Iaroslav ; en mars, il anéantit l'armée du grand duc de Vladimir, sur la Siti, emporte Volok-Kamsky, Tver, Torjok et menace Novgorod. En 1240, l'armée réorganisée, reposée, prend son élan vers l'ouest ; Kiev succombe, la Kiovie est dévastée, non sans complicité probable de Venise, qui recommandait la destruction d'un commerce rival du sien. Le Dniester franchi, Souboutaï, dont l'objectif est le Danube, la Hongrie, où sont établis des Magyars, des Turcs, sujets nés du Grand Kaan, lance contre les Polonais les princes Baïdar et Kaïdou, grands hommes de guerre. Ceux-ci écartent rudement un Boleslas, un Micislas, enfilent à la course et Sandomir et Lencisc et Cracovie, jettent des ponts sur l'Oder, prennent Breslau et culbutent à Liegnitz, le 9 avril 1241, trente mille Polonais et Allemands qui attendaient le roi de Bohême Venceslas. Le choc avait été terrible ; tout l'ordre des Hospitaliers, plus de cinq cents chevaliers du Temple, restèrent sur le terrain. Le pape se décidait à prêcher la croisade ; il n'était plus temps : la Silésie, la Moravie, la Lusace, la Misnie, étaient saccagées et hors de combat. Wenceslas attendait en Bohême.

Ayant accompli leur tâche, Baïdar et Kaïdou se dérobent, et vont reprendre leur place à la droite de la grande armée. Déjà Souboutaï avait forcé, vers Munkacz, les défilés des Karpathes ; le 15 mars, ses coureurs sont devant Pest. La gauche mongole a, de son côté, franchi le Maros, le Kërôs, la Theiss ; elle atteint le Danube, en aval de Pest, le 3 avril. Devant une armée hongroise de cent mille hommes, Souboutaï se replie, attirant l'ennemi vers le confluent du Sayo et de la Theiss, à Miskolcs. Un pont séparait les deux armées. Pendant la nuit, Souboutaï repasse la rivière et tourne le camp magyar ; Batou attaque de face par

le pont. A midi, trente ou quarante mille Hongrois, Allemands, Croates, Italiens, Français, Espagnols, ont mordu la poussière. Le roi Béla fuit presque seul et se cache au fond des lagunes. Pest fut pris; Gran fut pris; pendant une année entière (1241-1242), le Kaan Batou se mit à gouverner la Hongrie, libellant des édits au nom du roi en fuite, levant des impôts, ordonnant des corvées, frappant une monnaie nouvelle. Cependant, comme la mort d'Ogodaï rappelait impérieusement les princes — Guyuk et Meungké, prétendants à l'empire, s'étaient échappés déjà — Souboutaï se décida au départ. Un butin immense, chargé sur d'innombrables chariots, précédait Batou dans sa retraite, et une démonstration hardie, poussée jusqu'à Vienne, couvrait le mouvement. Les vainqueurs disparurent sans être poursuivis.

Au couronnement de Guyuk à Karakorum, en 1245, tous les princes et princesses de la famille, sauf le prudent Batou, tous les vice-rois, les vassaux russes, géorgiens, arabes, les gouverneurs et candidats, les ambassades des Seldjoucides, des Atabeks, du Vieux de la Montagne, les légats de Bagdad et de Rome (le franciscain Jean du Plan de Carpin), formèrent une prodigieuse assemblée de tous les peuples et de toutes les religions. Là, perdu dans la foule des grands dignitaires, Souboutaï, qui avait vaincu trente-deux nations et gagné soixante-cinq batailles, songeait à la conquête de la Chine méridionale. Mais après deux campagnes sur le Yang-tsé, le vieux guerrier (1248) rentra, pour mourir en paix, dans sa yourte natale, sur la prairie mongole.

En 1249, les trois fils de Touloui se partagèrent le monde. Meungké, empereur, délégua dans le sud-est de la Chine Koubilaï, dans l'Iran et jusqu'en Égypte, Houlagou; pour aider ce dernier, il faisait offrir son alliance contre les Mameluks au bon saint Louis, alors arrêté à Chypre, qui se trouva fort empêché — on l'eût été à moins — et expédia par le moine Rubruquis une réponse évasive. Qu'importait d'ailleurs à Houlagou, occupé en ce moment à la destruction de tout un nid d'atabegs et de sultans ! Mais peut-être saint Louis, trop mal informé, perdit-il une occasion unique d'ébranler l'Islam. Les souverains mongols

n'avaient pas encore de religion déterminée ; entouré de femmes chrétiennes, de généraux chrétiens, chef d'une armée bouddhiste, musulmane, nestorienne, Houlagou aurait plutôt incliné vers le christianisme, vers le bouddhisme tout au moins. Il ne ménagea pas les musulmans, hérétiques ou orthodoxes ; en 1257, il traqua dans leurs repaires d'Alamout, de Lemsir, les Ismaéliens de Perse, et mit à mort le dernier chef de ces sectaires, Rokneddin ; en 1258, il prit d'assaut Bagdad, et fit exécuter sans aucun scrupule le khalife Mostasem. Au contraire, il honorait de sa faveur les patriarches nestoriens et les rois chrétiens d'Arménie (1264). Après Houlagou, il arriva en Perse ce qui était inévitable ; ses successeurs adoptèrent la religion dominante, ils devinrent musulmans.

En Chine, ce fut le bouddhisme qui prévalut. La grande réforme lamaïque se produisait alors au Tibet, et jetait sans doute dans la Chine méridionale une agitation facile à exploiter contre les empereurs nationaux, les Song, représentants du culte officiel des ancêtres et de Confucius. Koubilaï donc, le frère et successeur de Meungké, adopta la religion de Fô, sans gêner toutefois les autres doctrines. Cet empereur, dont Marco Polo nous a si vivement dépeint la cour, fut très puissant, sans être très grand. Sous son règne, la dynastie nationale des Song — qui avait pu croire à l'alliance des Mongols — fut chassée de la rive droite du fleuve Bleu et, finalement, jetée à la mer (1279) : le dernier ministre chinois, tenant dans ses bras le dernier Song enfant, se jeta dans les flots. Enfin la Chine entière, depuis le Yun-nan jusqu'au Kang-sou, depuis le Tonkin jusqu'à la Grande Muraille, se retrouva sous une seule main. Peu s'en fallut que le Japon (1274), presque ignoré encore, fût annexé à l'Empire du Milieu. Une tempête coula la flotte d'invasion et, croit-on, une armée de cent mille Sino-Mongols. Tous les arts, toutes les richesses, toutes les denrées de l'Orient, du Midi, du lointain Occident, apportées soit par les caravanes, soit par les fleuves et le grand canal de Nankin, affluèrent à Cambalu (Pékin). Mais des prodigalités énormes, l'émission nécessaire, à la

désastreuse, de papier-monnaie, les troubles longtemps entretenus par divers Gengiskanides, la lutte de l'élément chinois contre l'exploiteur turco-mongol, ne cessaient d'ébranler cette paix apparente, toute recouverte de splendeur.

A la fin du XIIIe siècle, la plus grande moitié du monde connu était sujette ou vassale des Mongols et, jusqu'en 1290 au *moins*, du Grand Kaan, fixé à Pékin. Mais la capitale était beaucoup trop loin; le faisceau fut rompu dès la mort de Koubilaï. Le Djagataï, disloqué en menues principautés féodales (1346), cessa d'être un lien entre la Chine et les grands empires d'Iran et de Kiptchak. En 1368, la dynastie nationale des Ming expulsait les héritiers dégénérés de Gengis et de Koubilaï. Vers la *fin* du XIVe siècle, les puissants maîtres du Kiptchak, les Khans *de la* Horde d'or, que les grands-ducs russes venaient servir à genoux, souvent pour être tués ou torturés, commencèrent de fléchir; cependant Moscou fut encore pris et saccagé deux fois (1382, 1441). Ce ne fut qu'en 1460-1480 que Vassili III et ses successeurs secouèrent enfin le joug mongol. Le XIVe siècle fut aussi pour l'Iran mongolique une période de sanglante anarchie.

Les aventures de Tamerlan, qui purent faire craindre un moment une nouvelle explosion orientale, ne rappellent que de très loin la gigantesque entreprise du Khagan inébranlable. Timour, bien que descendant, fort douteux, de Tchinggis par les femmes, peut à peine être appelé mongol; c'est un Turc transoxien, musulman fanatique, ambitieux pour son compte et non pour une nation, très brave, très spirituel, lettré, poète, toujours en quête de batailles et de butin, mais qui, de son impassible ancêtre, n'a gardé, si c'est un trait distinctif en cet âge *de sang*, qu'une extraordinaire cruauté, la manie de grouper en pyramides les crânes des vaincus. Petit émir d'un district du Zérafchan, Timour, dépossédé par une invasion de Kachgariens, se vit d'abord jeté dans le désert avec sept compagnons. En 1363, avec l'aide d'un frère, dont il eut bientôt à se débarrasser, il assemble une armée et prend Samarcande; maître de la Transoxiane, proclamé, en 1370, dans un Kouriltaï, *Saheb Kheran*

« Seigneur du monde », il conquiert par trois fois le Kachgar et le Kharism, rasant les villes, massacrant les habitants, et reconstitue le Djagataï (1370-1380). Puis il se tourne vers le Khorassan ; prend d'assaut et reprend au besoin, avec couronnement obligé de pyramides crâniennes, Foudchent, Hérat, Sebzavar, Thous, mure vivants dix mille prisonniers, couvre de ruines le Seistan, le Mekran, l'Afghanistan (1381-1383). Il se retourne et tombe sur la Médie, réduit en cendres Astrabad et Rhaï, prend quelque repos à Samarcande qu'il restaure et embellit. Mais l'insatiable ambition l'a ressaisi ; pendant dix ans, avec une ubiquité prodigieuse, il se montre à Kars, à Tiflis, à Van, à Ispahan, taillant en pièces les armées, incendiant les villes, coupant les têtes. Il monte au nord, passe la Tobol, l'Oural, le Volga (1390) ; revient à Samarcande ; dévaste encore (1392) le Mazendéran, le Kourdistan, l'Arménie, la Perse, la Mésopotamie ; court de Chiraz à Bagdad, à Bassora, à Mossoul, à Mardin. Le Khan de la Horde d'or s'est révolté : Timour passe la Koura, le Térek, bat les Tartares, atteint Moscou et lance une armée jusqu'en Pologne ; il revient par Azof, rase Astrakan, Séraï, et, par la Géorgie, se rabat sur la Perse. En 1396, il est de retour à Samarcande. Mais, infatigable, il traîne ses émirs à la conquête de l'Inde. Frimas, montagnes, torrents, rien ne l'arrête ; en six mois (1398) l'Afghanistan est dompté ; l'Indus, la Djumna, le Gange, sont franchis, Dehli emporté, cent mille prisonniers massacrés ; les princes de l'Hindoustan et du Kachmir se prosternent devant le grand destructeur, qui regagne Samarcande en 1399, ivre de sang et d'orgueil, prêt à réprimer, à comprimer par l'épouvante les rébellions qui ne cessent de renaître derrière lui. En 1400, il annonce une campagne de sept ans vers le sud et l'occident et fond sur la Syrie. Alep détruite, Damas en cendres, des monceaux de morts, ne dérangent pas l'ironique sang-froid de Timour. Pendant qu'on égorge, il disserte sur Ali avec les théologiens musulmans. Arrêté cependant par la résistance de l'Égypte, il repasse l'Euphrate, livre au cimeterre toute la population de Bagdad. L'Araxe le revoit encore : il reste des

gens à tuer, des villes à démolir en Géorgie et en Arménie ; et, derrière les montagnes, une puissance qu'il veut abattre. Déjà, par ambassadeur, il a échangé des menaces avec un guerrier fameux, le sultan Bajazet. Ni l'un ni l'autre ne peut tolérer de rival (1401).

Nous avons indiqué l'origine obscure des Ottomans, *Turcs* du Kharism échappés aux désastres de Djelaleddin, vers 1235, et entrés au service du sultan seldjoucide d'Iconium, Aladin. De 1299 à 1326, Othman, dans l'anarchie qui désagrégea le royaume d'Iconium, sut réunir, de la Cappadoce à la Bithynie, tout ce qui avait appartenu aux Seldjoucides ; d'autres partisans régnaient en Ionie et en Lydie. Mais la conquête de *Brousse, de* Nicomédie, de Nicée (1326-1333), fit d'Othman et de son fils Orkan, pour le déplorable empire grec, les plus dangereux des voisins et des ennemis.

Les Paléologue, les Cantacuzène, d'obscurs Manuels, des Jeans, des Andronics, n'étaient rentrés dans Constantinople, après la ruine de l'empire latin, que pour se disputer les *lambeaux de* Thrace, de Macédoine, parfois d'Épire et de Grèce, qui n'étaient pas restés aux mains de dynastes locaux ou de seigneurs champenois, calabrais, vénitiens. Ils furent amenés, fatalement, à employer les Turcs dans leurs guerres civiles ; on peut dire même qu'une sorte de prudence leur conseillait de changer en alliés leurs ennemis naturels : complètement abandonnés de l'Occident, la tolérance des Turcs pouvait seule prolonger l'existence de leur empire agonisant. On put voir un Soliman, gendre d'un Cantacuzène, à la tête de dix mille cavaliers, conquérir *la Thrace* pour son beau-père et la garder (1350-1355). *Gallipoli, la clé de* l'Hellespont, devint une ville musulmane. Dès 1361, Andrinople est la capitale d'Amurat Ier. Vingt ans plus tard (1386), la Macédoine et l'Albanie reconnaissaient l'autorité du sultan, et, en 1389, la grande victoire de Cassowo anéantissait la ligue des Serbes, des Hongrois, des Dalmates et des Triballes. Byzance était cernée de toutes parts. Amurat s'était contenté de réduire un vasselage humiliant Jean Paléologue et ses quatre fils. Mais

Bayézid, Bajazet I[er] (*Ilderim*, l'Éclair), ne cessa de resserrer le blocus de ce petit coin de terre serré entre la Propontide et la mer Noire. Sa flotte, à Gallipoli, interceptait l'Hellespont. Toute l'Asie Mineure, d'Erzeroum à Scutari, de l'Euphrate à la mer Égée, appartenait désormais aux Osmanlis. Bajazet, portant la guerre sur le Danube, taillait en pièces, à Nicopolis, cent mille chrétiens (1396) ; il jurait d'envahir l'Allemagne et l'Italie et de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre. Et les tristes impuissants de Constantinople s'occupaient à se détrôner ou même à se faire crever les yeux tour à tour ! Bajazet se fit d'abord payer 30 000 écus d'or ; il imposa au Manuel régnant la tolérance du culte musulman et la construction d'une mosquée. Un petit corps français, amené par le brave maréchal Boucicaut, parvint à rompre le blocus ; Manuel montra quelque bravoure. Mais deux ou trois sorties heureuses ne pouvaient dissiper les escadrons et les flottes ottomanes. Les deux compagnons de guerre, le Latin et le Grec, réussirent à s'échapper pour aller quêter du secours en Occident. Déjà la famine désolait la ville ; l'heure de la capitulation allait sonner, lorsque l'arrivée de Timour rappela Bajazet en Asie.

Le choc solennel entre les deux conquérants eut lieu près d'Ancyre (Angora). Les deux armées, dont on a fort exagéré le nombre, huit cent mille d'un côté, quatre cent mille de l'autre, luttèrent avec acharnement. Les fidèles janissaires se firent glorieusement tuer ; mais l'ascendant, peut-être le talent, de Timour l'emporta (1402). Le vainqueur, en recevant le sultan captif, se prit à rire « de ce que le sort du monde s'était débattu entre un borgne et un boiteux (Timour *Lenk)* ». « C'est par ta faute, lui dit-il, que le décret du destin s'est accompli... Je désirais épargner, même seconder, le champion des Moslem ; en bravant mes menaces, tu m'as forcé d'entrer dans tes États, à la tête de mes soldats invincibles. » Toute l'Asie Mineure se soumit au « Seigneur du monde ». Brousse, abandonnée de ses habitants, fut saccagée et incendiée ; Smyrne, qui résista, détruite de fond en comble. La mer seule arrêta Timour : il ne trouva pas un vaisseau. Il avait

d'ailleurs d'autres projets et, sur les ruines de Smyrne, à soixante-huit ans, il méditait la prise de Pékin. Il se contenta donc d'hommages et de tributs, que ne lui ménagèrent pas les Turcs et les chrétiens d'Europe. En 1404, il était à Samarcande, non sans avoir pacifié en chemin, à sa manière, la Géorgie et la Perse, éblouissant d'un luxe souverain, charmant de sa politesse familière les ambassadeurs de la Tartarie et de l'Égypte, de la Russie, de l'Inde et de la Castille, bâtissant des mosquées et des palais marquetés de marbres précieux, distribuant les châtiments et les récompenses, s'essayant même à rendre la justice. Mais le repos n'était pas fait pour l'insatiable. Après avoir célébré par des fêtes magnifiques les noces de plusieurs de ses enfants, il exposa, dans un éloquent discours, la nécessité d'une grande expédition en Chine pour rétablir en sa splendeur l'œuvre de Gengiskan. Puis, déployant son étendard, à la tête de deux cent mille hommes choisis, il passa l'Oxus sur la glace et s'avança jusqu'à Otrar. La mort l'y attendait (novembre 1405). Avec lui s'évanouirent ses projets, ses armées et son empire.

De 1410 à 1413, Mahomet Ier avait reconstitué la domination ottomane. En 1422, Amurat II recommençait le siège de Constantinople. Il échoua devant une résistance désespérée. Laissant les six fils Paléologue se partager, s'arracher les palais et les quartiers de la ville impériale et quelques bribes encore échappées aux Turcs, il acheva la soumission de l'Étolie, de l'Acarnanie, de l'Épire ; il força un petit prince indépendant d'Albanie à lui remettre ses quatre fils en otage. Il emporta d'assaut Thessalonique et en massacra, selon l'usage, tous les habitants : Amurat était un homme doux et pieux, qui par deux fois se fit derviche. Le Danube n'arrêtait plus les Ottomans ; la Moldavie et la Valachie les faisaient limitrophes de la Russie, de la Pologne et de la Hongrie (1429). Jean Paléologue, celui qui portait le vain titre d'empereur, dut abandonner jusqu'aux faubourgs de Byzance et payer, pour le reste, un lourd tribut annuel. Il s'évada et vint, avec plusieurs évêques grecs, s'humilier devant les prélats assemblés à Ferrare et à Florence (1438-1439) ; car

il fallait bien que la religion eût sa part dans les suprêmes catastrophes de la ville fondée par le premier empereur chrétien; il fallait que Rome pût savourer l'humiliation, l'agonie de sa rivale, de cette ennemie qui avait, coupant en deux l'Église, déçu l'ambition du catholicisme romain. Vainement le prince grec abjura le schisme entre les mains du pape Eugène IV. Vainement il obtint des promesses de secours, des démonstrations d'amitié, qui ne pouvaient aboutir : ni la France, ni l'Angleterre, encore moins l'Espagne ou l'Italie, n'étaient en mesure de tenter des croisades lointaines. Après deux ans d'absence, Jean revint sans espoir, amoindri encore, devant les quelque cent mille sujets qui lui restaient, blâmé par son clergé, pour qui la haine des Latins était le premier article de foi. Aucun évêque ne voulait accepter d'un renégat le titre de patriarche. L'herbe poussa dans Sainte-Sophie déserte. Des patriarches sans ouailles, d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Trébizonde, d'Héraclée, trouvèrent moyen de s'assembler en synode pour lancer contre l'apostasie leurs foudres éventées. Pour comble, un Paléologue réfugié en Italie menaçait d'embrasser la cause de la religion nationale. Ainsi désavoués, Jean et les prêtres qui l'avaient suivi ne purent que regretter en silence ou répudier leur tentative avortée.

Constantinople ne pouvait attendre un réel secours que des pays voisins menacés, comme elle, par l'invasion musulmane. Cet appui ne lui manqua pas. Un vaillant Hongrois, Jean Huniade, défendant avec succès la ligne du Danube, avait repris aux Turcs la Moldavie et la Valachie (1440-1443) et imposé à Amurat le traité de Szegedin, qui libérait la Servie et le sud de la Hongrie. Le sultan, froissé dans son orgueil, se retira dans un couvent, à Magnésie. C'était là un avantage positif; mais, les traités n'étant faits que pour être violés à l'occasion, Huniade considéra la trêve comme expirée et passa le Danube. Aussitôt, rappelé par les janissaires, Amurat reparaît à la tête de soixante mille hommes. Les deux armées firent des prodiges; les ailes turques furent rompues; mais, au centre, le roi de Pologne et de Hon-

grie, Ladislas Jagellon, périt dans la mêlée. Dix mille chrétiens restèrent sur le champ de bataille de Varna. Byzance était désormais découverte du côté de la mer Noire.

Un dernier intermède, cependant, retarda quelque peu le dénouement inévitable. Un des fils de l'Albanais Jean Castriot, après avoir servi ses maîtres turcs avec une bravoure qui lui avait valu le surnom d'*Alexandre* (Scander-Beg), s'était, par ruse, emparé de Croïa, en Épire, une ancienne citadelle de son père (1443). Ce chef renommé groupa autour de lui tous les belliqueux habitants de l'ancienne Illyrie et de nombreux aventuriers de France et d'Allemagne, environ quinze mille volontaires déterminés; il se maintint vingt-trois ans contre toutes les forces de l'empire ottoman. Amurat passa ses dernières années à guerroyer sans avantage contre Scander-Beg, ravageant les campagnes, couvrant l'Épire de sa cavalerie, de ses janissaires, échouant contre les forteresses et rudement reconduit jusqu'en Macédoine. Les Byzantins reprenaient haleine, pour renouveler les éternelles querelles théologiques et récriminer contre leurs empereurs.

En 1451, toute illusion s'évanouit. Mahomet II a succédé à l'hésitant Amurat; c'est un guerrier farouche, un impulsif, dont Constantinople est le rêve, le cauchemar; général d'ailleurs habile et qui entend ne marcher qu'à coup sûr. Une citadelle formidable, élevée malgré les impuissantes protestations du dernier Constantin, ferme d'abord toute retraite en arrière; des flottes musulmanes occupent les détroits et la Propontide. Une diversion retient en Morée deux Paléologues, qui l'avaient momentanément reconquise. Au printemps de 1453, l'investissement fut complet. Le pape Nicolas V, tout occupé à lancer ses foudres sur les Byzantins schismatiques, s'aperçut trop tard qu'il eût mieux valu leur envoyer quelques escadres vénitiennes et génoises.

Constantin Dracosès ne put opposer que huit ou dix mille hommes aux deux cent soixante mille Turcs qui assiégeaient jour et nuit la cité condamnée. Mais jamais plus héroïque rejeton ne sortit d'une race appauvrie. « Je dois vivre et mourir en défendant mon peuple », avait-il écrit à Mahomet. Jusqu'à la fin

de mai, tous les assauts de terre furent repoussés ; malgré les brèches ouvertes par les quatorze batteries ennemies, malgré les fascines qui comblaient le grand fossé, l'empereur se maintenait sur sa muraille. Du côté de la mer, de grosses galères et une forte chaîne défendaient suffisamment le port. Mahomet, exaspéré, semble avoir songé un moment à la retraite. Soudain une inspiration hardie le remplit d'espoir. Maître du Bosphore, il imagine de transporter une flottille sur des planches graissées à travers un isthme qui le sépare de la Corne d'or, et les assiégés voient avec terreur des barques incendiaires s'embosser dans leur port ; d'énormes mortiers sur un vaste radeau lancent des boulets de pierre de six cents livres sur les quais et sur les édifices. Mahomet, une massue à la main, animait ses janissaires. Les murailles croulent sous les décharges multipliées ; pendant deux cruelles heures, au milieu d'un groupe décroissant, Constantin, général et soldat, lutte et commande encore. Puis il disparaît dans la fumée des incendies. Byzance est prise. La Grèce est morte (29 mai 1453).

Eh bien, non. Elle va revivre en Occident et, de sa flamme expirante, rallumer la lumière de l'esprit, faiblement réveillée déjà par l'agitation que suscitèrent la conquête arabe et les croisades. Les érudits byzantins fugitifs ont apporté à l'Italie le texte d'Homère ; ils vont confier à l'imprimerie, qui vient de naître, les débris de la littérature antique.

La chute de Constantinople (1453), bien que l'Europe en ait à peine ressenti l'ébranlement, ouvre l'ère moderne ; non, certes, qu'elle marque la fin de ces atrocités religieuses et militaires qui se sont abattues si rudement, pendant ces dix horribles siècles du moyen âge, sur les misérables humains. Non. Mais elle annonce quelques larges éclaircies dans l'obscur horizon. L'intelligence, la raison, vont réclamer leur part, bien réduite encore, dans la destinée des nations.



glicane : ridicules motifs de Henri VIII. — maine. — Caractère triste et rigide de la rtrier de Servet. — Ignace et le jésuitisme.

gré de platitude et de puérilité la réduit l'intelligence en Occident, a d'y raviver le goût de l'instruc- elques noms qui surnagent sur le siècles; un Alcuin, appelé d'York Scot Érigène (Irlandais), cherchant ment chrétien quelque lueur plato- stre II), ajoutant à quelques notions ence recueillies dans les écoles his- taxé de magie !

ague ... oir, de sourd réveil. Dans qu... rait des terreurs de l'An a... es édifices; il inventa ... qui vit naître, l'aîné ... le *français*, imposé ... conquise, répandre ... ance; enfin, dans ... insi dire, pendant ... *de Roland*, il ma- ... d'aspiration natio- ... n remarquable au ... nger semble avoir ... e pas sous *le nom* ... rent *connaître aux*

... *cette prééminence;* ... *nt sortis les cycles* ... *en se complaisant* ... *marché en avant,* ... *niverselle; luttant* ... *ec les empereurs* ... *ratie; avec les*

communes, contre le vasselage et la hiérarchie féodale. Au XIIe siècle appartiennent : le grand essor des langues d'*oc* et de *si*, limosin, provençal, catalan, castillan, italien ; de la poésie et de la civilisation albigeoises ; l'éclosion tardive du génie germanique et scandinave produisant presque à la fois les *Niebelungen* et l'*Edda ;* le glorieux effort de l'Italie, tantôt entravé, tantôt secondé par les papes, contre la domination tudesque ; enfin, la conception de l'art, mal à propos nommé *gothique*, et dont le nom exact serait *style français de l'Ile-de-France*, de cette architecture qui rachète par la hauteur, par la longueur et la majesté des nefs, par l'éblouissant coloris des verrières, l'artifice imparfait des arcs-boutants : tels sont les titres de ce *XIIe siècle*, trop volontiers sacrifié au XIIIe, au siècle de saint Louis. De sa dernière année (1200) date l'organisation de l'Université de Paris, constituée par Philippe-Auguste.

Il s'en faut qu'en rendant justice au XIIe siècle on veuille déprécier le siècle de Roger Bacon, de Raymond Lulle, d'Albert le Grand, de Vincent de Beauvais, de Thomas d'Aquin et des merveilleux architectes de nos grandes cathédrales. Si la poésie n'y garde pas la sobriété et la force qui l'ont caractérisée au précédent, elle développe, en végétations infinies, les cycles qu'ont popularisés à leur tour les traducteurs et les imitateurs étrangers. A côté, d'ailleurs, de la poésie traditionnelle, des œuvres d'un intérêt plus immédiat trouvaient accueil et faveur soit près de la jeunesse des deux sexes, soit parmi les gens d'esprit, qui commençaient à rire de temps en temps. Beaucoup de seigneurs galants, les Thibaut de Champagne, les Charles d'Anjou, les Henri de Brabant, les Frédéric II, ne le cédaient à aucun trouvère ou troubadour dans le *lai d'amour*, la *ballade* et autres menus propos lyriques. L'allégorie ingénieuse de Guillaume de Lorris et Jean de Meung, *le Roman de la Rose*, délectait les châtelaines ; les traits satiriques épars dans la *Bible Guyot* flattaient l'instinct anticlérical qui sommeille en tout Français ; on goûtait surtout, et non à tort, les aventures de *Renart*, tour à tour empereur, évêque, magistrat, et toujours adroit, hypocrite, ef-

fronté, licencieux, voleur et prudent. Des pièces de dimensions moyennes et d'autant plus piquantes, les fabliaux, raillaient l'insolence du noble, surtout la rapacité du prêtre. Rutebeuf s'est exercé dans ce genre.

Au XIII[e] siècle, la poésie décline, la prose naît. C'est en prose populaire que Villehardouin raconte la prise de Constantinople, et Joinville la déplorable journée de Mansoura ; c'est en français que Pierre de Navarre et Beaumanoir écrivent les *Assises d'outremer* et les célèbres *Coutumes de Beauvoisis*. Rien de plus précieux que ces législations provinciales ou seulement locales qui consacrent les compromis imposés aux douteuses justices seigneuriales par les chartes des communes et par la persistance de certains usages immémoriaux. Elles se trouvèrent fixées juste à point pour se combiner, en des mesures très variables, avec le droit romain, désormais très étudié dans les universités.

Les progrès du savoir général, sinon des sciences exactes, furent certainement hâtés par les énormes compilations dont nous avons cité plus haut les auteurs, par les descriptions d'animaux, dites *Bestiaires*, et par les tentatives aventureuses des alchimistes, les hasards heureux d'expériences chimériques. Par l'intermédiaire des juifs, traducteurs des Arabes, les sciences de la Grèce, même de l'Inde, avaient pénétré dans nos écoles ; l'*Almageste* de Ptolémée (*Syntaxis mégistè*) y apportait une sorte de cosmologie, fausse, mais moins bornée que la conception fruste de la Bible. Certes, une grave maladie mentale, la religiosité, la superstition, viciait ces rudiments de science. L'astrologie, notamment, qui ne comptait guère moins d'adeptes que toutes les religions ensemble et qui parvenait à exploiter — chose étonnante ! — même les rois, même les papes, a longtemps égaré les études sidérales ; elle a cependant attiré la curiosité vers les phénomènes célestes et familiarisé les chercheurs d'inconnu avec les étoiles et les constellations.

Ce grand mouvement des XII[e] et XIII[e] siècles, dont la France a été le pivot, s'étend et s'accélère aux XIV[e] et XV[e] siècles et, en dépit des horribles calamités de la guerre de Cent ans, suscite

encore des prosateurs charmants : c'est nommer notre Froissart et les auteurs des *Cent Nouvelles*, du *Petit Jehan de Saintré ;* des poètes aimables, tels que Charles d'Orléans, incisifs et profonds comme Villon, le premier qui ait eu l'instinct du style ; des politiques généreux et judicieux, les Etienne Marcel, les Juvénal des Ursins ; de précieux chroniqueurs, un véritable historien, *Philippe* de Commines ; d'excellents statuaires, des peintres habiles, Van Eyck à la brillante cour de Bourgogne, notre Jean Foucquet à Limoges ; d'ingénieux architectes, car il ne faut mépriser ni les belles ordonnances du gothique rayonnant ni les caprices même du flamboyant. Mais la primauté dans la science et dans l'art passe à l'Italie, où la vie intense des cités révoltées contre le joug allemand a soudain ranimé et développé les germes enfouis dans le sol, les restes de la culture antique.

Bien que le retour aux lettres latines, l'amour des monuments, des médailles, des manuscrits précieux, les rapports constants de Gênes et surtout de Venise avec l'Orient byzantin, aient été les principaux mobiles de la renaissance italienne, ces causes n'ont produit tout leur effet que grâce au réveil de la nation, qui, en Italie comme en France, comme en Angleterre et en Espagne, s'annonce par la création d'une langue, originale bien que dérivée d'un ou plusieurs dialectes latins. Nul doute que l'italien vulgaire ne fût parlé, les noms propres l'attestent, dès les xe et xie siècles, au temps des Marozia et des Crescenzio. Au xiie, les confédérés lombards se souciaient peu des déclinaisons et des conjugaisons latines. Au xiiie, l'empereur Frédéric écrivait des vers siciliens. C'est ce long usage qui explique comment, vers la fin du xiiie siècle et au xive, l'italien se révèle tout d'un coup dans toute sa beauté, à un degré de perfection qu'il n'a point dépassé. Dante, Pétrarque, Boccace, Machiavel et bientôt l'Arioste, de 1300 à 1515, sont restés les plus grands écrivains de l'Italie.

Le Florentin exilé, Durante Alighieri, a été l'initiateur de la renaissance italienne, et sa *Divina Commedia* est l'œuvre capitale du moyen âge. Si l'on met à part les haines, les rancunes per-

sonnelles qui ont ajouté tant d'énergie à ses peintures de l'enfer, et l'amour idéal qui a rempli d'une vague suavité son rayonnant paradis, on trouvera dans cette œuvre tout ce que pouvaient suggérer à un péripatéticien orthodoxe et mystique, à la fois disciple de Thomas d'Aquin et de Bonaventure, la société, les croyances, les mœurs et la science de son temps. Certes, Dante lui-même n'a pas senti l'ironie profonde enfermée dans le titre de son poème. Il ne s'est pas douté que son triple et formidable édifice n'était qu'un songe délirant. Mais à sa foi entière aux hallucinations du mysticisme chrétien s'ajoute l'appel reconnaissant à la sagesse antique. Par une inspiration aussi adroite que touchante, il prend pour guide aux abîmes le mélancolique Virgile, qui fut le plus moderne des anciens. Il entend rattacher l'Italie chrétienne à la Rome latine, à l'Italie maîtresse du monde. Dante meurt en 1321. Pétrarque et Boccace sont nés; l'un, plus fameux en son temps pour ses œuvres latines que pour ses sonnets et *canzoni* d'un italien si pur, mais d'une inspiration, l'avouerai-je, bien monocorde; l'autre à qui nous devons tant de bonnes histoires contées ou écoutées par ses belles dames heureuses d'échapper aux horreurs de la grande peste florentine. Tous deux furent des amis fervents de l'antiquité. Pétrarque consacra sa fortune à la recherche des manuscrits latins; à son exemple, Boccace, puis Salutato et le Pogge s'attachèrent à la correction des textes retrouvés. Ainsi reparurent au jour, soit complétés, soit tout entiers, Cicéron, Quintilien, Lucrèce, Plaute, Pline le Jeune, Tite-Live, etc. Boccace donna l'impulsion aux études grecques; il obtint, dès 1360, la fondation, à Florence, d'une chaire où un Calabrais, Léonce Pilate, vint expliquer et traduire l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Dès lors, une émulation universelle suscita dans chaque ville des bibliothèques et des collections. Les Médicis à Florence, les Sforza à Milan et à Pavie, les Este à Ferrare, les Gonzague à Mantoue, les doges, les prélats, les papes, les rois, se disputèrent non seulement les artistes et les poètes, mais les érudits et les philosophes. Et comment aborder ici même la nomenclature des

peintres, des statuaires, des architectes fameux qui décoraient de palais, d'églises, de bas-reliefs, de fresques et de tableaux, Florence, Sienne, Pise et Rome, et Milan, et Venise, depuis les Cimabué, les Giotto, les Orcagna, jusqu'aux Léonard et aux Michel-Ange? Peu à peu dégagés de la raideur et de la tristesse chrétiennes, ces maîtres cherchèrent à rendre dans leur vérité typique les formes et les gestes des vivants. Tous, même les plus mystiques et dans les sujets les plus sacrés, ramenaient l'art à l'anthropomorphisme qui est sa loi.

Cependant, les relations avec la Grèce, supprimées par le schisme, se renouaient à mesure que les Byzantins, serrés par le Turc, se rapprochaient de l'Église et de l'Occident chrétien, leur unique espérance. En 1397, un envoyé d'un Paléologue, Chrysoloras, se fixa à Florence et donna des lectures publiques. Ses succès attirèrent plusieurs de ses compatriotes : le savant Bessarion (1430), que le pape Eugène IV fit cardinal; les érudits Gaza, Chalcondyle (1428, 1429); le philosophe Gémiste Plétho (1439); après la chute de Constantinople, ce fut comme une invasion de fugitifs échappés à Mahomet II, qui apportèrent en Italie les œuvres encore inconnues des poètes et des orateurs athéniens.

Gémiste, attiré par les Médicis, professait à Florence, avec une grande autorité, la doctrine de Platon dans le sens alexandrin; il prouvait sans peine que toute la métaphysique religieuse est empruntée à l'ancienne philosophie; il préférait hautement le génie grec aux conceptions chrétiennes. Dans le camp idéaliste brillaient encore Marsile Ficin de Florence, conciliateur à outrance de Platon, de Pythagore, de Porphyre, de Plotin, de Jamblique, d'Orphée et d'Hermès, et les deux Pic de la Mirandole, si connus par leur universalité superficielle, tous plus alexandrins que chrétiens. Aristote avait ses partisans non moins résolus, Théodore Gaza, Georges de Trébizonde, l'ancien patriarche Gennadius, Achillini, Porta, Paul Jove, Jules César Scaliger. Il faut faire une place à part à Pierre Pomponace de Mantoue (1462-1525), le seul, ou à peu près, de tous ces hommes

distingués qui pense par lui-même et mérite le nom de *philosophe.* Il a senti le fagot toute sa vie. Sa critique, passant par-dessus le christianisme, atteignait la religion dans son principe même. « Les lois religieuses, disait-il, comme tout ce qui se trouve sur la terre, sont sujettes au changement et à la destruction. — Souvent les effets de la foi ne semblent pas différer des effets de l'imagination. — Le but de la religion n'est pas la recherche de la vérité pure ; c'est une influence pratique, accompagnée de promesses et de menaces capables de secouer les intelligences puériles et grossières qui ne savent porter leur fardeau, comme les ânes, qu'après avoir reçu des coups. » La théologie faisait piètre figure en cette mêlée d'opinions. Les cardinaux, les papes eux-mêmes, sans prendre parti, se laissaient aller au courant. Leur éducation grecque et latine les portait à favoriser les lettrés, les humanistes, comme on les appela. Léon X, un Médicis, fut grand ami du sceptique Érasme. Tout occupés, d'ailleurs, d'art, de plaisirs, d'intrigues politiques, ils s'inquiétaient beaucoup plus des intérêts mondains de l'Église que du dogme et de la croyance. Il fallut le coup de fouet de la Réforme pour relever l'orthodoxie défaillante.

Avec ce retour à la vie coïncide l'apparition du plus puissant auxiliaire de la pensée, l'imprimerie. L'impression des cartes à jouer (XIVe siècle) et des gravures sur bois accompagnées de quelques lignes explicatives, celle-ci pratiquée vers 1430 par Coster de Harlem, paraît avoir suggéré l'idée de l'imprimerie. Mais la gravure de centaines de pages eût coûté si cher et rapporté si peu, que la calligraphie manuscrite aurait conservé l'avantage. C'est le caractère mobile qui est toute l'imprimerie ; c'est pourquoi Gutenberg, de Mayence, qui imagina, vers 1445, à Strasbourg, le caractère mobile en bois, est justement nommé le *créateur de l'imprimerie.* Ses tâtonnements furent longs, et, bien qu'on regarde comme antérieur à 1445 le *Donat* de la Bibliothèque nationale, on ne sait rien de ses premiers essais. En 1450, à Mayence, il s'associa, pour l'exploitation de ses procédés, l'orfèvre Fust, qui lui-même s'adjoignit son gendre [illegible]fer,

naguère copiste à Paris. On suppose que Fust améliora le métal des caractères et que Schæffer remplaça par des poinçons les moules imparfaits où les lettres étaient fondues. L'entreprise ne prospéra point, et Fust se fit adjuger les presses de Gutenberg (1456). A la collaboration de Gutenberg et de Fust est attribuée une *Bible* dite des *quarante-deux lignes*, sans nom d'imprimeur. Gutenberg continua de travailler jusqu'à sa mort (1468), sans signer ses produits. Au contraire, Fust s'empressa d'inscrire son nom et celui de Schæffer sur le premier livre sorti de leur maison, le *Psautier* de 1457. Quoi qu'il en soit de ces débuts obscurs, le nouvel art se répandit rapidement. Ni les rois, ni l'Église, ne parurent se douter des périls que leur préparaient ces petits soldats de fonte, alignés sur la réglette du composteur. Dès 1458, Charles VII avait envoyé à Mayence un graveur de la monnaie, Nicolas Jenson. Mais celui-ci, peut-être par défiance de Louis XI, transporta son industrie à Venise.

L'Italie, qui s'empara tout d'abord de l'imprimerie, lui confia tous les textes, les traductions, les commentaires des écrivains de Rome et de la Grèce et de leurs interprètes. Des Allemands s'établirent à Rome et surtout à Venise, où Alde Manuce l'Ancien s'illustra par ses éditions *princeps*. De 1457 à 1500, on compte jusqu'à treize cent trois classiques imprimés. Les prix, d'abord élevés, baissèrent dans une proportion énorme ; Alde, en 1500, put mettre en vente toute une collection de classiques à environ 2 fr. 50 le volume. A Paris, un seul libraire, Josse Bade, publia jusqu'à quatre cents ouvrages. « En 1529, les *Colloquia* d'Érasme furent tirés à vingt-quatre mille exemplaires, tant les peuples étaient avides d'apprendre, car ils commençaient à s'apercevoir qu'ils avaient vécu dans l'esclavage de l'esprit, comme dans la servitude du corps » (Duruy). La France, l'Allemagne, puis l'Angleterre, la Suisse, la Hollande, ne tardèrent pas à suivre et à précipiter le mouvement né de la grande invention.

Qu'ajouterai-je? Gutenberg, Fust, Schæffer, ont inauguré le règne du papier, plus vaste et plus fécond que toutes les domi-

nations passagères. Sans doute, les presses, indifférentes, ont servi toutes les causes; elles ont semé le vrai et le faux; elles ont inondé le monde de psautiers et d'élucubrations théurgiques; elles ont soufflé par toute la terre les manuels de confesseurs et le biblisme redoutable. Mais que ne leur doivent pas les lettres et les sciences, l'imagination libre et la raison humaine ! Elles ont accueilli et popularisé l'antiquité reconquise et rattaché le monde moderne à ses origines intellectuelles.

Dans le temps même où se réveillait l'intelligence, l'activité commerciale, la curiosité, l'esprit d'aventure, s'élançaient à la découverte de contrées et de routes nouvelles. Les croisades avaient révélé l'Orient à l'Europe barbare. Les invasions mongoles avaient attiré des diplomates et des négociants dans l'extrême Asie, tandis que, par la mer Rouge et le golfe Persique, à la suite des Arabes, des Égyptiens, des Perses, les vaisseaux frétés par Gênes et Venise visitaient les côtes de l'Inde et peut-être les rivages de la Chine méridionale. Des religions, aussi puissantes que le christianisme et l'Islam, et beaucoup plus antiques, des empires plus grands que l'Europe, des distances à peine soupçonnées, se révélaient à des yeux longtemps gênés par les mille compartiments de la geôle féodale et par les mailles étroites du filet de Pierre. Il y avait dans l'air une ivresse de nouveauté. On voulait faire le tour de ces domaines lointains ouverts à l'industrie humaine; on se rappelait que les Phéniciens, contournant l'Afrique inconnue, avaient vu d'autres astres se lever dans la nuit australe. Les géographes, d'après des informations vagues, figuraient sur leurs cartes des terres perdues derrière les océans. Le monde, vers l'occident, finissait-il à l'Islande, à certains rivages mystérieux visités par les Scandinaves? Où conduisaient les flots de l'Atlantique?

« Il appartenait, dit Michelet, au peuple le plus occidental de l'Europe, de commencer cette suite de découvertes qui ont étendu la civilisation européenne sur tout le monde. » A la fin du XIe siècle (1095), un aventurier français, Henri de Bourgogne, avait arraché aux Arabes un petit pays entre Minho et Douro,

le comté de Portocalle, Portugal. Ses successeurs, atteignant les bouches du Tage (1139), puis de la Guadiana, maîtres des Algarves en 1253, avaient constitué un étroit, mais fertile royaume, qui défendit son indépendance contre la Castille, et où se développa un dialecte roman, le gallego, distinct de la langue espagnole. Ne pouvant s'étendre à l'est, les rois portugais furent naturellement attirés vers la mer. Les Canaries, bien que visitées en 1341 par trois caravelles portugaises, ayant été conquises pour l'Espagne, en 1402, par un seigneur normand, Jean de Béthencourt, ils songèrent à s'avancer le long de l'Afrique, soit dans le Maroc, soit plus loin vers le sud. En 1412, les troupes d'un roi Jean Ier s'emparaient de Ceuta, et ses vaisseaux dépassaient de soixante lieues le cap Nun. Quelques années plus tard (1418-1419), en essayant de tourner le cap Bojador, Zanco découvrit Madère, et la déboisa pour y planter des vignes de Malvoisie; en quinze ans, le cap Blanc, le tropique, le Sénégal, étaient dépassés, les Açores reconnues.

Le promoteur de ces expéditions qui émerveillaient nos ignorants aïeux était l'infant dom Henri de Viseu, troisième fils de Jean Ier. Ce prince, fort instruit, avait fondé dans l'Algarve, à Sagres, un observatoire et une école de navigation. C'est lui qui lança le Portugal sur la route de l'Inde. Avant sa mort (1460), une « Compagnie d'Afrique » avait pris possession de la Guinée. En 1484, l'équateur était franchi, et, vers les parages du Congo, se montrait la Croix du Sud, cette constellation inconnue signalée dans le périple d'Hannon. En 1486, pendant que le roi Jean II envoyait dans l'Inde par terre Covillam et Payva, Barthélemy Diaz touchait la pointe de l'Afrique, le cap des Tempêtes. En 1497, Vasco da Gama, enchaînant son équipage révolté, prenant en main le gouvernail, bravant le géant Adamastor évoqué par le Camoëns, doublait le terrible promontoire, devenu le cap de Bonne-Espérance. Il épouvanta de son artillerie les Maures de la côte orientale; treize mois après avoir quitté Lisbonne, il abordait à Calicut, sur la côte de Malabar, et forçait le zamorin à accepter l'alliance du Portugal. Le talent, le génie, les conquê-

tes de ses successeurs Cabral, Almeida, Albuquerque, Jean de Castro, Ataïde (1503-1572), assurèrent, pendant le XVIe siècle, au Portugal l'empire et le commerce de tout l'extrême Orient, d'Ormuz à Goa, à Malacca, en Chine et au Japon (Cipango 1542). Mais tout cet éclat, d'ailleurs éphémère, ne peut effacer la gloire de Vasco, le premier Européen qui ait traversé les huit cents lieues de l'océan Indien, et qui languit vingt ans dans la défaveur de ses maîtres ingrats, avant de retourner mourir à Goa, sur la terre qu'il avait donnée à son pays.

Vasco découvrait l'Inde par l'orient, il frayait une voie aventureuse sans doute, mais vers un terme, vers un but assurés. Cinq ans avant lui, un autre, plus audacieux, obtenait à grand'peine de chercher par l'occident le chemin de cette Inde, ou plutôt des extrémités, connues ou inconnues, de l'Asie. En voulant compléter l'ancien monde, c'est le nouveau que Colomb a trouvé sans le savoir. Vasco appartient au Portugal ; Colomb, comme Gutenberg, appartient à l'humanité. C'est lui qui, vérifiant par le fait l'hypothèse antique, a démontré avant les astronomes la sphéricité de la terre. C'est l'homme qui, en dépit de Jahvé, a corrigé l'univers, qui a refait la carte du monde.

Christophe Colomb, *Christoferens Columbus,* comme il signait lui-même quelquefois, Génois de condition modeste, naquit vers 1436. Dès sa quatorzième année, il commença son apprentissage de marin. « Tout ce que l'on a navigué jusqu'ici, écrivait-il quarante ans après, je l'ai navigué aussi. » Il paraît avoir fait plusieurs courses avec un parent (Colon el Mozo), neveu d'un autre Colomb qui fut capitaine dans les armées navales de Louis XI. Il commanda des galères génoises près de Chypre. Il fit, vers 1461 ou 1463, au compte du roi René ou de Jean de Calabre, une expédition à Tunis. En 1477, il navigua « plus de cent lieues » dans l'Atlantique, au delà de la Thulé des anciens, jusqu'à l'Islande. Depuis 1470, attiré sans doute par le souvenir de l'infant dom Henri, il habitait Lisbonne, rendez-vous de hardis voyageurs. Il y refaisait son éducation, construisait des globes, dessinait des cartes, s'associait à des expéditions envoyées à la côte de

Guinée. Dès lors s'incrustait dans son esprit la conviction qu'environ deux mille lieues de mer séparaient l'Europe du Cathay, de la Chine. Il ne fut jamais préoccupé, dit-il, que de « chercher l'orient par l'occident» et d'atteindre, «par la voie de l'ouest, à la terre où naissent les épiceries ». Il croit, avec Aristote (?), que « ce monde est petit » et, avec Sénèque, qu'on peut passer facilement de l'Espagne dans les Indes.

Mais Colomb était pauvre. Il lui fallait des vaisseaux et l'appui d'un gouvernement pour prendre possession des territoires découverts. Ses projets, d'abord accueillis de Jean II, furent âprement combattus par l'évêque de Ceuta. Éconduit à Gênes (1484) — la république était appauvrie par de récents désastres — on le revoit en Espagne, dénué, voyageant à pied avec *son jeune fils* Diégo, recueilli par des franciscains, présenté enfin par un cardinal au roi Ferdinand le Catholique (1486), et admis devant un conseil de dignitaires ecclésiastiques. La majorité lui opposa les *opinions* cosmographiques de Moïse, des prophètes, de Lactance et de saint Augustin. « Même en admettant, lui disait-on, la rotondité de la terre, si vous parvenez à descendre, *comment* pourrez-vous remonter? » Il avait cependant convaincu quelques auditeurs. Mais, craignant de friser l'hérésie en cette terre dangereuse, il se retira à Cordoue, vivant de ses cartes et de ses globes. Au reste, le moment n'était pas favorable : toutes les ressources et toutes les forces de l'Espagne étaient alors consacrées à l'expulsion définitive des Maures, depuis trop longtemps oubliés au milieu des querelles interminables entre Navarre, Aragon et Castille. La prise de Grenade, en 1492, lui rendit l'oreille des souverains. L'ambition rusée de Ferdinand, la grandeur d'âme d'Isabelle furent également séduites par la hardiesse et par les résultats, possibles après tout, de l'entreprise. Le 17 avril 1492, à Santa-Féta, dans la *Véga* de Grenade, fut signé un traité solennel. Toutes les demandes de Colomb, jugées d'abord excessives, étaient accordées. Amiral et vice-roi, muni de trois mauvaises caravelles et d'équipages incrédules et jaloux, il mit à la voile pour l'inconnu. Il avait cinquante-six ans, de-

puis vingt il luttait pour une idée. Son courage, son adresse, sa ténacité, dignes de son indomptable persévérance, triomphèrent de tous les dangers, de toutes les révoltes et de toutes les trahisons.

Dans son premier voyage (1492), si émouvant, si dramatique, il découvrit les îles San-Salvador, Concepcion, Fernandina, Isabelle dans l'archipel des Lucayes, une partie de la côte septentrionale de Cuba, la côte septentrionale de Saint-Domingue (Hispaniola). Lorsque, au bout de sept mois, il reparut, amenant quelques indigènes, apportant des échantillons de la faune, de la flore, de tous les produits des îles, et de l'or, l'étonnement, l'admiration universelle, le récompensèrent de ses travaux. Le vieil érudit Pomponius Læta en pleura de joie. Pierre Martyr égala Colomb à Saturne, à Cérès et à Triptolème.

Le second voyage (1493) dura neuf mois, et eut pour résultat la découverte de nombreuses Antilles, Dominique, Guadeloupe, Marie-Galante, Puerto-Rico, Jamaïque. En 1498 (troisième voyage), Colomb aborda au continent, dans le delta de l'Orénoque ; il reconnut les îles Tabago, la Grenade et la Marguerite. Ce fut en revenant qu'il fut arrêté à Saint-Domingue par le gouverneur Bobadilla. Il semble qu'Isabelle ait été honteuse de ce traitement, mais qu'elle ait eu peine à défendre Colomb contre l'envie. L'admiration baissait. En 1497, les frères vénitiens Jean et Sébastien Cabot avaient découvert, au compte du roi anglais Henri VII, le Labrador, l'Hudson et la Virginie. Le quatrième et dernier voyage (1501-1503) devait être triste et malheureux ; après avoir côtoyé le Yucatan, le Honduras, qu'il supposait dans les Etats du Grand Khan, après avoir mis pied à terre dans l'isthme de Panama, longé la Colombie et le Vénézuéla, le grand vieillard, il avait soixante-sept ans, se vit refuser l'entrée des ports qu'il avait découverts. Echoué sur la côte de la Ja[illegible]que, il y attendit longtemps quelques secours, et revint en [illegible]gne, épuisé, disgracié. La mort d'Isabelle (1506) lui por[illegible]nier coup. Il mourut sans savoir qu'il avait rencontré un [illegible] immense ; et l'obscur Amerigo Vespucci, homme d'[illegible]ritant et

inoffensif, donna son nom, sans le savoir aussi, à la conquête de l'illustre marin.

Améric a-t-il, en fait, soit en 1497, soit en 1499, touché le rivage de la Nouvelle-Grenade ? Il importe peu, dit Humboldt : « L'Amérique était découverte en 1492, dès que Colomb eut débarqué à Guanahani. » Ce qui le prouve, c'est l'émulation universelle excitée par ce premier voyage. Elle fut telle, que « cinquante ans suffirent pour ébaucher la configuration des masses continentales de l'autre hémisphère ». Sur les rivages occidentaux, les progrès furent naturellement plus lents ; en 1520, toutefois, le Portugais Magalhaëns, au service de Charles-Quint, coupant le cap Horn, découvre et traverse l'océan Pacifique (il *meurt* aux Philippines) ; peu après, Cortez pénètre dans la *mer Vermeille* ; les Pizarre, les Almagro abordent au Pérou et au *Chili* ; en 1543, Cabrillo dépasse Monterey.

En quittant Christophe Colomb, rappelons le mot de Voltaire : « C'est ici le plus grand événement de notre globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand jusqu'ici semble disparaître devant cette espèce de création nouvelle. » Voltaire aurait pu ajouter que la découverte de l'autre hémisphère a retenti jusque dans le ciel. Qu'est-ce, en effet, que la théorie de Copernic, conçue vers 1506, connue seulement après la mort de cet audacieux timide, sinon le corollaire de la sphéricité du globe démontrée ? Si la terre est ronde, elle roule, elle tourne, et elle ne peut tourner qu'autour du soleil. Ainsi se trouvent connexes les deux révolutions dans la géographie et dans l'astronomie qui, dès le XVI[e] siècle, ont virtuellement abrogé les décrets du petit et coléreux créateur judéo-chrétien.

Au point de vue politique, c'est-à-dire contingent et passager, les résultats des conquêtes de Vasco, des découvertes de Colomb, ont été aussi désastreux que considérables. En donnant au Portugal et à l'Espagne pour plus ou moins de siècles à chacun sa moitié de la domination du monde, ils ont livré à la manie propagandiste de l'Église une foule de peuples dont les religions

étaient trop supérieures ou trop rudimentaires pour accepter des leçons ridicules ou incomprises. Les papes Martin et Alexandre VI (ce digne homme) s'étaient hâtés de mettre la main sur les âmes des terres nouvelles, en les partageant d'avance entre le roi *très catholique* et le roi *très fidèle.* Aussi l'ardente foi, non moins que la brutalité guerrière des compagnons et successeurs de Gama, de Cortez, d'Almagro, de Pizarre, etc., coûta la vie à quelque cent mille brahmanistes, musulmans, bouddhistes ou païens récalcitrants, et à environ dix millions de Caraïbes, de Mexicains, de Péruviens, qui eussent préféré attendre les hasards de la mort naturelle. Charles-Quint, et il n'était pas tendre, supplié par Las-Casas, fut obligé de garantir aux pauvres Indiens, comme on disait, la vie sauve, à condition bien entendu qu'ils feraient honneur aux sacrements.

La sociologie constate avec peine que la conquête, disons chrétienne et chevaleresque, car les Français ou les Anglais ne se seraient guère comportés autrement que les Espagnols, a fait disparaître des races curieuses aux Antilles, et anéanti au Cundinamarca, au Mexique et au Pérou des civilisations adaptées au climat et aux hommes, fort supérieures assurément à ce qui les a remplacées. Le Cundinamarca, par exemple, avait deux papes ! Mais, pour garder la gravité convenable, avouons que les ruines grandioses et les temples sculptés de l'Anahuac et de l'Yucatan écrasent les édifices et les décorations banales des villes bâties par les modernes, que les sujets de Montézuma vivaient dans l'abondance et la joie. On a critiqué à juste titre la férocité du dieu Huitzilopochtli ; mais dépassait-elle beaucoup celle de l'Inquisition ? Le Mexique avait des philosophes, des moralistes et des poètes, et leur littérature n'était pas sans mérite. Et le Pérou, ce parfait modèle de l'État communiste paternellement exploité par le chef irresponsable d'une famille divine, cette agglomération d'escouades laborieuses, nourries, mariées, occupées et tondues par de sages pasteurs, n'est-il pas à regretter, comme point de comparaison avec les régimes fondés sur la liberté individuelle ? La religion n'y était pas cruelle. Le culte du soleil souverain,

de la lune bienfaisante, grandiose et simple, était plus poétique à la fois et plus intelligent que... beaucoup d'autres. Pertes irréparables, si nous n'avions pour nous consoler l'annexion de l'Amérique au monde indo-européen.

La renaissance des lettres et des arts, l'invention de l'imprimerie, la découverte de l'Amérique, bientôt celle du mouvement terrestre et du système solaire, sont des révolutions à longue portée, dont la force impulsive, manifeste ou latente, aidée ou contrariée par les événements, se fera sentir jusqu'à la fin des âges. Pour mieux marquer leur place et leur puissance, nous les avons dégagées de tout cet enchevêtrement de faits et d'accidents qu'elles dominent de si haut, mais qui n'en continuent pas moins d'encombrer et d'ensanglanter l'histoire. Il nous faut cependant redescendre en ce fourré hasardeux où se débattent si péniblement les fortunes diverses des nations modernes.

En Angleterre, l'avortement de la guerre de Cent ans, les murmures de la nation, redevenue saxonne, et que ruinaient les entreprises des rois et des nobles normands, la minorité, l'imbécillité et le mariage fâcheux du roi Henri VI, enfin les âpres rivalités des membres de la famille Plantagenet, ont amené et envenimé une effroyable anarchie. La reine française, Marguerite d'Anjou, forcée, par l'incapacité de son mari, de prendre en main la cause de la dynastie lancastrienne, a essayé d'apaiser les défiances nationales en continuant la guerre de France. Ses généraux ont été malheureux. Elle s'est appuyée, à l'intérieur, sur des ministres jalousés par d'autres nobles ambitieux. On lui a tué, plus ou moins juridiquement, ses conseillers et ses favoris. Un puissant seigneur, le comte de Warwick, qui, à la façon des anciens thanes, nourrissait jusqu'à trente mille personnes sur ses vastes domaines, écrasait de sa popularité le prestige très affaibli des Lancastre ; un autre, plus dangereux encore, Richard d'York — descendant du quatrième fils d'Edouard III, mais issu, par les femmes, du second fils de ce roi — réclamait le trône ou tout au moins la reconnaissance de ses droits à la couronne. Vainqueur à Saint-Albans (1455) et à Northampton,

maître de la personne de Henri VI, il avait régné sous le titre de *lord protecteur* et réprimé la terrible insurrection populaire de John Cade; puis il avait été battu à son tour et tué, en 1460, à Wakefield. Mais son fils, proclamé roi à Londres, d'abord vaincu à Saint-Albans, vainqueur à Towton (1461), à Hexam (1463), battu à Nottingham (1470), vainqueur à Barnet et à Tewkesbury (1471), était resté en possession du trône. Cette guerre, où Warwick avait joué pendant plus de quinze ans le rôle de faiseur de rois, où le déplorable Henri VI passa trois et quatre fois du trône à la captivité, où l'infortunée Marguerite montra la plus tenace énergie, a reçu le nom de *guerre des Deux-Roses*. Lancastre et York avaient chacun dans leurs armoiries une rose, l'un rouge et 'autre blanche.

C'est dans les drames de Shakespeare qu'il faut lire les hor-eurs de cette époque tragique : la tête de Richard d'York lantée sur la muraille avec une couronne de papier; le jeune utland assassiné; le fils de Marguerite poignardé après le ombat par Glocester; les prisonniers coupés en quatre tandis ue le bourreau montre à la foule leur cœur arraché; l'iniquité es *Chambres étoilées* achevant l'œuvre du glaive et du poi-nard. Édouard IV fait tuer, par sa justice, son frère Clarence. ichard III (1483) épouse la mère de ses neveux qu'on égorge ans la Tour; il respire le meurtre, le poison et la rapine. nfin la mort de ce misérable à Bosworth donne quelque répit cette rage de tuerie, sans l'éteindre toutefois; car il semble ue les Plantagenets l'aient allumée dans le sang des Tudors; e ceux-ci la tradition de la férocité sans scrupules passera aux uarts, au peuple anglais tout entier et ne disparaîtra qu'après uillaume III. Henri VII, le Gallois, petit-fils de Catherine de rance, fils d'une princesse de Lancastre, mit fin à la gu[illegible] vile en épousant l'héritière d'York et fonda sur les rui[illegible] ristocratie décimée la puissance absolue des Tudors. D[illegible] cations sans merci assurèrent à la couronne la possessi[illegible] nquième du sol anglais. Des impôts arbi[illegible]res et cap[illegible] mplacèrent les taxes consenties par le Par[illegible]nt. La [illegible]

du peuple permit à ce personnage avide et habile de gouverne sans contrôle. Comme tous ceux qui exploitent la lâcheté publique, il n'oublia pas — c'est, d'ailleurs, un devoir pour tou les gouvernements — de favoriser l'industrie et le commerce ; et i put léguer au fameux tueur de femmes Henri VIII un royaume très riche et très puissant.

La France, de son côté, sans atteindre encore une cohésion aussi forte, avait en grande partie réparé sous Charles VII e Louis XI les désastres de la guerre de Cent ans. Mais la féodalité y avait des racines bien plus profondes qu'en Angleterre, e Louis XI est le premier, après Philippe-Auguste, qui ait voulu résolument les couper. Fourbe, astucieux, sans foi ni loi, cruel et dévot, comme tous les princes de son temps, intelligent d'ailleurs et lettré, même spirituel, il tranche, par la patience, par la persévérance dans un dessein suivi, sur la tourbe de brouillons violents qui l'entourent et souvent l'assiègent. Il n'a été ni bon, ni juste, ni grand ; mais, à tout prendre, Commines l'a bien jugé : « C'est un roi » ; ajoutons : et même un Français.

On va répétant : c'est la monarchie qui a fait la France. C'est un axiome bien fragile. Sans doute, établie au centre de l'ancienne Gaule, entre Orléans et Soissons, entre Mantes et Coulommiers, la monarchie capétienne, en supprimant à grand' peine les hobereaux voisins qui la serraient de trop près, e étendant sa suzeraineté de proche en proche, a naturelleme préparé, par simple ambition, l'unité future; mais elle en maintes fois retardé l'avènement; longtemps, féodale d'origi et d'instinct, fidèle à la vieille coutume barbare du partage, el a obstinément restauré ce qu'elle venait de détruire. N'avo nous pas vu le divorce de Louis VII livrer à l'Angleterre u moitié de la France ? Les scrupules de saint Louis rendre à vassal justement dépouillé l'Aunis et la Saintonge? La patern du même saint reconstituer au profit de ses fils des mais d'Anjou, de Poitiers, de Clermont, d'Artois, etc. ? Enfin, de t ces ennemis plus ou moins conscients de l'unité française, plus funeste a été Jean le Bon, qui, en pleine guerre, pour a

nager un fils, a fait de la Bourgogne une alliée des Anglais. Et la seconde maison d'Anjou? et les vaines expéditions d'Italie? Encore un legs de ce néfaste Jean. En réalité, ce qui a fait de la France une nation, c'est la géographie; ce sont les traditions gallo-romaines et carlovingiennes; c'est la pénétration mutuelle de dialectes issus d'une langue commune.

Les débuts de Louis XI n'avaient pas été heureux. Tenu à une sorte de reconnaissance envers le duc de Bourgogne qui avait encouragé ses rébellions, animé de sombres rancunes contre les amis et conseillers de son père, il avait commis de lourdes erreurs, chassant d'habiles ministres, aggravant les impôts, sacrifiant, pour se ménager l'appui du clergé, les quelques garanties gallicanes stipulées dans la *Pragmatique sanction* de Charles VII; en même temps, il entamait, par des mesquineries, sa guerre contre la féodalité, restreignant le droit de chasse, réclamant le payement de certaines redevances féodales. Deux mesures, plus sérieuses il est vrai, la subordination de la cour de Rennes au Parlement de Paris, et le rachat des villes de la Somme, engagées autrefois à la Bourgogne, ameutèrent les nobles contre ce chercheur de noises. La Ligue du bien public, jamais titre ne fut plus mensonger (1465), le réduisit à des concessions trop faciles pour être sincères.

Cinq années perdues lui furent un avertissement. Il commença par éluder sans vergogne toutes ses promesses, détachant de l'alliance bourguignonne le duc d'Anjou, les Orléans, Dunois, le comte de Saint-Pol, marchant sur la Bretagne et arrachant au duc le traité d'Ancenis, inquiétant son rival par des troubles et des révoltes en Flandre. Si, trop confiant en son habileté, il se risqua dans Péronne au moment où éclatait la rébellion flamande, s'il ne racheta sa vie qu'au prix d'humiliations douloureuses (1468), il fit payer cher sa faute à ceux qui l'avaient conseillée : le cardinal La Balue médita dix ans dans une cage de fer le danger de servir deux maîtres; les autres, Armagnac, l'incestueux bandit, Nemours son complice, et Alençon et Saint-Pol, ne perdirent pas pour attendre (1473-1475). Le poignard le

poison, la geôle, l'échafaud, la confiscation, en nettoyèrent la France. Entre temps, le duc de Berry et de Guyenne, le frère félon, était mort (1472). Warwick et Marguerite, réconciliés par Louis, avaient battu et chassé Edouard IV (1470). Une assemblée de notables à Tours avait déchiré le traité de Péronne. Saint-Quentin, Roye, Montdidier, Amiens, étaient repris. Une armée de cent mille hommes, une formidable artillerie avaient épouvanté le duc de Bretagne, et le Bourguignon furieux avait échoué, au siège de Beauvais, devant l'enthousiasme de Jeanne Hachette (1472). Libre enfin de régner, Louis, sans jamais perdre de vue ses vengeances et ses ennemis, créa des parlements, des universités, des foires, des marchés, assura la *sécurité publique,* encouragea les savants, accueillit l'imprimerie, développa l'industrie des mines, et attirant de Gênes, de Florence, de Venise, des tisseurs habiles, établit, à Tours, les premières manufactures de soie. La bourgeoisie des villes, flattée, enrichie, ferma les yeux sur les petites et grandes vilenies d'un tyran soupçonneux et maussade.

Tandis que Louis XI concevait et réalisait en partie l'unité administrative et judiciaire de la France et atteignait à la force par la concentration, le violent et mégalomane cousin de Bourgogne se dispersait en mille entreprises dont le succès pouvait faire de lui le plus puissant souverain de l'Occident. Charles le Téméraire, le bien nommé, possédait, à titre de seigneur, suzerain ou de vassal de l'empire, tout le nord et le nord-est de la Gaule, entre la Picardie et la Hollande, entre la mer du Nord et le Rhin, entre la Champagne et les Vosges; l'Alsace lui était engagée ; l'industrie des Flandres, le commerce de la Bourgogne lui assuraient des richesses presque infinies. Il voulut plus. La Lorraine, la Suisse et la Provence lui manquaient pour relever l'antique Lotharingie et ceindre la couronne royale de la Gaule Belgique. Louis XI le voyait avec crainte, avec espérance, s'enfoncer dans ce rêve prestigieux; aussi ne cessait-il de circonvenir le vieux roi René, comte de Provence, d'avertir et d'animer les vaillants confédérés de la Suisse, et les villes déjà riches

de Bâle, de Berne, de Zurich, menacées par leur ambitieux voisin.

Le rachat de l'Alsace par l'archiduc d'Autriche, la perte de Brisach, un échec personnel devant Neuss (1474), troublent le cerveau déjà obscurci de Charles; il brusque la fortune, entre en Lorraine, prend Nancy et se jette en aveugle sur les piques des Suisses. Durement frotté à Granson, écrasé à Morat (1476), chassé de la Lorraine soulevée, il vient se faire tuer sous les murs de Nancy (1477). Louis XI se précipite à la curée (1478-1483). La Bourgogne, le Mâconnais, le Charolais, l'Auxerrois, la Picardie et, sous condition, l'Artois et la Franche-Comté font retour à la couronne. Le vieux renard tenait déjà le Roussillon, la Cerdagne et l'Armagnac. Il avait mis la main sur l'héritage des Angevins, Maine, Anjou, Provence. C'était beau. Mais les Flandres et les Pays-Bas restèrent hors de sa portée; il essaya vainement de fiancer son fils à l'héritière. Celle-ci, Marguerite de Bourgogne, livra cette riche proie à Maximilien d'Autriche, l'aïeul de Charles-Quint.

La féodalité, si fort entamée par Louis XI, se redressa contre Anne de Beaujeu, tutrice habile d'un frère enfant. La révolte avorta, et la régente sut faire épouser au jeune roi l'héritière de Bretagne (1491). L'ineptie de Charles VIII vint compromettre les résultats acquis par la sagesse hardie de son père et de sa sœur. Ce triste roi, tête farcie de chimères, lâchant la proie pour l'ombre, rendit à l'Espagne le Roussillon, à l'Autriche l'Artois et la Franche-Comté (1493), et se jeta sur l'Italie. Conquérant grotesque, il sortait de chez lui en laissant ouvertes ses portes du nord, de l'est et du midi. Son équipée ne vaut pas d'être contée; après avoir semé la terreur en Italie et jusqu'à Naples, il rentra en France, tout piteux de la stérile victoire de Fornoue, et mourut, léguant ses droits et ses rêves funestes à Louis XII, autre tête faible, bonne nature, médiocre génie.

Mieux conduites, ces expéditions auraient pu réussir. Venise seule, en Italie, possédait encore quelque puissance, bien [illegible] le Turc lui enlevât une à une ses possessions extérieures.

c'étaient de faibles États que les principautés de Mantoue, de Ferrare, que le Milanais des Visconti et des Sforza, la Toscane des Médicis. Les papes, gênés, dans la campagne de Rome, par une foule de petits seigneurs, ne songeaient guère, en dehors des intérêts généraux de la chrétienté, qu'à pourvoir de titres et de domaines leurs neveux et leurs favoris. Alexandre VI, d'heureuse mémoire, ses fils César et Jean, sa fille Lucrèce, n'égayaient pas moins l'Italie par leurs vices qu'ils ne la charmaient par leur dextérité dans le maniement de la dague et du poison. En ces temps excessifs, la débauche, l'assassinat, le guet-apens, se donnaient libre carrière. Le prêtre n'hésitait pas plûs que le laïque à poignarder l'ennemi devant l'autel, comme firent, à Florence, les Pazzi et les Salviati. La vertu, quand elle se déclarait, prenait les allures de la fièvre. On voyait le moine florentin Savonarole, ami de l'austère Michel-Ange, déclamer, sans aucune raison, sur la ruine prochaine de sa patrie, surexciter sans but une population déjà turbulente, brûler tous les livres, honneur de l'esprit humain, avant de périr lui-même sur le bûcher.

Mais laissons délirer Savonarole, laissons les Borgia dépouiller, égorger, empoisonner les menus barons voisins et, appliquant à une tâche sainte des moyens terrestres, étendre par la perfidie et la violence les États de l'Église ; laissons Alexandre VI mourir d'un vin préparé pour ses convives.

Naples et Palerme valent bien Rome et Milan. On y vit dans la paresse et dans la joie, tandis que les Angevins là, ici les Aragonais, exploitent plus ou moins adroitement une autorité toujours précaire. Les deux Jeannes de Naples (XIVe-XVe siècle), fameuses par leurs nombreux maris, amants et fils adoptifs, ont terminé, avec une rare impudence, la première maison d'Anjou et donné à la seconde les titres que Charles VIII prétendit faire valoir. Un Alphonse quelconque, Aragonais, avait évincé René
ou et le fils de René, Jean de Calabre; puis il y eut un
and II, celui que Charles VIII (1495) expulsa pour quel-
ois ; puis un Frédéric, remplacé, de 1500 à 1504, par un

vice-roi français, Nemours, bientôt chassé lui-même par un très bon général espagnol, Gonzalve de Cordoue. Louis XII, qui n'avait, personnellement, aucun droit sur le royaume de Naples, pouvait plus sérieusement faire valoir ceux de sa grand'mère Valentine Visconti sur le Milanais ; et peut-être, avec moins de présomption et plus de talent, eût-il annexé à la France la Ligurie et la Lombardie. Il les conquit deux fois ; il y gagna lui-même ou par ses généraux quelques belles batailles : Novare (1500), Agnadel (1508), Brescia, Ravenne (1512) ; mais il était, sans s'en douter, le jouet du pape Jules II, un obstiné vieillard qui montait, casque en tête, à l'assaut des citadelles et qui ne l'aidait à ruiner les États voisins, Florence, Pise, Milan, Venise, que pour étendre la suprématie du saint-siège sur toute l'Italie centrale. De là toutes ces intrigues et ces trahisons qui aboutirent à une triple invasion : des Anglais à Guinegate, des Espagnols en Roussillon, des Allemands en Franche-Comté. Et Louis XII, père du peuple, dont l'administration fut moins mauvaise que la politique, se vit, en 1514, ramené et confiné dans la France diminuée, tributaire de Henri VIII. Il mourut gaiement, l'année suivante, d'un mariage tardif avec une trop jeune femme.

Pendant que la France faiblissait par l'imprudence de ses rois, l'Espagne sortait de l'ombre où les dissensions et les divisions intestines l'avaient longtemps arrêtée. Le mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, la prise de Grenade, lui avaient donné l'unité de gouvernement, la Sicile et bientôt Naples ; le mariage de la princesse Jeanne la Folle avec le fils de l'archiduc d'Autriche et empereur d'Allemagne promettait à l'héritier d'Espagne les Flandres, l'Artois, les Pays-Bas, la Franche-Comté, toute la vallée du Danube entre Ratisbonne et Presbourg ; enfin, les découvertes de Colomb lui préparaient un empire immense dans un monde inconnu. C'étaient là les éléments d'une puis-sance redoutable. Lorsque Ferdinand mourut, en 1516, il ne doutait pas, et nul n'y songeait alors, qu'un vice mortel, [illegible] geur, était désormais attaché au cœur mêm[illegible] [illegible] qu'il avait fondée : le fanatisme aveugle, la [illegible]

orthodoxe. L'Inquisition, établie à Séville dès 1480, associée à la royauté, dont elle fut la maîtresse, l'alliée et le mauvais génie inséparable, avait commencé son œuvre néfaste par l'expulsion des Morisques industrieux, des demi-chrétiens, des juifs, par des milliers d'assassinats juridiques. L'Aragon avait résisté à l'institution, même tué un grand inquisiteur, Pierre d'Arbuès. Mais la Castille, le Portugal, accueillirent avec faveur cette abominable officine de délation et d'hypocrite férocité. Torquemada, très vertueux monstre, entreprit de tuer la pensée pour sauver l'âme, et ses successeurs, en deux siècles, abattirent la puissance espagnole. Ce suicide par la foi était, il faut le dire, inévitable. C'était la foi qui avait soutenu l'Espagne dans sa longue croisade. La haine de l'infidèle et de l'hérétique s'était incrustée, depuis huit cents ans, dans le cerveau d'une nation passionnée, fière, aussi violente que brave. La dévotion la plus exaltée, la plus intolérante, devenait une seconde nature chez l'Espagnol du moyen âge et de la renaissance.

Abrégeant notre tour d'Europe, nous ne jetterons aujourd'hui qu'un regard au delà du Rhin.

Dans la longue vallée, depuis Bâle jusqu'à Clèves, régnaient, avec une indépendance effective, les sept électeurs, laïques ou ecclésiastiques. Rodolphe de Habsbourg, en fondant la puissance de la maison d'Autriche, n'avait pu rendre l'unité à l'empire allemand. S'il eut pour second successeur un Autrichien, Albert Ier, le titre impérial, durant tout le XIVe siècle et jusqu'en 1438, avait alterné entre les maisons de Bavière et de Luxembourg, celle-ci maîtresse de la Bohême. Les empereurs, les grands comme les médiocres, n'avaient pas mieux réussi que Rodolphe à faire de l'Allemagne une monarchie. Plus ou moins puissants comme ducs, comme électeurs, comme rois, ils étaient, en tant qu'empereurs, à peine des arbitres et des conseillers. Leur suzeraineté, en droit, n'était pas contestée ; en fait, elle ne s'imposait que force. Maximilien, ce gendre posthume de Charles le Té-e, ce fils d'un empereur (Frédéric III) toute sa vie battu chassé par le roi de Hongrie Mathias Corvin, Maximilien,

empereur à son tour, était le plus souvent réduit à une véritable impuissance.

Dans le Nord, l'union de Calmar (1397), qui avait réuni sous le sceptre de Marguerite Waldemar le Danemark, la Norvège et la Suède, plusieurs fois rompue et renouée, touchait à sa fin. Gustave Wasa était né. Le long de la Baltique, l'électeur de Brandebourg, les chevaliers teutoniques, la Pologne, la Lithuanie, les porte-glaive de Livonie, se disputaient la Poméranie et les deux Prusses. La Pologne tenait alors la première place parmi les Slaves : la Lithuanie, qui lui avait donné ses rois, les Jagellons, écartait les Russes de la Baltique ; elle s'avançait vers la mer Noire et le Dniéper; au sud et à l'ouest, la Moldavie et la Valachie, la Transylvanie, très menacées ou déjà conquises par les Turcs, lui faisaient encore un suffisant rempart. La Moscovie d'Ivan III, bien que délivrée du joug mongol, bien qu'étendue, au nord, jusqu'à Novgorod et Ivangorod (plus tard Pétersbourg), était encore isolée de l'occident; à l'est, elle avait pris et reperdu Khazan. Toutefois, Ivan, qui a mérité le nom de *Grand*, ayant épousé une Paléologue, avait ajouté à ses armes l'aigle à deux têtes, qui regarde les deux horizons, les ailes éployées, toutes prêtes pour un double essor. Mais au xve et au xvie siècle, cette Europe du nord et de l'orient demeure à l'arrière-plan. On s'y bat, on s'y tue comme ailleurs ; les ambitions s'y déchaînent. La civilisation pénètre, par endroits, l'épaisseur de la barbarie. A Cracovie, à Thorn, même à Moscou, se manifestent des rudiments d'industrie, d'art, même de science. Mais les lointains échos de cette agitation, de cette vie qui s'éveille, sont étouffés par le fracas des deux grandes querelles qui vont diviser l'Occident politique et religieux : la rivalité de la France et de la maison d'Autriche ; la Réforme. De la première, nous avons indiqué l'origine : l'abandon de la Bourgogne à des fils de France, traîtres à leur race et à leur patrie. Nous allons exposer les causes de la seconde. Dès le second quart du xvie siècle, elles se trouveront si intimement mêlées, que l'histoire ne pourra plus les séparer.

L'œuvre moralisatrice de l'Église romaine avait totalement échoué. Il ne s'agit pas ici de contester la sincérité entière et la bonté d'innombrables disciples, prêtres, moines, qui, au nom du Christ, croyaient apporter la consolation et l'espérance aux victimes de la barbarie et de la féodalité. Je constate un fait: l'impuissance du christianisme à améliorer la nature humaine et l'état social. Doctrine mortuaire appelée par une ironie du sort au gouvernement des vivants, il n'opposait aux misères terrestres que la vision du ciel et les vertus qui mènent au salut. Loin de guérir les maux, il enseignait à les souffrir ; au lieu de fortifier les âmes, il les inclinait à la résignation, à l'obéissance, à la servitude. Tout ce qui élève l'homme, la fierté, la volonté, l'amour, le travail, la science, était pour lui déchéance *et péché*. Infécond pour la vertu, il était impuissant contre *le vice*, non pas que ses prédicateurs ne tonnassent *volontiers* contre le meurtre, le crime, la perfidie et la débauche ; mais il n'en détournait aucun de ceux qu'une donation suffisante et une confession *in extremis* pouvaient garantir des peines éternelles. De ce côté, l'Église elle-même donnait largement l'exemple: papes, évêques, abbés, moines, à l'envi laissaient aux vilains et aux âmes timorées la pratique des prétendues vertus chrétiennes. La guerre, l'intrigue, les fêtes, l'oisiveté, l'exploitation acharnée du riche et du pauvre, leur étaient aussi familières qu'aux barons et aux rois.

D'autre part, le roman chrétien, tel que l'a constitué le *Credo*, tel que le répétaient chaque jour dans l'école et dans la chaire des milliers de théologiens et de pédagogues, s'était si profondément implanté dans les esprits, qu'on n'aurait pas rencontré un homme sur un million qui doutât de la création, de la rédemption, des miracles, enfin des « vérités évangéliques ». La raison même, qu'avait ressuscitée la connaissance des littératures païennes, ne pouvait ébranler des croyances aussi invétérées que sincères.
[illegible] nt donc expliquer l'inefficacité frappante d'une *religion* [illegible] par l'erreur ou l'indignité de ses interprètes. On opposa [illegible] des anciens jours, « pauvre, humble, ardente », à l'Église

« opulente, souveraine, oisive », de ce Médicis lettré, Léon X, « vivant en gentilhomme de la renaissance avec des veneurs, des artistes, des poètes, bien plus qu'avec des théologiens ». On chercha dans les textes sacrés les versets qui condamnent ce luxe, ces plaisirs et ces allures mondaines. On lut la Bible, que les traditionnistes avaient oubliée. C'est ce qu'avaient fait Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague. Tandis que ces rares esprits — on les a nommés *humanistes* — les Erasme, les Rabelais, les Montaigne, écartant les puériles discussions théologiques, demandaient à l'observation de la nature, au bon sens aiguisé par les découvertes de la science naissante, une libre et tolérante philosophie ; les croyants rigides substituaient à l'autorité des bulles et des conciles l'autorité d'un livre judéo-chrétien, recueil précieux de morceaux empruntés à des époques et à des auteurs divers. Erasme, dans son piquant *Éloge de la folie*, semble avoir omis l'aberration de ces hommes aussi bornés que sérieux.

Zwingli, curé de Zurich, proclamait, dès 1516, que l'Évangile est la seule règle de la foi. Vers le même temps, un moine augustin, docteur écouté de l'Université de Wittenberg, le Saxon Martin Luther, avait remarqué, dans un voyage à Rome, les désordres de l'Église. Léon X s'occupait, en ce moment, d'achever Saint-Pierre de Rome et, à court d'argent, vendait force indulgences. Luther s'avisa d'en être choqué ; comme si l'Église, son Église, n'avait jamais fait autre chose que de vendre des prières, des absolutions et des promesses ! Il se convainquit, chose horrible ! que les indulgences, l'assurance anticipée du pardon, étaient en contradiction avec la doctrine de Paul et d'Augustin sur la grâce divine ; mais il oublia de se demander si cette doctrine de la grâce n'est pas elle-même une absurdité. Sans plus attendre, il colla sur la porte de l'église de Wittenberg quatre-vingt-quinze propositions contre les indulgences ; à quoi le marchand d'indulgences Tetzel, un dominicain, répondit par cent dix contre-propositions (1517). Qui pourrait [illegible] querelle si ridicule pût enfanter tant de maux ?

Occupé de choses plus importantes et plus int

nexion du duché d'Urbin, l'autorisation de l'*Orlando furioso*, paru en 1516, une lettre de Raphaël ou d'Érasme, quelque médaille ou statue retrouvée, Léon X répondit aux accusateurs de Luther : « Eh ! arguties de moines ! Ce frère Martin a un vrai talent. » Les papes n'étaient encore infaillibles qu'à demi ! La querelle de moines était le prélude d'un schisme. Quant à Martin, il avait du talent, mais plus encore de tempérament et d'audace ; il résista aux remontrances du légat Cajétan, envoyé pour le chapitrer ; appelant du légat au pape et du pape au futur concile, enfin rejetant même l'autorité des conciles contre la parole de Dieu « consignée aux Évangiles », il n'admit plus pour le croyant d'autre règle que le texte même de l'Écriture. L'intercession des saints, la confession auriculaire, le purgatoire, la transsubstantiation, tout ce sur quoi, dirait La Fontaine, « l'Église fonde sa cuisine », exercèrent tour à tour sa verve théologique.

Ayant dessein de prendre femme, il condamna le célibat des prêtres. Force était au pape de sévir (1519). Alors Luther, publiquement, sur la place de Wittenberg, brûla la bulle de condamnation et les volumes du droit canonique. Ce coup hardi lui créa des partisans, et il parut à la diète de Worms, où le citait le nouvel empereur Charles-Quint, accompagné de cent chevaliers armés de toutes pièces. Il est possible que cette escorte lui ait évité le sort de Jean Huss ; sans doute aussi l'empereur le sentait protégé par l'électeur de Saxe, auquel lui-même devait sa couronne, Frédéric le Sage. Comme Luther, mis au ban de l'empire, se retirait par la forêt de Thuringe, il se vit enlevé et enfermé dans le château de la Wartbourg. C'était l'électeur qui le mettait prudemment à l'abri de ses ennemis et de ses imprudences (1521).

De ce refuge, pendant près d'une année, le réformateur inonda l'Europe de ses pamphlets pleins de verve bouffonne et d'apos-ophes injurieuses au pape, aux évêques, aux princes, au roi ngleterre, qui avait écrit contre lui, traitant ces puissances ivec un magnifique mépris d'eux et de Satan ». Là, il com-

mença cette célèbre traduction de la *Bible* en langue vulgaire, qui a donné sa forme définitive à l'allemand moderne. Il sortit enfin, précédé d'une immense renommée, soutenu par le brillant Ulric de Hutten, par le doux Mélanchthon, protégé et accueilli par les seigneurs laïques et les villes impériales qui se hâtaient de saisir les biens d'Église. Il allait de ville en ville, prêchant avec une éloquence triviale et entraînante contre la vieille Babylone, la simonie, la perversion des enseignements évangéliques. Ses leçons dépassèrent le but qu'il poursuivait — car sa réforme, uniquement religieuse, ne tendait à aucune modification sociale — et bientôt (1524-1525), à l'exemple des électeurs et des ducs, qui partout confisquaient les abbayes et les prieurés, le peuple voulut prendre sa part. En Souabe, en Thuringe, on parla de communauté des biens, d'égalité absolue. Luther se hâta de désavouer ces utopies ; et de malheureux insurgés périrent par milliers. L'anabaptisme, sorte de mysticisme sensuel et de théocratie démagogique (il s'est fort assagi depuis), est issu de ces premières jacqueries luthériennes ; on connaît assez les fureurs et les insanités de son prophète, Jean de Leyde, qui régna au moment (1535) à Munster, en Westphalie.

La Réforme, en Allemagne, avait produit des résultats politiques beaucoup plus importants et plus durables. L'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse-Cassel, les ducs de Mecklembourg, de Poméranie, s'étaient hâtés de séculariser toutes les propriétés ecclésiastiques à leur convenance ; et, en 1525, l'électeur de Brandebourg, grand maître de l'ordre teutonique, s'était déclaré duc héréditaire de Prusse sous la suzeraineté de la Pologne. Ainsi, la plus grande partie de l'Allemagne du Nord, embrassant la Réforme, se séparait nettement de l'Allemagne du Sud, austro-bavaroise ; et Luther, sans y songer, rapprochait, reliait les deux principales pièces, demi-finnoises, demi-slaves, de la future monarchie prussienne, élargie, étendue par Frédéric II, et dont Bismark a su imposer l'hégémonie à la véritable Allemagne, rhénane, saxonne et bavaroise. Dans le même temps, toléré par les diètes de Nurenberg et de Spire (1523, 1526), le

luthéranisme s'était établi en Danemark et en Suède. Dès 1521, Gustave Wasa, échappé des prisons danoises, avait commencé la guerre aux évêques, rallié les nobles en permettant la sécularisation. Lui-même confisqua treize mille bénéfices ecclésiastiques. En 1529, il était le chef incontesté d'une Église nationale indépendante. En Danemark, les nobles avaient pris l'initiative. Lorsqu'un manifeste conciliant, rédigé par Mélanchthon, eût été rejeté par la diète d'Augsbourg (1530), les princes luthériens protestèrent à Smalkalde (1531), et formèrent une ligue puissante qui, vaincue par Charles-Quint à Muhlberg (1547), n'en fit pas moins plier le vainqueur (1552), et lui imposa la paix en 1555.

Luther était mort en 1546. Incomplète au point de vue doctrinal, dangereuse au point de vue politique, son œuvre, en émancipant les esprits de l'autorité romaine, n'en a pas moins détourné de sa voie la pensée moderne. Si elle a arraché à l'exploitation papale la moitié de l'Europe, elle a ranimé la théologie expirante, restauré le christianisme et forcé l'Église à se défendre par le massacre, le bûcher et le poignard. Elle a suscité contre la liberté et la science l'âpreté sectaire de Calvin, la fureur de l'Inquisition et l'hypocrite fanatisme des jésuites.

La réforme anglicane, bien qu'elle ait adopté plusieurs de ses dogmes, ne procède point de Luther. Elle est née d'une fantaisie de Henri VIII. Nul n'avait plus bruyamment combattu Luther que ce personnage singulier; il s'était même décerné le titre de *défenseur de la foi*, qu'il voulut garder après son apostasie. Dégoûté de sa femme, la reine Catherine, après vingt ans de mariage, il prétendit la répudier sous le prétexte qu'elle avait été six mois l'épouse de son frère aîné. La cour de Rome lui ayant, à bon droit, refusé le divorce qu'il sollicitait, il se l'accorda, en qualité de protecteur et chef suprême de l'Église d'Angleterre (30 mars 1534). Aussitôt, il déclare suspendus tous les pouvoirs ecclésiastiques. Il réunit à la couronne ou distribue à ses favoris et à ses commissaires tous les biens monastiques, près d'un milliard. Pape infaillible, il fait décréter par un parlement ahuri que ses proclamations auront la même force que les bills votés

par les deux Chambres. Il promulgue une traduction de la Bible, seule autorisée, et dont la lecture n'est permise qu'aux chefs de famille. Il argumente en personne contre des maîtres d'école et fait brûler à petit feu ceux qu'il ne convainc pas. Il accuse saint Thomas Becket, tué en 1170, de trahison, livre au feu ses os et confisque sa châsse. Les habitants de cinq comtés du Nord marchent sur Londres, il négocie avec eux et les pend par centaines. Les protestants, car ils commencent à abonder, disciples de Wiclef, de Calvin, de Luther, espèrent au moins la tolérance; défenseur de la foi, il les envoie au bûcher comme hérétiques; mais il pend les catholiques comme traîtres pour avoir nié la « suprématie » (1540). Soixante-dix mille victimes sont sacrifiées aux caprices de ce maniaque ventripotent, fort admiré encore aujourd'hui par quelques excentriques, en cette Angleterre qu'il a terrifiée et pressurée à fond. Tel fut l'inventeur de la religion et de la hiérarchie anglicanes, plus tard réglées par Élisabeth.

Cependant les diverses sectes calvinistes, et les plus radicales, envahissaient sourdement l'Écosse; elles n'allaient point tarder à régner en Angleterre sous Édouard VI et à miner la monarchie absolue. Elles venaient, selon toute vraisemblance, des Pays-Bas, où l'Espagne les traquait avec une cruauté implacable.

Le luthéranisme qui avait pénétré rapidement dans les dix-sept provinces des Pays-Bas avait été étouffé dès 1522 par l'Inquisition; mais toutes les persécutions de Philippe II (1556, etc.) ne purent chasser de la Hollande le calvinisme.

Qu'était-ce donc que ce nouvel apôtre, dont l'influence a succédé à celle de Luther et se fait sentir encore dans toute l'Amérique du Nord et dans toutes les colonies de l'Angleterre? C'était un Picard, Jean Calvin, né à Noyon en 1509, destiné d'abord à l'Église, et qui, préférant la jurisprudence, alla étudier le droit à Orléans, puis à Bourges sous Alciat. Il adopta fort jeune les principes de Luther et essaya de les répandre à Paris, dès 1532. Rigide et sombre autant que Luther était exubérant et joyeux, Calvin ne pouvait plaire aux Parisiens, dévots et gouailleurs, et

qui restèrent si longtemps attachés aux pompes et aux fêtes du catholicisme. La cour, aussi, goûtait peu les professeurs de vertu. François Ier, que la politique rapprocha souvent des princes luthériens, n'admettait pas en France des opinions qui semaient la révolte chez ses voisins. Le catholicisme, beaucoup moins violent en France et en Italie qu'en Espagne ou en Portugal, ne gênait point ses vices et ne contrariait point son administration. Bien entendu, tout est relatif. Les supplices qu'il autorisa et les horribles massacres, si inutiles, qui détruisirent les Vaudois de Mérindol et de Cabrières entacheront toujours la mémoire de ce frivole jouisseur.

Tant y a que Calvin, menacé de prison, chercha un refuge, d'abord à Angoulême, puis à Nérac auprès de l'aimable Marguerite de Navarre, amie de Marot et tolérante aux réformés. Il passa aussi à Ferrare, à la cour de Renée de France, dont Marot fut secrétaire. Établi à Bâle, il composa en latin (1534) et traduisit lui-même en raide mais excellent français son *Institution de la religion chrétienne* (1535), qui devint le catéchisme d'une réforme démocratique et égalitaire. Professeur de théologie à Genève, où avaient pénétré les doctrines de Zwingli (1536), ensuite à Strasbourg, où il se maria en 1539, il revint enfin régner à Genève, en 1541 ; pendant vingt-trois ans, il y fut le maître absolu des mœurs et du culte, et transforma cette joyeuse cité en morne béguinage. Rien de plus libéral en apparence que la doctrine de Calvin ; elle proclame la plus entière liberté d'examen et d'interprétation. Mais ceux qui n'interprétaient pas à son gré faisaient bien de ne pas le visiter, même en amis ; témoin son ancien condisciple Michel Servet, médecin et philosophe, qui ne pensait pas comme lui sur la Trinité. Calvin ne put se résoudre à le laisser vivre. Il le fit brûler, comme hérétique, oubliant que le libre examen ne comporte point d'hérésie. Ce détestable crime ébranla pas son autorité ; et il mourut sans remords en 1564. ut lui savoir gré sans doute d'avoir nié la présence réelle Homme-Dieu, mort depuis l'an 33, sous une mince lame âte timbrée par un gaufrier. Mais son horreur de l'art et du

plaisir, sa théorie injuste de la prédestination, la sécheresse de sa liturgie, son rigorisme gourmé, sans parler du sanguinaire fanatisme déchaîné sur l'Écosse et l'Angleterre, ont beaucoup servi (par le contraste) la morale accommodante des successeurs d'Ignace.

Ignace de Loyola, le fondateur de la Compagnie de Jésus, n'était pas moins fanatique que Calvin; il était de plus véhément et passionné. Aussi ne peut-on le compter parmi les jésuites. Ce sont ses successeurs, souples et tortueux, qui, appliquant à leurs intrigues son principe de l'obéissance passive, ont su envelopper d'une flottante casuistique leur persévérante et redoutable ambition. Souvent déjoués, toujours au guet, toujours actifs, ils ne désespèrent pas encore de reconquérir pour la Rome catholique le terrain que Luther et Calvin lui ont ravi. Véritables maîtres de l'Église, ils ont reconquis les femmes, les enfants, et bien d'autres, dont le sceptique acquiescement leur suffit. Mais ils savent que ce n'est pas avec les hérésies, c'est avec la raison et la science, qu'ils ont engagé le grand duel, dont le XXe siècle verra le dénouement.

XXVIII

DE CHARLES-QUINT A LOUIS XIV.

Profils de Charles-Quint et de François Ier. — Héritier de Charles le Téméraire, de Maximilien d'Autriche, d'Isabelle et Ferdinand d'Espagne, empereur, maître des Indes, allié de l'Angleterre, Charles-Quint lutte trente-cinq ans, au dehors contre la France, au dedans contre la Réforme. — Le connétable de Bourbon. — Pavie. — Le sac de Rome. — Charles-Quint à Tunis, à Muhlfeld. — Soliman en Hongrie, en Autriche. — Extravagance et rapines de Henri VIII. — La Réforme triomphe à Passau. — Charles-Quint échoue devant Metz; il abdique. — Philippe II signe le traité de Cateau-Cambrésis. — Henri II garde Metz, Toul et Verdun. — La résistance de la France a fait éclater en trois tronçons l'immense empire qui l'enveloppait. — Philippe II et Marie Tudor. — L'Inquisition. — Le duc d'Albe. — Les guerres de religion en France. — Les Guises, Catherine, la Saint-Barthélemy; Henri III et la Ligue. — Éclat du règne d'Élisabeth. — Henri IV, très supérieur à son temps et à ses descendants; il a imposé à Philippe II la paix de Vervins. — Piteuse minorité de Louis XIII. — Richelieu relève la France en coupant court aux trahisons de la noblesse intrigante et à la sécession des protestants. — La guerre de Trente ans met aux prises les réformés tchèques, danois, suédois, saxons, et les catholiques autrichiens et bavarois. — Tilly, Walstein, Gustave-Adolphe. — Richelieu entre peu à peu dans la mêlée; il appuie Gustave et lance Guébriant au delà du Rhin. — Tristes débuts des Stuarts : Jacques Ier grotesque, Charles Ier entêté et faible. — Guerre civile. — Les Puritains, ridicules et féroces, subissent la puissance et la gloire d'Olivier Cromwell, halluciné, charlatan, mais grand général, grand politique.

Au Louvre, dans une salle obscure de l'ancien musée des Souverains, l'œil se sent attiré par une tête vivante, un haut relief peint, au front plein, au profil étrange avec son menton et sa mâchoire inférieure d'une seule pièce, projetés en avant et en dehors de la bouche à la fois ouverte et rentrée. Cette bouche mord; mais elle ne peut retenir, parce que les deux cercles de dents ne posent pas l'un sur l'autre. Sans croire plus que de raison à la physiognomonie, on avouera que ces traits conviennent parfaitement à l'activité dévorante et stérile de Charles-Quint, ce curieux métis de Français, d'Autrichien et d'Espagnol.

Charles naquit à Gand en 1500, et grandit vite, surtout en Flandre, sous la tutelle de sa tante Marguerite et la direction d'un habile Franc-Comtois, Granvelle. Il avait quatre ans lorsque la mort de sa grand'mère Isabelle appela au trône de Castille sa mère Juana, Jeanne la Folle; six ans, lorsque la mort de son père, Philippe le Beau, un Austro-Flamand quelconque, rendit la Castille à son grand-père Ferdinand d'Aragon, tuteur naturel de Juana; enfin, seize ans seulement lorsque Ferdinand légua en mourant la régence de l'Espagne entière à l'habile, énergique et cruel cardinal inquisiteur Ximénès, qui, en fait, avait gouverné l'État, et avec gloire, depuis et avant la prise de Grenade. Un rude homme que ce vieux prêtre : en 1509-1510, il avait armé et conduit en personne à Oran une expédition qui pénétra jusqu'à Tlemcen; dans une époque troublée, comme des mécontents lui demandaient de quel droit il avait restreint leurs privilèges, il leur montra une forte batterie de canons : « Vous voyez mes droits, » leur dit-il. Ferdinand ne manquait, non plus, ni d'adresse ni de résolution; nous l'avons vu voler à un parent le royaume de Naples dont Louis XII lui avait cédé la moitié. Il consacra ses dernières années à déjouer les prétentions gênantes des nobles et à tourner les *fueros*, les privilèges locaux et surannés des villes; il sut, par quelques actes opportuns (l'empoisonnement d'une sœur par une sœur), enlever la Navarre aux Albret, et étendre ainsi la brèche que déjà lui ouvraient dans les Pyrénées la Cerdagne et le Roussillon. Bref, le vieux roi sans scrupules et le vieux ministre fanatique avaient travaillé de leur mieux à la grandeur, au moins extérieure, de l'Espagne. Charles se hâta (1517) de retraiter le survivant, Ximénès, et de se donner des ministres de son âge. A peine il avait eu le temps de quitter ses manières flamandes, libres et faciles, et d'apprécier le caractère jaloux et susceptible soit de la noblesse castillane, soit des villes aragonaises, que la mort de son grand-père paternel, l'empereur Maximilien (1519), l'appela dans ses domaines d'Autriche, et lui permit d'enlever la couronne impériale à ses compétiteurs, François Ier et Henri VIII. L'élection

avait été remise entre les mains de l'électeur de Saxe Frédéric ; celui-ci, comptant sur les Turcs pour retenir le futur empereur dans ses États héréditaires, c'est-à-dire loin de la véritable Allemagne elbo-rhénane, déposa sur la tête du jeune archiduc-roi un diadème très incommode et très onéreux.

C'est ainsi qu'à vingt ans Charles-Quint se trouva maître de l'Espagne et de l'Amérique, de la Sicile, de Naples (bientôt de Rome, quand il y eut installé le pape Adrien, son ancien précepteur), de l'Autriche, de l'Allemagne entière, des Pays-Bas, Hollande, Belgique, Provinces rhénanes, Flandres, enfin de la Franche-Comté, de l'Artois et du Roussillon ; allié de Henri VIII, que François Ier venait de s'aliéner par les humiliantes magnificences du Camp du drap d'or. Mais lui-même ne se faisait pas illusion sur la solidité de ce vaste empire. La Réforme divisait l'Allemagne ; la bourgeoisie remuait en Flandre ; en Espagne, la noblesse et les communes révoltées avaient pris les armes ; la diversité des langues et des intérêts excluait toute cohésion durable. A l'orient, les conquêtes du terrible Sélim Ier, et, bien plus encore, les progrès de Soliman le Magnifique, qui avait pris Belgrade en 1521 ; au sud, la piraterie barbaresque embusquée à Tunis et Alger ; au centre même, la Lombardie encore à demi française, et la France, forte et compacte, ocupant l'Italie et l'Espagne de l'Autriche et des Pays-Bas, opposaient à l'ambition la plus tenace d'infranchissables barrières.

François Ier, dont Titien a dissimulé les petits yeux et poétisé le nez immense, homme de courage et d'esprit, en somme, ni meilleur ni pire, au point de vue moral, que ses contemporains, était mieux armé que Charles-Quint lui-même, sinon pour l'attaque, au moins pour la résistance. Ses ressources étaient moindres, mais plus sûres, sa puissance mieux assise et plus concentrée. Il avait, derrière lui et avec lui, une nation. Son rival, traînant vingt peuples à sa suite, se débattait entre des ennemis dangereux qui n'étaient pas tous en dehors de ses frontières. François Ier, moderne par les goûts et l'intelligence, avait trop gardé en lui du moyen âge, trop du roi Jean. Vaillant chevalier,

il voulait faire le général. Sa grande faiblesse, faiblesse honorable, ce fut sa bravoure. Mais quelques malheurs qu'elle ait attirés sur lui, elle n'a rien enlevé à sa renommée ni à la gloire de son pays. Dans le grand duel qui va s'engager, c'est, en fin de compte, la France qui triomphe. C'est le vaincu de Pavie qui disloque l'empire du petit-fils de Charles le Téméraire.

La lutte commence au lendemain de l'élection de Charles-Quint. Les débuts n'en sont pas heureux pour la France. Au nord, un mouvement sur le Luxembourg aboutit à une retraite sur Mézières, que Bayard sauve à grand'peine. Au midi, un petit corps d'armée arrive trop tard au secours des insurgés castillans. Juan de Padilla, noble Tolédan, qui s'était emparé de Jeanne la Folle et lançait des proclamations et des décrets au nom de la reine dépossédée, venait d'être battu, pris et exécuté. En Italie, la mauvaise administration de Lautrec, surtout les exigences des mercenaires suisses, mal payés, avaient compromis les résultats de la victoire de Marignan (1515). Chassé une première fois de la Lombardie en 1521, il n'y rentre, en 1522, que pour se faire battre à la Bicoque. François Ier se préparait à réparer cet échec, lorsqu'il fut prévenu par une invasion en Provence. L'ennemi était commandé par un traître, le connétable Charles de Bourbon, un descendant de la lignée capétienne, gendre d'Anne de Beaujeu, un des héros de Marignan, un des grands officiers de la couronne, que des griefs — légitimes, il faut le dire — avaient jeté dans une rébellion déshonorante. Ce prince, dauphin d'Auvergne, comte de Montpensier, de Clermont, de la Marche, duc de Bourbon du chef de sa femme, avait excité la passion — presque sénile — de la reine mère Louise de Savoie, qui, pour se venger de ses refus, suggéra au ro[illegible] fils des chicanes judiciaires et de mauvais procédés. L[illegible]tre fut mis sur les grands biens, sur les fiefs, qui avaie[illegible] dot de la défunte princesse. Le connétable, furieux[illegible] Charles-Quint, lui promit le centre [illegible]idi de l[illegible]nt il se croyait maître, stipulant pou[illegible]oyaume[illegible]. L'empereur devait prendre la Ch[illegible] la B[illegible] parta-

ger le reste avec Hen ... bon con
Italie et bat les Fra ... I. Dès ... dans la
qui suivit ce com ... agr ... lui adr
fameuses : « M ... mme
pitié de vou ... vo ... pa-
trie, et vo

Cepen
tirent
deva
l'e

... céder a
... s et les ja
... , Rome, re

rles-Quint, d'ailleurs, ne voyait pas sans inquiétude les
tres attirés sur l'Italie par la victoire de ses troupes. La
tesque espagnole et allemande, mal payée, s'était jetée sur
pop ions désarmées. Après avoir saccagé Milan durant dix
, elle descendit, par Ferrare et Bologne, vers les
caux. Treize ou quatorze mille Allemands, guidés
ieux luthérien, Frondsberg, entraînaient au sac de
cohue plutôt suivie que commandée par Leyva et
traître connétable périt dans l'assaut (1527), mais
emportée, sept mille Romains égorgés, les palais, les
les églises, même Saint-Pierre, dépouillés par de nou-
ndales. Toute une année, l'orgie, le rapt, la torture,
ent sur la malheureuse Rome, sans que les généraux
apaiser la furie de leurs soldats. Jamais plus inepte et
uvage attentat ne déshonora les armes impériales. Lautrec
reconquis le Milanais assiégeait Naples. Soliman, vain-
r, à Mohacz, du de gellon (1526), ravageait la Hon-
. La Réforme gag emagne.
François Ier
le co it perdu le protectorat de Gênes
ait André Doria. L'expédition d'Italie
ort de la peste devant Naples, et
ître, recevait dans Rome, enfin
; Florence, dix mois assiégée,
Mé aux Sforza. Toute l' , moins
vassale . Un traité, né Cambrai
se de Sav uerite d'Autri *paix des*
août 1529), s hostilités. F nonçait à
nais gardait . Charles , à Augs-
0), la conf enne rédig nchthon,
s aux Tu
l'année
prendr vait pou Vienne et
à B toutef e qu'après
, vas cs, et, deux
trie le sud. Ar-
t d'assembler

une armée et d'envoyer une flotte espagnole dans les Dardanelles.

Malgré cet échec, la puissance turque demeurait une menace non seulement contre l'Allemagne, mais contre les côtes européennes de la Méditerranée. Les chevaliers de Saint-Jean, expulsés de Rhodes en 1522, établis par Charles-Quint à Malte, ne pouvaient à eux seuls purger les mers des pirates de Tunis et d'Alger. François I[er] négociait avec Soliman une alliance qui fut réalisée en 1535, et qui, bien que très justifiée, n'en paraissait pas moins étrange. Charles saisit l'occasion de se poser en champion de la chrétienté. Il lança contre Tunis quatre cents vaisseaux commandés par Doria, emporta la Goulette et délivra vingt-deux mille captifs chrétiens : seule action vraiment bonne qu'il ait faite en sa vie ! Il se hâta de la ternir par une invasion sans motif en Provence. Le connétable de Montmorency lui opposa une dévastation systématique et le renvoya vaincu sans bataille (1536). Soliman battit les Autrichiens à Essek ; François I[er] conquit le Piémont ; et l'empereur dut signer une trève de dix ans (1538).

C'est en 1540 que, fort mal à propos, François I[er] offrit à Charles-Quint un passage à travers la France pour aller comprimer une révolte des Gantois. Charles répondit à cette politesse par des promesses vagues et par l'assassinat de deux agents français envoyés à Soliman ; l'année suivante, il échoua tristement devant Alger, et bientôt une flotte, conduite par Barberousse et le duc d'Enghien, vint enlever Nice au duc de Savoie son allié. Une invasion, qui pénétra jusqu'à Château-Thierry (1544), et dont la disette et les maladies eurent raison, n'effaça pas l'éclatante victoire de Cérisoles remportée par le duc d'Enghien ; et force fut de signer à Crespy une paix qui laissa toutes choses à peu près égales entre les deux rivaux.

La mort de François I[er], en 1547, n'apporta aucun changement dans les relations entre les deux gouvernements. Si Charles-Quint mit à profit l'éloignement de Soliman (qui guerroyait en Asie contre les Sophis chyites de la Perse), pour accabler à Muhlberg la ligue protestante (1547) ; Henri II, se déclarant pro-

tecteur des libertés germaniques, entrait en Lorraine et mettait la main sur les trois évêchés, Toul, Metz et Verdun (1551). En même temps les luthériens traquaient l'empereur en Styrie, le forçaient de fuir en Italie et de reconnaître, par la transaction de Passau (1552), la liberté de conscience. Charles-Quint, humilié, se retourna contre sa vieille ennemie. Avec cent mille hommes il vint assiéger Metz, victorieusement défendue par François de Guise. Ce n'était qu'un échec, mais ce fut le dernier. Harassé, accablé par cette longue série de victoires et d'avortements, d'entreprises inutiles, de luttes sans résultat et sans but, ce maître de tant de royaumes disparates disloqua lui-même l'unité qu'il n'avait pu et que nul n'aurait pu fonder. Il abandonna l'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas et les Indes à son fils, le lugubre Philippe II, l'Allemagne à son frère Ferdinand, roi des Romains, archiduc d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême (1556), et s'en alla cacher dans un monastère sa lassitude et ses regrets désespérés.

La disparition de Charles-Quint ne mettait pas fin aux hostilités internationales. Guise entra dans le Milanais et marcha sur Naples; Montmorency se dirigea vers les Pays-Bas. L'un fut arrêté à Saint-Quentin par une cruelle défaite; l'autre, rappelé en toute hâte, répara ce revers par la prise de Calais (1558), la seule ville française restée aux mains des Anglais.

L'Angleterre avait joué, durant toute cette période, le rôle de mouche du coche. Henri VIII, allié tantôt à François Ier, tantôt et plus souvent à Charles-Quint, avait fait en Ponthieu, en Picardie, nombre de diversions gênantes. Après lui, une union plus intime rapprocha un moment l'Angleterre et l'Espagne. Marie Tudor, Marie la Sanglante, sa fille, était devenue l'épouse de Philippe II (1553); cette fantaisie lui coûta Calais. Élisabeth, qui lui succéda en 1558, fondatrice et pape de l'Église anglicane, n'avait plus rien de commun avec Philippe II. Ce catholique par excellence se souciait plus encore de supplices que de batailles; il était si hanté du martyre — non pour lui, certes — qu'il donnait au morne Escurial, au palais élevé en l'honneur de la vic-

toire de Saint-Quentin, la forme d'un gril, le gril de saint Laurent. Un traité signé à Cateau-Cambrésis, en 1559, laissa enfin l'Anglaise à ses vengeances et à ses amours, l'Espagnol à ses fureurs dévotes, et les Valois à leurs galanteries. Hélas ! cette paix apparente ouvrait une ère de sang. On eût dit que les peuples n'attendaient qu'un peu de loisir pour se déchirer les entrailles. Les guerres de religion, un moment assoupies en Allemagne, allaient se déchaîner sur la France, et ajouter des horreurs sans nom, une ruine presque totale, aux blessures à peine cicatrisées de la guerre étrangère.

A l'heure même où André Vésale procédait à la première dissection scientifique d'un corps humain ; à l'heure où le timide Copernic dédiait au pape, en mourant, sa découverte du système solaire ; où le bon Rabelais, « riant les faits de cette vie humaine », livrait à un ridicule immortel les fanfaronnades picrocholiennes, les hypocrisies, les superstitions et les litanies ; — tout ce qu'il y eut jamais de « matagots et papelards, enragés briffaux, cafards, chattemites et cannibales », assemblé à Trente sous la férule du successeur de Loyola (1545), réformait, restaurait la discipline et la hiérarchie, et, pour assurer la cohésion de l'armée cléricale, investissait le pape d'une infaillibilité déjà presque entière. Au reste, même en considérant ses pertes comme définitives, l'Église romaine était bien forte encore, appuyée sur l'ignorance profonde et l'habitude immémoriale. Elle avait pour elle les rois, auxquels elle garantit l'obéissance des sujets, et, avant tous, le plus largement pourvu de tous les rois. Non seulement l'Espagne et le Portugal lui appartenaient par la conviction farouche des masses populaires, et par la souveraine puissance de l'Inquisition ; mais Philippe II lui assurait la conquête des Indes occidentales et orientales, un développement nouveau dans un monde lointain.

En France, évidemment, les idées de Calvin comptaient de nombreux partisans dans la magistrature et dans la noblesse instruite, parmi les demi-intelligents qui ruminaient la viande creuse du christianisme raisonnable ; elles s'étaient aussi propagées çà et là dans les villes et les provinces où dominaient quelques

bourgeois et seigneurs huguenots. Mais leur caractère morose et sombre les condamnait à l'impopularité. La sécheresse du nouveau culte ne pouvait lutter, dans le pays des cathédrales, avec les chants, les lumières, les costumes, les pantomimes sacrées, les pompes gaies et bouffonnes, les sacrements bizarres ou amusants, toute cette mascarade monastique, toute cette fourmilière de saints guérisseurs, bénisseurs, intercesseurs; avec la confession, si commode, qui renvoie le pénitent absous à de nouvelles fredaines; enfin avec la piquante variété d'accessoires où l'Église enveloppe le vide de ses mystères.

Nos rois, sans doute, auraient pu simplement proclamer la liberté de conscience. Ils l'ont quelquefois essayé. Toujours ils ont été démentis par la majorité de leurs serviteurs et de leurs sujets. Leur politique a été certainement très mauvaise, et de deux façons: en imitant les férocités de Philippe II, en liant la cause catholique aux intérêts du plus grand ennemi de la France; d'autre part en créant, par des concessions, des privilèges sans cesse retirés, deux partis, deux peuples dans la nation. Mais quoi! toujours les hérétiques avaient été occis et *ars* pour le plus grand bien de leur âme. François Ier avait donc brûlé gaiement quelques pauvres diables, puis ordonné, sans aucun remords, je pense, le massacre des inoffensives populations vaudoises (1545): il obéissait à la tradition de l'Église, aux préjugés du temps. Par esprit de justice, on en vint à frapper de plus illustres mécréants, plus coupables puisqu'ils étaient plus éclairés. Dolet, savant et imprimeur, fut brûlé vif sur la place Maubert en 1546. Le roi voulait lui faire grâce; la Sorbonne exigea le supplice, et fut obéie. Un conseiller, Anne Dubourg, qui, en plein Parlement, avait défendu la religion réformée, fut pendu et brûlé en 1559. Sa mort détermina la conjuration d'Amboise (1560), durement réprimée par les Guises au nom du faible François II. Dès lors les protestants n'étaient plus seulement des ennemis de la foi; c'étaient les ennemis du roi, et le crime politique s'ajoutait au sacrilège.

Bientôt la guerre civile éclata en France, en Écosse et dans

les Pays-Bas espagnols. D'un côté, Élisabeth d'Angleterre encourageait, recueillait, parfois soutenait les réformés de l'Écosse et du continent; de l'autre, Philippe II, comprimant par la terreur les révoltés de la Belgique et de la Hollande, se faisait le conseiller et le protecteur des Valois catholiques, en même temps que l'allié des Guises, contre les Bourbons protestants ou favorables aux huguenots. Et l'on ne pouvait, en France, qualifier de national l'un ou l'autre parti. L'un et l'autre appelait l'étranger : ici les Anglais et les luthériens d'Allemagne; là les généraux ou l'influence de Philippe II. Le véritable parti national, qu'on nomma plus tard parti des *politiques*, et qui devait recommander l'apaisement religieux dans l'intérêt de la patrie, n'était représenté encore que par le très honnête et très impuissant chancelier Michel de l'Hospital.

La mort prématurée de Henri II avait livré le pouvoir à François de Guise, le général qui sauva Metz et prit Calais, et à son frère le cardinal de Lorraine, tous deux oncles de la jeune reine d'Ecosse et de France, Marie Stuart. Ces deux cadets de Lorraine, hommes très habiles et très ambitieux, sincères et enragés catholiques, redoutés et ménagés par la reine mère Catherine de Médicis, écartaient de la cour et des affaires les deux premiers princes du sang, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et son frère Condé, qui bientôt s'entendirent avec le principal chef des réformés, l'amiral Coligny, lui-même beau-père de Guillaume de Nassau, le *Taciturne*, chef des révoltés hollandais. Quelque peu ébranlés par la brusque fin de François II et par une tentative de Catherine, désormais régente, pour s'entendre avec les huguenots (Colloque de Poissy), ils se relevèrent par un coup d'éclat. Le duc de Guise, rencontrant un prêche à Vassy, fit une capilotade de protestants, obligeant ainsi la régente à engager la guerre qu'elle voulait éviter. La révolte, d'ailleurs, se déclarait dans le midi, à Nîmes et en Béarn; dans l'ouest, à la Rochelle, au Havre, livré à Elisabeth; dans le centre, à Orléans. Montluc, boucher et pendeur catholique, ensanglantait la Guyenne; dans le Dauphiné, le tigre protestant, le baron des Adrets, jetait ses

prisonniers du haut d'une tour; bien petites gens d'ailleurs auprès du duc d'Albe, qui massacrait dix-huit mille personnes dans les Pays-Bas. Guise, vainqueur à Dreux (1562), est assassiné devant Orléans (1563). Catherine, délivrée d'un maître, compose avec l'ennemi (convention d'Amboise), et emmène le jeune roi Charles IX dans le midi pour s'entendre à Bayonne avec le duc d'Albe, envoyé par Philippe II.

Dans les sept ou huit guerres qui se succèdent entre 1567 et 1589, les catholiques sont presque toujours victorieux, à Saint-Denis (1567), à Jarnac, à Moncontour (1569) ; mais toujours la détresse financière et la dispersion des mercenaires forcent la cour à des paix (Longjumeau, Saint-Germain) sans cesse violées, dont la rébellion profite. Les réformés obtiennent la liberté du culte dans deux villes par province, des places de sûreté, la Rochelle, Montauban, Cognac, la Charité, où ils tiennent garnison. Deux années d'un calme trompeur (1570-1572) les abusent sur leur puissance; leurs chefs se laissent attirer à Paris; une armée est promise à Coligny pour secourir les protestants des Pays-Bas. Jeanne d'Albret est fêtée; son fils, le Béarnais, jeune chef nominal du parti, fiancé à la très charmante Marguerite de France. Ce ne sont que chasses royales, réceptions, gais propos dans une cour de mœurs fort libres, où l'on goûte et les belles traductions de Plutarque par Amyot, et les œuvres de cette pléiade que domine le très grand poète Ronsard, et les productions élégantes des arts et des industries luxueuses.

Mais la seconde génération des Guises a grandi : Henri le Balafré, le cardinal de Guise, Mayenne, non moins braves, non moins ambitieux que leur père, tous ardents à le venger. Par eux, par leurs amis, ils assiègent l'indécis Charles IX, l'hypocrite Catherine ; ils font plus : ils surexcitent la cruelle badauderie parisienne qu'ennuyent les revêches figures puritaines; ils se créent dans toute la France des complices qui forceront la main à la cour si elle hésite. En ce moment même, Philippe II, prêchant d'exemple, exterminait en Espagne les Maurisques, traqués, suppliciés, exilés ; dans les Pays-Bas les tièdes, Egmont et Horn,

les révoltés, les *Gueux* de terre et de mer. Albe instituait le *Conseil de sang*. Cent mille fugitifs, avec le Taciturne, quittaient le pays, au grand regret du ministre cardinal Granvelle. Qu'attendait donc le roi de France ? Ne mériterait-il pas, lui aussi, les compliments du pape, la gratitude du Dieu bon ?

On a tout dit, on n'en dira jamais assez, sur la nuit du 24 août 1572, sur le lâche massacre qui fit à Paris et en province soixante mille victimes, malgré l'honorable résistance de quelques gouverneurs aux ordres royaux : Coligny égorgé, Charles IX en délire giboyant aux huguenots ; Henri de Navarre et Condé à grand'peine épargnés ; les médailles frappées à Rome en l'honneur du crime, les félicitations de Philippe II ; la Saint-Barthélemy, enfin, exaltée à l'égal de la victoire navale de Lépante gagnée sur les Turcs l'année précédente par Don Juan d'Autriche, bâtard de Charles-Quint.

L'Hospital, dans sa retraite, mourut de ce forfait. Charles IX ne s'en releva jamais. Il traîna deux ans une misérable vie et laissa à ses complices, Catherine et Henri III, un trône chancelant, des finances ruinées, entre deux conspirations en permanence. La Saint-Barthélemy, comme les massacres d'Espagne et des Pays-Bas, avait manqué le but. Les uns avaient porté un coup funeste à l'industrie et à la richesse espagnole et détaché pour toujours la Hollande de l'Espagne. L'autre avait ranimé l'enthousiasme des protestants français. L'armée catholique avait échoué au siège de la Rochelle, en 1573. Henri de Navarre s'était échappé de Paris et correspondait avec François, le dernier des Valois, maître de l'Anjou et de la Touraine. Marie Stuart, chassée d'Écosse après d'affreux malheurs, était prisonnière de sa hautaine rivale Elisabeth.

En face du continent désolé par les fureurs sanguinaires d'un roi dont le fanatisme paralysait les qualités éminentes (car Philippe II savait gouverner) ; en face de la France déchirée, aveuglée, impuissante, s'élevait l'Angleterre, prospère et glorieuse, riche en lettrés, en savants, en marins hardis, en philosophes, poètes souverains, les Drake, les Raleigh, les Spencer, les

Massinger, les Ben Jonson, les Shakspeare, les Bacon. Une femme avait effacé les misères causées par la rapacité de Henri VIII, l'incohérence des ministres d'Édouard VI, les violences sauvages de Marie Tudor. Élisabeth, fille d'Anne de Boleyn, tenait de son père la jalousie vindicative, la cruauté, la passion du pouvoir absolu ; elle ne reculait, pas plus qu'aucune princesse de son temps, devant les peccadilles utiles et agréables; elle employait la justice à emprisonner et à tuer les favoris qui avaient cessé de plaire; libre du joug conjugal, elle prétendait au titre de vierge et d'immaculée. Mais c'était une femme de tête, instruite, amoureuse du beau et du grand, et surtout de son pays, qui s'incarnait en elle. Convoitant pour l'Angleterre l'empire des mers, elle minait à peu de frais, par des encouragements, par un secours opportun d'hommes et d'argent, la puissance immense, mais mal dirigée, de son ancien beau-frère, son ennemi né comme catholique et proche parent de Catherine d'Aragon. Femme, Anglaise, anglicane, elle haïssait en Marie Stuart la rivale en beauté, et de dix ans plus jeune ! l'Écossaise et l'héritière catholique de sa couronne. Elle préférait, en somme, pour successeur, un enfant, Jacques VI, élevé dans la religion protestante, et qui pourrait être dirigé par des hommes d'Etat anglais. Elle redoutait les perpétuelles tentatives d'évasion de sa captive. C'est pourquoi, après dix-neuf ans d'hésitations, elle la fit juger et exécuter à huis-clos, en 1587 ; grâce à la tempête qui dispersa l'*Invencible Armada* de Philippe II, ce crime demeura impuni ; et aucun nuage ne voila le couchant de l'astre des Tudors. La *Providence* les réservait tous pour l'astre pâli des Valois.

Henri III, l'homme-femme, subtil et puéril, bon orateur et diseur de litanies, manieur de petits chiens et de chapelets, découpeur d'images obscènes et baiseur de reliques, adroit au bilboquet et à la discipline, tantôt frisé et pomponné, tantôt processionnant, pélerinant en chemise et nu-pieds, passant des folles orgies aux prostrations mornes, Henri III, l'un des plus curieux échantillons d'une race épuisée, vécut quinze ans comme un lièvre guetté par des chasseurs, qui en attire un pour éloi-

gner les autres, puis répète ce manège périlleux jusqu'au jour où, serré de trop près, il essaye de parer à coups de griffe l'atteinte suprême et mortelle. Il se rapproche de son frère; il éloigne Guise en des gouvernements; il accorde aux huguenots de nouvelles places de sûreté et la liberté de conscience; il escamote au Balafré le commandement de la Ligue catholique. Et toujours en vain. Le frère n'attend que le moment de happer la couronne; les huguenots continuent d'avancer vers la Loire; les Guises restent chefs de la Ligue et font approuver par le pape une généalogie qui les rattache à Charlemagne. Enfin, chassé de Paris par la journée des Barricades, primé et opprimé aux États de Blois par l'insolent duc de Guise, n'ayant pas de juges sous la main, il fait assassiner son ennemi. C'était une mesure des plus ordinaires, mais qui devait être fortement appuyée. Henri III, sans argent et sans armées, se trouva heureux de rencontrer à point le roi de Navarre pour marcher sur Paris, où l'attendait le couteau de *saint* Jacques Clément.

La branche des Valois, issue de Philippe III le Hardi, était définitivement éteinte, sans enfants mâles légitimes; Henri de Bourbon, prince de Béarn, roi de Navarre, descendant direct de Robert de Clermont, sixième fils de saint Louis, héritier désigné depuis la mort du duc François d'Anjou (1584), capitaine d'aventure pendant vingt ans, roi capable et puissant pendant plus de seize, est resté l'une des figures les plus aimées, les plus nationales de notre histoire. Son visage plaît; ses yeux rient; son nez, un peu trop rabattu sur la moustache, a quelque chose à la fois de narquois et d'obstiné; l'allure est dégagée, digne sans fanfaronnade. On comprend qu'on est devant un homme de sens, qui sait être prudent lorsqu'il le faut, et aussi, à l'occasion, brave jusqu'à la témérité, plus soucieux des réalités que des apparences.

Échappé de Vincennes en 1576, Henri, avec la complicité du duc d'Anjou, n'avait pas tardé à imposer à Henri III des conditions favorables au parti dont il avait repris la direction (édits de Loches, de Bergerac), des pacifications qui provo-

quèrent la formation de la Ligue (1576-1577); l'état de guerre devint permanent dans le Languedoc. En 1579, le roi de Navarre en personne emporte d'assaut la forte ville de Cahors, qui formait la dot de sa femme Marguerite. En 1585, il lance le manifeste où est proclamé son droit à la couronne (10 juin); Sixte-Quint ayant fulminé contre ce document, il fait afficher sur les murs du Vatican une protestation fortement motivée. Il gagne, en 1587, sa première bataille rangée, à Coutras (20 octobre), contre Joyeuse. Vainement Guise défait à Vimori et à Auneau des contingents allemands qui marchaient par Montargis et la Beauce au-devant des huguenots victorieux, Henri de Navarre domine au sud de la Loire. En 1589, il joint Henri III près de Tours et se réconcilie, tout naturellement, avec celui dont il est le premier sujet, l'héritier et le défenseur.

Paris, rebellé contre un roi catholique, pouvait encore moins accepter un roi protestant. Henri IV, d'ailleurs, se vit rapidement abandonné par la plupart des seigneurs qui suivaient Henri III. Obligé de faire retraite devant les forces considérables de Mayenne (maintenant chef des Guises), il recule jusqu'à Dieppe, où peuvent lui arriver quelques secours anglais. Adossé à la forêt d'Arques, il disperse l'armée de Mayenne après trois jours de combat (1589), et le ramène jusqu'à Paris, jusqu'au faubourg Saint-Germain. L'année suivante, il enfonce, à Ivry-sur-Eure, Mayenne et les Espagnols; c'est la journée du fameux « panache blanc ». Paris, bloqué avec son fantôme de roi, Charles X (le cardinal de Bourbon, propre oncle de Henri IV), ne fut sauvé d'une terrible famine que par une grosse armée espagnole et les savantes manœuvres d'Horace Farnèse, duc de Parme, fils d'une fille naturelle de Charles-Quint. Ce grand général parvient encore, en 1592, à faire lever le siège de Rouen; mais, sans cesse rappelé dans les Pays-Bas par les progrès de Maurice de Nassau, il ne peut que retarder l'agonie de la Ligue. Paris était alors disputé entre les moines énergumènes, les démagogues vaguement démocrates, la clique de Mayenne et de la duchesse de Montpensier sa sœur, enfin, l'ambassadeur espa-

gnol, qui proposait pour reine Isabelle, fille de Philippe II et d'une princesse française.

Henri IV ne voulait ni abandonner la couronne ni ruiner sa capitale. Ayant pris soin d'abjurer d'abord l'incommode protestantisme, il acheta une porte; et son entrée soudaine, pacifique, abattit en un jour toutes ces tempêtes conjurées et contraires (1594). S'il restait encore quelques outres gonflées du vent de la Ligue, la *Satire Ménippée* les creva. Mais la province coûta plus cher que Paris. Tous les gros ligueurs, retirés dans leurs domaines, se firent l'un après l'autre acheter (1595-1598). Henri IV ne perd pas de temps, cependant, pour chasser l'Espagnol. Biron reprend Amiens; et, en 1598, Philippe II, las de déceptions et de rage impuissante, renonce, par le traité de Vervins, à toute prétention sur la France, comme sur les sept provinces qui forment désormais la Hollande; il laisse à son fils Philippe III, ou plutôt au duc de Lerme, l'Espagne, accrue du Portugal, mais ruinée de corps et d'âme. Si terrible a été l'étreinte de l'Inquisition, que toute liberté intellectuelle étouffe; pour respirer à grand'peine, des poètes tels que Lope de Véga, des génies tels que Cervantès, sont contraints de se faire « familiers » du Saint-Office. Quant à la prospérité matérielle, les sources en sont taries par le massacre ou l'expulsion des juifs et des Maures. Les trésors des Indes, dilapidés en route, n'arrivent pas jusqu'aux caisses publiques.

La France, au contraire, se rassied, se repose et se refait; non qu'elle puisse réparer si vite les maux, les désastres causés par les guerres religieuses ou civiles, et par le triste renouveau de l'anarchie féodale. Mais Sully, fidèle compagnon, judicieux ministre du Béarnais, répare les routes, encourage l'agriculture, régularise les impôts et l'emploi des finances. Les querelles de sectes sont, en apparence, apaisées par l'édit de Nantes (1598), concession nécessaire, mais dangereuse, qui laisse aux protestants une existence politique, des privilèges, jugés insuffisants par les huguenots, excessifs par les catholiques.

Tout ce qui touche à Henri IV est tellement connu, maîtresses,

bâtards, mots spirituels, paroles familières, et son chagrin quand il est obligé de laisser exécuter le traître Biron, et ses jeux avec ses enfants, qu'il suffit d'indiquer tous ces traits qui achèvent sa physionomie et le font vivre dans la postérité. Durant ses dix dernières années, années de paix intérieure, il fait partout respecter la France dans les conseils de l'Europe, intervient dans les brouilles du pape avec la république de Venise, dans les différends qui renaissent toujours entre l'Espagne et la Hollande. Le poignard de Ravaillac l'arrête, à l'apogée de sa grandeur, au moment peut-être où, excité par un amour sénile, il allait remettre en jeu sa fortune et celle de la France dans une grande guerre contre la maison d'Autriche. On a des raisons de croire que l'affolé Ravaillac n'avait fait que devancer un complot catholique, féodal et florentin; Marie de Médicis n'aurait pas été étrangère à un événement qui lui donnait la régence.

Henri n'avait certes pas eu la main heureuse, lorsque, séparé par la mort de sa Gabrielle d'Estrées, par le divorce, de la stérile et peu chaste reine Margot, il s'était engé de cette molle et fausse Médicis. De ce mariage, rien de bon n'est sorti, si ce n'est la splendide série des Rubens. Mais il fallait à ce fondateur de dynastie des enfants légitimes, et il en eut: l'équivoque Louis XIII, le lâche Gaston, l'altière Henriette-Marie, dont l'impopularité fut pour beaucoup dans les malheurs de Charles Stuart.

Quoi qu'il en soit des faiblesses (il n'eut pas de vices) et des défauts — plutôt aimables — de ce Gascon sans hâblerie, par la finesse et l'ouverture d'esprit, par la vaillance et le succès, par la tolérance et la bonté — si rare vertu chez les rois — Henri IV a conquis et gardé le nom de *grand*. Parmi ses prédécesseurs, bien peu l'ont égalé; et, de ceux qui viendront après lui, pas un ne le vaudra.

Les guerres de religion, terminées en France par la paix de Vervins et l'édit de Nantes, avaient été seulement interrompues au delà du Rhin par la convention de Passau et la retraite de Charles-Quint. Les divisions des sectes et des puissances protestantes avaient ranimé l'ambition de la maison d'Autriche.

Tandis que les Universités luthériennes de Leipzig, de Wittenberg, d'Iéna, se querellaient sur la grâce; que le calvinisme fulminait contre les adhérents de la confession d'Augsbourg; que le duc de Saxe essayait d'imposer par la force un *Credo* particulier; les jésuites, fiers de l'unité rendue au catholicisme par leur concile de Trente, s'étaient solidement établis en Bavière, et luttaient avec habileté pour regagner, sur le Danube et le Rhin, le terrain perdu par l'Église. Ils avaient réussi, dès 1583, à mettre la main sur l'électorat de Cologne; ils chassaient les protestants d'Aix-la-Chapelle et arrachaient aux réformés l'évêché de Strasbourg. En 1609, la succession de Clèves, Berg, Juliers, était contestée à deux héritiers protestants et placée sous le *séquestre* impérial. Ce fut le prétexte saisi par Henri IV pour déclarer la guerre au catholicisme germanique. Le couteau catholique de Ravaillac ne fit que retarder le conflit inévitable entre l'Union évangélique du Nord, où étaient entrés la plupart des réformés, et la Ligue catholique dirigée par le duc de Bavière, toutes deux instituées en 1608. L'Autriche, en effet, ne pouvait renoncer au rêve de Charles-Quint, à la transformation de l'Allemagne en monarchie absolue sous le sceptre des Habsbourg. Déjà la Bohême et la Hongrie étaient englobées dans le domaine héréditaire; il s'agissait d'y joindre les États indépendants de l'Elbe, du Mein et du Wéser. Un fanatique, Ferdinand II, roi de Bohême en 1617, empereur en 1619, entama cette lutte fameuse, effroyable, connue sous le nom de *guerre de Trente ans*.

Les Tchèques, insurgés contre ce tyran (1618), firent la faute de se donner pour roi un calviniste, un électeur palatin. Abandonnés par les États luthériens, ils payèrent d'une ruine totale la très mauvaise plaisanterie de la *défénestration* de Prague. Pour avoir fait sauter par la fenêtre trois ou quatre commissaires impériaux (qui n'en moururent pas), ils se virent pillés, exécutés, massacrés en foule. La bataille de la Montagne blanche, gagnée, aux portes mêmes de Prague, par Tilly et le duc Maximilien de Bavière, força le Palatin Frédéric à fuir en Silésie, en Danemark, puis en Hollande (1620). La Hongrie, qui s'était révoltée sous le

transylvain Bethlem Gabor, dut se soumettre (1623). Les efforts de Mansfeld et de Brunswick, l'intervention tardive du roi de Danemark Christian IV (1623-1625-1629), ne purent arrêter les progrès des armées catholiques et impériales. La paix de Lubeck (1629), confinant les Danois dans leur péninsule, livra l'Allemagne du Nord à la domination autrichienne.

Ferdinand II triomphait, mais par le talent de généraux dont sa cause était le moindre souci ; Tilly, ancien jésuite, travaillait avant tout (A. M. G. D.) pour la plus grande gloire de Dieu.

L'empereur, inquiet du relief que les victoires de Tilly donnaient à la maison de Bavière, se voyait sans armées suffisantes pour contre-balancer les forces bavaroises. Un homme surgit, c'était Waldstein, qui lui offrit cinquante mille, puis cent mille hommes, bandits, soudards, que l'espoir du butin attirait sous la bannière impériale. Mais lorsque ce prestigieux aventurier eut installé dans la Bohême conquise un camp immense où il régnait sans contrôle, à la façon d'Attila, Ferdinand se sentit éclipsé par son tout-puissant serviteur. D'autre part, le relèvement si rapide de la maison d'Autriche, appuyée sur l'Espagne, redoutable encore, et sur l'Église, était un défi jeté à l'Europe indépendante, surtout à la France, où l'on semblait oublier les traditions de François Ier et la politique de Henri IV.

L'anarchie féodale, les misérables intrigues des Concini et des Luynes, de Gaston d'Orléans et de Marie de Médicis, avaient trop longtemps amoindri la puissance du gouvernement et l'influence française. Ce fut Richelieu qui rétablit l'une et l'autre ; ce fut lui qui, après avoir réprimé les menées princières et les agitations protestantes à l'intérieur, entreprit de rallier contre l'Autriche tous les vaincus de l'Allemagne et de susciter un vengeur à la Réforme abattue. Jamais volonté plus forte et plus hautaine, habileté plus dénuée de scrupules moraux, judiciaires ou financiers ne furent mises au service d'une politique plus difficile et aussi plus nationale.

Richelieu, pourvu à vingt-deux ans de l'évêché de Luçon, introduit à la cour et bientôt dans les conseils comme confesseur et

ami de la reine mère (1616), cardinal dès 1622 pour avoir négocié divers rapprochements entre Marie de Médicis et Louis XIII, n'était pas destiné à n'être qu'un prélat de cour, plus ou moins fameux par des galanteries peu séantes. Entré au ministère en 1623, presque malgré le roi, qui semblait pressentir en lui un maître, sa supériorité éclatante l'éleva dès l'année suivante au poste de premier ministre. Il avait son programme, simplement et fortement conçu, et dont l'exposition succincte lui gagna la raison, sinon le cœur, de Louis XIII, homme triste et faible, mais nullement dénué d'intelligence. « Ruiner le parti huguenot, rabaisser l'orgueil des grands, réduire tous ses sujets en leur devoir, et relever son nom dans les nations étrangères au point où il devait être », voilà ce qu'il lui promettait, le but qu'il a poursuivi par tous les chemins, droits ou tortueux, dans le sang comme dans la boue, couvrant tout de sa robe rouge.

Gêné par les cabales qui s'étaient formées autour de Gaston à propos d'un mariage, et qui allèrent jusqu'à des complots contre sa vie et celle même du roi, bien plus, jusqu'à des pourparlers coupables avec les ambassadeurs étrangers, Richelieu frappa deux ou trois coups vigoureux : fit arrêter et enfermer, ou exiler, le vaniteux maréchal d'Ornano, les deux Vendôme (fils de Gabrielle), le comte de Soissons, le duc de La Valette, M[me] de Chevreuse, enfin décapiter l'aimable brouillon Chalais ; la reine, affiliée à toutes ces vilenies, fut menacée de divorce et entourée d'espions ; et le traître Gaston s'aplatit devant le cardinal. La conspiration devait débuter par une révolte de la noblesse bretonne, que prévint un rapide voyage de la cour à Nantes ; l'ordre de détruire tous les forts et châteaux inutiles à la défense extérieure, le démantèlement d'Ancenis, de Lamballe et des places qui appartenaient au duc de Vendôme avertirent les mécontents que leurs incartades seraient désormais périlleuses (1626).

Les huguenots, forts de l'édit de Nantes, s'étaient montrés aussi déraisonnables et incommodes que les intrigants de la
Leurs villes de sûreté, notamment la Rochelle et Montau-
levenaient des États dans l'État, des centres insurrection-

nels, qui avaient déjà défié les armes de Louis XIII en personne, conduit par Luynes, et bravé en 1624-1625 les premiers efforts de Richelieu. La Rochelle venait d'appeler les Anglais; une véritable armée conduite par Buckingham avait pris terre à l'île de Ré. Il n'était que temps de couper court à ces trahisons (1627). Tout en veillant sur le roi, gravement malade alors et assiégé de pernicieuses intrigues, Richelieu rassemble des hommes, enferme la ville rebelle dans une enceinte bastionnée, fait jeter en travers de la rade une digue prodigieuse, impénétrable aux escadres ennemies. Il amène le roi devant la ville aux abois, dirige les généraux, pend les espions; Buckingham, battu à Ré, n'est retourné en Angleterre que pour tomber sous le poignard d'un fanatique. Les Rochelois meurent de faim derrière leurs remparts. Enfin la capitale protestante est pour toujours rattachée à la couronne, et Louis XIII rentre à Paris triomphant.

C'est alors que Richelieu tourne contre l'Autriche tous les efforts de sa diplomatie. Il réconforte les vaincus des électorats, leur conseille de réclamer, à la diète de Ratisbonne (1629), l'éloignement de Waldstein, ménage une paix urgente entre la Suède et la Pologne, et décide Gustave-Adolphe à prendre en main la cause que le roi de Danemark n'a pas su défendre. Il lui envoie de l'argent, lui assure l'alliance de la Hollande et de l'Angleterre. Il permet à Mansfeld et à Brunswick de recruter en France des partisans. Il ne peut s'engager directement dans la lutte au delà du Rhin; mais il guerroie en Italie contre les Espagnols et les Impériaux. Louis XIII, conduit aux Alpes (1630), force le Pas de Suze et délivre Casal, tandis que ses généraux, après des succès divers, contraignent l'Autriche à reconnaître les droits d'un prince français au duché de Mantoue. La Savoie est vaincue, le Piémont entamé. L'Italie du Nord échappe à l'Espagne.

Au retour, une cabale essaye d'éliminer le cardinal. C'est lui qui l'emporte, qui se délivre de ses ennemis, la reine mère et Gaston par l'exil, le maréchal de Marillac par la hache. Mais il lui faut encore soumettre des protestants révoltés, Soubise et Rohan, habiles et braves; il lui faut vaincre au midi le vaillant

et aimable Montmorency que le déplorable Gaston est venu pousser à la trahison. Montmorency, le premier baron chrétien, est battu à Castelnaudary et décapité (1632). Surmené, malade, Richelieu devient terrible. Son confident, le père Joseph, son âme damnée Laffemas, font trembler les suspects ; ce dernier, exécrable suppôt, lui rappelle qu'un certain curé de Loudun, Urbain Grandier, a écrit un libelle contre sa politique, et Richelieu laisse brûler comme sorcier, sur la dénonciation de nonnes hystériques, ce vaniteux inoffensif. Eh ! que lui importe un crime inutile ! Tout se tait autour de lui, les provinces sont calmes, les frontières assurées ; il peut mettre sur pied quatre ou cinq armées et lancer enfin la France dans la mêlée.

Les talents de Gustave-Adolphe avaient répondu à son attente. Dès juin 1630, le roi de Suède, bien accueilli en Poméranie, a rallié contre l'Autriche, bon gré, mal gré, le nord et l'ouest de l'Allemagne. En 1631, s'il ne peut empêcher Tilly et Pappenheim de saccager et d'incendier Magdebourg (dont l'évêque est luthérien), il joint enfin les Impériaux à Leipzig, leur inflige une défaite écrasante et fait Tilly prisonnier. Cependant Waldstein, disgracié, se reposait en Bohême au milieu de ses mercenaires. Rappelé, supplié par l'empereur, gorgé d'or et de dignités, investi d'un pouvoir illimité, il consent à marcher contre Gustave, déjà maître de la Saxe et de la Bavière. Pendant trois mois, les deux invincibles se mesurent des yeux entre la Bavière et la Saxe. Ils se joignent à Lutzen. Les Suédois gagnent la bataille, mais Gustave-Adolphe est tué. Waldstein, plus puissant que jamais, rentre en Bohême avec son armée et règne à Prague, dans une menaçante inaction. Ferdinand le fit assassiner (1634), au moment où une victoire inespérée à Nordlingen relevait la fortune de l'empire. Mais la Suède n'était pas épuisée, et le vaincu luimême, Bernard de Saxe-Weimar, était prêt à prendre sa revanche. Richelieu déclare la guerre à l'Espagne d'abord, laissant l'Allemagne à Bernard sur le Rhin, aux Suédois Torstenson, Banner, Wrangel, dans le Brandebourg, la Silésie et la Saxe.

Nos débuts ne furent pas brillants. Les Espagnols passèrent la

Somme, et la prise de Corbie jeta l'épouvante dans Paris (1636). En dix jours, Richelieu leva cinquante mille hommes et reprit Corbie. Puis d'Harcourt, trois fois vainqueur en Piémont, contint le duc de Savoie ; Weimar conquit l'Alsace (1639) ; La Meilleraye et Châtillon emportèrent Arras (1640). Les flottes espagnoles sont battues deux fois aux Dunes par le Hollandais Tromp. L'archevêque de Bordeaux, Sourdis, bon amiral, inquiète la Catalogne. Le Portugal se révolte sous Jean de Bragance. La maréchal Guébriant, qui a succédé à Weimar, passe le Danube et gagne les batailles de Wolfenbuttel et Kempen. Enfin Louis XIII en personne va prendre possession du Roussillon conquis par ses armées et entre à Perpignan. Richelieu, malade, n'a pu l'accompagner que jusqu'à Narbonne ; mais son esprit, toujours actif, a su déjouer le complot scélérat de Gaston, du duc de Bouillon et de Cinq-Mars. Bouillon y perd Sedan ; Cinq-Mars et de Thou, la tête (1642). Des préliminaires de paix avaient été signés avec le successeur de Ferdinand II. Richelieu mourait plein de gloire, déclarant, de bonne foi, qu'il n'avait eu d'autres ennemis que ceux de la France. Il recommandait à Louis XIII — qui allait lui survivre quelques mois à peine — Mazarin, cardinal aussi, initié à tous les secrets de sa politique, et continuateur de son œuvre (car la mort du grand homme et celle de Guébriant avaient réveillé l'Autriche ; il fallut Condé encore, et Turenne, et encore Torstenson et Wrangel, Rocroi, Fribourg, Nordlingen et Lens (1643-1648), pour arracher à la maison d'Autriche la paix de Westphalie qui assurait à la France les conquêtes de Richelieu : l'Artois et la Lorraine, l'Alsace, le Roussillon, et quelques villes au delà des Alpes).

Cette carrière dévorante, cette persévérance indomptable au milieu d'alertes perpétuelles, de dangers personnels et nationaux, ces rigueurs souvent justifiées contre des brouillons criminels, enfin les résultats obtenus, pacification intérieure, rétablissemen presque complet des frontières naturelles, forment, ce semb un faisceau grandiose qui couvre et dissimule les faiblesse les petitesses du Richelieu intime. On cherchera ces mis

dans les agréables *Historiettes* de Tallemant des Réaux. L'histoire n'en relèvera guère que ce qui touche aux lettres et aux arts. Au Richelieu politique, guerrier et patriote, elle ajoutera le Richelieu mauvais poète et jaloux de Corneille, mais ami des lettres et du luxe, restaurateur de la Sorbonne et fondateur de l'Académie française. Ces défauts et ces mérites accessoires achèvent d'accentuer cette figure si connue, au front large, aux grands yeux, à la bouche ironique et au menton fin sous la moustache galante et la grêle barbiche, où la force de l'âme s'allie à l'ardeur maladive du tempérament et à la subtilité de l'intelligence.

Tandis que la France était si fort engagée dans la grande querelle continentale, l'Angleterre s'absorbait dans le plus bizarre drame intérieur qu'on puisse rêver, où les insanités religieuses, l'hypocrisie, le charlatanisme, égaraient et dénaturaient les aspirations de tout un peuple vers les libertés personnelles, civiles et politiques. La mort d'Élisabeth n'avait pas été moins dommageable à l'Angleterre que celle de Henri IV le fut à la France. Un grotesque, bibliste ergoteur, très pusillanime et très absolu, vaniteux et mené par des favoris, ce Jacques, fils de Marie Stuart, que Henri IV appelait *maître Jacques*, avait compromis, ruiné serait mieux, par ses prodigalités, ses emprunts, ses accès de ridicule pédanterie, la popularité qu'aurait pu lui valoir l'inimitié de jésuites et la fameuse conspiration des poudres (1605). Mais la nation, que l'épuisement de la guerre des Deux-Roses avait jetée à plat ventre aux pieds des Tudors, qui, par habitude, par courtoisie, avait plié la tête sous le sceptre d'Élisabeth, regimbait sous la main brutale et malhabile à la fois de ce fantoche écossais. Charles Ier, d'allures plus dignes, d'apparences plus sérieuses, ne se montra cependant pas plus sage. Bien qu'anglican très strict, son mariage avec une Française catholique indisposait les patriotes non moins que les sectaires. Aussi prodigue et aussi absolu que son père, aussi soumis au favori Buckingham, il tint peu de compte des résistances du Parlement. Onze ans entiers il se passa des Communes, vivant d'expédients, d'emprunts, réduit en somme à l'impuissance. Lorsque,

à bout de ressources, en 1640, il convoqua la célèbre assemblée qui fut nommée le *Long Parlement*, il se trouva en présence d'une opposition à la fois religieuse et politique, qui poursuivait en lui d'une même haine le pouvoir absolu et, sinon le papisme, au moins la tolérance pour la religion de la reine. Il ne manquait pas d'amis; mais il les découragea par l'abandon de son courageux et fidèle ministre Strafford, livré à l'inique justice du Parlement (1641). Enfin, bravé, excédé, il quitta Londres (1642) et commença la guerre civile, comptant sur la noblesse du nord et sur les Écossais, compatriotes de ses aïeux : il ne se souvenait pas que, quatre ans auparavant, son archevêque Laud avait inquiété l'Église presbytérienne d'Écosse et déterminé la formation de la Ligue *covenantaire*. D'autre part, l'Irlande révoltée avait tué quarante mille protestants. Et, plus que jamais, Charles « le Tyran », mari d'Henriette, voyait la cause royale se confondre avec la cause exécrée du catholicisme.

Or, la question religieuse dominait tout. Le fanatisme des parlementaires anglais n'était pas moins intense que celui des anciens ligueurs français; et il est inutile de rappeler à des lecteurs de Walter Scott et de Victor Hugo les absurdités oiseuses qui exaltaient jusqu'au délire presbytériens, caméroniens, anabaptistes, puritains, indépendants, niveleurs, adeptes des cinq monarchies, tous ces furieux tondus que les Cavaliers royalistes appelaient *Têtes rondes*. Ces fougueux défenseurs de la liberté s'aperçurent un peu tard qu'ils avaient travaillé pour le plus despotique des grands ambitieux, Olivier Cromwell, qui, par chance, fut un homme de génie. Enthousiaste, illuminé jusqu'à l'hallucination, ce riche brasseur se révéla tout à coup terrible soldat et grand général. A la tête de ses Côtes de fer, un régiment qu'il avait levé et enflammé de sa fureur guerrière, il répare les premiers échecs des tièdes généraux du Parlement, les Essex, les Fairfax, les Lambert, écrase les Cavaliers à Marston-Moor, à Naseby (1644, 1645), achète aux Écossais le malheureux Charles Ier (1645), qu'il traîne de prison en prison, fait décapiter Laud, annihile le Parlement dont la majorité était constitution-

nelle et modérée, et oblige une soixantaine de membres des Communes à voter la mort du roi. Quelque pitié que puisse inspirer le sort de Charles Ier (1649) et de sa famille, il ne faut jamais oublier les milliers de têtes abattues par les rois. La puérilité seule peut s'étonner qu'un sur mille, parmi ces grands tueurs irresponsables, rencontre en son chemin l'échafaud.

L'exécution de Charles Ier soulève l'Écosse et l'Irlande. En Écosse, Montrose, vaincu et pris, est écartelé; en Irlande, Cromwell en personne (1650) répand la dévastation et le massacre; il court battre les Écossais à Dunbar, et retombe à Worcester sur Charles II, qui s'était fait couronner roi d'Écosse à Scone (1651). Enfin, gêné par ce qui reste de Parlement (*rump*, « *parlement-croupion* »), il le dissout, le remplace, se fait décerner par ses officiers le titre de *protecteur de la République*, et résiste à grand'peine au désir imprudent de ceindre la couronne.

Il règne. En cinq ans, il restaure la puissance de l'Angleterre ; refuse à l'Espagne une alliance qu'il accorde à la France; son amiral Blake repousse les flottes de la Hollande; l'Espagne perd Dunkerque et la Jamaïque; les Barbaresques sont châtiés, le pape menacé d'une descente vengeresse; l'industrie anglaise renaît, le commerce prospère et l'empire colonial commence. Mais le robuste protecteur ne peut résister au lourd fardeau qu'il porte depuis dix-huit années. Il succombe aux fatigues, aux soucis, à sa dévorante activité (1658), et son faible fils Richard dépose, au bout de six mois, une responsabilité qui l'épouvante. En 1660, le traître Monk ramène Charles II, sceptique et dépravé, qui, après un règne souillé de vices, de lâchetés, d'infamies, tour à tour jouet des protestants et des jésuites, pensionné de Louis XIV, laisse au catholique Jacques II un trône ébranlé (1685), au moment où le stathouder Guillaume d'Orange tient en échec la puissance de la France compromise par la révocation de l'édit de Nantes.

XXIX

DE LOUIS XIV A WASHINGTON.

Minorité de Louis XIV. — Misérables agitations de la Fronde. — Mazarin, patient et habile, achève l'œuvre de Richelieu par les traités de Westphalie et des Pyrénées. — Fouquet abattu; les finances rétablies par Colbert. — Brillante période : écrivains et artistes; bâtiments, fêtes, maîtresses royales. — Condé, Turenne, Duquesne. — Charles II pensionnaire de Louis XIV. — Influence de Louvois; corruption générale; poudre de succession : la Brinvilliers. — Stériles victoires de Luxembourg. — Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre, se fait reconnaître à Ryswick par Louis XIV humilié. — Influence de la Maintenon et des jésuites : révocation de l'édit de Nantes; crime des Dragonnades; les protestants fugitifs portent à l'étranger nos arts et nos industries. — Epuisement de la France; les armées françaises battues coup sur coup par Marlborough et Eugène. — Villaviciosa et Denain assurent enfin l'Espagne aux Bourbons, et à la France une paix acceptable. — Lugubre fin du grand règne. — Médiocrité de la pensée, appauvrissement de la langue. — Grandeur du XVIIe siècle anglais : Shakspeare, Bacon, Hobbes, Locke, Milton, Harvey, Newton. — Progrès de l'Angleterre aux Antilles, en Amérique, aux Indes. — L'empire mogol : Baber, Akbar, Aureng-Zeb. — Les Portugais et Hollandais en Chine et au Japon. — Les jésuites français plaisent quelque temps à l'empereur mandchou Kang-hi. — Premiers rapports de la Chine avec la Russie. — Existence agitée de la Pologne. — Aventures de Charles XII : le rôle extérieur de la Suède est terminé. — Œuvre gigantesque de Pierre Ier, le civilisateur barbare. — Fortune des Hohenzollern. — Naissance du royaume de Prusse. — La régence, Dubois, Law. — Guerres inutiles de la succession d'Autriche et de Sept ans (Fontenoi, Rosbach). — Énergie de Marie-Thérèse. — Puissance d'Elisabeth Pétrowna et de Catherine II. — Frédéric II relie le Brandebourg à la Prusse par la conquête de la Silésie et les partages de la Pologne. — La France perd l'Inde et le Canada. — Expansion de l'Angleterre. — En France, règne de la Pompadour et de la Dubarry royauté de l'esprit : Montesquieu, Buffon, Voltaire, Diderot. — Louis XVI, un niais dévot, secoue la tutelle de Turgot. — Sécession de l'Amérique anglaise. — La Fayette et Washington. — La France secourt les colonies révoltées. — La paix de Versailles assure l'indépendance des États-Unis. — Retraite simple et grande de Washington.

Louis XIV, fils inespéré de Louis XIII, avait cinq ans à la mort de son père. Il va régner soixante-douze ans, plus que Sésostris. Cette longévité d'un homme qu'il ne faut ni rabaisser ni transfigurer a imposé son nom au « grand siècle » de notre en-

seignement si longtemps clérico-monarchique, à cet âge où l'absolutisme, en France, atteignit son apogée, où se réalisa cet idéal du passé auquel des admirateurs plus ou moins sincères voudraient ramener l'avenir. Les génies et les talents qui ont illustré cette époque ont été groupés autour du roi comme les rayons d'un astre central dont toute vie émane. Mais quand l'œil s'est fait aux splendeurs du *Nec pluribus impar*, quand on regarde de près ce faux âge d'or, on y distingue tout de suite des phases très inégalement lumineuses.

Le début, surtout, malgré de brillants succès militaires, est singulièrement sombre et confus. L'autocratie de Louis XIV ne se rattache pas sans peine au règne absolu mais violent de Richelieu. Il lui faut traverser près de quinze années d'anarchie. Les forces comprimées et contenues par le grand cardinal se dérobent à la main souple de Mazarin et aux bras blancs de sa maîtresse, Anne d'Autriche, un « pantin d'Italie » et une Espagnole dévote. Une cabale de princes, héritiers de l'esprit féodal, réclame l'argent et les places. Des corps judiciaires dont les attributions sont mal définies essayent de limiter à leur profit le pouvoir royal. Le peuple des grandes villes, affamé, désorienté, s'agite sans savoir ce qu'il veut, par vague instinct démocratique. Il se fait entre ces trois groupes disparates une sorte d'alliance exploitée par un prêtre batailleur, bon écrivain et mauvais général, le cardinal de Retz, par une intrigante, la belle Longueville, qu'ont rajeunie ses amours posthumes avec le vieux Victor Cousin, enfin par une vingtaine d'ambitieux brouillons tout entiers à leurs convoitises mesquines. Un Turenne, un Condé, par boutade, d'un cœur léger, trahissent la France et commandent les armées ennemies. Un duc dépossédé, Charles de Lorraine, vit de pillage autour de Paris. L'étranger, fort de ces discordes et de ces complicités, déborde partout nos frontières peu solides. La Flandre, l'Artois, la Picardie, la Lorraine, ne forment qu'un champ de bataille, parcouru en tous sens et dévasté par des traînées de soudards et de bandits. Le reste du pays n'est guère moins misérable : ce ne sont que villes prises et reprises par les

factieux, désolées par des querelles intestines, gouvernements populaires ou féodaux, sécessions, États dans l'État; l'*Ormée* agite Bordeaux, la Provence est en proie à des émeutes de magistrats. La cour errante fuit Paris, y rentre pour en sortir, ne sait où se poser. Partout le meurtre, le pillage, les exactions, la terreur, le chaos; passé huit heures du soir, on ne peut sortir dans les rues sans danger; les tire-laine y font rage. On est revenu au temps des derniers Valois.

Enfin, en 1653, l'habileté persévérante de Mazarin, trois fois chassé, trois fois rétabli, l'aplomb d'un jeune roi, sain de corps et d'esprit, à peu près raisonnable et juste, ramènent l'unité dans le pouvoir, dans le territoire et dans la nation. La France respire. En reprenant ses sens, son premier mouvement est de se livrer, de s'abandonner à ceux qui représentent le salut public. De l'angoisse et de l'espoir universels naît la divinité de Louis XIV. La Fronde a été la raison d'être de l'absolutisme.

Tant que vit Mazarin, Louis XIV n'est rien qu'un adolescent mal instruit, mal soigné, timide et mécontent, assez sensé pour comprendre la fausse situation de sa mère, et pour reconnaître l'expérience, l'habileté du cardinal. Moins hautain, plus souple, mais aussi tenace et aussi clairvoyant que Richelieu, fourbe et sans scrupule, financier des plus véreux — mais ce que nous appelons *honnêteté* est chose inconnue alors dans le monde politique — Mazarin présente un mélange extraordinaire de vices presque bas et de qualités éminentes. Nul mieux que cet Italien n'a compris et soutenu avec plus de talent et de succès les intérêts de la France. C'est lui qui, grâce sans doute aux victoires de Condé, a signé le triomphant traité de Westphalie (1648); c'est lui encore qui, grâce aux succès de Turenne (Arras, 1654, les Dunes, 1658), dicte la paix des Pyrénées (1659). Il a presque achevé la carte de France, assurant sa frontière orientale par la ligue des princes du Rhin, sa frontière du midi par le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Espagne. Seuls, la Franche-Comté et Strasbourg nous échappaient encore. Enfin, ce financier détestable a légué à la France l'âpre et la[illegible]t.

Colbert, qui dirigea vingt-deux ans les finances, les arts, l'agriculture, l'industrie, le commerce et la marine, prisait avant tout l'ordre et la régularité. C'était ce qui avait manqué absolument aux administrations de Richelieu et de Mazarin, ce qui était non moins absolument nécessaire aux projets et aux passions du maître. Le roi s'associa donc sans réserve aux *entreprises* plus ou moins haineuses de son ministre contre les financiers prodigues et sans vergogne. Il lui sacrifia un rival fameux, Nicolas Fouquet, qui n'était ni le moins aimable, ni le plus coupable parmi les manieurs des deniers publics. Une dette de 432 millions, deux années de revenus dévorés d'avance, c'était là de ces maux auxquels il faut couper court. Colbert y *pourvut* en quatre ans et assura une recette nette de 70 millions. Ces chiffres, aujourd'hui, nous font sourire. La vente des emplois, l'aggravation des impôts indirects, les confiscations, les banqueroutes fréquentes nullement dissimulées sous le nom de *conversions*, accroissaient au besoin ces ressources déjà considérables pour le temps, mais qui ne pouvaient suffire à l'achèvement du Louvre (colonnade, 1665), aux coûteux embellissements de Versailles (1661-1687). Des dépenses plus sérieuses, plus nécessaires, s'imposaient à Colbert et à Louvois, son collègue pour la guerre : l'un accroît la marine, l'autre organise l'armée et place la baïonnette au bout du fusil. Vauban fortifie les frontières. Louis XIV se voit en état d'exiger du pape (1664) et du roi d'Espagne d'humbles satisfactions pour certaines insultes envers ses ambassadeurs; en concourant, par un envoi de six mille hommes, à la victoire du Saint-Gothard, il affecte *de protéger* l'empire et la chrétienté. Il fait châtier par Beaufort les corsaires de Tunis et d'Alger. Tout est splendeurs, divertissements, faciles amours, espoirs sans limites.

C'est au milieu de ces joies que la mort de Philippe IV [illegible]
offrir une chance de com[illegible]éter la France, en récl[illegible]
comme héritage, soit [illegible]ot impayée, les Pays [illegible]
gnols et la Franche-C[illegible]. En trois mois la [illegible]
conquise; la Franche-[illegible]-sept jours (1668).

ligue, Hollande, Angleterre et Suède, arrête ces succès trop rapides. Louis XIV rend la Franche-Comté, mais il garde douze villes du nord, Lille, Douai, Oudenarde, Tournai, etc.

Un roi de trente ans, qui danse devant ses maîtresses et son peuple, comme les rois nègres du haut Nil; de belles dames très peu sévères, des Lavallière, des Montespan, des Fontanges: car la cour très chrétienne compte beaucoup sur le repentir et l'absolution; des peintres, des statuaires, des décorateurs habiles, les Lebrun, les Girardon, les Puget, les Le Nôtre, Molière dans toute sa force, Corneille encore, Racine, Boileau, La Fontaine, Sévigné; la création des Gobelins, de la Savonnerie, des Invalides; une sorte de déférence universelle; répandaient sur Paris et Versailles une lumière à peine obscurcie par le glorieux échec d'une expédition envoyée au secours de Candie, dernière possession des Vénitiens en Crète.

Cette félicité par un lièvre troublée ..

Des pamphlets, des plaisanteries un peu lourdes, des médailles, qui consolaient la Hollande des dommages causés à son commerce par les règlements et la concurrence de Colbert, piquèrent au vif l'avantageux monarque. Payant la neutralité de la Suède et de l'Angleterre, il déclare la guerre aux provinces unies, passe ou regarde passer le Rhin, et lance cent mille hommes jusqu'à quatre lieues d'Amsterdam (1672).

Qui pouvait songer que ce caprice, très impolitique, de Louis XIV, en détournant de la France l'alliance si nécessaire de la Hollande, en rejetant dans les bras de l'Allemagne et de l'Angleterre la bordure même et la ligne de défense avancée de l'ancienne Gaule, allait frayer la voie au plus redoutable et persévérant ennemi du roi-soleil, à Guillaume d'Orange, un Français d'origine, qui eût été aussi bien un ami qu'un adversaire. Une insurrection, mortelle aux deux frères de Witt, qui rnaient la Hollande, porta Guillaume au stathoudérat, Guil- bientôt gendre du dernier Stuart. C'était un général able de se mesurer avec les Turenne et les Condé. Il sut

mettre à profit quelques lenteurs dans la marche des Français, et, par l'ouverture des écluses, força l'invasion à reculer. Bientôt, à son instigation, l'Espagne, l'empire, même l'Angleterre, se déclarèrent contre nous. Grande lutte où la France sut tenir tête à cette nuée d'ennemis et, malgré certains échecs, certaines pertes cruelles, garder ses conquêtes, assurer ses frontières.

Louis XIV, en 1674, recommence et achève l'annexion — *inévitable* — de la Franche-Comté; Duquesne et d'Estrées battent les escadres hollandaises aux Antilles; Turenne, par une savante campagne, chasse d'Alsace les Impériaux; Condé bat, malaisément il est vrai, le stathouder à Senef; mais la *mort* de Turenne, emporté par un boulet de hasard, l'appelle *en hâte* sur le Rhin; puis la maladie, la goutte, le renvoie à Chantilly. Luxembourg lui succède avec honneur. Duquesne, de retour dans la Méditerranée, remporte, dans les eaux de Sicile, deux terribles victoires sur le fameux Ruyter (1676). Enfin, après six années laborieuses, la paix de Nimègue (1678), reconnue par l'empire l'année suivante, donne à la France la Franche-Comté et quatorze villes flamandes.

Ce résultat, fort heureux et inespéré, n'était pas fait pour tempérer l'orgueil de Louis XIV. Nulle part il n'éprouvait de résistance; il faisait bombarder par Duquesne, tout aussi rudement qu'Alger et Tunis, Gênes, la ville de marbre, pour quelque manque d'égards, et forçait le doge à venir humblement solliciter son pardon; il morigénait le pape et lui opposait, en 1682, les libertés de l'Eglise gallicane. Il se faisait attribuer, au delà du Rhin, plusieurs villes libres. Ces façons souveraines *indisposaient* toute l'Europe et commençaient à fatiguer même le pays, toujours admirant, mais subvenant avec peine à ce fastueux régime. Les mœurs n'étaient pas des meilleures; les provinces, bien que gouvernées au nom du roi, demeuraient à la merci des hobereaux pillards et des barons scélérats que n'avaient guère dérangés les *grands jours d'Auvergne* (1665); les nobles qui venaient parader à la cour, à portée des emplois, des pensions,

avaient fondu leur patrimoine en galons, collets, rubans, satins et velours, perdu au jeu les miettes du festin royal et se laissaient aller aux pratiques les plus équivoques, aux sorcelleries et aux essais moins innocents de « poudres de succession ». Toute une série d'empoisonnements réels (la Brinvilliers, 1676) ou supposés tenait en haleine ce qu'on appelait alors *la Justice*, à bonne intention toutefois, et ne devait pas cesser, pendant quarante ans (1675-1715), d'entretenir la suspicion, de défrayer la calomnie. Le maréchal de Luxembourg fut compromis dans ces tristes affaires et écarté du commandement par Louvois, qui le haïssait. Molière était mort (1673); et, depuis longtemps, il y avait moins de gaieté dans l'air, moins de marquis, plus de Tartufes.

Louis XIV, encore vert pourtant — il tournait vers la quarantaine — tendait à la dévotion. Montespan ne l'enlevait que par accès aux jésuites, aux La Chaise, aux Le Tellier. Une grande amie de Ninon de Lenclos, jolie femme devenue prude, correcte institutrice des bâtards royaux, Mme de Maintenon, attirait de plus en plus, par les grâces confites de sa révérende maturité, par sa componction flatteuse, un homme digne par excellence et qui commençait à préférer aux grandes allures des duchesses courtisanes « des amours sans scandale et des plaisirs sans peur ».

Les bons avis de cette sage dame ne pouvaient que l'engager à l'expiation de ses frasques trop vives et trop multipliées. Les prélats, avertis, je pense, ou guidés par leur flair, s'empressaient d'assiéger l'illustre converti et de l'animer contre les ennemis de la foi. Ils n'eurent pas de peine à convaincre Louis XIV. Jamais il n'avait montré d'indulgence à la liberté d'esprit. Il avait privé des honneurs funéraires la dépouille de Descartes. La liberté de conscience était une bien autre atteinte à la règle tacite : un roi, une foi.

Dès 1662, il avait interdit les enterrements protestants; en 1663, déchargé les convertis de leurs dettes envers leurs anciens coréligionnaires; en 1665, livré aux obsessions des prê-

tres et des magistrats les derniers moments des réformés; en 1670, défendu aux instituteurs d'enseigner aux jeunes huguenots autre chose que la lecture, l'écriture et le calcul; autorisé les enfants de quatorze, de douze, puis de sept ans, à quitter leurs parents; enjoint aux sages-femmes d'ondoyer les nouveau-nés. Quant aux démolitions de temples, demandées « de la part de Dieu dans l'intérêt de la justice », c'était distraction courante des évêques et des abbés. La révocation de l'édit de Nantes, corollaire de ces vilenies, fut promulguée en 1685 et honteusement célébrée par les gobe-mouches (ô Sévigné ! « Rien n'est si beau ») et par les courtisans qui flairaient les confiscations fructueuses. « Les enfants, disaient les hypocrites (Maintenon), seront au moins catholiques. Leur réunion extérieure les approche du moins de la vérité ! » Des « missions bottées » (les dragonnades), des tribunaux d'exception furent chargés d'accélérer les conversions — « le roi n'avait rien tant à cœur » — par des vexations, des tortures, des infamies qui soulèvent le cœur, vol, viol, pendaisons, incendies, noyades, et tout ce qu'on peut imaginer de plus abominable. Ce qui échappait aux supplices allait ramer sous le fouet des chiourmes. Cinq cent mille fugitifs allèrent répandre par le monde les arts et les industries de la France. C'est ainsi qu'en pleine paix, un prince nullement cruel, vexait, assassinait et chassait des sujets innocents, obéissants et utiles à la prospérité du royaume. On n'a jamais dit combien ce crime dépasse en horreur la Saint-Barthélemy, simple expédient, après tout, d'une époque troublée et meurtrière; les dragonnades, presque passées sous silence par l'histoire, ont dépeuplé Tours, Lyon et tout notre Midi, au profit de l'Angleterre, de la Suisse, de la Prusse, de la Hollande et de l'Amérique. Elles ont provoqué dans les Cévennes une longue rébellion furieuse, fanatique, qui brava l'immonde bourreau Lamoignon de Baville, et lassa, jusqu'en 1703, trois maréchaux de France, Montrevel, Villars et Berwick.

Mais les mauvais jours sont venus pour ce roi si aveugle et si coupable. Guillaume, au nom de sa femme Marie, fille aînée d'un

beau-père qui s'était permis d'avoir un fils d'un second lit, Guillaume a détrôné Jacques II, le Stuart catholique (1688); Louis XIV donne au détrôné (son cousin germain) une armée, battue en Irlande à la Boyne, une flotte, battue à la Hogue. Aux prises avec une coalition suscitée par Guillaume, en dépit des exploits des corsaires Pointis, Dugay-Trouin, Jean-Bart, de Luxembourg, vainqueur à Fleurus, Steinkerque, Néerwinde (1690-1693), de Catinat, maître du Piémont (Staffarde et la Marsaille), il est réduit à signer, à Ryswick (1697), une paix tout juste honorable, gardant Landau et Sarrelouis, l'ouest de Saint-Domingue, mais rendant Pignerol, les villes prises au delà du Rhin, enfin reconnaissant Guillaume III, l'usurpateur, comme roi d'Angleterre.

La France lasse, épuisée — le paysan commence à brouter l'herbe des champs — la France va encore être jetée dans une guerre difficile contre l'Angleterre, la Hollande, l'Autriche, avec des armées et des généraux insuffisants; et cette guerre, pour laquelle il eût fallu réserver toutes nos forces, est la plus justifiée de celles que Louis XIV a entreprises. Il s'agit de profiter des droits de la reine Marie-Thérèse, et du choix explicite du dernier descendant de Charles-Quint, le roi Charles II, pour écarter de la couronne d'Espagne la maison impériale d'Autriche. C'était une nécessité urgente. Mais si les victoires de Berwick à Almanza (1707), de Vendôme à Villaviciosa (1710), assurèrent le trône de Philippe II à un Bourbon, petit-fils de Louis XIV, au déplorable Philippe V, le génie militaire d'Eugène de Savoie, un bâtard français jadis froissé par le grand roi, et l'invincible tactique de Marlborough condamnèrent à de rudes épreuves nos armées d'Italie, d'Allemagne et de Flandre. Les premiers avantages de Vendôme à Luzzara, Hochstædt, Friedlingen (1702-1703), avaient été rapidement effacés. Un second Hochstædt, Blenheim (1704), a rejeté les Français hors de l'Allemagne; Turin (Villeroi) [1706] les chasse du Milanais et du Piémont; Ramillies des Pays-Bas. La déroute d'Oudenarde, la perte de Lille (1708), le terrible hiver de 1709, contraiguent

Louis à implorer la paix. On lui impose pour condition d'aller lui-même expulser d'Espagne son petit-fils. Il tenta un dernier effort; malgré une résistance héroïque, Villars, blessé, perd la bataille de Malplaquet (1709). Enfin, en 1712, il prend sur Eugène une revanche, modeste en ses proportions (Denain), grande par ses conséquences : puisqu'elle décide l'Angleterre et la Hollande en 1713, l'empire en 1714, à signer les traités d'Utrecht et de Rastadt.

L'Espagne reste aux Bourbons, à la France l'Alsace, la Franche-Comté, une lisière flamande. Mais la prépondérance industrielle, coloniale et maritime a passé la Manche. Elle appartient à l'Angleterre. La morne tristesse de la France écrasée par une dette de 8 milliards enveloppe les dernières années de Louis XIV, frappé dans ses enfants, dans sa fortune, dans son orgueil. Sa distraction unique est de persécuter les jansénistes, sorte de puritains fort ennuyeux, mais très honnêtes; il obtient du pape une bulle élaborée à Versailles par le père Tellier; mais il applique en vain ce document à la fistule qui le ronge. Il est temps que ses misères et sa fin mélancolique permettent à Massillon de placer le fameux cliché : « Dieu seul est grand, mes frères. »

Il me serait doux, si j'avais le temps, de scandaliser par d'assez nombreuses restrictions les admirateurs de notre âge classique; mais une critique sommaire risquerait d'être injuste. On ne juge pas d'un mot des génies tels que Descartes et Pascal, tels que Corneille, Molière, Racine et La Fontaine, des écrivains de talents si variés, une Sévigné, un La Bruyère, un Bossuet, un Fénelon, un Bayle, un Saint-Simon, un Lesage. On les lira, on les relira toujours. J'accentuerai cependant deux remarques, une surtout, qui n'ont point échappé aux esprits impartiaux. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, notre langue, trop émondée, a perdu en richesse, en couleur, ce qu'elle gagnait en précision. L'ordre a figé le style; la phrase est compassée, monotone, comme les boucles symétriques de la perruque royale; et, pour peu qu'on écarte cet ornement, on ne trouve dessous que banalités et lieux communs. Les vaines chicanes théologiques ont rétréci la pen-

sée ; la crainte, fort justifiée, de l'intolérance orthodoxe a mis à la mode les minimes questions de goût, de morale, sorte de jeux de société qui se pratiquent encore dans notre « monde où l'on s'ennuie ». Les grands problèmes étaient trop dangereux. Giordano Bruno avait été brûlé à Rome en 1600, Vanini à Toulouse en 1623. Galilée, pour avoir affirmé, après Copernic, le mouvement de la terre (1633), s'était vu réduit aux pires humiliations. Après 1650, on fouetta et l'on marqua très bien « un adolescent de Paris », dit Loret, pour avoir, « en dévot et sacré lieu, blasphémé le saint nom de Dieu ». On brûla très bien, à Senlis, un « monstre convaincu d'athéisme » ; « et, quand sa charogne fut arse, la cendre au vent en fut éparse ». On conçoit que Descartes (1656), tout métaphysicien et déiste qu'il fût resté, préférât écrire en Hollande ou en Suède, non seulement son hardi *Traité de l'homme*, sa conception géniale du *Monde*, mais même ses inoffensifs *Principes* et *Méditations*. Son contradicteur Gassendi, pour être toléré, avait soin, comme faisait Épicure lui-même, de rattacher tant bien que mal le matérialisme à la religion. Enfin, sous Louis XIV, s'il n'était pas impossible de penser librement, il était peu prudent de le dire ou de le montrer.

En dépit des luttes religieuses et politiques qui l'avaient si violemment agitée, l'Angleterre n'était pas restée en arrière de la France. Son théâtre avait devancé le nôtre, et certaines pages du *Paradis perdu* ne seront jamais égalées ; il est vrai que la renommée n'avait encore placé ni Milton ni même Shakspeare au rang que leur a décerné la postérité ; l'imitation du goût classique, importé par Charles II, allait, pendant quelque cent ans, amoindrir l'originalité des poètes et des écrivains. Mais le génie anglais s'était manifesté avec éclat dans la philosophie et dans les sciences. Bacon, Hobbes, Locke, sans se prononcer trop ouvertement sur le principe de la religion, avaient fort diminué la part de la métaphysique, substitué l'expérience à la dialectique, l'induction à l'affirmation d'axiomes *a priori*. La méthode scientifique procède de leurs doctrines. Locke l'avait appliquée

aux choses de la politique et démontré que l'ordre, dans l'État, repose sur le libre concours et la représentation la plus exacte possible des volontés individuelles et n'est pas compatible avec le pouvoir absolu d'un homme ou d'une caste. Harvey découvrait la circulation du sang. Enfin, Newton, avec une précision mathématique inconnue encore à Descartes, agrandissant le domaine dont Galilée et Keppler n'avaient parcouru que les zones prochaines, s'élançant au delà de notre monde planétaire, avait appliqué à l'univers les lois de la pesanteur et substitué à la déclinaison des atomes, hypothèse géniale de Lucrèce, à la grandiose idée cartésienne des tourbillons, la certitude de la gravitation universelle.

L'esprit positif et pratique, introduit par les Anglais dans la philosophie et dans la science, longtemps étouffé dans le chaos sanglant du moyen âge, s'était développé tout à coup, conséquence naturelle, bien que tardive en apparence, de cette âpre énergie qu'ils tiennent de leurs aïeux scandinaves et normands. Il se révélait comme le trait saillant et dominant de leur caractère. Tourné désormais vers l'utile, en tout et partout il les dirige, dans la paix comme dans la guerre, dans leurs débats politiques comme dans leurs entreprises industrielles et commerciales. Elle leur assure l'empire des mers et l'exploitation du monde.

Précédés en Amérique par l'Espagne et la France, dans l'Inde et la Chine par le Portugal et la Hollande, ils se préparent à évincer leurs rivaux et, avant tous, la France et l'Espagne engagées dans les guerres continentales. En 1577, Drake avait fait le tour du monde et découvert les côtes orientales de l'Amérique du Nord. En 1583, Walter Raleigh fondait un établissement en Virginie, plus tard en Guyane (1616). Dès 1606, des compagnies de Londres et de Plymouth s'emparent du commerce de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre. De 1621 à 1682, les révolutions de la métropole et les persécutions religieuses ont peuplé d'exilés le Massachusetts, le Maryland, le Rhode-Island, le New-York et le New-Jersey, le Connecticut, la Caroline, la Pensylva-

nie. En 1619, l'Angleterre a pris pied à Terre-Neuve ; ce cordon de colonies isole, dans le Canada et la vallée du Mississipi, les Français clairsemés sur un espace immense. Vers le même temps, les petites Antilles (1625) passent des Espagnols aux Français et aux Anglais, qui s'emparent, en 1655, de la Jamaïque, centre de leur puissance dans le golfe du Mexique. Et, partout où s'installe l'Anglais, il foisonne, il prospère ; les villes qu'il fonde se trouvent en quelques années plus peuplées que les plus anciens comptoirs européens. Les rapports de l'Angleterre avec la Chine et l'Inde, très difficilement établis — grâce au mauvais vouloir des Portugais et des Hollandais — sont cependant cultivés, dès 1660, par une Compagnie des Indes orientales. En 1622, l'acquisition de Bombay, la fondation de Calcutta, donnent à la forte main des futurs conquérants une double prise sur l'énorme péninsule.

Ces épais et si souvent inutiles appendices de la terre, l'Inde et la Chine, ont subi, depuis que nous en avons détourné nos regards, des vicissitudes parfois assez violentes pour qu'un écho en soit venu jusqu'en Europe. Dans la vallée du Gange, un puissant empire s'est élevé, qui déjà périclite. Vers la fin du xve siècle, un petit-fils de Tamerlan, mince roitelet du Ferganah, aussi ambitieux que son aïeul, s'est mis en tête de chercher aventure. Baber, tel était son nom, a pris Samarcande, Caboul (1504), franchi la passe de Kaïber, battu à Panipat (quelques lieues nord-ouest de Delhi) un roi de l'Hindoustan (1526), triomphé des Radjpouts et élevé un de ces édifices toujours vacillants dont les ruines ont tant de fois jonché le sol indien. Le fils de ce premier Grand Mongol ou Mogol, longtemps expulsé par une coalition d'Afghans et d'Hindous, meurt victorieux après un second Panipat (1556) et laisse le trône à un de ces hommes, assez rares, qui ont été dignes de leur fortune, au puissant et sage Akbar. Ce prince, le plus fameux qui ait régné sur l'Inde depuis Açoka, fut aussi grand par la raison que par l'épée. Tout en domptant le Radjpoutana, le Guzerate, le Bengale, le Cachemire, le Sind, Kandahar, Ahmednagar (1561-1601), Akbar n'a cessé de flatter et d'attirer les Hindous par son affabilité et ses bien-

faits ; il a organisé l'administration, la justice, les finances ; son grand, son incomparable mérite a été la tolérance : brahmanes et bonzes, Jaïnas et Parsis, juifs et chrétiens, sont accueillis à sa cour. L'empereur, qu'ils amusent, a la faiblesse de vouloir les concilier et de leur suggérer une sorte de religion civile, à la façon d'Auguste, et où l'empereur eût représenté l'incarnation divine. Il faut passer quelque chose, surtout quand la fantaisie est inoffensive, à ceux qu'enivre la puissance. Le dieu Akbar mourut en 1605. Ses fils usèrent moins bien que lui du faste merveilleux qu'il avait déployé dans ses palais de Delhi et d'Agra; mais leurs querelles parricides, leurs cruautés horribles, n'ébranlèrent pas l'empire, qui passa, fortement agrandi vers le sud par Chah Jéhan, dans les mains du terrible fanatique Aureng-Zeb, le contemporain de Louis XIV (1658-1706). Aureng-Zeb semble avoir pris à tâche de provoquer les Hindous, autant dire la population tout entière ; partout, au nord, à l'ouest, au sud, les révoltes et les sécessions se succèdent ; l'empereur use vingt-deux ans de sa vie et d'immenses armées à conquérir, à perdre et à reprendre l'Inde centrale et le Dékan. L'Inde, après Aureng, n'est plus qu'un pêle-mêle inextricable de principautés sous la suzeraineté momentanée des plus habiles ou des plus violents. Delhi, la capitale d'Akbar, va subir les outrages, les horreurs abominables, des Perses et des Afghans, le cruel aventurier Nadir-Chah (1739) et l'odieux Ahmed-Chah-Dourani (1747-1761).

Tandis que les héritiers de Baber secouaient, pendant environ deux siècles, ce demi-sommeil que le climat impose aux riverains de l'Indus et du Gange, la lourde Chine, un moment ranimée par l'énergie des premiers successeurs de Gengiskan, était retombée, sous les Ming nationaux (1368-1643), dans sa vie machinale et précaire, intéressante pour la sociologie, négligeable pour l'histoire. Les Portugais, après diverses tentatives (1514-1550) pour y transplanter leurs moines incommodes, avaient dû se contenter de leur station de Macao et partager avec les Hollandais les profits qu'ils tiraient du commerce. Quelques massacres, notamment en 1525, où douze mille chrétiens périrent, les

avaient avertis que l'ingérence chrétienne était peu goûtée ; la Chine possédait, en effet, trois ou quatre religions, qui lui suffisaient amplement. Le Japon, découvert aussi au XVIe siècle (Marco Polo, au XIIIe, en avait eu connaissance), s'était vite fatigué de ces visiteurs indiscrets ; en 1637, il avait renvoyé Portugais, jésuites et convertis, à Macao. Les Hollandais, d'abord reçus comme ennemis des jésuites, avaient été confinés à Nangasaki. Le Japon demeura, jusqu'en 1867, peu accessible aux Européens. La Chine, un peu moins inhospitalière, se rouvrit, aux XVIIe et XVIIIe siècles, aux jésuites français, beaucoup mieux avisés que leurs prédécesseurs. Les Ming avaient été renversés, en 1643, par une de ces invasions du Nord qui ont tant de fois imposé des dynasties au Céleste Empire. Les Tartares Mandchoux, redevenus maîtres de Pékin, avaient peu à peu conquis (1644-1700) la Chine entière. Comme toujours, les premiers empereurs de la nouvelle dynastie Tsing s'étaient montrés actifs et intelligents. L'un d'eux, Kang-hi, dont le long règne correspond (1662-1722) à celui de Louis XIV, avait favorablement accueilli les missionnaires adroits, qui l'amusaient avec des leçons d'astronomie et de menues expériences de physique ; il laissait volontiers ces faiseurs de tours opérer quelques conversions, agréablement commentées par Voltaire en ses *Dialogues*. J'ajoute, pour n'y plus revenir, qu'un scrupule des papes arrêta leur propagande. On trouvait, à Rome, ce christianisme un peu trop chinois.

Kang-hi, le premier, par le traité de Nerstching (1689), était entré en relations avec les czars. La Russie, en effet, avant de s'être constituée en Europe, s'était avancée en Sibérie jusqu'aux frontières occidentales de la Chine, et ses progrès vers l'orient, loin d'être menaçants pour l'Empire du Milieu, le garantissait contre les incursions, mongoliques et mandchoues, dont il avait plus d'une fois souffert. Ce Nord redoutable était d'ailleurs épuisé. Les nomades clairsemés qui s'y agitaient encore n'opposaient guère de résistance aux mineurs et aux chasseurs cosaques, qui s'établissaient de proche en proche dans les bassins supérieurs

de l'Obi, du Yénisseï et de la Léna. Les Kirgises et les Kalmouks, jadis vassaux des khans mongols et turcs de Kazan et d'Astrakan, étaient désormais englobés dans la domination moscovite, depuis qu'Ivan le Grand et Ivan le Terrible avaient étendu leur puissance jusqu'à la Caspienne et au Caucase (1462-1584).

Il était réservé aux Romanov (1613-1762), descendants de Rurik, à ce qu'ils disaient, de rompre, à l'occident, les barrières que la Suède, la Lithuanie et la Pologne interposaient entre la Russie et l'Europe civilisée.

Jusqu'à la fin du xviie siècle, la Pologne s'était maintenue, mais très péniblement, à la tête des nations slaves. L'extinction des Jagellons (1572) avait porté un coup funeste au pouvoir royal. La féodalité, le servage, l'immixtion des jésuites, les perpétuelles attaques des Turcs, des Cosaques, des Suédois, avaient rendu infiniment précaire l'existence d'un État dépourvu de centre et de frontières. Les rois, électifs, étaient à la merci des grands officiers de la couronne. Tour à tour Transylvains, Suédois, Saxons (voire Français, Henri III), ils avaient sans cesse à redouter la sécession d'une province ou d'une annexe, encore plus la concurrence de quelque nouveau prétendant. Les victoires de Gustave-Adolphe, en assurant à la Suède les embouchures de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule, avaient écarté la Pologne de la Baltique. Jusqu'en 1656, elle posséda, en Russie, l'Ukraine, la Podolie, la Lithuanie ; elle fermait encore aux czars l'accès de la mer Noire et de la Baltique. Mais, en 1656, elle recule ; le traité de Wilna lui arrache, une première fois, l'Ukraine, Tchernigov et Smolensk ; elle perd, en 1657, la suzeraineté de la Prusse orientale ; en 1660, la Livonie ; en 1682, la Sévérie. Le règne glorieux de Sobieski, le héros qui avait délivré Vienne assiégée par les Turcs (1683), lui rendit un moment la Podolie et Kiev. Mais Sobieski lui-même, en 1686, est réduit à renouveler le traité de Wilna. Les misérables querelles des nobles et du sénat vont livrer la Pologne sans défense à Charles XII et à Pierre le Grand.

Malgré de nombreux échecs, et l'énergique résistance du Da-

nemark, les successeurs de Gustave-Adolphe avaient gardé la prépondérance sur les deux rives de la Baltique. Mais en 1699, profitant de la mort de Charles XI, la Russie et le Danemark, auxquels pour son malheur s'associa la Pologne, essayèrent de rejeter la Suède dans sa péninsule. Ils comptaient sur la jeunesse et l'inexpérience du nouveau roi Charles XII. On sait combien ils se trompaient. Charles XII était un nouveau Gustave. Réduire le Danemark, battre quatre-vingt mille Russes à Narva (1700), chasser les Polonais de la Livonie, fut pour lui l'affaire de quelques mois. Il envahit la Saxe et force Auguste II, duc de Saxe, qui était alors roi de Pologne, à abdiquer en faveur de Stanislas Lekzinski. Mais pendant qu'il perd son temps à ces besognes accessoires, le czar Pierre a travaillé, discipliné son peuple et son armée, envahi l'Ingrie, la Livonie, les territoires polonais. Charles XII s'élance vers l'Ukraine et, avant d'avoir pu joindre son allié Mazeppa, hetman des Cosaques, se fait battre à Pultawa et se réfugie chez les Turcs à Bender (1708). Il y attend obstinément que les Osmanlis lui rouvrent les chemins de la Pologne et de la Russie, laissant Pierre, allié aux Danois, aux Prussiens, aux Anglais, rétablir Auguste II, envahir les provinces allemandes et même scandinaves de la Suède, et conquérir l'Ingrie, la Livonie et la Carélie. Enfin les Turcs se décident, et il s'en faut de peu que le czar soit enlevé dans une embuscade; un stratagème le sauve, et le traité du Pruth (1714), qui fixe les limites des deux empires au Dniester, porte le dernier coup aux espérances de Charles XII. Il retourne en Suède et meurt en Norvège à l'assaut d'une forteresse (1718). Laissons cet éphémère turbulent, dont Voltaire a sauvé la mémoire. Pierre est un autre homme. Ce barbare, qui entend civiliser les autres sans renoncer à sa propre barbarie, nous offre un nouvel exemple de ce que peut la volonté d'un homme sur les destinées d'une nation.

Czar à dix ans, forcé par une révolte de sa garde, les strélitz, de partager le trône avec son frère imbécile Ivan V et sa sœur, l'ambitieuse Sophie (1682), il comprime à dix-sept ans une nouvelle rébellion de cette soldatesque, écarte sa sœur qui en était

l'instigatrice, et commence à régner (1689). Sous l'inspiration du Genevois Lefort, son confident (1656-1699) et son ami, qu'il fait général de ses armées, grand amiral, vice-roi de Novgorod, il entreprend, non seulement de se faire une armée et une marine, mais de naturaliser en Russie les arts, les sciences, les industries de l'Occident, le commerce de l'Asie. Il renouvelle les traités avec la Chine et envoie à Kang-hi un ambassadeur (1691). Il fait construire à Arkangel par un Hollandais un grand vaisseau et navigue sur la mer Blanche (1692). En 1697, il se décide à voyager, traverse la Livonie, la Prusse, fait le charpentier à Saardam, recrute à Londres nombre de marins pour Arkangel; il revenait par Vienne (1698), lorsqu'une émeute de *strélitz* (encore soulevés par Sophie) le rappelle à Moscou *précipitamment*; il les fait pendre et hacher par milliers, et casse ces incommodes janissaires. Tout en guerroyant contre Charles XII, en battant les Suédois à Derpt (1701), à Pernof (1702), en se donnant enfin un port sur la Baltique (1703), il n'oublie pas sa tâche d'éducateur. Des écoles de mathématiques et d'astronomie sont fondées à Moscou (1702), ainsi qu'un vaste hôpital; la dignité de patriarche est supprimée, et l'autorité religieuse passe au czar, qui la déléguera seulement (1703); défense est faite à toute personne en place de vendre la justice (1714).

Maître de l'Ingrie dès 1702, Pierre élève sur les bords de la Néva, entre le Ladoga et la mer, une nouvelle capitale, Pétersbourg, où il transporte le Sénat de Moscou. Une fonderie de canons, une amirauté, des magasins de port, une défense avancée à Cronstadt, marquent la prise de possession du golfe de Finlande, dont l'amiral Apraxine a ravi les deux rives à la Suède. Il ne manque plus à la Russie que la Crimée pour dominer sur la mer Noire comme sur la Baltique. Libre de guerre et de troubles intérieurs, le czar continue ses voyages d'instruction; il visite le nord de l'Allemagne, le Danemark, la Hollande (1716), la France, ou plutôt Paris, et, par Amsterdam et Berlin, rentre à Pétersbourg qu'il fait paver et éclairer, qu'il dote de manufactures, glaces, tapisseries, fileries d'or, draps, soies, toiles, où

il attire les étrangers par des assurances de protection (1718).

Malgré des rigueurs bizarres — un général empalé, un archevêque rompu, une impératrice knoutée — des cruautés qui n'épargnent pas son propre fils — Alexis, triste sire, il est vrai, qui refusait de s'associer à l'œuvre paternelle — malgré des vices grossiers, une ivrognerie incurable, la grandeur de Pierre apparaît nettement à son peuple. Lorsque, en 1721, la paix de Nystadt a consacré ses conquêtes, le Sénat et le clergé lui décernent, au milieu de fêtes pompeuses, les titres de Grand, d'*autocrate*, de père de la patrie. L'année suivante, il navigue en triomphe sur la mer Caspienne, et, par Derbent et le Daghestan, enlevés à des Turcs caucasiens, il ouvre un débouché au commerce persan. Il meurt tout-puissant en 1725, laissant l'empire à sa veuve Catherine Ire, solennellement couronnée en 1724. L'histoire de cette princesse est romanesque. Simple captive, tombée, en 1702, aux mains de Pierre, comme une part du butin fait à Marienburg, elle sait le captiver à son tour et se faire épouser secrètement; elle sauve le czar enveloppé par les Turcs et négocie le traité de Pruth; elle accompagne son maître jusqu'en Hollande, le suit à Astrakan, et s'empare enfin d'une couronne qu'elle va dignement porter.

En quittant la Russie pour regagner le principal théâtre de l'activité occidentale, nous devons nous attendre à de nombreux changements causés par les récentes querelles si funestes à la Pologne et à la Suède. Entre les deux nations rejetées désormais en marge de l'histoire, une puissance nouvelle se glisse et s'allonge et prend du corps à leurs dépens. Le 18 janvier 1701, à Kœnigsberg, l'électeur de Brandebourg, Frédéric, en dépit des vaines réclamations de l'ordre Teutonique, a ceint la couronne et pris le titre de roi de Prusse, que l'empereur, on ne sait de quel droit, lui avait vendu. La fortune des Hohenzollern date du XVe siècle; c'est en 1417 qu'un Frédéric, burgrave de Nurenberg, achète de l'empereur Sigismond le margraviat et le titre électoral de Branibor ou Brandebourg. Un Albert, l'*Ulysse du Nord*, accrut notablement cet électorat, qu'il déclara indivisib!

(1469); la Réforme y ajouta bon nombre de terres ecclésiastiques. En 1618, avec le consentement et sous la suzeraineté de la Pologne, le duché de Prusse, isolé entre Vistule et Niémen, en 1624, le duché de Clèves et les comtés de Mark et de Ravensberg contigus à la Meuse, vinrent flanquer, mais à distance, le gros morceau central du Brandebourg. C'étaient les tronçons du serpent. Dès lors l'ambition de la maison de Hohenzollern eut pour unique but le rapprochement, l'union, de ces trois domaines. Rien de plus menaçant pour l'avenir de la Pologne que cet hiatus ouvert entre la Vistule et l'Oder par la Poméranie et la Silésie. Rien de plus inquiétant aussi pour les Pays-Bas et la France que cette amorce jetée au delà du Rhin, et séparée du Brandebourg par le Hanovre. Déjà en 1648 le traité de Westphalie avait arrondi l'électorat d'un morceau de Saxe (Magdebourg) et d'un bout de Poméranie. La révocation de l'édit de Nantes accrut sensiblement la population de Berlin et donna une vie nouvelle aux arts et aux industries. Le premier et le second roi de Prusse eurent leur capitale à Kœnigsberg, tout à fait en dehors de l'Allemagne; mais Frédéric Ier eut soin d'y établir une Académie des sciences sous la présidence de l'ingénieux et universel Leibniz. Le second, Frédéric-Guillaume, roi sergent, odieux tyran domestique (1713-1740), fonda la puissance militaire de la Prusse. Il collectionnait et faisait manœuvrer des hommes de six pieds. Sa manie finit par mettre aux mains de son fils une forte armée de quatre-vingt mille hommes. Ce fils, parfois prisonnier, toujours suspect, et que son père, à l'instar de Pierre le Grand, faillit décapiter; ce nabot, trapu, mal tourné, qui cachait sous des dehors légers un véritable génie militaire et politique, allait abaisser l'Autriche et la France et, par la conquête de la Silésie, de la Poméranie, par le démembrement de la Pologne, souder enfin la Prusse royale au Brandebourg.

Le XVIIIe siècle français présente le plus étonnant contraste entre l'affaissement de l'organisme politique et l'expansion hardie de l'esprit. La France règne sur le monde civilisé, par Montesquieu, par Voltaire, par Buffon, par Helvétius, Lamettrie,

d'Holbach, Condillac, par Diderot, d'Alembert et Condorcet, par Jean-Jacques-Rousseau. Elle périt par Law, par Fleury, Choiseul, Terray, Calonne; par Louis XV, la Pompadour et la Dubarry. L'éclat projeté au loin par ce déploiement de l'intelligence, l'animation répandue par le choc des idées et des doctrines ont longtemps voilé aux yeux de l'Europe les frivolités et les turpitudes de la cour, l'épuisement d'un peuple réduit à la misère, la décadence d'une monarchie entraînée aux abîmes.

Tout d'abord, la mort de Louis XIV accueillie par un cri de délivrance, l'accession au pouvoir d'un prince débonnaire et spirituel, le déchaînement de folies, le prurit de licence qui succédait au rigorisme hypocrite d'une cour dévote et affligée, donnèrent l'illusion d'un réveil national. On oublia en un instant et les désastres de la dernière guerre, et tous ces dauphins morts avant leur père et leur aïeul, et Maintenon décrépite et l'ennuyeuse bulle, toujours suspendue sur les hérétiques et les incrédules. On secoua les lourdes perruques, on allégea le costume, pour se ruer aux plaisirs, aux soupers, aux petites maisons. Le régent, ses amis, sa fille même, donnaient l'exemple et menaient la grande orgie. L'habileté de Dubois, mauvais drôle et cardinal — sacré par Massillon — éventait la conspiration de Cellamare, dangereux complot tramé par un bâtard légitimé, le duc du Maine, et par Philippe V, roi d'Espagne, oncle de Louis XV. Le crédit public, audacieusement gagé sur les bénéfices aléatoires de la Compagnie des Indes, donnait une valeur fabuleuse aux actions de la banque fondée par Law, ingénieux financier écossais. Mais ces joies furent courtes : le papier tomba plus vite qu'il était monté. La spéculation s'effondra dans le gouffre du déficit. Le ministère du cardinal Fleury, réduit à une stricte économie (1726-1743), sacrifia la marine, dont une heureuse croisière de Dugay-Trouin sur les côtes barbaresques dissimulait encore la faiblesse, et laissa dépouiller de la Pologne le pauvre Stanislas, beau-père du roi. Quelques succès en Italie (Parme et Guastalla) pallièrent toutefois cette honte, et Fleury se hâta d'imposer à l'Autriche (1738) le traité de Vienne qui

laissait le prestige intact et assurait à Stanislas le tranquille usufruit de la Lorraine.

La littérature brillait d'un vif éclat. Les *Lettres persanes*, chef-d'œuvre d'agrément et de hardiesse, avaient paru en 1721 ; le théâtre de Voltaire, *Œdipe* (1717), *Zaïre* (1725), *Brutus*, etc., *la Henriade* même, excitaient l'enthousiasme ; les *Lettres philosophiques*, rapportées d'Angleterre, initiaient les esprits au mécanisme des gouvernements libres et aux doctrines rationalistes de Locke ; aussi eurent-elles l'honneur d'être brûlées par la main du bourreau. Mais l'auteur, réfugié pendant cinq ans à Cirey chez son amie la marquise du Châtelet, poursuivait ses études scientifiques et préparait l'*Essai sur les mœurs*, brillante contre-partie de l'*Histoire universelle*.

Une paix relative laissait respirer le monde. Le Turc, rejeté au delà du Danube moyen par les victoires d'Eugène à Péterva-radin et à Belgrade (1717), menacé et contenu par la Russie, couvait idolemment sa proie, bien vaste encore. Le harem, les janissaires, les meurtres domestiques suffisaient à l'amusement des padischahs. L'empire ottoman, ce corps étranger, d'extraction si difficile encore, n'était plus redoutable que par accès. L'Angleterre, sans perdre un moment de vue l'extension de sa puissance coloniale, vivait tranquille sous l'administration prudente d'Horace Walpole. Les Hanovriens, après la courte rébellion de 1715, jouissaient de leur loisir constitutionnel.

Mais voici qu'un orage s'amoncelle derrière le Rhin. Le dernier Habsbourg direct vient de mourir, laissant une fille, Marie-Thérèse, archiduchesse, reine de Hongrie, mariée à un parent éloigné, François de Habsbourg-Lorraine, duc de Toscane. Plusieurs prétendants se disputent la couronne impériale. Et tandis que l'électeur de Bavière, favorisé par la France, se fait proclamer sous le nom de Charles VII, le Prussien Frédéric II se jette sur la Silésie. L'Angleterre, que poussait à bout la concurrence espagnole et qui craignait pour le Hanovre l'ambition de Frédéric, voyant d'ailleurs la France s'allier à la Prusse, se déclare pour Marie-Thérèse contre Charles VII (1741). La victoire remportée

à Molwitz par Frédéric donne le signal d'une première guerre de sept ans. La France, qui n'avait que faire en cette galère, envahit la Bohême. Le roi de Prusse, tenant la Silésie, se retire de la lutte. Les subsides anglais, le dévouement de la Hongrie, donnent à Marie-Thérèse une armée, qui nous chasse de Prague. Les Impériaux marchent sur l'Alsace; cinquante mille Anglo-Allemands, sur le Palatinat. Heureusement le maréchal Maurice de Saxe répare un échec de Noailles à Dettingen par les victoires de Fontenoi (1745), Raucoux, Lawfeld et la prise de Maëstricht. Entre temps, Frédéric, voyant l'Autriche se relever, avait repris les armes, et réduit Marie-Thérèse à traiter avec Charles VII. La paix d'Aix-la-Chapelle (1748) lui assura la Silésie. La France perdit l'Acadie.

L'Angleterre, battue sur terre, avait triomphé sur mer (1747) et aussi chez elle. Le prétendant Charles-Édouard, dont nous avions encouragé la descente en Écosse, avait été battu à Culloden en 1745, et sa défaite consolidait la dynastie de Hanovre, en même temps que le régime constitutionnel. La guerre continuait sourdement sur les limites mal définies du Canada et des vagues Louisianes, le long du Mississipi, dont nous revendiquions les territoires immenses, sans même songer à en tirer parti. Dans l'Inde méridionale et moyenne, où l'habileté de Dupleix avait soumis à notre influence 30 millions d'hommes, la Compagnie anglaise, la *Grande dame de Londres,* luttait pied à pied, par la ruse et par la force. L'heure approchait où Dupleix, abandonné, vaincu par Clive, rappelé, méconnu, allait perdre le fruit de douze années d'efforts. Mais ce désastre fut à peine ressenti (1754). L'Inde était si loin; et la France avait autre chose à penser. *L'Esprit des Lois* venait de paraître. Rousseau se révélait par ses discours *contre les sciences* et sur *l'inégalité.* Buffon publiait son *Histoire naturelle.* Le premier volume de *l'Encyclopédie* (1751) était lancé. Les brillants salons des financiers et des belles dames émancipées, les cafés littéraires (Procope) se délectaient aux fines histoires, aux éloquentes saillies des Grimm, des Diderot. La *Philosophie botanique* de Linné, les découver

de Franklin, qui venait (1747) de découvrir le secret du tonnerre et d'arracher à Dieu son foudre, occupaient, charmaient les âmes avides de lumière. Voltaire donnait *Sémiramis*, *Rome sauvée* (contre-épreuve du *Catilina* de Crébillon) ; il coquetait avec Frédéric II ; installé à Berlin, dans la familiarité d'un roi alors allié de la France, il égayait le monde par ses désopilantes querelles avec Maupertuis (*Akakia*), par sa rupture burlesque avec son élève couronné. Comment se douter que la seconde, l'épouvantable guerre de Sept ans, allait naître de trois rancunes de femmes, soigneusement attisées par l'Angleterre (1766) ?

Les épigrammes de Frédéric II avaient blessé au vif Mme de Pompadour et la très puissante, très bonne, mais fort incorrecte Élisabeth Petrowna (une fille de Pierre le Grand) ; Marie-Thérèse, que torturait la perte de la Silésie, s'abaissa jusqu'à flatter Antoinette Poisson, jusqu'à l'appeler *chère amie*. Le roi de Prusse, prévoyant la coalition, pressé d'ailleurs et subventionné par le premier Pitt, notre ennemi acharné (son père avait été gouverneur de Madras, pris et repris par La Bourdonnais et Dupleix), prévint une attaque combinée par une brusque invasion en Saxe, une victoire en Bohême ; pris entre les Autrichiens et les Français, il bat les uns et les autres à Rosbach — où il fut sauvé par une véritable aberration de nos généraux (1757). Dès lors, c'est un tourbillon qui ondule sur le monde, depuis le Niémen jusqu'au Saint-Laurent, depuis Pondichéry jusqu'au Sénégal et aux Antilles, où l'on entrevoit par moments les Russes victorieux à Mémel, à Kœnigsberg, à Berlin ; Frédéric, écrasé à Kunersdorf (1759), battu même par les Autrichiens, chassé de son royaume, vivant sur la Saxe conquise, sur la Bohême et, finalement, délivré par la mort d'Élisabeth, rentrant dans ses États, sans avoir lâché la Silésie ; les allées et venues, sans résultat, de nos généraux Soubise, Broglie, Clermont, d'Estrées, Contades, entre le Rhin et le Wéser ; les Anglais, d'abord surpris par la défaite de l'amiral Byng et la prise de Mahon, harassant notre marine défaillante, enlevant l'une après l'autre toutes nos colonies des Antilles, le Sénégal, et tout à la fois le Canada — « quel-

ques arpents de neige » — (1759; Montcalm, bataille d'Abraham) et les débris de notre empire indien. Le doublement, le triplement des impôts en France (1760), subvient à peine aux dépenses les plus urgentes. L'Angleterre même est obérée et lasse; tout alourdie de son immense butin, il lui faut le temps de l'examiner et de le mettre en valeur. Frédéric s'est tiré indemne des plus terribles dangers; le nouveau czar Pierre, un Allemand (Holstein-Gottorp), est de ses amis. La France et l'Espagne sont spoliées, hors de combat. La paix s'impose, et la plus désastreuse que la France ait signée depuis Rastadt. On lui rend quelques Antilles; l'Angleterre garde le reste : l'Amérique et l'Inde (1762-1763). De honteuses et séniles amours, les fantaisies de la Du Barry, le désœuvrement, des spéculations criminelles sur les blés, de ridicules fureurs judiciaires contre les livres, mal compensées par l'expulsion des jésuites (1762-1773), des exils de parlements à propos de sottises et de bulles, telles furent les distractions du plus cynique et du plus sceptique des rois, jusqu'à la maladie qui délivra la France (1774), hélas! d'un égoïste, pour la livrer à un sot et à une étourdie.

Le véritable roi de ce temps, c'était Voltaire. Établi depuis 1758 dans le pays de Gex, sur un territoire neutre, entre la France et la Suisse, le patriarche de Ferney recevait les visites de tous les gens d'esprit et de talent, les lettres des rois, des princesses, des médecins, des prêtres et des philosophes. Sa correspondance si variée, si intéressante, entretenait dans le monde le feu sacré de la science, de la raison, de la justice. Tout opprimé, tout innocent, et Calas et Sirven, et Lally Tollendal, et les serfs du mont Jura, tous étaient sûrs de son appui. Ses conseils, son concours, animaient les encyclopédistes. Son cerveau, toujours en travail, lançait sur le monde un perpétuel feu d'artifice, éblouissant, dont les baguettes pointues retombaient sur la superstition fanatique et l'oiseuse théologie. Romans, pamphlets, dialogues merveilleux, discours en vers, satires, contes, pièces légères, étincelaient autour de projectiles plus épais et non moins redoutables : la *Bible expliquée*, si vainement dédaignée par nos

exégètes qui ne savent plus rire, et le *Dictionnaire philosophique*, incomparable trésor de bon sens et de bon français.

A côté de Voltaire, aussi grand dans une moindre fortune Diderot, vaste et profond génie, critique littéraire et artiste, romancier ingénieux, conteur éloquent, par ses *Pensées sur l'Interprétation de la nature*, par son admirable *Entretien avec d'Alembert*, enfin, par ce monument des connaissances humaines, *l'Encyclopédie*, élevé en face des bastilles de la foi et du droit divin, frayait la voie à Lamarck, à Darwin, et montrait aux peuples, aux États modernes, le but, ou plutôt le point de départ pour de nouvelles destinées, le but qu'ils ne veulent pas voir, qu'ils s'obstinent à oublier. Mais le temps, le temps m'emporte. Relisez à fond le dialogue de *Frère Rigolet* avec l'empereur de la Chine, et la *Promenade du sceptique*.

Jean-Jacques a vieilli. Admirable écrivain (parfois un peu tendu), mais cerveau mal équilibré, il a toujours oscillé entre le sentiment et la raison. Ses paradoxes contre la science, ses concessions à l'évangélisme poncif du *Vicaire savoyard*, préludent aux réactions des Joseph de Maistre et des Chateaubriand; et les vues despotiques qui gâtent son *Contrat social* n'auront que trop d'empire sur les hommes de 1792 et 1793. Mais il faut se garder de toute injustice envers le séduisant écrivain des *Confessions* et des *Rêveries d'un promeneur solitaire*.

A ces grandes figures, élite de ce siècle (n'oublions pas Buffon et ses *Époques*), il faut joindre un esprit judicieux, administrateur libéral et habile, dont la main eût peut-être adouci la pente entre la monarchie sans contrôle et le gouvernement représentatif : Turgot, qu'un heureux hâsard donna pour ministre à Louis XVI. L'inepte clique des hannetons de cour ne put tolérer plus de deux ans l'économie dans les finances et la menace de l'égalité devant les charges publiques. Le monarque bien intentionné, mais peu friand d'innovations, congédia le guide qui pouvait le sauver, et reprit, à petits pas pesants, le chemin du grand fossé, de Necker en Calonne, de Notables en États généraux, et de Varennes au tombereau final.

Durant le répit de quinze ans que la lassitude publique accorda au couple si singulièrement assorti, à ces deux têtes, l'une vide, l'autre légère, toutes deux si étroites, la Prusse sous la direction savante de son véritable fondateur, Frédéric II, la Russie sous l'impulsion puissante de la grande Catherine, autre Élisabeth d'Angleterre avec moins de fausse pruderie, s'arrondissaient aux dépens de l'infortunée Pologne, trois fois partagée de 1773 à 1793. Catherine, lestement débarrassée, en 1762, d'un époux incommode (Pierre III), avait tout d'abord mis la main sur la Pologne en y installant, par élection, son favori Poniatowski; mais une agitation catholique et l'entrée simultanée des Autrichiens et des Prussiens l'obligèrent d'abandonner deux parts du gâteau. Elle prit tous les palatinats de l'est. Les Turcs avaient fait mine d'intervenir ; elle leur enleva, par le traité de Kaïnardji (1774), la suzeraineté de la Moldo-Valachie, de la Crimée, du Kouban ; maîtresse de la mer Noire par la suppression de la république Zaporogue (1775), elle recevait de son magnifique amant, Potemkin, la Crimée et le protectorat de la Géorgie. Cette femme intelligente, bien que « son métier, disait-elle, fût d'être aristocrate », sut, à l'égal de Frédéric II, s'attirer les éloges de ceux qui distribuaient alors la renommée, correspondant avec Voltaire, demandant à Klaproth un catalogue et un dictionnaire raisonné de toutes les langues parlées dans son empire, pensionnant le nouvelliste Grimm, achetant la bibliothèque de Diderot dans la gêne, lui faisant rédiger des plans de réforme et d'éducation, enfin, répondant par un accueil flatteur aux remerciements que le philosophe vint lui présenter à Pétersbourg.

Une pareille adresse était hors de la portée d'un Louis XVI et d'une Marie-Antoinette. Du moins, une chance heureuse permit à la monarchie ébranlée d'effacer en partie les humiliations que nous avait values l'incurie de Louis XV, et d'arracher presque un monde à la rapacité de l'Angleterre.

Après la guerre de Sept ans, le gouvernement anglais avait essayé de faire payer les frais de ses conquêtes aux colonies de

l'Amérique du Nord. Dès 1767, des droits nouveaux ou accrus, sur le timbre, sur le verre, sur le thé, irritèrent les colons, sujets de la couronne, accordaient-ils, mais non d'un Parlement où ils n'étaient pas représentés. Ceux-ci refusaient, en tant que citoyens anglais, de subir des taxes qu'ils ne votaient pas. Leurs protestations ne furent point admises. Bientôt quatre-vingt-seize villes et bourgs s'engagèrent à n'acheter aucun objet frappé de droits illégaux par la métropole. A Boston, en 1774, trois cargaisons de thé furent jetées à la mer. Des mesures de rigueur amenèrent des troubles, des rencontres sanglantes; et, le 14 juillet 1776, un congrès national réuni à Philadelphie, proclamant l'indépendance de treize colonies confédérées, chargea de la défense commune Georges Washington, riche planteur virginien, officier instruit, d'une probité à toute épreuve et d'une persévérance imperturbable. Avec des armées improvisées, inconsistantes, parfois enthousiastes, souvent découragées, Washington sut tenir en haleine, fatiguer par des attaques heureuses et d'habiles retraites des généraux exercés et les vieilles troupes anglaises et hessoises qui le débordaient de toutes parts. La sympathie excitée en France par la personne et les démarches de Franklin, le départ du jeune marquis de La Fayette à la tête d'un corps de volontaires, le besoin de popularité, déterminèrent Louis XVI à une intervention, qui était aussi urgente qu'elle fut décisive. Les manœuvres de Washington avaient permis aux insurgés de l'Ouest d'envelopper, à Saratoga, le général Burgoyne (1777); mais les Anglais tenaient, sur la côte, Savannah, Charleston, Philadelphie, New-York. L'arrivée de La Fayette et surtout d'une armée, commandée par Rochambeau, rendit l'avantage aux Américains. Entre temps, l'Espagne, puis la Hollande, avaient suivi l'exemple de la France. La Russie, la Prusse, les États du Nord, contrecarraient, par une ligue des neutres, la manie dominatrice de l'Angleterre. Notre marine, quelque peu réconfortée, avec des succès divers et compensés, vaincue dans les Antilles, victorieuse dans les mers de l'Inde, ne se montra point inégale aux flottes anglaises. Enfin, le 19 octo-

bre 1781, jour à jamais mémorable, les attaques combinées de Washington et de La Fayette, à Yorktown, en Virginie, contraignirent lord Cornwallis à capituler avec huit mille hommes. Les victoires de Suffren, la résistance de Tippoo-Sahib, dans le Mysore, les divisions qui agitaient le Parlement et les ministres anglais, arrachèrent à nos opiniâtres voisins la reconnaissance de l'indépendance américaine. Le traité de Versailles, élaboré en 1782, signé en 1783, fut l'acte de naissance des États-Unis. L'Angleterre perdait pour toujours l'Amérique, elle gardait le Canada. La France ne gagnait rien : quelques comptoirs dans l'Inde, quelques Antilles, et l'honneur, dangereux pour une monarchie, d'avoir fondé une république, la plus vaste du monde, dont la population s'est élevée, en cent ans, de 3 millions, au chiffre de 65 millions d'hommes.

Washington, généralissime, investi d'une autorité absolue, licencia ses armées. Il remit ses pouvoirs au Congrès, et rentra dans la vie privée. Appelé par un vœu unanime, en 1789, à la première magistrature de son pays, il n'accepta une seconde présidence que pour affermir la Constitution, à laquelle il avait collaboré; et l'admiration universelle le suivit dans sa retraite définitive.

Quelle grandeur égalera jamais cette simplicité!

XXX

CAUSES ET SUITES DE LA RÉVOLUTION.

Détestable système financier. — Gaspillages de la cour. — Déficit énorme. — Mauvaise volonté de deux assemblées de Notables. — Convocation des États généraux. — Inconscience et puérilité de Louis XVI. — Pourquoi la révolution fut violente. — Le Jeu de paume. — La prise de la Bastille. — La *Déclaration des droits*. — La constitution civile du clergé. — Varennes. — Erreur de la Constituante et de la Législative, qui, en conservant la royauté, mènent le roi, inévitablement, à la trahison. — La patrie en danger. — Extraordinaire énergie de la Convention devant la guerre étrangère et la guerre civile. — Ce n'est point par les crimes de la Terreur, c'est malgré ces crimes, que la République a vaincu la coalition et la chouannerie.— Par ces crimes, elle a péri le 9 thermidor. — Grandes vues, grandes œuvres, labeur immense de la Convention. — Bonaparte général et consul. — L'Italie, l'Égypte, Brumaire, Marengo, Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, etc. — L'inutile et infâme rapt de l'Espagne. — Wagram difficilement gagné. — Divorce. — Marie-Louise. — Infatuation. — Guerre de Russie, Leipzig, Fontainebleau, l'île d'Elbe, Waterloo et Sainte-Hélène. — Grandes espérances, grandes déceptions du XIXe siècle, qui, malgré ses malheurs, demeure jusqu'ici le point culminant de l'histoire. — Fécondité des arts, des lettres. — Développement simultané des sciences historiques et des sciences de la nature. — Découvertes et applications merveilleuses de la vapeur, de la lumière, de l'électricité. — Conquête du monde par les Indo-Européens. — Défilé et revue des nations.

La proportion que nous avons jusqu'ici, tant bien que mal, au prix d'omissions et de lacunes trop multipliées, maintenue entre les tableaux déroulés sous vos yeux est incompatible avec la complexité de l'histoire actuelle. Ce n'est plus de siècle en siècle, ni même d'année en année qu'il faut suivre les nations et leurs vicissitudes. Il semble désormais que l'humanité agisse plus par jour, par heure même, qu'elle n'a vécu jadis par mille et par cent ans. Le recul aussi nous manque pour mettre au point et débrouiller les perspectives confuses dont les lignes s'enchevêtrent devant et presque autour de nous. J'essayerai seulement de signaler les causes des événements accomplis depuis 1787, d'en marquer le lien, parfois d'en faire vivre un moment

les acteurs, surtout d'en indiquer les conséquenees proches et lointaines.

La paix de Versailles, honorable revanche des humiliations de la guerre de Sept ans, n'avait pas rempli un trésor qui s'épuisait de jour en jour; les emprunts continuels qui engageaient d'avance tous les revenus de l'État, et qui devinrent presque l'unique ressource des Joly, des Ormesson, des Calonne, suffisaient à grand'peine aux gaspillages de la cour. Le faste royal, les pensions extravagantes, les dons sans mesure, le payement des dettes princières n'absorbaient pas moins de quatre cent soixante-dix-sept millions par an, plus de quinze cents d'aujourd'hui. Les impôts directs, auxquels échappaient trois cent mille privilégiés, écrémés au passage par les collecteurs, les sous-traitants, traitants et fermiers généraux, ne permettaient pas de doter les services publics. Faute d'argent pour solder les armées, la France dut se résigner aux usurpations de l'Autriche dans les Pays-Bas et aux partages de la Pologne. Mais si le prestige extérieur souffrait de cette pénurie, la nation en mourait.

Les douanes intérieures, les gabelles, les tonlieus, etc., qui s'ajoutaient à la taille, dévoraient les humbles bénéfices de l'agriculture. La désuétude, en faisant disparaître le servage, n'avait point supprimé les redevances seigneuriales, les corvées, les droits féodaux de four, de colombier, de moulin, de chasse, de justice, encore moins ces intolérables dîmes qui ne restaient pas même dans la paroisse et allaient enrichir les gros prébendiers oisifs. Pour moins payer, on ne cultivait plus, on ne réparait plus les maisons. Le fisc avait beau pressurer, emprisonner, saisir. De la misère naissait la famine. Il n'y a pas eu au XVIIIe siècle deux ans sans disette. Les maladies, le désordre, la révolte, la haine, désolaient les campagnes, gagnaient les bourgs et les villes. Par centaines, par milliers, des réfractaires tenaient tête aux suppôts de la finance. Le pays était couru en tous sens par des bandes de faux sauniers, de fraudeurs et de brigands. Vingt-sept villes accueillaient comme des libérate[illegible] et ses contrebandiers. L'arrogance, l'affabilité prote[illegible]

reaux, aigrissaient le désespoir servile des vilains, des manants, quelque vingt millions d'êtres souffreteux, affamés, pleins de superstition et d'ignorance. Dans les villes, l'état social était pire encore. Les corporations et les jurandes rejetaient dans l'oisiveté, dans la misère et dans le vice quantité de malheureux, traqués, fouettés, pendus à l'occasion, prêts à toutes les vengeances, à toutes les scélératesses. Entre le peuple des campagnes et des villes et le monde des châteaux, de l'église et de la cour, s'étageaient, de la pauvreté à la richesse, les diverses classes intelligentes, celles qui savaient lire, écrire et parler; les unes, commis, plumitifs, petits marchands, avocats et médecins de village, curés et desservants à portion congrue, en contact immédiat avec les foules; d'autres, notaires, légistes, magistrats, industriels, professeurs, écrivains, savants, plus ou moins mêlés aux affaires publiques ou mécontents d'en être écartés; dans ce milieu pensant, pénétré — à doses inégales — des doctrines qui flottaient dans l'air, lecteur de *l'Encyclopédie*, adepte de Montesquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques et de Diderot, s'agitaient les directeurs des forces malheureusement aveugles qu'allaient déchaîner l'indécision de gouvernants sceptiques et l'impéritie vraiment stupéfiante de Louis XVI.

Lorsque, à bout d'expédients ruineux, d'emprunts et d'impôts contestés par les parlements, Calonne fut parvenu à faire comprendre au monarque ahuri l'imminence de la banqueroute; quand deux assemblées de Notables triés sur le volet eurent à peu près rejeté les mesures de salut, déjà fort insuffisantes, qui leur étaient proposées, il fallut en venir à la convocation des États généraux. Rien ne pouvait être plus grave qu'une pareille décision. Cet antique rouage de la monarchie (les derniers États dataient de 1614) avait été adroitement employé par Philippe le Bel contre les prétentions ultramontaines; mais, au XVe siècle, il avait failli renverser les premiers Valois; au XVIe, il n'avait pu dégager Henri III des intrigues lorraines. Entre les mains d'une royauté populaire, il aurait été un instrument utile contre les empiètements de la noblesse et du clergé. Et telle était bien sa

destination première. Mais la royauté, infidèle à ses origines, s'était ralliée aux privilégiés pour exploiter à leur profit la nation, qui l'avait soutenue contre eux. A moins d'être résolue à s'appuyer de nouveau sur la nation, émancipée cette fois, elle risquait, en la consultant, de crouler avec les deux castes parasites. Louis XVI ne voyait pas ce danger, qui éclatait aux yeux. Lorsqu'il s'agit de fixer le lieu où siégeraient les États, il garda longtemps le silence, comme il faisait d'habitude. Puis tout à coup : « Ce ne peut, dit-il, être que Versailles... *à cause des chasses.* » La double représentation du *Tiers*, bien que très insuffisante, pouvait être une concession utile, mais à condition d'en accepter le corollaire immédiat : l'absorption des trois cent mille privilégiés dans les vingt millions de Français. Louis XVI ne s'en douta même pas. Il acquiesça au doublement, même il le soutint ; mais sans comprendre qu'il s'engageait vis-à-vis du peuple, qu'il adhérait implicitement à la formule de Sieyès : « Qu'a été jusqu'ici le tiers-état ? Rien. Que doit-il être ? Tout. » On va le voir, par le ridicule maintien des trois ordres séparés, par la clôture imbécile de la salle du tiers-état, provoquer le *Serment du Jeu de paume* et l'affirmation de la souveraineté du peuple. Le peuple, en effet, avait parlé, signifié sa volonté dans les *cahiers* rédigés pendant les derniers mois de 1788 ; méconnaître ou ajourner les réformes imposées par des vœux unanimes : abolition de tous les privilèges, égalité civile et politique de tous les Français ; c'était à la fois braver la délégation nationale et exaspérer les électeurs impatients et violents.

Déjà de graves émeutes avaient rappelé Necker au pouvoir, en 1788 ; l'hiver rigoureux, la famine, la misère, le pillage sans raison de la fabrique de Réveillon, préludaient par de sombres présages à l'orageuse installation de l'Assemblée nationale et à cette tourmente de cinq années (14 juillet-9 thermidor) qui va faire ou plutôt sembler faire table rase de toutes les iniquités, de toutes les fictions autoritaires, accumulées et tolérées pendant douze siècles.

Quelques écrivains, soit très fins, soit très naïfs, ont perdu

leur encre à déplorer les excès de la Révolution, d'autres à pallier, même à exalter ces horreurs, ces cruautés de fous furieux ou d'âpres sectaires, qui ont décapité la République après l'avoir sauvée. Nous ne serons ni des uns ni des autres. La Révolution a été violente, dès le principe, parce qu'elle attaquait un régime violent, assis sur des fondations arrosées de sang et de larmes, un régime où le meurtre, la dureté, étaient devant tous les yeux, dans toutes les pensées. Un autre regret, tout aussi vain, a été souvent exprimé par les esprits tempérés. Pourquoi la Révolution n'a-t-elle pas abouti à une monarchie constitutionnelle, à une sage pondération des pouvoirs publics? Mais c'était le vœu de la Constituante, l'espoir de Mirabeau. Seulement il s'est trouvé que les partisans du régime, beaucoup trop vanté, dont l'Angleterre a su tirer parti, n'avaient tenu compte ni de la déloyauté du roi, ni des préjugés séculaires de l'aristocratie féodale et cléricale, ni de l'impatience et de la détresse populaires. On s'étonnerait, avec plus de raison peut-être, que la France émancipée n'ait pas pris modèle sur la jeune Amérique et couronné la fameuse *Déclaration des droits de l'homme* par l'établissement de la République, qui en était la conclusion logique. Mais comment comparer la tâche facile du Congrès américain à l'écrasant labeur de la Constituante? Là-bas, quelques États pacifiques, sans passé, dont il suffisait de concilier les intérêts respectifs; ici, l'inextricable amas des abus qu'il fallait déblayer et la mêlée furieuse de partis irréconciliables, les résistances aveugles, la famine, et bientôt les fléaux de la guerre civile et de l'invasion.

Le roi, obligé de sanctionner la réunion des trois ordres et la transformation des États généraux en Assemblée nationale, essaye de contenir l'effervescence de la population parisienne (juin-juillet 1889). A l'insolence des mercenaires étrangers, à l'exil de Necker (11 juillet), Paris répond par le pillage des Invalides et la prise de la Bastille (14 juillet). La Bastille, symbole de l'absolutisme, s'écroule sur la monarchie, aux applaudissements de l'univers. « Mais c'est une révolte! » s'écrie Louis XVI; « Sire, c'est

une révolution, » réplique un ministre. L'enthousiasme gagne jusqu'aux fidèles de l'autel et du trône. Dans la nuit du 4 août, les députés de la noblesse et du clergé abdiquent leurs privilèges. La féodalité a vécu. La cour cherche une revanche; le palais de Versailles, les jardins, l'orangerie se remplissent peu à peu de soldats, d'officiers, que visitent les princes et que la reine électrise. L'Assemblée, intrépide, abolit la vénalité des charges, vote la *Déclaration des droits*, refuse au roi le *veto* illimité. Cependant la famine règne à Paris. Une multitude de femmes exaspérées marchent sur Versailles en criant : « Du pain, du pain! » La reine est insultée; le roi — qui revenait de la chasse — est contraint de rentrer aux Tuileries. Dans le même temps, les provinces s'agitent. Les paysans font des feux de joie avec les terriers, les chartriers, les titres seigneuriaux; ils brûlent, ils tuent, ils pillent. L'émigration commence.

Les princes, Artois, Condé, Conti, fuient à Coblentz, abandonnant, non sans lâcheté, le roi que leurs conseils ont perdu. Necker, rappelé, a rendu quelque espérance à la cour. Mais les journaux, les clubs, les émeutes entretiennent la fermentation dans Paris. L'Assemblée, qui s'est installée dès octobre sur la terrasse des Feuillants, travaille au milieu du tumulte à l'organisation de la France. Supprimant les antagonismes provinciaux, elle divise le territoire en cantons, districts et départements. Elle affranchit les cultes, la presse, l'industrie; elle abolit les vœux monastiques, le droit d'aînesse, les titres, les castes, déclare tous les Français admissibles à tous les emplois; remplace les parlements et les bailliages par des tribunaux électifs; émet quatre cents millions d'assignats hypothéqués sur les biens du clergé; pas un jour ne s'écoule sans une réforme, une mesure nécessaire. Les premières fureurs s'étaient quelque peu calmées; les populations des nouvelles unités administratives fraternisaient entre elles et formaient des fédérations, associé[illegible] de proche en proche et d'un bout de la France à l'autre. [illegible] 14 juillet 1790, Paris invita les délégués des quatre-vingt-tr[illegible] départements à célébrer l'anniversaire de la prise de la Bastil[illegible]

et sur une estrade élevée dans le Champ-de-Mars, en présence de cent mille fédérés, Louis XVI vint jurer fidélité à la constitution. Mais cette fête fameuse eut de tristes lendemains.

Incapable de prendre au sérieux son nouveau rôle de roi des Français pupille et non tuteur de son peuple, blessé dans sa bigoterie par la constitution civile du clergé (que nous ne défendons certes pas), dans ses amitiés par les lois portées contre les émigrés, toujours obligé de lever un *veto*, non moins ridicule que dangereux, le pauvre roi accepta, beaucoup trop tard, un projet de fuite, que les retards du marquis de Bouillé firent échouer (juin 1791). Cette triste aventure de Varennes ne fut pas moins funeste à la France qu'à la royauté. Louis XVI ne *sut* pas abdiquer ; l'Assemblée n'osa lui infliger une déchéance nécessaire, et se borna à suspendre ses pouvoirs. Plus surveillé que jamais dans son palais, entraîné à saisir toute occasion de correspondre avec des généraux qui le plaignaient, avec des émigrés déjà traîtres à leur pays, enfin avec ses « bons frères », les rois et empereurs, ses parents, ses collègues, réunis à *Pilnitz*, il s'enfonçait d'heure en heure, pour ainsi dire, dans le mensonge et l'impopularité. Oui, la Constituante a commis une grave erreur en prolongeant le misérable rôle de Louis XVI, en faisant tirer sur le peuple pour protéger le roi (17 juillet). Deux autres fautes n'eurent pas de moins désastreux effets : la *Constitution civile*, l'*Assermentation*, bizarres ingérences du pouvoir laïque dans un guêpier demi-français demi-romain, qu'il eût fallu surveiller en paraissant l'ignorer ; ce fut, avec la conscription, le prétexte de la chouannerie. Enfin le scrupule qui exclut de la nouvelle assemblée les constituants, plus puéril et plus fâcheux qu'honorable, priva la Législative de politiques déjà exercés, assagis, et qui pouvaient peut-être maintenir l'entente entre les girondins et les montagnards, entre l'Assemblée et la Commune.

En rétablissant, pour ainsi dire, le roi sur le trône (14 septembre), la constitution de 1791 préparait le 20 juin et le 10 août. Elle lui rendait, en effet, les moyens d'intriguer avec l'étranger, vec l'ennemi, auquel il va être forcé de déclarer la guerre

(20 avril 1792). La coalition était formée, les premiers coups s'échangeaient, non à notre avantage, à Quiévrain; et quel fonds pouvait-on faire sur des généraux attachés de cœur à l'ancien régime, sur des troupes amoindries et désorientées? Les émigrés marchaient avec les envahisseurs; la mauvaise volonté des prêtres agitait les campagnes de l'ouest; et aux représailles que provoquaient ces trahisons et ces menées, la cour opposait son *veto*. C'était trop pour les inflammables Parisiens; en dehors de l'assemblée, autour d'une commune bientôt insurrectionnelle, les violents se ruèrent sur les Tuileries, forcèrent, le 20 juin, Louis XVI à coiffer le bonnet rouge et, le 10 août, à chercher un refuge au sein de la représentation nationale, tandis que des bandes enragées massacraient les gardes du corps et les derniers défenseurs de la royauté. La majorité girondine, pourtant républicaine, recula, comme la Constituante, devant ce qui était pour elle un devoir; une nouvelle suspension ne fut qu'une plate obéissance à l'insurrection triomphante; tandis que la proclamation de la République eût été l'affirmation d'une doctrine.

La séquestration de Louis XVI au Temple, sans apaiser le peuple, doubla le mécontentement des réactionnaires. La guerre éclate en Vendée, l'armée prussienne, précédée du manifeste insultant de Brunswick, franchit la frontière; presque partout nos généraux reculent, nos villes s'ouvrent. Qui ne comprendra l'affolement de Paris, le grandiose appel de Danton : « Il faut faire peur aux royalistes. De l'audace, de l'audace et toujours de l'audace! » Les massacres des prisons (2-5 septembre) ne sont qu'un épisode, exécrable à nos yeux, négligeable pour les contemporains, une simple boucherie comme tant d'autres, et certes moins fatale que l'institution du Tribunal révolutionnaire, de l'assassinat légal. Ponsard lui-même a compris que les révolutions ne sont pas « des jeux innocents », et, jusqu'à la fin de 1792, les violences de la nôtre n'avaient pas empêché les Kant et les Fichte, les Schiller et les Gœthe d'y voir l'aurore d'une « ère nouvelle ».

La France, un moment ébranlée par sa défaite, avait violemment rebondi sous l'outrage d'une invasion inique. « La patrie en danger » (25 juillet) avait pourvu par des enrôlements précipités à la défense des Pyrénées, des Alpes et des Ardennes : quatre-vingt mille Prussiens reculent, à Valmy, devant l'artillerie de Kellermann; et, le 6 novembre, la victoire de Jemmapes livre à Dumouriez les Pays-Bas. La Convention, réunie le 21 septembre, avait, le 22, proclamé la République ; le 21 janvier 1793, elle jeta en défi à l'Europe une tête de roi (paroles de Danton) et lança sur la coalition quatorze armées. C'est un volcan, une formidable éruption de colères, de suspicions, d'infamies, mais aussi de forcené courage, qui désole, dévaste, épouvante la France en la sauvant.

Ce n'est pas nous, certes, qui, juges tranquilles assis dans les *Templa serena* de Lucrèce, absoudrons les monstres en faveur des héros. Ce n'est pas nous qui pallierons la lâcheté du *Marais*, du *Ventre*, complice des sectaires, et la rage systématique de l'irréprochable triumvirat : Robespierre, tueur sentimental, pontife de la guillotine et de l'Être suprême, et Saint-Just impassible et Couthon impitoyable. Non, nous ne pensons pas que leurs fu-
[illegible] contribué au salut de la France. Bien loin de là, par
[illegible]gédie des girondins, elles ont déchaîné la guerre
[illegible]inquante-trois départements ; par les exécrables
[illegible] hébertistes, des dantoniens, et de tant d'illustres
[illegible]les ont fauché la science, l'art et la pensée ; enfin,
[illegible] la réaction, légitime et funeste, du 9 Thermidor,
[illegible] la patrie épuisée à la corruption, à la trahison, à
[illegible]itaire. Elles ont tué la République. Ce n'est donc
[illegible]imes qu'elle a commis et laissé commettre, c'est
[illegible]es crimes, que la C[illegible]on a triomphé des coali-
[illegible]eres et des insurrec[illegible]nes.
[illegible] écartant ce voile de [illegible]ès, si facilement
[illegible]s par les trembleurs et l[illegible]s, si cruellement
[illegible]es, ne l'oublions pas, par l[illegible]reurs blanches
[illegible] de tous les tem[illegible] co[illegible]e politique et

législative de la Convention : tant de talent déployé dans la direction de la défense nationale, tant de sagesse et de fécondité dans l'organisation de la société future, cette activité, ce dévouement, cette énergie, qui n'ont jamais plié sous un écrasant fardeau ; l'admiration étouffe l'horreur. La Convention nationale, en trois ans, a, sur des rapports très étudiés, après des discussions très approfondies, décrété ou établi : l'unité des poids et mesures (le système métrique), l'unité de la loi civile et pénale, l'instruction primaire, les lycées (écoles centrales), l'École normale, l'École polytechnique, les Écoles de droit, de médecine, d'art vétérinaire, l'enseignement des langues vivantes, le Conservatoire de musique, les Archives, les musées, le Bureau des longitudes, l'Institut, le Muséum. « Par la vente des biens nationaux (Duruy), elle appela des quantités d'hommes à la propriété ; par la création du Grand Livre de la dette publique, elle a fondé le crédit de l'État. La Convention voulut encore que l'infirme, l'enfant abandonné, fussent recueillis et secourus par la patrie. Enfin, le dernier décret de ces législateurs terribles porta que la peine de mort serait abolie après la pacification générale. »

Mais, tandis que ses mains lassées abandonnent la France aux conflits de deux assemblées, dont l'une, inutile ou nuisible, n'a aucune raison d'être dans un pays qui ne reconnaît ni castes ni provinces autonomes, commence à grandir l'homme qui accommodera à son usage les quelques erreurs et les nombreux bienfaits de la République.

Napoléon Bonaparte, conçu Corse, naquit Français deux mois après l'annexion de son île. Son ambition s'éveilla sous l'empire de la nécessité. Sa famille était nombreuse et peu fortunée. La nviction n'eut aucune part dans ses démonstrations républi- es. Quelle chance voulut que Bonaparte, au lieu de se trou- n Italie avec sa compagnie, passât vers Toulon juste pour es canons du général Carteaux? Toujours est-il qu'en al- gnon à Nice, il prit Toulon et fut élevé au grade de rtillerie. Ses pr ès lui valurent l'amitié de

Robespierre le Jeune, alors commissaire aux armées; liaison imprudente et qui faillit lui coûter cher après Thermidor. Rayé de la liste des généraux en activité, simple solliciteur du salon Tallien, protégé de Barras, il fallut, pour le remettre en évidence, la mitraillade du 13 Vendémiaire. Enfin, sa passion pour Joséphine de Beauharnais permit à Barras d'établir une amie et de procurer au jeune époux le commandement de l'armée d'Italie.

Au point de vue militaire, rien de plus étourdissant que les campagnes d'Italie. C'est Mondovi forçant le Piémont à poser les armes; c'est Lodi, Castiglione, Roveredo, arrachant à l'Autriche la Lombardie; c'est le coup de théâtre d'Arcole, avec ses deux chaussées étroites, qui, supprimant l'avantage du nombre, coupent et dispersent l'armée d'Alvinzi; c'est Rivoli, culbutant toute une artillerie sur les rampes d'Incarnale. Coup sur coup, victoire sur victoire, et le Saint-Siège humilié à Tolentino, et l'Autriche avouant sa défaite à Léoben et à Campo-Formio. Tout cela mêlé, assaisonné de protestations républicaines, voire de républiques fondées à l'instar de Paris, la cisalpine, et la cispadane, et la parthénopéenne. Mais si, respectant l'éclat d'un tableau consacré, nous en scrutons les ombres, nous voyons Bonaparte offrant tout d'abord à ses soldats l'Italie à dévorer, puis habituant le Directoire à combler le déficit avec les millions extorqués aux principicules terrifiés, aux villes mêmes où il entrait en libérateur: près de quatre cents millions levés en dix-huit mois.

Ce n'est pas tout. Il conduisait de front la guerre et la politique en maître absolu. « Je fais ce que je veux, disait-il. Les commissaires du gouvernement n'ont rien à voir dans ma politique! » En dépit d'ordres formels, il épargnait le pouvoir temporel des papes. Par les préliminaires de Léoben, il coupait court aux succès de l'armée du Rhin, au moment où Hoche et Moreau allaient dicter à l'Autriche une paix définitive. Il brusquait le traité de Campo-Formio malgré deux ultimatums du Directoire défendant en termes absolus la cession de Venise. Lui qui jurait sur les drapeaux « guerre implacable aux ennemis

de la Constitution de l'an III », il tenait à ses intimes le langage suivant : « Croyez-vous que ce soit pour faire la grandeur des avocats du Directoire que je triomphe en Italie ? Ou pour fonder la République? Quelle idée? Il faut aux Français de la gloire; mais de la liberté? ils n'y entendent rien. Un chef et non des théories. Des hochets; cela leur suffit. Je ne sais plus obéir. » Tout le secret de l'expédition d'Égypte est dans ces lignes de ses *Mémoires* : « Pour qu'il fût maître de la France, il fallait que le Directoire éprouvât des revers pendant son absence, et que son retour rappelât la victoire sous nos drapeaux. »

Pour le Directoire inquiet, son départ était un délai. On le laissa partir, on dut même l'y forcer. Passons sur les Pyramides, bataille plus éclatante que sérieuse, malgré la présence des quarante siècles. Voici Bonaparte installé au Caire avec une trentaine de mille hommes auxquels il a promis des montres et six arpents de terre. Il tranche du Mahomet; il se fait appeler *Prunelle d'Allah*. Il prend part à la fête du Nil, les jambes croisées sur un carreau ; il s'essaye dans le style oriental. Les proclamations du nouveau muphti sont l'élément comique du drame. Toute l'armée en riait. Menou, seul, les prit au tragique, puisqu'il se fit circoncire. L'insurrection du Caire, réprimée avec une sanguinaire fureur, témoigne assez du peu de goût des Égyptiens pour les bienfaits de Bounaberdi. Une férocité extraordinaire signala l'expédition de Syrie. Deux mille cinq cents prisonniers furent massacrés à Jaffa. La victoire du mont Thabor, brillante dispersion d'une multitude indisciplinée, ne combla pas les vides faits dans nos rangs par la peste et le feu. Force fut à l'ami de Tippoo-Sahib, au futur conquérant des Indes, de ramener en Égypte ses troupes, décimées devant Saint-Jean-d'Acre, pour jeter dans la mer une armée turque débarquée à Aboukir.

Son retour n'en fut pas moins bien accueilli : il venait de loin. Nul ne lui demanda compte de notre flotte perdue, d'une armée aventurée. Non. La France s'abandonnait; les grenouilles demandaient un roi. Mais il n'y avait pas un instant à perdre,

Masséna, par l'admirable campagne de Zurich, venait de désorganiser la coalition : la France, en fait, était déjà sauvée à l'extérieur; restait à la sauver intérieurement. Tout le monde sait comment cela s'exécute. On se munit d'abord d'intrigants, de policiers et de légistes : un Fouché, un Talleyrand; un Sieyès, un Cambacérès (les noms importent peu); on excite quelques généraux contre les pékins : « Plus de bavards! leur crie-t-on; une tête et une épée! » Puis un beau matin, sûr de la connivence d'un Sénat, avec une escorte de sabreurs, on met la main sur la représentation nationale, et l'on dit : « Que les faibles se rassurent! Ils sont avec les forts. »

On sait que, devant les Cinq-Cents, l'attitude du candidat à la dictature fut des plus piteuses. Des cris de hors la loi firent reculer le perturbateur de l'ordre public. « Est-ce donc pour cela que tu as vaincu? » lui criait-on. Sans son frère Lucien, président de l'Assemblée, c'en était fait de l'Empire, de la Bérézina, de Waterloo, du 2 Décembre et de Sedan. La France échappait à son sauveur. Mais Lucien rallie les soldats; la salle est envahie et l'attentat est consommé. « Paris se montra curieux, mais resta neutre; l'armée applaudit; l'opinion se tut. » Nul ne parut comprendre le mot de Bonaparte : « Citoyens, la Révolution est fixée aux principes qui l'ont commencée; elle est finie! » Le 18 Brumaire n'a pas coûté de sang. En serait-il moins un crime? Mais, attendez; le sang ne lui manquera pas. Il va, quinze ans durant, faucher les générations.

Avant d'imposer à la France la loi suprême de son bon plaisir, Bonaparte avait à centraliser dans ses propres mains tous les pouvoirs, à absorber dans l'État les communes, les jurys, les collèges électoraux, enfin l'État dans sa personne. Ce fut l'affaire de quelques remaniements dans l'étouffante constitution de l'an VIII, œuvre maladroite de Sieyès, mécanique indispensable à tous les despotismes. Qu'importaient, à côté d'un Consul omnipotent, un Sénat pensionné, conservateur de la constitution, un Tribunat qui discutait les lois sans les voter, et un Corps législatif muet, qui votait les lois sans les discuter? « Nous avons

un maître » s'étaient dit Sieyès et Roger-Ducos, en se partageant la caisse secrète du Directoire.

Cependant, l'aventure égyptienne, l'occupation de Gênes et de Malte, les succès relatifs de la coalition avaient rendu inévitable la reprise des hostilités. Bonaparte aussi avait besoin d'un renouveau de gloire. Tandis que Marengo, bataille perdue mais regagnée, enlevait l'Italie à l'Autriche, la marche savante de Moreau sur le Danube préparait l'immortelle et décisive action de Hohenlinden. Kléber battait les Turcs à Héliopolis. L'éclat de ces succès rejaillit tout entier sur le Premier Consul. Le traité de Lunéville, seconde édition de Campo-Formio, remplit de reconnaissance un peuple avide de repos.

Je n'oublie pas, mais je cite en courant : l'expédition de Saint-Domingue, où fut sacrifié tout ce qu'il y avait de plus républicain dans l'armée ; la proscription des républicains civils à propos du complot royaliste de la rue Saint-Nicaise ; la presse bridée, réduite à insérer des articles fabriqués dans les ministères ; la propriété des journaux supprimés adjugée aux officieux ; la persécution attachée à tout esprit libre ; la violation éhontée du secret des lettres ; les tribunaux d'exception, cours prévôtales, commissions mixtes, odieux engins de la force déguisée en justice. Mais il est un acte auquel nous devons nous arrêter, le plus déplorable que la pensée moderne puisse reprocher au césarisme rétrograde du premier consul ; c'est le Concordat, qui nous rive aujourd'hui encore au joug clérical. Ennemi naturel de toute liberté, Bonaparte avait songé, dès Tolentino, à la restauration d'une religion officielle, qui achevât l'asservissement des âmes. Quant à des mobiles religieux quelconques, il serait puéril de lui en demander. On sait trop ce qu'il pensait de la « prêtraille », des « radoteurs imbéciles », du « vieux renard » ; on a vu ses momeries musulmanes. Mais, quoi ! sans sacre, pouvait-on jouer au Charlemagne ? Lorsqu'il présentait à ses familiers le Concordat comme « la vaccine de la religion » : « Dans cinquante ans, disait-il, il n'y en aura plus en France » ; lorsqu'il prétendait par là « obliger le pape à se déclarer contre la légitimité des Bour-

bons », La Fayette lui répondait : « Allons, général, avouez que cela n'a d'autre but que de vous faire casser la petite fiole sur la tête. »

L'empire, dès lors, était fait. Les collèges électoraux, comme le consul, furent nommés à vie ; toute trace de la Révolution disparut. Il y avait des dames d'honneur, des préfets du palais, une cour, une garde. Bonaparte, vêtu de velours violet, portait à son épée les diamants de la couronne. Il n'avait plus besoin, pour monter au trône, que d'un grand péril, d'une grande commotion intérieure. La conspiration de Georges, savamment préparée et mijotée six mois à Londres et à Paris, exploitée avec un art infini, fortement assaisonnée par la mort suspecte de Pichegru, l'exil de Moreau et l'assassinat du duc d'Enghien, fut la péripétie suprême de la grande comédie jouée devant l'ébahissement public.

Pressenti par Fouché, invité à faire connaître sa pensée tout entière, le Sénat n'eut pas de peine à découvrir que « la gloire, la reconnaissance, l'amour, l'intérêt de l'État, tout proclamait Napoléon empereur héréditaire ». La famille impériale, organisée par décret, fut aussitôt flanquée de grands dignitaires, grands officiers, archichanceliers, architrésoriers et autres grotesques. Au chœur des grands corps de l'État répondit un écœurant concert d'évêques : « Comme un autre Moïse, Napoléon a été appelé des déserts de l'Égypte... Nouveau Mathathias... Monarque généreux comme le pieux Onias... Emule de Josaphat, un nouveau Cyrus a paru. Qu'il vive à jamais le nouvel Auguste, cet empereur si grand qui reçoit des mains de Dieu la couronne. » En effet, Pie VII, heureux d'apprendre qu'on avait *recollé* les fragments de la sainte ampoule — brisée par d'affreux révolutionnaires ! — dut consentir à faire le voyage de Paris. Bonaparte, peu poli, lui prit des mains le diadème et n'en devint pas moins l'oint du Seigneur. Aussitôt, le catéchisme consacra ce grand événement : « Les chrétiens doivent aux princes qui les gouvernent et, en particulier, à Napoléon notre empereur, l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service mili-

taire. Honorer et servir notre empereur est honorer et servir Dieu même. »

Il fallait au bourdon de Notre-Dame un accompagnement de tambours. Le 1er janvier 1805, Napoléon, sachant la guerre inévitable, avait proposé la paix au roi d'Angleterre ; puis il continuait de braver l'Europe en absorbant le royaume d'Italie. Il était partout prêt à l'offensive. Levant prestement le camp de Boulogne, il passe le Rhin le 1er octobre, enferme Mack dans Ulm et entre à Vienne le 13 novembre. Le 2 décembre, il écrase, il noie, dans les étangs dégelés par le soleil d'Austerlitz, les Austro-Russes, que commandaient en personne le czar et le kaiser. Triomphant sur terre, il était battu sur mer. Les flottes de France et d'Espagne avaient été coupées en deux par Nelson, à Trafalgar. « Soit, dit-il, je battrai l'Angleterre sur le continent. » La paix de Presbourg (26 décembre) bouleversa l'Europe entière. La couronne de Naples, enlevée à « la moderne Athalie », fut imposée à Joseph, qui n'en voulait pas. L'inoffensive république batave fournit un royaume pour Louis, autre frère, homme modeste, père douteux de Napoléon III. Murat, Pauline (la Vénus Borghèse), Berthier, Bernadotte, Talleyrand, Savary, Fouché, etc., furent investis de majorats et de fiefs souverains ; bientôt les fonctions conférèrent les titres de prince, altesse, comte, baron, chevalier, même écuyer. Non content de restaurer les sinécures administratives du Bas-Empire, Napoléon enviait au moyen âge l'appareil féodal. La nourrice Université était chargée de faire sucer aux jeunes Français, dès l'enfance, « les préceptes de la religion catholique, et la fidélité envers l'empereur, dépositaire, etc., conservateur, etc. »

Ce que Napoléon faisait pour la France, il n'entendait pas le refuser aux royaumes feudataires. Il écrivait à Joseph : « Envoyez-moi tous les matériaux sur les mesures odieuses, dérivant du droit de conquête, qu'il serait nécessaire de prendre. Je désirerais bien que la canaille de Naples se révoltât. A tout pays conquis, il faut une révolte. » Il écrivait à Eugène : « Votre système est simple : l'empereur le veut. On dit que l'évêque d'Udine

s'est mal comporté : fusillé... Il est temps enfin de faire un exemple de ces prêtres, et *tout est permis au moment de la rentrée* (après Austerlitz). Que cela soit fait dans les vingt-quatre heures. » Il écrivait à Berthier : « J'imagine que vous avez fait arrêter les libraires d'Augsbourg et de Nuremberg... Qu'ils soient traduits devant une commission militaire, jugés et fusillés dans les vingt-quatre heures. » Rappelons André Höfer, le héros du Tyrol, acquitté, mais fusillé sur une injonction ainsi conçue : « Mon fils, formez sur-le-champ une commission militaire pour le juger et le faire exécuter. Que tout soit l'affaire de vingt-quatre heures. » Formule consacrée.

Comment s'étonner que chaque triomphe, chaque *traité*, enfantassent une nouvelle coalition ? A peine la Confédération du Rhin était-elle instituée, que la Prusse se repentait, trop tard, d'avoir laissé écraser ses alliés. Mais deux batailles en un jour, Iéna, Auerstædt (14 octobre 1806), renversèrent l'édifice de Frédéric II. Parti de Paris le 22 septembre, Napoléon occupait Berlin le 22 octobre. Enivré par cette ruine foudroyante, il crut l'heure venue de dominer enfin « la mer par la terre ». L'anglophobie, cette rage qui devait l'emporter, lui dicta le décret du blocus continental (novembre 1806). La campagne de Pologne suivit celle de Prusse. A la vue du champ d'Eylau, Napoléon crut éprouver un remords. Il avait eu l'idée de rendre aux troupes l'habit blanc de la monarchie ; le sang sur la neige d'Eylau le réconcilia avec l'habit bleu. La victoire décisive de Friedland, bientôt suivie du dangereux traité de Tilsitt, ramena le conquérant à Saint-Cloud (juillet 1807). « Voilà, disait-il, la paix assurée ; jouissons de notre grandeur. » Et le Sénat répondait : « Napoléon est au delà de l'histoire humaine, il est au-dessus de l'admiration. » L'heure était bien venue de supprimer jusqu'au dernier vestige d'indépendance. Du fond de la Pologne, il avait lancé contre Mme de Staël un décret d'exil. Au retour, il supprime le fantôme du Tribunat, « douze à quinze métaphysiciens bons à jeter à l'eau ».

Mais nous voici au tournant de cette fortune. Depuis long-

temps, et sans raison, car le roi Charles IV était absolument soumis à l'influence française, Napoléon rêvait l'occupation de l'Espagne. Il débute par envoyer sournoisement des troupes, comme protectrices. Murat entre à Madrid et doit comprimer une insurrection formidable. C'est ce qu'attendait l'empereur : il attire à Bayonne Charles IV et son fils révolté, puis par une comédie, qui indigna même Talleyrand, il obtient de ces tristes sires une double abdication. Honneur à l'Espagne ! Elle rejette le joug étranger. Juntes, généraux, guérilleros, Castanos, Palafox, Blake, les deux Mina, El Empecinado, tout se lève. Le pauvre Joseph, roi malgré lui, avertit son frère : « Sire, on ne connaît pas ce peuple ; chaque maison sera une forteresse... Votre gloire, sire, échouera en Espagne. » Napoléon crut devoir faire acte de présence. Trois ou quatre victoires (Somo-Sierra) l'amènent à Madrid, où il se prend à légiférer (c'était sa manie). Les réformes qu'il édicta n'eurent pas de peine à être excellentes. Mais quel peuple accepte les présents d'un vainqueur ?

Rappelé en Allemagne en 1809, Thann, Abensberg, Eckmuhl, lui ouvrent encore une fois les portes de Vienne. Une crue du Danube et deux jours de lutte indécise le rejettent dans l'île de Lobau, où il demeure plus d'un mois. Enfin, renforcé par Eugène, il réussit à déboucher dans les plaines de Wagram et y gagne une terrible bataille. Il était temps : le grave échec d'Essling avait rempli le monde d'espérance. 1810, 1811, années de faste et d'ivresse aveugles. Napoléon, délivré par le divorce, est entré « dans le concert des rois » ; et, le 20 mars 1811, il célèbre la naissance du roi de Rome, harangué par le Sénat (la nourrice fut chargée de répondre). L'empire était à son apogée. La Suède couronnait un maréchal ; la rive gauche du Rhin, le Hanovre et, « par la même occasion », le Valais, la Hollande, étaient réunis à la France. Amsterdam devenait troisième ville ; Rome était la seconde ; car Bonaparte, « annulant les donations des empereurs français, ses augustes prédécesseurs », avait annexé les États du pape. De l'Elbe au Tibre, la domination napoléonienne englobait cent trente départements. Douze royaumes

faisaient à l'empire une ceinture de feudataires. La censure, les prisons d'État, les exils, ne laissaient d'essor qu'à la pâle littérature des Fontanes, des Esménard, des Baour et autres Chênedollés, qu'aux platitudes de Cambacérès et de Lacépède. Les conscriptions insurgeaient les mères. Des milliers de réfractaires couraient les champs.

La démence du maître n'était pas un mystère. Dès 1809, Decrès, un ministre, un duc, disait à Marmont promu maréchal : « Vous voilà tout courant ; mais écoutez : l'empereur est fou, tout à fait fou, et tout cela finira par une épouvantable catastrophe. » Brouillé avec le czar Alexandre, il perd du temps à se faire adorer à Dresde et se lance, en juin, deux *mois trop* tard, à travers l'immense Russie (1812). Des demi-succès l'entraînent follement vers Moscou. Laissant aux champs de Borodino soixante mille cadavres, il attend, au Kremlin, des propositions de paix. Rostopchine lui a préparé le feu ; l'hiver précoce lui envoie la neige meurtrière. Son armée d'alliés forcés s'est évanouie. Cent vingt mille Français, harcelés par les Cosaques, décimés par le froid, par la Bérézina (nom sinistre), reculent en désordre jusqu'à la Vistule, à l'Oder, à l'Elbe. Napoléon, dont « la santé n'avait jamais été meilleure », abandonnant ses généraux, courait vers Paris, où l'étrange complot de Mallet avait failli réussir ; il en était suffoqué. « Comment, disait-il, on ne songeait donc pas à mon fils, à ma femme, aux constitutions de l'empire ! » Quant à la campagne de Russie, il en était fier. « Quand on n'a jamais eu de revers, disait-il à Jomini, il faut les avoir grands comme sa fortune. » Aussi, au lieu de demander la paix, il se hâte de moissonner deux ou trois générations — « Que me font à moi deux cent mille hommes ? » — il court vaincre à Lutzen, à Dresde, à Bautzen. Mais il perd la bataille des nations. Vainement il a tenu deux jours à Leipzig contre trois cent mille coalisés.

L'Espagne était perdue, l'Allemagne évacuée, la France envahie (décembre 1813). La campagne de France, si célèbre et digne de l'être, ne pouvait écarter quatre armées, russe, prus-

sienne, autrichienne, anglaise. Napoléon n'avait ni su ni voulu armer les gardes nationales. « Chimères! disait-il à Sébastiani sur le champ de bataille d'Arcis. Soulever la nation dans un pays où j'ai moi-même détruit la Révolution ! »

Le Sénat conservateur (de ses appointements) s'était hâté de proclamer la déchéance. Mais, lorsque, après moins d'une année d'exil, l'empereur reparut à Fontainebleau, ces lâches, qui l'avaient renié, léchèrent la poussière de ses bottes. L'aigle avait volé de clocher en clocher. Et il est bien certain que la France préférait ce génie funeste, homme de la nation, après tout, au podagre sorti des fourgons étrangers. Mais l'esprit public et Napoléon aussi, tout avait changé. Tout en disant : « On me pousse dans une route qui n'est pas la mienne. Que me parle-t-on de bonté, de justice abstraite ? Il faut qu'on retrouve, il faut qu'on revoie le bras de l'empereur ! », il laissait bâcler par Benjamin Constant une sorte de charte, l'*Acte additionnel*. Au reste, on n'eut guère le temps d'expérimenter l'empire libéral. Le 11 juin, Napoléon partait pour la Belgique, battait les Prussiens à Ligny et se brisait, à Waterloo (18 juin), contre la jonction écrasante de Wellington et de Blücher. Il revint, le 21, assommé, tué, fini. « Un bain ! s'écriait-il, un bain ! J'étouffe, là. » Il abdiqua le 22. Le 29, chassé par la seconde invasion, il partait pour Rochefort. Le 18 octobre, il était à Sainte-Hélène, où il mourut le 5 mai 1821. Il eut six ans pour arranger sa mémoire.

Ah ! Sainte-Hélène, Hudson-Lowe, le *Mémorial*, le tombeau, le saule ! Certes, ils furent sincères, les créateurs de l'épopée, lorsque, à une dynastie restaurée par la défaite, ils opposaient l'homme élevé au trône par la victoire ; lorsqu'ils honoraient d'un même culte les deux choses que Tacite déclare inconciliables : l'empire et la liberté ! Pour leur ouvrir les yeux, il a fallu Décembre, Sedan et la troisième invasion : *Châtiments ! Expiations !* dit le poète. Mais c'est la France qui expie.

Par Napoléon vivant, la France a été ramenée aux frontières de Louis XV ; par Napoléon mort, aux frontières de Louis XIII. Tout ce qui a épuisé ou humilié la France, fonctionnarisme,

cléricalisme officiel, défiance des peuples, vengeance de l'Allemagne, c'est l'ambition ou le nom de Napoléon qui l'a accompli.

Le XIXe siècle est l'âge des grandes espérances et des grandes déceptions. Ébloui à son aurore par le rêve colossal d'un aventurier prestigieux, assombri à son couchant par le complot savamment calculé d'un politique étroit et rétrograde, las de trois révolutions avortées, sceptique et inquiet tout ensemble, il laisse à une ère plus heureuse l'accomplissement du double idéal qu'il a par moments entrevu, l'émancipation intellectuelle et la paix sociale. Mais que sont, dans l'histoire, trente ou quarante ans de recul ou de stagnation ! L'affaissement, le désarroi moral dont nous souffrons, est surtout pénible à ceux qui n'en salueront pas la fin. Nos successeurs n'y verront qu'un de ces *temps d'arrêt*, une de ces réactions, qui suivent toute grande dépense de force. Il nous faut donc, pour juger sainement ce siècle, en somme si grand dans l'art, dans les lettres et dans les sciences, si remarquable par l'expansion de la puissance européenne, il faut écarter le souvenir des maux, si imprévus et si invraisemblables, qui sont venus compromettre pour de longues années la paix du monde.

La chute de Napoléon fut, dans tout le continent, le signal de la réaction politique et religieuse. Par la force des choses, la domination française avait répandu parmi les peuples l'esprit de liberté, le sentiment des droits de l'homme et du citoyen ; l'usurpateur qui avait restauré l'absolutisme en France était apparu aux vieilles monarchies comme le soldat de la Révolution, et, pour relever leurs trônes qu'il avait si aisément renversés, les souverains allemands, surtout le roi de Prusse, avaient dû recourir au patriotisme dangereux de leurs sujets à demi émancipés. D'autre part, l'Église, humiliée autant que servie par le Concordat, brûlait de venger la déchéance de sa capitale, Rome, ravalée au titre de préfecture, et de reprendre sa marche obstinée vers l'empire universel, l'empire romain, héritage d'Auguste, auquel jamais elle n'a renoncé, mirage grandiose mais fuyant qu'elle poursuit à l'aide ou à l'encontre de toutes les puissances

(celles-ci croient s'appuyer sur elle et ne sont que le marche-pied de ses ambitions). De là ces Congrès, cette Sainte-Alliance du trône et de l'autel, posée en travers de toutes les libertés, dirigée à la fois contre le contrôle politique et contre le libre examen, contre les peuples et la pensée. De là aussi, faute de mieux, le rétablissement des Bourbons, que la tradition même, sinon la reconnaissance, enchaînait à l'Église et aux représentants du droit divin.

Le but et le danger immédiat d'une telle coalition étaient si évidents, qu'ils furent aussitôt dénoncés par la chanson fameuse : « Peuples, formons une sainte alliance et donnons-nous la main !» Béranger avait senti, ce qu'on paraît oublier aujourd'hui, qu'il y a toujours eu, qu'il y a plus que jamais, deux camps dans le monde : d'une part, l'autorité arbitraire et la religion ; d'autre part, la liberté et la science. La Renaissance, la Réforme, *l'Encyclopédie*, la Révolution, autant d'épisodes de la lutte engagée entre ces deux forces contraires; autant de victoires incomplètes. Tout ce qu'on fait pour retarder, pour écarter l'issue de ce conflit vital n'est qu'erreur et déviation.

La réaction, triomphante en 1815, appuyée sur ses soldats multicolores, a rencontré nombre de complicités inconscientes et involontaires : souvenir terrifiant de la Terreur; affadissement des âmes dans le sentimentalisme de Bernardin de Saint-Pierre aggravé par le christianisme poétique, si puéril et si faux, de Chateaubriand; sensualisme anodin de Garat et de Laromiguière, ces pâles héritiers de Condillac et de Locke; et déjà ce compromis bâtard entre tous les lieux communs, ces vaines enfilades de mots que les Cousin et les Royer-Collard ont léguées à nos hommes décents et graves; puis les défiances réciproques et les alliances momentanées des républicains avec les bonapartistes ou avec les tièdes libéraux, les doctrinaires gourmés, qui espéraient s'arranger du nouvel ordre de choses.

Toutefois, après une courte période d'effarement, on s'aperçut que Waterloo avait été moins funeste à la France vaincue qu'à l'Europe victorieuse. Pendant que l'infortunée Italie gémissait

sous le triple et unique joug de l'Autriche, du Saint-Siège et des Bourbons napolitains; que l'Espagne, un moment libérée, retombait sous le despotisme clérical, la France, à peu près garantie contre le retour de l'ancien régime par la charte *octroyée* (c'est-à-dire bel et bien imposée au roi), regardait avec une curiosité moqueuse le défilé des *ultras* fossiles, et les grotesques missions qui s'en allaient planter de laides poutres aux carrefours des routes. Elle se délectait dans la gaudriole frondeuse et dans la lecture du Voltaire-Touquet. L'enthousiasme révolutionnaire s'était transformé, amoindri — non pas atrophié — assagi, en goguenardise un peu mesquine, un peu vieillotte, mais fort teintée de cet excellent « mauvais esprit » qui est un de *nos* dons. Tant que, dans l'intérêt de sa propre dignité, Louis XVIII soutint correctement les intérêts et l'indépendance du royaume, les spirituels pamphlets de Courier suffirent aux mécontents. Les sciences, d'ailleurs, avec Cuvier, Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, Ampère, les lettres avec Lamartine, Victor Hugo, avec Villemain, Nodier, Chateaubriand, Guizot, l'érudition avec Champollion le Jeune, distrayaient, relevaient aussi la France cultivée — je ne parle pas des campagnes, qui étaient retombées dans leur ignorance profonde. — Mais lorsque Charles X, le vieux galantin repenti, obtus et bigot, s'avisa de déchirer le quasi-contrat évidemment agréé par son frère, Paris, presque rétabli dans sa vigueur ancienne, chassa jusqu'en Écosse l'imprudente dynastie.

Je n'insiste pas sur l'escamotage de la révolution de Juillet par la branche cadette et par la caste électorale. Cette déconvenue, très sensible à Paris, à peu près indifférente à la France, était la résultante des timidités et des ambitions du libéralisme tempéré par l'égoïsme censitaire. La monarchie constitutionnelle répondait parfaitement à l'opinion moyenne du pays légal, et il est certain qu'elle aurait duré plus de dix-huit ans sans l'obstination peu intelligente de Guizot à ne point élargir la base étroite de l'oligarchie bourgeoise. Sa carrière, d'ailleurs, et il faut savoir en dire autant de la Restauration, ne fut ni sans éclat ni sans honneur. L'indépendance de la Belgique, la conquête de l'Algé-

rie, l'appui accordé en Espagne et en Portugal à un libéralisme relatif, l'avertissement donné à l'Autriche par l'occupation d'Ancône, ont relevé l'influence extérieure de la France. Un recul, malheureusement nécessaire, dans la question d'Orient, et la médiocre humiliation de l'indemnité Pritchard, ne doivent pas effacer le souvenir des services rendus au pays par nos armes et notre diplomatie. Quant au développement intérieur, notre histoire n'offre point de période plus féconde. L'histoire renouvelée par les Augustin Thierry, les Michelet, le moyen âge découvert par les chercheurs de notre École des chartes; l'Inde et la Perse antique sortant de leurs ténèbres à la voix de Burnouf, l'intéressante lutte du romantisme contre les routines qui appauvrissaient la langue, enfin cette immortelle pléiade des poètes et des romanciers, des critiques, des professeurs, des orateurs et des artistes qui a égalé ce siècle aux plus grandes époques de l'histoire et maintenu la France au moins à la hauteur des puissantes nations où parurent les Byron, les Shelley et les Walter Scott, les Gœthe et les Schiller; ce sont là des gloires qui ne procèdent pas sans doute du régime mesquin inauguré en Juillet, mais dont l'éclat n'en rejaillit pas moins sur la France renaissante. En même temps l'horizon scientifique s'élargissait de toutes parts. La vapeur, l'électricité dévoraient l'espace. La photographie domestiquait pour ainsi dire la lumière du soleil. Le calcul et le télescope approfondissaient le ciel, tandis que la chimie organique pénétrait dans l'intimité de la substance. Enfin la philosophie scientifique inaugurée par Auguste Comte et par Littré commençait, malgré ses réticences, à miner l'édifice inconsistant de la métaphysique.

Mais l'édifice, moins solide encore, que des architectes imprévoyants avaient accommodé à leur usage, et dont ils méconnaissaient le caractère provisoire et transitoire, s'écroula en 1848 sous la pression de ceux qu'ils en avaient exclus, républicains, utopistes, infectés, par malheur, de néo-christianisme et de vague religiosité. Derrière ceux-ci, à l'affût des occasions, marchaient, alliés funestes, le bonapartisme réconforté par l'impru-

dent retour des Cendres, le royalisme, l'Église aussi, que les Orléans, voltairiens alors, avaient tenue à l'écart sans la combattre. En quatre mois, les réactions, appuyées sur l'instinctive défiance des masses rurales, avaient confisqué la république et le suffrage universel. On sait avec quelle joie sournoise elles ont coopéré, par l'expédition de Rome, à la répression des mouvements populaires issus de la révolution parisienne, et comment ce triste désaveu de l'esprit français, de l'influence française dans le monde, a permis au parjure d'adosser à la Bourse et à la sacristie un trône ensanglanté. J'ai vu ces choses, immortalisées par les *Châtiments*, et l'adhésion servile de tout un peuple, et la proscription des âmes fières, et le ralliement successif de quelques sceptiques dont le talent et la renommée ont fait cortège au pseudo-César, et les éphémères prospérités, et l'écroulement lugubre. Sans doute, réveillée par la mutilation, retrempée dans la défaite, la France républicaine a marché vaillamment sous le fardeau sans cesse accru de dettes fatales et de dépenses nécessaires; mais il ne me semble pas inutile de mettre en garde les générations nouvelles contre l'indifférence, la frivolité, l'énervement, et je ne sais quelle mystagogie dilettante, germes morbides peut-être insinués en nous par le désarroi moral du second empire.

Et maintenant, détournons les yeux de vicissitudes qui, pour nous être particulières, n'en ont pas moins leur rôle dans les destinées de l'Europe, dans ce conflit si intempestif qui s'est élevé entre les nations dites *latines* et les peuples dits *germaniques*, surtout dans la grande lutte engagée entre toutes les libertés et toutes les réactions. Consolons-nous en pensant que ni les discordes intérieures, ni les désastres partiels, ni les querelles internationales, n'ont pu ralentir la marche de l'homme civilisé vers la connaissance de l'univers et la possession du globe. Partout l'expérience et l'expérimentation, la théorie et la pratique ont poursuivi leur œuvre féconde. L'anthropologie a marqué la place de notre espèce dans la série vivante. La vaste conception à laquelle Lamarck et Darwin ont attaché leur nom

éclaire d'un jour nouveau l'évolution généalogique des formes et des êtres. La linguistique et l'ethnologie comparatives pénètrent jusqu'à l'origine des nations, découvrent les raisons d'être et les effets de leurs aptitudes si variées, leurs relations cachées, leurs divergences, et dominent de haut tout cet enchevêtrement de faits qui tissent la trame compliquée de l'histoire.

C'est armée de ces connaissances, de ces doctrines, absolument indépendantes de toute révélation ou fiction religieuse (désormais inutile et périmée), que l'Europe s'élance à la découverte et, forcément, à la conquête du monde, sur les traces de Colomb, de Gama, de Cook, de Dumont d'Urville. Des causes diverses et de tout ordre ont déterminé cette expansion universelle. Beaucoup n'ont besoin que d'être indiquées, le commerce, l'ambition, la politique, la curiosité désintéressée, les nécessités géographiques, le développement maritime ou continental : la situation de l'Angleterre à l'étroit dans son île, l'immensité de la Russie, expliquent assez l'inextinguible soif coloniale de l'une, l'entraînement qui de proche en proche attire l'autre vers l'Asie Mineure, vers la Perse et, quelque jour, vers la vallée du fleuve Jaune.

Mais il est une cause plus profonde et plus haute, c'est la supériorité acquise ou native des peuples qui ont reçu la culture indo-européenne. Toutes les variétés des types nigritiques ou jaunes — le Japon seul fait exception — et même la plupart des races blanches qu'on est convenu d'appeler *sémitiques*, auxquelles nous devons quelques biens et beaucoup de maux, ont été tour à tour frappées d'un arrêt de développement. Leur vie cérébrale s'est atrophiée. Seuls, les Indo-Européens d'Europe, d'Amérique ou d'Australie (j'omets les nuances, les éclipses passagères), sont encore capables de progrès. Leur perfectibilité n'est pas épuisée. De toutes les sciences physiques et naturelles, de toutes les inventions qui procèdent de ces sciences, il n'en est pas une qui ne leur appartienne en propre. Quant à l'organisation sociale, si imparfaite qu'elle soit encore, je ne crois pas qu'une comparaison puisse être instituée sérieusement entre les

États européens et les organismes embryonnaires ou surannés épars entre le Bosphore et l'océan Pacifique.

Quoi qu'il en soit, cette prééminence actuelle et croissante de l'intellect européen, qui va s'accentuant à partir du xve siècle, est un fait éclatant comme le soleil. Joignez-y les divers mobiles accessoires, les intérêts, les besoins, qui tous s'y rattachent ou en dérivent, et vous comprendrez que l'Europe est fatalement poussée, condamnée à la domination universelle. Il est impossible, entrant en contact avec des barbaries et des civilisations inférieures, que, seule capable d'éduquer les peuples enfants, de rajeunir les nations vieillies ou déchues, l'Europe ne mette pas une main, parfois brutale, hélas ! parfois imprudente, sur les spécimens attardés du *genus homo*.

Incoercible et impitoyable comme une force de la nature, le flux européen a balayé, anéanti un certain nombre de raretés zoologiques, véritables pièces de musée qui manquent à nos collections. Il a détruit quelques peuples dignes de vivre et coupé court à l'évolution originale du Mexique, par exemple, et du Pérou. Il a troublé dans leur quiétude des tribus inoffensives dont les mœurs et les idées convenaient à leurs climats et à leurs besoins. La rapacité des chercheurs d'aventure, les résistances, les représailles, l'importation de vices et de maladies insolites, par-dessus tout les idiotes fureurs d'un fanatisme non moins indiscret que forcené, ont assurément causé, sur plusieurs points de l'Amérique et de l'Océanie, plus de maux que la civilisation n'en pourra guérir. Cela, c'est l'irréparable; c'était aussi l'inévitable. Mais je ne saurais m'astreindre à regretter que l'émigration européenne ait rempli le vaste continent américain, peuplé tout au moins les côtes de l'Amérique du Sud; que la nation australienne ait déjà tracé sur le vide des cartes les limites de ses futures provinces, ou que les informes et flottants agrégats de l'Asie centrale, bientôt même le nord de l'inerte Chine, subissent la tutelle active et sage de la Russie.

On ne fait ici acception, ni des nationalités colonisatrices ou

protectrices, ni des rivalités très naturelles, très justifiées, qui les divisent. On ne recherche pas non plus si les annexions lointaines de pays malsains, onéreux, et d'une défense presque impossible, apportent à la France plus de gêne que de prestige. Il s'agit uniquement de constater un fait capital et qui caractérise, plus nettement que tout autre, la fin trouble et indécise de ce siècle désorienté : la mainmise des Indo-Européens sur le monde.

L'épaisse et si peu attrayante Afrique est elle-même entamée, pénétrée en tous sens. Il s'est trouvé, et en grand nombre, des curieux assez énergiques pour se risquer en des climats équatoriaux et mortels, pour s'exposer aux affronts de tourbes infimes, pour consacrer leur intelligence à une vaine lutte contre l'ignorance à la fois obtuse et rusée de la faune noire ou fuligineuse qui végète aux abords des grands lacs et des fleuves africains. Les rivages marécageux, embourbés, de la Sénégambie, de la Guinée, du Dahomey, se garnissent de stations, de comptoirs européens. La France, contournant le Maroc, rêve d'atteindre — par delà le Sahara — le Sénégal et le Niger, le lac Tchad et Tombouctou, l'Ogoué et le Congo. L'Angleterre, maîtresse de la pointe du continent, s'apprête à relier le Zambèse et le Tanganyika aux sources du Nil et à la Méditerranée. Tous ces projets s'accompliront plus ou moins vite, plus ou moins aisément; et, dans quelque vingt années peut-être, trois ou quatre nations d'Europe auront assumé, avec l'exploitation, le gouvernement de ce lourd continent. Qu'en feront-elles? Combien de siècles leur faudra-t-il pour blanchir les nègres, pour achever le métissage, commencé depuis les origines de l'Égypte ancienne, par les Berbères et les Arabes?

Maintenant se pose une question grave. L'Europe aura-t-elle assez d'hommes, je ne dis point pour peupler — il n'en est heureusement pas besoin — mais pour encadrer l'Univers, dont la direction lui incombe? L'Angleterre répondra que cinquante mille Anglais environ ont maté deux cent quatre-vingts millions d'Hindous; la Hollande et même la France, qu'avec quelques

résidents, elles se maintiennent dans les îles de la Sonde et en Indo-Chine. Cela est vrai, au moins jusqu'à présent. Mais, il ne faut pas l'oublier, la force génésique a des bornes plus ou moins variables, que chaque race finit par atteindre. Il ne faut pas se dissimuler que, pour des causes multiples, les nations initiatrices de la civilisation moderne, les races latines, vont décroissant. Et cet indice de lassitude les avertit de se concentrer sur elles-mêmes, de garder leurs forces intactes pour certaines heures terribles, et de ne point les éparpiller, sans absolue nécessité, aux quatre vents de la gloriole et de l'amour-propre froissé. Souhaitons, si nous ne voulons périr comme les Grecs et les Romains, que l'avenir, allégeant nos budgets écrasants, écarte les soucis qui restreignent les familles. Songeons bien que la source des renouvellements est tarie, que l'Asie nomade est vide ou assujettie, que nulle barbarie robuste ne reviendra verser des flots de sang dans les veines appauvries de nos arrière-petits-neveux.

Mais pourquoi évoquer ainsi une décadence lointaine, quand l'Europe et les peuples qui en sont issus n'ont pas encore atteint leur apogée, n'ont pas remporté encore la dernière victoire sur les réactions politiques et intellectuelles. Eh ! Pourquoi? Je viens de le laisser entendre : parce que cette décadence serait définitive, irrémédiable. L'Indo-Européen, dans cet âge du monde, n'a plus d'égal, et il n'aura pas de successeurs. C'est donc à l'Europe, à la France, de veiller sur elle-même, de réparer par sa volonté ses défaillances momentanées, de vivre, enfin, comme il sied au rang que lui assigne la Révolution de 1789. Qu'elle cesse de languir, de s'énerver dans le doute ; qu'elle déploie son génie libre et clair. Il est temps pour elle de trancher le câble et, sous la bannière de la science laïque, de marcher en tête du mouvement émancipateur.

Rien de pire que la médiocrité. Rien de plus faux que l'adage : heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire. Les peuples heureux, ce sont les peuples qui ont, au prix de cruels efforts, de ·lamités infinies, élevé l'homme au-dessus de l'animalité, qui

ont exercé leurs forces, leurs aptitudes, leurs facultés morales et intellectuelles, qui ont produit la plus grande somme de génie ou de talent dans quelque ordre que ce soit de l'activité humaine. Et telles sont bien les nations qui viennent de défiler devant vous, portant leurs dieux, leurs lois, leurs traditions et leurs annales, toutes n'abandonnant qu'à regret le premier plan à des successeurs plus robustes ou plus intelligents.

Vous rappellerai-je ce peuple égyptien, produit durable d'un mélange intime et prolongé entre Nubiens, Berbères et Sémites, qui, cinq mille ans avant notre ère, au débouché de sa longue et étroite vallée, apparaît, pourvu déjà d'une écriture figurée, d'une religion demi-animiste et demi-symbolique, d'une organisation clérico-féodale déjà dominée par un roi; ce peuple qui, longtemps avant les inventeurs d'enfers et de paradis, avait excogité les épreuves funéraires et les subtilités où la métaphysique se délecte encore; ces patients constructeurs de pyramides, décorateurs ingénieux de tombes souterraines, sculpteurs dont le ciseau fidèle a marqué d'indications sommaires et justes l'expression des visages et l'attitude des corps; ces régulateurs des inondations, ces conquérants antiques du Sinaï et de l'Éthiopie?

Exhumerai-je, des marécages où se perdaient l'Euphrate et le Tigre, ces fils d'Elam, de Sumer et d'Accad, qui ont inventé les caractères cunéiformes, incisé tant de légendes et de personnages sur des cylindres d'argile ou d'agate, et légué au monde la dramatique épopée du déluge? Et les Chaldéens, chronologistes fabuleux, mais observateurs habiles de la voûte céleste, qui élèvent en l'honneur des planètes des tours à sept étages, fondateurs de villes, de palais, de bibliothèques, imaginant des mythologies, une religion quasi-philosophique fondée sur l'union amoureuse du ciel lumineux et de la terre humide? Puis, ce sont les Assyriens sur le Tigre, les Araméens sur l'Euphrate et l'Oronte, les Cananéens dans la Syrie maritime et la Palestine, tous élèves de la Chaldée, qui emportent avec eux les sciences rudimentaires et les souvenirs plus ou moins fidèles de la cosmogonie suméro-chaldéenne. Et voici qu'une ou plusieurs in-

vasions, d'origine incertaine, bouleversant le bassin de l'Euphrate et du Tigre, poussent à travers le désert syrien des tribus de pâtres guerriers, dont les rois forcent les défenses de l'Égypte; pêle-mêle avec eux se glissent entre la mer Rouge et le lac Menzaleh de petits clans apparentés aux peuples de Babel, d'Assour et d'Aram, Hébreux, Madianites, Iduméens. Mais nul ne soupçonne encore l'existence du « dieu vivant ».

Ainsi, par les Hyksos, s'établit un contact, une communication vague encore, entre les civilisations d'abord isolées de la Chaldée et de l'Egypte. Mais les Cananéens de la Phénicie, invités par la mer qui baigne l'étroite lisière où ils ont cherché refuge, échangeant les produits et les idées, répandent le long des côtes d'Asie, d'Afrique et d'Europe les légendes, les arts, les industries de cette double provenance. C'est la piraterie et le commerce des marins de Byblos et de Sidon qui préparent la civilisation méditerranéenne. C'est leur adroite abréviation de l'écriture égyptienne qui va donner à la pensée son plus précieux instrument, l'alphabet, présent inestimable autant qu'involontaire.

Tandis qu'un duel sans fin absorbe le plus souvent toutes les forces de l'Égypte et des peuples sémitiques, deux vastes mouvements en sens contraire se sont dessinés dans l'Asie centrale, des deux côtés de l'énorme massif montagneux du Tibet et de l'Altaï.

Les tribus qui domineront tout ce tiers de l'Asie tourné vers l'océan Pacifique s'avancent assez lentement le long des deux grands fleuves, le Jaune et le Bleu. L'antiquité, la sagesse, l'heureuse immobilité de la Chine sont des illusions. Aucun empire n'a eu de plus pénibles débuts, n'a éprouvé de plus sanglantes discordes, n'a laissé croupir dans une médiocrité plus infime les millions d'êtres qui pullulent dans ses rizières et dans ses marécages. Au reste, ce vaste morceau de la terre est demeuré presque entièrement séparé des pays historiques. Il a été comme n'était pas. De ses annales minutieuses, de la courte philo-[illegible]ie de Confucius, du puéril animisme où en est restée la

fruste imagination du Chinois, rien n'est venu à l'Occident avant les récits de Marco-Polo.

Tout autre a été sur les destinées générales l'action des peuplades éparses entre l'Altaï et la Caspienne. C'est dans cette région, vers l'Aral, qu'une vaste agglomération de tribus très variées de type, de crâne, de poil et de taille, s'est pénétrée d'une culture commune, s'est exercée à parler un idiome perfectionné, dont chaque colonne émigrante allait emporter l'organisme grammatical et le vocabulaire. De ce berceau sont sortis les Aryas de la Perse et de l'Inde, et les initiateurs, sinon les ancêtres, des groupes dits *indo-européens :* Hellènes et Latins au sud ; Celtes, Germains et Slaves dans le centre et le nord de l'Europe.

Les Perses, expulsés de la Bactriane par les Tartares Massagètes, se sont séparés tard, vers la fin des temps védiques, des Aryas de l'Inde. Tandis que ceux-ci, d'esprit plus large mais de tempérament plus faible, subtilisaient en panthéisme brahmanique le culte des aspects de la nature, les Perses, du combat légendaire entre le soleil et la nuée, tiraient le dualisme, qui associe le fidèle vertueux au sage Ahuramazda pour la lutte sacrée contre le malfaisant Ahrimane ; mais la corruption des Chaldéens déchus va bientôt énerver cette simple et robuste nation. Cyrus, puis Darius, ont réuni sous le sceptre persique toute l'Asie antérieure, entre l'Indus, l'Oxus, le Caucase, l'Euxin et la Méditerranée ; à cet empire, ils ont annexé toute la monarchie des pharaons. Les multitudes, ou sauvages, ou pourries, de l'Asie vont inonder la vallée du Danube, l'Hellade, l'Europe. C'est alors qu'Athènes se lève ; elle frappe deux coups, Marathon, Salamine ; elle sauve l'Occident ; elle établit sur tout le bassin oriental de la Méditerranée l'hégémonie de la Grèce.

Par malheur, la basse envie et la politique insensée de Sparte, l'abaissement d'Athènes, paralysent les forces de la Grèce au moment même où son génie déborde sur le monde, où, dans la joie de la victoire inespérée, les arts, les lettres, l'éloquence, la philosophie produisent les chefs-d'œuvre que nous étudions en-

core. L'élan donné à la pensée a été si vigoureux cependant, que la supériorité intellectuelle de la Grèce va se maintenir quelques siècles, même sous le joug brutal des Macédoniens, même sous l'indulgence dédaigneuse des Romains. L'aventure prodigieuse d'Alexandre, qui rabaisse l'esprit grec au niveau du trouble et malsain Orient conquis, les querelles sans fin de ses successeurs, achèvent d'user tout ressort, toute dignité, nationale ou individuelle, dans le monde hellénisé et le livrent, d'avance exténué, à l'ambition de Rome.

Je n'ai rien négligé pour vous faire connaître les origines italiques, Sicanes et Pélasges, Ligures et Sicules, l'arrivée successive des Ausones, Latins, Ombro-Sabelliens, l'invasion et l'histoire des Étrusques, les colonies de la Grande-Grèce, les débuts obscurs de Rome latine, sabine, étrusque, la révolution patricienne de 510, l'irruption des Gaulois Sénons, la lutte passionnante d'une ville contre ses voisins immédiats, contre Pyrrhus et les Samnites, contre Carthage, contre la Grèce et l'Asie, la domination imposée à l'univers civilisé par une cité qui n'a jamais compté plus d'un million d'âmes. L'étude des institutions civiles et religieuses et de la vie politique de Rome vous a dévoilé les causes de sa grandeur. La lutte de la plèbe contre le patriciat et le complet épuisement du peuple romain proprement dit vous ont expliqué les guerres civiles et les entreprises inévitables de Marius, de Sylla, de Catilina, de Pompée et de César. Enfin la carrière de César et cette fortune inouïe fondée autant sur une légende nationale que sur son génie vous ont apparu dans leurs causes profondes et accidentelles, dans leurs conséquences naturelles.

Après César, Auguste : la fondation de l'empire; les essais de réforme morale, administrative, religieuse, aidés par Virgile et Horace; l'unité artificielle du monde gréco-romain; le caractère illusoire de la *paix romaine;* l'indignité des premiers successeurs d'Auguste; la domination romaine maintenue uniquement par la lassitude des vaincus et l'incohérence du monde barbare. Une sourde désorganisation intérieure va ouvrir aux ennemis du

dehors cet empire dont les frontières seules sont gardées. Le germe mortel couve en un coin de l'Orient.

Le petit et vivace peuple juif, entré dans l'histoire vers le XIVe siècle, écrasé entre l'Égypte et l'Assyrie, massacré, transplanté par les farouches despotes de Ninive et de Babylone, s'était réinstallé, grâce à l'indulgence de Cyrus, sur les ruines de Jérusalem. Il avait vécu dans une indépendance relative sous la suzeraineté, parfois incommode, des pharaons, des rois de Perse, des successeurs d'Alexandre, Lagides et Séleucides. Puis les fureurs d'Antiochus Épiphane avaient suscité une révolte finalement victorieuse. Les Macchabées avaient reconstitué, pour peu de temps, un État libre. Mais la Judée, admise dans l'alliance romaine, sentit de nouveau, après la prise de Jérusalem par Pompée, le joug de l'étranger. Vainement, le très habile demi-Juif Hérode, roi sous Antoine, puis sous Auguste, rendit au temple et à la ville une splendeur inconnue depuis mille ans. La déchéance de sa dynastie n'en fit que mieux sentir à la nation l'amertume du mépris où les Romains tenaient le fanatisme juif et l'insociable Dieu d'Israël. Une série de gouverneurs détestables surexcita les malheureux Israélites; l'insurrection fut abattue par Vespasien et Titus; et l'existence nationale disparut sous les ruines de Jérusalem et du temple incendié.

C'est quelques années avant cette catastrophe, vers 50, que, d'une hérésie juive, certains adeptes naïfs, et avant tous l'ambitieux Juif cilicien Saül (ou Paul), tirèrent ce qui va devenir le christianisme. A une doctrine inspirée du philosophe juif alexandrin Philon, à une légende adroitement appuyée de divers passages travestis empruntés aux Écritures dites *Saintes*, à des bribes de mythologie égyptienne, phrygienne et orphique, les propagandistes cousirent les menteuses promesses de délivrance immédiate et de salut éternel. A quoi bon dès lors le travail, l'art, la science et la pensée ! A quoi bon la terre, dès que le ciel est la patrie! A quoi bon la lutte pour la vie, puisque la mort est la renaissance! Le terrain conquis par les efforts de cent générations était abandonné d'avance à la Barbarie.

Un répit de soixante ans, le siècle des Antonins — l'époque est belle et intéressante en elle-même — ne rend que plus affreux le spectacle du désarroi civil et militaire, des guerres, des fureurs, des insanités philosophiques ou religieuses, qui se succèdent, se mêlent et se confondent, sous l'inepte Commode, le dur Sévère, et les Caracalla, les Héliogabale, les trente tyrans. C'est la décadence irrémédiable, avec quelques arrêts encore, Aurélien, Dioclétien, Constantin, Théodose. Mais si énergiques, si avisés parfois que se soient montrés ces grands parvenus, ils n'ont pu rétablir la cohésion, déjà maintenue à grand'peine par Marc-Aurèle. Les nécessités mêmes de la défense concourent à la dislocation; Dioclétien la proclame : pour sauver l'empire, il le coupe en quatre. L'orient et l'occident continuent, sans doute, à marcher de concert; mais la fondation de Constantinople rend officielle et définitive une division jusque-là intermittente. Les deux empires ont chacun leur tâche, et des plus rudes. La restauration persane des Sassanides menace les provinces d'Asie. La pression violente des Gots fait éclater la frontière du Danube et s'enfonce comme un coin dans la fissure ouverte entre les deux moitiés du monde.

Et l'Église, riant d'un œil à la conversion des barbares, pleurant de l'autre à la perte de tant de vases sacrés et de riches étoffes, chante à genoux la venue des *Fléaux de Dieu*. Emportées par le mouvement que leur communique du fond de la Mongolie l'invasion des Huns noirs, les hordes germaniques sautent pardessus les Alpes, par-dessus le Rhin; elles courent éperdues à travers les Gaules, jusqu'en Ibérie, jusqu'en Afrique, relevant en face de Rome déchue Carthage étonnée d'un triomphe précaire.

Qu'étaient-ce, maintenant, que ces Barbares? Des retardataires de l'immigration indo-européenne, arriérés de vingt siècles. Cerveaux d'enfants sur des corps d'athlètes, ils ont régénéré leurs débiles prédécesseurs, mais frappé l'esprit d'une longue léthargie infiniment précieuse à l'ambition de l'Église. J'ai essayé de peindre leurs mœurs, leurs coutumes, ce qu'on nomme

si improprement leurs *institutions;* de vous montrer leurs bandes en marche, au moins depuis la Caspienne, poussant et poussées, tout comme autrefois les Thraces, les Hellènes ou les Latins; les Gaulois derrière les Ligures et les Celtes; derrière les Gaulois, trois et quatre bans germaniques, dont les Slaves pressent les flancs et l'arrière-garde; enfin la grande invasion déterminée par l'écroulement des Gots sous le choc des Huns, eux-mêmes écartés de leurs steppes par l'extension occidentale des Chinois.

En traversant un informe chaos de quatre siècles où tout est sang, brigandage, frénésies soudaines, perfidie, inconscience, vous fixez un moment vos regards sur quelques personnages originaux, un Alaric, un Attila, un Théodoric, un Clovis, en qui les instincts brutaux et les vices de leurs races n'ont pas étouffé quelques germes de talent, quelques éclairs de génie. Mais ce qui vous a le plus frappé (on le dissimule volontiers, aussi vous l'ai-je fait remarquer), c'est l'accord parfait et bien payé des doux pasteurs des âmes avec les plus violents et les plus odieux oppresseurs des vaincus : singulier commentaire des prétendues suavités évangéliques.

Mais une clameur retentit à l'Orient! C'est l'Islam, un succédané appauvri du judaïsme et du christianisme, exaltant un peuple tout neuf et qui n'a pas encore donné sa mesure. Les Arabes, moins en conquérants qu'en fanatiques, courent en Asie jusqu'à l'Oxus et à l'Indus, en Afrique jusqu'à Ceuta, en Espagne jusqu'aux Pyrénées; les seuls États quelque peu durables qui s'élèvent dans leur empire sans consistance, la Perse abasside, l'Égypte fatimite, l'Espagne oméyade, s'illustrent par des traductions et des paraphrases de philosophes et de savants grecs. Les Arabes de naissance comptent pour bien peu dans ce mouvement éphémère dont on leur a fait honneur. Arrêtés et refoulés par les grands Carlovingiens, ils ne tardent pas à s'effacer en Orient devant les Turcs, les Afghans et les Mongols.

Après le grandiose effort de Charlemagne pour constituer en État régulier, en empire d'Occident, le monde barbare romanisé, le déplorable partage de Verdun crée entre la France et

la Germanie une longue zone limitrophe, enjeu d'interminables guerres. Le morcellement féodal, les invasions scandinaves, la conquête normande en Angleterre, en Italie, les flux et les reflux des Avars, des Bulgares, des Slaves, les scandales de Rome gouvernée par les amants et les fils d'une courtisane, la lutte acharnée des papes et des empereurs qui se disputent la succession de l'ancienne Rome, maîtresse du monde, font de l'Europe un champ de bataille couvert de sang et de ruines. Enfin l'esprit d'aventure et l'enthousiasme religieux détournent vers l'Orient la cohue brouillonne des barons grands et petits. Les croisades, si mal conduites, si mal terminées, laissent du moins respirer les populations asservies. Il se forme des *ligues*, des communes, que favorisent les roitelets capétiens. Par le talent de Philippe-Auguste, la bonne conduite de saint Louis, la volonté de Philippe le Bel, se forme une France, petite encore, déjà compacte et redoutée. Mais l'impéritie de Philippe VI et de Jean le Bon, la démence de Charles VI, la défection des ducs français de Bourgogne, la lâche trahison du clergé français qui désavoue et assassine Jeanne Darc, livrent le royaume aux horreurs de la guerre de Cent ans. Charles VII, Louis XI ont à peine pansé nos plaies saignantes, que la France se voit de toutes parts enserrée par le puissant Charles-Quint, héritier tout à la fois des Habsbourg, d'Isabelle la Catholique et de Charles le Téméraire : elle n'est pas vaincue ; et bientôt Henri IV, Richelieu, Mazarin l'élèvent à un rang d'où la feront descendre l'ambition de Louis XIV, l'indifférence de Louis XV et la folie de Napoléon Ier. Mais toutes ces péripéties, toutes ces figures accentuées sont présentes encore à votre souvenir : les Byzantins fugitifs apportant à l'Italie les trésors du génie grec, Gutenberg lançant par milliers contre l'ignorance ses petits soldats de plomb, futurs maîtres du monde, et Colomb doublant la terre, et Copernic crevant le firmament biblique; la Renaissance compromise par la Réforme, la science et la critique opprimées par l'Église et la royauté; la théologie bafouée, anéantie par le faisceau des connaissances humaines; la Révolution *finie* par

Bonaparte ; notre siècle enfin, malgré tant d'espérances déçues, assurant à l'Europe la souveraineté et le gouvernement du globe.

Que de chemin parcouru, entre les civilisations isolées de l'Égypte et de la Chaldée, et cette civilisation générale, si imparfaite, si incomplète encore, d'où naîtront sans doute un jour l'entente pacifique de toutes les nations et la sécurité dans la liberté !

C'est là le but, c'est là le progrès ; mais combien de traverses, d'écarts, de déviations énormes, d'intrusions funestes !

C'est que l'histoire n'est pas l'accomplissement d'un plan raisonné, pas plus qu'elle n'est le caprice impérieux d'un Ormuzd ou d'un Ahrimane, d'un Jéhova ou d'un Satan. Il n'y a dans la marche des choses ni sagesse, ni absurdité, ni malveillance : rien qui ressemble à la raison ou à la justice ; si ce n'est le peu, le très peu, que l'homme a pu y introduire de sa volonté plus ou moins consciente.

L'histoire est le tissu indéfini des événements que déterminent l'expansion, les rencontres, les passions de groupes humains plus ou moins bien doués par la nature, plus ou moins favorisés par les milieux originels, transitoires et définitifs. La force aveugle et la violence y ont d'abord la plus grande part, et aussi l'impulsion irrésistible, souvent funeste, d'individus puissants par le génie ou la persévérance ; surtout les idées fausses exploitées par de tenaces parasites. A mesure que l'ignorance, que l'animalité décroissent, le rôle de l'intelligence grandit. Quand la science aura eu raison des fictions autoritaires et religieuses — ces fatalités secondes que l'homme a lui-même ajoutées aux fatalités naturelles — peut-être l'humanité prendra-t-elle enfin la direction de l'histoire.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

